

9.2.18

VOYAGE EN NUBIE ET EN ABYSSINIE.

TOME TROISIEME.

TITRE de propriété de M. PANCKOUCKE du Voyage de Nubie & d'Abyssinie, par M. le Chevalier BRUCE.

« M. le Chevalier BRUCE, Auteur d'un Voyage en Nubie, & en Abyssinie, dont » le manuscrit doit former plusieurs volumes *in*-4°, avec nombre de Planches & » Cartes, a cédé, comme en effet il cede à M. Panckoucke, ce acceptant, pour en » jouir, lui & ses ayans cause, tous ses droits sur ledit manuscrit, pour en faire » une ou plusieurs Editions, en françois, en tel format qu'il jugera convenable. »

Kimnaird, 10 Février 1788. *Signés* JAMES BRUCE & PANCKOUCKE.

Regiſtré la préſente ceſſion ſur le Regiſtre 23 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 562, fol. 503, &c. Paris, 1er Avril 1788.

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

Le Privilege se trouvera à la fin de l'Ouvrage.

VOYAGE
EN NUBIE ET EN ABYSSINIE,
ENTREPRIS
POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL,
Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglais, par M. CASTERA.

TOME TROISIEME.





A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. XCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE CINQUIEME.

ROUTE DE MASUAH A GONDAR. DÉTAIL DE CE QUI ARRIVE A M. BRUCE DANS CETTE CAPITALE. MŒURS ET COUTUMES DES ABYSSINIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Conduite perfide du Nayb, pendant le séjour de M. Bruce à Masuah & à Arkéeko.

MASUAH, dont le nom signifie le havre des pasteurs, est une petite isle de la mer Rouge, située très-près de la côte d'Abyssinie, & ayant un port où les plus grands vaisseaux trouvent un mouillage sûr & profond jusqu'au bord de la plage. De quelque côté que le vent souffle, & quelque force qu'il ait il ne peut les incommoder. C'est à son port que Masuah a dû son nom moderne, comme son ancien nom. Les grecs l'appellerent *Sebasticum Os*, d'après la capacité de la rade. L'isle n'a pourtant que trois quarts de mille de long, & environ un demi-mille de large. Un tiers est occupé par les maisons, un autre tiers par les citernes, où l'on recueille l'eau de la pluie, & le dernier demeure pour servir de cimetiere.

MASUAH eſt, comme je l'ai déjà obſervé ailleurs, une de ces villes de la côte occidentale de la mer Rouge, qui tomberent dans les mains des turcs, lorſque Sinan Pacha fit la conquête de l'Arabie heureuſe ſur la côte oppoſée (1). Cette ville étoit alors très-floriſſante. Elle partageoit le commerce de l'Inde avec les autres ports de la mer Rouge, voiſins du détroit de Babelmandeb. A Maſuah, étoit l'entrepôt d'une immenſe quantité de denrées qui ſortoient des montagnes du Tigré, contrées de tout temps inhoſpitalieres & preſque inacceſſibles aux étrangers. On vendoit à Maſuah, de l'or, de l'ivoire, des éléphans, des peaux de buffle, & ſur-tout des eſclaves, plus chers là qu'ailleurs, parce que ceux qu'on y conduiſoit étoient plus recommandables par leurs bonnes qualités, que les autres africains qui avoient le malheur d'être réduits à la même condition. Maſuah fourniſſoit auſſi des perles très-groſſes & d'une belle couleur, qu'on pêchoit le long de ſes côtes. Enfin, toutes ces marchandiſes précieuſes & la sûreté, la commodité du port, l'avoient emporté ſur l'inconvénient qu'on a toujours ſenti à Maſuah, de n'avoir point d'eau vive.

TANT que le commerce fleurit dans ces contrées, l'iſle de Maſuah fut très fréquentée; mais elle tomba bientôt dans l'oubli, ſous l'oppreſſion des turcs, qui acheverent d'anéantir dans la mer Rouge le commerce de l'Inde, auquel la découverte d'un paſſage par le cap de Bonne-Eſpérance, & les établiſſemens des portugais en Orient, avoient déjà porté un coup funeſte.

(1) Sous-Selim, empereur de Conſtantinople.

Les Turcs placerent d'abord un Bacha à la tête du gouvernement de Masuah, & ils se flatterent qu'ils pourroient faire aisément de là la conquête de l'Abyssinie ; mais le succès ne répondit nullement à leurs espérances. Aussi, perdant bientôt à leurs yeux le mérite d'une place forte & d'une place commerçante, cette isle ne leur parut plus mériter la dépense qu'ils faisoient pour elle.

Quand ces conquérans s'en emparerent, leur principal auxiliaire fut une tribu mahométane, désignée sous le nom de Belawée, & faisant partie de ces pasteurs qui habitent le long des côtes de la mer Rouge, au-dessous des montagnes des Hababs, par le 14° de latitude. En récompense des services de cette tribu, les turcs céderent à son chef le gouvernement civil de l'isle, & ce chef prit dès-lors le titre de Nayb de Masuah. Ensuite, quand il n'y eut plus de Bacha, le Nayb demeura seul & véritable souverain de l'isle, quoique, pour sauver les apparences, il parût la tenir par un firman du Grand-Seigneur, moyennant un tribut annuel qu'il s'obligea de payer à la Porte Ottomane.

Les janissaires placés d'abord en garnison dans l'isle, y furent laissés, & ils continuerent à recevoir leur paie de Constantinople. Ils épouserent des femmes du pays ; leurs enfans hériterent de leurs emplois, & reçurent la paie comme eux : mais bientôt ce corps ne formant plus qu'une troupe de maures abatardis, qui avoient tous leurs parens à Masuah, ne reconnut plus d'autre influence que celle du Nayb.

Le Nayb considérant, d'une part, l'éloignement des turcs,

ses alliés établis en Arabie, dont les garnisons diminuoient chaque jour, & voyant, de l'autre, la puissance des abyssiniens, ses ennemis & ses voisins les plus près, songea qu'il étoit de son intérêt de faire quelques avances à ceux-ci. En conséquence, il fut convenu que la moitié des droits perçus à Masuah, seroit versée dans le trésor du roi d'Abyssinie, qui, pour prix de cet accord, promit de ne point inquietter le Nayb. Masuah est, comme je l'ai déjà remarqué, absolument dépourvue d'eau, & ne peut tirer toutes ses provisions que des montagnes d'Abyssinie.

L'ON peut dire à-peu-près la même chose d'Arkéeko, grande ville située au fond de la baye de Masuah. Il est vrai qu'il y a de l'eau, mais non aucune autre espece de provisions. La vaste plaine qui la borde, & qu'on appelle le désert de Samhar, est absolument sans culture; il n'est même habité que depuis le mois de novembre au mois d'avril, quand plusieurs tribus errantes, désignées sous le nom de Toras, de Hazortas, de Shihos, de Dobas, y menent paître leurs troupeaux : ensuite elles l'abandonnent pour repasser de l'autre côté des montagnes, quand la saison des pluies les y rappelle, & elles se trouvent alors loin du territoire du nayb, & sous la puissance immédiate des abyssiniens, & spécialement du Baharnagash & du Gouverneur du Tigré, qui, sans prendre la peine de conduire une armée contre le nayb, peuvent former un cordon pour ne laisser passer aucune espece de provisions, & affamer Masuah & Arkéeko. L'on a vu dans l'histoire d'Abyssinie que ce moyen avoit été employé plus d'une fois, & nous en avons un exemple frappant, lorsque Yasous I voulut punir le nayb Musa d'avoir arrêté un de ses facteurs.

Sur de l'amitié des Abyssiniens, & témoin de la décadence des turcs en Arabie, le Nayb essaya par degrés de s'affranchir du tribut qu'il devoit payer au bacha de Jidda, que la Porte lui avoit donné pour suzerain. En conséquence, il reçut le firman pour la forme; mais, au lieu de fournir le tribut accoutumé, il se contenta de renvoyer quelques légers présens; puis il profita des troubles & de la foiblesse du Tigré, pour frustrer également le roi d'Abyssinie de la moitié des droits perçus dans l'isle de Masuah. C'étoit précisément lorsque j'arrivai dans ces contrées. Il venoit d'y avoir en Abyssinie, ainsi que je l'ai déjà expliqué, une grande révolution, dont Michaël Suhul étoit le principal auteur. Appellé à Gondar, & élevé à l'emploi de Ras, ce général avoit laissé la province du Tigré totalement dépourvue de troupes.

Hatzè Hannès, que Michaël plaça sur le trône après le meurtre de Joas, n'étoit nullement propre à rendre de la vigueur au gouvernement. Hannès avoit plus de soixante-dix ans; Michaël son ministre en avoit près de quatre-vingt, & d'ailleurs ce dernier étoit estropié au point qu'il pouvoit à peine se tenir debout. Le Nayb, âgé d'environ quarante-huit ans, jugea donc la puissance abyssinienne hors d'état de lui en imposer; mais il se trompa.

Michael lui fit dire que dès qu'il entreroit en campagne, il devasteroit Arkéeko & Masuah, & les rendroit aussi désertes que le sauvage désert de Samhar; & comme Michaël étoit bien connu pour tenir exactement ces sortes de promesses, les marchands étrangers s'empresserent de s'enfuir,

les uns en Arabie, les autres à Dobarwa (1), grande ville située dans le territoire du Baharnagash. Malgré cela, le Nayb ne donna aucune marque de crainte, & n'envoya pas plus d'argent au Roi d'Abyssinie qu'au Pacha de Jidda.

Mais le Bacha, qui ne perdoit pas de vue ses intérêts, fit un accord avec un officier qui avoit beaucoup de crédit auprès du Shérif de la Mecque, & qui, né Abyssinien & mené esclave en Arabie, avoit eu assez d'adresse pour parvenir jusqu'à la place de Seliĉtar (2 du Shérif. Cet officier, nommé Metical Aga, jouissoit d'une puissance absolue dans toute l'étendue des états du shérif, & il étoit intimement lié avec Michaël Suhul, à qui il avoit fourni les armes à feu & les munitions de guerre dont celui-ci avoit eu besoin.

Le Bacha se servit donc de Metical Aga pour informer le Ras Michaël des sujets de plainte qu'il avoit contre le Nayb, & pour le prier de le forcer à payer le tribut, & en même temps il prévint non-seulement le Nayb de cette démarche, mais encore de l'intention où il étoit de faire arrêter, l'année suivante, dans toute l'Arabie, tous les marchands de Masuah qui y viendroient par des motifs de religion ou pour les intérêts de leur commerce. Avec ce message, il envoya le firman du Grand-Seigneur, & il renouvella au Nayb la demande du tribut & des présens d'usage.

(1) Le nom de Dorbawa fait croire qu'elle fut anciennement la capitale des Dobas.

(2) Grand porte-sabre.

MAHOMET GIBBERTI, attaché au ſervice de Metical Aga, s'étoit embarqué dans mon vaiſſeau; mais Abdelcader, porteur du firman & du meſſage du Bacha, & Gouverneur de l'iſle de Dahalac, faiſant voile en même temps dans un autre vaiſſeau, avoit été témoin des honneurs qu'on voulut bien me rendre quand je ſortis du port de Jidda.

ABDELCADER ſe rendit droit à Maſuah, & exagérant beaucoup, ſuivant la coutume de ſon pays, il annonça l'arrivée prochaine d'un prince, très-proche parent du roi d'Angleterre, ne faiſant point le commerce, mais voyageant ſeulement pour le plaiſir de viſiter les contrées & les nations étrangeres.

ON délibéra ſouvent dans le conſeil du Nayb, ainſi que je l'ai ſu depuis, pour ſavoir de quelle maniere on recevroit ce prince. Quelques-uns des conſeillers, plus expéditifs que les autres, vouloient qu'on ſuivît la méthode ordinaire de traiter les étrangers à Maſuah, c'eſt-à-dire, qu'on mît à mort le voyageur anglois, & qu'on diſtribuât ce qu'il avoit à la garniſon; d'autres inſiſtoient pour qu'on vît auparavant quelles lettres il apportoit d'Arabie en Abyſſinie, de peur que cela ne pût augmenter la tempête prête à fondre ſur l'iſle, & dont les avoient déjà menacés Metical Aga & Michaël Suhul.

CEPENDANT Achmet, neveu du Nayb, obſerva qu'il y auroit de la folie à douter qu'un homme tel qu'on me dépeignoit, n'eût des recommandations de toute eſpece; mais, que j'en euſſe ou non, mon rang devoit me protéger dans

tous les pays où il y avoit quelque police, & même parmi les brigands qui habitent les bois & les cavernes; que la fureur du pillage avoit déjà fait couler assez de sang à Masuah, & étoit peut-être la vraie cause de la pauvreté de cette isle; que ceux qui avoient entendu tirer le canon des vaisseaux de Jidda, ne pouvoient savoir si j'étois chargé de lettres pour l'Abyssinie; qu'il valoit bien mieux songer à la considération que m'avoient témoignée les capitaines des vaisseaux, dont la moitié des canons tirés seulement pour me saluer, suffiroit pour détruire tous les habitans de Masuah & d'Arkéeko, & mettre ces deux villes dans l'état de désolation dont Michaël Suhul les avoit menacées; qu'une telle vengeance ne détourneroit même pas d'un seul jour les vaisseaux qui alloient à Jidda; & qu'enfin, comme ces vaisseaux auroient en même temps occasion de se procurer de l'eau en abondance au sud-ouest de la baye d'Arkéeko, ils pourroient les canonner une fois par an, sans péril, sans peine, sans retard.

Achmet déclara donc qu'il vouloit qu'on m'accueillit bien & qu'on me traitât avec distinction, jusqu'à ce qu'au moins on eût pu juger, par l'examen de mes lettres & par ma conversation, ce que j'étois & le véritable objet de mon voyage; & que si je venois pour faire le commerce, & que je ne fusse pas un de ces francs, de ces prêtres destinés à troubler le repos du pays, il ne consentiroit pas qu'on me fît la moindre insulte; mais que si, au contraire, j'étois un de ces prêtres, un de ces francs, *Gehennin*, on pourroit m'envoyer au diable, si on vouloit, & qu'il ne s'en mêleroit nullement.

TEL

TEL fut le résultat du conseil qu'on venoit de tenir à Masuah, lorsque nous arrivâmes dans cette isle. Ainsi on peut croire que si les honneurs qu'on m'avoit rendus à Jidda m'exposerent à quelque danger, ce furent aussi ces mêmes honneurs dont la providence daigna se servir pour m'empêcher d'être égorgé par les barbares chez qui je descendis.

ACHMET étoit fils du dernier Nayb, & à la mort de celui qui commandoit alors, la souveraineté lui étoit dévolue. Son droit étoit même d'autant plus incontestable, que la petite vérole avoit fait périr tous les fils de ce Nayb, & qu'il n'y avoit aucun prétexte pour lui opposer un concurrent. En outre, le Nayb avoit déjà eu une attaque de paralysie qui le privoit de l'usage de la moitié de ses membres, & ne lui laissoit de l'activité que pour forger des projets perfides & dangereux, d'après lesquels on ne s'appercevoit point assurément qu'il fût malade. Enfin, Achmet avoit une grande influence dans le gouvernement, & il obtint que ma destinée lui fût confiée, & que le Nayb & ses officiers restassent tranquilles spectateurs.

ACHMET n'avoit gueres que vingt-cinq ans, peut-être même un peu moins : il étoit haut de cinq pieds quatre pouces, mais d'une constitution foible & grêle, quoiqu'il eût la jambe assez bien faite; il se penchoit beaucoup en avant ; mais il étoit très-vif, très-agile : il avoit le visage & le cou fort longs, le front large, les sourcis noirs & épais, les yeux noirs, le nez aquilin, les levres minces, les dents belles, &, ce qui est très-rare & très-estimé à Masuah, la barbe épaisse & frisée.

ACHMET étoit très-brave & très-irascible. Un proche parent du Baharnagash lui ayant tenu quelque propos offensant, pendant qu'il changeoit de place les piquets de sa tente, que ses gens n'avoient pas plantés à sa fantaisie, il lui donna un coup de maillet sur la tête, & l'étendit roide mort; & quoique cela se passât sur les terres des Abyssiniens, il eut le bonheur de pouvoir monter à cheval, & de gagner Arkéeko sans être arrêté. On le poursuivit de fort près, mais en vain, jusqu'aux portes de la ville.

LE 19 septembre 1769, j'arrivai à Masuah, très-fatigué de la mer & impatient de me rendre à terre : mais cependant, comme c'étoit le soir, je jugeai plus convenable de passer encore cette nuit à bord, afin d'avoir tout le lendemain pour vaquer à nos affaires, car le jour où l'on arrive est toujours fort embarrassant : d'ailleurs, je voulois que nous pussions, avant de débarquer, avoir quelques nouvelles de nos amis, qui n'auroient peut-être pas osé risquer de venir nous voir en plein jour, & que nous sussions au moins par eux de quelle maniere le nayb avoit résolu de nous traiter.

MAHOMET GIBBERTI, dont nous nous étions parfaitement assurés, & qui étoit bien au fait de nos craintes à l'égard du Nayb, & de la maniere dont nous voulions nous conduire avec ce chef, se rendit à terre le soir même. Comme il étoit Abyssinien, & qu'il avoit des connoissances à Masuah, il fit partir, la même nuit, les lettres importantes que nous avions pour Adowa, capitale du Tigré, & il manda à Janni, grec & confident du Ras Michaël, que

nous venions d'arriver, que nous avions des lettres de Metical Aga, pour le Ras, son maître, & pour le Nayb, ainsi que des lettres particulieres pour lui, du patriarche du Caire, dont je lui envoyai même un duplicata. Nous fîmes part en même temps à Janni de nos soupçons à l'égard du Nayb. Nous le priâmes de nous envoyer un homme de confiance qui pût nous protéger, ou tout au moins être spectateur de ce qui nous arriveroit, & nous lui recommandâmes enfin d'informer la cour d'Abyssinie que nous étions amis de Métical Aga, & chargés de ses lettres pour l'empereur & pour le ras, & que nous craignions beaucoup la perfidie du nayb de Masuah.

Mahomet Gibberti exécuta cette commission avec toute la promptitude & le zele d'un homme exact à suivre les instructions de son maître, & indépendant de toute autre considération. Il s'adressa à Mahomet Adulaï, préposé à la fois par le Ras Michaël & par Metical Aga, pour épier la conduite du nayb; & Adulaï expédia soudain un de ses émissaires fideles. Cet émissaire, qui avoit un correspondant parmi les Shihos, passa par un chemin sûr, & fut escorté, par ses amis jusqu'à la douane d'Adowa, où il arriva au bout de cinq jours, & où il remit nos dépêches à notre ami Janni.

J'ai déjà raconté comment j'avois trouvé au Caire mon ancien ami, le pere Christophe, qui me présenta au patriarche Marc. Ce patriarche me dit alors qu'il y avoit en Abyssinie une vingtaine de Grecs, dont quelques-uns y étoient allés pour faire le commerce, & étoient fort riches

& fort honnêtes, & d'autres s'étoient dérobés à la vengeance févere des Turcs, qui les avoient furpris avec des femmes mahométanes; mais que tous jouiffoient d'un grand crédit à Gondar, & rempliffoient même les premiers emplois du gouvernement. Marc écrivit à ces grecs des lettres dans la forme des bulles du Pape, & il leur donna, relativement à moi, des ordres dont j'aurai occafion par la fuite de faire connoître les détails.

JANNI, réfidant à Adowa, méritoit d'être diftingué par l'honnêteté de fon caractere; il avoit été attaché au fervice de deux rois d'Abyffinie, & il s'y étoit fait une grande réputation: auffi Michaël l'avoit placé à la tête de la douane d'Adowa, & lui avoit donné la furintendance des revenus de la province. C'eft ce Janni que le patriarche chargea de veiller fur la conduite du Nayb à mon égard, & de prendre garde qu'il ne me fît aucun mal, avant qu'on ne sût à la cour d'Abyffinie que j'étois arrivé à Mafuah.

MAHOMET ADULAÏ expédia fon meffage à Janni, & le même foir Mahomet Gibberti fe rendit auprès du nayb à Arkééko, avec tant de diligence, que ce dernier ne put pas fe douter que Gibberti eût déjà fongé à donner de nos nouvelles en Tigré. Enfuite Gibberti eut une converfation particuliere avec Achmet, & il confirma adroitement le jeune homme dans l'opinion qu'il avoit eue dans le confeil de fon oncle, relativement à moi. Il lui parla de la maniere dont j'avois été traité à Jidda, de mes protections à Conftantinople, du firman du grand-feigneur, de la puiffance de mes compatriotes qui dominoient la Mer rouge,

& de l'amitié particuliere qui m'unissoit à Metigal Aga. Il lui fit, de plus, entendre que les côtes de la Mer rouge se ressentiroient sûrement du mal qui pourroit m'arriver, & que le Shérif de la Mecque & l'empereur de Constantinople, loin de chercher à appaiser l'Angleterre, abandonneroient à son juste courroux le lieu où l'on auroit désobéi à leurs commandemens, & manqué à cette nation amie.

Le 20, une personne vint me chercher de la part de Mahomet Gibberti, pour me conduire à terre. Le Nayb étoit demeuré à Arkéeko; mais Achmet s'étoit rendu à Masuah, pour percevoir les droits sur la cargaison du vaisseau dans lequel j'étois venu. Il y avoit deux chaises à bras au milieu de la place où l'on tient le marché. Pendant qu'on visitoit les balles de marchandises, Achmet étoit assis sur une de ces chaises, & celle qui étoit à sa gauche restoit vuide.

Il étoit vêtu d'une longue chemise de mousseline à la maniere des banians, & d'une robe blanche fort étroite, qui lui tomboit jusqu'à la cheville du pied, & pareille à-peu-près à celles que les enfans portent en Angleterre. Ce vêtement n'alloit pas trop bien à Achmet; mais il sembloit qu'il l'avoit mis comme une espece d'habit de fête. Aussitôt que je l'apperçus, je doublai le pas. J'avois intention de baiser sa main; mais le domestique de Mahomet Gibberti m'avertit à l'oreille de ne pas le faire. Quand je fus près de lui, il se leva: nous nous prîmes la main; nous portâmes chacun nos doigts sur nos levres; puis nous croisâmes nos bras sur notre poitrine, & je prononçai la salutation par laquelle commence toujours l'inférieur, en disant:

Salam Alicum (1) ! & il répondit soudain : *Alicum Salam* (2) ! Ensuite il me montra du doigt le fauteuil qui étoit à côté de lui. Je refusai de m'y asseoir ; mais il m'y obligea.

Dans ces contrées, plus on vous rend d'honneurs au premier abord, plus on attend de vous un présent considérable. Achmet fit bientôt signe qu'on portât du café ; car, dès qu'on vous offre à manger ou à boire, c'est une preuve que votre vie est en sûreté. Il commença ensuite à me parler d'un ton un peu grave. « Nous vous attendions ici depuis » quelque temps, me dit-il ; mais nous pensions à la fin » que vous aviez changé d'idée, & que vous étiez allé aux » Indes. — Depuis que je suis parti de Jidda, lui répondis- » je, je suis allé dans l'Arabie heureuse ; j'ai visité le golfe » de Moka, & je viens maintenant de Loheïa. — Com- » ment n'avez-vous pas peur d'entreprendre, avec si peu » de suite, de si longs & si périlleux voyages ? — Les » pays où je suis allé sont soumis à l'empereur de Constan- » tinople, dont émane le firman que j'ai l'honneur de vous » présenter, ou au Bey du Caire & à la porte des janissaires » dont voilà les lettres, ou enfin au shérif de la Mecque. » Seigneur, c'est à vous que j'offre les lettres du shérif, » & en outre celle de Metical Aga votre ami, qui comp- » tant sur votre probité & sur votre délicatesse, m'a assuré » que cette seule recommandation suffiroit pour me mettre » à l'abri de tout mauvais traitement, si je ne faisois

(1) Que la paix soit entre nous.
(2) La paix est entre nous.

» point de mal. Quant aux dangers qui peuvent m'être » offerts en route de la part des bandits & des voleurs, » mes gens sont en petit nombre, il est vrai, mais tous » braves & accoutumés à manier les armes dès leur enfance, » & je ne redoute pas une troupe plus considérable de » brigands lâches & désordonnés ».

Il me rendit alors les lettres du Shérif, en disant : « Vous » donnerez demain ces lettres au Nayb. Je garde celle de » Metical, parce qu'elle m'est adressée, & je la lirai quand » je serai chez moi ». En même temps il la mit dans son sein. Nous avions achevé de prendre le café, & je me levai pour prendre congé d'Achmet; mais aussi-tôt je fus trempé jusqu'à la peau avec de l'eau de fleur d'orange, dont deux esclaves tenant chacun une bouteille d'argent, m'arroserent à droite & à gauche.

On m'avoit préparé une maison fort propre; & à peine y fus-je entré avec ma suite, qu'on nous apporta un grand dîner de la part d'Achmet, avec beaucoup de limons & de l'eau fraîche, devenue pour nous une chose très-précieuse & très-délicate. Peu après nous reçûmes tous nos bagages, sans qu'ils eussent été ouverts; ce qui me fit très-grand plaisir, parce que je craignois que des curieux ne brisassent quelque chose dans ma pendule, dans mes télescopes ou dans mon quart-de-cercle, en les maniant avec trop peu d'attention.

La soirée étoit déjà fort avancée quand je reçus une visite d'Achmet. Il avoit quitté sa parure; il étoit même presque nud, n'ayant qu'une espece de capot attaché fort

négligemment fur fes épaules, une paire de longues culottes de calico, & un bonnet de coton fur la tête. Il ne portoit aucune arme. Je m'avançai au-devant de lui, & je le remerciai de m'avoir envoyé mes effets; puis, je lui obfervai qu'il étoit de mon devoir d'aller chez lui, plutôt que de fouffrir qu'il me prévînt : mais il me prit par la main, & nous nous afsimes fur deux couffins.

« TOUTES les chofes dont vous m'avez fait part ce matin, » me dit-il, font parfaitement raifonnables; mais j'ai be- » foin de vous faire quelques queftions importantes pour » vous. Quand vous êtes arrivé à Jidda, on nous a rapporté » ici que vous étiez un Grand, le fils ou le frere d'un roi, » & que vous alliez aux Indes. Ceci nous a même été affuré, » au Nayb & à moi, par quelqu'un qui a été témoin des » honneurs que vous rendoient chaque jour les capitaines » des vaiffeaux qui font à Jidda. Metical Aga, dans la lettre » particuliere que Mahomet Gibberti remit hier au foir au » Nayb, dit, entr'autres chofes peu ordinaires, que le jour » où il vous arrivera quelque accident, doit être regardé » par moi comme un des plus malheureux de ma vie. Vous » êtes chrétien; Metical eft mufulman; & ces expreffions » ne font pas celles dont fe fervent les difciples de Mahomet, » en parlant des perfonnes de votre religion. Metical ajoute » que le Grand-Seigneur vous qualifie de Bey Adzé (1). » Dites-moi donc, avec vérité, fi vous êtes un prince, frere, » fils ou neveu d'un Roi? Etes-vous banni de votre pays? » Que cherchez vous dans le nôtre? Pourquoi vous expo- » fez vous à tant de peines & de dangers »?

(1) C'eft-à dire, très-noble.

» JE

» Je ne suis ni fils ni frere de Roi, lui répondis-je; je ne » suis qu'un anglois, qu'un simple particulier. Sidi Achmet, » il faudroit que vous vissiez l'un de nos princes, quelqu'un » des fils du roi d'Angleterre, pour vous en former une » juste idée; & cela vous empêcheroit de les jamais con- » fondre avec des hommes qui ne sont pas plus que moi. » Si ces princes avoient envie de venir dans cette partie du » monde, cette mer seroit trop petite pour contenir leurs » vaisseaux. Votre soleil si éclatant seroit obscurci par leurs » voiles; & quand ils feroient entendre le bruit de leurs » terribles canons, aucun Arabe ne se croiroit en sûreté sur » ses montagnes les plus reculées, & les villes qui sont sur » le rivage éprouveroient le même effet que si la terre alloit » être détruite par d'affreux tremblemens. Je suis un des » moindres serviteurs du roi d'Angleterre, & je ne me crois » digne de son attention que par mon attachement pour lui » & pour sa famille, en quoi j'ose dire que personne ne » l'emporte sur moi. Cependant vos correspondans ne vous » ont pas tout-à-fait trompé. Mes ancêtres ont été Rois du » pays où je suis né, & ils méritent d'être comptés parmi » ceux qui ont porté la couronne avec le plus de gloire. » Voilà la vérité. Maintenant j'espere pouvoir vous demander, » à mon tour, sans vous offenser, pourquoi vous m'avez » fait ces questions »?

» Pour votre sûreté, me dit-il, & pour que vous soyez » respecté dans Masuah tant que j'y commanderai. — Mais » votre mort est certaine, si vous allez parmi les Abyssiniens, » ce peuple sans foi, ce peuple avide, barbare, & » continuellement livré à la guerre, sans qu'on puisse

» en savoir la raison. —— Mais nous parlerons de cela une
» autre fois ».

» J'Y consens, lui repliquai-je; mais j'ai un mot à vous
» dire en secret ». Aussi-tôt tout le monde eut ordre de se
retirer. —— « Tout ce que vous m'avez dit ce soir, repris-je,
» ne m'étoit pas nouveau. Ne me demandez pas comment
» je l'avois appris; mais soyez certain que je vous remercie
» sincérement de l'humanité avec laquelle vous vous êtes op-
» posé aux intentions qu'on avoit de me voler & de m'as-
» sassiner à mon arrivée, quand le gouverneur de Dahalac,
» Abdelcader, rapporta que j'étois un prince, & que je
» devois avoir beaucoup d'or, d'après les saluts qu'il me vit
» faire par les vaisseaux Anglois de Jidda ».

» ULLAH ACBAR! s'écria-t-il d'un air très-étonné, vous
» étiez encore au milieu de la mer quand tout cela a été
» agité dans le conseil du Nayb »!

» PEUT-ÊTRE pas même si loin, répondis-je; mais vos
» avis ont été sages; car il restera cet hiver à Jidda un vaisseau
» qui ne reprendra la route de l'Inde que lorsqu'on sera sûr
» de la maniere dont j'aurai été accueilli en Abyssinie. Ce
» vaisseau est armé de soixante-quatre canons; on le nomme
» *le Lion*, & il est commandé par le capitaine Thomas
» Price. Je vous rapporte ces détails pour que vous puissiez
» vous informer de la vérité. A la premiere nouvelle du mal-
» heur qui pourroit m'arriver, ce vaisseau traverseroit le
» golfe, & bouleverseroit de fond en comble Arkécko & l'isle
» de Masuah. Mais il est inutile que je vous parle de cela à
» présent ».

» D'APRÈS un usage sacré dans tout l'Orient, dis-je » à Achmet, les étrangers marquent par quelques dons leur » reconnoissance de la protection qu'on leur accorde, & de » l'embarras qu'ils occasionnent. — J'ai un présent pour le » Nayb, dont je connois d'avance le caractere & les inten- » tions. — (Ullah Acbar ! répéta encore Achmet). — J'en » ai un aussi pour vous & pour le Kaya des janissaires, & » je les offrirai tous la premiere fois que j'aurai audience » du Nayb. Mais on m'a assuré que je pouvois vous consi- » dérer comme mon ami ; & à ce titre, je vous dois une » marque particuliere de gratitude. J'ai su que l'agent que » vous avez à Jidda, avoit cherché dans les magasins des » vaisseaux de l'Inde & chez tous les marchands étrangers, » une paire de pistolets anglois dont il auroit donné un » grand prix, quoiqu'assurément ceux qu'il eût pu acheter » de cette maniere, n'eussent été que des armes ordinaires » & déjà usées : ainsi je vous en ai apporté une paire d'un » travail fini, que je vous prie d'accepter comme un cadeau » particulier. Les voilà. Ce qui m'a engagé à vouloir vous » parler sans témoins, c'est que j'étois incertain si vous vous » chargeriez d'emporter vous-même ces pistolets, ou si vous » aimeriez mieux les envoyer prendre par un domestique » de confiance, qui n'en dise rien ; car si le Nayb.....

» J'ENTENDS fort bien tout ce que vous dites & tout » ce que vous voulez dire, répondit Achmet. Quoique je » ne connoisse pas, comme vous, le cœur des personnes » que je n'ai jamais vues, je connois fort bien le cœur de » celles avec qui je vis. Gardez ces pistolets, & ne les » laissez voir à qui que ce soit, jusqu'à ce que je vous

» envoie un homme à qui vous pourrez parler avec con-
» fiance. Perfonne n'en faura rien que vous & moi; car
» nous avons ici un grand nombre de gens qui font plutôt
» des diables que des hommes. Mais Ullah-Kerim (1)! —
» La perfonne qui vous apportera donc des dattes feches
» dans un mouchoir des Indes, avec une aiguiere de terre,
» emportera les piftolets. Vous pourrez, je vous le répete,
» lui remettre tout ce que vous voudrez m'envoyer. En at-
» tendant, dormez tranquille & ne craignez rien; mais
» gardez vous bien de vous confier aux cafres d'Habesh qui
» font à Mafuah ».

Bientôt après le départ d'Achmet, une fille efclave fe préfenta chez moi, & m'apporta un mouchoir des Indes plein de dattes feches, & un de ces pots de terre fans être verni, où l'eau fe tient très-fraiche. J'eus d'abord quelque crainte, parce que l'efclave étoit d'un fexe différent de celui qu'on m'avoit annoncé; mais cette fille me raffura bientôt, me donna les dattes, & emporta les piftolets d'Achmet, qui s'étoit déjà embarqué pour fe rendre à Arkéeko, auprès du Nayb fon oncle.

Dans la matinée du 21, le Nayb arriva à Mafuah. La route fe fait ordinairement toute entiere par mer, & ne dure que deux heures : mais quand on en fait une partie par terre, il faut plus de temps, & on fe rend au nord de l'ifle, où le canal qui la fépare du continent, n'a pas plus d'un quart de mille de large. Il y a fur la grande terre une vafte citerne deftinée à recevoir l'eau de pluie, qu'on eft

(1) Dieu eft grand!

obligé de traverser. Le Nayb n'étoit accompagné que par trois ou quatre cavaliers fort mal montés, & par une quarantaine de sauvages presque entiérement nuds & à pied, mais armés de lames & de coutelas.

Un tambour qui précédoit le Nayb, battit depuis Arkéeko jusques vis-à-vis de Masuah : mais dès que le Nayb entra dans le canot, ce tambour cessa de battre, & les autres tambours qui sont dans ce qu'on appelle le château de Masuah, se firent entendre. Le château est une espece de hutte où il y a un canon sans affut, qu'on ne tire jamais qu'en courant beaucoup de risque d'estropier quelqu'un, & en causant beaucoup de frayeur aux environs. Les tambours sont des jarres de terre, pareilles à celles dont on se sert pour transporter le beurre en Arabie. On en garnit le dessus avec une peau; de sorte que quelqu'un qui ne seroit pas au fait, & qui verroit ces singuliers instrumens, les prendroit pour des jarres de beurre ou de salaisons, soigneusement couvertes avec un parchemin.

Tout ce qui accompagnoit le Nayb paroissoit à-peu-près assorti. Il étoit lui-même vêtu d'une vieille robe à la turque, beaucoup trop courte pour sa taille, & qui sembloit avoir été faite sous le regne de Selim. Il portoit sur sa tête un turban fort haut, mais si étroit, que sa tête ne pouvoit pas y entrer; & c'est avec cette parure ridicule qu'il reçut le cafetan & l'investiture du Gouvernement de Masuah. Dès ce moment il consentit, en qualité de Représentant du Grand-Seigneur, à être appellé Omar Aga.

Il alla d'abord à la Mosquée, précédé de deux étendards

d'étoffe de foie blanche, avec des bandes rouges, & enfuite il fe rendit chez lui pour recevoir les complimens de fes amis. Le même jour, après-midi, j'allai lui préfenter mes hommages. Je le trouvai affis dans un fauteuil, avec deux files de Soldats tout nuds, qui formoient une avenue depuis la porte de fa maifon jufqu'à lui. Il n'avoit rien fur le corps qu'une groffe chemife de coton, fi fale, qu'il eût été impoffible de pouvoir la nettoyer, & fi courte, qu'elle ne lui alloit pas jufqu'au genou. Le Nayb étoit très-grand & très-mince; il avoit la peau noire, le nez fort long, la bouche grande, & pour toute barbe une touffe de poil gris fur le menton. Ses gros yeux étoient fans vivacité; mais fa phyfionomie étoit encore plus defigurée par une efpece de fourire dédaigneux & méchant, & par un maintien à la fois ftupide & brutal: auffi fa mine répondoit-elle parfaitement à fon caractere; car c'étoit un homme d'un efprit borné, cruel à l'excès, avare & ivrogne.

Je lui préfentai mon firman. Le premier Bacha de l'Empire Turc fe feroit foudain levé, eût baifé le papier, & l'eût porté à fon front; & je m'attendois réellement que le Nayb, le premier jour qu'il avoit été revêtu du cafetan & du titre d'Omar Aga, donneroit cette marque de refpect au firman de fon maître; mais il ne le prit même pas, & il me le repouffa, en difant; « Lifez-le moi d'un bout à » l'autre ». — Je lui répondis que le firman étoit écrit en turc, & que je ne connoiffois pas cette langue. « — Ni » moi non plus, reprit-il, & je crois bien que je ne l'ap- » prendrai jamais ». — Je lui remis alors les lettres de Metical Aga, du Shérif, d'Ali Bey & de l'Aga des Janif-

faires du Caire. Il les prit avec fes deux mains, & les pofa fans les ouvrir, en difant : « Vous auriez dû mener avec vous » un Mollah pour lire toutes ces lettres. Croyez-vous que » je vais m'amufer à les lire moi-même : il me faudroit un » mois de temps ». — En même temps il continua à me fixer, la bouche ouverte, & avec un air fi idiot, que j'eus peine à m'empêcher de rire. Je lui répondis feulement : « Comme il vous plaira : vous favez mieux que moi ce que » vous devez faire ».

Il affecta d'abord de ne pas favoir l'arabe, & il me parla par le moyen d'un interprete, s'exprimant lui-même dans le langage de Mafuah, qui n'eft qu'un dialecte de celui du Tigré : mais voyant bientôt que je l'entendois, il me parla arabe, & le parla même fort bien.

Notre converfation fut affez courte; un moment de filence fuivit, & je faifis cette occafion pour offrir au Nayb un préfent qui parut ne pas précifément lui déplaire; mais il fembloit que quand il lui auroit déplu, il eût été au-deffous de lui de me le dire; car, fans me remercier, fans parler en aucune maniere de ce don, il me demanda où étoit l'Abuna d'Habesh, & pourquoi il tardoit fi long-temps ? Je lui répondis que les guerres de la haute Egypte rendoient le chemin dangereux. On voyoit aifément qu'Omar étoit impatient de percevoir fes droits fur le paffage de ce Patriarche.

Assez mécontent de l'accueil du Nayb & du peu de cas qu'il paroiffoit faire des lettres que je lui avois portées, je

pris congé de lui. Mais, d'un autre côté, j'étois fort satisfait d'avoir expédié à Janni les dépêches qu'Omar ne pouvoit plus arrêter.

La petite vérole désoloit en ce moment Masuah, & il étoit à craindre qu'il ne restât pas assez de gens en vie pour enterrer les morts. L'isle entiere retentissoit nuit & jour de cris de douleur, & enfin il mouroit tant de monde, qu'au lieu de continuer à creuser des fosses, on commença à jeter les cadavres dans la mer, ce qui nous priva de manger du poisson, sur lequel nous comptions beaucoup, & qui est excellent à Masuah. Je m'étois bien gardé de me dire Médecin, de peur que ce fût une raison pour m'obliger à rester.

Le 15 octobre, le Nayb revint à Masuah, & fit repartir le vaisseau qui m'avoit porté ; & , comme s'il n'eût attendu que ce départ pour m'inquietter, il m'envoya dire, le même soir, de lui préparer un beau présent. Il fit même une longue liste des objets qu'il desiroit, & il me prévint de les séparer en trois portions, & de les lui présenter en trois jours différens. Il vouloit l'une comme Nayb d'Arkéeko, l'autre comme Omar Aga, Représentant du Grand Seigneur, & enfin la troisieme, parce qu'on avoit laissé passer *gratis* mon bagage & sur-tout mon grand quart-de-cercle. Certes ! j'aurois desiré, au contraire, qu'il eût vu le tout, parce que je suis bien sûr qu'il n'auroit pas fait grand cas du cuivre & du fer de mes instrumens.

Comme la protection que m'avoit promise Achmet me donnoit

donnoit du courage, je fis répondre au Nayb, qu'ayant un firman du Grand-Seigneur & des lettres de Metical Aga, c'étoit par pure générosité que je lui avois déjà offert un présent, quoiqu'il fût & Aga & Nayb; que je ne faisois point le commerce dans ses Etats, que je n'apportois point de marchandises pour vendre, & qu'ainsi je n'avois aucun droit à payer. Aussi-tôt le Nayb me manda dans sa maison, où je le trouvai dans une violente colere, & nous nous dîmes mutuellement beaucoup de choses très-vives. A la fin, il m'assura que si, le lundi suivant, à son arrivée d'Arkéeko, il ne trouvoit pas 300 onces d'or toutes prêtes, il me confineroit dans un cachot ténébreux, où je n'aurois ni des alimens ni de l'air, & où bientôt les os me perceroient la peau.

Un oncle du Nayb, témoin de cet entretien, renchérit encore sur le neveu; il prétendit qu'il pouvoit faire ce qu'il vouloit relativement à ses présens; mais qu'il n'avoit, en aucune maniere, le droit de renoncer au présent dû aux Janissaires, pour lequel on me taxoit seulement à la même somme que payoit l'Abuna, c'est-à-dire, à 40 onces d'or, ou 400 écus de six livres. Je répondis avec fermeté: — « Puisque vous » osez manquer à ce que vous devez au Grand-Seigneur, » au Gouvernement du Caire, au Bacha de Jidda & à Me» tical Aga, vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez; » mais il faut en même temps vous attendre à voir paroître » avant peu, devant Arkéeko, le vaisseau de guerre anglois, » *le Lion*. — Je serois bien aise, dit le Nayb, de voir cet » homme (1) à Arkéeko ou à Masuah; il pourroit emporter, de

(1) Il y a ici un jeu de mots qu'on ne peut rendre. En anglois, un vaisseau de

» votre part, à Jidda, autant d'écriture comme il y en a sur » l'ongle de mon pouce; car auparavant je le dépouillerois » de sa chemise, puis de sa peau, & je le ferois pendre à » votre porte, pour vous apprendre à être plus sage. — Je » le suis assez, repliquai-je, pour n'avoir pas attendu jus- » ques-là à me plaindre. Ma lettre est déjà partie pour Jidda; » & si, dans vingt jours d'ici, on n'en reçoit pas une se- » conde qui tranquillise les Anglois sur mon compte, vous » verrez ce qui arrivera. Je vous avertis en même temps que » j'ai des paquets du Shérif de la Mecque & de Metical Aga, » pour le Roi d'Abyssinie & pour Michaël Suhul, Gouver- » neur du Tigré. Je vous prie de cesser des altercations » cruelles qui ne menent à rien, & de me laisser continuer » mon voyage ». — J'entendis le Nayb qui disoit alors à voix basse, en se parlant à lui-même : « Quoi! pour Michaël » aussi! Eh bien, ajouta-t-il, continuez votre voyage; mais » songez aux dangers que vous courez ».

Je me retournai sans lui faire aucune réponse, sans même le saluer, & je sortis. Mais à peine étois-je rendu chez moi, qu'un domestique vint me prier, de la part du Nayb, de lui envoyer deux bouteilles d'eau-de vie. Je lui envoyai, au lieu d'eau-de-vie, deux bouteilles d'eau de canelle, que le domestique ne voulut pas prendre sans que je les eusse goûtées; mais le Nayb ne les trouva pas de son goût, & il me les fit rendre.

---

guerre s'appelle un homme de guerre : voilà pourquoi le Nayb dit cet homme, &c. Je ne sais pourtant si, en arabe, la même équivoque peut avoir lieu. (*Note du Traducteur*).

PENDANT tout ce temps-là j'étois fort inquiet d'Achmet, qui étoit demeuré à Arkéeko, ainsi que Mahomet Gibberti; mais j'appris, par le domestique du Nayb, qu'Achmet étoit retenu dans son lit par la fievre. Mahomet Gibberti, d'après nos conventions, n'avoit parlé ni de mes connoissances en médecine, ni des remedes que j'apportois avec moi. Malgré cela, je fis prier le Nayb de me permettre d'aller à Arkéeko. Il répondit malicieusement que je pouvois y aller, si je trouvois un canot; mais il prit si bien ses mesures, que personne ne voulut m'en louer ni m'en prêter un.

Le 29 octobre, le Nayb revint d'Arkéeko, & l'on me dit qu'il étoit de fort mauvaise humeur contre moi. Il m'envoya chercher. Je me rendis soudain auprès de lui, & je le trouvai dans une grande chambre qui avoit tout l'air d'une grange, environné d'une soixantaine de personnes presque nues, qui étoient les principaux Officiers de l'Etat, & qui composoient son Divan ou son grand Conseil.

UNE comete avoit paru, quelques jours après mon arrivée, sur la côte d'Abyssinie : on l'avoit vue auparavant dans l'Arabie heureuse, tandis qu'elle étoit dans son perihelie; & après avoir passé sur le soleil, & commencé à se retirer vers son aphelie, elle se montroit le soir fort à bonne heure à Masuah. Je suivis sa marche avec beaucoup d'attention; mais les longs tubes de mes télescopes inquiéterent un peuple ignorant.

La premiere chose que me demanda le Nayb, fut ce que signifioit cette comete, & pourquoi elle paroissoit? Et avant

de me donner le temps de lui répondre, il continua, en disant : « La premiere fois qu'on l'a vue, elle nous a porté » la petite vérole qui a fait mourir plus de mille personnes à » Masuah & à Arkéeko. On sait que vous avez eu des entre- » tiens avec elle, chaque nuit, pendant tout le temps que » vous avez été à Loheïa. Elle vous a suivi ici pour achever » sans doute le reste de mes sujets, & vous la conduisez en » Abyssinie. Qu'avez-vous donc à faire de cette comete » ?

L'Émir Achmet, frere du Nayb, ajouta tout de suite qu'il savoit que j'étois un Ingénieur, & que j'allois joindre Michaël, Gouverneur du Tigré, pour enseigner aux Abyssiniens à fondre du canon & à faire de la poudre, & que le premier usage qu'on feroit de mes secrets, seroit d'attaquer Masuah. Cinq ou six autres Officiers parlerent de la même maniere, & le Nayb conclut, en disant qu'il m'enverroit, les fers aux pieds & aux mains, à Constantinople, à moins que je ne voulusse aller aux sources chaudes d'Hamazen, avec l'Emir Achmet son frere, & que c'étoit là la résolution des Janissaires, parce que j'avois caché que j'étois Médecin.

Je n'avois pas encore ouvert la bouche; mais alors je demandai si toutes les personnes que je voyois étoient des Janissaires, & où étoit leur Commandant ? Un homme d'une figure intéressante & un peu avancé en âge, répondit : « C'est moi qui suis Sardar des Janissaires. — Si vous êtes » Sardar, lui dis-je, ce firman vous ordonne de me pro- » téger. Le Nayb est né dans ces contrées, & n'est point » sujet de l'Empire Ottoman. La premiere fois que je lui

» ai montré le firman du Grand Seigneur, il l'a rejeté comme » un papier inutile. Le Grand-Visir des Turcs ne l'auroit » pourtant reçu que debout, & en inclinant son front jus- » qu'à terre; après quoi il l'eût baisé & élevé au dessus de » sa tête ». — Une approbation générale suivit ce dis- cours, & je continuai ainsi: « Maintenant je veux vous dire » que mon intention n'est point d'aller, avec l'Emir Achmet, » ni à Hamazen, ni ailleurs. Et cet Emir & le Nayb se sont » déclarés mes ennemis; & je pense qu'en me faisant partir » pour Hamazen, ils n'auroient d'autre dessein que de me » voler & de m'assassiner loin de tout témoin. — Chien de » chrétien! s'écria l'Emir, en mettant la main sur son cou- » telas, si le Nayb vouloit te tuer, ne pourroit-il pas le faire » en ce moment même? — Non, répondit l'homme qui » s'étoit dit Sardar, il ne le pourroit pas, parce que je » ne le souffrirois point. Achmet est l'ami de cet étranger, » & m'a recommandé, aujourd'hui même, de prendre garde » qu'il reçût aucun outrage. Achmet est malade, sans quoi » il seroit ici lui-même.

» ACHMET, dis-je, est mon ami, & craint Dieu; & si » le Nayb ne m'avoit pas empêché de le voir, je l'aurois » déjà délivré de sa maladie. Je veux aller voir Achmet » à Arkéeko. Mais je n'irai jamais à Hamazen, ni je ne re- » viendrai auprès du Nayb. Tout le mal qu'on me destine » m'arrivera dans ma maison. Mais si on me fait du mal, » considérez l'étrange figure que feront des hommes nuds, » le jour que mes compatriotes viendront leur en demander » raison, ici ou en Arabie ». En achevant ces mots, je sortis pour m'en retourner, sans aucune cérémonie, &

j'entendis une voix qui difoit par derriere moi : « C'eft un » brave homme ! *wallah Englefe* ! un véritable Anglois, » par Dieu » ! Je me rendis chez moi très-penfif; car il étoit clair que mes affaires alloient être promptement décidées en bien ou en mal. Je remarquai, ou du moins je le crus, que tout le monde m'évitoit. Je me tenois fur mes gardes, & je ne defirois certainement pas qu'on m'approchât. Cependant, comme j'entrois chez moi, un homme paffa à mon côté, & me dit, dans la langue du Tigré, puis en Arabe : Ne craignez rien. Cet avis, tout court qu'il étoit, ne laiffa pas que de m'infpirer beaucoup de courage.

A peine avois-je achevé de dîner, qu'un domeftique arriva d'Arkéeko, & m'apporta une lettre d'Achmet, qui m'inftruifoit de fa maladie, & qui fe plaignoit d'autant plus de ce que je n'avois pas voulu aller le voir, que Mahomet Gibberti lui avoit enfin dit que j'aurois pu le foulager. Il me prioit en même temps de retenir auprès de moi le porteur de fa lettre, & de lui confier la garde de ma porte, jufqu'à ce qu'il vînt lui-même à Mafuah.

Cette lettre me fit foudain appercevoir la trahifon du Nayb. Il ne m'avoit pas, il eft vrai, défendu d'aller voir Achmet; mais il avoit défendu qu'on me fournît un canot pour m'y rendre. Je le dis au domeftique d'Achmet, & j'en appellai au Sardar, qui avoit été témoin que je venois de déclarer, en plein divan, que quoique je ne vouluffe pas aller à Hamazen, j'étois prêt à me rendre auprès d'Achmet à Arkéeko. Je priai le domeftique d'Achmet d'aller dans le château trouver le Sardar, & j'envoyai un petit préfent à

cet Officier, qui avoit eu l'honnêteté de prendre mon parti dans le moment très-critique où l'on avoit eu dessein de m'ôter la vie. Le domestique d'Achmet s'acquitta fort bien de cette commission. Il apprit tout ce qui s'étoit passé dans le divan, & il me rapporta une pipe de la part du Sardar, qui le chargea en même temps de me dire « qu'il avoit entendu parler de mes » compatriotes, quoiqu'il ne les eût jamais vus; qu'il aimoit » les hommes courageux, & qu'il ne souffriroit pas qu'on » me fît la moindre injure; mais qu'ayant Achmet pour ami, » je n'avois pas besoin d'en chercher d'autre ». La même nuit, le domestique d'Achmet repartit pour Arkéeko, & il nous pria de tenir notre porte bien fermée, quoiqu'il nous laissât un autre homme, à qui il donna ordre de ne laisser entrer personne. Il nous avertit même de nous défendre contre qui que ce fût, qui osât se présenter, parce qu'on ne devoit pas avoir besoin d'entrer chez moi la nuit.

Je vis bien que la Providence daignoit me protéger. Aussi commençai-je à reprendre toute ma confiance, dont je ne tardai pas à avoir besoin de faire usage. A minuit un homme vint frapper à ma porte, & demanda qu'on l'ouvrît. On pense bien que nous le refusâmes : mais peu de temps après deux ou trois autres se présenterent de la part d'Achmet, & furent également refusés par le domestique. Ils se mirent à pousser la porte avec leur dos, en faisant beaucoup de tapage, & en demandant à me parler. Je vins aussi-tôt à la porte, & un jeune homme me cria qu'il étoit le fils de l'Emir, & que son pere & quelques-uns de ses amis venoient pour boire un verre d'*araky* (1) avec moi. Je lui répondis que

(1) C'est-à-dire, d'eau de-vie.

j'avois résolu de ne laisser entrer chez moi, la nuit ; ni l'Emir Achmet, ni tout autre, & que je ne buvois jamais d'araky.

ILS s'efforcerent encore d'enfoncer la porte, quoiqu'elle fût bien barricadée. Il y avoit des fentes; j'y fis passer la pointe d'une épée, & je les priai de prendre garde à se blesser. Malgré cela, ils continuoient toujours; & alors le domestique d'Achmet leur dit que quand son maître l'avoit chargé de garder ma porte, il lui avoit ordonné de faire feu sur ceux qui voudroient en forcer l'entrée. L'un des assaillans lui demanda qui diable il étoit ? & le domestique répondit sur-le-champ très-courageusement, que c'étoit plutôt à lui de demander qui ils étoient : mais que, comme il les croyoit des voleurs, il ne se soucioit pas de savoir leur nom. « Cependant, ajouta-t-il, le mien est Abdelcader, fils » de quelqu'un dont je ne me souviens pas bien. Maintenant » vous savez qui je suis, & vous voyez que je ne vous crains » pas beaucoup. Pour vous, Yagoubé, si vous ne faites pas » feu sur eux, & qu'il vous arrive quelque chose, vous » ne devez vous en prendre qu'à vous. Le Sardar viendra » bientôt du château vous délivrer du reste ». Je donnai ordre aussi-tôt qu'on apportât une torche, afin qu'ils pussent voir par les fentes de la porte comme nous étions armés. Mais la menace d'Abdelcader suffit. Ils se retirerent, & nous n'en entendîmes plus parler.

LE 4 novembre, le domestique d'Achmet revint d'Arkéeko, accompagné de quatre Janissaires. Achmet n'étoit pas encore rétabli, & desiroit beaucoup de me voir. Il se croyoit

croyoit empoiſonné ou enſorcelé, & il avoit fait l'eſſai de beaucoup de remedes & de prétendus charmes, ſans qu'aucun eût eu le moindre effet. Je m'embarquai dans ſon canot, & nous arrivâmes à onze heures à Arkéeko. Je paſſai devant la porte du Nayb, ſans qu'on me dît rien, & je me rendis à la maiſon d'Achmet, que je trouvai avec une fievre intermittente, & ſuivant le plus mauvais de tous les régimes.

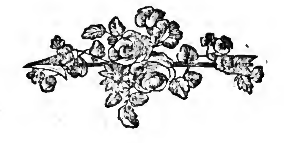
ACHMET avoit grand peur de mourir, ou de perdre l'uſage de ſes membres, comme l'Emir ſon oncle; car il croyoit qu'une ſorciere, de la nation des Shihos, les avoit rendus malades l'un & l'autre. « — Mon ami, lui dis-dis-je, ſi » votre oncle Achmet avoit perdu l'uſage de ſa langue, il » m'auroit épargné beaucoup de propos déplacés qu'il a » tenus dans le divan ». — Le pauvre malade avoit un violent mal de tête, & il répondit ſeulement: « Ah! le vieux » mecréant ſavoit que j'étois ici, ſans quoi il ſe ſeroit bien » donné garde de parler de même ». — Je lui donnai les choſes néceſſaires pour diminuer ſon mal de tête & fortifier ſon eſtomach, & le lendemain je commençai à lui faire prendre du quinquina.

CE remede eut un prompt effet. Le quinquina, après avoir déjà été infuſé, ſervoit une ſeconde fois, & n'avoit preſque pas moins de vertu que la premiere. Je demeurai auprès d'Achmet juſqu'au 6, que la fievre l'avoit quitté; & en prenant congé de lui, je lui laiſſai encore quelques priſes de quinquina. Achmet me dit que le lendemain il ſe rendroit lui-même auprès de moi avec des canots, pour emporter nos effets à Arkéeko, & nous délivrer des déſagrémens de Maſuah.

Le 6, on vint m'avertir, pendant que je déjeunois, que trois Abyssiniens étoient arrivés du Tigré. L'un étoit un jeune esclave qui parloit & écrivoit parfaitement le grec, & qui m'étoit envoyé par Janni, & les deux autres étoient des serviteurs du Ras Michaël, ou plutôt du Roi; car ils portoient le petit manteau rouge, garni de bleu, qui sert à distinguer les serviteurs du Roi, & qu'on appelle un *shalaka*. La lettre du Ras Michaël au Nayb étoit très-courte. Il lui mandoit que la santé du Roi Hatzé Hannès étoit fort mauvaise, & qu'il étoit supris qu'on ne se fût pas hâté d'accélérer le voyage du médecin que lui envoyoit d'Arabie Metical Aga, puisqu'il venoit d'apprendre que ce médecin étoit déjà arrivé à Masuah. Il ordonnoit en même temps au Nayb de me fournir tout ce qui me seroit nécessaire, & de ne pas me faire perdre un seul jour. Quoique ces différentes lettres fussent l'ouvrage de Janni, qui se servoit du nom de son maître, celle qu'il adressa en son propre nom au Nayb, étoit d'un style beaucoup plus doux. Il lui peignoit le besoin & l'impatience qu'avoit le Roi de voir arriver un médecin. Il ne disoit pas qu'il sût que j'étois déjà à Masuah; mais il prioit le Nayb de m'expédier aussi-tôt que je mettrois le pied dans son isle.

Janni nous fit féliciter par son esclave de notre heureuse arrivée. Il nous accusa la réception de la lettre du Patriarche, & il nous conseilla d'employer tous les moyens possibles pour nous rendre promptement auprès de lui, parce que le trouble régnoit en Abyssinie, & que les choses pouvoient prendre une tournure encore plus dangereuse.

L'APRÈS-MIDI je repris le chemin de Mafuah. Comme j'allois mettre le pied dans le canot, on vint me dire, de la part du Nayb, de me rendre chez lui, parce qu'il vouloit me parler; mais je répondis que cela m'étoit impoffible, attendu que j'allois à Mafuah chercher des remedes pour fon neveu Achmet.



CHAPITRE II.

CONSEILS aux Voyageurs ſur la conſervation de leur ſanté. — Maladies ordinaires à Maſuah. — Muſique. — Commerce. — Entrevue avec le Nayb.

NOUS fûmes de retour à huit heures à Maſuah, au grand contentement de mes gens, qui craignoient que le Nayb ne nous jouât quelque mauvais tour. Nous mîmes toutes nos affaires en ordre, ſans perdre un moment, & nous achevâmes nos remarques ſur cette iſle inhoſpitaliere, & à jamais déshonorée par la trahiſon & la perfidie qui y a fait couler des flots de ſang chrétien.

D'APRÈS pluſieurs obſervations faites ſur le ſoleil & ſur les étoiles, je déterminai la latitude de Maſuah par les 15° 35′ 5″, & le 22 ſeptembre 1769, une obſervation du ſecond ſatellite de Jupiter, me donna ſa longitude de 30° 30′ à l'eſt du méridien de Gréenwich.

LE 23 ſeptembre, à midi, je trouvai que la variation de la bouſſole étoit de 12° 48′ oueſt, d'où je conclus que Loheïa ſe trouvant preſque vis-à-vis (1) la mer Rouge, avoit, entre ces deux villes, 4° 10′ 22″. Ainſi, en ſuppoſant qu'un degré ſoit égal à 66 milles, nous trouverons, en nombre rond, que la largeur de la mer Rouge eſt de 276 milles, ou 92 lieues.

(1) Loheïa eſt par les 15° 40′ 52″ de latitude.

En outre, la plupart des cartes ont placé la côte d'Arabie où est Loheïa, par 44°, & c'est précisément la partie de la peninsule qui s'avance le plus à l'ouest : or, toute la partie occidentale de l'Arabie heureuse doit être portée plus à l'est d'environ 3° 46′ 0″.

Avant d'encaisser mon barometre à Loheïa, je remplis un tube de mercure bien net & bien purgé d'air, & le 30 août, trois différentes observations me donnerent pour résultat, l'une, à six heures du matin, 26° 8′ 8″; l'autre, à deux heures après-midi, 25° 3′ 2″, & la derniere, à six heures & demie du soir, 26° 6′ 2″. Le temps étoit très-beau, & il n'y avoit que fort peu de vent d'ouest.

Le 4 octobre, je fis la même expérience à Masuah, avec le même barometre. En voici le résultat. A 6 heures du matin, 25° 8′ 2″; à deux heures après-midi, 25° 3′ 2″; & à six heures & demie du soir, 25° 3′ 7″. Le temps étoit beau & le vent à l'ouest, mais soufflant légérement. Ainsi le mercure tomba, à Masuah, un pouce & une ligne plus bas qu'à Loheïa : mais quoiqu'il s'y éleve souvent de violentes tempêtes de vent & de pluie, il retombe au même instant que l'orage cesse, & il n'arrive jamais à la même hauteur que sur la côte d'Arabie.

Le plus haut degré où je vis le thermometre de Farenheit à Masuah, ce fut le 22 octobre après-midi, qu'il s'éleva à 93°. Le vent étoit au nord-est quart-de-nord, & le temps couvert. Le lendemain, à quatre heures du matin, il descendit à 82°, le vent étant à l'ouest. Jamais je ne l'ai

vu plus bas. La chaleur me paroiſſoit bien plus exceſſive dans cette iſle que dans aucun endroit de l'Arabie heureuſe: mais nous n'y ſentions pas cette démangeaiſon dans les jambes, qui nous avoit déſolés à Maſuah; ce qui prouve que le ſol y eſt moins imprégné de ſel.

Nous obſervâmes, pour la premiere fois, à Maſuah, trois effets remarquables de l'augmentation de la chaleur. J'avois porté pluſieurs plaques d'acier pour faire des vis & des écrous de diverſes grandeurs: mais la chaleur avoit tellement détendu les vis qu'elles avoient fait fendre d'un tiers les écrous. La cire à cacheter que j'avois eue des vaiſſeaux anglois à Jidda, étoit devenue beaucoup plus liquide que du goudron, dans les boîtes où on l'avoit miſe. Enfin la liqueur du thermometre avoit perdu preſque toute ſa couleur, qui s'attachoit par parties inégales en différens endroits du tube.

Masuah eſt un pays fort mal ſain, ainſi que toute la côte, depuis l'Iſthme de Suez juſqu'au détroit de Babelmandeb, & principalement entre les tropiques. Une fievre violente, déſignée ſous le nom de *Nedad*, eſt la plus terrible des maladies du pays, & occaſionne ordinairement la mort au bout de trois jours. Cependant, ſi le malade réſiſte juſqu'au cinquieme jour, il a beaucoup d'eſpoir d'en réchapper tout-à-fait, en buvant ſeulement beaucoup d'eau fraîche, & s'en faiſant jetter ſur le corps pendant qu'il eſt au lit, où il ne faut pas le laiſſer un inſtant ſec.

Le remede le plus efficace contre cette fievre, eſt le quin-

quina; mais on doit l'administrer d'une maniere bien différente de celle qu'on emploie en Europe. Si un médecin vouloit, suivant la méthode ordinaire dans nos climats, purger un malade pour le préparer à prendre du quinquina, il le verroit sans doute mourir entre ses mains, avant d'avoir eu le temps de lui donner la premiere dose. Dès qu'une personne a de la répugnance à manger, bâille souvent, a de la roideur à l'entour des yeux, & une sorte de sensation, non pas douloureuse, mais inaccoutumée le long de l'épine du dos, il n'y a pas un instant à perdre; il faut lui donner du quinquina à petites doses, mais fréquemment répétées. Toute espece d'alimens est en même temps dangereuse. L'eau seule est permise; le malade doit même en boire beaucoup.

Je n'ai osé employer que fort rarement les abondantes aspersions d'eau froide: mais je n'en suis pas moins convaincu qu'elles sont très-salutaires. Si, à la seconde ou à la troisieme dose de quinquina, le malade boit de l'eau, il ne manque pas d'être purgé; & si alors l'évacuation est un peu considérable, il est presque sûr de sa guérison, & même d'une prompte convalescence. Il faut, dans ce cas-là, donner de légeres médecines, & observer que le ris est l'aliment le plus sain, & sur-tout bien meilleur que le fruit.

Je sais que tout ceci doit paroître hétérodoxe en Europe, & que c'est contraire à la pratique, parce que c'est contraire à l'esprit de systême. Mais je rapporte avec fidélité ce que j'ai observé avec soin, laissant à chacun la liberté de suivre, à ses périls, la méthode qui lui plaira le mieux.

Des Espagnols qui ont été dans l'Amérique méridionale, m'ont assuré que le quinquina y purgeoit toujours, quand ceux qui le prenoient avoient la fievre. La différence du climat, du régime, des habitudes du corps, & de l'exercice qu'on fait, peut assurément altérer la vertu d'un remede, & lui faire produire en Afrique des effets bien différens de ceux qu'il produit en Europe. Mais, quoi qu'il en soit, le quinquina, je le répete, purge aussi-tôt qu'il doit avoir de l'efficacité contre les fievres de Masuah. Mais la saignée est, au contraire, inutile dans la même maladie; & si on veut même en faire usage le second jour, il est rare que le sang vienne au bout de la lancette. L'ipecacuanha fatigue le malade, augmente la fievre, & mene bientôt à la mort. Alors on voit des taches noires sur la poitrine & sur le ventre du mort. Il enfle prodigieusement, & l'odeur qui s'exhale du cadavre n'est pas supportable au bout de trois heures, si le temps est un peu chaud.

La fievre tierce est aussi une maladie fort dangereuse sur la côte d'Arabie, dans l'isle de Masuah & dans toute l'Abyssinie; car ces divers pays sont sujets aux mêmes maux physiques. Cette fievre tierce ne differe en rien de celle que nous connoissons en Europe sous le même nom. Mais, comme elle ne fait pas ordinairement mourir le malade dans les premiers jours où on la sent, par ce moyen elle laisse le temps au médecin de prendre les précautions qu'il croit nécessaires pour s'assurer des effets du quinquina. Cependant je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de le donner par petites doses dès le commencement de la maladie, & dans la premiere interruption de la fievre. On reconnoît le caractere de

de cette maladie à des foulévemens d'eftomach, à des maux de tête, à des bâillemens involontaires, à une douleur légere fur le derriere du cou, à des friffons rapides & momentanés, à un froid, qu'on fent principalement le long de l'épine du dos, & enfin à un abattement, une difpofition extraordinaire à la pareffe, difpofition qu'occafionne d'ailleurs affez la chaleur du climat. Quand quelques-uns de ces fymptômes fe réuniffent, il ne faut pas manquer d'avoir recours à la poudre de quinquina infufée dans de l'eau, & de fe priver de toute efpece d'alimens. La crife vient, & la maladie n'eft bientôt plus qu'une fievre ordinaire.

Toute efpece de fievre fe termine, dans les contrées dont je parle, en une fievre intermittente, qui dure quelquefois très-long-temps; & fi les premieres évacuations produites par le quinquina n'ont pas été abondantes, la fievre intermittente peut dégénérer en dyffenterie, toujours dangereufe & fouvent mortelle. Alors les meilleurs remedes qu'on puiffe prendre, font le quinquina en petite quantité, l'ipecacuanha en affez petite quantité auffi, pour qu'il n'occafionne pas des vomiffemens, l'eau pure & le fruit qui n'eft pas bien mûr.

Quant à l'autre efpece de dyffenterie, qui commence par une diarrhée continuelle, lorfque les inteftins font excoriés, il eft bien difficile de la guérir, fur-tout fi c'eft dans la faifon des pluies. Mais fi, au contraire, elle prend dans le temps des fécherefles, ou au moins vers la fin des mois pluvieux, quelques légeres dofes d'ipecacuanha fuffifent pour la faire difparoître tout-à-fait, ou elle fe termine en fievre

intermittente que dompte facilement le quinquina. Il m'a toujours semblé qu'il y avoit un grand rapport entre les dyssenteries & les fievres, en Afrique. L'une se termine toujours par l'autre.

UNE autre maladie endémique de ces climats, est le *hanzeer* (1), qui occasionne un gonflement considérable aux glandes de la gorge & de dessous les bras. Les ignorans Africains s'efforcent de réduire ces glandes en suppuration, mais en vain. Alors ils leur font des incisions, & il en résulte beaucoup de douleur & un écoulement, & cette maladie ressemble à ce qu'on appelle en Europe les Écrouelles.

IL y a encore une maladie qui n'est gueres dangereuse, mais qui paroît terrible. Ce sont de petits tubercules ou gonflemens de la peau, qui se manifestent sur tout le corps, & principalement sur les bras, sur les cuisses & sur les jambes. Ces éruptions disparoissent & reviennent ensuite pendant des semaines entieres, sans causer la moindre douleur, quoique alors les jambes deviennent d'une grosseur aussi monstrueuse que dans une hydropisie complette. Quelquefois ceux qui sont attaqués de cette maladie, ont dans le nez & dans la bouche des ulceres presque semblables à ceux qu'occasionnent les maladies vénériennes. Quand on presse un peu les tubercules qui s'élevent sur la peau, il en sort souvent du sang. D'ailleurs, on n'éprouve d'autre souffrance que la douleur que causent les petits ulceres de la bouche & du nez, & le désagrément de voir la partie cutanée de la peau se déchirer avec une

(1) C'est-à-dire, le mal des cochons, ou le mal des truies.

extrême facilité; car tous les Africains qui vivent entre les tropiques, sont excessivement affligés dès que la moindre éruption altere la finesse de leur teint. Un negre du Sennaar se cache dans les coins les plus obscurs de sa maison; il se dérobe même à ses amis, lorsqu'il a seulement deux ou trois boutons dans quelque partie de son corps. Il n'y a pas de remede, quelque violent qu'il puisse être, qu'ils n'emploient pour les faire passer. Les plaies, les cicatrices ne les déshonorent pas comme des boutons : aussi ai-je vu des gens qui en avoient quelques-uns sur le bras, souffrir courageusement, pour s'en délivrer, l'application d'un fer rouge.

Les deux maladies dont je viens de parler, se traitent par l'usage du mercure, quoique la premiere n'y cede que difficilement & imparfaitement. Le sublimé n'a point, dans ces climats, le même effet qu'en Europe : mais l'antimoine est le remede le plus sûr & le plus prompt pour guérir la seconde de ces maladies.

La maladie dont je vais parler à présent est le farenteit, mot corrompu qui vient de l'arabe, & qui signifie le ver de Pharaon ; car les Arabes ont attribué tous les maux à ces pauvres Pharaons, & la postérité s'est accoutumée à les regarder comme les génies malfaisans du pays où ils régnerent.

L'étrange ver de Pharaon attaque ordinairement les personnes qui sont dans l'usage de boire de l'eau stagnante, soit de l'eau de puits & de citernes, comme dans le royaume de Sennaar, soit de l'eau provenant des pluies du tropique,

& qu'on trouve en creusant dans le sable, à travers lequel elle filtre jusqu'au niveau de la mer. Ce ver paroît dans diverses parties du corps, mais principalement aux bras & aux jambes. Je n'en ai jamais vu au visage, ni en aucun autre endroit de la tête. Ce n'est pourtant pas dans les parties les plus charnues qu'il se montre; c'est, au contraire, là où les os sont le plus près de la peau.

Quand le ver de Pharaon commence à paroître, on apperçoit une petite tête noire avec une bouche allongée, crochue & blanchâtre. Son corps est également blanc, & ressemble beaucoup à un petit nerf, bien disséqué, bien nettoyé. Lorsque cet animal s'est montré, les gens du pays qui sont au fait, le saisissent adroitement par la tête, & le roulent autour d'une soie ou d'une petite plume d'oiseau; & chaque jour, même plusieurs fois dans la journée, ils recommencent à le rouler tant qu'ils peuvent : mais s'il fait la moindre résistance, ils s'arrêtent de peur de le casser. J'ai vu quelquefois plus de cinq pieds de long de ce singulier animal, qu'on avoit roulé avec la plus grande patience dans le cours de trois semaines. Il ne restoit alors aucune inflammation sur les bords de l'endroit par où il étoit sorti. Il paroissoit seulement y avoir dans le trou une matiere lymphatique, qui sortoit en petite quantité quand on pressoit les chairs avec le doigt : mais en trois jours de temps le trou se refermoit, & il n'en restoit pas la plus légere apparence.

J'ai été moi-même attaqué de cette maladie. Peu de temps après mon retour de la haute Egypte, j'étois au Caire assis sur un sopha, & je lisois, quand je sentis sur

l'os de la jambe, & à environ sept pouces du genou, une démangeaison à-peu-près semblable à celle que cause la piquûre d'un maringouin. Je me grattai, & il parut bientôt sur la peau une petite boursoufflure. Au bout d'une heure, la démangeaison se fit sentir de nouveau; & comme j'étois plus occupé de ma lecture que de ma jambe, je me gratai au point que le sang sortit. Bientôt j'apperçus sur ma jambe quelque chose de noir, qui s'élevoit beaucoup au-dessus de la peau. Toute espece de remede fut vainement employée; & comme cette maladie n'étoit pas connue au Caire, il fallut avoir recours à la seule maniere dont on la traite en Afrique. Les huit premiers jours on tira environ trois pouces de longueur du ver, qu'on roula sur un morceau de soie écrue, sans que j'eusse la fievre, sans que je sentisse même aucune douleur. Mais m'étant embarqué pour France, le chirurgien du vaisseau qui s'étoit chargé de rouler mon ver, le cassa par trop de promptitude ou d'inattention. Il s'ensuivit une violente inflammation. Ma jambe enfla au point qu'on ne pouvoit distinguer ni la cheville du pied ni le genou. La peau étoit rouge comme de l'écarlate, & si tendue, qu'elle brilloit comme un miroir. La plaie s'étoit refermée, de sorte qu'il ne sortoit aucune matiere, & qu'il y avoit tout à craindre que la gangrenne ne se mît à ma jambe. Cependant les soins qu'on eut pour moi chez une nation connue par son extrême humanité envers les Etrangers, & l'habileté du Chirurgien du Lazaret de Marseille, me délivrerent de ce mal affreux.

Il y avoit cinquante-deux jours que le ver avoit commencé à paroître, & j'en passai trente-cinq dans les plus

vives douleurs. La plaie suppura enfin ; mais il fallut l'élargir pour en faire sortir beaucoup de matiere. Je fis constamment usage du quinquina, tant en fomentations qu'intérieurement. Malgré cela, je me ressentis encore plus d'un an de mon mal, & je n'en fus entiérement guéri qu'après avoir pris les bains de Poretta, situés dans les montagnes de Bologne, & appartenans à mon ami le Comte de Ranuzzi. Je recommande ces bains à tous ceux qui ont le malheur d'avoir quelque plaie, & j'invite le Comte Ranuzzi à prendre des précautions pour que la vie y devienne plus commode & moins chere que lorsque j'y étois. On peut en quelques heures se rendre de ces montagnes à Pistoye.

La derniere maladie endémique de l'Ethiopie, & le plus terrible, sans contredit, de tous les fléaux qui affligent la nature humaine, est l'éléphantiasis. Quelques auteurs l'appellent la lepre arabe, quoique ce mal ne ressemble pas plus à la lepre de la Palestine, qui est, je crois, la seule espece de lepre que nous connoissions, qu'il ne ressemble à la goutte ou à l'hydropisie. Je ne l'ai jamais vu commencer : mais je sais que, dans le cours de la maladie, on porte sur son visage toutes les marques de la meilleure santé. Les yeux sont vifs & brillans; mais on a en général la peau seche sur le dos, & en la frottant elle devient blanche & luisante ; ce qui est, suivant moi, le seul symptôme commun avec la lepre, encore la peau ne s'écaille-t-elle pas comme quand on a la lepre. Les cheveux des lépreux deviennent blancs ou roux & très-fins : mais ceux des personnes qui ont l'éléphantiasis, conservent leur couleur naturelle ; & quoique les Abyssiniens aient en général fort

peu de barbe, j'en ai vu qui, dans le dernier période de la maladie, avoient le menton bien garni d'un poil très-noir.

L'ÉLÉPHANTIASIS n'ôte point l'appétit, & les malades ne changent point leur régime. Leur pouls eſt comme celui des gens qui ſe portent bien, mais ils ont une ſoif continuelle; ce qui provient, ſans doute, de ce que la lymphe, qui découle par leurs plaies, a beſoin d'être remplacée. Les Abyſſiniens prétendent que cette maladie n'eſt point contagieuſe. J'ai vu des hommes qui l'avoient au plus haut degré, faire pluſieurs enfans à leurs femmes, ſans que ces enfans portaſſent la moindre marque du mal de leur pere. Mais il faut pourtant avouer qu'ils n'ont pas non plus l'air de jouir d'une bonne ſanté. On dit que le mal né avec l'enfant ne ſe développe que dans l'âge de la virilité, & que quelquefois même il paſſe une génération ſans ſe montrer, mais qu'enſuite il reparoît.

LE ſiege de ce mal eſt depuis le genou juſqu'à la cheville du pied. La jambe enfle conſidérablement, & devient auſſi groſſe en bas qu'en haut, & elle eſt remplie d'une eſpece de rides ou de plis circulaires, qui reſſemblent à des cerceaux; la chair eſt ouverte entre ces plis, & il s'écoule par ces ouvertures une grande quantité de matiere lymphatique. L'enflure de la jambe eſt ſi forte, que le pied en eſt recouvert au point qu'il n'en paroît guere plus d'un pouce de long. Il paroît que la couleur noire de la peau, & les tubercules raboteux qui la couvrent ont fait donner le nom d'éléphantiaſis à cette maladie; car les jambes des infortunés humains qui en ſont affligés, reſſemblent d'une maniere

frappante à celles du plus noble des quadrupedes, lorſqu'il eſt dans toute ſa vigueur.

Une infirmité à laquelle les Abyſſiniens ſont encore plus ſujets, & qui eſt bien plus dangereuſe que l'éléphantiaſis, je veux dire leur penchant extraordinaire pour le menſonge, m'a empêché de me former une juſte idée des ſymptômes, qui peuvent apprendre à connoître les cauſes de ce terrible éléphantiaſis, & conſéquemment découvrir la méthode la plus propre à la guérir.

Ce n'eſt donc ni l'ignorance du langage, ni le manque d'occaſions, ni le défaut de ſoinsqui s'oppoſe à ce que je la décrive d'une maniere plus exacte. J'avois dans une maiſon attenante à la mienne, un homme attaqué de cette maladie. Je le ſoignai pendant deux ans conſécutifs, & je l'obligeai de faire uſage des remedes & du régime que je crus le plus propre à le ſoulager. Le Docteur Ruſſel, ancien médecin à Alep, & établi aujourd'hui dans l'Inde, le même qui me ſauva la vie en me délivrant de la fievre dangereuſe que j'eus en Syrie, & dont je regarde l'amitié comme une des acquiſitions les plus précieuſes que j'aie pu faire dans mes voyages, me conſeilla, entr'autres choſes relatives à ſon art, de faire eſſai de la ciguë dans le traitement de l'éléphantiaſis. En conſéquence, j'en fis venir de Paris une quantité conſidérable, préparée ſuivant la méthode du Docteur Storke, Médecin à Vienne.

A Gondar, j'expliquai d'abord mon projet au Roi, au Ras Michaël, & à l'Azage Tecla Haimanout, premier Juge d'Abyſſinie ;

d'Abyssinie; je leur dis quelles pouvoient être les conséquences d'une très-forte dose; & j'obtins la permission de faire tout ce que je croirois nécessaire à cet égard. « Mon » opinion, dit l'Azage, est que le mal qu'on peut causer » par hasard à un malheureux déjà retranché de la société, » ne doit pas empêcher le seul essai, que nous aurons peut- » être jamais occasion de faire, d'un remede, qui, s'il » réussit, guérira des multitudes d'hommes accablés d'un » mal plus cruel que la mort. »

Je jugeai bientôt par la quantité de doses ordinaires que je fis inutilement prendre au malade, qu'il n'y avoit rien à espérer de doses plus fortes. Il ne sentit pas le plus léger soulagement, ni extérieurement, ni intérieurement. Le mercure n'eut pas plus d'effet. J'essayai aussi l'eau de goudron, mais en vain. La seule chose qui parut produire quelque bien, fut le petit-lait fait avec du lait de vache. D'ailleurs, le malade l'aimoit beaucoup, & le Roi ordonna, à ma sollicitation, qu'on lui en fournît tant qu'il en voudroit.

Les troubles de l'Empire m'empêcherent de pousser plus loin cette expérience. L'extrait de ciguë du Docteur Storke guérit plusieurs fois radicalement des hanzeers ouverts mal-à propos; mais plusieurs fois aussi il n'eut aucun succès, sans que j'en pusse deviner la cause. Le mercure ne me réussit presque jamais dans le traitement d'aucun hanzeer.

Je ne chercherai point à expliquer les causes des diverses maladies dont je viens de parler. Ceux que le genre de leurs études conduit à de pareilles recherches, doivent d'abord

faire attention à la différence du climat, & aux excès auxquels il excite à se livrer, & ensuite à l'espece de nourriture & aux accidens auxquels la nature a soumis les habitans de ces contrées. Il faut observer qu'il y a six mois de pluie, après quoi on a tout de suite un ciel sans nuage & un soleil qui darde ses rayons verticalement, puis des nuits froides qui succedent à ces jours brûlans. Malgré la chaleur de l'air pendant le jour, la terre a pourtant encore tant de fraicheur, qu'on la sent désagréablement aux pieds; ce qui provient tant des six mois pluvieux où le soleil ne paroît pas, que de l'égalité constante des nuits & des jours. Les Abyssiniens les plus aisés se couvrent beaucoup trop légérement, car ils ne portent qu'une chemise de mousseline, & les autres sont presque tout nuds, & dorment de cette maniere exposés à la fraicheur de la nuit, après que l'ardente chaleur du jour a ouvert tous leurs pores. Ceci peut n'être regardé que comme une imprudence; mais l'usage d'eau stagnante & putride pendant quatre mois de l'année, & la grande quantité de sel dont la terre est impregnée, sont peut-être encore plus funestes pour eux, & c'est à la nature seule qu'ils doivent ces terribles inconvénients.

D'APRÈS ce que je viens de dire de ce dangereux climat & de l'incertitude des remedes employés contre les maladies qu'il occasionne, on doit, avec raison, s'attendre que je parlerai du régime que je crois le plus propre à prévenir ces maladies.

LE premier conseil que je veux donner aux voyageurs, c'est de bien examiner leur tempérament, & de se ressou-

venir du genre de maladies auxquelles ils ont pu être sujets avant d'arriver dans l'Orient ; car quelquefois la crainte s'empare tellement de nous à la vue des morts soudaines dont nous sommes témoins dans ces contrées, & nos esprits sont si affoiblis, nos nerfs si relâchés par une transpiration continuelle, que nous prenons les symptômes les plus communs d'une maladie qui nous est familiere dans notre propre pays, pour ceux des maladies violentes qui désolent l'Afrique. Ceci peut faire souvent beaucoup de mal. Aussi y a-t-il en Orient un proverbe qui dit : — « si vous croyez » mourir, vous mourrez ».

Si après avoir vécu quelque temps dans ce pays-là, un voyageur n'éprouve aucun dérangement de santé, il n'a besoin de rien changer à sa maniere de vivre, excepté peut-être de manger un peu moins. Mais s'il est d'une constitution délicate, il ne peut rien faire de mieux que de suivre le régime des Orientaux sobres & qui se portent bien, sans vouloir se conduire d'après les idées européennes, & substituer un systême particulier à ce qu'il voit employé avec succès. Toutes les liqueurs doivent être rejettées ; il vaut même mieux prendre le quinquina dans de l'eau que dans du vin. L'estomach étant nécessairement relâché par la trop grande transpiration, a besoin, pour pouvoir bien digérer, de choses qui le fortifient, & non pas qui l'enflâment. Aussi est-ce par cette raison, que nous nommerions instinct dans les bêtes, que tous les Orientaux mettent tant de poivre & d'autres épices dans tous leurs alimens, même dans les plus simples, les plus doux, dans le ris enfin, que le palais d'un Européen en feroit écorché.

La Providence a donc placé dans l'Orient ces puissants antiseptiques ; & dès les premiers âges du monde, les habitans s'en sont servis à proportion de la quantité qu'ils ont pu s'en procurer. Aussi graces à ces ingrédiens jouissent-ils en général d'une aussi bonne santé que les peuples d'Europe. Les voyageurs qui parcourent l'Arabie n'aiment pas ces mets qu'ils croient inflammatoires ; & on leur entend dire communément qu'ils ont peur que les choses trop épicées qu'on leur fait manger ne leur donnent la fievre : mais se sont-ils jamais sentis trop échauffés par une grande quantité de poivre noir ? On s'imagine que les liqueurs ont le même effet que les épiceries ; mais la chaleur de la peau & la pesanteur de la tête qu'occasionnent les liqueurs, en remontant au cerveau, n'en montrent-ils pas aisément la différence ? Eprouve-t-on jamais des sensations pareilles, quelque quantité de poivre noir ou de toute autre espece de poivre qu'on mange ?

J'établis donc, comme une regle certaine, que les mets les plus échauffans, qui flattent tant le goût des naturels du pays, sont en même-temps les plus sains, & doivent être préférés par les étrangers qui voyagent dans la basse Arabie, en Abyssinie, dans le Sennaar, & même en Egypte ; & que les liqueurs fortes & les liqueurs fermentées sont un poison qu'il faut, de peur de céder à la tentation, se garder de porter avec soi, à moins qu'on n'en ait besoin pour servir de topique ou de détersif.

L'eau de source, & sur-tout l'eau courante, est la meilleure boisson dont on puisse faire usage ; l'on ne sauroit ja-

mais être trop attentif à s'en procurer. Mais comme sur l'une & l'autre côte de la mer Rouge on ne trouve que de l'eau stagnante, voici comment je l'épurois toutes les fois que j'avois assez de temps pour cela. Je prenois une certaine quantité de sable fin, que je lavois bien pour lui ôter les parties salines dont il étoit impregné, & ensuite je l'étendois sur une feuille de papier pour le faire sécher, puis je remplissois d'eau une de ces jarres qui servent ordinairement à mettre de l'huile, & j'y versois de plus une casserole d'eau bouillante, pour pouvoir tuer tous les animalcules. Alors je faisois couler le sable le plus doucement possible sur la surface de ma jarre d'eau, & je la laissois reposer pendant la nuit. Le lendemain matin je perçois la jarre environ un pouce au-dessus du sable qui étoit allé au fond; je tirois l'eau en bouteille, & je nétoyois le sable pour m'en servir de nouveau.

Ce procédé est plutôt exécuté que décrit. L'eau préparée de cette maniere devient aussi limpide que l'eau de source la plus pure, & est presqu'aussi bonne que l'eau de Spa. On peut en boire sans crainte, autant qu'on veut. La grande transpiration dépouille le sang de ses parties aqueuses; & ce ne sont point les liqueurs fortes qui peuvent les lui rendre, quoiqu'elles procurent un moment de vigueur. Quelquefois accablé de chaleur, étant même prêt à tomber en foiblesse à force d'avoir transpiré, je me jettois dans un bain chaud, & je me sentois bientôt aussi fort que le matin à mon lever. On dira peut-être que ce bain chaud devroit au contraire m'avoir affoibli : mais point du tout; & la raison en est bien sensible; c'est que l'eau qui pénétroit dans

tous mes pores rendoit à mon ſang les parties lymphatiques que la tranſpiration lui avoit ôtées, & dont la perte ſeule avoit occaſionné tout mon mal-aiſe.

En Nubie on ne doit jamais avoir peur de ſe plonger dans les fontaines & les rivieres les plus froides, quelque chaleur qu'on ait. Il en eſt tout autrement en Europe, où lorſqu'on a très-chaud par quelqu'accident, ou parce qu'on s'eſt livré à quelqu'exercice extraordinaire, une immerſion ſoudaine d'eau froide ferme tous les pores & arrête la tranſpiration. L'eau tiede eſt même dangereuſe, parce qu'on n'a pas aſſez de force naturelle pour tranſpirer après s'être baigné, à moins qu'on ne s'agite violemment. Mais dans les climats brulans d'Afrique, la tranſpiration eſt continuelle, ſans qu'on ait beſoin d'action pour cela. Si vos pores ſe ferment à l'inſtant que vous vous plongez dans l'eau froide, bientôt après que vous en ſerez ſorti, vous ſerez encore couvert de ſueur, par le ſimple effet de la température, & vous recommencerez à perdre ces parties aqueuſes dont votre ſang vient de s'enrichir.

Ainsi, quand vous vous portez bien & que vous avez chaud, faites-vous inonder d'eau fraiche dans la maiſon où vous logez, & où il y en a toujours bonne proviſion. Qu'un domeſtique vous en verſe ſur le corps pluſieurs baquets, au moins une fois par jour, non pas ſeulement parce que cette eau vous rafraichit, car ce rafraichiſſement ne peut durer que quelques minutes, mais parce qu'il doit entrer beaucoup de parties aqueuſes dans votre ſang, quoique ce moyen ſoit moins avantageux qu'un bain d'eau courante,

où l'immerſion totale, le mouvement des eaux, l'action de vos membres, tout enfin contribue à produire l'aſpiration que vous déſirez. Je ſuis perſuadé que l'idée qu'on ſe forme ſur l'effet que l'eau froide produit dans ces climats eſt mal fondée. J'ai ſouvent remarqué qu'après un violent exercice, un bain tiede me rendoit beaucoup mieux mes forces épuiſées qu'un bain froid.

Il faut ſe fatiguer le moins qu'il eſt poſſible. Dans ces contrées l'exercice n'eſt pas néceſſaire comme en Europe. Mangez peu de fruits, & ſur-tout de fruits trop amers. Dans l'Arabie heureuſe, on ne vous ſert des bananes (1) que lorſqu'elles ſont preſque pourries. Evitez tous les fruits qu'on achete dans les marchés, parce qu'ayant probablement été cueillis au ſoleil, & charriés au ſoleil, ils doivent être dans un état de fermentation. Mais ſi vous voulez en manger, mettez-les ſur une table, couvrez-les d'une toile claire, & arroſez-les long-temps avec de l'eau fraiche. Enfin la meilleure maniere d'avoir du fruit ſain, c'eſt de le cueillir à l'aube, lorſqu'il eſt encore couvert de roſée.

Le ris & le dora ſont les meilleurs alimens dont on puiſſe faire uſage. La volaille eſt fort mauvaiſe, les œufs ſont pires, les herbages mal ſains. En Arabie, le mouton eſt aſſez bon, & quand il eſt rôti, on peut, ſans crainte, le manger chaud, mais il vaut peut-être encore mieux froid. Toute eſpece de ſoupe doit être rejettée. Le gibier eſt déteſtable.

(1) Dans l'Arabie heureuſe on appelle la banane *le muſa*.

J'AI vu beaucoup de voyageurs qui craignoient de fouper, mais je crois que c'eſt mal-à-propos. La grande tranſpiration qui relâche l'eſtomach pendant le jour a ceſſé, & la fraicheur de l'air de la nuit lui donne du ton, & le met conſéquemment en état de mieux remplir ſes fonctions. Pour moi j'en faiſois mon meilleur repas quand je voulois manger de la viande. A Jidda, pendant le temps de la canicule, mon ami le Capitaine Thornhill & moi nous ſoupions avec un morceau de mouton rôti & froid & un grand verre d'eau.

APRÈS avoir ſoupé, nous nous couvrions bien la tête, de peur d'attraper quelque coup de ſerein, & nous allions nous promener pendant deux ou trois heures ſur un toit en terraſſe, où la fraicheur de la ſoirée étoit augmentée par un vent d'Eſt chargé des parties aqueuſes priſes ſur l'Océan indien, où jamais aucun nuage ne nous déroboit la vue des étoiles, & où nous étions tranquillement à l'abri du trouble & des impertinences de la journée. Ces ſoirées paiſibles ſont regardées comme un des plus grands plaiſirs dont on puiſſe jouir dans l'Orient, quand même on ne s'y livre pas aux charmes de l'aſtronomie & de la méditation. Dans les ſiecles les plus reculés, comme à préſent, on les a crus très-néceſſaires à la ſanté; mais ſouvent elles ont été prodiguées à l'amour.

UNE coutume de tout temps établie en Orient, c'eſt de déplorer ſolemnellement la mort d'un parent ou d'un ami, & de ſe faire ſur les tempes une inciſion de la grandeur d'une piece de ſix ſous. En conſéquence les habitans du pays laiſſent toujours un de leurs ongles fort long, pour pouvoir

pouvoir au befoin fe faire cette incifion. Les Juifs fuivirent toujours cet ufage, & les Abyffiniens l'adopterent, quoiqu'expreffément défendu par la loi & par les prophêtes (1). A Mafuah quand quelqu'un meurt, fes parens, fes amis danfent. Les hommes & les femmes fe placent en rond & figurent d'un pas grave & lent une efpece de contredanfe. Ils n'emploient alors d'autre inftrument qu'un de ces tambours ou jarres dont j'ai déjà parlé, & que toutes les voix accompagnent en chœur avec une cadence très-marquée. En Abyffinie la même coutume eft pratiquée, mais d'une maniere encore plus finguliere. A la mort d'une Ozoro, ou de quelque noble, les Umbares, c'eft-à-dire les douze Juges fuprêmes, qui font ordinairement des gens de foixante à foixante-dix ans, chantent & danfent fi ridiculement, qu'il faut que les fpectateurs foient bien affligés pour ne pas rire. Il faut qu'on danfe pour prouver qu'on étoit l'ami du mort.

Mahomet Gibberti fe maria à Arkéeko. Dans ces fortes d'occafions un mari eft pendant quinze jours invifible pour tout le monde, excepté pour les amies de fa femme. On le tient dans un appartement très-clos ; on lui donne des boiffons échauffantes, & on fait tout ce qu'on peut pour lui faire avoir la fievre. Mahomet Gibberti devint alors fi maigre, que je fuis sûr qu'il ne pefoit pas trente livres. Il me rappella quelques uns de nos compatriotes qui cherchent à fuer & à s'alléger pour une courfe de chevaux, & je crois bien que fans les épiceries qu'il prenoit, le pauvre Gibberti auroit fait une fort mauvaife figure vis-à-vis de fa femme.

(1) Levit chap. 19. v. 28. — Jérem. chap. 16. v. 6.

Mais pendant qu'il étoit ainsi renfermé, nous aurions vraisemblablement été égorgés par le Nayb, si je n'avois pas eu le bonheur d'avoir mis Achmet dans mes intérêts.

J'ENTENDIS une fois deux jeunes cantatrices qu'on avoit louées pour une fête, chanter une espece de duo où elles se répondoient alternativement vers pour vers, de la maniere la plus agréable, la plus mélodieuse possible. Cela me fit espérer qu'en Abyssinie je trouverois la musique dans un état de perfection, dont on ne se doutoit point en Europe. Mais je fus bientôt dissuadé quand on me dit, que les Musiciens venoient d'Azab, contrée de la Myrrhe, où le peuple s'adonne naturellement à la musique, & chante mieux que ce que j'avois pu entendre : mais qu'il n'en étoit pas de même en Abyssinie, pays montueux & barbare, où il n'y a ni instrumens ni chansons, non plus qu'en Atbara. J'eus par la suite la preuve complette de cette vérité. Les chanteurs sont Cushites & non Pasteurs.

CEPENDANT j'appris deux ou trois de leurs chansons, avec les accompagnemens de guitarre, instrument ordinaire de ces contrées, & je fus fort étonné de trouver que les paroles n'étoient ni dans la langue de Masuah, ni dans celle des Abyssiniens. Je faisois souvent venir le soir de ces Musiciens, qui tous avoient le teint noir & les cheveux laineux. Ils étoient esclaves, & parloient l'Arabe & le Tigréen, mais ils ne savoient chanter dans aucune de ces langues. Mes observations me prouverent que tout ce qui a rapport aux contrepoints leur étoit inconnu. En vain ai-je souvent essayé de me rappeller quelques fragmens de leurs chansons

que je favois fort bien autrefois, mais que malheureufement je n'avois point écrites. Les chagrins, les infortunes qui m'accompagnerent dans les contrées barbares où j'allois alors, la part que je fus obligé de prendre, contre ma volonté, aux troubles du pays, ont effacé de ma mémoire & les paroles & les airs.

A Mafuah, on a coutume de brûler tous les matins dans les maifons de la myrrhe & de l'encens avant d'ouvrir les portes; & quand on fort le foir ou le matin à bonne heure, on a toujours un petit morceau d'étoffe bien impregné de ces deux parfums, qu'on applique à fes narines, afin de fe préferver du mauvais air.

Les maifons de Mafuah font prefque toutes conftruites de bâtons & de glayeux, ainfi qu'en Arabie. Mais il y en a pourtant une vingtaine en pierre, dont cinq ou fix font à deux étages. A la vérité l'étage d'en-haut ne confifte qu'en une feule chambre, encore eft elle fort petite. Les pierres dont on fe fert pour bâtir font tirées du fein de la mer, comme à Dahalac; & on y voit des lits de ce même coquillage fi curieux, qu'on trouve dans le roc folide de Mahon, & qu'on nomme *Dakoli da mare*. Je n'ai pourtant jamais vu dans la mer Rouge le poiffon qu'il contient; mais il n'y a pas de doute qu'on ne pût en trouver dans les ifles, qui font aux environs de Mafuah, puifqu'ils s'attachent aux rochers.

Quoique Mafuah foit fituée à l'entrée de l'Abyffinie, pays fertile & bien cultivé, tous les vivres y font

rares & d'une qualité inférieure, parce qu'il est dispendieux, difficile, dangereux même de transporter certaines choses à travers le désert de Samhar, qui sépare Arkéeko des montagnes d'Abyssinie, & parce que le Nayb préleve, sous le nom de droits, la portion qui lui plaît de toutes les marchandises qu'on porte dans l'Isle. Le profit du vendeur se trouve donc tellement diminué, qu'il ne balance pas les risques. Vingt rotolos de beurre coûtent un pataka & demi, trois harfs & demi, c'est-à-dire quarante-cinq harfs & demi. Une chevre, la moitié d'un pataka; un mouton, deux tiers de pataka; un ardep (1) de froment, quatre patakas; & un ardep de dora (2) d'Arabie, quatre patakas.

. . . . vænit vilissima rerum,
Hic aqua.

Horat. lib. 1, sat. 5, v. 84.

La mesure de sept gallons (3) d'eau coûte trois diwanis, ou trois paras. La monnoie de Masuah est la même qui a cours sur la côte d'Arabie; & c'est grace au commerce seul de cette côte qu'on trouve de l'argent monnoyé sur la rive opposée. La valeur de toutes ces especes est réduite d'après le sequin de Venise. Les contarias, c'est-à dire les grains de verre de toute couleur & de toute espece, soit entiers, soit brisés, servent de petite monnoie, & on les appelle des borjookes, dans le langage du pays.

(1) *Ardep* est sans doute une mesure répondant à notre boisseau, ou à peu-près. (*Note du Traducteur*).

(2) On sait que le dora est ce que nous appellons maïs, ou bled d'Inde. (*idem.*)

(3) Le gallon Anglois contient quatre pintes de Paris. (*idem.*)

TABLE DES MONNOIES DE MASUAH.

1 Sequin de Venise vaut	2 patakas un quart.
1 Pataka, ou un écu d'Allemagne .	28 harfs.
1 Harf	4 diwanis.
1 Diwani	10 kibeers.
1 Kibeer	3 borjookes.

Le harf s'appelle aussi dahab, mot très-équivoque, parce qu'en Arabe il signifie de l'or, & qu'on s'en sert fréquemment pour désigner un sequin. Le harf vaut cent vingt grains de verre.

Le zermabub, c'est-à-dire le sequin de Constantinople, n'a point cours à Masuah. Ceux qui en ont ne trouvent guère à s'en défaire qu'en faveur des femmes, qui les pendent à leurs oreilles, & en font des colliers pour elles & pour leurs enfans. Le pataka se divise en demi patakas & en quart de patakas, & a cours de cette maniere.

Malgré le peu d'étendue de l'isle de Masuah, malgré l'injustice & la violence de son gouvernement, il y a beaucoup de commerce; mais ce commerce se fait vilainement & en marchandises qui n'exigent pas de gros capitaux. L'autorité s'y mêle trop des affaires particulieres, & la propriété y est trop peu respectée pour qu'on ose risquer d'y porter des marchandises précieuses.

Les marchandises que l'Arabie fournit à Masuah sont

des étoffes de coton bleu, des toiles de Surate', des toiles rouges, qu'on appelle des kermirs, & plusieurs autres especes de toiles fines venant de différentes parties de l'Inde; de grosses toiles de coton, fabriquées dans l'Yemen, & du coton en balles, qui n'est point encore filé; de la verroterie de Venise, des crystaux, des verres à boire, des miroirs, & de l'antimoine crud. Ces trois derniers articles ont un grand débit, & sont chargés au Caire, tant par les vaisseaux, qui vont chercher du café à Jidda, que par de petites barques expédiées exprès. Le vieux cuivre offre aussi beaucoup de profit, & on en importe une grande quantité.

LES Gallas & toutes les tribus qui vivent à l'occident de Gondar, portent des bracelets de ce vieux cuivre; & on dit que quelquefois près du pays des Gongas & des Gabas, il a été vendu au même poids que l'or. Il y a aussi à Masuah un petit coquillage noirâtre, de l'espece des volutes, lequel se vend 10 paras le cuba; ce coquillage vient d'Hoeïda. On en trouve aussi à Konfodah, à Loheïa, & quelquefois même à Dahalac; mais ces derniers sont moins estimés que les premiers. Ce coquillage sert de monnoie aux Djawis & à tous les autres Gallas occidentaux.

LE cuba est un morceau de bois contenant exactement 62 pouces cubes d'eau. Les Masuans appellent notre drachme casha, & ils ont 10 cashas par wakea.

L'OR vaut	16 patakas le wakea.
La civette	1 pataka ¾ le wakea.
Les dents d'éléphant valent .	18 patakas les 35 rotolos.

La cire vaut	4 patakas la farenzala.
La myrrhe	3 patakas la farenzala.
Le café	1 pataka les 6 rotolos.
Le miel	$\frac{1}{4}$ de pataka le cuba.

Les Banians étoient autrefois les principaux marchands de Masuah; mais leur nombre est maintenant réduit à six. Ils sont orfévres & fabriquent beaucoup de pendants d'oreilles & d'autres ornemens pour les femmes Abyssiniennes. Ce sont eux aussi qui essayent l'or. Malgré tout cela, ils amassent peu de bien.

Comme il n'y a point d'eau à Masuah, les animaux, qui y vivent, ne peuvent être qu'en petit nombre. Le gibier marin n'y est pas très-varié ni d'une espece extraordinaire. On y voit des mouettes blanches & des allouettes de mer. L'allouette de terre s'y trouve, mais elle y est muette jusqu'aux premieres pluies de Novembre. Alors elle s'éleve à perte de vue, & chante pendant la plus grande chaleur du jour. J'ai vu cet oiseau dans le désert de Tehama : mais il n'y chantoit point, & c'étoit probablement parce qu'il ne pleuvoit pas.

On ne trouve point de moineaux à Masuah, non plus que sur la côte opposée & dans les isles voisines. A Loheïa nous avions vu beaucoup de scorpions : mais à Masuah, nous n'en apperçûmes pas la moindre trace. L'eau, les herbages, les fruits, sur-tout les melons & les concombres, semblent être nécessaires à ces vénimeux insectes. C'étoit après les pluies d'Août que nous en avions tant vu à Loheïa. Les petits y couvroient la terre. Leur couleur étoit d'un verd

foncé & tirant un peu sur le jaune. Leur piqûure n'est pas très-dangereuse. Elle ne cause que quelques minutes de douleur, aussi les gens du pays ne les redoutent pas beaucoup.

Le 10 de Novembre nous partîmes de Masuah, dans les canots d'Achmet, & accompagnés par ses soldats. Nous avions aussi avec nous trois Officiers Abyssiniens; & nous ne craignions plus le Nayb, qui de son côté sembloit ne plus penser à nous.

Il y a dans la baie, qui sépare Masuah d'Arkerko, deux petites isles, Toulabout & Sheik-Seïde; la premiere à l'occident, & l'autre au midi. Elles sont toutes les deux inhatées & sans eau. Sheik Seïd possede à son extrémité occidentale la tombe d'un Marabou. Cette isle ne paroît pas d'un demi mille de long à la basse-mer, mais elle a deux pointes de sable qui se prolongent beaucoup dans l'est & dans l'ouest. Celle qui est dans l'ouest s'avance même tellement du côté de Toulabout, que quand la marée descend, à peine y a-t il assez d'eau entre les deux isles pour le passage d'un canot.

On a joint aux mauvaises cartes de la mer Rouge que j'ai vues entre les mains de la Compagnie des Indes angloises, une carte de l'isle & des environs de Masuah. Elle paroit avoir ététracée lorsque les Portugais y ont débarqué pour la premiere fois sous le commandement de Don Roderigo de Lima: elle est remplie d'erreurs. Mais celle que je joins ici a été faite avec la plus grande attention, & mérite, j'ose le dire, toute confiance tant pour l'intérieur de l'isle, que pour a baie & les brasseïages.

Quoiqu'Achmet

Quoiqu'Achmet fût convalefcent, il ne fe portoit pas encore très bien. La fievre l'avoit quitté : mais il avoit quelques fymptômes d'une prochaine dyffenterie. Je demeurai deux jours dans fa maifon, & je m'occupai avec fuccès à prévenir cette nouvelle maladie; ce qui lui infpira la plus vive reconnoiffance, car il craignoit fingulierement de mourir.

Le Nayb venoit voir fon neveu plufieurs fois par jour : mais j'avois foin de l'éviter, parce que j'avois réfolu de profiter de notre premiere entrevue pour le preffer de me faire partir, & je ne voulois pourtant pas quitter Arkeeko qu'Achmet ne fût rétabli.

Le 13, à quatre heures après-midi, j'allai donc chez le Nayb. Il me reçut avec plus de politeffe qu'à l'ordinaire, ou plutôt d'un ton moins brutal; car jamais la moindre ombre de ce qu'on appelle politeffe, n'avoit paru dans fa conduite. Quand je me préfentai, il venoit d'apprendre qu'un de fes efclaves qu'il avoit envoyé à Hamazen pour quelques recouvremens, venoit de s'enfuir avec fon argent. Il me parut fort préoccupé de cet accident; & je me contentai de lui dire que je venois prendre congé de lui & lui demander fes ordres pour Habesh. Il me répondit feulement : « Nous » avons affez de tems pour fonger à cela. Revenez ici demain » matin. »

Le lendemain, je ne manquai pas de me rendre chez lui; après avoir eu foin d'abattre ma tente, & de mettre tous mes équipages en état de partir. Il me reçut comme la veille;

puis il me dit d'un air grave : « Qu'il souhaitoit d'accélérer
» mon voyage à Habesh, autant que cela lui étoit possible,
» pourvu que je lui témoignasse la considération qui lui étoit
» due par tous les étrangers ; que par ma tente, mon bagage,
» mes armes, il voyoit bien que j'étois un homme au-dessus
» du commun, ce que le firman du Grand Seigneur & toutes
» les lettres, dont j'étois porteur, attestoient encore mieux ;
» que si je lui offrois moins de 1000 patakas, ce seroit un
» grand affront pour lui ; mais que cependant, par rapport
» au Gouverneur du Tigré, auprès de qui j'allois, il se con-
» tenteroit de 300 patakas, à condition que je lui jurerois de
» ne pas le divulguer, à cause de la honte qu'il y auroit pour
» lui à recevoir un si petit présent. »

Je lui répondis d'un ton non moins grave que le sien : « Que
» je croyois, en effet, qu'il auroit tort de recevoir les trois
» cents patakas, quand un présent de mille seroit à la fois
» plus honorable & plus avantageux pour lui ; qu'il n'avoit
» donc rien de mieux à faire qu'à porter cette derniere somme
» dans ses comptes avec le Gouverneur du Tigré ; que pour
» moi j'étois envoyé au Roi d'Abyssinie par Métical Aga,
» & qu'en conséquence je voulois poursuivre ma route ;
» mais que s'il s'opposoit à ce que j'allasse, je m'en retour-
» nerois, & j'exigerois de Métical Aga, dix mille patakas
» de dédommagement pour le tems que j'aurois perdu, & que
» ce Ministre & le Ras Michaël s'arrangeroient ensuite à
» leur fantaisie avec lui, Nayb. »

Il ne répliqua point. J'entendis seulement qu'il marmo-
toit entre ses dents : « Sheitan afrit » c'est-à-dire, quel
démon !

Un des Officiers du Roi d'Abyssinie, qui n'avoit point encore ouvert la bouche, prit la parole & dit: « Prenez-y » garde. Quand on m'a donné ordre de conduire cet homme » auprès de mon maître, on ne m'a point parlé de patakas. » L'armée est prête à marcher contre Waragna Fasil. Je n'ai » point de tems à perdre ici. » Alors tirant son petit manteau rouge de dessous son bras, & le secouant pour en faire tomber la poussiere, il le mit sur ses épaules, tendit familierement la main au Nayb, & lui dit: « Nayb, dans une heure d'ici » je partirai pour Habesh. Mon collegue restera à Arkéeko » avec cet homme. Donnez-moi vos expéditions. — » Je vous promets que je porterai à la Cour la réponse » qu'il vous plaira y envoyer. » — Le Nayb parut un peu déconcerté. — « Mais vous, Nayb, repris-je, vous me » devez trois cents patakas pour avoir sauvé votre neveu » Achmet. — Sa vie ne vaut-elle pas trois cents patakas? » — Il répondit d'un air fort niais: « La vie d'Achmet vaut » toute l'isle de Masuah. » Dès ce moment, on ne parla plus de patakas. Le Nayb dit à l'Abyssinien de ne pas partir ce jour-là: mais de revenir le lendemain matin chercher ses lettres, parce qu'il nous expédieroit pour Habesh.

Les amis que je m'étois fait à Arkéeko & à Masuah; voyant combien le Nayb s'obstinoit à empêcher mon déparr, & connoissant sa perfidie & sa cruauté, me conseillerent de renoncer au projet d'aller en Abyssinie. Ils craignoient que quand je passerois dans le désert de Samhar, parmi les nations barbares soumises au Nayb, je demeurasse victime des difficultés que ce chef m'auroit préparées, ou que quelque accident pourroit faire naître.

MAIS j'étois trop persuadé des dangers, plus grands encore qui m'assailliroient si je demeurois seul avec le Nayb, & trop déterminé à poursuivre mon voyage, pour hésiter un instant. Je me flattois même qu'il avoit épuisé les obstacles qu'il pouvoit opposer à notre départ, & que le jour suivant nous aurions le champ libre pour pouvoir nous dérober à sa tyrannie. Ce qui contribuoit sur-tout à me fortifier dans cette opinion, c'est le langage que l'Officier du Roi d'Abyssinie avoit tenu au Nayb.

LE 15, à la pointe du jour, j'abattis de nouveau ma tente & je fis préparer mon bagage, pour montrer que nous étions résolus à ne pas demeurer plus long-temps. A huit heures je me rendis chez le Nayb. Je le trouvai presque seul, & il m'accueillit d'une maniere, qui, chez lui, pouvoit passer pour polie. Il me fit une longue énumération des difficultés & des périls qui m'attendoient en route. Il me parla des rivieres, des précipices, des montagnes, des bois par où je devois passer; du grand nombre de bêtes féroces que je rencontrerois; des nations sauvages qui habitoient ces contrées, dont par bonheur, dit-il, les principales obéissoient à ses ordres & nous rendroient service, parce qu'il nous recommanderoit à elles. Il dit alors à deux de ses secrétaires d'écrire les lettres qu'il nous destinoit, & en même tems il demanda du café; & continua à s'entretenir, d'un ton assez naturel, du Roi, du Ras Michaël, de leur campagne contre Fasil, & de l'impossibilité apparente où ils étoient de le vaincre.

EN ce moment un esclave, couvert de poussiere & de

ſueur, entra & remit des lettres au Nayb, comme s'il venoit d'arriver précipitament d'Afar. Le Nayb prit les lettres, les ouvrit d'un air inquiet & confus, & nous dit qu'elles lui annonçoient que les Hazortas, les Shihos & les Toras avoient renvoyé ſes Officiers & s'étoient déclarés indépendans. Ce ſont précisément les trois nations qui habitent la partie du déſert de Samhar, qui s'étend entre Maſuah & le Tigré, & que nous devions traverſer pour nous rendre à Dobarwa. Alors le Nayb ayant l'air de croire qu'il n'y avoit plus d'eſpoir pour nous, ordonna à ſes ſecrétaires de ceſſer d'écrire, & levant d'un air hypocrite les yeux au ciel, il le remercia de ce que nous n'étions pas encore en route; parce que, dit-il, malgré ſon innocence, ſinous euſſions été maſſacrés, la faute lui en eût été imputée.

Quelqu'indigné que je fuſſe d'une ſi mauvaiſe farce, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Le Nayb prit un air extrêmement ſévere, & me demanda ce qui m'obligeoit à paroître ſi gai. « Il y a déjà deux mois, lui répondis-je, que » vous m'oppoſez des difficultés de toute eſpece. Devez-vous » être ſurpris que je ne ſois pas dupe de votre ruſe groſſiere ? » Ce matin même, avant d'abattre ma tente, j'ai parlé, en » préſence d'Achmet, à deux Shihos qui arrivoient de » Samhar, d'où ils portoient des lettres pour votre neveu, » & qui nous ont dit que tout étoit en paix. Avez-vous des » nouvelles plus fraîches que celles de ce matin? »

Le Nayb garda quelque tems le ſilence. Puis il me dit : « Si vous êtes sûr de vivre, vous pouvez partir. Mais il eſt » de mon devoir de vous avertir, vous & vos compagnons

» de voyage, du risque que vous courez, afin que s'il vous » arrive quelque chose de fâcheux, on ne puisse pas s'en » prendre à moi. — « Nous ne pouvons pas, lui répon- » dis je, rencontrer dans notre route un assez grand nom- » bre de vos Shihos qui vont toujours nuds, pour qu'ils » osent nous attaquer, si vous ne leur en avez pas donné » l'ordre. Les Shibos n'ont point d'armes à feu; & si vous » avez envoyé parmi eux quelques-uns de vos soldats, leurs » fusils nous feront voir bientôt de quelle part ils viennent. » Nous ne pouvons fuir, nous ne le tenterons même pas. » Nous ne connoissons ni le pays, ni le langage, ni les » endroits où il y a de l'eau. Nous avons beaucoup d'armes » à feu, & mes domestiques ont souvent montré à Ma- » suah, qu'ils n'en ignoroient pas l'usage. Nous pouvons, » il est vrai, perdre la vie; le Tout-puissant en est le maître: » mais auparavant nous en mettrons surement assez sur le » carreau, pour que le Roi d'Abyssinie & le Ras-Michael » puissent connoître nos assassins. Janni d'Adowa leur expli- » quera le reste ».

En achevant ces mots, je me levai brusquement pour sortir. Il est impossible de donner à quelqu'un qui ne connoît pas ces gens-là, une idée de l'art profond avec lequel les plus grossiers, les plus brutes d'entr'eux savent dissimuler. La contenance du Nayb changea tout-à-coup. Il fit des éclats de rire qui me surprirent pour le moins autant que les miens avoient pu le surprendre un moment auparavant. Tous les traits de sa perfide physionomie s'adoucirent, exprimerent de la complaisance, & lui donnerent pour la premiere fois l'air d'un homme.

« CE que je viens de vous raconter des Shihos, dit-il, » n'étoit que pour vous essayer. Tout est en paix. Je » desirois seulement de vous retenir ici le plus de temps » possible, pour que vous achevassiez de guérir mon neveu » Achmet, & mon frere l'Emir Mahomet. Mais puisque vous » êtes absolument résolu à vous en aller, partez, les che- » mins sont libres. Je vous ferai accompagner par quel- » qu'un, qui vous fera passer en sureté, quand même il y » auroit quelque danger. Allez donc préparer les remedes » convenables pour l'Emir, & laissez-les à mon neveu » Achmet, pendant que j'acheverai mes lettres ». J'y consentis volontiers; & à mon retour je trouvai tout prêt.

NOTRE guide étoit un fort beau jeune homme, qui, quoique chrétien, avoit obtenu en mariage une sœur du Nayb. Il se nommoit Saloomé. Le prix ordinaire qu'on donne à un pareil conducteur, est de trois pieces de toile bleue de Surate. Mais le Nayb nous obligea d'en promettre treize à son beau-frere; à quoi nous consentîmes volontiers, pour pouvoir nous séparer du tyran avec une sorte de bonne grace.

Je fis part de tout cela à Achmet, qui me dit que Saloomé n'étoit pas naturellement méchant : mais que le Nayb rendoit tous les hommes qui l'approchoient aussi dangereux que lui. Achmet me fournit en même-temps un autre homme, pour m'indiquer où il faudroit planter ma tente, & il me prévint qu'il se chargeoit lui-même de me soustraire aux cruautés du Nayb; car, suivant les intentions du perfide Nayb, j'étois encore bien loin de prendre le chemin de Gondar.

Arkéeko contient environ quatre cens maisons, dont quelques-unes sont bâties d'argile, & le reste d'une espece de joncs fort durs qui ressemblent à des roseaux. Celle du Nayb est comme ces dernieres, & n'a rien qui la distingue des autres. La ville s'éleve au sud-ouest d'un vaste baie, où il y a assez d'eau pour les grands vaisseaux, qui veulent mouiller jusqu'auprès de terre; mais lorsque le vent souffle très-fort, le mouillage n'y est pas très-sûr, parce que la baie est ouverte du côté du nord-est. Le fond de la baie est d'un sable fin. Quand on vient du large, & qu'on veut entrer à Arkéeko, par le canal que forme la grande terre & la petite isle de Sheikseïde, il faut en longer la côte, & se tenir environ un tiers plus près de cette côte que de l'Isle. La pointe sabloneuse de Sheikseïde s'alonge beaucoup, & est couverte de fort peu d'eau.

Le cap, qui forme la pointe sud-ouest de la baie d'Arkéeko, s'appelle Ras Gedem. Ce n'est qu'un rocher, qui sert de base à une très-haute montagne du même nom, qu'on voit de très-loin à la mer, & qu'on distingue aisément; parce qu'elle ressemble à un dos de cochon.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Route d'Arkéeko à Dixan, par le mont Taranta.

Nous partîmes d'Arkéeko le 15 de Novembre, & conformément aux instructions d'Achmet, nous prîmes notre route au Sud à travers la plaine, qui n'a gueres en cet endroit qu'un mille de large, & qui est couverte d'herbe dont la feuille est courte & large, mais assez semblable d'ailleurs à l'herbe de nos prairies. Après une heure de marche, je plantai ma tente à Laberhey, près d'une citerne qui reçoit les eaux de la pluie. De là, les montagnes d'Abyssinie, formant trois chaînes l'une au-dessus de l'autre, présentent un singulier aspect. La premiere n'est pas très-élevée, mais remplie d'inégalités & de précipices légérement garnis d'arbustes & de buissons; la seconde est plus haute, plus escarpée, plus stérile; & la troisieme encore plus inégale que les autres, pourroit être réputée très-haute dans quelque pays que ce soit de l'Europe. Par-dessus ces masses énormes s'éleve le sommet du Taranta, que je regarde comme une des plus hautes montagnes du monde. Son front chargé de nuages ne se laisse appercevoir que dans de très-beaux jours. Le reste du temps il est environné de brouillards épais & ténébreux, d'où partent les éclairs, la foudre & la tempête.

Le mont Taranta est compris dans cette longue chaîne qui sert de ligne de démarcation aux *deux saisons opposées*. A l'orient de ces montagnes, c'est-à-dire du côté de la

mer Rouge, la saison des pluies dure depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois d'Avril; & à l'occident, c'est-à-dire du côté de l'Abyssinie, les brouillards, la pluie & le froid regnent depuis Mai jusqu'en Octobre.

Le soir nous étions encore sous nos tentes à Laberhey; lorsqu'un émissaire du Nayb vint chercher Saloomé qu'il ramena à Arkéeko. Le lendemain matin Saloomé nous rejoignit avec Achmet, & Achmet nous engagea à lui donner en garde les treize pieces de toile de Surate promises à Saloomé, à quoi celui-ci parut consentir volontiers. Achmet fit plus, il reprit quatre hommes que nous avoit fournis le Nayb, pour nous aider à charrier notre bagage, & il nous en donna quatre des siens. Les premiers murmurerent beaucoup : mais Achmet feignant de prendre un ton de colere, leur imposa silence, & les renvoya à Arkéeko.

Il entra ensuite dans ma tente, demanda du café, & pendant qu'on le lui servoit, il me dit : « Vous devez être » persuadé de mon amitié, mais si vous ne l'êtes pas, il est » trop tard à présent pour vous en convaincre. Cependant il » faut que je vous explique le raisons de ce que je viens de » faire. Vous ne passerez point par Dobarwa, quoique ce soit » une belle route. Il vaut mieux préférer la plus sûre à la plus » belle. Saloomé connoît le chemin de Dixan aussi bien que » l'autre. Vous serez peut-être fâché contre moi, quand » vous suérez en escaladant le Taranta, le mont le plus » haut sans contredit de l'Abyssinie, & à cet égard digne de » l'attention des voyageurs. Mais vous devez considérer que

» toute votre fatigue ſera bien plus que payée par la ſécu-
» rité dont vous jouirez. Dobarwa appartient au Nayb, &
» je ne puis répondre des ordres qu'il a donnés à ſes eſcla-
» ves : mais je commande dans Dixan, & j'y crains moins
» pour vous, quoique les habitans ſoient plus méchans que
» ceux de Dobarwa. J'ai écrit à mes Officiers, ils ſe con-
» duiront bien à votre égard. Vous êtes fort & robuſte. Je
» crois donc que ce que j'ai de mieux à faire pour vous,
» c'eſt de vous envoyer par un chemin difficile, mais ſans
» embûches ».

Achmet renouvella ſes ordres à Saloomé. Après quoi nous nous levâmes tous, & nous prononçâmes le Fedtah, la priere de paix. Quand cette cérémonie fut achevée, Achmet prit des mains d'un de ſes eſclaves une piece de mouſſeline étroite, qu'il mit lui-même autour de ma tête, à la maniere dont ſe coiffent les Mahométans les plus diſtingués de Dixan. Enſuite il prit congé de moi, en diſant : « celui qui eſt votre ennemi eſt auſſi le mien ; vous rece-
» vrez de mes nouvelles par Mahomet Gibberti ».

Dès ce moment finit une longue ſuite d'embarras & d'inquiétude, pour ne pas dire de dangers, plus déſagréable pour moi que tout ce que j'avois jamais eu à ſouffrir, & dont le récit, quoique peut-être trop détaillé, ne donne pourtant qu'une imparfaite idée. Les malheureux habitans de cette partie du monde poſſedent le talent d'alarmer & de tourmenter au-delà de toute expreſſion. L'eſquiſſe que je viens d'en tracer ne peut ſans doute qu'être très-utile aux voyageurs. Mais plus on les peint avec vérité, plus leurs portraits reſſemblent à des caricatures.

Le 16 nous partîmes le soir de Laberhey. Après une heure de chemin, toujours en plaine, nous ne vîmes plus d'herbe, nous trouvâmes un terrein sec, solide & graveleux, & nous entrâmes dans une forêt d'acacias d'une étendue fort considérable. Il nous fallut alors commencer à monter un peu, laissant à notre gauche la haute montagne de Gedem, qui forme la baye d'Arkéeko, & à notre droite ces autres monts qui bornent la plaine à l'occident. Nous campâmes cette nuit-là sur une éminence qu'on appelle Shillokeeb, où il n'y a point d'eau, quoique les montagnes des environs soient par-tout remplies de ravins & de torrens profonds & rapides formés par les pluies d'hiver.

Le 17 nous continuâmes notre route le long de la plaine & à travers des acacias. Ces arbres étoient alors en fleur: mais nous n'y vîmes point de gomme. Nous avions marché jusqu'alors droit au Sud. Nous nous tournâmes vers l'occident, & nous entrâmes dans un défilé si étroit, qu'il n'y a d'autre espace que le passage que s'est ouvert un torrent dans la saison des pluies, en se précipitant vers la mer.

Nous marchions donc dans le lit du torrent; & comme le fond en étoit sabloneux, nous ne pouvions désirer un meilleur chemin. La fraîcheur, qui s'y étoit conservée, l'avoit protégé contre les ardeurs du soleil, & y entretenoit une verdure agréable. Ses bords étoient couverts de racks, de capriers & de tamarins, & les fruits de ces derniers arbres, quoiqu'ils n'eussent pas encore achevé de croître, étoient beaucoup plus gros que tous ceux de la même espece que j'avois pu voir ailleurs.

Nous continuâmes à tourner en ſuivant le cours du ravin, au milieu de montagnes peu élevées, mais pierreuſes, ſtériles & remplies de précipices affreux. A huit heures & demie du matin, le ſoleil commençant à être exceſſivement chaud, quoique nous fuſſions au mois de Novembre, nous fîmes halte à l'ombre des arbres. Nous rencontrâmes pluſieurs troupes de Paſteurs Shihos, avec leurs femmes & leurs enfans. Ils deſcendent ainſi tous les ans des hautes montagnes d'Habesh, & conduiſent leurs troupeaux dans les plaines voiſines de la mer, pour profiter de l'herbe qui y croît en Octobre & en Novembre, après qu'ils ont conſommé & épuiſé les pâturages de l'autre côté des montagnes.

Les Shihos ſont en général lâches. Malgré cela, l'habitude de ſe déplacer & de changer périodiquement de domicile, leur donne beaucoup de propenſité à la rapine & à la violence. Auſſi y a-t-il en Abyſſinie un ancien proverbe, qui dit : « Méfiez-vous des hommes qui boivent de » deux eaux ». Ce qui prouve que ces tribus errantes de Paſteurs, qui cherchent continuellement de quoi nourrir leurs troupeaux, ont eu le même caractere dès la plus haute antiquité.

Les Shihos étoient autrefois très-nombreux : mais ainſi que les autres nations qui ont des rapports avec Maſuah, ils ont beaucop ſouffert des ravages de la petite vérole. De tous les paſteurs qui vivent dans le voiſinage de la mer Rouge, les Shihos ſont ceux qui ont la couleur la plus foncée. Ils ſont tous vêtus. Les femmes portent de longues chemiſes de coton, qui ont les manches fort larges, & qui

leur tombent jufqu'à la cheville du pied, & par-deffus elles mettent une ceinture de cuir. Les hommes ont des culotes de toile de coton, mais fi courtes, qu'elles ne leur vont qu'à moitié cuiffe, & ils fe couvrent les épaules avec une peau de chevre. Ils n'ont ni tentes ni maifons, mais ils habitent tantôt des cavernes dans les montagnes, tantôt fous des arbres, ou dans de petites hutes, bâties en forme de cône, avec une efpece d'herbe affez femblable au rofeau.

Les Shihos que nous rencontrâmes étoient au nombre de cinquante hommes, & une trentaine de femmes tout au plus; ce qui me fit d'abord penfer que cette nation étoit monogame, chofe qu'on m'affura depuis. Chaque homme portoit une lance dans fa main & un coutelas à fa ceinture. Ils avoient l'avantage du terrein, puifqu'ils defcendoient tandis que nous montions. Malgré cela je m'apperçus que notre rencontre les inquietta, & ils paroiffoient avoir des intentions fi peu hoftiles, que je fuis certain que fi nous les avions attaqués, ils auroient tous pris la fuite fans faire la moindre réfiftance. Embarraffés à la vérité d'une grande quantité de chevres & d'autre bétail, ils ne pouvoient être difpofés à combattre. Je faluai celui qui paroiffoit leur chef, & je lui demandai s'il vouloit me vendre un chevreau. Il me rendit mon falut : mais il fe borna à cela, foit qu'il n'entendît pas l'arabe, foit qu'il voulût éviter de converfer avec moi. Cependant ceux de nos gens qui marchoient derriere, & dont la couleur approchoit plus que la nôtre de celle des Shihos, leur acheterent un chevreau eftropié, qu'ils payerent, avec un peu d'antimoine, quatre groffes aiguilles, & quelques grains de verre, ce qui, dirent-ils, étoit fort

cher. Plusieurs Shihos nous demanderent du pain, qu'ils appelloient kisserah; & comme ce mot est arabe, & qu'ils n'en ont pas d'autre pour exprimer du pain dans leur langue, cela me convainquit qu'ils étoient icthyophages, ainsi que l'histoire nous apprend qu'ont été de tout temps les Troglodites, voisins de la mer Rouge. Cela ne pouvoit pas en effet être autrement. Quand le commerce florissoit dans ces contrées, les gens riches pouvoient probablement faire venir du bled d'Arabie ou d'Abyssinie: mais dans leur pays même il est impossible d'en cultiver.

A deux heures après-midi nous nous remîmes en marche dans un chemin pierreux & inégal. A cinq heures nous plantâmes notre tente à Hamhammon, petit terrain situé sur le penchant d'une petite montagne verdoyante, & à quelques cent pas du lit du torrent. Depuis notre départ de Masuah, nous avions eu très-beau temps: mais cet après-midi nous fûmes menacés de la pluie. Toutes les hautes montagnes étoient entiérement cachées & les vallées élevées restoient en partie couvertes de nuages. Les éclairs étoient fréquents & bleuâtres, & de longs éclats de tonnerre se faisoient entendre loin de nous. C'étoit enfin le premier orage que nous avions vu depuis que nous avions mis le pied en Abyssinie.

La riviere dont nous avions suivi les bords n'avoit aucune espece de courant. Mais tout-à-coup nous entendîmes dans les montagnes au dessus de nous un bruit bien plus terrible que le bruit de la foudre. Soudain nos guides coururent vers notre bagage qu'ils transporterent sur le sommet

du mont ; & à peine eurent-ils achevé , que nous vîmes les eaux ayant plus de cinq pieds de haut se précipiter avec une extrême rapidité, & remplir tout le lit de la riviere. Elles étoient chargées d'une espece de terre qui leur donnoit une couleur très-rouge, & elles déborderent bientôt, mais sans atteindre pourtant jusqu'à notre tente.

UNE antelope surprise par la rapidité du torrent & sans doute blessée , vint se réfugier dans l'endroit où nous étions. Aussi-tôt nos gens environnerent cette innocente compagne d'infortune, & la tuerent sans peine comme sans pitié. Ils ne gagnerent pas beaucoup à cela. L'antelope étoit maigre, & d'un goût musqué , qui la rendoit bien plus mauvaise que le chevrèau que nous avions acheté des Shihos. Le torrent diminua bientôt considérablement, mais il y eut pourtant de l'eau courante jusqu'au lendemain matin.

ENTRE Hamhammon & Shillokeeb nous vîmes pour la premiere fois de la fiente d'éléphant, dans laquelle étoient mêlés beaucoup de morceaux de branchages non digérés. Nous apperçûmes aussi des traces de ces animaux. En quelques endroits les arbres étoient presque déracinés ; en d'autres ils étoient brisés par le milieu, & des branches à moitié mangées restoient éparses sur la terre.

HAMHAMMON est une petite montagne de pierre noire presque calcinée par le soleil. Elle sert de borne au district qui s'étend jusqu'à Taranta, qu'habitent les Shihos, & qui est désigné sous le nom d'Hadassa. Hamhammon appartient aux Hazortas.

CETTE

CETTE nation des Hazortas, quoique moins nombreuſe que celle des Shihos ſes voiſins, vit continuellement en méſintelligence avec le Nayb, qui juſqu'à préſent n'a remporté aucun avantage ſur eux. Les Hazortas ont la peau de la couleur du cuivre neuf. Ils ſont plus petits de taille que les Shihos, & très-agiles; ils ne vivent que de laitage, & ne tuent jamais de bétail. Leur langue n'a point de mot original pour exprimer du pain, par la même raiſon ſans doute qui fait que celle des Shihos en manque. Tantôt ils habitent des cavernes, tantôt des cabanes couvertes d'une peau de bœuf, & ſemblables à des cages où deux perſonnes tout au plus peuvent ſe tenir. Les femmes de la claſſe la plus diſtinguée portent des bracelets de cuivre au haut de leurs bras, des grains de verroterie à leurs cheveux, & une peau préparée ſur leurs épaules.

LES nuits ſont très-froides, même en été, aux environs d'Hamhammon; ce qui ne permet pas aux habitans d'aller nuds comme dans les autres endroits de la même côte. Cependant les enfans des Shihos n'avoient aucune eſpece de vêtement la premiere fois que nous les rencontrâmes.

LE 18 à cinq heures & demie du matin nous nous remîmes en marche, & nous traverſâmes une plaine, où nous trouvâmes pendant quelque temps des acacias en ſi grande quantité, que nous eûmes le viſage & les mains tout déchirés par leurs branches épineuſes. Nous reprîmes alors notre chemin dans le lit du torrent déjà ſec, mais dont le fond en cet endroit étoit rempli de pierres que la pluie de la veille avoit rendu fort gliſſantes.

A ſept heures & demie nous vinmes à l'entrée d'une vallée fort étroite, au milieu de laquelle étoit un ruiſſeau très-rapide qui couroit ſur un joli lit de cailloux. Il nous cauſa un plaiſir inexprimable, parce que c'étoit la premiere eau bien claire que nous euſſions vue depuis que nous avions quitté la Syrie. Elle étoit excellente. L'ombre des tamarins, la fraicheur de l'air, l'agréable verdure, nous invitoit à faire halte dans cet endroit délicieux, quoique d'un autre côté ce ne fût peut-être pas trop conforme aux regles de la prudence, car nous vîmes pluſieurs familles d'Hazortas qui avoient leurs hutes le long du ruiſſeau, & dont les troupeaux broutoient les branches des arbres & des arbuſtes, ſans paroître ſe ſoucier de paître l'herbe qu'ils fouloient ſous leurs pieds.

Le caprier vient en cet endroit auſſi grand que l'ormeau en Angleterre. Sa fleur eſt blanche, & ſes fruits, quoiqu'ils ne fuſſent pas encore mûrs quand nous les vîmes, étoient au moins de la groſſeur d'un abricot.

Je pris mon fuſil, & je m'écartai un peu de ma troupe pour aller me baigner dans un petit étang. Mais aucun ſauvage ne ſortit de ſa cabane, ni ne parut faire plus d'attention à moi que ſi j'avois demeuré toute ma vie parmi eux, quoiqu'aſſurément je duſſe être l'objet le plus extraordinaire qui eût jamais frappé leurs regards. Je conclus de cette incurioſité que c'étoit un peuple ſtupide.

A deux heures nous partîmes, & nous traverſâmes un bois de grands arbres. Nous ſuivions toujours le bord du

ruiſſeau : mais à trois heures & demie nous le perdîmes. Une heure après nous arrivâmes dans un lieu nommé Sadoon, & nous plantâmes notre tente à côté d'un autre ruiſſeau auſſi limpide, auſſi bien ombragé, auſſi joli que le premier. Le ſoleil avoit été très-chaud toute la journée : malgré cela la nuit fut exceſſivement froide. Nous commençâmes à trouver le voiſinage de l'eau un peu moins agréable. Environnés de montagnes froides, noires, ſtériles & remplies de pierres détachées, nous ne pouvions, en levant les yeux, contempler que leurs ſommets & le ciel qui les recouvroit.

Nous abandonnâmes Sadoon le 19 à ſix heures & demie du matin, & nous continuâmes à tournoyer en remontant le long du lit d'une riviere, bordée de chaque côté de racks & de ſycomores d'une belle hauteur. Je les crus d'abord auſſi beaux qu'aucun autre arbre que j'euſſe vu de ma vie ; mais en les meſurant, je trouvai que les plus gros n'avoient pas ſept pieds & demi de diametre ; ce qui eſt peu de choſe en comparaiſon des arbres qu'ont vus quelques voyageurs ; & j'en fus d'autant plus ſurpris, que tout ſembloit en cet endroit favoriſer la végétation.

Après avoir marché deux heures, nous campâmes à Tubbo : là les montagnes étoient très-élevées, à pic, & remplies de précipices. Malgré cela, Tubbo nous parut la plus agréable ſtation que nous euſſions encore vue, parce que les arbres y étoient bien garnis de feuilles, & nous donnoient une ombre épaiſſe & délicieuſe. Ces arbres de différente eſpece étoient en grand nombre, & plantés de ma-

niere qu'il sembloit que la nature les avoit disposés pour servir de retraite aux voyageurs. Chaque branche étoit couverte d'oiseaux parés de mille couleurs, mais muets. D'autres oiseaux d'un plumage moins brillant fixoient encore plus notre attention par l'harmonie de leur chant, particulier à l'Afrique, & aussi différent de celui de nos linots & de nos chardonnerets que la langue anglaise l'est de la langue abyssinienne. Cependant, après avoir écouté avec beaucoup d'attention l'alouette de Masuah, j'ai reconnu qu'elle avoit précisément le même chant que l'alouette d'Angleterre. Il est bon de remarquer que les oiseaux de Tubbo, dont le plumage flattoit le plus nos yeux, étoient de l'espece des geais & des piverts. La nature, en les parant, sembloit les avoir désignés comme les enfans de l'impertinence & de l'orgueil, & non pour être le charme de la solitude & de la méditation.

Le feuillage épais des grands arbres de Tubbo est probablement ce qui engage les Hazortas à se fixer dans ce canton. Ils coupent les branches qui sont à leur portée, de sorte que dans les temps de sécheresse, ils dépouillent bientôt tous les arbres; après quoi ils conduisent leurs troupeaux dans les endroits où il reste quelque pâturage.

Parmi les arbres de Tubbo, il y a beaucoup de sycomorres qui portent une immense quantité de figues : mais comme les sauvages habitans du pays ignorent l'art de greffer les arbres, les fruits ne leur servent de rien. S'ils connoissoient cet art, ils pourroient se faire une ressource très-utile de ces figues, dans un pays dépourvu de presque toutes les choses nécessaires à la vie.

A trois heures nous partîmes de Tubbo, contents de nous éloigner du voisinage des Hazortas. A quatre heures nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à Lila, vallée étroite & remplie d'arbres & de halliers qu'arrose un joli ruisseau. Toutes les eaux, qu'on trouve entre la mer & le mont Taranta, ny coulent qu'après le mois d'octobre. Quand les pluies d'été cessent en Abyssinie, elles prennent leur cours du côté de l'Orient. Mais en tout autre temps il n'y a point d'eau courante. Il n'y reste que de grands étangs, dont la profondeur & l'ombre des montagnes & des arbres empêchent en partie l'eau de s'évaporer, & qui sont remplis de nouveau lorsque la saison des pluies revient.

Depuis notre départ d'Arkéeko nous avions toujours monté, mais graduellement & d'une maniere presqu'insensible. Le 20 à six heures du matin nous nous remîmes en route, & à sept heures nous commençâmes à gagner les hauteurs qui servent de base au mont Taranta. Le chemin étoit bordé de chaque côté de nabeas d'une grande beauté, & de sycomorres dépouillés de leurs feuilles & même de leurs branches.

Tout le pays étoit entiérement privé d'ombrage, parce que la hache des barbares Hazortas dégrade sans cesse les beaux arbres qui y croissent. Nous vîmes ce jour-là beaucoup de gibier. De grands troupeaux d'antelopes paissoient de tous côtés, & des perdrix d'une petite espece couvroient les arbres; mais ni les unes ni les autres ne sembloient nous regarder comme leurs ennemis. Elles se contentoient de nous considérer pendant que nous passions au milieu d'elles.

Toutefois comme nous étions sur les confins du Tigré, ou plutôt dans le territoire du Baharnagash[1], & que les Hazortas étoient en mouvement de tous côtés pour gagner le rivage de la mer, & s'éloigner de l'Abyssinie où nous allions, un ami de leur tribu, qui s'étoit joint à nous, sachant combien il falloit avoir peu de confiance en ses compatriotes lorsqu'ils changent de résidence, nous conseilla de ne pas tirer des coups de fusil, ni donner aucun indice qui pût faire connoître où nous étions, jusqu'à ce que nous fussions sur le mont Taranta, au pied duquel nous arrivâmes à neuf heures du matin.

A deux heures & demie après midi nous commençâmes à grimper la montagne. Le chemin étoit fort mauvais, si toutefois on peut donner le nom de chemin à une montée perpendiculaire, remplie de grands trous & de précipices creusés par la chûte des torrens, ou barrée par d'énormes fragmens de rocher, que ces mêmes torrens y avoient entraînés. Il étoit déjà fort difficile à un homme d'y passer, en ne portant que son havresac & ses armes, & il sembloit de toute impossibilité d'y charrier notre bagage & nos instrumens. Nous pouvions bien à la vérité laisser tomber notre tente sans risque : mais il n'en étoit pas de même du télescope, de la montre-marine, du quart de cercle.

Il m'avoit fallu jusqu'alors, pour porter mon quart de cercle, huit hommes qui se relevoient alternativement quatre par quatre. Mais lorsqu'ils eurent fait quelques centaines de pas en montant le Taranta, ils ne purent aller plus avant. Ils proposerent divers expédiens tous également dan-

gereux, comme par exemple de traîner la caiſſe qui renfermoit l'inſtrument. Mais enfin comme j'étois le plus fort de la troupe, & en même-temps le plus intéreſſé à ce que mon quart de cercle ne fût point gâté, je pris avec moi un Maure qui nous avoit ſuivis, & nous portâmes enſemble la partie d'en-haut à environ quatre cens pas de diſtance, dans l'endroit où le chemin avoit paru le plus impraticable.

YASINE étoit le nom de ce Maure, qui m'avoit été recommandé par Metical Aga. J'en ai déjà dit quelque choſe dans mon premier volume (1) : mais je ſerai obligé d'en parler plus au long par la ſuite. Plein d'eſprit & d'intelligence, & d'un caractere ferme & courageux, Yaſine ne faiſoit connoître les qualités qui le diſtinguoient qu'à l'heure du danger. Dans tout autre moment, il n'étoit remarquable que par ſa tranquillité, par ſon ſilence, & par l'attention continuelle avec laquelle il étudioit le koran.

Nous charriâmes donc la moitié du quart de cercle, en évitant avec ſoin de le heurter contre les groſſes roches qui nous barroient; & au grand étonnement de tous nos compagnons nous déposâmes le double étui qui le contenoit bien au-delà de l'endroit le plus difficile de la montée. Yaſine voulut enſuite que nous portaſſions encore un fardeau très-difficile, c'eſt-à-dire le pied du quart de cercle qui étoit de fer & dans un ſimple étui, moins peſant à la vérité, & moins dans le cas d'être fauſſé que le premier, mais qu'on avoit pourtant cru ne pouvoir être tranſporté

(1) A l'occaſion du naufrage ſur la mer Rouge.

fur le Taranta. Nous refusâmes alors le foible fecours de ceux qui nous regardoient d'en-bas, & qui tout en s'excufant nous annonçoient qu'il nous arriveroit quelqu'accident, & nous plaçâmes heureufement notre derniere charge dix pas plus loin que la premiere.

Nous déclarant alors, fans crainte d'être contredits, les deux plus vaillans de la troupe, nous retournâmes vers nos compagnons avec les marques vifibles des efforts que nous avions faits, car nos mains & nos genoux avoient été déchirés par les pointes des rochers, & étoient encore tout fanglans, & nos vêtemens étoient en pieces. Malgré cela nous ne fîmes pas le moindre reproche à nos camarades; nous commençâmes au contraire à charger tranquillement les deux télefcopes & la montre-marine. Mais ils furent fi fort humiliés de notre fupériorité qu'ils mirent auffi-tôt la main à l'ouvrage, & tout le monde travailla alors avec tant de courage, qu'à deux heures après midi tous nos inftrumens & notre bagage fut rendu à moitié chemin du fommet du Taranta.

Nous avions cinq ânes; dont deux appartenoient à Yafine. La plus grande partie de leur charge avoit été tranfportée fur nos têtes avec mes inftrumens; & on propofa comme une chofe aifée, & que tout le monde pouvoit faire, qu'un feul homme conduisît ces ânes qui n'avoient plus rien à porter. Ils étoient jeunes, vigoureux, & les courtes journées que nous avions faites dans la plaine ne les avoient pas beaucoup fatigués. Auffi ils ne fe trouverent pas plutôt en liberté & pouffés par un feul homme, qui avec

avec un bâton vouloit leur faire grimper la montagne ; qu'ils se mirent à braire, à ruer, à se mordre l'un l'autre, & à descendre tous ensemble la montagne au grand trot, de maniere que nous ne doutâmes pas qu'ils n'allassent du même train jusqu'à Tubbo, où étoient les hutes des Hazortas.

Tous ceux qui composoient notre petite caravane, & principalement les maîtres de ces ânes, eurent beaucoup de peine en les voyant s'enfuir. La joie que nous avions de passer le Taranta fut changée en tristesse par l'abandon du plus têtu de tous les animaux. Mais nos réflexions ne remédioient point au mal ; & nous étions si fatigués, que nous ne pouvions guère redescendre la montagne. La seule chose dont nous étions capables, c'étoit de faire du pain & de préparer à souper ; pour nous délasser de cette pénible journée.

CEPENDANT on fit partir un domestique de Yasine & trois autres Maures, à qui on donna un fusil pour aller en quête des ânes ; & on leur recommanda de faire feu ; afin que nous pussions les entendre si les Hazortas les attaquoient. Mais heureusement les ânes s'étoient mis à brouter des buissons, qu'ils avoient rencontré à moitié chemin de Lila, & nos Maures les y trouverent encore un peu avant le coucher du soleil.

LES hyenes, qui étoient en grande quantité dans les bois ; avoient sans doute été apperçues par les ânes, & les avoient obligés de se tapir tous cinq les uns contre les autres. Ce

fut aussi vraisemblablement ce qui les rendit assez dociles pour se laisser reconduire, sans faire le moindre écart. Cependant les hyenes continuerent à les suivre pas à pas, & leur nombre s'accrut tellement que les Maures, quoiqu'armés de lances, commencerent à craindre pour eux, comme pour les animaux qu'ils conduisoient. Une hyene s'élança alors sur un des ânes, & l'entraîna fort loin, malgré les efforts du maître qui étoit un pauvre Maure, dont le bagage étoit encore au pied du Taranta. L'engagement seroit même devenu général entre les hyenes & les quatre Maures, si le domestique de Yasine n'avoit pas lâché un coup de fusil au milieu de ces animaux voraces qu'il manqua, mais qu'il mit pourtant en fuite.

Ce coup nous causa un instant d'alarme; chacun de nous courut aux armes, prêt à en venir aux mains avec les Hazortas. Mais en réfléchissant au peu de temps qu'il y avoit que nos quatre Maures étoient partis, à la distance où nous étions de Tubbo, & au peu d'éloignement de l'endroit d'où le coup venoit de se faire entendre, nous jugeâmes que nos gens n'avoient voulu que nous avertir qu'ils étoient près de nous. Malgré cela, ce ne fut guère qu'à minuit que nous fûmes joints par nos compagnons à longues oreilles.

Nous étions si las ce soir-là que nous n'avions pas la force de planter nos tentes. D'ailleurs quand nous l'aurions pu, peut-être n'y auroit-il pas eu assez de terre sur les flancs stériles du Taranta pour y faire entrer un piquet. Mais nous étions environnés de cavernes qui avoient servi

de maisons aux premiers habitans de ces contrées, & nous y passâmes la nuit dans un profond repos.

TOUT ce côté du mont Taranta étoit couvert d'une espece d'arbres que nous voyions pour la première fois, & qui me parut très-curieux & d'une beauté extraordinaire. On le nomme Kol-quall (1). J'en ai vu depuis dans plusieurs cantons de l'Abyssinie, mais jamais d'aussi beaux que ceux du Taranta.

LE 21, à six heures & demie du matin, après que j'eus exhorté mes compagnons à prendre courage, & que je leur eus promis une augmentation de gages & une gratification, nous entreprîmes de grimper la seconde moitié de la montagne qui nous restoit encore à franchir. Mais au moment du départ, ayant vu que l'âne qui avoit été mordu par une hyene ne pouvoit porter sa charge, je proposai à tous mes compagnons de charrier chacun une partie des effets du pauvre Maure jusques à Dixan, où je promis de lui procurer un autre âne en état d'achever le voyage.

CETTE proposition fit grand plaisir à tous les Mahométans de la troupe. Yasine jura que ma conduite étoit un reproche pour eux, parce que, quoique chrétien, je leur avois donné un exemple de charité digne d'attirer la bénédiction du ciel sur notre voyage, mais qui auroit dû d'abord venir d'eux. Après beaucoup de témoignages de reconnoissance, on convint que je fournirois un tiers du

(1) Voyez dans l'Appendice l'article du Kol-quall.

prix de l'âne qu'on acheteroit ; que celui qui étoit estropié passeroit dans le marché pour ce qu'il pourroit, & que les Maures paieroient le reste.

La chose ainsi arrangée, j'en apperçus bientôt l'heureux effet. Mes bagages furent charriés avec plus de promptitude que la veille. Le sommet de la montagne étoit plus roide, plus escarpé, plus glissant & chargé de plus d'arbres que la partie que nous avions déjà escaladée ; mais il y avoit dans le chemin moins de grosses pierres & moins de trous. Cependant nous faisions à chaque instant des chûtes qui nous brisoient les genoux & les mains, & nous avions le visage déchiré par les branchages épineux des buissons. Aussi me rappellai-je souvent qu'Achmet m'avoit dit à mon départ que je le maudirois d'abord, à cause du mauvais chemin du Taranta : mais qu'ensuite je lui rendrois grace de la sécurité dont j'y jouirois.

Le milieu de la montagne est moins garni d'arbres que les deux extrémités. Ceux qu'on y trouve, sont, en grande partie, des oliviers sauvages qui ne portent point de fruit. Mais il y a au sommet beaucoup de cedres de différente espece, & entr'autres de ceux qui portent des fruits (1).

Nous arrivâmes enfin au haut du Taranta où nous trouvâmes le grand village de Halai, le premier que nous eussions vu depuis notre départ de Masuah. Ce village est principalement habité par des esclaves & des bergers, qui gardent les troupeaux des gens riches de Dixan.

(1) Cet arbre s'appelle dans la langue du pays *Arze*.

Les habitans de Halai ne sont point noirs, mais d'une couleur foncée & tirant sur le jaune. Ils vont la tête nue, mais ils portent aux pieds des sandales, une peau de chevre sur leurs épaules, & une toile de coton autour des reins. Leurs cheveux sont courts & frisés, & ressemblent à ceux des negres de la partie occidentale de l'Afrique; ce qui est un effet de l'art, non un don de la nature; car chaque homme roule ses cheveux en boucles autour d'un petit bâton, jusqu'à ce qu'ils aient pris le pli à sa fantaisie (1). Les hommes sont toujours armés de deux lances, d'un grand bouclier de peau de bœuf, & d'un grand coutelas, dont la lame a environ seize pouces de long & trois pouces de large, mais se termine en pointe. Ils portent ce coutelas du côté droit, & ils l'attachent à une ceinture de toile de coton, qui leur fait au moins six fois le tour du corps.

Toute espece de bétail abonde à Halai. Les bœufs & les vaches y sont d'une extrême beauté, sur-tout ces dernieres. Elles sont pour la plupart blanches, & d'un poil qui ressemble à de la soie. Leur fanon leur tombe jusqu'au genou. Leur tête est admirablement bien faite; leur pied est remarquable par la finesse, & leurs cornes bien tournées sont aussi longues que celles de nos vaches de Lincoln. Les moutons sont d'une très-grande espece, mais tous noirs. Je n'en ai jamais vu d'une autre couleur dans la province de Tigré. Leur tête est fort grosse, & leurs

(1) Je crois que c'est ce même outil dont les anciens se servoient, & qu'a censuré le prophête, outil, que nos versions de l'Ecriture rendent mal-à-propos par épingle à friser. *Isa. ch.* 3, *v.* 22.

oreilles extrêmement petites. Ils n'ont point de laine, mais du poil, ainsi que tous les autres moutons qu'on trouve entre les tropiques ; & ce poil est remarquable par son lustre & par sa douceur, & ne se hérisse point comme celui des moutons du Beja & du Sennaar. Ils ne sont pourtant pas aussi gras, ni ils n'ont la chair d'un goût aussi délicat que les moutons des climats plus chauds. Les chevres de Halai sont aussi d'une fort grande taille, & ont le poil court & fin.

Il y a sur le sommet du mont Taranta une plaine, où l'on avoit semé plusieurs champs de bleds qui étoient déjà prêts à être coupés, quoique ce ne fût pas encore ailleurs le temps de la moisson. Le grain en est bon & d'une belle couleur, mais moins gros que celui qu'on recueille en Egypte. Les épis ne croissent pourtant pas très-épais, & ils n'ont ordinairement guère que quatorze pouces de hauteur. L'eau qu'on boit sur le Taranta est fort mauvaise, parce qu'il n'y en a d'autre que celle que la pluie laisse dans les trous des rochers & dans quelques citernes.

Excédés de fatigue, nous plantâmes notre tente sur le sommet de la montagne. La nuit étoit très-froide, ou du moins elle nous parut l'être, à nous dont les pores étoient encore ouverts par l'excessive chaleur que nous avions eue à Masuah. A midi le thermometre monta à 61°, & à six heures du soir à 59°. Le barometre étoit en même temps à 18 pouces & demi mesure de France (1). La rosée com-

(1) Il faut se rappeller que les pouces françois ont une ligne de plus que les pouces anglois.

mença à tomber en abondance, & continua de même pendant plus d'une heure après le coucher du soleil, quoique le temps fût si clair qu'on distinguoit les moindres étoiles.

Je tirai ce soir-là un coup de fusil à un aigle qui avoit environ six pieds dix pouces d'envergure; je le blessai légérement. Il avoit paru peu farouche jusqu'à ce moment; mais alors il attaqua avec fureur les hommes & les animaux qui s'approcherent de lui; desorte que je fus obligé de le tuer à coups de bayonnettes. Son plumage étoit d'un blanc sale, excepté le haut de la tête & le dessus des ailes qu'il avoit d'un brun clair.

Le 22 à huit heures du matin nous quittâmes le sommet du Taranta, & nous commençâmes à descendre du côté de la province de Tigré. Le chemin étoit, après celui où nous avions passé la veille, plus raboteux qu'aucun autre que j'eusse jamais vu. Après avoir descendu le Taranta, nous gagnâmes une autre petite montagne, d'où nous pûmes contempler à notre aise la ville de Dixan.

Les cèdres que nous avions vus si grands, si beaux, sur le sommet & le côté occidental du mont Taranta, étoient tellement dégénérés du côté oriental, qu'ils avoient l'air d'arbustes rabougris. A dix heures trois quarts, nous plantâmes notre tente à côté d'un marais, mais l'eau, qui avoit croupi depuis plusieurs semaines, étoit fort mauvaise. Les habitans des environs étoient tous occupés de leur moisson. Les uns coupoient leur bled; les autres faisoient fouler leurs épis par des vaches & des taureaux, afin d'en extraire le grain.

Ils ne gardent point la paille. Tantôt ils la brûlent, tantôt ils la laissent pourrir autour de l'aire.

Nous nous remîmes en route à trois heures dix minutes ; nous descendîmes d'abord presqu'insensiblement, puis nous remontâmes par un chemin beaucoup plus commode que nous ne l'avions trouvé jusques-là ; & après avoir marché environ une heure un quart, nous arrivâmes à Dixan. Dixan est la premiere ville qu'on rencontre en entrant en Abyssinie par le côté du mont Taranta, comme Halai est le premier village. Dixan est bâti sur le sommet d'une montagne, qui ressemble exactement à un pain de sucre, & qui est environnée d'une vallée profonde, qui lui sert de tranchée. Le chemin contourne la montagne, & la spirale finit au milieu des maisons.

Dixan, ainsi qu'un grand district qui en dépend & plusieurs villages, n'obéissoit autrefois qu'au Baharnagash, & étoit une des plus fortes places de son gouvernement. Mais quand le Baharnagash trahit les intérêts de son maître dans la guerre des Turcs, & dans les guerres civiles qui suivirent l'établissement des Portugais sous le regne de Socinios, & que les Turcs, d'accord avec cet Officier, s'emparerent des ports de cette côte, la Cour d'Abyssinie ferma les yeux sur les usurpations du Gouverneur du Tigré, & peu-à-peu celui-ci réunit à son autorité celle du Baharnagash.

Fiere de sa force, la ville de Dixan osa se déclarer indépendante ; & comme elle étoit, en grande partie, peuplée de Mahométans, elle fut soutenue en secret par le Nayb. Mais

Mais fous le regne de Yafous II, Michaël Suhul l'affiégea avec une armée nombreufe. Dixan, ainfi que la plupart des villes fituées fur des montagnes, n'avoit d'autre eau que celle qui étoit dans la vallée. Michaël établit fon camp fur les bords de cette vallée, & entourant la montagne de fes troupes, il fit garder avec foin toutes les fources & les citernes des environs.

Il envoya alors à Dixan un nain pour fommer les habitans de fe rendre dans deux heures. Mais ils étoient animés par les fecours qu'ils attendoient du Nayb, & ils abhorroient Michaël au-delà de toute expreffion; de forte qu'ils firent fouetter le malheureux nain & l'accablerent d'outrages. Michaël feignit de ne pas être très-fenfible à cet affront. Il n'envoya plus faire de fommations à Dixan : mais il renforça les poftes qui gardoient les eaux, & il donna ordre qu'on les vifitât continuellement. Cependant les affiégés firent quelques attaques. Ils firent rouler de très-groffes pierres du haut de la montagne, mais cela ne fit aucun mal aux affiégeans; le troifiéme jour on fit une fortie. Une citerne fut emportée & quelques habitans étancherent leur foif: mais bientôt plufieurs d'entr'eux furent tués fur la place & les autres repouffés dans la ville. Ils offrirent alors à capituler; mais Michaël leur fit répondre qu'il attendoit le Nayb. La foif avoit déjà fait mourir fept cents perfonnes, lorfqu'enfin douze des principaux habitans furent livrés à Michaël & pendus auprès des citernes. La ville fe rendit à difcrétion, & le glaive acheva ceux que la foif avoit épargnés.

Michael afferma alors Dixan au Nayb, qui le repeupla.

Il y a haute & baſſe ville, & elles ſont ſéparées par un eſpace conſidérable. Dans la ville baſſe ſont les chrétiens, ou du moins ceux qui ſe diſent tels; & dans l'autre on trouve les partiſans du Nayb, leſquels ont ſur leur ſommet un puits, qui donne fort peu d'eau. Saloomé, qui nous avoit ſervi de guide, étoit fils de celui qui commandoit pour le Nayb. Les Maures établis dans la baſſe-ville, obéiſſoient à Achmet, & le Chef chrétien ne reconnoiſſoit que Janni, ce même Grec réſident à Adowa, & chargé de toutes les douanes du Tigré, ainſi que de celles de Dixan.

NOTRE bagage avoit paſſé la tranchée & étoit déjà arrivé au bout de la baſſe-ville, & Saloomé nous conduiſit plus loin, ſous prétexte d'éviter promptement la chaleur, mais dans le fait pour nous jouer un tour, quand le domeſtique de Janni me dit en grec de ne pas aller plus loin. Auſſi-tôt je me retournai & je marchai du côté d'une maiſon devant laquelle je m'aſſis ſur une pierre, avec mon fuſil à la main. Notre bagage ſuivit bientôt mes pas, & nous le fîmes entrer dans une eſpece de cour entourée d'une aſſez bonne muraille en pierre.

HAGI ABD-EL CADER, ami d'Achmet, ne tarda pas à venir m'inviter de me rendre dans ſa maiſon. Il me fit part en même tems de ce qu'Achmet lui avoit recommandé à mon égard, & il me préſenta un chevreau, du beurre & du miel. Je m'excuſai ſur ce que je ne pouvois pas quitter la maiſon du Chrétien chez lequel j'étois deſcendu, & qui étoit ami de Janni. Mais je recommandai à ſes ſoins un de mes compagnons de voyage, Yaſine, qui m'avoit déjà donné pluſieurs preuves d'un attachement véritable. Un quart d'heure après, Saloomé

parut accompagné d'une vingtaine d'hommes, & nous réclama au nom du Nayb comme ſes hôtes, demandant en même tems l'argent que nous lui devions pour nous avoir ſervi de guide & pour nos droits d'entrée. En moins d'un inſtant il ſe raſſembla autour de la maiſon d'Hagi Abd-el-Cader, plus de cent hommes armés de lances & de boucliers, & nous nous attendîmes à un engagement du genre le plus ſérieux. Mais Abd-el-Cader, tenant un léger bâton à la main, s'avança vers Saloomé, le tança vivement, leva même deux fois ſon bâton ſur ſa tête, comme s'il avoit voulu le frapper, & lui dit que s'il avoit quelque choſe à demander, il n'avoit qu'à revenir le ſoir. Auſſi-tôt toute la troupe ſe diſperſa, & nous laiſſa en paix.

Le ſoir, tout fut arrangé à l'amiable avec Saloomé. Il fut prouvé que je lui avois promis treize pieces de toile de coton bleu, & que cette toile avoit été livrée de ſon conſentement à Achmet. Mais quoiqu'il ne méritât rien de plus, puiſqu'il montroit de ſi mauvaiſes intentions à mon égard, je lui donnai pourtant encore trois pieces de toile, par rapport à Achmet & à notre ami Abd el-Cader.

Il en eſt, je crois, de Dixan, comme de toutes les autres villes frontieres, c'eſt que les plus mauvais ſujets des deux Etats contigus s'y rendent. La ville eſt, ainſi que je l'ai déjà dit, habitée par des Maures & des Chrétiens, & elle eſt aſſez bien peuplée, quoique l'on n'y faſſe qu'un commerce fort extraordinaire, celui de vendre des enfans. Les Chrétiens y conduiſent ceux qu'ils ont dérobés en Abyſſinie, comme dans un endroit sûr ; & les Maures les reçoivent & vont les

vendre à Masuah, d'où on les fait passer dans l'Arabie & dans l'Inde. Les prêtres de la province de Tigré, & principalement ceux du voisinage de la montagne de Damo, font tous cet infâme trafic. Michaël l'a même permis à plusieurs d'entr'eux, à condition qu'ils lui donneroient une certaine quantité de fusils par chaque douzaine d'esclaves exportés.

RIEN ne peut mieux faire connoître la maniere dont se fait ce commerce qu'une affaire qui eut lieu pendant que j'étois en Abyssinie, & que le Ras Michaël me raconta lui-même.

DEUX prêtres du Tigré, dont j'ai oublié le nom, & qui demeuroient près du roc Damo, vivoient en intimes amis. Le plus jeune se maria & eut deux fils. L'autre n'avoit point d'enfans; & un jour il reprocha vivement au premier de garder ses fils chez lui dans l'oisiveté, au lieu de leur donner un état dans lequel ils pussent gagner leur vie. Le pere s'excusa sur sa pauvreté & sur ce qu'il n'avoit point de parens pour l'assister. Mais son ami lui offrit soudain de placer l'ainé de ses fils, âgé d'une dixaine d'années, chez un de ses parens qui n'avoit point d'enfans, & qui ne lui laisseroit manquer de rien. La proposition fut acceptée avec reconnoissance; & le pere confia son fils à son ami, qui le mena soudain à Dixan, & l'y vendit. A son retour, il fit au pere un récit magnifique de l'accueil qu'avoit reçu l'enfant & de ses espérances, & il lui donna une piece de toile de coton, comme un présent du patron de son fils.

LE plus jeune des enfans, qui avoit huit ans, entendant

parler de la fortune de ſon frere, demanda avec tant d'inſtance à aller le voir, que ſes parens y conſentirent. Mais le vieux prêtre eut quelque ſcrupule. Il dit qu'il ne pouvoit ſe charger d'un enfant ſi jeune qu'à condition que la mere l'accompagneroit. Les choſes s'arrangerent à ſon gré, & il alla vendre à Dixan la femme & le ſecond fils de ſon ami.

Puis retournant vers cet ami, il lui dit que ſa femme vouloit paſſer quelque tems avec le patron de ſon fils aîné, & qu'elle le prioit d'aller la chercher un certain jour qu'il lui indiqua. A l'époque fixée, les deux amis partirent enſemble pour aller joindre l'heureuſe famille; & quand ils arriverent à Dixan, il ſe trouva que le vieux prêtre avoit déjà vendu le jeune à un autre Maure que celui qui avoit acheté le reſte de la famille. Il devoit recevoir des deux Maures quarante pieces de toile de coton, c'eſt-à-dire dix livres ſterling, pour prix du mari, de la femme & des enfans.

L'envie de ne pas payer cette ſomme, peut-être auſſi le reſſentiment de la famille trompée, & la juſtice qu'il y avoit à trahir un traître, firent ſonger aux deux Marchands Maures qu'ils pouvoient, ſans courir aucun riſque, emmener le vieux prêtre avec les autres. Mais comme il étoit venu à Dixan ſous la ſauve-garde de la foi publique, pour un commerce dont le maintien intéreſſoit toute la ville, ils ne voulurent rien tenter contre lui pendant qu'il étoit dans leurs murs. Ils feignirent donc de ſe repentir de leur marché & de croire qu'ils pourroient être arrêtés en faiſant ſortir leurs eſclaves de la ville, à moins qu'il ne voulût les accompagner juſqu'à une certaine diſtance; & ils lui promirent, s'il y

confentoit, de lui donner deux pieces de toile par-deffus le marché.

En pareil cas, le départ a toujours lieu pendant la nuit. Tout le monde dormoit donc à Dixan, quand le vendeur, les acheteurs & leurs efclaves fortirent de la ville; & fi-tôt qu'ils furent au pied de la montagne qui borde le défert, le vieux prêtre fut faifi par le refte de la troupe, qui le jetta à terre & le garrota. La femme demanda à lui arracher la barbe, afin qu'il pût paroître plus jeune, & la propofition étoit trop jufte pour qu'on ne l'acceptât pas. La femme & les deux enfans furent vendus & conduits en Arabie : les deux prêtres ne furent pas d'une fi prompte défaite, & je les vis à mon paffage à Mafuah dans la maifon du Nayb; mais je ne connoiffois pas alors leur hiftoire.

Le Nayb voulant à peu de frais fe faire bien venir du Ras Michaël, lui rendit compte de cette aventure, & lui offrit de lui renvoyer les deux prêtres. Mais Michaël lui répondit que, comme il efpéroit de le voir converti tôt ou tard au Chriftianifme, il lui confeilloit de les garder pour en faire fes Chapelains, à moins qu'il n'aimât mieux les envoyer en Arabie, où ils charieroient du bois & puiferoient de l'eau; que pour lui il ne s'en foucioit point, parce qu'il reftoit à Damo affez de leurs camarades pour faire le commerce de Dixan & de Mafuah.

Le Ras Michaël racontoit cette hiftoire au mariage de fa petite-fille, dans un moment où il étoit très-gai. Tout le monde en rit beaucoup, & quoiqu'il y eût alors dans l'appartement plus

de 25 Prêtres, aucun d'eux ne songea à prendré la chose plus sérieusement que le reste de la compagnie. Nous pouvons juger par là combien peu est fondé ce qu'avancent les Ecrivains catholiques touchant le respect que le Gouvernement & les Grands d'Abyssinie ont pour les Prêtres.

Les Prêtres d'Axum & ceux du Monastere d'Abba Garima partagent l'infâme pratique de ceux de Damo, & sont protégés dans leur commerce par le Ras-Michaël, parce qu'ils fournissent des armes à feu à la province de Tigré, & qu'ils lui donnent par ce moyen une grande supériorité sur le reste de l'Abyssinie. Ce seul article des armes à feu coûte ordinairement cinq cents esclaves par an, dont trois cents sont payens, & ont été achetés dans les marchés de Gondar. Les deux cents autres sont des enfans Chrétiens enlevés par ruse à leurs parens. Mais quand les fusils sont plus chers, il faut souvent quatre fois ce nombre d'esclaves. Le Nayb reçoit six patakas de droit par tête d'esclave.

Dixan est par les 14°. 57'. 55" de latitude de nord, & par les 40°. 7'. 30" à l'est du méridien de Gréenwich.

De Dixan nous déouvrîmes une grande partie de la province de Tigré, remplie de montagnes escarpées. Nous n'avions pas encore vu beaucoup de champs de bled, excepté du côté du chemin du Taranta, & dans la petite plaine de Zarai, à environ quatre milles au sud-sud-ouest de Dixan.

CHAPITRE IV.

Route de Dixan à Adowa, Capitale du Tigré.

Le 25 Novembre, à dix heures du matin, nous descendîmes la haute montagne sur le sommet de laquelle Dixan est bâti, & où l'on ne voit presque d'autres arbres que des Kol-qualls. Nous traversâmes un misérable village nommé Hadhadid, & à onze heures nous fîmes halte sous un daroo, le plus bel arbre de cette espece que j'aie vu en Abyssinie. Il avoit au moins sept pieds & demi de diametre, avec des branches à proportion, & il étoit isolé au bord d'une riviere, dont l'eau, quoique très-belle, n'avoit alors aucun courant. Cette riviere & le daroo, à l'ombre duquel nous nous reposâmes, servent de bornes au territoire que le Nayb tient à ferme du Gouverneur du Tigré, & sont compris dans la province du Baharnagash, appellée Midré-Bahar.

Hagi Abdelcader nous accompagna jusques-là, & Saloomé vint aussi, dans l'espoir de trouver l'occasion de nous jouer qnelque nouveau tour. Mais les Officiers du Roi d'Abyssinie se trouvant sur leur terrein, commencerent à prendre un ton plus imposant & plus analogue à leur rang. Un d'entr'eux s'approcha de Saloomé, & faisant, avec son couteau, une marque sur le bord de la riviere, il lui dit que sa patience étoit à bout, & que si lui, ou toute autre personne attachée au Nayb, passoit cette marque, il lui garotteroit

rotteroit les pieds & les mains, & le conduiroit dans un endroit où il le laisseroit en proie aux hyenes & aux lions. Saloomé ne repliqua rien. Lui & les siens s'en retournerent, & nous fûmes enfin délivrés des persécutions du Nayb. Il étoit trop évident, d'après les discours & les soins d'Achmet, que si nous avions pris le chemin de Dobarwa, comme le Nayb nous l'avoit conseillé, nos souffrances ne se seroient pas arrêtées là, & notre mort en eût été le vrai terme.

Nous passâmes la nuit sous le daroo, & je conserverai à jamais la mémoire de ce bel arbre, parce que je commençai à retrouver sous son ombrage la tranquillité que j'avois perdue depuis mon arrivée à Masuah. Notre caravane fut jointe par quelques Maures qui conduisoient une vingtaine d'ânes chargés de marchandises. Ils avoient aussi deux taureaux d'une petite espece (1), dont les Abyssiniens font des bêtes de somme. J'assemblai alors tous nos compagnons de voyage pour leur recommander le bon ordre, & pour les prier de nous quitter, s'ils ne vouloient pas m'obéir, quand je voudrois les faire camper, quand je les nommerois pour être de garde la nuit, & quand je fixerois les heures du départ. J'établis Yasine juge de toutes leurs contestations, & je les prévins que si Yasine avoit quelques disputes particulieres avec l'un d'entr'eux, ou s'ils n'étoient pas contents de ses décisions, je les jugerois moi-même en dernier ressort. Tous consentirent à ce que je leur proposois, & me donnerent de grandes marques d'appro-

(1) Ces taureaux d'une petite espece s'appellent *Ber* en langage du pays.

bation. Puis nous prononçâmes tous ensemble le fedtah (1); & nous jurâmes de nous défendre l'un l'autre jusqu'au dernier soupir contre tous ceux qui nous attaqueroient, quelle que pût être leur religion.

Le 26 à sept heures du matin nous nous mîmes en route avec beaucoup d'ardeur & de joie. A un quart de mille de la riviere, nous traversâmes l'extrémité de la plaine de Zarai, dont j'ai déjà parlé. Quoique cette plaine n'ait guère que trois milles de long & un mille de large, c'étoit pourtant la plus grande que nous eussions vue depuis que nous avions passé le Taranta, dont le sommet étoit alors couvert de nuages noirs & épais, d'où il partoit des éclairs & des coups de tonnerre effrayans. La plaine de Zarai avoit été à moitié semée de froment qu'on avoit déjà coupé, & le reste étoit couvert de maïs qui ne paroissoit pas encore mûr.

A deux milles plus loin nous vîmes le village d'Addicota, situé sur un rocher très-élevé, dont le côté qui nous faisoit face étoit aussi perpendiculaire qu'une muraille. C'est Addicota qui servit de refuge aux Jésuites, quand bannis du Tigré par Facilidas, ils se retirerent auprès du rébelle Jean Akay. Au-delà d'Addicota nous découvrîmes une foule de petits villages de chaque côté du chemin, & tous placés sur des éminences. Darcotta & Embabuwhat étoient à notre droite, Azaria à notre gauche.

(1) La priere des voyageurs.

A onze heures & demie nous campâmes au pied d'une montagne, fur le fommet de laquelle eft le village d'Hadawi qui ne contient pas plus de quatre vingt maifons, quoiqu'il foit la réfidence actuelle du Baharnagash. Michael Suhul, Gouverneur du Tigré, s'étoit, comme je l'ai déjà dit, approprié tout ce qui lui avoit convenu des anciens domaines du Baharnagash. Il avoit vendu à celui-ci la moitié du petit diftrict où il commandoit, & il affermoit le refte au Nayb, qui lui payoit un prix beaucoup plus confidérable que tout autre n'auroit pu lui en donner. Le Nayb avoit ceffé d'être foutenu par les forces maritimes des Turcs, & le Tigré ne craignoit plus de devenir la conquête des fucceffeurs de Selim & de Soliman. Auffi Michaël, maître de refferrer à fon gré les limites des Etats du tyran de Mafuah, employoit le Baharnagash à le furveiller, à intercepter fes provifions en cas de révolte, & à le réduire par famine à l'obéiffance.

Le Baharnagash me rendit vifite dans ma tente. C'étoit le premier Abyffinien que j'euffe encore vu à cheval. Il étoit accompagné de fept cavaliers & d'une douzaine de gens de pied, tous mal armés & ayant l'air fort miférables. Le Baharnagash étoit un homme de petite taille & de couleur olivâtre, ou plutôt d'un brun foncé. Il avoit la tête rafée & couverte d'une efpece de capuchon. Il portoit des culottes courtes. Ses jambes & fes pieds étoient nuds. Sa ceinture faifoit cinq ou fix fois le tour de fon corps, fuivant l'ufage du pays, & fon coutelas y étoit attaché. Son manteau, rejetté négligemment fur fes épaules, étoit de toile de coton & mal propre. L'efprit de cet Officier fembloit afforti à fon extérieur. Il me demanda

ſi j'avois jamais vu des chevaux? Je lui répondis que j'en avois vu fort rarement. Alors il me peignit les qualités de ces animaux, de maniere que, ſi j'en avois effectivement vu rarement, il m'en eût donné une très haute idée. Il s'excuſa de ne nous avoir pas envoyé des proviſions, parce qu'il ne venoit que d'arriver d'une expédition contre quelques villages rebelles.

D'APRÈS cette viſite, je ne crus pas que ce Baharnagash fût d'un caractere bien reſpectable : mais je me trompois, & je ne tardai pas à reconnoître mon erreur. Je lui offris un préſent conforme à la premiere idée que je venois de m'en former. Il parut très-content, juſqu'au moment qu'il eut vu un faiſceau d'armes à feu, & ſur-tout de gros mouſquets auprès du poteau qui ſoutenoit le milieu de ma tente. Il me demanda s'il n'y avoit pas riſque que ces armes partiſſent? Je lui répondis que cela n'arrivoit que de tems en tems & à des époques marquées. Peu-après, il prit le couſſin ſur lequel il étoit aſſis, & il alla ſe mettre à la porte de la tente. Un des Officiers Abyſſiniens, qui étoit venu nous joindre à Maſuah, s'approcha alors du Baharnagash, & lui dit librement qu'il falloit nous fournir ſans délai une chevre, un chevreau, & quarante pains, & qu'il pouvoit, s'il vouloit, porter ces objets en compte ſur ſon deftar. Le Baharnagash nous quitta, & bientôt il nous envoya une chevre & cinquante pains.

MAIS mes eſpérances ne ſe bornoient point à cela. Les ſept chevaux avec leſquels le Baharnagash étoit venu, paroiſſoient en général en mauvais état; cependant il y en avoit

un noir, qui m'avoit ſingulierement plu. Le ſoir, je chargeai les Officiers Abyſſiniens & l'eſclave de Janni d'aller lui demander s'il vouloit me vendre ce cheval. Il y conſentit, & le marché fut auſſi-tôt conclu pour diverſes marchandiſes, dont j'avois une partie & dont j'achetai le reſte de mes compagnons de voyage. Tout étoit d'un fort bon goût & nouvellement tiré d'Arabie, & il y en avoit pour douze livres ſterling, c'eſt-à-dire pour quarante shellings de plus que notre ami de Dixan n'avoit payé une famille de quatre perſonnes. Je livrai ces marchandiſes, & le Baharnagash me fit remettre un cheval brun, vieux & borgne à la place de celui que j'avois demandé. Je lui renvoyai ſoudain ſa roſſe, & j'inſiſtai pour avoir le cheval noir. Mais il proteſta d'abord qu'il n'étoit pas à lui, & qu'il l'avoit rendu à la perſonne à qui il appartenoit. Enſuite il dit qu'il le réſervoit pour en faire préſent au Roi.

Mes amis feignirent de ſe ſoucier fort peu de cela, & ils redemanderent leurs marchandiſes, qui leur furent rendues. Mais à peine étoient-ils de retour dans ma tente, que nous vîmes arriver le cheval noir. Nous le refuſâmes. Cependant le marché ſe renoua, parce que le Baharnagash nous envoya par-deſſus le marché une chevre, que je donnai à Yaſine, & deux jarres de bouza, que nous bûmes entre nous. Nous promîmes en revanche de faire ſes éloges à la Cour. Ses domeſtiques nous apprirent qu'il n'avoit entrepris aucune expédition militaire, & qu'il n'étoit pas même ſorti de chez lui depuis plus de trois mois.

J'étois enchanté de l'acquiſition de mon cheval. Il étoit

à la vérité un peu maigre : mais il avoit ſeize paumes & demi de haut, & il ſortoit du territoire de Dongola. Yaſine, qui étoit habile cavalier, me donna pour palfrenier un de ſes camarades Arabe, né dans les environs de Médine, & non moins habile que lui dans l'art de l'équitation. Nous donnâmes à mon cheval le nom heureux de Mirza; & certes je puis dire que j'acquis en cet animal un compagnon qui contribua beaucoup, non-ſeulement à mes plaiſirs, mais à ma ſécurité, & qui fut un des premiers moyens que j'eus d'attirer l'attention du Roi d'Abyſſinie. J'avois porté de Jidda une bride, une ſelle & des étriers arabes; de ſorte que j'étois auſſi bien équipé qu'un écuyer puiſſe l'être.

Le 27, nous partîmes d'Hodawi, & nous continuâmes à deſcendre par un ſentier fort étroit entre deux montagnes pierreuſes. Puis nous grimpâmes ſur une autre montagne bien plus élevée que celle-là, au ſommet de laquelle eſt le grand village de Goumbubba, d'où nous contemplâmes à notre aiſe une vaſte plaine couverte de différentes eſpeces de grains. Ce pays produit du bled, de l'orge, du teff, du tocuſſo, du ſimſim (1), ainſi qu'un autre grain qui ſert à faire de l'huile.

Nous vîmes en pourſuivant notre route le village de Dergate à droite, & celui de Regticat à gauche; celui-ci eſt perché ſur une montagne fort élevée. Nous plantâmes notre tente à un mille du village de Barranda, où nous fûmes joints par notre ami le Baharnagash, qui étoit encore ſi charmé de

(1) Le ſeſame ou bled de Turquie.



notre derniere entrevue, & du marché que nous avions fait ensemble, qu'il nous envoya en présent trois chevres, deux jarres d'hydromel, & un peu de farine de froment. Je l'invitai à venir dans ma tente, ce qu'il accepta aussi-tôt. Il étoit suivi par deux domestiques à pied, armés de lances & de boucliers. Pour lui il ne portoit point d'armes, mais en revanche il faisoit marcher devant lui deux tambours & deux trompettes sonnant la charge.

Le Baharnagash étoit un homme simple, mais d'un excellent caractere; ce qui est extrêmement rare parmi les gens en place dans ces contrées. Il me demanda si mon cheval me plaisoit, & il dit qu'il espéroit que je ne le monterois pas moi-même. Dieu m'en préserve, lui répondis-je: je le garderai seulement comme un objet de curiosité. Il loua ma prudence, en me faisant un long détail de tous les accidens qu'avoient occasionnés ou que pouvoient occasionner les chevaux. Cependant quelqu'un fit voir à ses gens ma selle, ma bride, mes étriers qu'ils trouverent bien, parce qu'ils avoient vu souvent les harnois des Arabes du Sennaar, & on leur dit en outre que j'étois bien meilleur cavalier qu'aucun Abyssinien. Aussi-tôt ceux-ci le répéterent au Baharnagash, qui n'en fut nullement offensé, mais qui au contraire rit de bon cœur de la prétendue ignorance que j'avois montrée. Puis me prenant par la main, il me dit qu'il étoit véritablement pauvre, sans quoi il n'auroit certainement rien pris pour mon cheval. Il déploya alors un si bon naturel & tant de franchise, que je lui fis un nouveau présent plus considérable que le premier, & d'autant plus agréable pour lui qu'il étoit moins attendu. Les ra-

foirs, les couteaux, les briquets font les articles de clincaillerie les plus précieux dans ces contrées.

Le Baharnagash étoit de fi bonne humeur, qu'il ne voulut pas nous quitter que nous n'euffions bu enfemble prefque toute la jarre d'hydromel. Il ne croyoit pourtant guère alors être fous la tente d'un homme qui deviendroit par la fuite le principal acquéreur de fes chevaux. Je l'ai revu fouvent à la Cour, & je lui ai rendu fervice tant auprès du Roi que du Ras Michael. Il poffédoit une qualité dont je ne m'étois pas douté à la premiere vue, c'eft qu'avec toute fa fimplicité & fa bouffonnerie, il étoit extrêmement brave. Le plus jeune de fes fils & lui moururent en combattant pour leur Roi à la bataille de Serbraxos.

A cinq heures du foir il tomba beaucoup de grêle. Il eft très-commun d'entendre les gens qui parlent de la grêle en exagérer la groffeur; mais je puis dire avec vérité, qu'en voulant m'avancer pour en ramaffer une de la groffeur d'une mufcade, je reçus un coup d'une autre qui me tomba fi rudement fur l'œil droit, qu'il enfla prodigieufement, & que je crus qu'elle m'avoit éborgné.

J'avois fi bien gagné le cœur du Baharnagash, qu'il ne voulut pas me laiffer partir le jour fuivant. Nous étions fur les frontieres de fon gouvernement. Il avoit donné ordre qu'on préparât une affez grande quantité de farine de froment, & il me l'envoya le foir avec un chevreau. D'ailleurs j'avois fi bien pris la veille ma part de fon hydromel, que j'en eus un mal de tête qui ne me permit prefque pas de lever la tête de toute la journée.

CEPENDANT.

CEPENDANT le 29 nous décampâmes de Barranda. A peine avions-nous fait un mille, que nous fûmes joints par une vingtaine de cavaliers armés. C'étoit encore une marque d'attention du Baharnagash, qui nous envoya cette garde pour nous accompagner dans la plaine, où font souvent des incurfions les Shangallas, ces noirs enfans des anciens Cushites, dont le pays étoit à notre droite. Le foin de notre nouvel ami nous réveilla fur nos dangers. Nous examinâmes l'état de nos armes à feu, auxquelles nous n'avions pas penfé depuis notre départ de Dixan. Nous les nétoyâmes & nous les rechargeâmes.

Le chemin que nous fuivimes d'abord ce jour-là étoit dans une vallée profonde. Une demi-heure après nous entrâmes dans un joli bois d'acacias en fleurs. Il y avoit auffi une autre efpece d'arbres couverts de grandes fleurs blanches comme celles du caprier, & ayant la même odeur que le chevrefeuil. En fortant de ce bois nous entrâmes dans la plaine, puis nous gagnâmes deux petites montagnes dont la montée étoit affez aifée, & fur le fommet de chacune defquelles il y avoit un rocher, où beaucoup d'hirondelles bleues & à queue fourchues avoient fait leur nid. Ces hirondelles, comme beaucoup d'autres oifeaux de paffage, peut-être même tous, couvent deux fois par an, & la Providence femble avoir voulu par là balancer les pertes que leur caufent leurs émigrations. Les montagnes où nous étions alors font, fuivant quelques perfonnes, les limites du territoire du Baharnagash; mais, fuivant d'autres, fon gouvernement s'étend jufqu'à Balezat.

NOUS entrâmes dans un bois fort clair, mais où il y avoit

de l'avoine ſauvage qui paſſoit pardeſſus nos têtes. La plaine eſt fort longue en cet endroit, elle s'étend du côté de l'occident juſqu'à Serawé, c'eſt-à-dire à environ douze milles, & dans ſa direction du nord au midi elle va de Joumbubba à Balezat. Le ſol en eſt excellent, & des plaines comme celles-là ſont fort rares en Abyſſinie. Cependant elle reſte dans un état preſque ſauvage, parce qu'il regne une animoſité ſi invétérée entre les habitans des divers villages qui la bordent, qu'ils vont toujours labourer & ſemer les armes à la main, & qu'il eſt rare qu'aucun d'eux puiſſe faire ſa récolte ſans que ſes voiſins lui livrent bataille.

Avant d'entrer dans cette plaine nous vîmes de loin un oiſeau fort extraordinaire, que nous avions déjà vu le jour précédent depuis Hadawi. Il reſſembloit à un coq-d'inde ſauvage courant avec beaucoup de rapidité, & allant toujours en troupes nombreuſes. En Amhara on l'appelle Erkoom (1); en Tigré Abba Gumba; & vers les frontieres du Sennaar, Tier el Naciba, ou l'oiſeau de la deſtinée.

Nos guides raſſemblerent notre troupe, & nous avertirent que la riviere que nous voyions devant nous, ſervoit de lieu de rendez-vous à la cavalerie des Serawès, & que pluſieurs caravanes y avoient été ſurpriſes & maſſacrées. Les cavaliers Serawès ſont les meilleurs de cette partie de l'Abyſſinie, parce qu'ils ont tiré la race de leurs chevaux des environs du Sennaar, qui en outre leur fourniſſent continuellement des remontes. Malgré cela ils ſe comporterent

(1) Voyez l'article de l'Erkoom dans l'Appendice.

très-mal à la bataille de Limjour ; & je ne me rappelle pas de les avoir jamais vus se distinguer ailleurs. A Serbraxos ils étoient à l'aile droite de l'armée royale, & la cavalerie du Foggora & les Gallas les battirent complettement.

En sortant du bois nous arrivâmes au bord de la riviere, qui ne formoit plus que divers étangs. Je montai là pour la premiere fois le cheval que j'avois acheté du Baharnagash, ce qui fit grand plaisir à tous mes compagnons, qui, à l'exception de Yasine & de mon nouveau palefrenier, n'avoient jamais vu de cavalier tirer un coup de fusil en galopant. Yasine lui même ne connoissoit pas les fusils à deux coups. Nous traversâmes la plaine avec toute la vitesse que nous permettoit notre convoi à longues oreilles ; & dès que nous eûmes atteint les montagnes, bravant la cavalerie des Serawès, nous congédiâmes notre escorte, qui s'en retourna pleine d'admiration pour nos armes à feu, & nous assura que si le Baharnagash avoit vu ce jour-là manœuvrer mon cheval noir, il m'en auroit donné un encore meilleur.

Nous entrâmes dans une plaine fermée de tous côtés & couverte de bruyeres, d'avoine sauvage & de joncs très-hauts. Dans quelques endroits il y avoit tant de pierres & d'inégalités, qu'à peine pouvions-nous y passer. Comme nous arrivions dans cette plaine, nous trouvâmes à terre un agazan qu'un lion venoit de tuer. L'agazan est un très-bel animal de l'espece des chevres sauvages, & quoique d'une couleur plus variée ; celui-ci semblable à un autre que j'avois vu près de Capsa en Barbarie. Il étoit de la taille d'un âne, & pesoit au moins de cent soixante

à cent soixante-dix livres. Son sang couloit encore, & probablement un coup de fusil que j'avois tiré avoit mis en suite son vainqueur. Chacun de mes compagnons en coupa un grand morceau pour sa provision. Les Abyssiniens firent comme les autres, quoiqu'en général leur aversion pour les animaux qu'ils n'ont pas tués avec leurs couteaux soit telle, que quand ils relevent un oiseau tué d'un coup de fusil, ils n'osent le toucher que par l'extrémité des ailes. Ils ne pouvoient pourtant pas dire qu'ils eussent faim, car ils avoient mangé toute la journée. Mais l'usage du pays les autorisoit à ne point montrer de répugnance cette fois-ci : ils peuvent, disoient-ils, manger les animaux tués par le lion, mais non ceux qui sont tués par l'hyene, par le tigre, ou par quelqu'autre bête féroce. Je crois qu'il ne seroit pas aisé de montrer où ils ont pris cette doctrine : mais on peut remarquer que les Falashas admettent la même distinction en faveur des lions.

A midi nous traversâmes la riviere de Balezat, qui prend sa source à Ade-Shiho, dans le sud sud-ouest de la province du Tigré, qui servit jadis de limite au pays du Baharnagash (1), & qui après un cours fort borné se jette dans le fleuve Mareb, l'ancien Astusaspes. La riviere de Balezat étoit la premiere que nous eussions vu courante depuis que nous avions passé le mont Taranta. Tout ce pays est assez mal arrosé. Mais les eaux du Balezat sont claires, rapides, & paroissent remplies de poisson. Nous marchâmes quelque temps le long de ses bords, dans une étroite vallée, au bout

(1) La province du Baharnagash est désignée sous le nom de Midrè-Bahar.

de laquelle nous trouvâmes le Tomumbusso, montagne haute & en forme pyramidale, sur le sommet de laquelle est un couvent de Moines qui n'y résident pourtant pas, mais qui y viennent célébrer certaines fêtes pendant lesquelles ils hébergent tous ceux qui leur rendent visite. La montagne de Tomumbusso est de porphyre.

Nous campâmes sur le bord de la riviere, & nous fûmes obligés d'y demeurer toute la journée ainsi que le lendemain, par rapport à un péage dû par tous les passagers. Ce droit, quoiqu'on le préleve d'une maniere très-dure, s'appelle les Awides, c'est-à-dire les dons. On le trouve établi en divers endroits de l'Empire, & il fait partie des revenus du Roi. Les endroits où on leve le péage se nomment Ber, mot qui signifie le passage, & qu'on trouve souvent joint au nom des contrées d'Abyssinie, comme Dingleber, Sankraber, ainsi du reste.

On est obligé de payer cinq fois ces awides, en se rendant de Masuah à Adowa, d'abord à Sambar, puis à Dixan, à Darghat, au passage du Balezat, & enfin à Kella. Le petit village de Sabow, à deux milles au levant du Balezat, Zarrow, à la même distance au sud sud-est, & Noguet, autre village que nous avions devant nous, sont les endroits où résident les Receveurs de ces péages, qui les tiennent à ferme du Gouverneur de la province, & qui partagent entr'eux les produits au prorata de la somme que chacun d'eux a avancée. Les awides ressemblent beaucoup au caphar établi dans le levant, mais on les perçoit d'une maniere encore plus oppressive & plus arbitraire. Il n'y a point de tarif, point de

regle. Le fermier eſtime à ſa fantaiſie ce que les caravanes doivent payer. Quelques perſonnes ont été détenues des mois entiers ; d'autres, dans les temps de trouble, ont été dépouillées de tout ce qu'elles avoient ; & on court toujours ce riſque-là ſi l'on fait la moindre réſiſtance, parce qu'auſſi-tôt tous les villages des environs prennent les armes. On eſt alors non-ſeulement pillé, mais encore fort maltraité.

COMME j'étois demandé par le Roi, & que j'allois joindre le Ras Michael, dans le gouvernement de qui nous étions, j'affectai de me moquer des Receveurs qui parloient de me retenir, & je leur déclarai que je leur abandonnerois tout mon bagage avec plaiſir, plutôt que d'expoſer la vie du Roi par mon retard. Ils furent embarraſſés de ce diſcours auquel ils étoient loin de s'attendre ; & grace au ton fier que je pris, nous en fûmes quittes pour être détenus un jour, & pour payer cinq pieces de toile de coton bleu de Surate, valant trois quarts de pataka chacune, & une piece de toile de coton blanc d'un pataka. Nos compagnons de voyage ne voulant pas reſter derriere, s'arrangerent le mieux qu'ils purent, & nous reprîmes tous enſemble notre route.

JE fus étonné de voir dans le petit village de Zarrow pluſieurs familles auſſi noires que des negres, mais qui n'avoient ni les cheveux laineux, ni le nez épaté. Je demandai s'ils deſcendoient de parens eſclaves ? mais on me répondit que non. Leur race & celle des habitans de Sebow ont eu le teint noir de temps immémorial, & les alliances croiſées n'ont rien changé à leur couleur.

Le premier décembre nous partîmes de Balezat, & nous grimpâmes sur une haute montagne où est le village de Noguet, que nous traversâmes une demi-heure après. Il y a aussi sur le sommet de la montagne quelque terrein plane, où l'on avoit recueilli du seigle, qu'on fouloit sous les pieds des bœufs pour en extraire le grain. Après avoir descendu cette montagne, nous en passâmes une autre très-escarpée, & nous allâmes planter nos tentes près d'une riviere qu'on nomme Mai-Kol-quall d'après beaucoup de Kol-qualls qui croissent sur ses bords. L'endroit où nous campions s'appelle le Kella, c'est-à-dire le Château, parce que les montagnes des deux côtés s'étendent fort loin, comme des murailles dans lesquelles il y a de distance en distance des ouvertures semblables à des embrâsures de canons. La montagne s'appelle aussi Damo. C'est l'ancienne prison des descendans mâles de la famille des Rois d'Abyssinie.

La riviere Kol-quall prend sa source dans les montagnes du Tigré, court presque droit au nord-ouest, & se jette dans le fleuve Mareb. C'est à Kella que je vis pour la premiere fois des couvertures de maisons faites en forme de cône ; ce qui prouve certainement que les pluies du tropique sont graduellement plus abondantes vers l'ouest.

A environ un demi-mille au-dessus de Kella est le village de Kaibara, entiérement peuplé de Mahométans Gibbertis, c'est-à-dire d'Abyssiniens professant l'Islamisme. Kella est un Ber, un lieu de péage, & nous y fûmes retenus trois jours, à cause des demandes exorbitantes des fermiers, qui ne firent que rire du ton d'importance que nous prenions.

Ils répondirent à nos raifons par des raifons, à nos menaces par des menaces, mais non pas à nos civilités par des civilités pareilles. Ce qui augmentoit notre embarras, c'eft qu'on ne vouloit point nous donner des provifions pour de l'argent, mais feulement nous en changer pour des marchandifes. Il eft pourtant vrai que nous avions été prévenus de ces inconvéniens. Auffi nous ouvrîmes boutique, en étendant à terre quelques pieces de toile, & auffi-tôt nous fûmes entourés d'une foule de jeunes femmes qui venoient des villages dont les montagnes nous déroboient la vue. Ce pays eft extrêmement peuplé, malgré le grand nombre de gens qui ont fuivi Michael.

Les grains de verre & l'antimoine font ordinairement les articles qui conviennent le mieux pour ces échanges : mais les grains de verre font pourtant d'une fpéculation hafardeufe. Quelquefois on perd tout, quelquefois on gagne plus qu'on ne devroit ; celà dépend de la mode. Le caprice d'une beauté au teint d'ébene donne là le ton avec autant d'empire que la plus jolie blonde peut le donner en Angleterre.

Par malheur pour nous la perfonne chargée de nous pourvoir de grains de verre à Jidda n'avoit point été informée de là derniere mode d'Abyffinie ; de forte que nous avions eu une grande quantité de ces grains de la groffeur d'un pois, & ornés de fleurs rouges & vertes, & d'autres plus gros encore & en forme ovale verts & jaunes. Mais les beautés du Tigré préferoient ceux qui étoient bleus de ciel, & pas plus gros que du plomb à tirer les oifeaux. Elles

Elles vouloient auſſi d'autres grains de collier bleus, blancs, jaunes & applatis ſur les côtés comme les grains d'ambre que portoient anciennement nos fermieres angloiſes. Toutes nos verroteries furent donc rejettées & décriées par une centaine de langues les mieux effilées que j'aie entendues de ma vie ; & d'après la maniere dont elles en parloient, je crus que non-ſeulement elles vouloient nous empêcher de les vendre, mais les faire confiſquer.

Que quiconque voyage dans ces contrées n'oublie jamais, que ceux qui font route avec lui, quelle que ſoit la médiocrité de leur état, méritent des attentions & de la bienveillance. Que perſonne ne s'enorgueilliſſe, au point de croire qu'il n'aura jamais beſoin des ſervices de ſes inférieurs. Trop de ſécurité nuit, & beaucoup de gens ont péri victimes des machinations & de la perfidie de ceux qu'ils dédaignoient le plus. Peu de voyageurs ont autant ſuivi les caravanes que moi ; & je ne me rappelle pas d'avoir vu un ſeul compagnon de voyage, qui avant la route n'eût quelqu'occaſion de rendre le bien pour le bien & le mal pour le mal.

De tous ceux qui compoſoient notre troupe, aucune n'avoit de petits grains de verre bleu de ciel, & de gros grains jaunes, excepté le pauvre Maure, dont l'âne avoit été mordu par une hyene près de Lila, & dont le bagage ſeroit demeuré au pied du mont Taranta, ſi je n'avois pas eu l'attention de le faire porter par les autres bêtes de ſomme de la caravane juſqu'à Halai, où nous lui achetâmes un autre âne avec lequel il continua ſa route. Ce Maure avoit

ſenti en ſilence ce qu'il me devoit ; & depuis ce moment il ne m'avoit pas dit un mot de plus qu'il n'en falloit pour me ſouhaiter le bon jour ou le bon ſoir. Mais à Kella voyant l'embarras où nous nous trouvions, il appella Yaſine, & lui remit un gros paquet, contenant de précieux grains de verre à la mode, que Yaſine déploya d'abord imprudemment, & qu'il nous fournit enſuite.

Je dis que Yaſine déploya imprudemment les grains de verre à la mode, parce qu'auſſi-tôt toutes les femmes qui nous entouroient firent un grand cri, & il s'enſuivit une querelle. Une vingtaine de mains ſaiſirent une partie des grains, & ſe mirent à tirer chacune de ſon côté les cordes où ils étoient enfilés, comme ſi elles avoient voulu les piller. Cela ne plut nullement à nos gens, qui avoient totalement oublié les égards qu'ils devoient à leur ſexe, depuis qu'ils leur avoient entendu dire avec dureté, qu'elles aimeroient mieux nous laiſſer mourir de faim, que de nous donner une poignée de farine pour les premiers grains de verre que nous leur avions montré, & qui n'étoient plus à la mode. Les fouets & les bâtons tomberent donc impitoyablement ſur leurs mains, juſqu'à ce qu'elles lâchaſſent ce qu'elles tenoient. Les Abyſſiniens témoins de cette rixe, parurent ne pas s'en ſoucier, & ſe mirent à rire de bon cœur ſans ſonger à accommoder les deux partis. Je crois pourtant que la reſtitution n'eût pas été complette ſi Yaſine, qui connoiſſoit bien le pays, n'avoit pas tiré un coup de fuſil en l'air par-deſſus la tête des femmes. A ce bruit hommes & femmes tomberent ſur leur face. Bientôt après celles-ci furent éconduites, & je ne crois pas qu'aucune d'elles

conservât assez de force pour emporter un seul grain de verre. Nos gens replierent soudain la toile sur laquelle étoient toutes nos marchandises, & le marché finit pour quelque tems.

POUR moi, dès le commencement du combat, j'étois allé m'asseoir sous un arbre où j'étois demeuré tranquille spectateur. Quelques femmes furent tellement mises en désordre, qu'elles ne voulurent pas se rapprocher de nos marchandises. Les autres vinrent me prier de les faire étaler sur le tapis où j'étois assis, j'y consentis volontiers. Mais mes gens ayant appris à leurs dépens à devenir sages, ne montrerent plus qu'un peu de chaque chose à la fois; & cela occasionna encore des disputes, non moins bruyantes que celles de nos marchandes de poisson en Angleterre. Cependant nous achetâmes une assez grande quantité de miel, de beurre, de farine & de citrouilles d'un goût excellent & égales aux melons.

NOTRE caravane ayant été suffisamment approvisionnée le premier & le second jour, on n'ouvrit point le lendemain un marché général. Il n'y eut que quelques aventurieres qui vinrent faire des échanges, encore traitâmes-nous avec elles plutôt par galanterie que par envie de gagner. Il y en avoit trois d'entr'elles distinguées par leur beauté & par leur volubilité, & dont l'entretien m'avoit singuliérement amusé. Je leur fis à chacune un petit cadeau de grains de verre, & je leur demandai combien de baisers elles vouloient me donner pour chaque grain. « Bon! répondirent-» elles toutes trois à la fois, nous ne vendons point les bai-» sers dans ce pays-ci, personne ne voudroit en acheter. Nous

» vous en donnerons pour rien autant que vous en voudrez ». Et il y avoit grande apparence qu'elles auroient parfaitement bien rempli le marché.

Les hommes sembloient n'avoir aucune espece de talent pour trafiquer ; aussi ne se mêlent-ils jamais de vendre ni d'acheter. Cependant nous fûmes surpris le lendemain de notre séjour à Kella, de voir les petits-maîtres du pays venir sous nos tentes avec un simple rang de petits grains de verre bleus attaché autour de leur jambe sale & noire un peu au-dessus de la cheville du pied, & ils sembloient aussi fiers de cette parure, que si elle avoit été d'or ou de diamans.

Je sentis aisément que tant de pauvreté, jointe à tant d'orgueil & d'avarice, rendoit ces gens-là propres à être employés. L'une des jeunes beautés, qui m'avoit fait des offres de tendresse si franches, me présenta le lendemain son frere, en me priant de l'emmener à Góndar auprès du Ras Michael, & de lui donner à porter un de mes fusils, avec lequel je ne doutois pas qu'il ne se fût enfui en chemin. Je lui répondis que cela étoit très-facile, mais qu'il falloit que j'eusse auparavant une preuve de sa fidélité. Qu'il devoit donc, sans en rien dire à personne, partir pour se rendre à Adôwa auprès de Janni, & lui remettre en mains propres la lettre que je lui confierois, & que s'il s'acquittoit bien de cette commission, je lui donnerois en récompense plus de grains de verre qu'elle n'avoit jamais espéré en posséder. Elle avoua que ma parole méritoit plus de confiance que la sienne & celle de son frere ; & après avoit vu

les grains de verre que je leur destinois, ils convinrent ensemble de me les laisser en dépôt jusqu'au retour du jeune homme. Toutefois pour ne pas le faire partir totalement privé du pouvoir de charmer, je lui présentai un tour de grains blancs pour mettre autour de sa jambe. L'esclave de Janni lui remit une lettre, & il fit tant de diligence, que le quatrieme jour à huit heures du matin il reparut dans ma tente, sans qu'on se fût apperçu chez lui de son absence.

En même tems il arriva un Officier de Janni, avec un ordre au nom du Ras Michael, par lequel Janni déclaroit que sans l'ancienne amitié qu'il avoit pour le Receveur dont nous avions à nous plaindre, son messager le feroit charger de fers & le conduiroit au Ras. Il m'exemptoit de tous droits, & il recommandoit au Receveur, comme Shum de Kella, de me fournir des provisions, & enfin il lui fixoit, en considération du tems qu'il nous avoit fait perdre, le péage de toute la caravane à huit piastres, ce qui n'étoit pas la vingtieme partie de ce qu'il prétendoit exiger.

Janni n'usoit de tant de sévérité que parce que tandis que j'étois encore à Masuah, il avoit reçu le Shum dans sa maison; & sachant la maniere vexatoire dont les caravanes sont traitées à Kella, & le tems qu'on les oblige d'y demeurer à grands frais, il avoit obtenu de lui la promesse qu'il nous laisseroit passer francs de tous droits, & qu'il auroit même des égards pour nous, en reconnoissance des honnêtetés qu'il recevoit à Adowa. Mais le Shum oublia la promesse, & Janni irrité voulut l'en punir.

Les grosses aiguilles, les peaux de chevre, les ciseaux communs, les rasoirs, les briquets sont les articles d'échange les plus recherchés à Kella. Une peau de chevre ordinaire vaut 25 livres pesant de farine de froment. Comme nous attendions l'ordre de notre délivrance, nous étions déjà prêts à partir quand nous le reçûmes. Les Maures participant à tous nos avantages, bénissoient le moment où ils s'étoient joints à notre caravane, espérant encore qu'à ma considération ils obtiendroient une nouvelle faveur à la douane d'Adowa.

Pendant les quatre jours que nous passâmes à Kella, Yasine me raconta toute son histoire. Il avoit été établi dans le Ras-el-Feel, province d'Abyssinie, voisine du Sennaar, & il avoit épousé la fille du Sheik Abd-el-Jilleel. Mais comme il étoit d'un caractere plus populaire & plus doux que son beau-pere, celui-ci le persécuta & l'obligea d'abandonner le pays. Yasine pensant avec raison que je serois bien accueilli, espéra qu'alors je pourrois lui faire donner la place du Sheik, sur-tout s'il y avoit guerre, comme tout sembloit l'annoncer. Abd-el-Jilleel n'étoit qu'un poltron, incapable de se faire estimer d'aucun parti. Yasine au contraire étoit adroit, vigoureux, excellent cavalier & d'une bravoure reconnue. Il avoit fait avec le Roi Yasous les deux campagnes du Sennaar, & il y avoit été chaque fois dangereusement blessé. On ne pouvoit donc pas lui disputer les droits qu'il avoit d'être avancé; mais je ne m'étois pas formé moi même une assez grande idée de mon crédit pour croire que je lui deviendrois utile.

Kella est par les 14°. 24'. 34" de latitude-nord,

Le 4 décembre après-midi nous partîmes de Kella, & nous suivîmes un chemin entre deux hautes montagnes couvertes de bois. A notre droite nous vîmes un rocher de granit excessivement élevé, au sommet duquel il y avoit quelques maisons qui sembloient y être suspendues. Un peu après trois heures nous traversâmes un ruisseau. A trois heures un quart nous en traversâmes un autre. L'un & l'autre se jettent dans le fleuve Mareb. Pendant ce tems-là nous descendions toujours dans un pays couvert d'arbres, de bruyeres, de grandes herbes, & rempli de lions. A quatre heures nous arrivâmes au pied de la montagne, & nous passâmes un petit ruisseau qui y coule.

Depuis Kella nous n'avions encore vu aucun village. A quatre heures & demi nous arrivâmes sur le bord de la riviere d'Angueah, que nous traversâmes. Après quoi nous plantâmes nos tentes sur la rive. L'Angueah avoit en ce moment cinquante pieds de large & trois de profondeur. Ses eaux très-limpides couroient avec beaucoup de rapidité sur un fond de cailloux blancs. C'étoit, sans contredit, la plus grande riviere que nous eussions encore vue dans le pays d'Habesh. En été elle couvre presque toute la plaine. On y pêche, dit on, beaucoup de gros & excellens poissons.

La riviere d'Angueah tire son nom d'une espece d'arbres magnifiques qui croissent sur ses deux rives, & qui en font l'ornement, tant par la couleur de leur écorce que par la richesse de leurs fleurs. Beaucoup d'autres fleurs très variées & très-jolies tapissoient le reste de la plaine & même le pied des montagnes. Il y avoit, sur-tout, une grande quantité de

jasmin, blanc, jaune, & de couleur mélangée. A mesure que nous nous éloignions de Dixan, l'air devenoit plus frais & plus suave, & la campagne nous présentoit un aspect bien plus agréable. Cette différence provenoit sans doute en partie des ruisseaux qui arrosent la plaine, avantage dont Dixan est presqu'entiérement dépourvu.

Le 5 nous descendîmes une petite montagne, & après environ vingt minutes de chemin nous passâmes le village de Zabangella, à environ un mille au nord-ouest. Au bout d'un quart-d'heure nous vîmes Moloxito, à un demi-mille au sud-est, & Mansuetenen à trois-quarts de mille à l'est sud-est. Ces villages appartenoient tous autrefois à l'Abuna, qui percevoit un droit sur les marchandises qu'on y portoit : mais le Ras Michael ayant eu querelle avec le dernier Abuna Af-Yagoubé, s'empara de ces villages.

Nous commençâmes alors à découvrir les hautes montagnes d'Adowa, qui ne ressemblent en rien à nos montagnes d'Europe, ni à celles d'aucun autre pays. Leurs flancs n'offrent que des rochers nuds, perpendiculaires, d'une hauteur excessive, & d'une singuliere variété de formes.

A huit heures & demi nous sortîmes de la vallée profonde, où le Mareb précipite son cours vers l'ouest nord-ouest. A environ neuf mille de ce fleuve on voit une haute montagne sur laquelle sont deux couvents, désignés sous le nom de Zarai & Batispar-Lalibafa, lesquels forment aujourd'hui divers villages. Les Moines racontent une histoire, pour persuader que la Reine de Saba vint établir sa résidence

dence en cet endroit. Mais il n'y a rien de plus faux que cela.

Le fleuve Mareb eſt la limite qui ſépare le Tigré & le pays du Baharnagash. Il court ſur un fond de terre graſſe. Il eſt large, profond, tranquille : mais lorſque les pluies tombent, c'eſt la riviere la plus dangereuſe à paſſer de toute l'Abyſſinie, parce qu'il ſe forme des trous en divers endroits de ſon lit.

Quand nous eûmes traverſé le Mareb, nous entrâmes dans la plaine d'Yecha, où coule la petite riviere qui lui donne ſon nom, ou bien qui le prend d'elle. L'Yecha eſt formé par pluſieurs ſources dans les montagnes qui ſont à l'occident; malgré cela, ce n'eſt point une riviere conſidérable, & le Mareb la reçoit avant qu'elle porte ſon cours fort loin.

La récolte étoit très-avancée en cet endroit. Le froment étoit achevé de couper, ainſi que preſque tout le teff qu'on faiſoit fouler ſous les pieds des bœufs pour en extraire le grain. Le dora n'étoit pas encore mûr, non plus que le telba, dont on fait de l'huile.

A onze heures nous nous arrêtames au pied de la montagne où coule la riviere. Tous les villages qui furent bâtis en ce canton offrent encore les marques de la juſtice rigoureuſe du Gouverneur du Tigré. Ils étoient peuplés depuis long-tems par les brigands les plus incorrigibles de la province. Michael les environna une nuit avec ſes ſoldats,

(1) C'eſt ſans doute une eſpece de ſeigle.

massacra les habitans, brûla toutes les maisons, & ne voulut plus permettre depuis que personne s'y établît.

L'APRÈS-MIDI à trois heures nous achevâmes de grimper la montagne d'Yecha, sur le sommet de laquelle nous trouvâmes une plaine. Après trois quarts d'heure de marche le village du même nom s'offrit à nous au sud-est ; & nous descendîmes par le chemin le plus escarpé & le plus dangereux que nous eussions vu depuis le mont Taranta.

Nous plantâmes notre tente au pied de la montagne, sur le bord d'un ruisseau clair & rapide, appellé le Ribieraini, où nous arrivâmes à cinq heures & demi précises. Le nom de Ribieraini a été donné au ruisseau par les bandits des anciens villages voisins, parce que de là on voit deux routes opposées, l'une à l'ouest conduisant à Gondar, l'autre tirant à l'est vers la mer Rouge. Celui des bandits qui se tenoit en sentinelle s'écrioit, dès qu'il appercevoit une caravane, Ribieraini, ce qui signifie dans le langage du Tigré, on vient par là. Alors chacun prenoit sa lance & son bouclier, & tous ensemble se plaçoient de maniere à attaquer avec le plus grand avantage les pauvres marchands qui ne se méfioient de rien. On disoit assez généralement, malgré l'élévation où étoit parvenu le Ras Michael, que dans sa jeunesse il se joignoit fréquemment à ces sortes d'expéditions.

TANDIS que nous étions campés près du Ribieraini, nous voyions à notre droite la montagne escarpée de Samayat, que le même Michael choisit pour se retrancher lors de sa rébellion, & où il fut assiégé & pris par le Roi Yasous.

Les eaux du Ribieraini fertilisent la campagne où elles coulent, & y entretiennent continuellement un excellent pâturage, qui engage les caravanes à s'y arrêter. La récolte des grains s'y fait aussi deux ou trois fois par an; car pourvu qu'on ait de l'eau en Abyssinie, on peut semer dans toutes les saisons.

Nous pouvions juger alors que nous approchions de quelque grande ville, par le soin avec lequel tout étoit cultivé, non-seulement dans la plaine, mais même sur les flancs perpendiculaires des montagnes, où il y avoit à peine un brin de terre.

Le mercredi 6 Décembre nous partîmes à huit heures du matin de Ribieraini; & après trois heures de marche très-agréable, dans un chemin pratiqué sur des montagnes d'une inclinaison douce, & bordé de jasmin, de chévre-feuil, & d'un grand nombre d'autres arbrisseaux en fleurs, nous arrivâmes à Adowa, ancienne résidence de Michael Suhul, Gouverneur du Tigré. Nous vîmes pour la premiere fois de petits perroquets verds à longue queue, qui se trouvent sur la montagne de Shilladée, d'où, comme je l'ai déja dit, nous avions découvert les montagnes d'Adowa.



CHAPITRE V.

Arrivée à Adowa — Accueil qu'on y fait à M. Bruce. — Il va voir Fremona, puis les ruines d'Axum. — Il se rend à Siré.

LA ville d'Adowa est située sur le penchant d'une colline à l'occident d'une petite plaine, qu'environnent de tous côtés de hautes montagnes. Le nom, qui signifie passe ou passage, lui a été donné à cause de sa situation ; car elle est sur le bord de la vallée au-dessous de Ribieraini, & c'est le seul endroit par où l'on puisse passer pour aller de Gondar au bord de la mer Rouge.

LA plaine est arrosée par trois ruisseaux qui ne sont jamais à sec, même dans le fort de l'été. Le premier est l'Assa qui passe à côté de la ville, & qu'on traverse en venant de l'orient ; le second est le Mai Gogua, qui baigne le pied de la montagne, où l'on voit le village qui portoit jadis le même nom de Gogua, & qu'on appelle Fremona, depuis que les Jésuites y ont bâti un couvent ; enfin le troisieme de ces ruisseaux est le Ribieraini, qui se réunit avec les deux premiers, & va se jetter ensuite dans le fleuve Mareb, à environ vingt-deux milles au-dessous d'Adowa. Ces ruisseaux ont du poisson, mais qui n'est remarquable ni par la grosseur, ni par la quantité, ni par le goût. Le meilleur se pêche dans le Mai Gogua, dont les eaux sont très-limpides, & courent rapidement & à grand bruit. L'i-

gnorance du langage eſt cauſe d'une erreur du Révérend Pere Jérôme Lobo, qui dit que le Mai Gogua tire ſon nom du bruit qu'il fait. Mai Gogua ſignifie la riviere des chouettes.

Il y a pluſieurs ſites charmans au ſud-eſt du couvent, & tout le long de la riviere, dont les bords ſont ombragés d'arbres & d'arbriſſeaux. Adowa contient environ 300 maiſons, & occupe un bien plus grand eſpace qu'il ne lui en faudroit à la rigueur; mais chaque maiſon eſt entourée de haies & d'arbres, parmi leſquels on voit ſur-tout beaucoup de Wanzeys. Les arbres qu'on plante ainſi dans les villes d'Afrique & qui les couvrent tellement, qu'à une certaine diſtance ils donnent à ces villes l'apparence de vraies forêts.

Adowa n'étoit point autrefois la capitale du Tigré, mais elle le devint lorſque Michael Suhul, né dans ſes environs & y poſſédant des biens, fut nommé au gouvernement de la province. La maiſon habitée par Michael n'eſt nullement diſtinguée des autres, ſi ce n'eſt par ſon étendue. Elle eſt ſituée ſur le ſommet de la montagne, & ſert de réſidence à la perſonne qui commande en l'abſence du Gouverneur. Je crus en y arrivant entrer dans la plus horrible priſon, car on y voyoit chargés de fers, tant dans la maiſon même que tout autour, plus de trois cens malheureux, dont quelques-uns y étoient depuis vingt ans, & à qui on ne vouloit qu'extorquer de l'argent. Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'eſt qu'après que ces infortunés avoient fait compter l'argent qu'on leur demandoit, on ne leur rendoit point la liberté. La plupart étoient même renfermés dans des cages de fer, & traités comme des bêtes féroces.

Nous fûmes vivement frappés de l'air de Janni ; notre fenfible & généreux hôte, qui avoit envoyé quelques-uns de fes gens au-devant de nous au paffage de la riviere, & qui vint lui-même nous recevoir à la porte de fa maifon. Je n'ai jamais vu une figure plus vénérable. Ses cheveux blancs & courts étoient couverts d'un turban de mouffeline, & fa barbe touffue & auffi éclatante que la neige, tomboit jufqu'à fa ceinture. Vêtu à l'Abyffinienne, il avoit une tunique de coton blanc, qui lui tomboit jufqu'à la cheville du pied, avec une efpece de manteau rouge, brodé en or, qui ne lui paffoit pas les reins, & il ne portoit pour toute chauffure que des fandales. Ce bon vieillard étoit environné d'un grand nombre de domeftiques & d'efclaves des deux fexes. Mais quand je m'approchai de lui, il me reçut avec des marques d'humilité & d'infériorité qui me firent beaucoup de peine, à caufe des obligations que je lui avois déja, & des embarras que je devois lui occafionner encore. Je l'embraffai avec beaucoup de témoignages de tendreffe & de reconnoiffance, & je l'appellai mon pere, nom dont il étoit finguliérement flatté, & que depuis je n'ai jamais ceffé de lui donner, lorfque la fortune m'a le plus favorifé en Abyffinie.

Janni nous fit traverfer une cour remplie de jafmin, & nous conduifit dans un grand falon où il y avoit un fopha d'étoffe de foie, & dont le parquet étoit couvert de tapis de Perfe & de piles de carreaux. La cour, au milieu de laquelle étoit cet appartement, étoit jonchée de fleurs & de feuillages, & les fenêtres & le pourtour de la chambre même en étoient ornés, à l'honneur de la fête de Noël qui s'approchoit. Je m'arrêtai à la porte du falon, parce que j'avois

les pieds couverts de boue & de sang, & qu'il est très-malhonnête en Abyssinie de parler de ses pieds ou de les montrer, sur-tout lorsqu'on y a du mal; aussi les tient-on toujours couverts. Mais Janni s'apperçut bientôt que j'étois blessé; ce qui provenoit non-seulement du passage du mont Taranta, mais de quelqu'autre passage difficile, où nous avions eu les vêtemens déchirés & la chair entamée. Le bon vieillard avoit d'abord cru que le Nayb nous avoit fourni des mules pour faire notre route; car le jeune Abyssinien que je lui avois expédié de Kella, à qui il eût été tout aussi avantageux de dire la vérité que de mentir, n'avoit pas manqué de suivre l'usage de ses compatriotes, & d'après le cheval que j'avois acheté du Baharnagash, il en avoit créé dans son imagination une multitude d'autres, & il avoit dit à Janni que j'avois à ma suite beaucoup de chevaux, d'ânes & de mulets. Aussi quand Janni me vit passer la riviere, il me prit pour un domestique, & crut pendant quelques minutes qu'il alloit voir arriver une nombreuse compagnie montée sur des chevaux & des mulets richement caparaçonnés.

Janni fut si touché, quand je lui racontai que j'avois fait le voyage à pied, qu'il versa des larmes en abondance, & laissa échapper les plus vifs reproches contre l'ingrat & dur Nayb, qui sans son intercession eût été deux fois exterminé par Michael Suhul. On fit soudain porter de l'eau pour nous laver les pieds; & il fallut alors entrer en dispute; car mon vénérable hôte vouloit me laver les pieds lui-même; sur quoi je m'enfuis dans la cour, en l'assurant que je ne le souffrirois jamais. Après cela la dispute recommença entre les domestiques, parce que la coutume en Abyssinie est de laver

les pieds de ceux qui viennent du Caire, & qu'on croit avoir été en pélerinage à Jerusalem.

Après que nous eûmes achevé, on nous servit un dîner, où régnoit à la fois l'abondance & la délicatesse : mais toutes mes sollicitations, toutes mes prieres ne purent obtenir de mon hôte qu'il s'assît à table avec moi. Il voulut même absolument rester debout avec une serviette blanche à la main, tout le tems que je mangeai. Ensuite il dîna avec quelques personnes qu'avoient attiré chez lui le desir de voir un homme arrivé de si loin. Parmi ces curieux étoient plusieurs Prêtres qui, je l'avoue, me plaisoient beaucoup moins que les autres, quoiqu'ils ne me montrassent aucune malveillance.

Cependant je fus long-tems avant de pouvoir défaire mon généreux hôte de ces marques excessives de respect qui m'embarrassoient beaucoup. Je ne pus même l'en délivrer totalement, parce que sa bonté naturelle & l'ordre particulier du Patriarche Marc l'excitoient sans cesse à me les montrer.

L'après-midi je reçus la visite du Gouverneur. C'étoit un homme d'environ soixante ans, grand, bien fait, & fort honnête. Il revenoit d'une expédition sur les bords du Tacazzé, où il avoit détruit quelques villages appartenants à Ayto Tesfos (1), tué cent vingt hommes, & enlevé

(1) Ayto Tesfos, Gouverneur du Samen, étoit un rebelle dont j'aurai occasion de parler par la suite.

beaucoup

beaucoup de bétail. J'imaginai qu'il devoit cet avantage à une soixantaine d'hommes armés de mousquets qu'il avoit à sa suite. Les villages détruits étoient près de Tubalaque, dans l'endroit même où l'on monte sur la rive du Tacazzé la plus éloignée. Le Gouverneur me dit qu'il doutoit qu'on me permît de passer par le Woggora, à moins qu'on ne reçût des nouvelles favorables de Michael, parce qu'Ayto Tesfos, qui avoit été mis en possession du gouvernement du Samen après la mort de Joas, refusoit de reconnoître Michael, de se soumettre au nouveau Roi, & s'étoit ligué avec les Woggorans, qui, pour nuire au Monarque & à l'armée de Michael, pilloient toutes les personnes qui passoient sur leur territoire, & qui portoient à Gondar quelqu'espece de provisions ou d'autres secours que ce pût être.

L'Eglise de Mariam est sur une montagne au sud-sud-ouest de la ville, & à l'est de la plaine d'Adowa. De l'autre côté de la riviere on voit une autre Eglise appellée Kedus Michael. A environ neuf milles dans le nord, & en tirant un tant soit peu à l'est, se trouve Bet-Abba Garima, l'un des Monasteres les plus célebres de l'Empire. Ce fut autrefois la résidence d'un Roi d'Abyssinie, & je pense que c'est de là que vient la méprise de quelques anciens voyageurs (1), qui ont dit que la capitale d'Abyssinie s'appelloit Germé.

L'on a établi à Adowa une manufacture de grosses toiles de coton, qui circulent dans toute l'Abyssinie, & servent de monnoie courante. Chaque piece de toile a seize peeks

(1) Gol. p. 22, proëm.

de long (1), & un peek trois quarts de large, & elle vaut un pataka;de sorte qu'il en faut dix pour une once d'or. Toutes les maisons d'Adowa sont bâties de pierre sans être taillée, & on s'est servi de boue au lieu de mortier. L'on ne connoît l'usage de la chaux qu'à Gondar, encore le mortier qu'on y fait est-il fort mauvais. Les toits sont en forme de cônes, & faits d'une espece d'herbe à roseau, un peu plus grosse que la paille de froment. Les Falashas, ou Juifs sont exclusivement en possession de couvrir les maisons, & ils commencent toujours leur ouvrage par en-bas, & vont en remontant jusqu'à la pointe du cône.

A l'exception de quelques endroits dont j'ai parlé, & que nous vîmes en revenant de Ribieraini, la campagne d'Adowa est la seule du Tigré où le sol soit assez profond pour qu'on y cultive du bled. Le reste de la province n'est composé que de roc. Il n'y a d'autre bois de charpente dans tous les environs d'Adowa qu'un ou deux daroos, qu'on voit dans les vallées, & les wanzeys, plantés dans les villes autour des maisons.

L'ON a dans ces contrées trois récoltes par an. Les premieres semailles se font en Juillet & en Août. Les pluies tombent alors en abondance; malgré cela on seme le froment, le tocusso, le teff, & l'orge. Vers le 20 de Novembre, ils commencent à recueillir l'orge, puis le froment, & ensuite le tocusso. Soudain ils sement de nouveau à la place de tous ces grains & sans aucune préparation, de l'orge, qu'ils recueillent en Février; puis ils sement pour la troisieme fois,

(1) Le peek est l'aune du pays.

dans les mêmes champs, du teff & plus fouvent encore une efpece de pois appellé *Shimbra*, & on en fait la récolte avant les premieres pluies d'Avril. Mais malgré l'avantage de cette triple récolte, qui ne coûte ni engrais, ni farclages, ni qui n'oblige à laiffer les terres en jachere, les cultivateurs abyffiniens font toujours fort pauvres.

DANS le Tigré, la récolte du bled eft regardée comme fort bonne lorfqu'elle produit neuf pour un. Elle rend rarement jufqu'à dix; & les pois ne donnent guere que trois. Les terres font, comme en Egypte, affermées chaque année au plus offrant; & on ajoute auffi, comme en Egypte, une addition au prix de la ferme lorfqu'il tombe beaucoup de pluie, & que les arrofemens en font faciles. Le propriétaire fournit les femences, à condition de recevoir la moitié du produit: mais j'ai oui-dire que lorfqu'il ne prenoit pas un quart en fus pour les rifques qu'il couroit, il étoit confidéré comme un excellent maître; de forte qu'ordinairement la part du cultivateur eft à peine fuffifante pour le nourrir, lui & fa miférable famille.

LE fol des environs d'Adowa eft de l'argile blanc mêlé avec du fable, & paroît auffi bon qu'aucun autre que j'aie vu. Auffi j'imagine que fi les récoltes rendent peu, cela provient moins de l'infécondité de la terre, que de l'immenfe quantité de rats & de mulots qui y vivent. Les Abyffiniens ne connoiffent pas d'autre moyen de faire la guerre à ces animaux, que de brûler les pailles dès qu'ils ont coupé leur bled.

Le bétail erre à fon gré dans les montagnes. Le Pafteur

met le feu avant les pluies aux herbes ; aux joncs, aux bruieres; & soudain la plus charmante verdure tapisse la terre. Comme les monts du Tigré sont très-hauts & très-escarpés, on y voit paître plus de troupeaux de chevres que d'autres troupeaux.

La province du Tigré est remplie de montagnes. Mais c'est sans aucun fondement qu'on a dit que les Pyrennées, les Alpes, les Apennins n'étoient que des taupinieres en comparaison des monts du Tigré. Je crois même que l'une des Pyrennées, située auprès de Saint-Jean-Pied-de-Porc, est plus haute que le Lamalmon, & que dans les Alpes le Saint-Bernard est aussi élevé, peut-être même plus que le Taranta. Ce n'est point l'excessive hauteur des montagnes d'Abyssinie, qui étonne; c'est leur nombre, c'est la forme bisarre qu'elles présentent aux yeux. Quelques-unes ont un sommet plane, & sont absolument à pic, minces, d'une espece de pierre calcinée, & semblent n'avoir pas assez de bâse pour résister à l'effort des vents; d'autres ressemblent à des pyramides; d'autres à des obélisques; d'autres enfin, & ce sont les plus extraordinaires de toutes, à des pyrâmides posées en équilibre sur leur pointe. Aussi s'il étoit possible qu'elles eussent été ainsi formées dès le commencement des siecles, elles présenteroient de fortes objections aux idées que nous avons sur la gravité des corps.

Les Tigréens tannent parfaitement bien les cuirs, mais ils n'en tirent parti que pour une chose seulement. Ils se servent pour en ôter le poil, tantôt du jus d'une espece de solanum, tantôt du jus de l'arbre appellé Kol-quall, l'un & l'autre fort

abondans dans le pays. Ce peuple n'eſt pas à beaucoup près ſi habile teinturier que tanneur. Il ne connoît d'autre teinture que le ſuc d'une plante appellée ſuf, qui donne une couleur jaune; & pour faire une bordure bleue à leur toile de coton, ils défilent le coton bleu de Surate, & le tiſſent avec le leur.

Le 10 Janvier 1770, j'allai à Fremona voir les reſtes de l'ancien Couvent des Jéſuites. Il eſt ſitué ſur une montagne très-élevée, & au milieu d'une plaine oppoſée à celle où l'on voit la ville d'Adowa. Cette montagne, qui s'étend d'orient en occident, forme à l'orient un précipice horrible, & également à pic du côté du nord, & s'incline doucement vers le ſud. Le Couvent eſt d'environ un mille de circonférence, & bâti en pierre avec de la chaux. Il a des tours ſur les côtés & dans les angles; & malgré tout ce qu'on a fait pour le détruire, ſes murailles ſont encore entieres à plus de vingt-cinq pieds de haut. Il eſt diviſé en trois parties, par des murs de ſéparation d'une même hauteur. La premiere ſemble avoir été deſtinée à ſervir de Couvent; la ſeconde, c'eſt-à-dire le milieu, à ſervir d'Egliſe; & la troiſieme, qui eſt ſur le bord d'un précipice, étoit, je crois, réſervée pour place d'armes. Toutes les murailles ont des ouvertures pratiquées pour pouvoir tirer des coups de fuſils du dedans; & juſqu'à préſent c'eſt la place la plus aiſée à défendre de toute l'Abyſſinie. Auſſi le bâtiment reſſemble-t-il bien moins, dans ſon entier, à un Couvent qu'à un fort.

Je ne puis concevoir pourquoi les Jéſuites ont mal repréſenté & mal placé cet endroit qu'ils avoient deſtiné à être la Métropole de la Religion Catholique en Abyſſinie. Jerôme

Lobo appelle le Couvent de Fremona un aſſemblage de villages miſérables; d'autres Jéſuites le placent à cinquante milles d'Adowa, tandis qu'il n'en eſt qu'à deux milles au nord-eſt; d'autres enfin prétendent qu'il n'eſt éloigné que de cinq milles de la mer Rouge, tandis qu'il en eſt réellement à cent milles. Ces erreurs ſont d'autant plus ſingulieres, que les Jéſuites ont bâti eux-mêmes ce Couvent, qu'ils y ont long-temsréſidé, & qu'il fut même leur dernier aſyle en Abyſſinie.

La bienveillance hoſpitaliere, les ſoins paternels de Janni ne ſe démentirent pas un ſeul inſtant. Il m'avoit déja annoncé de la maniere la plus favorable à l'Iteghé, c'eſt-à-dire à la Reine-Mere, au ſervice de laquelle il avoit été long-tems attaché. Il avoit également prévenu en ma faveur Ozoro Eſther, Ozoro Athash, & ſur-tout Michaël Suhul, auprès de qui il avoit un grand crédit. Enfin tous ceux qui pouvoient m'être utiles, Grecs, Abyſſiniens, Mahométans, étoient diſpoſés à me bien accueillir, & Janni avoit ſu leur inſpirer un grand deſir de me voir.

Le calme s'étoit répandu dans le pays, comme cela arrive preſque toujours au moment qui précede la tempête. Les eſprits avoient été long-tems plus fatigués qu'amuſés par une ſucceſſion rapide d'événemens imprévus, & finiſſant ſans ceſſe d'une maniere inattendue. Las de ſe tromper, les habitans d'Adowa ſembloient renoncer à former des conjectures, & ils attendoient en ſilence que le ſuccès de l'armée leur fournît les moyens de fixer leur doute. Nul d'entr'eux n'aimoit Michaël; mais nul ne compromettoit aſſez ſa sûreté pour oſer rien dire ni rien faire contre lui; & tous atten-

doient que ce Général eût décidé de sa fortune en perdant ou gagnant la bataille contre Fasil.

Pour moi, je résolus de profiter de ce moment de repos, & de me rendre immédiatement à Gondar. Mais nous étions à la veille du 17 de Janvier, jour où les Abyssiniens célebrent la fête de l'Epiphanie avec des réjouissances extraordinaires, & des cérémonies bien plus extraordinaires encore, si nous en croyons ce que leurs ennemis racontent de leur baptême annuel. J'étois déterminé à voir ces cérémonies; & comme Alvarez, Chapelain de l'ambassade qu'Emanuel, Roi de Portugal, envoya à David III, dit aussi les avoir vus, le Public pourra juger entre les récits de deux témoins oculaires, celui qui lui paroîtra le plus conforme à la vérité. On trouvera le mien dans le chapitre où je traiterai de la religion des Abyssiniens.

Adowa est par les 14°. 7'. 57". de latitude nord.

Le 17, nous prîmes le chemin de Gondar; & après avoir passé les deux petits villages d'Adega Net & d'Adega Daïd, dont nous laissâmes le premier à environ un demi-mille à notre gauche, & le second à trois milles à notre droite, nous campâmes au coucher du soleil, près de Bet Hannès, dans une vallée étroite, au pied de deux montagnes, & sur le bord d'un petit ruisseau.

Le 18 au matin, nous escaladâmes une des montagnes au pied desquelles nous avions couché. Le chemin en étoit raboteux & difficile; & il nous conduisit dans une plaine où s'élevoit la ville d'Axum, qui fut jadis la capitale d'Abyss-

finie, ſuivant ce que quelques perſonnes imaginent. Pour moi je penſe qu'Axum fut la ſuperbe métropole de ce peuple commerçant, de ces Troglodites Ethiopiens, appellés, avec plus de propriété, Cushites; parce que, comme je l'ai déja expliqué, les Abyſſiniens ne bâtiſſoient point anciennement des cités; & on n'en trouve aucunes ruines dans toute l'étendue de leur pays. Mais les Negres, les Troglodites, que l'Ecriture déſigne ſous le nom de Cushs, ont élevé en beaucoup d'endroits, des édifices très-grands, très-magnifiques & très-coûteux. Par exemple, à Azab, les monumens de ce peuple ſemblent avoir été dignes des richeſſes d'un pays qui fut, dès les premiers âges, le centre du commerce de l'Inde & de l'Afrique, & dont, quoique payenne, la Souveraine fut donnée comme un modele aux autres nations, & choiſie pour contribuer à l'édification du premier temple que l'homme ait élevé au vrai Dieu.

Les ruines d'Axum ſont très-étendues; mais ſemblables à celles des autres cités des premiers tems, elles n'offrent que des reſtes d'édifices publics. Dans une grande place, que je crois avoir été le centre de la ville, on voit quarante obéliſques, dont pas un ſeul n'eſt orné d'hiéroglyphes. (1) Les deux plus beaux ſont renverſés; mais un troiſieme, un peu moins grand que ces deux-là, & plus grand que tous les autres, eſt encore debout. Ils ſont tous d'un ſeul bloc de granit, & au haut de celui qui eſt debout, on voit une

(1) Poncet dit que ces obéliſques ſont chargés d'hiéroglyphes; mais il ſe trompe. Il a pris les ſculptures, dont je vais bientôt parler, pour des hiéroglyphes. Voyez le Voyage de Poncet, à l'endroit où il décrit *Axum*.

patere

patere supérieurement sculptée, dans le goût Grec. Au-dessous est le loquet & la serrure dont parle Poncet, & qu'on a sculpté, comme si on avoit voulu représenter l'entrée d'une maison. La serrure & le loquet sont faits précisément comme ceux dont on se sert encore en Egypte & en Palestine, mais dont je crois qu'on n'a jamais connu l'usage en Ethiopie.

Je pense que l'obélisque qui est debout, & les deux plus grands, qui sont conservés, furent faits par l'ordre de Ptolémée Evergetes. On voit sur la face des premiers, beaucoup de sculpture dans le genre gothique, comme des métopes, des trigliphes, tous sans ordre & durement travaillés ; mais il n'y a ni caractere ni figures. Il fait face directement au midi. On l'a placé avec beaucoup de justesse ; & il conserve parfaitement son à-plomb jusques à ce jour. Comme cet obélisque a été exactement décrit avec tous ses ornemens, j'en ai donné l'élévation géométrique exactement copiée, sans ombre ni perspective, afin que tout le monde puisse en juger.

Après avoir passé le Couvent d'Abba Pantaleon, appellé en Abyssinie Mantillas, & le petit obélisque qui est situé sur un rocher au-dessus de ce Couvent, nous suivîmes un chemin conduisant vers le sud, & pratiqué dans une montagne de marbre extrêmement rouge, où nous avions à gauche un mur de marbre formant un parapet de cinq pieds de hauteur. De distance en distance, on voit dans cette muraille des piédestaux solides sur lesquels beaucoup de marques indiquent qu'ils servirent à porter les statues colossales de Syrius, l'aboyant Anubis, ou la Canicule. Il y

a encore en place cent trente-trois de ces piédestaux, avec les marques dont je viens de parler : mais il n'y reste que deux figures de chien, qui, quoique très-mutilées, montrent aisément qu'elles sont sculptées dans le goût Égyptien. Elles sont de granit : mais il paroît cependant qu'il y en a eu quelques autres de métal. Axum étoit la capitale de la province de Siris ou de Siré. Ainsi on voit les rapports que cette ville pouvoit avoir avec la constellation du chien, & conséquemment toute l'absurdité qu'il y a eu à supposer que le fleuve Siris tiroit son nom d'un mot hébreu, qui signifie Noir (1).

Il y a aussi des piédestaux sur lesquels ont été placés des figures de sphinx. Deux magnifiques rangs de degrés en granit, de plusieurs centaines de pieds de long, supérieurement travaillés & encore intacts, sont les seuls restes d'un temple superbe. Dans un coin de la plate-forme où ce temple s'élevoit, on voit aujourd'hui la petite Église d'Axum, bâtie sur le fondement de celle que détruisit Mahomet Gragné sous le regne de David III, & qui étoit sans doute le reste du temple bâti par Ptolémée Evergetes, ou peut-être même long-tems avant lui.

L'Eglise est petite, mesquine, fort mal soignée, remplie de fiente de pigeons. Les Abyssiniens croient qu'on y conserve l'arche d'alliance & une copie de la loi ; que Menilek, disent-ils dans leurs légendes fabuleuses, déroba à Salomon son pere, & rapporta en Ethiopie. Aussi pensent-ils

(1) Shihor.

que c'est là le palladium du pays. Pour moi j'imagine qu'on y avoit simplement déposé quelque copie de l'ancien Testament, peut être même celle qui servit à faire la premiere version. Mais quel que fût cet écrit, il dut être brûlé avec l'Eglise par Mahomet Gragné ; & c'est faussement qu'on prétend qu'il subsiste encore. Le Roi d'Abyssinie lui-même m'a fait cette observation.

Mais une autre relique très-précieuse échappa à la fureur de Mahomet Gragné, parce qu'heureusement on l'avoit transportée dans l'Eglise de Selé Quarat Rasou, bâtie dans l'une des isles du lac Tzana. C'est un tableau représentant le Christ couronné d'épines, & peint de la main de S. Luc. Dans les occasions de la plus grande importance, dans les tems où l'on est en guerre avec les Mahométans & les Payens, on porte ce tableau à la tête de l'armée. L'on a vu qu'il avoit été pris, quand le Roi Yasous fut vaincu dans le Sennaar, & qu'une ambassade fut envoyée exprès pour aller le racheter, preuve indubitable de la vénération qu'on a pour cette peinture.

En dedans de la premiere porte de la cour de l'Eglise d'Axum, & avant d'arriver aux marches de l'Eglise, on trouve trois petits quarrés clos en murs de granit avec de petits piliers octogones dans les angles, lesquels paroissent d'ouvrage Egyptien. Sur ces piliers étoient autrefois de petits emblêmes de la canicule, probablement de métal. C'est sur une pierre placée au milieu d'un de ces quarrés, que de tems immémorial le Roi s'assied pour recevoir la couronne ; & au-dessous, dans l'endroit où il place ses pieds

en s'asseyant, il y a un grand rebord oblong, qui n'est point de granit, mais de pierre commune, & où l'on lit une inscription un peu effacée. La voici.

ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ
ΒΑΣΙΛΕΩΣ.

PONCET a cru que le dernier mot étoit Basile. Mais ce voyageur ne se donnoit point pour un érudit, & il ignoroit absolument l'histoire du pays.

AXUM est arrosé par un petit courant d'eau qui ne tarit jamais, & qui prend sa source dans la vallée étroite où sont les obélisques. L'eau est reçue dans un magnifique bassin de cent cinquante pieds quarrés, & de là on la conduit, comme on veut, dans les jardins des environs, où l'on ne cultive pourtant guère d'autre fruit que des grenades, encore n'y sont-elles pas excellentes.

LA nouvelle ville d'Axum est bâtie au pied d'une montagne, & contient environ six cens maisons. Il y a plusieurs manufactures de grosse toile de coton. On y fait aussi avec des peaux de chevreau le plus beau parchemin du monde; & c'est ordinairement l'ouvrage des Moines. Les récoltes sont plus tardives auprès d'Axum qu'à Adowa. Le tocusso y étoit à mon passage encore sur pied, & même verd.

LE 19 Janvier je pris la hauteur du soleil à midi, & la hauteur de plusieurs étoiles pendant la nuit, & je trouvai la latitude d'Axum par les 14°. 6'. 36". nord.

L'ON remarquera, fans doute, que j'ai pris beaucoup de peine pour rectifier la géographie de ces contrées, comme pour mieux faire connoître les relations des voyageurs anciens & modernes, & pour les accorder entr'eux. Cependant, un ouvrage publié récemment en Angleterre, offre une foule de chofes qui me paroiffent inintelligibles; mais je ne fais fi on doit les imputer, ou à l'Auteur original, Jérôme Lobo, ou au Docteur Johnfon, fon traducteur, ou enfin, à l'Imprimeur. Quoi qu'il en foit, l'ouvrage eft recherché, d'après le nom juftement célebre du Docteur Johnfon; & moi, j'ai parlé avec affez peu d'eftime de Jérôme Lobo. Ainfi, il m'importe de prouver que je n'ai point eu tort; & je vais faire quelques obfervations fur la géographie de ce Jéfuite, dont le livre pourroit répandre beaucoup de confufion fur le peu que nous connoiffons de cette partie de l'Afrique, dont les cartes font encore bien loin d'être éclaircies.

CAXUME fignifie Axum (1), dit Lobo, & c'eft la capitale du royaume de Tigré-Mahon en Abyffinie. Cependant, depuis long-tems, le favant Ludolf a prouvé, d'après le témoignage de Grégoire l'Abyffinien, qu'il n'exiftoit point en Abyffinie de pays connu fous le nom de *Tigré-Mahon*: mais qu'il y avoit à la vérité une grande province appellée *Tigré*, dont Axum étoit la capitale. Le Grand, premier éditeur du livre de Jérôme Lobo, a répété la même chofe. Sur quoi

(1) Voyez la relation originale de Jérôme Lobo.

Voyez auffi la traduction Angloife du même ouvrage par le Docteur Johnfon, page 29.

Ludolf a fait une conjecture très-probable ; c'eſt que les premiers Portugais, ignorant la langue abyſſinienne, & entendant appeller l'Officier qui commandoit dans la province, *Tigré Mocuonem*, c'eſt-à-dire, Gouverneur du Tigré, prirent le titre de cet Officier pour le nom de la province. Quoi qu'il en puiſſe être, l'on doit être certain qu'il n'exiſte point en Abyſſinie de royaume, de province ou de ville qui s'appelle *Tigré-Mahon.*

Cependant, il reſte une plus grande difficulté, une erreur bien plus difficile à corriger. Lobo fit, dit-il, voile de la péninſule de l'Inde pour Zeyla, & il s'embarqua ſur un vaiſſeau qui alloit à Caxume ou Axum, capitale du Tigré, où il arriva fort heureuſement. Mais Zeyla eſt, ajoute-t-il, dans le royaume d'Adel, à l'embouchure du golphe d'Arabie (1) ; & Axum eſt à deux cens milles, dans les terres, au milieu du royaume de Tigré. Or, un navire qui ſeroit allé à Axum, auroit dépaſſé Zeyla de plus de trois cens milles. Zeyla n'eſt point une ville, comme le dit Lobo, mais une iſle. Elle n'eſt point dans le royaume d'Adel, mais dans la baye de Tajoura, vis-à-vis d'un royaume qui porte le même nom ; & cette iſle appartient à l'Iman de Sana, Souverain de l'Arabie-Heureuſe. Enfin, on ne peut pas comprendre comment un vaiſſeau, allant à Zeyla, peut avoir voulu faire trois cens milles de plus. On comprend encore moins comment les Jéſuites, arrivés à Axum, chercherent un autre navire pour les reporter à Zeyla, à 300 cens milles dans l'eſt d'Axum, tandis qu'ils devoient aller à Gondar qui en eſt à 200 milles, à l'oueſt. Cela me ſemble abſolument inexplicable.

(1) Voyez le voyage de Lobo.

Voici une autre difficulté. Le Tigré eſt repréſenté par les Jéſuites & par Le Grand, leur Hiſtorien, comme rempli de montagnes, en comparaiſon deſquelles les Alpes & les Appennins ſont peu de choſe. Mais ſuppoſons qu'il en fût autrement, il n'en eſt pas moins vrai qu'il n'y a point de riviere navigable, pas même de riviere d'aucune eſpece, qui coule du Tigré dans la mer Rouge. Il eſt ſéparé de cette mer par le déſert de Samhar, où il n'y a pas la moindre eau. Comment eſt-il donc poſſible qu'un vaiſſeau, parti de la côte de Malabar, ait franchi les montagnes du Tigré à deux cens milles, loin de la mer? J'eſpere que l'Editeur de la traduction voudra bien comparer ceci avec toutes les cartes d'Afrique, & corriger dans ſon errata une erreur qui rend cet ouvrage inintelligible, à moins toutefois qu'on ne nous donne cette partie de la relation comme un miracle. Saint Pierre marcha ſur l'eau, & le Jéſuite Lobo navigua ſur la terre ferme.

Le Docteur Johnſon, ou bien ſon Editeur, jette les Lecteurs dans une autre incertitude non moins étrange. Voici ſes propres paroles: « Dancala eſt une cité de la Haute-Ethiopie, ſituée ſur les bords du Nil & dans le chemin de la » Nubie, dont elle eſt la capitale. » Et l'Empereur d'Abyſſinie écrit: « Que les Miſſionnaires peuvent aiſément entrer » dans ſes Etats par la voie de Dancala. » — Il eſt impoſſible de comprendre comment des gens embarqués dans un vaiſſeau, parti des Indes, pouvoient entrer en Abyſſinie par Dancala, ſi cette ville étoit ſituée ſur les bords du Nil, puiſque ce fleuve n'eſt en aucun endroit de l'Abyſſinie, à moins de trois cens milles de diſtance de toutes les mers; & en

Nubie & dans la Haute-Ethiopie, il en eſt encore plus éloigné.

DONGOLA eſt, à la vérité, la capitale de la Nubie; elle eſt riveraine du Nil, & par les 20°. de latitude nord: mais au lieu d'être dans la Haute-Ethiopie, elle eſt dans la Baſſe, à plus de cent milles de la mer Rouge; & certes, ce n'eſt point là que doivent paſſer les vaiſſeaux qui vont des Indes en Abyſſinie. Quand bien même cette route ſeroit praticable, ils ſeroient, en la ſuivant, pluſieurs centaines de milles de trop dans le nord. Dongola ſe trouve au milieu du grand déſert de Beja, & ne peut guere être acceſſible qu'à des voyageurs montés ſur des chameaux. Quant aux vaiſſeaux, comment pourroient-ils en approcher? elle eſt à plus de deux cens milles de la mer. D'un autre côté, Dancali, pour lequel on peut bien avoir pris Dongola, eſt un petit royaume ſitué ſur la côte de la mer Rouge, & adjacent aux frontieres de l'Abyſſinie. C'eſt par là que le Patriarche Mendez entra, ainſi que je l'ai rapporté dans le ſecond volume de cet Ouvrage. Mais Dancali eſt par les 12°. de latitude, loin de la Nubie, loin des bords du Nil, & même à pluſieurs centaines de milles de ce fleuve.

LOBO dit encore qu'une galliote portugaiſe fut chargée de le mettre à terre à Paté, dont les habitans étoient antropophages. Le choix me paroît bien ſingulier. Quoi! on cherchoit une ville de cannibales pour débarquer des étrangers? Je ne puis concevoir quel avantage on pouvoit en eſpérer, puiſque Paté étoit très-reculé dans le ſud, & que d'après les mœurs qu'on leur attribue, les habitans devoient être en

en guerre avec tous leurs voiſins. Cependant, depuis pluſieurs ſiécles, on n'a aucun témoignage authentique qui prouve que les peuples de la côte orientale de la péninſule d'Afrique mangent de la chair humaine; & je juge, d'après les erreurs topographiques de Lobo, que ce qu'il dit des mœurs des habitans, ne mérite pas plus de croyance.

MONTESQUIEU, qui joignoit à ſes grands talens l'avantage d'être excellent géographe, obſerve que quand on parla pour la premiere fois des antropophages, le midi de la côte orientale d'Afrique n'étoit pas encore connu. Des voyageurs, aimant le merveilleux comme Jérôme Lobo, placerent les antropophages au-delà du promontoire de Praſſum, parce qu'alors, perſonne n'avoit encore paſſé ce promontoire.

AU commencement du treiziéme ſiécle, ce peuple étoit encore inconnu, lorſque Vaſco de Gama découvrit la côte & qualifia les habitans du titre de nation civile, ou de nation bienveillante. Dans le long eſpace de tems, où ces Africains furent abandonnés à eux-mêmes, quelque heureuſe révolution changea leurs mœurs & leur maniere de vivre. Les Portugais firent la conquête de leur pays & y bâtirent des villes; & ſi ces nouveaux conquérans trouverent des traîtres & des conſpirateurs, ce ne fut que parmi les Maures d'Eſpagne & de Portugal, qui étoient venus s'établir dans ces contrées; & non parmi les habitans indigenes. On ne parla d'antropophages qu'après la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance, lorſque les Portugais, jaloux de faire des établiſſemens dans le Nouveau-Monde, abandonnerent ceux qu'ils avoient dans l'ancien. La côte orientale de l'Afrique demeura alors auſſi

peu connue d'eux, qu'elle l'avoit été des Romains; qui allant trafiquer feulement jufques à Raptum & à Praffum, difoient que tout le refte n'étoit peuplé que de mangeurs de chair humaine.

L'ON feroit prefque tenté de croire que le Jéfuite Lobo étoit lui même un mangeur de chair humaine, & qu'il avoit enfeigné cette coutume aux fauvages de Paté. Certes ils ne la connoiffoient pas avant fon arrivée; ils ne l'ont point pratiquée depuis; & il falloit qu'un étranger eût quelque finiftre intention pour chercher de propos délibéré une nation d'antropophages. Vraiment il feroit infenfé qu'un voyageur entreprît d'aller, comme Lobo dit l'avoir fait, dans un pays auffi éloigné que l'Abyffinie, fous la protection dangereufe de mangeurs de chair humaine.

JE ne ferai point perdre le tems de mes Lecteurs, ni ne perdrai le mien, à relever la multitude d'erreurs géographiques qu'on trouve dans le livre de Lobo. J'avois fait connoître mon opinion fur cet ouvrage, avant d'avoir vu la traduction angloife. J'avois dit que c'étoit un affemblage de fables remplies d'ignorance & de préfomption; & j'avoue que j'ai été bien furpris de voir qu'en paffant par les mains de fon illuftre traducteur, il ait été auffi peu corrigé, fi pourtant l'on peut dire qu'il l'ait été du tout.

DANS la préface de la traduction de Lobo, le Docteur Johnfon s'exprime en ces termes: — « Le voyageur portugais n'amufe fes lecteurs ni par des abfurdités romanefques, ni par des fictions incroyables. Il femble avoir décrit

» les choses comme il les a vues, copiant la nature avec » vérité, consultant ses sens plutôt que son imagination. Il » ne rencontre point de basilics, dont les yeux lancent la » mort; & ses cataractes tombent des rochers sans rendre » sourds les habitans des campagnes voisines (1). »

J'AVOUE que la premiere fois que j'ai lu ce passage, j'ai cru que c'étoit une ironie. Long-tems avant que la traduction du Docteur vît le jour, pendant que j'étois en Abyssinie occupé à composer ces mémoires, je parlai des cataractes, dont le Docteur regarde la description dans Lobo comme vraie; & après avoir vu de sang-froid tout ce que j'en avois dit alors, je n'ai pas cru devoir en retrancher un mot, & je le recommande à l'attention de mes lecteurs. Il me reste encore à remarquer la fidélité avec laquelle le Docteur Johnson prétend que son auteur a décrit les basilics & les serpents, fidélité que n'ont point, suivant lui, les autres voyageurs qui ont traité des mêmes objets. Voici un passage qui montre si le Docteur a raison.

« EN traversant un désert de deux journées de marche, je » courus risque de perdre la vie; car pendant que j'étois assis » à terre, je sentis tout-à-coup une douleur, qui me força » de me lever, & j'apperçus à environ quarante pas de moi » un de ces serpents, *qui dardent des poisons à une certaine* » *distance.* Quoique je me fusse levé avant qu'il eût eu le » tems de m'approcher, je sentis les effets de sa vénimeuse

(1) Voyez la préface de la traduction Angloise de Jérôme Lobo.

» haleine ; & si j'étois resté un peu plus long-tems assis, certes
» je serois mort. J'eus recours au bezoar, antidote souverain,
» que je portois toujours avec moi. Ces serpents ne sont pas
» fort grands. Leur corps est gros & raccourci, & ils ont
» le ventre tacheté de brun, de noir, & de jaune. Ils ont la
» bouche fort large, & ils l'ouvrent pour aspirer une grande
» quantité d'air, qu'ils gardent quelque tems & qu'ils re-
» jettent ensuite avec une telle force, qu'ils donnent la mort
» à quarante pas de distance. Je fus sauvé, parce que j'eus le
» bonheur d'être un tant soit peu plus loin (1). »

COMME le Docteur Johnson nous garantit que ces choses-là ne sont ni des inventions, ni des mensonges, nous pouvons les considérer comme un nouveau systême de philosophie naturelle. Je voudrois donc bien que l'Auteur, qui paroît si bien instruit, nous eût d'abord appris de quelle espece sont ces serpents, qui lancent au loin leur poison, puisqu'ils tuent un homme en soufflant derriere lui à douze pieds de distance ; & enfin comment on nomme ceux qui, en aspirant l'air que respiroit Jerôme Lobo, l'enveniment au point de donner la mort à quarante pas.

LOBO continue ainsi : — « Ce danger peut n'être regardé
» comme rien en comparaison d'un autre auquel ma négli-
» gence m'exposa. A l'instant que je ramassai une peau, qui
» étoit à terre, je fus piqué par un petit serpent, qui laissa
» son aiguillon dans mon doigt. Je l'arrachai soudain ; il
» n'étoit pas plus gros qu'un cheveu ; & je ne fis pas atten-

(1) Voyage de Lobo, chap. 12.

» tion à une ſi légere bleſſure. Mais bientôt mon bras enfla
» prodigieuſement. Le venin avoit pénétré dans mon ſang,
» & j'eus des convulſions, qui furent regardées comme des
» ſignes d'une mort inévitable (1). »

D'APRÈS les propres paroles de Jerôme Lobo, le premier ſerpent le menaça d'une mort certaine. Le ſecond n'en fit pas davantage, puiſqu'il ne le tua point. Comment ce Jéſuite peut-il donc nous dire que l'un n'étoit rien en comparaiſon de l'autre ? Le premier ſerpent l'auroit *certainement* tué en ſoufflant derriere lui, s'il en avoit été à moins de douze pieds de diſtance. Le ſecond le tua *preſque* en le piquant. La mort étoit à redouter dans ces deux occaſions : je ne puis donc pas voir la différence du danger.

LE premier de ces animaux étoit d'une nouvelle eſpece, qui tue un homme en ſoufflant ſur lui à douze pieds. Le ſecond eſt tout auſſi nouveau, car il tue avec un aiguillon. Nous ne connoiſſons aucune eſpece de ſerpent qui faſſe cela. Si le Docteur Johnſon croit qu'elle exiſte, je ne dirai pas ſeulement que c'eſt la choſe la plus improbable à laquelle il ait jamais pu ajouter foi, mais encore la choſe la plus contraire à ce que l'étude de l'hiſtoire naturelle nous a appris juſqu'à ce jour. Nous voyons aiſément par la maniere dont Lobo nous raconte toutes ces fables, qu'elles n'auroient pas manqué de paſſer pour des miracles, ſi la converſion de l'Abyſſinie les avoit ſuivies. Elles étoient faites pour nous préparer à le recevoir au moins comme un Apôtre, ſi ſon

(1) Voyage de Jérôme Lobo, chap. 12.

mérite n'avoit pas été suffisant pour l'élever à un rang plus haut dans le Calendrier. Les pays pluvieux, fangeux & froids ne sont pas ceux que préferent les serpents. L'Abyssinie est inondée de pluie, six mois par an, lorsque le soleil en est le plus près. Elle ne jouit du beau tems que lorsque cet astre est le plus loin dans le sud ; & les jours & les nuits sont toujours également partagés. Les viperes n'habitent point de pareils climats. Je puis certifier que je n'en ai pas vu une seule pendant tout le tems que j'ai vécu dans les hautes contrées de l'Abyssinie ; & le Tigré, où Jerôme Lobo place le théatre de ses aventures, est une des provinces les plus hautes, & conséquemment une des moins propres à ces animaux.

NOUS partîmes d'Axum le 20 Janvier à sept heures du matin. Nous trouvâmes d'abord une route assez unie, qui traversoit de petites vallées & des prairies. Mais bientôt il nous fallut commencer à monter par un chemin difficile & rempli de grosses pierres, dont les unes étoient éparses, les autres amoncelées, & qui sembloient être les restes d'une ancienne chaussée, qui avoit fait partie des magnifiques ouvrages d'Axum.

CEPENDANT le reste de la journée nous dédommagea des fatigues que nous avions éprouvées. Nous traversâmes un pays rempli de tous côtés de jasmins & d'autres arbustes fleuris, qui embaumoient l'air. Il y en avoit sur-tout d'une espece appellée agam, dont la petite fleur se partage en quatre feuilles, qui exhaloient un parfum délicieux, & qui étoient si abondans sur les collines où nous passions, que nous en étions presque suffoqués. Toute la campagne offroit un aspect magnifique,

que la beauté du tems relevoit encore. L'air n'étoit, d'ailleurs, ni trop chaud, ni trop froid.

Peu après avoir perdu de vue les ruines de l'antique ville d'Axum, nous rencontrâmes trois voyageurs, qui conduisoient devant eux une vache. Ils avoient chacun une peau de chevre noire sur leurs épaules, & la lance & le bouclier à la main, mais ils étoient d'ailleurs fort mal vétus, quoiqu'ils parussent être gens de guerre. La vache n'étoit pas assez grasse pour pouvoir être tuée, & nous crûmes tous qu'ils l'avoient dérobée. Mais cela ne nous regardoit pas, & ne valoit pas trop la peine d'être remarqué dans un pays depuis longtems en guerre. Cependant nos guides s'attachoient d'une maniere particuliere aux trois soldats, & eurent une petite conversation avec eux. Bientôt après nous arrivâmes sur le bord de la riviere, où je croyois que nous devions planter nos tentes. Les soldats saisirent soudain leur vache & la jetterent rudement à terre. Mais ce n'étoit que le commencement des souffrances de la pauvre bête. L'un s'assit sur son cou en la tenant par les cornes; l'autre lui lia les pieds de devant avec un licou, & le troisiéme, qui tenoit un couteau à la main, au lieu de le lui enfoncer dans la gorge, se mit à califourchon sur son dos, &, à mon grand étonnement, lui donna un grand coup sur le bas de la croupe.

Dès l'instant que j'avois vu renverser cette vache, j'avois espéré que les trois hommes qui la tuoient étoient disposés à nous en vendre une partie; & je fus un peu fâché quand nos Abyssiniens me dirent qu'il falloit passer la riviere, & que nous camperions sur l'autre rive, dans l'endroit que je choi-

firois. Je leur dis que nous ferions bien d'achetter auparavant une partie de la vache; mais ils me répondirent qu'ils avoient appris en caufant avec les trois foldats, qu'ils ne la tueroient point, & qu'ils ne pouvoient pas la vendre, parce qu'elle ne leur appartenoit pas en entier. Cela excita ma curiofité. Je laiffai mes gens aller devant, & je vis que les foldats tenoient à la main deux morceaux de la cuiffe de la vache, plus longue & plus épaiffe que nos tranches ordinaires de *beeffleaks* (1). J'ignore comment ils les avoient coupés, parce que dès le moment que j'avois vu donner les coups de couteau à la pauvre vache, j'avois détourné les yeux d'une chofe qui ne me paroiffoit rien moins que curieufe. Mais, quoi qu'il en foit, ces gens-là s'y prirent fort adroitement, & après avoir coupé les deux morceaux de viande, ils les étendirent fur un de leurs boucliers.

L'UN des foldats continuoit à tenir les cornes de la vache, tandis que les deux autres arrangeoient la bleffure. Ils ne firent pas non plus cette opération d'une maniere ordinaire. Ils laifferent entiere la peau qui recouvroit l'endroit où ils avoient coupé de la chair, & ils la rattacherent avec quelques petits morceaux de bois qui leur fervirent d'épingles. Je ne fais pas s'ils mirent quelque chofe entre le cuir & la chair, mais ils recouvrirent bien toute la bleffure avec de la boue; après quoi ils forcerent l'animal à fe lever, & ils le firent marcher devant eux pour qu'il pût leur fournir, fans doute, un nouveau repas le foir, quand ils auroient joint leurs camarades.

(1) Ce font des demi entre-côtes de bœuf dont on mange beaucoup en Angleterre.

JE

Je ne pus m'empêcher d'admirer un dîner si digne de soldats, & une maniere si commode de charrier des provisions; & j'en attribuai l'invention à la nécessité, & à l'envie de n'être point retardé. Cela n'étoit pas, je l'avoue, trop chrétien; mais que ne pardonne-t-on pas à des gens exposés à toutes les horreurs de la guerre? Toutefois je ne puis encore concevoir pourquoi des citoyens tranquilles, des prêtres mêmes, font des repas semblables à ceux des trois soldats dont je viens de parler. Dans la maison hospitaliere du bon Janni. On ne nous avoit pas servi de ces mets vivans. Nous y avions vu, à la vérité, de la chair crue, mais point de morceau de chair arrachée à l'animal encore sanglant. L'un nous sembloit seulement extraordinaire, l'autre nous eût paru impie & barbare.

La premiere fois que je citai en Angleterre cette coutume, comme une des singularités que j'avois remarquées chez les Abyssiniens, mes amis m'avertirent qu'on ne la croyoit pas vraie. Je demandai pourquoi? & on me dit que des personnes qui n'étoient jamais sorties de leur pays, & d'autres, qui connoissoient bien le monde, parce qu'elles étoient allées jusques en France, convenoient également que ce que je disois étoit impossible. Mes amis m'assurerent encore que ces personnes étoient infaillibles, & qu'elles dominoient chacune dans un cercle particulier; & ils me conseillerent de ne pas insérer ce fait dans mon ouvrage, & de renoncer à vouloir le persuader à mes lecteurs, puisque l'impossibilité en étoit si bien attestée. Ils me rappellerent, à cette occasion, la maniere dure dont on avoit traité un savant & estimable voyageur, pour avoir osé dire qu'il avoit mangé sa part d'un

lion (1). Convaincu par des connoiſſeurs, qu'il étoit *impoſſible* qu'il eût mangé du lion, le voyageur abandonna ſon aſſertion, ſe contentant d'en faire mention dans ſon appendix; & c'eſt là ſeulement, ſuivant mes amis, tout ce que je pouvois moi-même haſarder.

Mais loin de me ſoumettre à ces conſeils d'une prudence timide, je dois dire hautement que je les crois indignes de moi. S'il y a de la fraude à repréſenter comme une vérité, ce qu'on ſait être un menſonge, il y a de la lâcheté à ne pas avouer une vérité qu'il eſt néceſſaire de dire. Je me flatte que je ſuis également éloigné de l'un & l'autre de ces défauts; & je ne rétracterai jamais le fait que j'avance ici. — Oui, les Abyſſiniens mangent de la chair vivante, & j'ai été obligé moi-même de participer, pendant pluſieurs années, à cette déſagréable & féroce maniere de ſe nourrir. Je dirai plus; je ſuis certain que quand on aura lu mon ouvrage d'un bout à l'autre, il ſe trouvera peu de perſonnes qui, ſi elles ont aſſez de candeur pour l'avouer, ne ſoient honteuſes d'avoir jamais eu des doutes ſur ce fait.

Le 20 à onze heures du matin, nous plantâmes notre tente ſur les bords d'un ruiſſeau très-clair & très-rapide, & au milieu d'une petite plaine. L'endroit où nous étions ſe nomme Mai-Shum. Il n'y a point de village, du moins nous n'en vîmes pas. Un payſan avoit fait, de chaque côté du ruiſſeau, un joli petit jardin, où il y avoit en abondance de l'ail, des

(1) Voyez l'introduction de cet ouvrage où j'ai parlé de ce fait, à l'occaſion de la tribu Arabe des Welled Sidi Booganuim.

oignons, & une espece de citrouille qui me parut d'un goût approchant du melon. Le jardinier jugea, en voyant nos armes & nos chevaux, que nous étions des chasseurs. Soudain il vint nous offrir un présent des fruits de son jardin, & il nous pria de le délivrer d'un grand nombre de sangliers qui ravageoient sans cesse ses plantations, & dont il étoit aisé d'appercevoir les traces de tous côtés. On trouve rarement dans ces contrées, des exemples d'une industrie pareille à celle qu'annonçoient les travaux de cet homme, & à ce titre, il méritoit des encouragemens. Aussi, après l'avoir récompensé de ses dons, j'envoyai deux de mes gens avec lui dans les bois, & je montai moi-même à cheval; car mon cheval Mirza avoit, ainsi que son maître, repris des forces & de l'embonpoint à Adowa, sous le toit hospitalier de notre ami Janni.

Dans l'espace de deux heures nous tuâmes cinq gros sangliers. L'un d'eux avoit six pieds neuf pouces de long. Il courut deux milles de chemin avec tant de vîtesse, que nos chevaux avoient peine à le suivre, & quoiqu'il fût percé de deux pesantes lances armées de fer, personne n'osoit s'en approcher à pied, & il se défendit plus d'une demi-heure. Enfin, comme il ne me restoit d'autre arme qu'un pistolet d'arçon, je m'en servis pour le tuer. Mais ce qu'il y eut de fâcheux, c'est qu'après que notre chasse eut été couronnée par tant de succès, nous n'osâmes point profiter de l'excellent gibier que nous venions de tuer. Les Abyssiniens ont le porc en horreur; & moi j'étois attentif à ne pas les offenser; car nous n'étions pas fort éloignés de la capitale.

Nous partîmes de Mai-Shum le 21 à sept heures, & nous

marchâmes dans un pays découvert, en partie semé de teff, rempli d'avoine sauvage & de mauvaises herbes. Nous traversâmes ensuite plusieurs petites collines que nous montions & descendions alternativement, ce qui nous occasionnoit plus de plaisir que de fatigue. Plus nous avancions, plus nous trouvions de jasmin; c'étoit l'arbuste le plus commun du pays. Nous en vîmes de diverses especes; l'une avoit cinq, l'autre neuf, l'autre onze pétales. Les agams n'en avoient que quatre, & leurs fleurs étoient toutes blanches. Plusieurs jasmins avoient la fleur jaune & orange. Il y avoit aussi des arbres magnifiques de Kunnual & de Boha, couverts de fleurs & de fruits: c'étoit les premiers de cette espece que j'eusse encore vu.

Nous descendîmes alors dans la plaine de Selech-Lecha. Le village du même nom étoit à deux milles de nous. La campagne a, en cet endroit, un air de gaieté & de bonheur supérieur à tout ce que j'avois jamais vu dans le même genre. Poncet (1) a bien raison quand il la compare aux plus belles parties de la Provence. Le chemin que nous suivions étoit, de chaque côté, bordé de haies d'arbrisseaux en fleur, parmi lesquels on distinguoit le chevrefeuil. Il n'y en a qu'une espece, & c'est la même que nous connoissons en Angleterre. Mais sa fleur, plus grande & plus blanche, n'est point colorée en dehors, comme la nôtre. De beaux arbres de toutes les hauteurs, étoient semés çà & là; & des pampres chargés de petits raisins noirs d'un parfum délicieux, pendoient en festons entrelacés

(1) Voyage de Poncet, pag. 99.

d'un arbre à l'autre, comme si la main de l'homme les eût arrangés avec art.

Après avoir passé cette plaine charmante, nous entrâmes dans un pays tout différent, & nous suivîmes les défilés qui servent de chemins entre des montagnes couvertes de bois & de broussailles. Là nous campâmes sagement, comme font les autres voyageurs, auprès de l'endroit où l'on puise de l'eau, & nous étions environnés d'arbustes qui nous empêchoient d'être vus d'aucun côté.

Les bohas croissent là en abondance, & ils étoient d'une extrême beauté, ce qui m'engagea à laisser passer la caravane, & à mettre pied à terre pour pouvoir dessiner un de ces arbres à mon choix. Mais tout-à-coup j'entendis nos gens crier : » Voleurs! Voleurs! » — Soudain je sautai sur ma mule, je courus vers l'endroit d'où venoit l'alarme, & je vis avec étonnement une partie de mon bagage qu'on avoit jetté à terre, quelques-uns de mes domestiques qui rechargeoient leurs animaux, d'autres qui fuyoient, d'autres à pied qui ramenoient des mulets de charges. Tout étoit enfin dans la plus grande confusion possible. Ayant gagné la lisiere d'un bois, ils commencerent à faire face & à préparer leurs armes à feu. Cependant j'apperçus en même-tems les deux Officiers du Roi d'Abyssinie & le guide que Janni nous avoit donné, occupés à planter leur tente, tandis que mon cheval paissoit paisiblement à côté d'eux. Je défendis à mes gens de faire feu, jusqu'à ce que je leur en eusse donné l'ordre, & je galopai du côté de la tente. Mais je fus salué en chemin par une grêle de pierre qu'on lança du milieu des buissons, & dont un coup

me bleſſa au pied. Au même inſtant je reçus ſur le ventre un coup de citrouille qui n'étoit pas mûre, & qui m'auroit fait beaucoup de mal ſans une groſſe toile de coton qui me ſervoit de ceinture, & faiſoit pluſieurs fois le tour de mon corps. Comme les voleurs combattent avec d'autres armes que des citrouilles, je fus bientôt hors d'inquiétude.

CEPENDANT malgré l'accueil déſagréable qu'on me faiſoit, je m'avançai vers les aſſaillans, en leur criant : » Nous ſommes vos amis & les amis du Ras Michael; nous ne voulons » que vous parler, & vous offrir les choſes dont vous aurez » beſoin «. On ne me répondit qu'en me jettant de nouvelles pierres, mais qui ne m'atteignirent point. Penſant alors que mon fuſil pouvoit leur inſpirer de la crainte, je le donnai à tenir à Yaſine. Deux hommes ſortirent alors des brouſſailles, & firent beaucoup de plaintes auxquelles je ne compris autre choſe ſinon qu'ils nous accuſoient de leur avoir fait tort. En un mot, voici de quoi il s'agiſſoit. L'un des Maures de notre caravane avoit pris une botte de paille & l'avoit donnée à manger à ſon âne; & auſſi-tôt le payſan, à qui appartenoit cette paille, avoit alarmé le village. Chaque habitant avoit pris la lance & le bouclier; mais aucun d'eux n'avoit oſé avancer, de peur des armes à feu, & ils s'étoient contentés de nous jetter des pierres de derriere les buiſſons où ils s'étoient cachés. Cependant nous leur dîmes que quoiqu'en ma qualité d'hôte du Roi, j'euſſe droit à me faire fournir toutes les choſes qui m'étoient néceſſaires, j'étois prêt à les leur payer, pour peu qu'ils euſſent de répugnance à me les donner de bonne volonté; mais qu'ils n'avoient qu'à ceſſer de jetter des pierres, ſans quoi nous ferions feu ſur eux.

Notre tente étoit plantée, tout étoit remis en ordre; & nous conclûmes un traité avec les habitans. Ils consentirent à nous vendre les choses dont nous avions besoin; mais ils y mirent des prix extravagans, auxquels pourtant j'étois satisfait d'adhérer. Cependant bientôt un homme du village, qui connoissoit un des Officiers du Roi, lui apprit que la botte de paille prise par le Maure, n'étoit que le prétexte de leur insurrection, mais que la véritable cause venoit d'une nouvelle répandue dans le pays, par laquelle on disoit que Michael avoit été vaincu par Fasil, & que les habitans ne redoutant plus la sévérité du Ras, s'abandonnoient à leurs excès accoutumés; & nous prenant pour une caravane de marchands Mahométans, avoient résolu de nous voler.

Welleta Gabriel, petit-fils du Ras Michael, avoit le commandement de cette partie du Tigré; mais âgé seulement de treize ans, il n'étoit ni dans sa province ni dans l'armée de son grand pere; il se tenoit à Gondar: il n'y avoit alors qu'Ozoro Welleta Michael sa mere, dont la maison étoit précisément sur une montagne vis-à-vis de nous. Un des Officiers du Roi s'étoit dérobé furtivement, & étoit allé rendre compte à cette dame de ce qui se passoit, & le même soir un corps de troupes vint dans le village enlever les chefs de l'insurrection, & nous mit en repos pour le reste de la nuit. Les gens d'Ozoro Welleta Michael nous porterent des provisions de sa part, avec des excuses pour ce qui venoit de se passer, & le conseil de nous tenir sur nos gardes pendant le reste du voyage. Ils nous assurerent positivement qu'il n'y avoit point eu d'action entre Fasil & le Ras Michael. Ils nous dirent au contraire en confidence,

que Fasil avoit décampé de Buré & s'étoit retiré à Metchakel, où probablement il repasseroit le Nil pour se tenir dans sa patrie, jusqu'à ce que les pluies obligeassent le Ras Michael de retourner à Gondar.

Nous partîmes de Selech-Lecha le 22 à sept heures du matin, & une heure après nous passâmes à deux cens pas d'un village que nous laissâmes à notre gauche. Nous n'y vîmes personne : mais à un demi-mille plus loin nous apperçûmes soixante ou quatre-vingt hommes armés, & on nous dit qu'ils étoient résolus de s'opposer à notre passage, à moins qu'on ne leur rendit leurs camarades enlevés la nuit précédente à Selech-Lecha. Les gens qu'Ozoro Welleta Michael nous avoit donnés pour nous servir d'escorte, prirent cela pour une insulte, & me conseillerent de tourner soudain à gauche, & de gagner un autre village au pied de la montagne où étoit située la maison de Welleta Michael, mere de leur jeune Gouverneur, parce que nous trouverions là des forces suffisantes pour mettre nos agresseurs à la raison. Nous tournâmes donc à gauche; & marchant à travers d'épaisses brouffailles, nous atteignîmes la montagne au pied de laquelle est le village, à la vue de la maison du Gouverneur, & nous parûmes sur le sommet précisément à l'instant où une vingtaine de nos ennemis arrivoient au bas.

Les gens du Gouverneur nous dirent, que si les ennemis avançoient un pas de plus, il falloit faire feu sur eux, & qu'ils se disperseroient à l'instant, mais que si nous ne prenions pas ce parti, ils nous couperoient le chemin du village.

lage. Cependant je ne pus approuver leur raisonnement. Je pensai au contraire que si le village étoit assez fort pour nous protéger comme nous le désirions, les vingt hommes qui se mettroient entre lui & nous courroient risque de se voir exterminer ; mais que si le village n'étoit pas assez fort, & que nous voulussions commencer par répandre du sang, nous nous exposerions à perdre la vie devant un ennemi supérieur en force. Je me contentai donc de faire dire à nos vingt assaillans de s'arrêter, & d'envoyer un seul d'entr'eux pour me parler ; & comme ils ne firent aucun cas de cette proposition, je donnai ordre à Yasine de décharger un gros mousquet par-dessus leurs têtes, de maniere à ne pas les toucher. A ce coup ils prirent tous la fuite, & il accourut autour de nous une foule d'habitans des autres villages. Je crois même que beaucoup de ceux qui avoient été contre nous se mêlerent à ceux qui venoient nous défendre. Nous paroissions déja avoir une petite armée, & en moins d'une demi-heure nous fûmes joints par une nouvelle troupe de soldats de la maison du Gouverneur, vingt desquels étoient armés de lances & de boucliers, & les autres de fusils. La multitude se dispersa devant nous ; & à dix heures nous arrivâmes avec notre escorte près de la ville de Siré. Nous choisîmes un poste très-fort dans une vallée profonde, à l'extrémité occidentale de la ville, & nous y plantâmes notre tente.



CHAPITRE VI.

Route de Siré à Addergey.

La Province de Siré s'étend des murs d'Axum aux rives du Taccazzé. La ville de Siré est située auprès d'une vallée étroite & profonde, où le chemin est presqu'impraticable. Au milieu de cette vallée coule un ruisseau bordé de palmiers, dont plusieurs s'élevent à une hauteur prodigieuse, mais ne portent aucun fruit. Ces arbres sont les premiers de leur espece que j'aye vu en Abyssinie.

La ville de Siré, plus grande que celle d'Axum, fait face à la vallée & forme un croissant, qui se prolonge un peu plus vers l'extrémité occidentale. Toutes les maisons sont d'argile, & leur couverture de chaume forme un cône comme dans tout le reste de l'Abyssinie. Siré a une manufacture de grosses toiles de coton, qui servent de monnoie dans la province du Tigré. Chaque piece de cette toile a une aune un quart de large & vaut une drachme, c'est-à-dire la dixieme partie d'un wakea d'or (1). Indépendamment de ces toiles, les grains de verres, les aiguilles, le cohol, & quelquefois même l'encens, sont regardés comme une monnoie courante. Mais ces articles dépendent beaucoup des circonstances. Le dernier est rarement demandé; & le premier est sujet aux caprices de la mode, qui change souvent chez ces barbares.

(1) Un dixieme de Wakea d'or vaut près d'un ducat Impérial, environ six francs.

Alors tous les grains de collier, qui ne sont pas de la couleur & de la forme qui leur plaît, restent sans valeur. J'ai déja parlé de ceux qu'on préféroit à Kella. La même mode régnoit à Siré. Mais les habitans de cette derniere ville n'étoient point disposés à trafiquer avec nous. Ils sembloient mécontens de ce que Michaël Suhul vivoit encore, & ils attendoient avec impatience la confirmation de la nouvelle de sa défaite, pour pouvoir traiter à leur fantaisie les malheureux étrangers qui tomberoient entre leurs mains. Pour nous, nous étions les plus forts, & connoissant leurs mauvaises intentions, nous nous conduisions avec eux, à-peu-près de la même maniere qu'ils auroient voulu se conduire avec nous.

DANS la nuit du 22 Janvier, j'observai le passage de plusieurs étoiles au méridien; le 23 à midi, je pris la hauteur du soleil; & d'après ces diverses observations, je déterminai la latitude de Siré par les 14°. 4'. 35". nord. Le soir, j'observai une immersion du premier satellite de Jupiter, qui nous donna 38°. 0'. 15". de longitude à l'est du méridien de Greenwich.

QUOIQUE la ville de Siré soit située dans une des plus belles contrées du monde, elle a des inconvéniens particuliers. Il y regne presque continuellement des fievres putrides très-dangereuses; & à mon passage ces fievres emportoient chaque jour un grand nombre de gens. La maniere dont les habitans en agissoient avec moi, ne me fit pas penser que je dusse courir risque d'attraper leur maladie en leur donnant des secours. Je les laissai donc se débattre avec leur fievre, sans m'en mêler aucunement.

TANDIS que nous étions à Siré, nous reçûmes l'heureuse nouvelle de la victoire du Ras Michaël à Fagitta. Il en étoit venu aux mains avec Fasil, & après lui avoir tué dix mille hommes, il avoit dispersé le reste de son armée. Quoique ce récit ne fût point encore confirmé, il frappa de terreur tous les mutins, & chacun rentra dèslors dans le devoir, de peur d'encourir la disgrace du sévere Ras; car personne n'ignoroit que Michaël puniroit d'une maniere prompte & terrible les moindres fautes, & sur-tout les fautes de ceux qui ne l'avoient point suivi au combat.

Le 24, à sept heures du matin, nous abattîmes nos tentes, pour nous éloigner de Siré, & bientôt après nous entrâmes dans une vaste plaine. Il nous fut impossible, toute cette matinée, de distinguer devant nous les montagnes. Notre vue n'y pouvoit atteindre; car je n'appelle point montagnes quelques monticules qui s'élevent dans la plaine, qui ne sont couvertes que d'herbes, & où l'on avoit en ce tems-là mis le feu, afin d'avoir de meilleurs pâturages aux nouvelles pluies. Le pays est également plane & découvert du côté du nord; & quoique nous n'y pussions découvrir aucun village, il nous sembla bien peuplé; car nous vîmes beaucoup de gens dans la plaine, les uns occupés à faire leur récolte, les autres à garder leurs troupeaux. Vraisemblablement les villages nous étoient dérobés par les montagnes que nous laissions à côté.

A quatre heures nous nous arrêtâmes à Maisbinni, au pied d'une montagne haute, escarpée, absolument stérile, & toute entiere de marbre très-dur & d'une couleur rouge

tirant ſur le pourpre. Derriere cette montagne eſt le petit village de Maisbinni ; & au ſud il y a une montagne encore plus élevée que la premiere, & dont le ſommet uni & taillé à pic reſſemble à une muraille. Près de l'endroit où notre tente étoit plantée, couloit la petite riviere de Maisbinni, fort paiſible alors, mais rapide & terrible en hiver. Sa direction eſt d'abord au nord, puis elle tourne au ſud-oueſt, & tombe de chûte en chûte, de plus de cent pieds de haut, dans une vallée étroite qu'elle traverſe pour aller ſe jetter dans le Tacazzé. Maisbinni offre un aſpect magnifique & ſauvage, qu'on peut comparer aux plus grandes beautés de la nature dans le même genre.

Ce jour-là fut le premier jour ſombre & nébuleux que nous euſſions vu en Abyſſinie. Le ſoleil ſe cacha pluſieurs heures de ſuite, ce qui nous annonçoit que nous approchions du grand fleuve Tacazzé (1).

Le 25 nous nous mîmes en route à l'heure accoutumée, & nous ſuivîmes un chemin ombragé d'arbres de différentes eſpeces. Au bout d'une demi-heure, nous paſsâmes la riviere de Maisbinni, qui en cet endroit court vers l'oueſt. Nous marchions encore à travers la même plaine que la veille : mais le chemin étoit inégal & rempli de crevaſſes. A dix heures nous fîmes halte dans la plaine de Dagashaha. Nous voyions à environ deux milles de nous, une montagne iſolée s'élever en forme de pain de ſucre ; nous avions au ſud-oueſt

(1) C'eſt le fameux fleuve Siris.

un bois fort clair, & à l'oueſt la riviere, qui couroit dans un terrein ſpongieux, ſale & rempli de fondrieres.

DAGASHAHA eſt un canton froid & déſagréable. Mais la montagne que nous voyions au loin nous ſut très-utile, parce qu'elle nous ſervit à nous aſſurer de notre poſition. En partant de Dagashaha, nous vîmes encore les hauts monts du Samen, dont le Lamalmon eſt ſans contredit le plus élevé. C'eſt ce Lamalmon qu'il faut franchir pour ſe rendre à Gondar. Nous vîmes auſſi le pays inégal & montueux de Salent, adjacent aux montagnes du Samen. De Maisbinni à Dagashaha nous n'avions pas apperçu un ſeul village, ni rien dans la campagne qui annonçât une culture ſoignée & une grande population. A la vérité, nous étions ſur les frontieres de deux Provinces depuis long-tems en guerre.

CE fut le 26, à ſix heures du matin, que nous partîmes de Dagashaha. Nous marchions dans une plaine bien unie, mais inculte & inhabitée. Elle étoit couverte de joncs & de brouſſailles, & abſolument privée d'eau. Enfin nous découvrîmes à notre gauche & à environ trois milles de notre chemin, le ſolitaire village d'Adega, le ſeul que nous euſſions vu dans ce canton. A huit heures nous arrivâmes à l'entrée d'une profonde vallée, à l'extrémité de laquelle coule le Tacazzé, qui eſt, après le Nil, le plus grand fleuve de la haute Abyſſinie. Sa principale branche eſt près d'un endroit appellé Souami Midre, dans la plaine d'Angot, pays découvert à deux cens milles au ſud-eſt de Gondar. Le Tacazzé a,

comme le Nil, trois ſources principales. Non loin de Souami Midre eſt le petit village de Gourri (1).

L'ANGOT eſt maintenant poſſédé par les Gallas, dont le chef, Guangoul, eſt le principal des Gallas occidentaux, qui furent autrefois les plus redoutables ennemis des Abyſſiniens.

LA ſeconde branche du Tacazzé vient de Dabuco, ſur les frontieres du Begemder, d'où paſſant entre le Gouliou, le Laſta, & le Belleſſen, elle ſe réunit à la premiere branche & ſépare le Tigré de l'Ambara. La diviſion de ces deux pays vient principalement du langage. Tout ce qui eſt ſur la rive orientale du Tacazzé, eſt appellé Tigré, & tout ce qui eſt à l'occident, depuis le Tacazzé au Nil, le pays de Gojam & des Agows, s'appelle Amhara, parce qu'on y parle l'Amharic & non le Tigré ou le Geez. Cependant il ne faut point qu'on s'imagine que ce ſoient les ſeules langues en uſage dans ces deux pays. Il y a un nombre infini de dialectes dans les divers petits diſtricts qui les compoſent. Il eſt même quelques cantons, où l'on n'entend ni l'Amharic ni le Geez.

JE me ſuis déja ſuffiſamment étendu ſur les noms, l'hiſtoire, les mœurs des nations qui habitent les environs du Tacazzé. Ce fleuve ſe nommoit le Siris, ou le fleuve de la Canicule, lorſque ce peuple noir & maintenant ſauvage, le Cushite de l'iſle de Méroé réſidoit ſur ſes bords. On l'appelle encore le Tannush Abay, où le moindre des deux

(1) Ce mot ſignifie froid.

fleuves que grossissent les pluies du tropique ; & ce nom lui fut donné par les paysans, qui le comparoient avec le Nil. Il fut le Tacazzé, dans le pays de Derkin, habité par les Takos, jusques à l'endroit où il se réunit au Nil dans le Beja ; & il fut enfin l'Astaboras pour ceux des anciens qui prirent le Nil pour le Siris. Il est maintenant l'Atbara, & il donne son nom à cette péninsule qu'il borne du côté de l'orient, comme le Nil la borne à l'occident, & qui étoit anciennement l'isle de Méroé : mais jamais ce fleuve ne se nomma le Tekesel, comme l'ont dit quelques Auteurs, qui ont fait dériver ce nom de Taka, mot éthiopien, qui signifie indubitablement crainte, malheur, tristesse. Non, jamais le Tacazzé ne put avoir une semblable étymologie. C'est un des fleuves les plus agréables à la vue qui soient au monde. Ses bords sont ombragés d'arbres majestueux, & couverts d'arbustes & de plantes, dont les fleurs odorantes peuvent le disputer à celles des plus brillans jardins. Son onde est limpide, & d'un goût parfair. Enfin on pêche diverses especes d'excellent poisson dans ses eaux, & on trouve beaucoup de gibier sur ses rives.

Il faut pourtant avouer que pendant les débordemens, les choses changent de face. Le Tacazzé reçoit alors dans son sein un tiers des pluies qui tombent en Abyssinie ; & nous vîmes à notre passage, par des marques qui s'étoient conservées, que ce fleuve étoit monté, l'année précédente, à dix-huit pieds au-dessus du fond de son lit ; encore, ne savons-nous pas si c'étoit là le point de sa plus grande crue. Il y avoit donc eu au moins trois brasses d'eau dans son lit ; & cette masse prodigieuse se précipitant avec fureur

fureur du haut des monts, & déracinant dans ſa courſe les arbres & les rochers, dont les fragmens entraînés font un bruit ſemblable au tonnerre, que répetent les échos de cent montagnes, fait penſer aſſez naturellement qu'on auroit pu lui donner avec raiſon le nom de *terrible*. Mais il faut conſidérer que dans le tems où le Tacazzé déborde, tous les autres fleuves d'Abyſſinie débordent également, & font les mêmes ravages. Le Tacazzé n'a donc point d'effets particuliers, auxquels il pût devoir un tel nom. Voilà du moins ce que je crois, laiſſant volontiers chacun maître de ſon opinion, ſur-tout en ce qui concerne les étymologies.

A huit heures & demi, nous commençâmes à trouver une pente aſſez douce juſques à l'endroit où nous traverſâmes le ruiſſeau de Maitamquet, nom qui ſignifie l'eau du baptême. Là, le ſentier étoit étroit, rapide, & contournoit les flancs d'une montagne couverte d'arbres de la plus grande beauté. A trois milles du Maitamquet, nous trouvâmes le principal gué du Tacazzé, dont le paſſage eſt sûr & commode; car le fond de la riviere eſt compoſé de petits cailloux, ſans mélange de ſable & de groſſes pierres. Le fleuve avoit alors deux cens pas de large au moins. L'eau en étoit très-claire, & couroit avec beaucoup de rapidité: mais il n'y en avoit pas plus de trois pieds dans l'endroit où nous le traverſâmes. C'étoit, à la vérité, le tems le plus ſec de l'année, tems où la plupart des rivieres d'Abyſſinie ceſſent de couler.

DANS le milieu du gué, nous rencontrâmes un déſerteur de l'armée du Ras Michael. Il portoit ſon fuſil ſur ſon épaule, & faiſoit marcher devant lui deux malheureuſes petites filles

d'environ dix ans, entiérement nues & mourant de faim, qui étoient la part du butin qu'il avoit eue, lorsqu'après la bataille, les troupes avoient ravagé le pays de Maitsha. Nous lui demandâmes s'il étoit vrai que le Ras eût remporté la victoire : mais il ne voulut point nous satisfaire. Tantôt, il nous dit qu'il y avoit eu une bataille, tantôt, qu'il n'y en avoit point eu. Il sembloit craindre que si l'un ou l'autre de ces faits nous paroissoit vrai, nous n'en profitassions pour nous emparer de son butin. Pour moi, j'étois loin de lui trouver l'air d'un conquérant. Il me sembloit plutôt n'être qu'un misérable poltron, qui en s'enfuyant avoit dérobé les deux infortunées qu'il emmenoit. Je lui demandai où étoit Michael? s'il étoit à Buré? lieu où il devoit naturellement être, s'il avoit vaincu Fasil. Mais il me répondit que non; que le Ras étoit à Ibaba, capitale du Maitsha. — Cela ne nous apprit rien de certain; parce qu'Ibaba étoit l'endroit où auroit dû aller d'abord Michael pour être à même d'envoyer des détachemens de son armée désoler le pays, plutôt que d'attendre le sort de la bataille. Enfin, nous prîmes congé du déserteur, à qui je donnai un peu de tabac & de farine de froment, qu'il reçut avec joie, mais sans vouloir me rien apprendre de plus.

Les bords du Tacazzé sont couverts de tamarins qui croissent jusques au bord de l'eau; & derriere ces arbres d'une médiocre grandeur, des arbres superbes portent leur tête jusques dans les nues, & semblent avoir acquis plus de vigueur en résistant souvent aux ravages du fleuve. Peu de ces arbres se dépouillent de leurs feuilles. Ils ont au contraire presque tous des fleurs, des fruits & du feuillage d'un bout à l'autre de l'an-

née. Ils en ont fur-tout en abondance pendant les fix mois que dure réguliérement le beau tems. Parmi ceux qui perdent leurs feuilles, on diftingue le Bohahab, appellé *Dooma* en Amharic. C'eft l'arbre le plus grand de toute l'Abyffinie ; le tronc n'en eft pourtant jamais fort haut. Il vient en diminuant, depuis le faîte jufqu'au pied ; & quoique ce foit affez régulier, l'effet n'en eft pas très-beau. Il reffemble affez à un grand canon. Ses branches font très-fortes & très-multipliées, & elles forment un angle un peu moins ouvert que par les quarante cinq degrés. Le fruit du Bohahab a la forme d'un melon allongé ; & ce fruit eft divifé en petites cellules remplies de graines noires, & qu'enveloppe une fubftance blanche, femblable à du fucre fin, & d'un goût doux & pourtant agréablement acidulé. Je n'ai jamais vu cet arbre, ni en fleurs, ni en feuilles. Il en eft déja entiérement dépouillé, quand le fruit pend à fes branches. Le bois du Bohahab, mou, fpongieux, ne peut être d'aucun ufage. Les abeilles fauvages en percent le tronc pour y dépofer leur miel, & ce miel eft préféré à tout autre par les Abyffiniens.

Quelque beau, quelqu'agréable que foit le Tacazzé, il a, comme toutes les autres chofes créées, fes inconvéniens particuliers. Depuis le mois de Mars jufqu'en Novembre que tombent les pluies, il eft très-dangereux de s'endormir fur fes bords. Tous les habitans, qui ne font que des voleurs & des affaffins, fe retirent dans les villages des montagnes, d'où ils defcendent pourtant pour piller les voyageurs, malgré toutes les peines que fe font données Michael Suhul, fon fils & fon petit-fils, Gouverneurs des provinces de Tigré

& de Siré, pour rendre ce passage sûr. Chaque mois il s'y commet quelque massacre.

Le poisson, qui abonde dans le Tacazzé, y attire beaucoup de crocodiles; & ces animaux sont si audacieux, si voraces, que quand le fleuve hausse un peu, on ne peut le passer que sur des radeaux, ou avec des peaux de bouc, remplies de vent. Les personnes qui s'y hasardent à gué, sont ordinairement dévorées. Il y a aussi beaucoup d'hippopotames qu'on appelle dans le pays des *Gomaris*. Nous ne les voyions point : mais la nuit, nous les entendions ronfler & mugir en plusieurs endroits du fleuve. Tandis que ces monstres peuplent les eaux, les lions, les hyenes remplissent les bois. Nous passions les nuits dans la crainte de ces animaux, parce que l'odeur de nos chevaux & de nos mulets en attiroit un grand nombre autour de notre tente.

D'après plusieurs observations détaillées, je trouvai que la latitude du gué du Tacazzé étoit de 13°. 42'. 45". nord.

Le Tacazzé sert, comme je l'ai déja dit, de borne à la province de Siré. En le passant, nous entrâmes donc dans celle de Samen, province ennemie; car elle étoit gouvernée par Ayto Tesfos, qui depuis le meurtre du Roi Joas, n'avoit ni posé les armes, ni voulu reconnoître Michael Suhul pour Ras, ni Hannès pour Roi. Il s'étoit retiré sur le sommet d'une montagne appellée *le Roc Juif*, à environ huit milles du gué du Tacazzé. Aussi, ces raisons-là & les charmes de l'endroit où nous étions campés, furent cause que nous ne quittâmes pas les bords du fleuve sans déplaisir.

Le 27 Janvier, nous nous remîmes en route, un peu après six heures du matin, & nous marchâmes quelque tems le long du fleuve. A six heures quarante minutes, nous arrivâmes au bord de l'Ingerohha, petit ruisseau qui prend sa source dans la plaine au-dessus, & qui traversant une vallée profonde, se jette bientôt dans le Tacazzé. A sept heures & demi, nous nous écartâmes du fleuve & nous gagnâmes les montagnes qui bordent la vallée au sud. Le chemin est étroit, tournoyant & aussi rapide que celui de l'autre côté, mais moins boisé. Ce qui le rend sur-tout désagréable, c'est qu'à chaque détour on voit perpendiculairement la vallée qui est au-dessous, & dont la profondeur offre un précipice affreux. A huit heures & demi, nous arrivâmes au sommet de la montagne, & une heure après, nous fîmes halte à Tabulaqué. Cette route nous avoit présenté de toutes parts des villages ruinés & abandonnés, monumens de la cruauté de Michaël, ou peut être de sa justice; car il est difficile de dire si les méchancetés, les violences, les vols continuels, commis par les habitans, ne méritoient pas un châtiment aussi févere.

Nous trouvâmes beaucoup de bergers qui faisoient paître leurs troupeaux dans la plaine; & nous recommençâmes à trafiquer. On nous fournissoit de la farine & d'autres provisions, & nous donnions en échange du cohol, de l'encens & des grains de verre. Cependant les jeunes femmes venoient seules à notre marché. Elles étoient d'un teint plus clair, plus grandes, & en général, bien plus belles que celles de Kella. Elles avoient le nez un peu plus applati que les autres abyssiniennes que nous avions déja vues: mais peut-être

eſt-ce là que le climat commence à faire ſentir ſon influence ſur cette partie du viſage, qu'il rend ſi difforme dans les negres en général, & principalement dans les Shangallas, dont le pays n'eſt qu'à deux journées de marche du Samen. Les jeunes femmes, avec leſquelles nous faiſions des échanges, étoient difficiles dans leurs marchés, à l'exception d'un ſeul, où elles paroiſſoient fort raiſonnables & fort généreuſes. Elles convenoient que leurs faveurs devoient ſe donner & non ſe vendre; & que de longues ſollicitations d'une part & des refus de l'autre, faiſoient perdre un tems qui pouvoit être plus agréablement employé. Les habitans de ce canton ſont moins gais que ceux de Kella; ils ont la converſation plus ſeche & plus ſentencieuſe. La langue du Tigré & l'amharic leur étoient également familieres: mais nous ſupposâmes qu'ils ne nous parloient la premiere que par complaiſance pour nous.

NOTRE tente étoit plantée à côté de la ſource de l'Ingerohha, au nord de la plaine de Tabulaqué. Cette ſource jaillit du ſein des rochers qui ſont au pied d'une petite éminence. L'eau étoit chaude, & couroit avec beaucoup de rapidité. Les gens du pays nous dirent qu'en hiver les pluies la faiſoient extrêmement gonfler; que ſa chaleur augmentoit encore, & qu'elle fumoit beaucoup. Nous en bûmes; nous la trouvâmes bonne & ſans aucun goût de minéral.

TABULAQUÉ, Anderaſſa & Menteſegla appartiennent au Shum d'Addergey & au Viceroi du Samen, Ayto Tesfos. La grande ville d'Hauza eſt à environ huit milles au ſud quart d'eſt de la ſource de l'Ingerohha.

Le 28, à six heures quarante minutes, nous continuâmes notre voyage. A sept heures & demi, nous vîmes le petit village de Motecha, perché sur le sommet d'une montagne, à un demi-mille au sud de notre route. A huit heures, nous traversâmes la riviere d'Aira; & une demi-heure après, celle de Tabul qui borne le district de Tabulaqué. Ce pays est couvert de bois. Il y a sur-tout une espece de roseau, ou de bambou, qu'on nomme *Shemale*, qui n'est point creux, & dont on fait les javelines légeres que lancent les gens de pied & les cavaliers, tant à la guerre qu'à la chasse.

Nous mîmes pied à terre sur le bord de l'Anderassa, petit ruisseau, qui en ce moment étoit presqu'à sec; mais qui donne pourtant son nom au district où nous étions. Son eau bourbeuse & d'un mauvais goût, va tomber dans le Tacazzé, comme celle de toutes les rivieres de ces cantons. Dans l'endroit où nous avions campé, Dagashaha nous restoit au nord-nord-est. Cette nuit-là, la rosée fut très-abondante; & c'étoit la premiere fois que nous en eussions vu depuis que nous étions en route.

Le 29, à six heures du matin, nous partîmes d'Anderassa, & nous marchâmes à travers des bois épais, mais dont les arbres étoient petits, & presqu'entiérement couverts par les roseaux, l'avoine sauvage & d'autres grandes herbes; de sorte que nous avions peine à distinguer le sentier. Nous ne laissions pas d'avoir des craintes sur le voisinage des Shangallas qui n'étoient qu'à deux journées à l'ouest-nord-ouest de nous, & qui font fréquemment des incursions dans le pays sauvage que nous traversions.

La ville d'Hauza est située sur une montagne au midi de ce canton. Nous continuâmes à marcher le long d'une colline, ayant à notre gauche la plus grande riviere que nous eussions vue, depuis que nous avions quitté les bords du Tacazzé.

A neuf heures, nous campâmes sur la petite riviere d'Angari, qui donne son nom à tout le pays, qui s'étend du Bowiha à l'Anderassa. L'Angari prend sa source à l'est, dans une plaine, près de Montesegla. Après avoir couru un demi-mille, cette riviere se précipite en cascade dans une vallée profonde, tourne au nord-est & va à deux milles & demi plus loin se jetter dans le Bowiha, un peu au-dessus du gué.

Le village d'Angari est sur le sommet d'une montagne, à deux milles au sud-sud-ouest de la riviere. Hauza, qu'on appelle une grande ville, parce qu'elle est l'assemblage de plusieurs villages, Hauza est à six milles dans le sud. La situation en est très-agréable. Elle se trouve au milieu de plusieurs montagnes, toutes différentes les unes des autres par leur forme extraordinaire. Il y en a qui ressemblent parfaitement à d'immenses colonnes; d'autres ont l'air de pyramides & d'obélisques, & d'autres enfin, forment des cônes réguliers. Tous ces monts, d'un accès impraticable, excepté pour ceux qui en connoissent bien les sentiers, servent en tems de guerre de refuge sûr aux habitans du Samen, & ont l'avantage d'être séparés par de petites plaines qui produisent du grain. Bien plus, sur des sommets qui paroissent inaccessibles, il y a des terreins planes, cultivés, & produisant assez de bled pour nourrir les gens qui s'y retirent, sans qu'ils aient recours aux habitans des vallées qui sont au-dessous

deſſous d'eux. Hauza ſignifie plaiſir, délice, & probablement, cette ville doit ſon nom à la maniere dont elle eſt placée. Peuplée de marchands mahométans, elle ſert d'entrepôt entre Maſuah & Gondar; auſſi, y a-t-il des habitans extrêmement riches.

Le 30 Janvier, à ſept heures du matin, nous partîmes d'Angari, & nous marchâmes d'abord le long de la riviere, étant obligés de grimper par un chemin très-difficile, ſur une haute montagne, couverte à-la-fois d'arbres & d'herbe, après laquelle nous trouvâmes la petite plaine de Monteſegla, entourée de montagnes, dont la perſpective eſt charmante. A ſept heures & demie, nous vîmes trois villages, dont deux à droite & un à gauche, auxquels on a donné le même nom de Monteſegla, & dont nous étions éloignés d'environ un demi-mille.

A neuf heures & demi, nous paſsâmes la petite riviere de Daracoy, qui ſépare le territoire de Monteſegla de celui d'Addergey. A dix heures un quart, nous fîmes halte à Addergey, près de la petite riviere de Mai-Lumi, nom qui ſignifie la riviere des Limons. Nous étions alors dans une plaine d'environ un mille quarré, bornée par des bois épais, diſpoſés de tous côtés en amphithéâtre. Derriere les bois, s'élevent des ſommets dépouillés de montagnes eſcarpées; & à moitié d'un de ces rochers, on voit un miſérable village qui y paroît ſuſpendu, & qui a à peine au-devant de lui un pas de terrein plane pour empêcher les habitans de tomber dans le fond de la vallée. Les bois ſont remplis de limons & de citroniers, d'où le pays a tiré ſon nom. A l'occident de

notre tente, étoit un endroit où la plaine se terminoit en précipice affreux.

La riviere de Mai-Lumi prend sa source au-dessus du village, & tombe dans le bois, où elle se divise en deux branches. L'une de ces branches passe au nord de la plaine, & l'autre va contourner le sud; puis elles se jettent dans la vallée au-dessous, s'y réunissent, vont à un quart de mille plus loin se précipiter en cascade, à cent-cinquante pieds de profondeur, & courent enfin, dans une direction sud-ouest, se joindre au Tacazzé. Le Mai-Lumi, très-violent & très-considérable en hiver, n'étoit à notre passage qu'un ruisseau paisible.

Derriere la vallée, on compte cinq montagnes, sur le sommet de chacune desquelles il y a un village. Le Shum réside sur la montagne qui est au milieu. Il nous témoigna une feinte bienveillance : mais au fond de l'ame, il n'étoit rien moins que bien disposé en notre faveur, & il auroit voulu pouvoir trouver un moment favorable pour satisfaire son avarice. Une nouvelle se répandit alors; on dit que le Ras Michael avoit été vaincu par Fasil; que Gondar s'étoit révolté; que tout étoit en armes dans le Woggora, & qu'ainsi, c'étoit perdre notre tems que d'aller tenter le passage du Lamalmon.

Mais nous devinâmes bientôt que cette histoire n'avoit aucun fondement, & nous aimâmes mieux croire ce que nous avions appris à Siré & à Adowa; c'est que le Ras Michael étoit vainqueur du rébelle Fasil. Nous étions même

d'autant plus fondés à compter fur cela, que s'il en eût été autrement, tous les endroits, placés entre le Tacazzé & Gondar, nous auroient été auffi funeftes que le Lamalmon pouvoit l'être. Le changement de lieu ne nous offroit aucun danger de plus. Nous favions quelles étoient d'un bout de l'Empire à l'autre les difpofitions des Abyffiniens pour Michael & pour fes amis; nous favions que notre sûreté dépendoit des nouvelles favorables qu'on recevoit de l'armée, & qu'il étoit de la plus grande importance pour nous de terminer notre voyage, avant qu'on apprît rien de fâcheux.

Tandis que nous étions à Addergey, les hyennes dévorerent pendant la nuit une de nos meilleures mules. Ces féroces animaux font là en très-grand nombre, ainfi que les lions, dont les rugiffemens terribles & continuels épouvantoient tellement nos pauvres bêtes, qu'elles n'ofoient même pas manger leur fourrage. Je portai plus loin les piquets de ma tente, & je fis mettre nos animaux en dedans. Janni m'avoit donné deux de ces clochettes de cuivre, qu'on met au cou des mulets. Je les fufpendis aux cordes de la tente; & le bruit que faifoient ces clochettes agitées par le vent, & la blancheur des cordes auxquelles elles étoient fufpendues, écarterent de nous les lions, qui font fans doute audacieux, téméraires, mais pourtant foupçonneux. Ils fe contenterent donc de rugir au loin dans les bois: mais nos mulets les entendoient, les fentoient; & le matin nous trouvâmes ces animaux, effrayés, & trempés de fueur.

Les voraces hyennes étoient plus difficiles à éloigner que les lions. Dans la nuit du 31 Janvier, j'en tuai une d'un coup

de fusil, & le 2 de Février j'en tirai une autre si près, que je crus l'avoir aussi tuée; mais soit que les balles fussent tombées de mon fusil avant que le coup partît, soit que je manquasse l'hyenne, elle grinça des dents, fit un saut, & s'avança fierement vers moi. Mais mon fusil étoit à deux coups; je fis partir le second, & j'étendis l'hyenne sur la place. Yasine & ses gens en tuerent une autre à coups de piques. Ces animaux s'approchoient de nous avec autant de tranquillité que des chiens ou d'autres animaux domestiques.

Cependant ce n'étoit pas encore là ce qui nous incommodoit le plus. De grosses fourmis noires, d'un pouce de longueur au moins, sortoient du fond de la terre, & mettoient en charpie nos couvertures de laine, notre tente, nos ceintures, & tout ce qu'elles pouvoient attraper. Nous avions déja vu beaucoup de ces animaux à Angari; mais à Mai-lumî ils étoient insupportables; leur piqûure causoit une inflammation soudaine & une douleur bien plus vive que la piqûre d'un scorpion. Cette espece d'insecte est appellée dans le pays *Gundan*.

Le premier de Février, le Shum envoya ses gens pour estimer, dirent-ils, nos marchandises, afin que nous pussions en payer les droits. Plusieurs Maures de notre caravane nous avoient quittés pour aller, par un chemin plus court, à Hauza. Nous n'avions au plus que cinq ou six ânes de charge, en y comprenant ceux d'Yasine. J'engageai nos visiteurs à ouvrir les boîtes de mes télescopes & de mon quart de cercle, ou plutôt je les leur montrai toutes ouvertes, parce que je venois de faire une observation; & ils ne purent s'empê-

cher d'être ébahis de choses qui leur étoient absolument nouvelles.

Le lendemain le Shum vint lui-même, & nous eûmes ensemble une violente altercation. Il insista sur la prétendue défaite de Michael. Je l'assurai du contraire; & je le priai de prendre garde que le Ras ne fût informé, à son retour, qu'il avoit cherché à accréditer un pareil mensonge. Je lui dis, en même tems, que nous savions que les gens de Michael nous attendoient au passage du Lamalmon, & qu'ainsi il ne devoit pas différer notre départ. Mais, pour toute réponse, le Shum me menaça de m'envoyer à Ayto Tesfos. — Je lui répliquai que je ne le craignois point, parcequ'Ayto Tesfos étoit non-seulement ami d'Ayto Aylo, sous la protection duquel j'étois, mais encore l'un des Officiers de l'Itcheghé, & qu'il étoit plus vraisemblable qu'il le puniroit pour en avoir mal agi avec moi, que non pas qu'il l'approuveroit; & que cependant je ne souffrirois ni qu'il m'envoyât à Ayto Tesfos, ni qu'il me détournât d'un seul pas de ma route. —— Il me dit alors que j'étois fou; & il se retira pour tenir conseil avec les gens de sa suite. Au bout d'une demi-heure il revint, & me parut un tout autre homme. Il m'annonça qu'il m'expédieroit le lendemain matin; & qu'en attendant il m'enverroit le soir quelques provisions. Un tel secours nous étoit véritablement nécessaire; car nous n'avions de farine que ce qu'il nous en falloit précisément pour un repas; il n'y avoit rien à acheter dans le misérable village perché sur le rocher voisin; & pas un seul des habitans des cinq autres villages du Shum ne s'étoit approché de nous, parce qu'apparemment leur petit tyran le leur avoit défendu.

SITÔT que le Shum adoucit ſon ton, j'adoucis le mien, je lui fis même un petit préſent; & il s'en alla en me réitérant ſes promeſſes : mais la ſoirée ſe paſſa ſans que nous viſſions arriver des proviſions, & le lendemain le Shum ne parut pas de tout le jour; de ſorte qu'après nous être préparés à partir le jour ſuivant, nous allâmes nous coucher, ſans craindre que notre ſouper nous incommodât; car nous n'avions rien mangé depuis notre déjeûner.

LE pays des Shangallas eſt à quarante milles au nord nord-oueſt, & même un peu plus à l'oueſt d'Addergey. Tout le canton, à prendre des bords du Tacazzé, eſt appellé *Salent*, dans le langage du Tigré, & *Talent* en Amharic. Cette différence provient ſans doute de ce que, dans l'origine, ce nom commençoit par les deux lettres Tz, & qu'en Tigré on a omis la premiere, & en Amhara la ſeconde.

LE 31 Janvier, étant à Addergey, je pris la hauteur du ſoleil à midi, & la nuit j'obſervai le paſſage de ſept étoiles au méridien; & par ces différentes obſervations, je trouvai que la laditude de notre halte étoit de 13 degrés 24 minutes 56 ſecondes nord. Le lendemain matin, d'après une immerſion du ſecond ſatellite de Jupiter, je conclus que la longitude du même lieu devoit être de 37 degrés 57 minutes à l'eſt du méridien de Groenwich.

NOUS partîmes d'Addergey le 4 Février, à neuf heures & demie du matin. Preſſés par la faim, nous avions même réſolu de partir de meilleure heure, & nous nous étions en conſéquence levés à l'aube : mais quand nous eûmes plié notre

tente, nous nous apperçûmes que la perte d'une de nos mules nous obligeoit à arranger notre bagage autrement que nous ne l'avions fait jusques-là; & pendant que nous nous en occupions, une hyenne, que nous n'avions pas apperçue parce qu'il ne faisoit pas encore bien jour, s'attacha à un des ânes de Yasine, & lui arracha presque toute la queue. Je ramassois en ce moment les piquets de ma tente, & j'avois appuyé contre un arbre mon fusil, armé de sa bayonnette; car à la pointe du jour, comme à l'entrée de la nuit, il faut, dans ces pays là, se tenir toujours en garde contre les voleurs. Un jeune domestique de Yasine, appercevant l'hyenne, le premier, se saisit soudain de mon fusil, & le tira sur l'animal précisément au même instant qu'Yasine, tenant un des poteaux de la tente, couroit au secours de son âne, & reçut le coup sur la main gauche, entre le pouce & l'index. Heureusement le fusil n'étoit chargé qu'avec une seule balle, qui glissa sur sa main. Le jeune homme jetta aussi tôt le fusil. L'hyenne lâcha l'âne; mais elle fit face à Yasine, qui, sans s'amuser à choisir des armes, lui donna un si rude coup sur la tête qu'il l'abattit; après quoi nos autres compagnons l'acheverent bientôt à coups de piques.

Nous portâmes nos secours à Yasine, & nous reconnûmes que sa blessure n'étoit qu'une bagatelle; d'ailleurs il n'étoit pas homme à s'alarmer aisément dans ces sortes d'occasions. Son pauvre âne avoit été bien plus maltraité par l'hyenne; la queue ne lui tenoit plus que par un morceau de peau, & il fallut la lui couper, pour lui brûler ensuite la plaie : mais comme nous n'avions pas eu de quoi faire du pain pour déjeûner, nous n'avions point de feu, & nous fûmes obligés

d'attacher le bout de la queue avec de la ficelle, jufqu'à ce que nous euffions occafion de faire chauffer un fer.

Ce qui prouve l'exceffive voracité des hyennes, c'eft que les corps de celles que nous tuions dans la nuit, & que nous traînions loin de nous, étoient dévorés le lendemain matin par les autres. C'eft alors que j'obfervai, pour la premiere fois, que l'efpece de ces hyennes étoit différente de celles que j'avois vues en Europe,& qui y avoient été tranfportées d'Afie & d'Amérique.



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Route d'Addergey à Gondar, par le mont Lamalmon.

Les divers accidens dont je viens de rendre compte, furent cause que quand nous partîmes d'Addergey, le 4 Février, il étoit presque dix heures. Nous continuâmes d'abord à cotoyer les montagnes, dans un pays couvert de bois & d'herbe très haute, puis nous descendîmes rapidement dans une étroite & profonde vallée, dont les côtés avoient été bordés naguere de beaux arbres, que le feu avoit consumés quand on avoit voulu, suivant l'usage du pays, brûler les herbes féches. Cependant les racines de ces arbres poussoient des rejettons, dont quelques-uns avoient déjà jusqu'à huit pieds de haut. La riviere d'Angueah arrose cette vallée, & après avoir reçu dans son sein les ruisseaux voisins, elle va se jetter dans le Tacazzé. Cette riviere d'Angueah est très-claire & très-rapide; mais pourtant un peu moins que le Bowiha.

A l'instant que nous arrivions au bord de l'Angueah, nous apperçûmes à notre droite, le Shum d'Addergey qui nous coupoit le chemin. Sa troupe étoit composée en tout de neuf cavaliers & de quatorze ou quinze gens de pied fort mal acoutrés. Le Shum n'avoit qu'un fouet à la main; mais un jeune homme de bonne mine portoit son fusil devant lui, & le reste de la bande étoit armé de lances, les fantassins ayant des boucliers, & les cavaliers n'en ayant point. Nous pensâmes tous que ce parti nous en vouloit, & que quelque

renfort devoit venir le joindre ; car nous n'imaginions pas que neuf cavaliers osassent nous attaquer. Nous avions d'abord fait halte au bord de la riviere; mais les gens d'Ozoro Welleta Michael, qui nous escortoient, & qui ne devoient nous quitter qu'au Lamalmon, & le domestique de Janni, nous dirent de nous hâter de traverser la riviere, parce que le Gouvernement du Shum ne s'étendoit pas de l'autre bord.

NOTRE caravane avoit mis pied à terre, les Maures poussoient devant eux nos animaux, & moi je montai soudain à cheval. Les gens du Shum qui venoient à cinq cents pas de nous, tout au plus, voyant que nous entrions dans la riviere, hâterent leur marche. Un des leurs prit même le galop; mais lorsqu'il fut à vingt pas de moi, je lui criai de ne pas avancer plus loin s'il faisoit quelque cas de sa vie. Loin de refuser de m'obéir, il parut avoir envie de s'en retourner.

COMME je vis que mon bagage étoit déja en sûreté au pied d'une petite montagne, où mes domestiques l'avoient déchargé, & s'étoient rangés en bataille, je tournai la bride de mon cheval, & ayant Yasine à mes côtés, j'entrai dans la riviere. Le cavalier du Shum voulut de nouveau avancer; mais je lui criai encore de s'arrêter. Alors il montra du doigt la troupe qui étoit derriere lui, en disant: » Le Shum! « — Je lui répondis qu'il n'avoit d'abord qu'à s'arrêter, sans quoi je ferois feu sur lui. Cet homme rejoignit ses compagnons, avec qui il tint conseil une minute, puis ils s'avancerent tous ensemble jusqu'au bord de la riviere; ils s'y arrêterent, nous considérant, comme s'ils avoient envie de compter combien nous étions, & ensuite ils commencerent à entrer dans l'eau.

Soudain Yafine leur cria en Amharic, comme je leur avois moi-même crié en Geez, de ne pas s'approcher davantage, s'ils ne vouloient pas que nous fiffions feu fur eux. Ils s'arrêterent, ce qui nous prouva qu'ils n'étoient pas très-réfolus; & après un moment d'altercation, nous confentîmes que le Shum & fon fils, qui étoit le jeune homme qui portoit le fufil, paffaffent la riviere.

Le Shum fe plaignit beaucoup de ce que nous étions partis d'Addergey fans fa permiffion, & il nous reprocha de l'attaquer fur le grand chemin, & dans fon propre Gouvernement. » La jolie fituation, répondis-je, dans laquelle nous étions » à Addergey, où le Shum me laiffoit, moi l'hôte du Roi, » dans l'alternative de mourir de faim ou d'être dévoré par » les hyenes! «

» Ce n'eft point votre Gouvernement, dit le domeftique » de Janni, en s'adreffant au Shum; vous favez qu'Ayto Aylo, » mon maître, commande ici. — » Et qui vous attaque dans » le grand chemin, ajouta un des gens du Siré? Eft-on un ami » de la paix ou un brigand, quand on vient à cheval & armé » comme vous l'êtes? Ne vous auroit-il pas mieux convenu » de n'avoir qu'un mulet pour votre monture & des domeftiques à pied? Ou plutôt n'employeriez-vous pas mieux » votre tems en allant combattre les Gallas dans l'armée du » Roi & du Ras Michael, ainfi que vous l'aviez promis, que » de vous occuper à tourmenter les voyageurs? — » C'eft » un menfonge, répondit le Shum; je n'ai jamais promis » d'aller avec votre Ras. « — En prononçant ces mots, il leva fon fouet pour frapper l'Officier d'Ozoro Wellera Mi-

Bb 2

chael; mais cet homme, qui quoiqu'assez paisible, n'étoit pas d'un caractere à se laisser battre, lui cria soudain : » — Tu-» dieu! Shum! Si vous osez me menacer encore une fois, je » vous étends roide mort sous les pieds de vos chevaux; & je » suis certain que mon maître m'approuvera. N'appellez point » vos gens, car vous vous exposeriez à un malheur certain. » Vous auriez dû, avant de partir de chez vous, ôter le four-» reau rouge de votre fusil. Mais, que dis-je, vous oseriez » peut-être tirer, & vos soldats voudroient passer la riviere, » tandis que vous vous trouveriez seul en nos mains «.

» Amis, leur dis-je, vous connoissez mieux le sujet de vos » querelles particulieres que moi; ma seule affaire est de me » rendre au pied du Lamalmon le plutôt possible. Mais, » Shum, dites-moi, je vous prie, quelle affaire vous pouvez » avoir avec moi, & pourquoi vous m'avez suivi au-delà des » limites de votre Gouvernement? « — Il me répondit » que » je m'étois dérobé furtivement sans lui payer de péage. « — » Je ne suis point un marchand, lui répliquai je, je suis » l'étranger du Roi; & à ce titre, je n'ai point de droits à » payer. Cependant si une piece de toile de coton rouge de » Surate peut vous satisfaire, je vous la donnerai, afin que » nous nous séparions bons amis. « — » Il me dit que non, » parce que mon péage avoit été fixé par son conseil, à deux » onces d'or; & que si je ne les lui donnois pas, il me sui-» vroit jusqu'à Debra-Toon. « — » Faites-le garroter & con-» duisez-le à Debra-Toon, me cria l'Officier du Siré, ou » bien j'irai avertir le Shum de Debra-Toon, qui viendra le » faire lui-même. Par la tête de Michael, Shum! ajouta-t-il, » il ne se passera pas beaucoup de jours avant que je ne

» vienne vous arracher de votre lit, pour ce que vous venez
» de dire là «.

Je donnai ordre à notre caravane de charger les mulets. Soudain le Shum fit ſigne à ſes gens de paſſer la riviere: mais Yaſine, qui étoit vis à-vis d'eux, leur cria de s'arrêter. —
» Shum, lui dis-je, vous vous propoſez de nous ſuivre, dans
» l'intention, ſans doute, de nous faire du mal. Nous allons
» à Debra-Toon; vous voulez auſſi y aller. Venez-y donc
» avec nous; vous le pouvez en toute ſûreté: mais nous ne
» permettrons point à vos gens de vous accompagner; & s'ils
» nous menacent de nous faire le moindre mal, nous nous
» en vengerons certainement ſur vous. Voilà, continuai-je,
» en lui montrant un gros mouſquet, voilà de quoi faire diſ-
» paroître en un moment de deſſus la terre, cinquante per-
» ſonnes comme vous. Votre fils peut prendre ſoin de la con-
» duite de vos ſoldats, & nous prendrons ſoin de vous. Mais
» nous ne permettrons pas que vous vous réuniſſiez à eux,
» juſqu'à ce que nous ſoyons arrivés à Debra-Toon «.

Le fuſil du Shum n'avoit point encore été tiré de ſon fourreau le jeune homme qui le portoit demanda à parler en particulier à ſon pere; car ils ſe regardoient déja, l'un & l'autre, comme priſonniers. Leur converſation dura à-peu-près cinq minutes. Notre bagage étoit déja en chemin quand le Shum nous dit qu'il vouloit nous faire une propoſition; & voici comment il parla: » Puiſque vous n'avez point de marchan-
» diſes, & que vous allez trouver le Ras Michael, je me con-
» tenterai de la piece de toile de coton de Surate, dont le prix
» eſt d'environ quatre shellings; mais toutefois à condition

» que vous ne porterez pas des plaintes contre moi, & que » vous ne parlerez pas à Debra-Toon de ce qui s'est passé » entre nous. De mon côté, je vous jure qu'après avoir re- » joint mes gens, nous ne repasserons pas la riviere «. — La paix fut conclue à ces conditions. Je lui donnai la piece de toile de coton de Surate, & j'y ajoutai un peu de cohol & d'encens, & quelques grains de collier pour ses femmes. Je fis aussi présent au jeune homme qui portoit le fusil, de deux rangs de grainats pour mettre autour de ses jambes, & il en parut extrêmement satisfait. Le Shum se retira d'un air un peu triste. Ses cavaliers le joignirent au milieu de la riviere, & ils reprirent tous ensemble leur chemin en silence.

HAUZA est au sud-est, à huit milles de distance de l'endroit où nous étions alors. Ses montagnes, d'une forme extraordinaire & variée, nous offroient un aspect très-romantique. Celle de Debra-Toon, est l'une des plus élevées. Nous marchions droit à elle; & à une heure après midi nous mîmes pied à terre entre cette montagne & le village du même nom, dont nous étions éloignés d'environ un mille, & qui se trouve sur le flanc de la montagne au nord-ouest. Plus loin encore, dans la même direction, est un désert montueux, appellé Adebarea, c'est-à-dire, la contrée des esclaves. On lui a donné ce nom parce qu'il est dans le voisinage des Shangallas, & tout le pays est tantôt ravagé & tantôt inhabité.

LES montagnes de Waldubba, ressemblant à celles d'Adebarea, étoient à environ quatre ou cinq milles au nord de nous. Le nom de Waldubba signifie la vallée de l'Hyene. Waldubba

eſt peuplé de Moines, qui ſe ſont retirés volontairement dans ce pays mal ſain, dangereux & brûlant, pour conſacrer leur vie à la pénitence, à la méditation & à la priere. Les Grands d'Abyſſinie s'y retirent auſſi lorſqu'ils tombent dans la diſgrace, ou qu'ils ſont mécontents de la Cour. Ils ſe font alors raſer la tête, prennent une robe comme les Moines, vivent dans la ſolitude, & font des vœux, auxquels ils ſont bien réſolus de renoncer dès qu'ils le pourront ſans danger. Auſſi retournent ils enſuite dans le monde, laiſſant leur robe & leur ſainteté à Waldubba.

Les Moines de Waldubba ſont en grande vénération. Ils paſſent pour avoir le don de prophétie & faire des miracles. Auſſi, dans les tems de troubles, ils ſervent ordinairement d'inſtrument pour exciter le peuple. Ceux de ces Moines que j'ai vus à Gondar & à Koſcam ne pratiquoient jamais beaucoup d'abſtinence. Ils mangeoient & buvoient de tout ſans difficulté, & même avec excès. Mais ils diſoient qu'ils vivoient différemment à Waldubba, ce qui eſt peut-être vrai. Il y a auſſi beaucoup de femmes, qu'on peut appeller des Religieuſes, & qui, ſans demeurer habituellement à Waldubba, y vont ſouvent, & vivent avec les Moines dans une familiarité qui n'eſt peut-être pas purement ſpirituelle. Quelques-unes d'entr'elles trouvant alors que leur dévotion n'eſt pas aſſez ſatisfaite au milieu de toute la Communauté des Moines, ſe retirent ſur le ſommet des montagnes avec un ſeul hermite, & le ſaint couple y paſſe pluſieurs mois de ſuite, ne vivant que d'herbes & de racines. Au retour de ces hermites, on les cite comme des miracles de ſainteté. Ils ſont alors maigres, foibles, épuiſés. Mais je ne prendrai pas

fur moi de décider fi cela vient entiérement de leur nourriture, ou d'autre chofe; car je n'ai jamais vécu dans leurs hermitages.

Il regne prefque toujours à Waldubba des fievres très-dangereufes. Auffi les habitans ont-ils le teint d'une couleur cadavereufe. Les fréquentes incurfions des Shangallas en ont, en outre, fait périr un très-grand nombre, quoiqu'à ce qu'on dit, les prieres des Moines aient mis depuis quelque tems un terme aux incurfions de ces fauvages. J'imagine que les Religieufes doivent auffi avoir leur part à ce miracle; car elles font, ainfi que les Moines, bien plus renommées à préfent pour la fainteté & la pureté de leur vie, qu'elles ne l'étoient jadis. Cependant fans vouloir décrier l'efficacité de leurs prieres, j'avouerai que la caufe naturelle, qui arrête les Shangallas, c'eft la petite vérole, qui a emporté plufieurs de leurs tribus tout entieres, & conféquemment beaucoup affoibli leur nation.

L'eau eft fort mauvaife & peu abondante à Debra-Toon. Il n'y a qu'une feule fontaine. Nous avions d'abord réfolu de ne pas nous y arrêter : mais nous changeâmes d'avis, parce que, comme nous avions envoyé un de nos gens à Hauza acheter une mule pour remplacer celle que l'hyene avoit dévorée, & qu'il ne nous avoit pas encore rejoints, nous craignions qu'il ne tombât entre les mains du Shum d'Addergey, qui auroit pu faifir la mule pour fe dédommager des droits, dont il prétendoit que nous l'avions fruftré.

Nous voyions encore aifément le fommet pointu du Dagashaha

gashaha, qui portoit, ſuivant ma bouſſole, droit au nord-eſt. Depuis les bords du Tacazzé, nous n'avions pas rencontré un ſeul terrein en culture.

Le 5 Janvier, à ſept heures du matin, nous partîmes de Debra-Toon, & nous marchâmes le long d'une vallée profonde & couverte de bois. Le chemin par lequel on y deſcend eſt preſqu'à pic. L'Anzo, riviere auſſi claire, mais bien plus conſidérable & plus rapide que l'Angueah, traverſe cette vallée. Son lit eſt fort large, rempli de pierres d'une qualité bien moins dure que les rochers eſcarpés qui le bordent. Nous traversâmes la vallée, & nous remontâmes de l'autre côté par le chemin le plus difficile que nous euſſions trouvé depuis la vallée de Siré.

A dix heures nous nous trouvâmes entre trois villages. Nous en avions deux à droite & un à gauche. On les a nommés Adamara, d'après la montagne d'Adama, à l'eſt de laquelle eſt Tchober. Nous campâmes à onze heures préciſes au pied de cette montagne d'Adama, dans un petit terrein plane que nous rencontrâmes, après avoir traverſé un bois peu étendu & fort joli. Adama veut dire agréable, en amharic; & rien au monde n'offre un aſpect plus ſauvage & plus romantique que les environs de la petite plaine où nous nous étions arrêtés.

Tchober eſt adjacent au pied de la montagne, & environné de tous côtés, excepté au nord, d'une profonde vallée couverte de bois. De l'autre côté de la vallée on voit les monts eſcarpés, qui forment les bords de l'Anzo. Sur le

ſommet d'un de ces monts, taillé de la maniere la plus biſarre, on a bâti le village de Shahagaanah, qui ſemble ſuſpendu ſur la riviere. Par derriere s'élevent les monts de Salent, hachés très-irréguliérement, ſur-tout les plus rapprochés d'Hauza, avec leſquels on ne peut nullement comparer nos montagnes européennes. Au-delà de ces monts, on découvre l'immenſe & longue chaîne des monts du Samen, qui s'étendent preſque de niveau juſqu'au Lamalmon, dont le ſommet s'élevant en forme de cône & ſe perdant dans les nuages, eſt regardé comme un des plus hauts de toute l'Abyſſinie. C'eſt pourtant ſur la cime même de ce mont que, par je ne ſais quelle fatalité, paſſe la route que doivent ſuivre toutes les caravannes qui ſe rendent à Gondar.

Dès que nous eûmes traverſé la riviere d'Anzo, nous vîmes à notre droite la partie du Waldubba, remplie de bois & de précipices, où les Moines avoient coutume de ſe cacher, pour ſe dérober à la fureur des Shangallas, avant d'avoir trouvé le moyen plus commode de s'en délivrer par leurs prieres & leur ſainteté. Au-deſſus on voit Adamara, où les Mahométans poſſedent pluſieurs villages conſidérables, dont le voiſinage a peut-être auſſi contribué beaucoup à aſſurer le repos de ces Moines, qui menent une vie ſi pieuſe & ſi pure; & plus haut encore que les villages mahométans eſt Tchober, où nous campâmes.

Tout le pays qu'on trouve à gauche depuis les bords de l'Anzo juſqu'à ceux du Zarima, porte le nom de Shahagaanah. Il s'étend de l'eſt à l'oueſt, preſque parallèlement aux montagnes du Samen; & on y voit pluſieurs grands villages,

dont les habitans, très enclins au vol & à la rebellion, étoient alors révoltés.

AU-DESSUS du pays de Salent eſt celui d'Abbergalé, & au-deſſus de l'Abbergalé le Tamben, l'un des principaux cantons du Tigré. C'eſt-là que commandoit Kefla Yaſous, Officier de beaucoup de mérite, & qui s'étoit acquis une grande réputation dans l'armée abyſſinienne.

NOUS partîmes de Tchober le 6, à ſix heures du matin, & nous paſsâmes dans un bois, qui eſt ſur le côté de la montagne d'Adama. A huit heures un quart nous arrivâmes au bord de la riviere de Zarima, que nous traversâmes. Ses eaux limpides couloient ſur un fond de cailloux. Elle eſt à-peu-près de la même largeur que l'Anzo. Nous trouvâmes ſur ſes bords, ainſi que tout le long du chemin après l'avoir paſſée, les plus grands, les plus beaux arbres que nous euſſions vus depuis le Tacazzé. Au-delà de la riviere de Zarima, nous rencontrâmes un défilé étroit entre deux montagnes, où coule un ruiſſeau, que nous cotoyâmes juſques à l'endroit où la vallée eſt ſi reſſerrée, qu'il n'y a d'autre chemin que le lit même du ruiſſeau. Ce ruiſſeau s'appelle Mai-Agam, c'eſt-à-dire le ruiſſeau du Jaſmin; & il va ſe jetter dans le Zarima, non loin de l'endroit où nous le traversâmes. Le Mai-Agam étoit à ſec à ſon embouchure, parce qu'avant d'y arriver, ſes eaux ſe perdoient ſous le ſable : mais plus haut, où le fond reſte plus ſolide, nous trouvâmes une eau excellente, dont le courant doit être en hiver large, profond & rapide. A dix heures nous fîmes halte ſur ſes bords, ombragés de ces grands arbres appellés cummels, qui étoient alors

chargés de fleurs & de fruits. Nous y vîmes, en outre, une immense quantité d'autres arbres & de plantes curieuses. Les rives seules du Tacazzé nous avoient offert, en ce genre, un spectacle aussi varié. Il y a dans ce canton trois villages, dont l'un étoit à deux mille à l'ouest quart de nord de nous, l'autre au nord-nord-ouest à la même distance, & le troisiéme au sud-est quart de sud & à un mille seulement.

Le 7, à six heures du matin, nous commençâmes à gagner la montagne, & à sept heures un quart nous vîmes, du côté du levant, le village de Lik. Le canton de Muraff, pays rempli de montagnes hachées, qui ne s'élevent gueres au-dessus de l'horison, mais qui sont séparées par des vallées très-profondes, reste au nord-ouest, & la Walkayt est dans la même direction, mais beaucoup plus loin.

A huit heures un quart nous vîmes, à environ un mille au sud-ouest, le village de Gingerohha, situé sur une montagne adjacente au Lamalmon. A deux milles au nord-est de nous, & sur la montagne même que nous escaladions, paroissoit un autre village, celui de Taguzait. Les Jésuites appellent cette montagne Guza, & ils disent qu'auprès d'elle les Alpes & les Pyrennées ne sont que des taupinieres Cependant avec toute la déférence que je dois à leurs assertions, je me permettrai d'observer que la montagne de Guza, ou de Taguzait, qui sert de base au Lamalmon, n'a pas plus d'un quart de mille de haut.

A dix heures moins dix minutes, nous plantâmes notre tente dans la petite plaine de Dippebaha, placée sur le

fommet d'une montagne. Cent pas au-deffus de nous, il y avoit une fource qui fourniffoit à peine affez d'eau pour nous défaltérer, encore cette eau n'étoit-elle guère bonne. La plaine portoit des marques de l'exceffive chaleur du foleil; car elle étoit remplie de crevaffes qui formoient des précipices, & l'herbe y étoit réduite en pouffiere. Il y a là trois petits villages fi rapprochés l'un de l'autre, qu'ils ont l'air de n'en faire qu'un feul. Non loin de là, fur le fommet d'une petite montagne, paroît l'Eglife de Saint-George, environnée de grands arbres.

DEPUIS que nous avions paffé le Tacazzé, nous n'avions rencontré que des campagnes fauvages, que leur nature, il eft vrai, condamne à l'être, mais qui l'étoient alors davantage par rapport à la guerre civile qui les défoloit. Nous n'avions trouvé par-tout, excepté à Addergey, que des déferts abandonnés. La plaine de Dippebaha nous offrit un tout autre afpect. Il y avoit des prairies remplies d'arbuftes fleuris, tels que des jafmins & des rofiers de plufieurs efpeces, mais dont une feule porte des rofes odorantes. L'air y étoit frais & agréable, & un grand nombre d'habitans, qui alloient & venoient, animoit beaucoup la fcene.

NOUS rencontrâmes ce jour-là plufieurs moines & religieufes de Waldubba; j'aurois dû dire plufieurs couples, car ils n'alloient jamais que deux à deux. Ils nous dirent qu'ils revenoient du marché de Dobarké, village bâti fur le flanc du Lamalmon, précifément au-deffus de Dippebaha. Les moines & leurs compagnes, & fur-tout ces dernieres, rap-

portoient beaucoup de provisions; ce qui sembla me prouver que ces saintes personnes ne se nourrissoient pas des seules herbes de Waldubba. D'ailleurs toutes les religieuses étoient jeunes, grandes, bien faites, & leur visage n'annonçoit pas une longue mortification. Elles avoient au contraire l'air de vigoureuses montagnardes. Leurs provisions avoient sans doute été achetées en partie pour le couvent, & les moines devoient avoir eu le choix du marché, comme cela se pratique dans les pays catholiques. Ces moines étoient fort mal habillés, & avoient l'air très-misérable; malgré cela leur visage annonçoit l'orgueil & la férocité. Ils n'étoient distingués des laïques que par un capuchon jaune: mais en hiver ils sont vêtus de peaux de bêtes, qu'ils teignent de la même couleur.

Le 8 nous nous remîmes en route à six heures trois quarts, & à sept heures nous vîmes deux petits villages à notre gauche, l'un au sud-est à deux milles de distance, & l'autre à un mille au sud. Ces deux villages portent le nom de Wora, ainsi que le petit canton dans lequel ils sont. Tout le pays qu'on trouve ensuite depuis la vallée jusqu'au pied du Lamalmon, s'appelle Shahagaanah. A sept heures un quart nous voyions à trois milles à notre droite le village de Gingerohha. Nous commencions alors à monter le Lamalmon, par un sentier très-roide, & qui a à peine deux pieds de large. Ce chemin forme une espece de spirale sur le flanc de la montagne, & il y a au-dessous d'un bout à l'autre un abyme affreux. Les torrens, qui en hiver entraînent d'énormes fragmens de rocher, ont fait des creux en plusieurs endroits, par où l'on apperçoit toute l'horreur

du précipice, de maniere que beaucoup de perſonnes ne peuvent en ſoutenir la vue: c'eſt du moins ce qui m'arriva à moi.

Nous fûmes obligés de décharger nos animaux, & de charrier nous-mêmes peu à peu notre bagage, en grimpant avec peine tout autour des endroits où le chemin étoit abymé. A meſure qu'on monte, le ſentier devient plus roide, plus étroit, & les breches y ſont plus fréquentes. Nos mules, quoique débarraſſées de leur charge, avoient beaucoup de peine à grimper, s'abattoient continuellement; &, comme un malheur n'arrive jamais ſeul, pour augmenter le nombre de nos difficultés, il deſcendoit un grand troupeau de bétail, qui ſembloit nous menacer de nous entraîner & de nous pouſſer dans l'abyme. Enfin après deux heures de peines nous trouvâmes la petite plaine de Kedus ou de Saint-Michel, où nous fîmes halte. Cet endroit tire ce dernier nom d'une Egliſe & d'un village qu'on y a bâti. Nous étions alors ſi haraſſés que ni les hommes ni les animaux n'auroient pu aller un pas plus loin.

La plaine de Saint Michel eſt au pied d'un énorme rocher qui termine le côté occidental du Lamalmon, & qui préſentant une façade auſſi à pic qu'une muraille, n'a que très-peu d'arbres ſur ſon ſommet, du haut duquel jailliſſent deux ſources qui ne tariſſent pas même dans la ſaiſon la plus ſeche de l'année. Les eaux de ces ſources tombent en caſcade dans le bois qui eſt au bas du rocher, & elles y entretiennent une éternelle verdure, quoique la plaine un peu au-deſſous ſoit, ainſi que je l'ai déjà obſervé, remplie de cre

vaſſes qu'y produit l'exceſſive chaleur du ſoleil. Ces eaux ſont en outre d'un grand ſecours aux hommes & aux animaux qui franchiſſent ce pénible & dangereux paſſage du Lamalmon.

L'AIR qu'on reſpire ſur cette montagne eſt doux & tempéré. Nous ſentimes là un appetit, une gaieté, une agilité, qui nous prouverent que nos nerfs avoient retrouvé le ton, qu'ils avoient perdu dans les déſerts brûlans & empoiſonnés des côtes de la mer Rouge. Le ſoleil eſt pourtant très-chaud ſur le Lamalmon : mais dès le matin il ſe leve un vent frais, qui augmente à meſure que cet aſtre s'approche du méridien ; de ſorte qu'à l'ombre on ſent toujours de la fraîcheur. Dans la plaine de Saint-Michel le thermometre étoit à 70°., le vent ſoufflant du nord oueſt.

LE Lamalmon eſt, comme je l'ai déja dit, le chemin par où ſont obligées de paſſer toutes les caravanes qui vont à Gondar. On y préleve une partie de toutes les marchandiſes qu'on envoie ſoudain au Négadé Ras, c'eſt-à-dire au Receveur-général de la douane à Gondar ; & en conſéquence l'homme chargé de porter ce péage accompagne la caravane. Il y a en outre un autre droit, ou comme ils l'appellent eux-mêmes un awide, qui revient au propriétaire du lieu, & qu'on perçoit avec rigueur, & même ſouvent avec injuſtice & violence. Auſſi cet endroit que l'établiſſement d'une douane & le voiſinage de la capitale devroient mettre plus à portée des ſoins du gouvernement & rendre plus sûr, eſt toujours le premier, dans les tems de trouble, où il ſe commet des vols & des meurtres. Quoique je n'euſſe rien qu'on

qu'on pût regarder comme ſujet à des droits, je ſoumis tout ce que je portois à l'inſpection des voleurs privilégiés qui commandoient en ce lieu, & je leur fis un préſent. Je ne ſais point s'ils en furent contents ; mais ils parurent l'être ; & c'étoit tout ceque je ſouhaitois.

Nous obtînmes la permiſſion de partir le 9 de bon matin ; mais ce fut avec beaucoup de regret que nous apprîmes qu'il nous faudroit laiſſer nos bons amis mahométans, entre les mains de gens qui ne ſembloient pas diſpoſés à les traiter favorablement. Le Roi étoit dans le Maitsha, ou dans la province de Damot, c'eſt-à dire très-loin de Gondar, on débitoit beaucoup de nouvelles qui ſe contrediſoient ſur le ſuccès de la campagne, & les Officiers du Lamalmon n'attendoient qu'un événement qui leur fournît le prétexte d'enlever à nos pauvres compagnons de voyage tout ce qu'ils portoient.

Ces Officiers étoient deux, le pere & le fils. Le vieillard étoit bien vêtu ; il parloit peu, & pourtant avec douceur : mais quoiqu'il eût des manieres très-prévenantes, il témoignoit beaucoup de haine contre la religion mahométane, ce qui ne promettoit rien d'agréable au brave Yaſine & à ſes camarades. Cependant le ſoir le jeune Officier, qui étoit rempli de vivacité, vint lui-même dans notre tente, & nous apporta de la part de ſon pere un préſent de pain & de bouza (1). Il parut frappé à la vue de nos armes à feu, & nous fit beaucoup de queſtions à ce ſujet. Je le ſatisfis ; &

(1) C'eſt une eſpece de bierre.

peu à peu je vis que je pouvois entiérement gagner son cœur, ce que je désirois beaucoup, pour pouvoir affranchir nos amis des droits qu'on vouloit leur imposer.

Le jeune homme paroissoit brave, il avoit suivi le Ras Michael dans plusieurs batailles. Il portoit un fusil quand il vint nous voir, & il me proposa de tirer au blanc. Je l'acceptai avec plaisir. Mais je rempertai le prix, parce que je me servis d'un fusil très-long, & que le but étoit très-éloigné, car d'ailleurs le jeune Abyssinien n'ajustoit pas mal. Je lui fis voir alors la maniere de tirer au vol. Il y avoit en abondance des cailles & des ramiers. J'en tuai plusieurs quand ils passoient sur ma tête, ce qui le jetta dans l'admiration. Je montai ensuite à cheval, & je fis l'exercice arabe avec une longue lance & une courte javeline. Il en fut moins étonné, parce qu'il avoit vu des choses à peu près semblables: mais ce qui l'émerveilla, c'est l'air fougueux & terrible de mon cheval, & en même-tems son extrême docilité. Les harnois arabes, nouveaux pour lui, excitoient aussi sa surprise. A la fin il jetta ses sandales, & roulant sa robe autour de son corps par-dessus sa ceinture, il prit tout d'un coup sa course avec tant de vitesse, que je ne pus m'empêcher de le soupçonner d'un peu de folie.

Cependant nous ne fûmes pas long-tems à le voir de retour, amenant avec lui un homme qui conduisoit un chevreau & un mouton, & une femme qui portoit une jarre d'hydromel. Je n'étois pas encore descendu de cheval; & dès que j'eus deviné l'intention de l'Abyssinien, je mis Mirza au galop, & je tuai avec mon fusil à deux coups tout de

ſuite deux pigeons au vol. C'étoit la choſe la plus ſurprenante pour lui, & je la répétai pluſieurs fois à ſa ſollicitation. Après quoi nous rentrâmes dans ma tente. L'Abyſſinien me pria de permettre qu'il vînt me voir à Gondar, pour apprendre de moi les exercices dont il venoit d'être témoin. Nous nous jurâmes une éternelle amitié; & quand nous eûmes vuidé une ou deux cornes d'hydromel, je rappellai l'affaire de mes compagnons de voyage, & j'obtins du jeune Officier la promeſſe de les laiſſer partir avec moi. Il fit plus encore; il ne voulut point de leur péage, & me dit qu'il leur feroit favorable dans le compte qu'il rendroit d'eux à Gondar.

Les choſes étoient ainſi arrangées, lorſqu'il arriva un des gens du Ras Michael, que Petros, frere de mon ami Janni, avoit engagé Ozoro Eſther à envoyer au-devant de nous. Cela auroit mis fin à toutes les difficultés, en cas que nous en euſſions encore eu : mais le jeune Commandant du Lamalmon tint fidèlement ſa parole. Les Maures lui firent préſent de quelque bagatelle, non qu'il la leur demandât, mais parce qu'ils le voulurent bien; & les droits de péage ſur nos marchandiſes furent auſſi légers que nous pouvions le deſirer. Notre nouvel ami envoya ſon propre domeſtique à Gondar, avec le billet d'uſage pour accompagner la caravane.

Cependant, les nouvelles qu'on nous rapporta furent, on ne peut pas plus favorables. Le Ras Michael, vainqueur de Faſil, l'ayant forcé de ſe retirer au-delà du Nil, venoit d'établir ſon camp dans le Maitsha, où il ſe propoſoit de paſſer toute la ſaiſon des pluies. C'étoit là préciſément ce qu'il

pouvoit y avoir de plus heureux pour moi, parce que cela me donnoit occasion de me rapprocher des sources du Nil, sans courir le moindre risque.

Le 9 Février, à sept heures du matin, nous prîmes congé de nos amis du Lamalmon, que nous laissâmes aussi contens que nous l'étions nous-mêmes de la victoire du Ras. Nous escaladâmes le reste de la montagne, dont le chemin, quoique presqu'à pic, & rempli d'arbustes, étoit pourtant moins difficile que celui où nous avions passé la veille. A sept heures un quart, nous arrivâmes sur le sommet du Lamalmon, qui d'en bas paroît extrêmement pointu, mais où nous vîmes avec étonnement une vaste plaine, dont la plus grande partie étoit en culture, & le reste en pâturage. On y voit plusieurs sources; & il semble que c'est là le grand réservoir, d'où sortent la plupart des rivieres qui arrosent cette partie de l'Abyssinie. Les eaux qui jaillissent sur ce sommet, courent dans toutes les directions, & plusieurs de ces courans suffiroient pour faire tourner chacun un moulin. Là, on laboure, on seme, on moissonne dans toutes les saisons; & quand le cultivateur n'y fait pas trois récoltes par an, il doit s'en prendre à sa paresse, non au sol, ni au climat. Nous vîmes dans un endroit, des gens qui coupoient des bleds; dans un champ voisin, d'autres qui labouroient; à côté de celui-ci, il y avoit du bled dont les épis commençoient à se former, & plus loin, du bled qui n'avoit guere qu'un pouce de hauteur.

Le Lamalmon est dans le nord-ouest des montagnes du Samen. Celle de Gingerohha, avec ses deux sommets poin-

tus, la touche du côté du nord, & en terminant la chaîne, elle est séparée de la plaine de S. Michel par une vallée très-profonde. Mais ni le Lamalmon, ni le Gingerohha, quoique plus élevés que les monts du Tigré, n'égalent en hauteur quelques-uns de ceux du Samen. Il me parut que les plus hauts de ces monts du Samen étoient du côté du sud-est, & que celui d'Amba-Gédéon, où résidoit le Gouverneur, Ayto Tesfos, dominoit tous les autres. L'Amba-Gédéon s'appelle aussi *le Roc Juif*, & il est fameux dans l'histoire de ces contrées, parce qu'il fut le siége de plusieurs révoltes des Juifs contre les Rois d'Abyssinie.

L'Amba-Gédéon est si élevé, & ses flancs sont si perpendiculaires, qu'on peut dire qu'il seroit impossible d'y monter, non-seulement contre la volonté de ceux qui sont sur le sommet, mais même sans leur assistance. Il y a une grande plaine, où l'on trouve des pâturages excellens, & assez de terrein cultivé pour l'entretien d'une armée, avec des ruisseaux abondans dans toutes les saisons, & produisant beaucoup de poisson. Aussi, les habitans de cette montagne ont souvent soutenu de longs siéges, sans peine & sans danger, & n'ont jamais été pris que par trahison. Cependant, suivant le témoignage des Historiens Portugais, Christophe de Gama, à la tête de ses soldats, enleva le roc Juif d'assaut, & en passa toute la garnison mahométane au fil de l'épée : mais les annales d'Abyssinie ne font pas la moindre mention de cette conquête, quoiqu'on y trouve d'ailleurs un détail exact de la campagne de Don Christophe, sous le regne de Claudius ou d'Atzenaf Segued.

TANDIS que j'étois fur le fommet du Lamalmon, à gauche du chemin de Gondar, je remplis un tube d'argent vif, bien purgé d'air, & il s'éleva à 20 pouces anglois $\frac{2}{3}$ de pouce. Dagashalia portoit au nord-eft-quart-d'eft.

LA langue du Lamalmon eft l'amharic : mais il y a pourtant plufieurs villages où l'on parle l'idiôme des Falashas. Ces Falashas font les habitans indigenes de ces montagnes. Ils confervent la religion, le langage & les mœurs de leurs ancêtres, & ils vivent fans fe mêler avec les autres habitans. Leur nombre eft confidérablement diminué; & leur courage & leur puiffance ont déchu à proportion. Ils font agriculteurs, bucherons, charrieurs d'eau, & de plus, les feuls potiers, les feuls mâçons d'Abyffinie. Comme ils excellent dans l'agriculture & qu'ils vivent mieux en général que le refte des abyffiniens, ceux-ci ne manquent pas d'attribuer leur fupériorité à la magie. Les villages des Falashas font prefque tous fitués hors des routes ordinaires que fuivent les armées, quand elles font en marche, fans quoi, ils feroient continuellement expofés à des dévaftations, tant à caufe de la haine qu'on a pour ce peuple, que par l'efpérance de lui extorquer de l'argenr.

LE 10, à fept heures & demie du matin, nous nous remîmes en marche dans la plaine qui eft fur le fommet du Lamalmon. Cette plaine s'appelle *Lama*, & le village du même nom étoit à deux milles à l'eft de nous. A huit heures, nous pafsâmes entre les deux villages de Mocken, dont l'un nous reftoit à environ un mille & demi à l'oueft quart

de nord, & l'autre, à deux milles au ſud-eſt. A huit heures & demie, nous traverſâmes la riviere de Macara, dont le courant eſt très-rapide & ſépare le Lamalmon du Woggora. Une demi-heure après, nous campâmes au-deſſous de l'Egliſe de Yaſous, près de quelques villages, auxquels on a donné auſſi le nom *de Macara.*

Le 11 de Février, d'après l'obſervation du ſoleil & de pluſieurs étoiles, je déterminai la latitude de Macara par les 13°. 6'. 8". Le ſol étoit abſolument brûlé par l'ardeur du ſoleil; & quoique les nuits fuſſent très-froides, nous ne remarquâmes pas qu'il eût tombé la moindre roſée, depuis que nous avions commencé à atteindre le Lamalmon. Le canton de Macara eſt ſur les frontieres de la province de Woggora. Il eſt très-plane, & on le regarde comme le grenier de Gondar. Néanmoins, le Woggora, dont il fait partie, porte un nom qui annonce le contraire, puiſqu'il ſignifie la province pierreuſe ou rocailleuſe.

Les montagnes du Laſta & du Beleſſen bornoient notre vue au midi, celles de Gondar au ſud-oueſt : mais nous voyions devant nous, en-deça des premieres, tout le Woggora, couvert de moiſſons. Cependant, le bled du Woggora n'eſt pas bon, parce qu'il croît peut-être dans une région trop élevée. On en fait du pain d'une qualité médiocre & bien au-deſſous de celui qui eſt fait avec le bled du Foggora & du Dembea, provinces baſſes, planes, abritées par des montagnes, & riveraines du lac Tzana.

Le 12, nous partîmes de Macara, à ſept heures du matin,

& nous fuivîmes un chemin qui traverfoit les plaines du Woggora. Après une demi-heure de marche, nous vîmes les deux villages d'Erba-Tenfa, dont l'un étoit à un mille de diftance de nous, & l'autre, à un demi-mille au nord-oueft. A huit heures, nous arrivâmes à Woken, où il y a cinq villages qui ne font pas à deux cens pas l'un de l'autre. Au bout d'un quart-d'heure, nous apperçûmes cinq autres villages, appellés *Warrar*. Ils étoient éloignés de nous depuis un mille jufqu'à quatre milles, & tous entre le midi & l'occident. Tout le pays étoit exceffivement peuplé. Des troupeaux immenfes de bœufs paiffoient de tous côtés. Ces animaux avoient des cornes grandes & magnifiques, avec des boffes fur le dos, comme des chameaux, & leur poil étoit généralement d'un beau noir.

A huit heures un quart, nous laifsâmes fur notre gauche le village d'Arena. A neuf heures, nous arrivâmes fur le bord de la riviere que nous traversâmes. Cette riviere court au nord-nord-oueft, & terminant le diftrict du Lamalmon, elle commence celui de Giram.

A dix heures, l'Eglife de Saint Georges reftoit à notre droite & à un mille de diftance. Nous pafsâmes alors la riviere de Shimbra-Zuggan, & nous campâmes à deux cens pas plus loin. La vallée, qui porte le même nom, eft beaucoup plus hachée & plus inégale que tout ce que nous avions vu depuis que nous avions commencé à monter le Lamalmon. Elle étoit à deux milles & demi de notre halte ou nord-quart-d'eft, fur le fommet d'une montagne, & environnée d'arbres. Deux petits ruiffeaux, l'un venant du fud-fud-eft,

&

& l'autre, de l'eſt, ſe réuniſſent près de l'endroit où nous avions nos tentes, & tombent enſemble dans la riviere de Shimbra-Zuggan.

Le 13, à ſept heures du matin, nous continuâmes à marcher le long de la plaine. Une demi-heure après, nous arrivâmes à Arradara, & bientôt, nous découvrîmes à droite & à gauche les débris de vingt autres villages, détruits ſans aucun ſujet par le Ras Michael, lorſqu'il marcha avec ſon armée du Tigré à Gondar. A huit heures & demie, nous vîmes à environ cent pas de nous, à notre gauche, l'Egliſe de Mariam. A dix heures, nous fîmes halte à Tamamo. Le pays eſt là très-peuplé. Nous vîmes en quelques endroits des gens occupés à relever les villages détruits. Toute la campagne eſt cultivée. On y recueille toute ſorte de grains, mais principalement du bled. Il eſt vrai que cet avantage a produit en ce canton un inconvénient. On y manque de chauffage, parce qu'on y a abattu tous les arbres. Depuis le mont Lamalmon juſques-là, nous n'avions vu les habitans faire cuire leur manger qu'avec de la bouſe de vache & de la fiente de chameaux, qu'ils ramaſſent avec grand ſoin, & dont ils font des eſpeces de mottes qu'ils font ſécher au ſoleil.

D'Addergey à Tamamo le ſel ſert de monnoie courante pour les grands achats de bétail; & le cohol & le poivre ſont d'uſage pour les petits articles, comme la farine, le beurre, la volaille. Shimbra Zugan fut le premier endroit où l'on nous demanda des toiles de coton rouge de Surate, & on nous offrit treize briques de ſel par piece de toile. Une chevre coûte quatre aunes de ce même ſurate rouge. A meſure que nous

approchions de la capitale, nous nous appercevions que le prix des provisions augmentoit considérablement.

Ce jour-là nous eûmes des preuves certaines de la victoire de Michael. Nous rencontrâmes des caravanes qui se rendoient en Tigré, & de grands troupeaux de bétail qu'on conduisoit dans les pâturages du Lamalmon, & qui avoient été enlevés dans les provinces rebelles, & vendus par les vainqueurs. Non-seulement nous trouvions des campagnes mieux cultivées, mais un peuple plus propre, mieux vêtu, mieux nourri, & dont tout annonçoit l'aisance. Depuis Shimbra Zuggan jusqu'à Tamamo nous n'avions pas vu un pouce de terre, excepté le sentier où nous marchions, qui ne fut labouré & ensemencé de quelqu'espece de grain.

Le 14, à sept heures du matin, nous nous remîmes en route. Dix minutes après nous apperçûmes, à trois milles à notre gauche, les cinq villages de Tamamo. Nous suivions un chemin très-agréable sur de jolies collines, & à travers des prairies. A sept heures & demie nous vîmes, à trois milles à notre droite, le village de Woggora, & à huit heures l'église & le village de Saint-George à un mille à notre gauche. Dix minutes après, nous découvrîmes l'Eglise d'Angaba Mariam, qui est dédiée à la Sainte-Vierge, & qui tire son nom du petit territoire d'Angaba, dans lequel nous entrions. A huit heures cinquante minutes, nous arrivâmes au milieu des cinq villages d'Angaba, qui sont à très-peu de distance l'un de l'autre.

A neuf heures, nous arrivâmes dans le petit district de

Koſſogué. L'Egliſe eſt ſur une colline environnée d'arbres. A notre gauche, nous voyions les cinq villages de Koſſogué, tous placés ſur la même ligne, & dont le plus éloigné n'étoit qu'à trois milles de diſtance de nous. Avant dix heures, nous arrivâmes à l'Egliſe d'Argiff, ſituée au milieu de pluſieurs villages ruinés. A trois milles, à notre gauche, étoient quelques autres villages connus ſous le nom d'Appano.

Après avoir réſiſté, avec une patience infinie, aux fatigues & aux dangers de ce long & pénible voyage, nous eûmes enfin la ſatisfaction de découvrir, à dix heures quarante minutes, la ville de Gondar, que je jugeai être à environ dix milles de diſtance. Nous pouvions voir très-diſtinctement la tour du palais du Roi : mais toutes les maiſons nous étoient cachées par la grande quantité de wanzeys qui croiſſent dans la ville, & qui de loin lui donnent l'air d'une épaiſſe & noire forêt. Au-delà de Gondar, on apperçoit Azazo, couverte également d'arbres. La grande Egliſe de Tecla Haimanout eſt ſur une montagne voiſine, & la riviere qui coule au-deſſous la rend facile à reconnoître; enfin le lac Tzana borne ce vaſte horiſon.

A dix heures trois quarts, nous trouvâmes une montée d'environ deux milles de long, & aſſez difficile. Nous étions entrés dans le territoire de Tchagaſſa, & nous voyions à notre droite la riviere de ce nom, qui coule dans le fond de la vallée. A dix heures cinquante-cinq minutes, nous vîmes une ſource conſidérable, qu'on appelle *Bambola*. Non loin de là on cultive beaucoup de cannes à ſucre, qui y viennent de

graine (1). A onze heures nous avions, à un demi-mille de diſtance à notre droite, & de l'autre côté de la riviere, le village de Tchagaſſa. Ce village eſt habité par des Mahométans, ainſi que celui de Waalia, qui en eſt fort peu éloigné. A midi, nous traversâmes la riviere de Tchagaſſa ſur un pont de trois arches, bâti par l'ordre du Roi Facilidas. Ce pont eſt en pierres bien cimentées; & vraiſemblablement il fut conſtruit par les Abyſſiniens, qui aimerent mieux conſerver les arts des Portugais que leur religion.

Les bords du Tchagaſſa ſont d'un roc eſcarpé. Cette riviere eſt étroite, mais ſi profonde que ſans le pont, dont je viens de parler, il ſeroit très-difficile de la paſſer. Nous fîmes halte aſſez près de cette riviere, & plus près encore de Gondar. Il y avoit en cet endroit des arbres qui, quoique petits, flattoient notre vue. Nous n'en avions pas trouvé un ſeul ſur notre route, depuis le Lamalmon, à l'exception des boſquets de cedres dont toutes les Egliſes ſont environnées. Ces cedres, appellés arz dans le pays, ſont de la même eſpece que les cedres de Virginie.

Le 15, à ſept heures dix minutes, nous commençâmes à gagner la montagne; & après dix minutes de marche, nous vîmes un village à notre gauche. A ſept heures trois quarts,

(1) Quelques perſonnes prétendent que les cannes à ſucre ne viennent pas de graine; mais ce que M. Bruce obſerve ſur celles de Bambola prouve le contraire Il atteſte avoir vu la même choſe dans la haute Egypte. (*Note du Traducteur*.

nous passâmes entre Tiba & Mariam, deux Eglises éloignées d'environ un mille l'une de l'autre, & entourées de plusieurs villages habités par les Falashas, seuls maçons & couvreurs de Gondar. A huit heures & demie, nous arrivâmes près du village de Tocutcho; au bout d'un quart-d'heure, nous traversâmes la riviere de ce nom, & quelques minutes après nous fîmes halte sur ses bords de l'Angrab, à un demi-mille de Gondar.

Le Tchagassa est le dernier des petits districts qui composent le Woggora, province dépendante ordinairement du gouvernement du Samen, mais que, quelquefois, l'esprit turbulent de ses principaux habitans porte à l'indépendance. Ils étoient en insurrection à mon passage, quoiqu'ils fussent bien sûrs de ne pas tarder à en recevoir le châtiment. En effet, quelqu'étendu que soit le Woggora, il est impossible que ses révoltes durent long-tems, parce que le produit de ses cultures n'a pas d'autre débouché que Gondar. C'est assurément une des provinces les plus fertiles de l'Abyssinie: mais, malgré les trois récoltes qu'on y fait chaque année, les cultivateurs sont fort pauvres, tandis qu'en Egypte, le seul pays au monde qu'on puisse lui comparer pour sa fertilité, une seule moisson répand par tout l'abondance.

Les champs du Woggora sont couverts de grandes fourmis, de souris, de rats, qui consomment une prodigieuse quantité de grain; & à ces fléaux on peut en ajouter un autre bien plus funeste; c'est le mauvais gouvernement, qui combat sans cesse tous les avantages de la nature, du climat, & de la situation de cette Province.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Gondar. —Entrée triomphale du Roi. — Premiere audience que M. Bruce obtient de ce Monarque.

Nous fûmes extrêmement étonnés, en arrivant fur les bords de l'Angrab, que perfonne ne fût venu au-devant de nous de la part de Petros, frere du bon Janni : mais nous apprîmes enfuite que ce Grec, effrayé des menaces que les Prêtres Abyffiniens faifoient entendre, fur ce qu'un Franc (1) ofoit venir à Gondar, étoit foudain parti pour Ibaba, afin de favoir du Ras Michael ce qu'il y avoit à faire pour nous. Ce départ me fit beaucoup de peine. Je ne favois à qui m'adreffer. Les lettres, que j'avois pour le Roi & pour le Ras Michael, ne m'étoient en ce moment d'aucune utilité, puifque l'un & l'autre n'étoient pas à Gondar. Et malheureufement Petros & les autres Grecs, pour qui j'en avois auffi, fe trouvoient également abfens.

Plusieurs Mahométans vinrent joindre la caravane. Ils étoient inftruits d'avance de ma venue; & je ne balançai pas à leur faire part de l'embarras où je me trouvois. Janni m'avoit donné des lettres pour le Négadé Ras Mahomet, chef des Maures de Gondar, & le principal négociant d'Abyffinie; mais il fe trouvoit abfent, comme le refte de ceux à qui

(1) Il faut fe rappeller que les Abyffiniens comprennent tous les Européens fous cette dénomination de franc.

j'étois recommandé. Cependant un de ses freres, homme d'esprit, loyal & très-prévenant, me dit que je ne devois pas me décourager, qu'il falloit continuer à porter l'habit mahométan, que j'avois gardé jusqu'alors; qu'on avoit préparé une maison pour Mahomet Gibberti, & pour les gens de sa suite, & qu'il m'en alloit mettre en possession, parce que j'y serois à l'abri d'être inquietté par les Prêtres, jusqu'à ce que Petros & le Ras fussent de retour. J'embrassai ce parti avec beaucoup d'ardeur, parce que je ne voulois rien avoir à démêler avec des Prêtres fanatiques, avant d'avoir obtenu la protection du gouvernement & des gens en état de me défendre. Ainsi, après avoir examiné les mesures qu'il y avoit à prendre sur cela, je m'abandonnai entiérement à la conduite de mon nouvel ami Hagi Saleh.

Nous marchâmes quelque tems le long de l'Angrab, ayant la montagne où est bâti Gondar à notre droite; & bientôt nous arrivâmes dans l'endroit où un ruisseau, nommé le *Kahha*, se jette dans la riviere, & où l'on trouve cette partie de la capitale, qu'on appelle *la ville Maure*. Le voisinage des eaux courantes est toujours choisi par les Mahométans à cause de leurs fréquentes ablutions. La ville Maure contient environ trois mille maisons, dont plusieurs sont spacieuses & commodes. Celle où l'on me logea étoit extrêmement propre. On ne manqua pas de me pourvoir de farine, de miel, & de toutes les autres provisions nécessaires aux Chrétiens, comme aux Mahométans; de sorte que j'eus tout lieu d'être satisfait. Quant à la viande, quoiqu'il y en eût en abondance, je ne pus en toucher un seul morceau, parce qu'elle avoit été tuée par les Mahométans, & que si j'en

avois mangé, on auroit regardé cela comme une renonciation au Chriſtianiſme.

Le domeſtique que le bon Janni m'avoit donné à Adowa pour m'accompagner, avoit une lettre de ſon maître pour Ayto Aylo, le patron de tous les Grecs, & même des Catholiques*, qui s'étoient haſardés à entrer en Abyſſinie, & qui avoient toujours été forcés à en ſortir bientôt après. Quoiqu'il parût avoir une grande vénération pour les Prêtres, Ayto Aylo déteſtoit en ſecret ceux de ſon pays. Il diſoit que s'il y avoit un moyen sûr de ſe rendre à Jéruſalem, il renonceroit à ſes grands biens & au rang qu'il avoit en Abyſſinie, & qu'avec le peu d'argent qu'il pourroit ramaſſer, il iroit paſſer le reſte de ſes jours parmi les Moines du Couvent du Saint-Sépulcre, au nombre deſquels il ſe comptoit déjà. Ce n'étoit peut-être qu'un effet de ſon ardente imagination : mais comme il ſe perſuadoit qu'il exécuteroit un jour le projet d'aller vivre à Jéruſalem, comme il avoit droit de l'eſpérer, ou bien à Rome pour laquelle il avoit encore plus d'inclination, il s'étoit toujours montré le défenſeur des Européens de toutes les Communions, qui avoient eu le malheur d'être jettés dans ſon pays.

Le 15 Février, il étoit déja ſept heures du ſoir, quand Hagi Saleh fut très-effrayé d'entendre à ſa porte un grand nombre d'hommes armés : mais ſa ſurpriſe fut encore bien plus grande quand il vit Ayto-Aylo, qui n'avoit jamais mis le pied dans la ville Maure, deſcendre de ſa mule & ſe découvrir la tête & les épaules, comme s'il s'étoit approché d'une perſonne de la premiere diſtinction. Je m'amuſois à lire

en

en ce moment le Prophete Enoch, que Janni m'avoit procuré à Adowa, & les Dictionnaires de Wemmer & de Ludolf étoient ouverts devant moi. Yafine, affis à mon côté, me racontoit les nouvelles qu'il avoit apprifes, & il connoiffoit fort bien Ayto-Aylo, qui l'avoit chargé de fes commiffions auprès de fes facteurs en Arabie. Ayto-Aylo s'avança, & foudain il y eut entre nous un combat de civilités. Je me levai, & voulus refter de bout jufqu'à ce qu'il fe fût couvert; & lui ne voulut point s'affeoir que je ne fuffe affis. Après cela Aylo eut la curiofité de me demander quels livres je lifois; & il fut bien étonné de voir que l'un de ces livres étoit abyffinien, & que les autres me procuroient des fecours européens pour l'entendre. Il favoit parfaitement le Tigréen (1) & l'Amharic. Il favoit même un peu l'Arabe, c'eft à-dire, qu'il le comprenoit; car il ne pouvoit ni le lire ni l'écrire, & il le parloit même fort mal, étant embarraffé pour trouver les mots.

Le commencement de notre converfation fut en arabe, & un peu gênée. Nous avions cependant un grand nombre d'Interprêtes dans toutes les langues. La premiere contrainte étant écartée, nous commençâmes à parler Géez, qui, depuis l'élévation de Michael à la dignité de Ras, étoit devenu la langue la plus ufitée à Gondar. Aylo, très-étonné de m'entendre parler très-aifément cette langue, dit: « Les Grecs » font de pauvres gens. Petros ne s'explique pas auffi bien » en Géez que cet homme. » Enfuite s'adreffant à Saleh & au refte de la compagnie, il répéta plufieurs fois: « Allons,

(1) Le Géez.

» allons, il réuſſira s'il peut être écouté. Il n'y a rien à
» craindre pour lui. Il fera ſon chemin ».

AYLO m'apprit que Welled Hawaryat, fils de Michael, étoit arrivé du camp avec la fievre, & qu'on craignoit qu'il n'eût la petite-vérole; & il ajouta que comme Janni leur avoit mandé que j'avois ſauvé la vie à beaucoup de jeunes gens d'Adowa, en traitant cette maladie d'une maniere nouvelle, l'Iteghé deſiroit que j'allaſſe le lendemain matin voir le malade, & qu'ainſi il me conduiroit au palais de Koſcam, & me préſenteroit à cette Reine. Je lui dis que j'étois prêt à ſuivre ſes conſeils, & que l'abſence des Grecs, l'abſence de Mahomet Gibberti, & ſur-tout les craintes de Petros m'inquiétoient beaucoup. Alors il me répondit, en ſouriant, que ni Petros, ni lui n'avoient envie de nuire; mais que malheureuſement ils étoient l'un & l'autre de grands poltrons, qui croyoient toujours les choſes plus mauvaiſes qu'elles n'étoient réellement; que Petros avoit été effrayé d'une converſation qu'il avoit eue à Koſcam avec l'Abba Salama, dans laquelle ce Prélat lui avoit témoigné, en parlant de moi, combien il étoit fâché qu'on permît à un Franc de venir à Gondar. « Mais, ajouta Ayto-Aylo, nous verrons
» d'ici à un ou deux jours, ce qu'il faudra faire. Le Ras
» Michael & l'Abba Salama ne ſont point amis; & ſi vous
» pouvez guérir Welled Hawaryat, fils de Michael, je
» vous réponds de lui. Un ſeul mot du Ras ſuffiroit pour fer-
» mer la bouche de cent Abbas Salamas.» — Il eſt inutile que je rapporte la ſuite de notre entretien, qui roula ſur des ſujets indifférens. Ayto-Aylo but beaucoup d'eau avec de la capillaire; & je demeurai avec lui juſqu'après minuit.

L'Abba-Salama, dont j'aurai ſouvent occaſion de parler, étoit revêtu de l'emploi d'Acab-Saat, ou gardien du feu. C'eſt la troiſieme dignité de l'Egliſe, & la premiere place eccléſiaſtique de la Cour; elle donne un grand revenu & beaucoup de crédit. Quoique Salama eût fait vœu de pauvreté & de chaſteté, il étoit fort riche, & menoit une vie ſcandaleuſe. On lui comptoit alors à Gondar plus de ſoixante dix maitreſſes. Sa maniere de ſéduire les femmes étoit non moins étrange que le nombre de celles qu'il avoit ſéduites. Il n'employoit pour cela ni les dons, ni les aſſiduités, ni la flatterie, moyens ordinaires des amans. Mais quand il avoit jetté les yeux ſur une femme, il la forçoit de lui accorder ſes faveurs, ſous peine d'excommunication. Plein d'éloquence & de hardieſſe, il étoit au nombre des favoris de l'Iteghé, dans les conſeils de laquelle il avoit été admis avec Lubo & Brulhé. Auſſi avoit-il été un des principaux auteurs de la mort du Kaſmati Eshté; & il oſoit ſe vanter de ce meurtre juſques dans le palais de la Reine, ſœur de l'infortuné Kaſmati. Salama étoit de petite taille. Il avoit un teint clair & des manieres aſſez agréables. Il n'aimoit point le vin, mais il étoit gourmand à l'excès, & il portoit même le goût de la bonne chere à un point inconnu avant lui en Abyſſinie. Enfin il s'étoit déclaré le mortel ennemi de tous les Européens, qu'il déſignoit ſous le nom de Francs. Auſſi les Grecs ſe réuniſſant contre lui, & profitant des momens favorables, lui avoient ſouvent fait courir riſque de voir renverſer ſa fortune.

Le lendemain matin, m'étant habillé en Maure, & ayant pris Hagi Saleh & Yaſine avec moi, je me rendis, vers les

dix heures, chez Ayto Aylo. Il avoit devant lui plusieurs assiettes remplies de pain, de beurre fondu & de miel. Nous en mangeâmes une lui & moi, & il fit donner le reste aux Maures & aux autres personnes qui étoient là. Ayto Aylo avoit alors auprès de lui un des Prêtres du palais de Koscam, avec lequel nous partîmes tous ensemble, dès que nous eûmes fini de déjeûner. Je montai Mirza, mon cheval favori, & le reste de la troupe étoit sur des mules. Aylo, petit, mais bien fait, avoit été un des meilleurs cavaliers d'Abyssinie, avant l'accident qui lui étoit arrivé au Sennaar. Il savoit bien ce qu'il falloit pour faire un bon écuyer; & il étoit curieux de voir à cheval un homme de haute taille: mais il ignoroit absolument l'avantage des harnois Arabes, & la maniere de se servir de la bride, des érriers, des éperons, pour rendre docile un cheval vigoureux & emporté. Aussi je lui causai un extrême plaisir lorsque nous arrivâmes dans la plaine d'Aylo Meydan, & que je lui montrai les différents pas de mon cheval. Il ne put s'empêcher de jetter des cris de frayeur, quand il vit Mirza se dresser sur ses jambes de derriere, & faire le saut de mouton en avant ou de côté.

Nous traversâmes le ruisseau de S. Raphael, qui sépare de la ville de Gondar un fauxbourg, où est la maison de l'Abuna: & ayant alors devant nous le palais de Koscam, nous ôtâmes nos turbans, & nous marchâmes la tête nue, & d'un pas beaucoup plus lent. Aylo, conseiller & ami de l'Iteghé, étoit tout-puissant auprès d'elle; ainsi nous étions sûrs d'être reçus au palais sans difficulté. Nous mîmes pied à terre, & on nous conduisit dans une salle basse. Aylo nous quitta, & se rendit, soudain, auprès de la Reine, pour s'informer de Welled Hawaryat.

Leur entretien dura au moins deux heures. Après quoi Aylo revint, & nous dit que Welled Hawaryat se trouvoit beaucoup mieux, grace à une médecine que lui avoit donné un Saint du Waldubba, médecine dont la vertu consistoit en quelques caracteres écrits avec de l'encre ordinaire sur une assiette d'étain, & qui étoient détrempés & emportés par la liqueur donnée au malade. Cependant on convenoit que Welled Hawaryat avoit la petite vérole; & tout le bien que lui avoit fait sa médecine, étoit de lui avoir donné assez d'appétit pour lui faire manger beaucoup de viande de bœuf crue (1); au lieu qu'avant de la prendre il ne vouloit rien manger, & ne demandoit qu'à boire. Aylo me dit qu'il resteroit à Koscam jusqu'au soir; & il me pria de venir alors le trouver dans sa maison, & si Petros étoit de retour, de le mener avec moi.

PETROS étoit déja arrivé, & je le trouvai en entrant dans la maison d'Hagi Saleh. Quoiqu'il témoignât combien il étoit satisfait de me voir, on lisoit, malgré lui, sur son visage, qu'il n'avoit pas eu tout le succès qu'il souhaitoit auprès du Ras Michael, ou que quelque chose l'avoit effrayé de nouveau. En effet, quand il s'étoit rendu à la tente du Ras, il avoit apperçu la peau de l'infortuné Woosheka, son ancien ami, qu'on faisoit sécher sur un arbre, & qui étoit balancée par les vents (2). Saisi d'horreur à cet aspect, le pauvre Petros avoit eu des mouvemens convulsifs qui lui avoient

(1) Le mot Abyssinien est *Brind*.

(2) On a vu, dans le Tome second, que le Ras Michael avoit donné ordre d'écorcher vif le brave & malheureux Woosheka.

ôté l'usage de ses sens, & l'avoient, tout-à-la-fois, fait pleurer & rire d'une maniere affreuse.

Il y avoit trois jours qu'il étoit parti d'Ibaba. Comme c'étoit en allant vers la tente de Michael qu'il apperçut la peau de Woosheka, il lui fut impossible de parler de moi au Ras. La crainte l'empêcha de prononcer mon nom devant lui : mais en le quittant, il se rendit auprès du Negadé, Ras Mahomet, qui le conduisit chez Kefla Yasous. Ces deux Officiers sachant alors quelle étoit la cause de sa frayeur, le quitterent, & allerent ensemble informer le Ras de mon arrivée, de la crainte que m'inspiroit la conduite de l'Abba Salama, & du parti que j'avois pris de me loger chez Hagi Saleh, dans la ville Maure. Le Ras leur répondit : « L'Abba Salama est un âne, & ceux qui le craignent sont encore pire. Ne commandé-je donc dans Gondar » que lorsque j'y suis ? Mon chien doit être plus respecté » que l'Abba Salama ». — Puis après un moment de silence, Michael continua : « Que le Yagoubé demeure dans la ville » Maure, où il est. Saleh ne permettra point que les Prêtres » l'y troublent ». — Le Negadé Ras Mahomet, se mit à rire, & répondit : « Oh ! pour cela nous en répondons ».

Ce discours fut rendu à Petros, qui, sans voir le Ras Michael, s'en revint aussi-tôt, poursuivi par l'image sanglante de son ami Woosheka.

Le soir, Petros m'accompagna chez Ayto Aylo, & lorsqu'il lui raconta ce qu'il m'avoit dit le matin, Aylo parut pour le moins aussi affecté que lui, & nous assura qu'il ne fa-

voit pas encore que Woosheka eût été écorché vif. Il avoit été auſſi l'ami de cet infortuné, & il s'écria : « Voilà Eſther! » Voilà Eſther! Perſonne ne la connoiſſoit que moi ». — Ils commencerent alors à ſe rappeller mutuellement les détails de cette funeſte avanture, puis ils ſe conjuroient l'un l'autre de n'en pas parler davantage; puis ils pleuroient & reprenoient le même diſcours, & cela d'une maniere ſi ridicule, qu'il m'étoit preſqu'impoſſible de ne pas rire. — « Meſſieurs, » leur dis-je, vous m'avez dit tout ce que j'ai à faire. Je ne » quitterai pas le quartier des Maures, juſqu'à ce que le Ras » Michael arrive à Gondar. Si j'avois beſoin d'autres con- » ſeils, vous ſeriez, en ce moment, hors d'état de m'en » donner : mais je deſirerois bien que vous vouluſſiez, l'un & » l'autre, ſuivre les miens. Vous êtes extrêmement agités; » Petros eſt même épuiſé de fatigue, & ſûrement il reverra » encore toute la nuit la peau de Woosheka pendue à un » arbre, & balancée par les vents. D'ailleurs, aucun de vous » n'a envie de souper comme moi; & je crois que Petros » doit paſſer ici la nuit, pourvu toutefois que vous ne cou- » chiez pas dans la même chambre, parce que la noire image » de votre ami ne manqueroit pas de vous tenir tous deux » éveillés. Mais faites faire de l'eau de gruau, j'y mettrai » quelques gouttes d'Angleterre; enſuite allez vous coucher, » & l'exemple extraordinaire de la ſévérité de Michael ne » vous empêchera pas de dormir «.

QUAND l'eau de gruau fut faite, j'y mis douze petites gouttes de laudanum, & je me levai pour m'en retourner avec Saleh. Mais avant de me laiſſer ſortir, Ayto me dit qu'il avoit oublié de m'avertir que Welled Hawaryat étoit

fort mal, & que l'Iteghé desiroit, ainsi qu'Ozoro Altash, sa femme, & Ozoro Esther, que j'allasse le voir le lendemain matin. Une des filles d'Ozoro Altash & d'Hawaryat, étoit tombée malade quelques jours avant l'arrivée de son pere, & on la croyoit aussi en grand danger. « Prenez-y garde, » dis-je, Ayto-Aylo, la petite-vérole est une maladie qui » doit avoir son cours; & si, pendant qu'Hawaryat l'aura, » des ignorans lui donnent à manger & le traitent suivant » leurs préjugés, il sera inutile que je le voye & que je le » soigne moi-même. Ce matin vous m'avez dit qu'un Moine » l'avoit guéri en écrivant sur une assiette d'étain; & pour » essayer si la cure étoit bonne, on l'a bourré de viande de » bœuf crue. Je ne crois pas que l'écriture qu'il a avalée ait » pu lui faire ni bien ni mal : mais je ne serois point étonné » que la viande qu'ils ont mangée, lui & sa fille Welleta » Sélassé, ne les fit mourir avant que j'aie le tems de les voir » demain matin. »

Le lendemain, Petros étoit réellement malade. Le froid, la fatigue & la peur lui avoient donné la fievre. Je me rendis avec Aylo au palais de Koscam, & pour l'amuser en chemin, je lui montrai la maniere dont les Arabes se servent de leur fusil, quand ils sont à cheval. J'avois un fusil à deux coups. Je tuai plusieurs oiseaux de dessus mon cheval; & toutes ces choses étoient si nouvelles, si étonnantes pour Aylo, que, s'il ne les avoit pas vues, il n'auroit jamais pu les croire vraies. Enfin il arriva à Koscam plein d'admiration, & disposé à me croire capable de réussir dans tout ce que je voudrois entreprendre.

Au

Au moment que nous entrions, nous vîmes une longue procession de Moines, ayant à leur tête les Prêtres de Kofcam, & portant une grande croix, & un tableau dont le cadre étoit fort noir & fort sale, quoique doré. A cet aspect, Aylo se détourna, & alla droit à l'appartement du Chambellan Ayto Heikel, qui fut depuis un de mes intimes amis. Cet Officier nous apprit qu'il étoit arrivé de Waldubba trois grands Saints, dont un n'avoit ni mangé ni bu depuis vingt ans; & qu'ils avoient promis de guérir Welled Hawaryat, en posant sur lui une croix & un portrait de la sainte Vierge: mais qu'ils ne vouloient pas que je me mêlasse de cette affaire. — « Je vous assure, dis-je alors, Ayto-Aylo, que j'obéirai. Je n'ai aucune raison de me mêler de cette affaire avec » de tels associés. Si ces trois Saints peuvent guérir Hawaryat par un miracle, je pense que c'est la meilleure maniere, parce que son tempérament n'en sera nullement » altéré, ce que je ne pourrois pas promettre des médecines » en général. Mais souvenez-vous bien aussi de ce que je » vais vous dire, c'est que ce sera certainement un miracle, » si le pere & la fille ne sont pas morts avant la soirée de » demain. » — Nous fûmes alors tous d'accord sur une chose, c'est qu'il valoit mieux que Wellet Hawaryat mourût, que non pas que ma présence troublât l'opération des Saints.

Après que la procession fut achevée, Aylo alla trouver l'Iteghé; & j'imagine qu'il lui raconta tout ce qui s'étoit passé depuis qu'il ne l'avoit vue; car on me fit appeller. J'entrai dans l'appartement, &, suivant l'usage, je me prosternai devant cette Princesse, sans qu'elle me fît la moindre excuse, ni qu'elle parût vouloir me dispenser de l'hommage que je lui

rendois. Aylo me dit alors : « Voilà notre gracieuse Souve-
» raine, qui nous soutient & nous protége toujours. Vous
» pouvez dire librement devant elle, tout ce que vous avez
» dans le cœur. »

La conversation commença à rouler sur Jérusalem, le saint Sépulcre, le Calvaire, la Cité de David, la montagne des Oliviers, dont elle connoissoit parfaitement les positions géographiques. Elle me dit alors de lui avouer, avec vérité, si je n'étois pas un Franc. « Madame, lui dis-je, si j'étois un
» Catholique, comme vous l'entendez par Franc, il y auroit
» une grande folie à moi de vous le cacher, d'après l'assu-
» rance qu'Ayto-Aylo vient de me donner tout-à-l'heure :
» mais je vous jure, dis-je, en étendant la main sur une
» bible, qui étoit ouverte devant elle, je vous jure par toutes
» les vérités contenues dans ce livre, que ma religion dif-
» fere plus de la religion catholique que la vôtre; qu'il y a
» eu plus de sang répandu entre les catholiques & nous, par
» rapport à cette différence de religion, qu'entre vous &
» les catholiques de ces contrées. Aujourd'hui même que
» les hommes sont devenus plus sages & plus tolérants
» dans plusieurs parties du globe, il y auroit plus de sûreté
» pour un Jésuite à prêcher au milieu du marché de Gon-
» dar, qu'il n'y en auroit pour un Prêtre de ma religion à
» enseigner sa doctrine dans les plus civilisés des Royaumes
» francs ou catholiques. » — « Comment se peut-il donc,
» dit-elle, que vous ne croyez point aux miracles? »

« Je vois, repris-je, Madame, qu'Ayto-Aylo vous a déja
» informée de quelques mots que je lui ai dit. Certes, je crois

» aux miracles du Christ & de ses Apôtres; autrement je ne » serois pas Chrétien. Mais je ne crois point à ces prétendus » miracles de nos jours, qui n'ont jamais eu d'autre motif » que des bagatelles, & qui ressemblent à des tours de gibe- » ciere. » — « Cependant, dit-elle, nos livres sont remplis » de ces miracles-là. » — « Je le sais, Madame, repliquai-je; » je sais que les livres des Catholiques le sont aussi. Mais je » ne puis croire qu'un Saint ait pu convertir le Diable, & » l'ait engagé à se faire Moine pendant quarante ans. Je ne » puis croire non plus qu'un autre Saint, étant malade, ait » vu voler sur son assiette une paire de perdrix toutes roties, » qui venoient se faire manger. » — « Il a lu le Synaxar, » s'écria Ayto-Aylo. » — « Je le crois, dit l'Iteghé en sou- » riant. Mais y a-t-il du danger à trop croire? & n'y en a-t-il » pas à croire trop peu? » — « Certainement, continuai-je; » & quand j'ai parlé librement à Ayto-Aylo, je voulois lui » faire entendre que je ne pouvois pas me persuader que » Welled Hawaryat fût guéri de la fievre par la vertu d'un » tableau qu'on poseroit sur lui. » —« L'Iteghé répondit qu'il » n'y avoit rien d'impossible à Dieu. » — Je m'inclinai alors en signe d'approbation, souhaitant du fond du cœur que la conversation finît-là, & je me retirai.

Je repris seul le chemin de la ville Maure, laissant Ayto-Aylo auprès de la Reine. L'après-midi, j'appris que la jeune Welleta Selassé étoit morte, & dans la nuit suivante Welled Hawaryat, son pere, mourut aussi. La contagion, qui régnoit à Masuah, s'étoit étendue à Adowa & jusques à Gondar. La jeune Ozoro Ayabdar, fille d'Ozoro Altash, venoit de tomber malade, & une fievre violente désoloit le palais de Koscam.

AYTO-AYLO vint me trouver de bon matin, & me dit que depuis la mort de Welled Hawaryat, on cessoit d'avoir confiance dans le Saint, qui ne mangeoit ni ne buvoit depuis vingt ans; & que la Reine & Ozoro Esther me prioient de me rendre au palais de Koscam, où tous les enfans & petits-enfans des filles de l'Iteghé vivoient auprès d'elle. — Je répondis à Ayto-Aylo « que j'avois quelque » répugnance à obéir à l'Iteghé & à sa fille, d'après les » ordres positifs qui m'enjoignoient de rester dans la ville » Maure jusques au retour du Ras; que Koscam étoit rem- » pli de Prêtres; que l'Abba Salama y venoit tous les jours: » mais que cependant si lui & Petros me le conseilloient, » je ferois tout mon possible pour rendre service à l'Iteghé » & à Ozoro Esther. »

AYTO AYLO me demanda à s'absenter une heure avant de me répondre; en conséquence il sortit : mais il ne revint qu'au bout de trois heures; & sans mettre pied à terre, il me cria de loin : — « Allons, allons, il faut venir tout de » suite. » — « Je lui dis que Petros m'avoit fait faire des » vêtemens propres à l'Abyssinienne, & qu'on alloit les » porter chez lui, où je les prendrois pour me rendre au » palais de Koscam, & être sûr que je ne portois avec moi » aucun germe d'épidémie, parce que depuis que j'étois » dans la maison d'Hagi Saleh, j'avois soigné un grand » nombre d'enfans mahométans, dont la plûpart alloient fort » bien, mais qui, sans doute, avoient répandu quelques » miasmes dangereux dans mes habits. » Il me loua de cette précaution, qu'il releva jusqu'aux cieux, & mon changement de costume fut exécuté de la maniere que nous l'avions

arrangé. L'on coupa mes cheveux, qu'on frifa & parfuma, & j'eus dès-lors tout l'air d'un véritable abyffinien.

QUAND j'arrivai à Kofcam, mon premier avis fut qu'Ozoro Efther & fes deux fils, dont elle avoit eu l'un de Mariam Barea & l'autre du Ras Michael, devoient s'éloigner du palais, & aller loger dans une maifon appartenante autrefois au Basha Eufebius, oncle d'Ozoro Efther, afin que les perfonnes de la famille de l'Iteghé, qui n'avoient point encore été attaquées de la maladie, s'y dérobaffent. Cependant, comme l'aîné de ces enfans commençoit à fe plaindre, l'Iteghé ne voulut point permettre qu'il fortît du palais; & il fut réfolu que tout le monde y refteroit.

AVANT de traiter les malades, je priai Petros, qui étoit déja rétabli, Ayto-Aylo, l'Abba Chriftophorus, Prêtre grec, qui pratiquoit la médecine avant mon arrivée à Gondar, & Armaxikos, Prêtre de Kofcam & favori de l'Iteghé, d'être tous préfens à mes vifites. Je leur repréfentai quelle tâche défagréable j'avois à remplir, moi qui n'étois qu'un étranger dénué de protection, parlant mal la langue & fans aucune autorité. Je les affurai que je ferois tout ce que je pourrois pour combattre une maladie terrible & bien plus dangereufe dans ce pays-là que dans ma patrie : mais que c'étoit fous la condition expreffe, que le régime & la conduite des malades me feroient abfolument foumis, & qu'on ne leur feroit rien au monde fans mon confentement, parce qu'autrement je me lavois les mains de tout ce qui pourroit arriver. Ils confentirent, d'un commun accord, à ce que je defirois; Armaxikos déclara qu'il excommunioit ceux qui

manqueroient à leur parole; & je vis, avec plaisir, que plus je prenois de précautions & témoignois de scrupules, plus la confiance des Princesses augmentoit. Axmarikos me promit que j'aurois, soir & matin, le secours de ses prieres & de celles de tous les Moines; & Ayto-Aylo me dit alors à l'oreille: « Vous n'avez point d'objection à faire contre ce Saint; car » je vous assure qu'il mange & boit vigoureusement, comme » j'aurai occasion de vous le prouver quand nous serons » délivrés de la petite vérole. »

JE mis tous les domestiques à l'ouvrage. Il ne manquoit pas d'appartemens. Je fis ouvrir toutes les portes & les fenêtres, laver le parquet avec de l'eau & du vinaigre, & fumiger par-tout avec une grande quantité d'encens & de myrrhe, ainsi que me l'avoit indiqué à Alep mon vertueux & savant ami le Docteur Russel.

D'APRÈS un usage fatal, communément pratiqué en Abyssinie & dans presque tout l'Orient, on prive les malades de l'avantage de respirer le moindre air. De plus, en Abyssinie, on les fait boire très-chaud, on allume du feu dans leur chambre, on les charge de couvertures, on ferme toutes les portes au point d'intercepter même le jour, & d'être obligé d'avoir constamment des chandelles allumées, qui augmentent beaucoup la chaleur.

LA jeune Ayabdar, seule fille qui restât à Ozoro Altash, & le fils de Mariam Barea tomberent malades au même instant, & furent bientôt heureusement rétablis, quoique l'un & l'autre restassent très-marqués de la petite vérole. Une

fille du Kaſmati Boro & de la fille du Kaſmati Eshtè, mourut; la mere de cet enfant lui ſurvécut : mais elle fut longtems au bord de la tombe.

En ce tems-là, Ayto Confu, fils du Kaſmati Netcho & d'Ozoro Eſther, arriva de Tcherkin. Quoiqu'à peine âgé de quatorze ans, c'étoit un jeune homme de grande eſpérance. Il vint voir ſa mere ſans la prévenir & ſans que j'en ſçuſſe rien moi-même, & il gagna la petite-vérole. Enfin le fils chéri de Michael, l'enfant de ſa vieilleſſe, en fut attaqué le dernier de tous, & bien qu'il fût le plus foible, ſans doute, il eut le bonheur d'en réchapper.

Je rapporte tout cela briévement & ſans préciſément conſerver l'ordre des tems, afin qu'on ne ſoit pas étonné de l'attention & de la bienveillance qu'on me témoigna bientôt après.

Les inquiétudes, les craintes d'Ozoro Eſther étoient extrêmes dans toutes les occaſions, & elles le devinrent bien davantage, quand la vie de ſes deux fils fut en péril. Elle me promettoit ſans ceſſe la faveur de Michael, des richeſſes, des grandeurs, pour prix des ſoins que je rendois à ſes enfans. Elle ne pouvoit ni manger ni dormir, & le bout de ſes doigts étoit rempli de puſtules, à force de toucher les malades.

Confu, le favori de tous les parens de la Reine & l'eſpoir de cette illuſtre famille, eut des ſymptômes qui ſembloient lui devoir être funeſtes; car il tomba dans des convulſions vio-

lentes, avant-coureurs ordinaires de la mort. Cependant elles cesserent dès que l'éruption eut lieu. Le soin que je pris de ce jeune homme, & dont il me donna par la suite tant de marques de reconnoissance, fut en grande partie l'effet de l'inclination que je me sentis pour lui à la premiere vue. La politique & l'humanité sembloient parfaitement d'accord pour m'exciter à sauver tous mes malades : mais la Providence, qui veilloit à ma propre conservation, m'inspira sans doute cet attachement particulier avec lequel je traitai Ayto Confu.

Je ne dois pas oublier de dire qu'au bout de trois jours que je fus auprès des malades, un cavalier arriva du camp, avec une lettre de Michael à Hagi Saleh, par laquelle il lui donnoit ordre de me conduire à Koscam, & une autre lettre pour moi, écrite en arabe par le Negadé Ras Mahomet, de la part de Michael, lettre polie, mais contenant le commandement positif de me rendre immédiatement au palais de l'Iteghé & de n'en pas bouger jusqu'à nouvel ordre, sous quelque prétexte que ce pût être.

Il faut en convenir, cette maniere d'agir, ce ton d'un maître à son serviteur, me déplut & me choqua extrêmement. Je montrai la lettre à Petros : mais loin de partager mes sentimens, il fut enchanté de ce style, & me dit que c'étoit un signe certain de la bienveillance du Ras. Je la montrai aussi à Ayto-Aylo, qui, sans approuver ni blâmer le Ras, se contenta de me dire qu'il étoit enchanté que je me fusse transporté à Koscam avant de recevoir sa lettre. Il reprocha ensuite Ozoro Esther d'être cause d'un procédé, qui

qui ne pouvoit flatter qu'un grec ou un esclave, & ne convenoit nullement à un homme libre, comme moi, qui leur étois particuliérement recommandé, & qui n'avois pas encore reçu d'eux la moindre civilité. Ozoro Esther rit beaucoup de tout cela; & depuis que je la voyois, ce fut la premiere fois qu'elle eût montré de la gaieté. Elle avoua en même tems qu'elle avoit envoyé tous les jours un messager au camp, quelquefois deux, quelquefois trois, depuis la mort de Welled Hawaryat, & que, chaque fois, elle avoit pressé le Ras de m'enjoindre de ne pas quitter le palais; ce qui avoit fait écrire à Michaël la lettre que je venois de recevoir. Le même soir, Petros reçut une lettre du grec Anthulé, gendre de Janni, & Trésorier du Roi, écrite du même style que l'autre, & contenant à-peu-près les mêmes choses, avec l'ordre de me faire fournir, pour le compte du Roi, tout ce qui me seroit nécessaire.

Un matin, Aylo parloit à Ozoro Esther, en présence de la Reine, du style de la lettre que le Ras m'avoit adressée. Ozoro avoua que son inquiétude en avoit été cause, & elle ajouta: « Vous m'avez souvent reproché d'être ce que vous » appellez une ennemie peu chrétienne, dans les conseils » que vous supposez que je donne souvent à Michael: mais » à présent, si je ne me montre pas autant l'amie du Yagoubé qui a sauvé mes enfans, comme l'ennemie des Gallas » qui ont massacré mon époux, dites qu'Esther n'est pas une » chrétienne, & je vous le pardonnerai. » — Nous eûmes, elle & moi, plusieurs conversations à-peu-près semblables, pendant tout le tems que dura la maladie d'Ayto Confu. Je fis placer mon lit dans la chambre attenante à celle de Confu,

& tout auprès de sa porte, afin de pouvoir l'entendre plus aisément, toutes les fois qu'il appelleroit : mais la sollicitude maternelle tenoit Esther éveillée toutes les nuits, & la décence ne me permettoit pas de me coucher. Nous avions donc continuellement occasion d'être ensemble ; & delà naquit entre Ozoro Esther & moi, une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Quand nos malades furent convalescens, on les transporta dans une grande maison du Kasmati Eshté, hors de l'enceinte de Koscam ; on lava & fumigea bien tous leurs appartemens dans le palais, & ensuite, on les y ramena. L'on me fit alors présent de la jolie maison qui avoit appartenu au Basha Eusebius, & qui étoit voisine du palais. Toutefois, je voulois me conformer strictement à la lettre de Michael ; & ne pas quitter Koscam ; je n'en crus même pas à cet égard les conseils d'Hagi Saleh & d'Ayto Aylo, qui m'assurerent plusieurs fois que les ordres du Ras n'exigeoient pas cette ponctualité. Ma solitude n'avoit rien de désagréable pour moi. Je m'occupois sans cesse. Je montois, j'arrangeois mes instrumens, mon thermomètre, mon baromètre, mes télescopes, mon quart de cercle ; & tout cela, étonnant pour les personnes qui m'entouroient, excitoit une curiosité qui employoit beaucoup d'heures de mon tems. J'allois chez l'Iteghé tous les matins à son lever, quelquefois même le soir ; & j'y voyois un grand nombre de Prêtres : mais j'en rencontrois rarement quelqu'un chez Ozoro Esther, où j'allois aussi matin & soir.

Un jour que je m'étois présenté de bonne heure chez la

Reine pour pouvoir plutôt être libre, & me rendre à quelques engagemens que j'avois à midi, l'Abba Salama entra à l'inſtant où je prenois congé. Il ne me reconnut pas d'abord, parce que j'étois vêtu à l'abyſſinienne : mais me remettant bientôt, il me dit en paſſant à côté de moi : « Quoi ! vous » êtes ici ? Je vous croyois auprès du Ras Michael. » — Je ne lui répondis pas un ſeul mot : mais faiſant la révérence, je me reculai pour ſortir, quand il me fit ſigne de la main & me cria d'un ton d'autorité de revenir.

Plusieurs perſonnes entrerent au même inſtant ; & je reſtai à la même place, prêt à recevoir les ordres de l'Iteghé qui me dit : « Revenez & parlez à l'Abba Salama. » — Je fis alors quelques pas en avant, & je dis, en regardant la Reine : « Qu'a donc à me dire l'Abba Salama ? » — L'Abba Salama adreſſa alors la parole à cette Princeſſe, en s'écriant : « C'eſt un Prêtre ! c'eſt un Prêtre ! » — Elle lui répondit avec beaucoup de gravité : « Tout homme ſage eſt un Prêtre pour » lui-même ; & dans ce ſens, non dans aucun autre, Ya» goubé eſt un Prêtre. » — Voulez-vous répondre à une queſ» tion que je vais vous faire ? me dit-il, avec une voix fort » élevée. » — « Aſſurément, ſi cette queſtion n'eſt point in» diſcrette, » lui répondis-je dans la langue du Tigré. — « Pourquoi ne parlez-vous pas amharic ? » me dit-il avec impatience. — « Parce que je ne ſais pas bien parler cette lan» gue. » Eh ! pourquoi me parlez-vous le Tigréen ? C'eſt la » langue réſervée à nos livres ſacrés ; & vous, qui êtes un » Prêtre, vous l'entendez. » — « C'eſt le Géez, lui dis-je. » Je l'entends : mais je ne le parle guere. » — « Hé bien ! ré» pondit-il, Ayto Heikel, Chambellan de la Reine, qui eſt

» là présent, nous servira d'Interprète. Il entend toutes les » langues. »

« HEIKEL, dit-il, demande-lui combien il y a de natures » dans le Christ. » Heikel me répéta cette question; & je répondis « que j'avois cru que ce qu'on vouloit me demander, » avoit quelque rapport à mon pays, à mes voyages ou à » ma profession, dans laquelle j'aurois pu apprendre quelque chose à l'Abba Salama, & non à la sienne, dans laquelle c'étoit à lui à m'instruire. Je suis, ajoutai-je, » un Médecin à la ville, mais un cavalier, un soldat en » campagne. Je ne fais mon étude que de la médecine & du maniement de mon cheval & de mes armes. » J'ai été élevé à cela. Mais quant aux disputes, en matiere » de religion, elles sont le fait des Prêtres & des Savans. » Ainsi, lorsque j'aurai des doutes, je les soumettrai à des » gens sages comme vous, Abba Salama, parce que cela » vous regarde. Vous me prescrirez des regles & je les suivrai. » — Il fit, pour la premiere fois, une révérence, & s'écria: « Cela est vrai! cela est vrai! Par Saint Michel, Prince » des Anges, il a raison, il répond bien. Par Saint George! » c'est un galant homme. On m'avoit dit à tort que c'étoit » un Jésuite. Voulez-vous venir me voir? voulez-vous venir? » N'ayez pas peur de venir chez moi. » — « Je crois, dis-je, en m'inclinant, que je ne ferai aucun mal en allant » chez vous: ainsi, je ne puis avoir aucune crainte. » — Comme j'achevois de prononcer ces mots, un émissaire du Ras Michael arriva, & je sortis.

LE 8 ou le 9 de Mars, j'allai au-devant du Ras, & je le

rencontrai à Azazo. Il étoit couvert d'une groffe toile de coton, affez mal-propre, qu'il s'étoit jetté négligemment autour du corps, & il portoit une efpece de ferviette roulée autour de la tête. Il étoit vieux, maigre, & avoit les yeux malades & l'air très-fatigué. Il montoit une mule excellente, qui alloit avec viteffe & qui ne le fatiguoit nullement. Comme je vis qu'il alloit s'arrêter dans un endroit marqué par quatre lances en croix, plantées fur une éminence, & ayant une toile par-deffus, qui formoit une efpece de tente, je ne lui parlai point jufqu'à ce qu'il mît pied à terre. Je n'étois accompagné que de Petros, du Prêtre Grec & de quelques domeftiques; & Francis (1) nous joignit au moment que nous approchions du Ras.

Nous mîmes pied à terre au même inftant que le Ras, mais à quelque diftance de lui, & avec une certaine inquiétude. Puis, nous chargeâmes le Prêtre Grec qui étoit aimé de lui, d'aller lui apprendre qui j'étois, & lui dire que je venois pour le voir. Auffi-tôt les foldats ouvrirent leurs rangs. Je m'avançai vers Michael, & je pris fa main que je baifai. Il me contempla d'un œil fixe pendant une demi-minute, & il me répéta en Tigréen le falut ordinaire : « Comment » vous portez-vous? J'efpere que vous vous portez bien. » Enfuite, il me montra du doigt la place où je devois m'affeoir. Mille bouches s'ouvrirent alors pour lui porter mille plaintes différentes. Il donna une foule d'ordres. Je fus pref-

(1) Francis étoit un homme très-attaché à Michael, qui lui avoit confié plufieurs commandemens : auffi étoit-ce le feul des Grecs qu'on put appeller un bon foldat.

que étouffé : mais Michael ne fit pas la moindre attention à moi, ni ne me demanda des nouvelles de sa famille. Quelques minutes après, le Roi arriva & passa à notre gauche. Le Ras se leva, ôta la serviette qu'il avoit autour de la tête, & se fit soutenir sur la porte de sa tente, jusqu'à ce que le Monarque se fût éloigné ; & ensuite, il vint reprendre sa place.

Le Roi étoit à environ un quart de mille en avant, quand Kefla Yasous vint de la part de ce Prince porter des ordres à Michael, ou plutôt, je crois, en recevoir de lui. Il étoit accompagné par Ayto Engedan, jeune homme, qui par la maniere dont il avoit sa robe roulée autour des reins, annonçoit qu'il étoit chargé d'un message particulier du Roi. La foule nous cachoit absolument, & faisoit autour du Ras un cercle, en dehors duquel nous étions. Nous allions même nous retirer, quand Kefla Yasous, appercevant Francis, vint à lui & lui dit : « Ne partez point. Je crois qu'Engedan est » chargé de quelque ordre du Roi pour vous. » Bientôt après, nous apprîmes que cet ordre du Roi étoit qu'Engedan demandât au Ras l'agrément de me conduire à la vue de ce Prince, sans qu'on m'en dît rien, ni qu'on me présentât à lui. Le Ras répondit : « Je ne le connois pas. Mais un » homme, tel que lui, trouvera-t-il cela bien ? demandez-le » à Petros. Et pourquoi le Roi ne le feroit-il pas approcher » & ne lui parleroit-il pas ? Il a des lettres pour lui, ainsi » que pour moi, & il sera obligé de le voir demain matin. »

Engedan prit le galop pour aller rejoindre le Monarque ; & nous, nous partîmes après lui, sans que nous eussions di-

rectement aucun message, ni du Roi, ni du Ras. J'arrivai à Koscam, très-mécontent de l'accueil qu'on m'avoit fait. Toute la ville étoit dans la plus grande confusion. Trente mille hommes étoient campés sur les bords du Kahha; & la premiere scène d'horreur que Michael y étala, ce fut de faire arracher les yeux à douze chefs des Gallas qu'on avoit amenés prisonniers, & de les abandonner ensuite dans les champs pour qu'ils fussent dévorés la nuit par les hyennes. Je pris trois de ces infortunés; je les soignai, je leur sauvai la vie; & c'est d'eux que j'ai pris depuis beaucoup de renseignemens sur leurs mœurs & sur leur pays.

Le lendemain, qui étoit le 10 de Mars, l'armée entra en triomphe dans la ville. Le Ras étoit à cheval, à la tête des troupes du Tigré. Il avoit la tête découverte & un manteau de velours noir, garni d'une frange d'argent, sur les épaules. Un enfant marchoit à sa droite & portoit une baguette d'environ cinq pieds & demi de long, & assez semblable aux bâtons des Grands-Officiers de la Cour d'Angleterre. Immédiatement après le Ras, venoient tous les guerriers qui avoient tué quelqu'ennemi ou enlevé des dépouilles, & ils avoient à leurs fusils & à leurs lances autant de morceaux d'écarlate qu'ils avoient tué d'hommes.

Parmi cette foule de guerriers, on distinguoit Hagos, à qui le Ras avoit confié la garde de sa porte, & dont nous avons parlé à l'occasion de la guerre du Begemder. Cet homme, toujours bien monté & bien armé, suivit, dès l'enfance, Michael à la guerre, & fut toujours si heureux en combat singulier, que sa lance, sa javeline, son cheval & toute sa

perſonne enfin, étoient couverts de banderolles d'écarlate. Dans cette derniere bataille de Fagitta, Hagos avoit tué, de ſa propre main, onze ennemis. Cependant, il faut en convenir, il n'y a rien de ſi trompeur que de juger du courage d'un homme, d'après ces ſortes de ſuccès. Un bon cavalier, revêtu d'une cotte de maille, & monté ſur un cheval vigoureux & docile; peut, quand les ennemis ſont en déroute, tuer, autant qu'il veut, de ces malheureux fuyards, ſur-tout s'il choiſit les plus foibles, qui n'ont, pour tout vêtement, qu'une peau de chevre, & dont les chevaux ſont accablés de fatigue, ou bien, qui s'enfuient à pied.

A la ſuite marchoient Gusho d'Amhara & Powuſſen, qui venoit d'être nommé Gouverneur du Begemder, par rapport à la maniere dont il s'étoit conduit dans la bataille, à la ſuite de laquelle il avoit, comme je l'ai déja rapporté, pourſuivi l'armée de Faſil, & Faſil lui-même, pendant deux jours. Le Ras lui avoit donné encore une autre récompenſe; il lui devoit faire épouſer ſa petite-fille Ayabdar, que j'avois guérie de la petite vérole, & la ſeule de mes malades dont je ne reçus pas quelque marque de ſenſibilité. Ni elle, ni ſa mere, ni ſon mari, ne me témoignerent la moindre gratitude. Powuſſen étoit un des douze Officiers qui avoient été livrés à Lubo par les Gallas, avec Mariam Barea, & qui s'étoient enfuis dans la tente de Michael, pour implorer ſa protection.

UNE choſe ſinguliere que je remarquai dans cette entrée triomphale, c'étoit la coëffure des Gouverneurs de Province. Ils avoient ſur le front un large bandeau qui alloit ſe nouer derrière

derrière la tête, & au milieu duquel s'élevoit un cœur d'argent doré, d'environ quatre pouces de long, & qui avoit précisément la forme de nos éteignoirs de flambeau. Cet ornement s'appelle dans leur langue *kirn*, c'est-à-dire la corne, & on ne le porte que dans les grandes cérémonies, qui suivent les victoires. J'imagine que cette coutume, ainsi que presque toutes celles que les Abyssiniens suivent, leur vient des Hébreux, dans les livres même desquels on trouve plusieurs allusions à cette corne. » — J'ai dit au milieu des » fous, n'agissez pas follement; & aux méchans, ne levez » point la corne «. » — Ne levez point votre corne haut; » ne parlez point avec le cou roide (1) «. » — Car il y aura » une promotion, &c. «. » — Mais, ma corne, tu t'éle- » veras comme la corne d'une licorne «. « — Et la corne » des justes s'élevera avec honneur «. — On trouve encore dans les pseaumes beaucoup d'autres passages tels que ceux-là.

Après les Officiers, dont je viens de faire mention, paroissoit le Roi, le front ceint d'un bandeau de mousseline d'environ trois pouces de large, qui étoit noué par-derriere avec un double nœud, & dont les bouts tomboient d'environ deux pieds sur les épaules. Autour de ce Prince on voyoit les grands Officiers de l'Etat, & toute la

(1) La maniere dont ceux qui portent cette corne sont obligés de plier le cou, de peur qu'elle ne retombe en avant, montre parfaitement le sens du passage du Psalmiste. Il est certain qu'il faut parler avec le cou roide, quand on veut élever sa corne comme celle d'une licorne.

jeune Nobleſſe, qui n'avoit point encore de commandement; & à ſa ſuite venoient les troupes de ſa maiſon.

Plus loin marchoit le Kanitz Kitzera, c'eſt-à-dire le bourreau de l'armée, accompagné de tous ſes aides. Enſuite on voyoit, au milieu des équipages du Roi & du Ras, un homme portant la peau empaillée du malheureux Woosheka au bout d'un grand bâton. Cette peau fut, après cela, pendue aux branches d'un arbre qui eſt devant le palais du Roi, & qui ſert à ces ſortes d'exécutions.

A l'arrivée du Roi & du Ras tous les grands s'empreſſerent d'aller leur rendre leurs hommages. Ayto Aylo fut un des plus aſſidus auprès d'eux; & Ozoro Eſther alla demeurer à Gondar; mais, d'après mes conſeils, elle laiſſa ſes enfans dans le palais de Koſcam. Le jeune Confu, ſon fils, quoique guéri de la petite vérole, avoit des ſymptômes évidens de dyſſenterie, & il ne ſe contraignoit point ſur le manger, ni n'avoit ſoin d'éviter le froid.

Nous étions déja au 13 de Mars, que je n'avois pas encore entendu parler ni d'Ozoro Eſther, ni du Ras, quoique j'euſſe été me loger à Gondar, dans une maiſon voiſine de celle de Petros. J'allois une fois par jour voir les enfans à Koſcam, & j'étois toujours accueilli de la maniere la plus amicale par l'Iteghé, qui avoit eu ſoin de donner des ordres pour que j'euſſe à dîner toutes les fois que je me préſenterois chez elle, ſans cérémonie, & comme un Officier de ſa maiſon.

Mais, d'ailleurs, je n'ai jamais été en apparence plus négligé qu'en ce tems-là par tout le monde, excepté par les Maures. Ils se montroient excessivement reconnoissans des soins que j'avois pris de leurs enfans malades; & ils auroient bien voulu que je revinsse habiter leur quartier. Hagi Saleh, sur-tout, ne pouvoit s'empêcher de maudire sans cesse l'ingratitude des Chrétiens, qu'il appelloit des caffres & des infideles. Il savoit tout ce qui s'étoit passé à Koscam, il prévoyoit tout ce qui sembloit devoir m'arriver; & sa colere étoit celle d'un honnête homme. Cependant, quoique plusieurs exemples funestes dont il avoit été témoin pussent le justifier, je fus assez heureux pour qu'il se trompât.

Un soir le Negadé Ras Mahomet vint chez moi, & me dit que Mahomet Gibberti étoit arrivé, & avoit eu deux entretiens particuliers avec le Ras Michael, mais qu'il ne lui avoit pas encore offert ses présents; il ajouta qu'il ne m'avoit pas plutôt instruit de cela, parce qu'il me croyoit encore à Koscam, & que son frere Saleh n'en avoit rien dit non plus, ne l'ayant point vu depuis son arrivée. Le Negadé Ras Mahomet m'apprit aussi que le lendemain de l'entrée du Ras à Gondar, Ayto Aylo l'avoit entretenu deux fois à mon sujet; qu'il avoit eu également une entrevue avec Mahomet Gibberti, & qu'enfin, sur la proposition d'Ayto Aylo, on avoit résolu de me nommer Palambaras, c'est-à-dire Commandant de la cavalerie du Roi. C'est un des premiers emplois, & pour le rang, & pour le revenu, mais absolument honorifique; le jeune Arménien que j'avois rencontré à Loheïa l'avoit rempli. Je répondis à Mahomet que bien loin de me féliciter de cet avantage, je me regarderois, si je l'obtenois, comme

le plus malheureux de tous les hommes ; que mon unique desir étoit de voir le pays, d'en observer les productions, de converser avec les habitans comme un simple étranger, & non comme le maître, ni le serviteur de personne ; d'étudier les livres abyssiniens, sur-tout de visiter les sources du Nil, & enfin de vivre particuliérement chez moi, & aussi solitairement qu'il me seroit possible. Je lui ajoutai que la seule chose que je demandois en ce moment, étoit de savoir quand je pourrois avoir une audience du Ras, & lui présenter les lettres que j'avois pour lui.

Le Negadé Ras Mahomet me quitta ; mais il revint bientôt après avec Mahomet Gibberti, qui me dit qu'indépendamment de la lettre de Metical Aga, que j'avois pour le Ras, il en avoit porté lui-même une autre dictée par les Anglois de Jidda, qui tous ensemble, & particuliérement mes amis les Capitaines Thornhill & Price, avoient desiré que Metical Aga, qui leur étoit entiérement dévoué pour son propre intérêt, s'employât de la maniere la plus efficace auprès du Ras Michael, pour que je fusse non-seulement en sûreté, mais pour que j'obtinsse tout ce qui pourroit me faire plaisir.

Je n'ignorois point que Mahomet Gibberti portoit cette lettre. Je l'avois lue à Jidda. Metical Aga informoit Michael des richesses & de la puissance de notre nation. Il lui disoit » que les Anglois étoient les seuls maîtres du commerce de » la mer Rouge, les amis du Shérif de la Mecque, & sur» tout les siens ; que le moindre accident qui pourroit m'ar» river seroit non-seulement une honte pour lui, mais lui

» occasionneroit une disgrace pire que la mort, parce que » connoissant le pouvoir de Michael, & s'en rapportant à » son amitié, il s'étoit rendu garant de ma sûreté, tandis » que je serois en Abyssinie; que j'étois un homme de con- » sidération dans mon pays, & au service de mon Roi, qui, » Roi Chrétien, gouvernoit ceux de ses sujets, Musulmans » & Payens, avec la même équité que ceux qui étoient Chré- » tiens; que mes seules intentions étoient d'examiner les » sources, les rivieres, les arbres, les fleurs, les astres des » cieux, dont je tirois des connoissances utiles à la santé des » hommes; que je n'étois point un marchand, ni ne me » mêlois en aucune maniere d'affaires de commerce; que je » n'avois pas besoin de gagner de l'argent; qu'il avoit chargé » Mahomet Gibberti de pourvoir à tout ce qui me seroit né- » cessaire, & qu'il en répondoit, quelle que fût la somme, » parce qu'il étoit bien sûr que mes compatriotes la lui » rendroient «. Ensuite Metical Aga répétoit à peu près les mêmes expressions dont il s'étoit servi au commencement de sa lettre. Mais il ne se contentoit pas de cela; il envoyoit à Michael un présent particulier pour cet objet, un présent qui n'avoit aucun rapport à leurs affaires de commerce, ni à leurs affaires politiques.

Après avoir lu cette lettre, Michael s'écria : » Metical » Aga ne connoît pas l'état de ce pays-ci. De la sûreté! Et » où peut on en trouver? Je suis obligé de combattre moi- » même chaque jour pour défendre ma vie. Metical » Aga appellera-t-il cela de la sûreté? Qui sait si même en » ce moment le Roi est en sûreté, & si j'y serai long-tems » moi? Tout ce que peux faire, c'est de garder cet homme

» auprès de moi. Alors si le Roi, & moi, nous perdons la » vie, Metical Aga ne pourra pas croire qu'il ait été en mon » pouvoir de sauver celle d'un étranger «. » —— Non, dit » Ayto Aylo, qui entendoit ce discours, non, vous ne con» noissez pas cet homme. C'est un diable à cheval; il est » meilleur cavalier, il tire mieux un coup de fusil qu'aucun » homme qui ait jamais mis le pied en Abyssinie. Ne perdez » point de tems, employez-le auprès du Roi, & ne craignez » rien de lui. Il est sobre, il est pieux, il ne peut être qu'utile » au Roi «. » —— Eh! quoi! répondit Michael, ne cher» chera-t-il pas, comme l'Arménien, à me renverser? ne » me nuira-t-il pas « ? » —— Oh! reprit Ayto Aylo, vous » savez que ces tems-là sont passés. Qu'étoit-ce que l'Armé» nien? Un enfant, un esclave turc. Quand vous connoîtrez » l'homme dont nous parlons, vous ne le comparerez pas » à l'Arménien «. —— Bref on convint que les lettres qu'avoient réçues les Grecs seroient lues au Roi, & que celles que j'avois de Metical Aga seroient remises à Michael par Mahomet Gibberti, & que je serois présenté & au Ras, & au Monarque, aussi-tôt qu'ils pourroient me recevoir.

L'ON doit se rappeller que, pendant mon séjour au Caire; le Patriarche Marc m'avoit donné des lettres pour tous les Grecs établis à Gondar, & une sur-tout écrite en forme de Bulle, adressée à tous les Grecs qui étoient en Abyssinie. Après beaucoup d'exhortations pastorales, le Patriarche disoit que connoissant le penchant des Grecs au mensonge & à la vanité, & n'étant pas à même de les punir pour ces sortes de pensées, il exigeoit d'eux, comme une preuve

d'obéiſſance, de vouloir bien ſe ſoumettre à la pénitence la plus douce qu'il pût leur impoſer, & ne dire que la vérité. Il leur ordonnoit en conſéquence d'aller tous enſemble trouver le Roi d'Abyſſinie, dans le moment qu'ils croiroient le plus favorable, & lui apprendre que je ne devois pas être confondu avec le reſte des hommes blancs, tels que les Grecs, ſujets & eſclaves des Turcs : mais que j'étois un homme libre, né au milieu d'une nation libre, & que les premiers des Grecs ſe croiroient heureux d'être mes domeſtiques, comme l'étoit Michael un de leurs compatriotes.

Il faut en convenir, cette démarche étoit cruelle pour les Grecs de Gondar, car ils étoient tous élevés en dignité, à l'exception de Petros, qui avoit refuſé toute eſpece d'emploi depuis le meurtre de Joas, dont il avoit été Chambellan. Cependant les ordres du Patriarche furent ponctuellement exécutés. Petros porta la parole. Il avoit été dans ſa jeuneſſe cordonnier à Rhodes. Il avoit une belle figure & des manieres agréables; mais il étoit extrêmement poltron ; ce qui ne l'empêchoit pourtant pas de bien parler dans les occaſions comme celle-ci.

C'étoit, je crois, le 14 Mars, que toutes ces lettres furent préſentées & lues. Je m'attendois qu'on m'enverroit chercher à l'heure accoutumée, c'eſt-à-dire vers les cinq heures, & je montai à cheval avec Ayto Heikel, Chambellan de la Reine, pour me rendre à Koſcam, où les jeunes malades étoient hors de danger, mais encore foibles. Pendant ce tems-là, le Ras me fit dire d'aller lui parler, & de charger un homme du préſent que je deſtinois au Roi, pour qu'il allât m'attendre au palais, où je me rendrois en ſortant

de chez lui. On répondit chez moi que j'étois allé à Kofcam pour voir, comme à mon ordinaire, les enfans convalefcens: circonftance qui, quoiqu'elle contrariât un peu le Ras, ne me nuifit point auprès de lui. L'audience que je devois obtenir de Michael étoit fixée à cinq heures; on me le fit dire à Kofcam. J'arrivai un peu avant, & je rencontrai à la porte Ayto-Aylo, qui me dit en me ferrant la main: « Ne refufez » rien. Vous ferez comme vous voudrez par la fuite : mais » à préfent il eft néceffaire, par rapport aux Prêtres & à la » populace, que vous ayez une place, qui vous donne de » l'autorité, fans quoi vous courriez rifque d'être volé & » affaffiné, la premiere fois que vous voudriez aller à un » mille de la ville. Cinquante perfonnes m'ont dit que vous » aviez des malles remplies d'or, & que vous pouvez fa- » briquer de l'or, ou au moins en faire venir des Indes autant » que vous voudrez; & ce qui a donné lieu à cette opinion, » c'eft que vous avez refufé l'or que la Reine & Ozoro » Efther vous ont offert à Kofcam, en quoi vous avez eu » beaucoup de tort. »

J'ENTRAI & je trouvai le vieillard affis fur un fopha. Ses cheveux blancs étoient frifés & formoient plufieurs boucles. Il paroiffoit penfif, mais affez content. Il avoit le vifage décharné, & les yeux très-vifs, mais un peu malades. Je jugeai qu'il devoit avoir au moins fix pieds de haut, quoiqu'on ne pût pas trop en être sûr, puifqu'il étoit eftropié de maniere à ne pouvoir guère fe tenir debout. Ses manieres étoient libres & dégagées; & enfin je lui trouvai une parfaite reffemblance, tant pour les traits du vifage que pour le refte de fa perfonne, avec mon digne & favant ami M. de Buffon.

Buffon. Il auroit fallu être bien mauvais physionomiste pour ne pas lire dans ses yeux tout ce qu'il étoit. Chacun de ses regards exprimoit un sentiment. Il sembloit n'avoir pas d'autre langage ; & dans le fait, il parloit fort peu. Je voulus, suivant l'usage, me prosterner devant lui & baiser la terre; mais il parut ne pas s'en soucier. Il me tendit la main, prit la mienne & me releva.

Je m'assis avec Aylo, trois ou quatre Umbares (1), Petros, & Ayto Heikel, Chambellan de la Reine. Un Azage de la Maison du Roi vint dire quelques mots à l'oreille de Michael, ce qui m'empêcha de parler comme je m'y étois préparé & d'offrir le présent qu'un homme tenoit derriere moi. Le Ras prit la parole le premier, & me dit : « Yagoubé, » car je crois que c'est votre nom, écoutez ce que j'ai à » vous dire, & souvenez-vous bien de ce que je vous recom- » mande. L'on m'a dit que vous étiez un homme, dont la » principale occupation étoit d'errer dans la campagne & » dans les endroits les plus solitaires pour y chercher des » arbres & des plantes, & passer la nuit seul à observer » les astres des cieux. Les autres pays ne ressemblent point à » celui-ci, qui n'a pourtant jamais été aussi dangereux qu'il » l'est à présent. Les malheureux habitans de ces contrées » sont ennemis naturels de tous les étrangers. S'ils vous » voient seul chez vous, leur premiere pensée portera sur » les moyens de se défaire de vous; & quoique cela ne leur » soit d'aucun avantage, ils voudront toujours vous assassi-

(1) Juges suprêmes.

» ner, pour le ſeul plaiſir de faire du mal. » — « Le diable
» eſt bien enraciné dans leur cœur ! dit une voix qui ſe fit
» entendre dans un coin de la chambre, & que je pris pour
» celle d'un Prêtre. » — « Ainſi, pourſuivit le Ras, d'après
» une longue converſation avec votre ami Aylo, dont je
» ſais que vous voulez heureuſement ſuivre les conſeils,
» comme nous devrions tous faire, j'ai ſongé à vous mettre
» dans la ſituation où vous pourrez le mieux ſuivre vos
» inclinations, ſans être inquietté par les Moines au ſujet
» de la religion, & ſans craindre qu'on cherche à vous tuer
» pour vous enlever votre argent. »

« QUE ſont les moines ? dit la même voix, qui avoit déja
» parlé au coin de la chambre. Les moines ne ſe mêleront
» jamais des affaires d'un homme, tel que celui-là. » — Le
» Roi, continua Michael, ſans faire attention à celui qui
» l'interrompoit, le Roi vous a nommé Baalomaal & Com-
» mandant de la cavalerie Koccob (1), place que j'avois eu
» intention de donner à Francis, l'un de mes vieux guer-
» riers : mais Francis eſt pauvre, & nous le pourvoirons
» mieux ; car cet emploi eſt très-honorable, mais peu lucra-
» tif. » — « Ras, répondit Francis, qui ſe tenoit un peu
» en arriere, il ſera en de plus dignes mains que les mien-
» nes & celles de l'Arménien, ou même d'aucun autre hom-
» me qui l'ait poſſédé depuis le regne d'Hatzé Menas. Je
» vous répete ce que j'ai dit aujourd'hui au Roi. » — Fort
» bien ! Francis, s'écria le Ras ; il ſied à un brave guerrier

(1) La cavalerie noire.

» comme vous de dire la vérité, quand même il parle con-
» tre lui. Pour vous, Yagoubé, allez trouver le Roi pour
» lui rendre grace de l'emploi qu'il vous accorde. Proster-
» nez-vous devant lui; car je vois que vous êtes déja instruit
» de cette cérémonie. Aylo & Heikel vous accompagne-
» ront. Le Roi me témoigna hier au soir sa surprise, de ce
» qu'il ne vous avoit pas encore vu. Tecla Mariam, Secré-
» taire du Monarque, qui est venu ici aujourd'hui avec
» votre brevet, est également étonné de ce que vous ne vous
» êtes pas encore présenté. »

L'HOMME qui avoit élevé la voix dans le coin de la chambre, & que j'avois cru un Prêtre, étoit ce même Tecla Mariam, l'un des Scribes. Lorsqu'ils ne sont point en présence du Roi, les Scribes, ainsi que les Prêtres, ont droit de couvrir leur tête; & c'étoit là la cause de ma méprise.

J'OFFRIS au Ras un présent, qu'à peine il regarda, parce que beaucoup de gens, attirés par la curiosité ou par des affaires, se pressoient à la porte pour entrer. Je distinguai dans la foule l'Abba Salama. Tous ceux qui étoient venus avec moi, étoient déja sortis, & moi seul, j'avois de la peine à passer, parce que les gens qui entroient me barroient presque le chemin, quand le Ras s'appercevant que je demeurois derriere, cria : « Qu'on ferme la porte. » Puis il me dit à voix basse : « Avez-vous quelque chose de particu-
» lier à me dire ? » — « Je vois que vous êtes en affaire,
» lui répondis-je, Ras ! mais je parlerai à Ozoro Esther. »
— Soudain il reprit avec vivacité : « Vous avez raison,

» Yagoubé, il faut plus d'un moment pour arranger cette » affaire avec vous. Le fils d'Esther vivra-t-il? » — « La vie » de l'homme, repris-je, est entre les mains de Dieu. Mais » j'espere que le plus grand danger du fils d'Ozoro est passé. » — Aussi-tôt, Michael appella un de ses Officiers, & lui dit : « Conduisez Yagoubé auprès d'Ozoro Esther. »

Il est inutile d'occuper mes Lecteurs des détails qui ne lui fournissent pas les connoissances nouvelles qu'il a droit de puiser dans mes voyages. Je le laisse donc le maître d'imaginer les expressions que dicta à Ozoro Esther son cœur sensible & reconnoissant. Je donnai ordre qu'on lui menât son fils tous les jours avant midi, mais à condition qu'il retourneroit à Koscam, d'abord après dîné. Ensuite, je me hâtai de prendre congé d'elle, & je lui en expliquai la raison, quand elle daigna m'accompagner à la porte. Elle me dit alors: « Quand est-ce que je pourrai punir ce sot d'Aylo? Le Ras » auroit fait quelque chose pour vous. Il vous avoit destiné » la place de Palambaras : mais Aylo a changé sa façon de » penser. Il dit que cela vous feroit perdre du tems & exci- » teroit contre vous l'envie. Mais qu'importe cette envie? » N'envie-t-on pas le Ras Michael? Et où pouvez-vous » mieux passer votre tems qu'à la Cour, avec un comman- » dement qui vous attache au Roi? » — Je lui répondis: » Tout va bien. Je suis content d'Aylo. Tout va bien. » — Mais elle ne fut pas convaincue de cela, & elle me dit: « Je ne pardonnerai pas cette faute, avant sept ans, à Ay- » to Aylo. »

Aylo & Heikel avoient pris le chemin du palais, éton-

nés, comme le reste des spectateurs, que j'eusse parlé en particulier au Ras Michael. Mais après m'être diverti de leur inquiette curiosité jusqu'au lendemain, je la satisfis.

En sortant de chez Ozoro Esther, je me rendis aussi chez le Roi, où je trouvai Aylo & Heikel à la porte de la salle d'audience. Tecla Mariam s'avança jusqu'au pied du trône. Je le suivis & me prosternai devant le jeune Monarque. « Je » vous mène, dit Tecla Mariam au Roi, un de vos servi- » teurs, qui vient d'un pays si éloigné, que si vous le lais- » sez jamais s'en retourner, nous ne pourrons ni le suivre, » ni savoir où il faudra l'aller chercher. » — Ces paroles furent prononcées d'un ton facétieux par un vieux serviteur, accoutumé à la familiarité de son maître : mais le Roi ne répondit rien, du moins autant que j'en pus juger; car sa bouche étoit couverte; il ne changea même point de contenance. Cinq jeunes hommes se tenoient debout, à côté du trône, deux à droite & trois à gauche. L'un de ces jeunes gens, qui étoit fils de Tecla Mariam, & qui devint par la suite mon intime ami, s'avança de la gauche où il étoit le premier, & me prenant par la main, me plaça au-dessus de lui. S'appercevant ensuite que je n'avois point de coutelas à la ceinture, il tira le sien & me le donna. Lorsque je fus ainsi placé, je baisai de nouveau la terre.

Le trône du Roi étoit dans une espece d'alcove. Tous ceux qui se trouvoient hors de la vue du Monarque, s'assirent. On commença à m'adresser les questions d'usage sur Jérusalem & le reste de la Terre-Sainte. On me demanda

où étoit mon pays? ce qu'il m'étoit impossible de faire comprendre; car les Abyssiniens ne connoissent pas d'autres contrées que la leur. On me demanda pourquoi je venois de si loin? si la lune & les étoiles du lieu de ma naissance, mais sur-tout la lune, étoient les mêmes que les leurs? & une foule d'autres choses, tout aussi vagues, tout aussi absurdes que celles-là.

Je voulus plusieurs fois prendre mon présent des mains de l'homme qui le portoit, pour l'offrir au Monarque & me retirer : mais le Roi s'y opposa toujours par un signe; & enfin, j'étois si fatigué de me tenir debout, que je m'appuyai contre le mur. Aylo tomboit de sommeil, & Heikel & les Grecs maudissoient du fond du cœur leur jeune maître, de ce qu'il les empêchoit d'aller manger l'excellent soupé qu'Anthulé, son trésorier, nous avoit fait préparer. Le Roi savoit fort bien tout cela, ainsi que nous l'apprimes par la suite; mais il avoit résolu d'essayer notre patience. A la fin, Ayto Aylo se glissa furtivement dehors & alla se coucher. Le reste des spectateurs en fit autant. Il n'y eut que ceux qui m'avoient accompagné qui ne purent pas s'en aller, & qui étoient prêts à mourir de soif & de lassitude. Les personnes qui n'étoient pas vues du Monarque, prirent alors le parti de charger Tecla Mariam d'aller dire tout bas au Roi que j'étois malade. Tecla Mariam y alla; mais le Monarque parut n'y pas faire attention. Il étoit dix heures du soir, & il ne songeoit pas à s'aller mettre au lit.

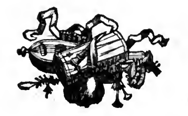
Tant qu'il y eut dans la salle d'audience des spectateurs

étrangers à la cérémonie, le Roi parla par l'organe d'un Officier, appellé *Kal Hatzé*, c'est-à-dire, la voix ou la parole du Roi. Mais quand nous ne restâmes que neuf ou dix, y compris les domestiques de sa chambre, il découvrit sa bouche & tout son visage, & il parla lui-même. Ses questions porterent d'abord sur Jérusalem, ensuite, sur les chevaux, sur l'art de se servir des armes à feu, sur les Indes & sur l'étendue que je pouvois contempler dans les cieux avec mes télescopes; & toutes les fois que je ne répondois pas exactement à ses questions, il me les répétoit d'une maniere encore plus circonstanciée. J'étois vraiment désespéré. J'avois peine à répondre un seul mot; je déplorois intérieurement le malheur que j'avois eu d'être nommé à un emploi qui m'attachoit à la Cour, & je faisois des vœux bien sinceres pour que ce fût le dernier.

CEPENDANT tous les Grecs, qui m'avoient accompagné, ne pouvant plus y tenir, s'avancerent au coin de l'alcove, & parurent devant le trône. Le Roi sembla étonné de les voir là, & leur dit qu'il croyoit qu'ils s'étoient retirés depuis long-tems. Ils répondirent que non, que leur intention étoit de ne s'en aller qu'avec moi. Mais le Monarque leur répliqua que ce n'étoit pas possible, parce qu'un des devoirs de ma charge étoit de garder la porte de sa chambre à coucher cette nuit-là.

JE crois que quand j'entendis ces paroles, je l'aurois presque tué. Alors Ayto Heikel reprenant courage s'avança vers lui, sous prétexte qu'il lui portoit un message

de la part de l'Iteghé ; & il lui parla à l'oreille pour lui dire, ſans doute, que le Ras le déſapprouveroit. Le jeune Prince ſe mit alors à rire, en diſant qu'il croyoit que nous avions déja ſoupé, & il nous congédia.



CHAPITRE IX.

Séjour à Gondar.

Désolés de la longue audience du Roi, & pleins de cette sorte de colere qu'excitent ordinairement l'impatience & la faim, nous allâmes tous ensemble souper chez Anthulé qui nous avoit invités. Nous menâmes avec nous trois de mes nouveaux confreres, trois Baalomaals, parmi lesquels il y en avoit un qui, quoiqu'il en eût rempli la place dans la cérémonie, n'en avoit point le titre. Il se nommoit Guebra Mascal. Il étoit fils d'une sœur du Ras, & commandoit un tiers des soldats du Tigré, qui avoient des armes à feu, c'est-à-dire environ deux mille hommes. Guebra Mascal avoit la réputation d'être le meilleur Officier en ce genre. Agé d'une trentaine d'années, petit, quarré, mais assez bien fait, ayant des manieres peu agréables, le nez applati, la bouche grande, le teint fort basané, & le visage couvert de marques de petite vérole, il étoit rempli de présomption, & il avoit une si haute opinion de ses connoissances sur l'usage des armes à feu, qu'il ne se faisoit pas scrupule de dire que le Ras Michael lui devoit toutes ses victoires. C'étoit effectivement parce qu'il passoit pour un excellent Officier qu'on le souffroit à Gondar; car il étoit soupçonné d'avoir eu des liaisons en Tigré avec une des femmes du Ras son oncle, & d'avoir même eu un enfant d'elle : aussi le Ras avoit répudié cette femme, sans vouloir reconnoître l'enfant.

GUEBRA Maſcal ſoupa ce ſoir là avec nous ; & de là vint une des affaires les plus ſérieuſes que j'aie jamais eues. Guebra Maſcal ne ceſſa de vanter, ſuivant ſa coutume, ſon adreſſe pour le fuſil, & tout ce qu'il avoit fait avec cette arme admirable. Petros lui dit en plaiſantant : » Vous avez naturel» lement le génie des armes à feu : mais vous n'avez pas en» core eu occaſion d'apprendre à les manier. Maintenant que » Yagoubé eſt ici, il vous montrera des choſes qui méri» teront qu'on en parle «. —— On avoit beaucoup bu, & je crus entendre que Guebra Maſcal répondoit à mon ſujet quelques paroles dédaigneuſes. » —— Guebra Maſcal, lui » dis-je auſſi-tôt, je crois que je dois juger, d'après vos diſ» cours, que vous ne vous connoiſſez ni en fuſils, ni en » hommes. Chacun de mes fuſils, dans les mains de mes do» meſtiques, tueroit le double de ce que les vôtres pour» roient tuer. Pour celui dont je me ſers moi-même, il ne » vaudroit pas la peine que j'y miſſe une balle pour m'eſſayer » avec vous, chargé ſeulement avec un bout de chandelle » de ſuif, il feroit plus d'effet que le meilleur des vôtres avec » une balle de fer, malgré toute l'adreſſe & toute l'expé» rience que vous prétendez avoir «.

GUEBRA Maſcal me répondit que j'étois un franc (1) & un menteur. Je me levai ſoudain, & il me lança un coup de pied. Furieux que j'étois, je me précipitai ſur lui, & le ſaiſiſſant à la gorge, je l'étendis ſur le parquet. Les Abyſſiniens ne ſavent ni lutter, ni combattre à coups de poing.

(1) On ſait que c'eſt la dénomination dont les Orientaux ſe ſervent pour déſigner avec mépris les Européens.

Guebra Mafcal ne fut pas plutôt à terre qu'il tira fon coutelas, & voulut m'en porter un coup au vifage. Mais comme fon bras n'étoit pas entiérement libre, tout ce qu'il put faire fut de me bleffer légerement fur le haut de la tête, de forte qu'auffi-tôt le fang m'inonda le vifage. Je l'avois jetté à terre; je ne l'avois pas encore frappé: mais dès que je fentis couler mon fang, je lui arrachai fon coutelas; & ma premiere intention fut de le tuer. Heureufement que la Providence m'infpira mieux! au lieu de me fervir de la lame du coutelas, je frappai avec le manche la face de mon adverfaire, & je le meurtris fi violemment que les cicatrices de fes bleffures furent depuis aifées à diftinguer parmi celles de la petite vérole.

Une aventure fi imprévue, fi fâcheufe, eut bientôt détruit les effets du vin. Il s'éleva fur cela mille opinions différentes. L'heure étoit trop indue pour réveiller perfonne dans le palais du Roi, ni dans la maifon du Ras. Malgré cela il y avoit des gens de notre troupe qui difoient qu'il falloit nous envoyer immédiatement au Roi, parce que nous étions dans l'enceinte de fon palais, où quiconque leve la main doit être puni de mort. Ayto Heikel me confeilla, quoiqu'il fût très-tard, de me rendre foudain à Kofcam. Petros difoit que je devois aller chez Ayto Aylo; & les deux Baalomaals vouloient me retenir dans le palais. Anthulè, dans la maifon de qui j'étois. & qui fe fentoit vivement offenfé de ce qu'on lui avoit ainfi manqué, me pria de demeurer chez lui, parce que j'étois férieufement bleffé, & que comme tous ceux qui étoient là voyoient mon fang, ils en rendroient compte le lendemain matin au Roi, & arrangeroient plus facilement l'affaire. Mais tous ces avis, qui fembloient affez fages aux

autres, me parurent dangereux à moi ſeul, parce qu'ils pouvoient faire croire que je me croyois coupable, tandis que j'étois au contraire bien perſuadé de ne pas l'être.

Je me décidai donc à aller coucher dans ma propre maiſon. En conſéquence je me lavai le viſage & la tête avec de l'eau & du vinaigre, & je trouvai que ma bleſſure ne ſaignoit déja plus. Enſuite je m'enveloppai dans mon manteau. Je me rendis chez moi ſans accident, & je me mis au lit. Mais Ayto Heikel & Petros n'étoient pas tranquilles; & quoiqu'il fût plus de minuit, ils allerent réveiller Ayto-Aylo pour lui apprendre mon aventure. Auſſi à peine étoit-il jour, que cet ami fut dans ma chambre. Guebra Maſcal s'étoit enfui chez Kefla Yaſous, l'un de ſes parens : mais peu après l'arrivée d'Aylo, on vint nous apprendre qu'il avoit été arrêté & mis aux fers dans la maiſon du Ras.

Chaque perſonne qui entroit chez moi, apportoit quelque nouvelle différente. Tous les convives d'Anthulé avoient été interrogés, & avoient atteſté, ſans varier, ma patience & l'inſolente conduite de mon adverſaire. L'on trembloit des réſolutions terribles que pourroit prendre le Ras, dès que je lui porterois mes plaintes. Mais je ſavois que la ville étoit remplie de ſoldats du Tigré, & perſonne ne voyoit plus clairement que moi, que quoique mon affaire eût commencé de la maniere la plus favorable, elle pourroit entraîner ma perte.

Je demandai des conſeils à Ayto-Aylo. Mais il étoit très-embarraſſé. Il me dit cependant, en héſitant un peu, qu'il

desireroit que je ne me plaignisse pas de Guebra Mascal, pendant que je conservois encore du ressentiment, & pendant que le Ras étoit irrité contre mon adversaire; qu'il aimeroit mieux que quelqu'ami parlât auparavant à Michael pour tâcher de calmer sa premiere colere. Je répondis « que j'étois » d'une opinion différente, & que je croyois qu'il n'y avoit » pas de tems à perdre. Rappellez-vous, ajoutai-je, la lettre » qu'a portée Mahomet Gibberti. Rappellez-vous que le » Ras a dit hier que j'étois en sûreté auprès de lui. Rap- » pellez-vous de tout le crédit d'Ozoro Esther; & ne per- » dons pas un moment. »

« Quoi! s'écria Aylo étonné, êtes-vous fou? Voudriez- » vous que Guebra Mascal fût taillé en pieces au milieu de » vingt mille Tigréens, ses compatriotes? Voudriez-vous » avoir à répondre de son sang (1) à toute la province de » Tigré, que vous serez obligé de traverser quand » vous vous en retournerez dans votre pays? » — « Tout » au contraire, repris-je. Personne n'a aucun droit que moi » sur la colere du Ras, parce que je suis le seul offensé. » Ainsi, comme vous & moi pouvons avoir accès quand » nous voulons, auprès d'Ozoro Esther, allons la trouver » tout de suite; & tâchons de mettre un terme à cette mal- » heureuse affaire avant qu'elle soit devenue publique. Les » gens, qui me croyent blessé, s'imaginent peut-être que » j'ai un bras ou une jambe de moins. Mais quand on me » verra passer à cheval de si bon matin, on croira que tout

(1) Il y a dans l'original : voudriez-vous être *dimménia*. Mot abyssinien, qui veut dire coupable.

» ce qu'on a débité n'eſt qu'un conte. Deſireriez-vous que » Guebra Maſcal fût entiérement pardonné ? » — « Non, » mon cœur ne le peur deſirer, répondit Aylo. Guebra » Maſcal eſt un méchant. » --- Mon excellent ami, lui dis-je, » laiſſez-moi vous ſervir de guide. Je me flatte que nous » penſons de même. Mais Guebra Maſcal étoit un méchant » avant que je le connuſſe. Vous ſavez ce que vous m'avez » raconté des ſujets de jalouſie qu'il a donnés au Ras. Le Ras » ne pourroit-il pas ſe venger lui-même de ſon neveu, ſous » prétexte de le punir par rapport à moi? Allons, ne per- » dons pas un inſtant. Montez ſur votre mule. Suivez-moi » chez Ozoro Eſther. Je réponds de tout. »

QUAND nous arrivâmes chez Ozoro Eſther, le Ras étoit déja aſſis dans la ſalle d'audience, & rendoit la juſtice. Il avoit bû beaucoup la nuit précédente, parce qu'on avoit célébré les noces de Powuſſen, & avant de ſe mettre au lit, il avoit été inſtruit de ma querelle. Nous trouvâmes Ozoro Eſther très-inquiette & très-irritée : mais le ton gai, que je pris, diſſipa un peu ſa colere. Lorſqu'elle me demanda des nouvelles de ma bleſſure, qu'on lui avoit dit être très-dangereuſe : « Je crains bien, lui dis-je, que le pauvre Guebra » Maſcal ne ſoit bleſſé plus dangereuſement que moi. » — « Eſt il bleſſé? s'écria-t-elle. Ah! j'eſpere, au moins, qu'il » eſt bleſſé dans le cœur. » — « Certes, Madame, repli- » quai-je, nous ne ſommes bleſſés ni l'un ni l'autre. Mon » adverſaire étoit ivre. Je lui ai donné pluſieurs coups ſur la » face. Ainſi il a déja eu toute la punition qu'il méritoit. » Toute cette affaire n'eſt, en vérité, qu'une étourderie. » — « Cela m'étonne! dit-elle. Quoi, ce n'eſt que cela? » —

« Pas autre chose, dit Aylo, & vous en ferez bientôt con-
» vaincue. Mais il faut empêcher qu'elle ne s'ébruite da-
» vantage. »

Au même instant le Ras nous fit dire d'aller le trouver. Il étoit nud, assis sur un tabouret, & un esclave envelop-poit, avec une bande de toile fort large, sa jambe estropiée. Je lui demandai d'un ton tranquille & doux, si je pouvois lui être utile. Mais il fit la plus horrible grimace que j'aie jamais vue, & il s'écria avec un air de mécontentement :
« Eh! quoi! vous êtes donc tous fous! Aylo, que s'est-il
» passé entre lui & ce mécréant de Guebra Mascal? » —
« Mais, lui dis je, je viens pour vous le raconter moi-même.
» Avez-vous besoin de le demander à Ayto-Aylo? — Gue-
» bra Mascal étoit ivre; il devint insolent, & il me frappa.
» Moi, je conservai ma raison, & je battis Guebra Mascal,
» comme vous en serez convaincu quand vous verrez son
» visage. Je viens à présent vous témoigner combien je suis
» fâché d'avoir levé la main sur votre neveu : mais il étoit
» pris de vin : il eut le premier tort; & je crus qu'il valoit
» mieux le punir sur le champ, que d'attendre à me plaindre
» à vous, qui peut-être auriez pu prendre l'affaire trop à
» cœur, parce que nous connoissons tous votre justice.
» Nous savons que les liens du sang ne sont point une excuse
» quand vous jugez entre homme & homme. » — Michael, au lieu de me répondre directement, s'adressa à Aylo, & lui dit : « Aylo, comme vous estimez mon amitié, je vous
» ordonne de me dire les choses telles qu'elles sont, sans
» rien cacher, sans rien déguiser. »

ALORS Aylo commença à lui raconter toute la dispute ; & un domestique d'Ozoro Esther étant au même instant venu m'appeller, je me rendis auprès d'elle. Je la trouvai avec un autre neveu du Ras, un galant homme, Welleta Selassé, qui venoit de voir Kefla Yasous & Guebra Mascal, & qui me pria de pardonner à ce dernier & même d'intercéder pour lui, parce que, disoit-il, l'insulte qu'il m'avoit faite étoit plutôt l'effet du vin que d'aucune malice. Ozoro Esther avoit déja fait connoître mon intention à Welleta Selassé. — « Venez » avec moi, lui dis-je, Welleta Selassé, & vous verrez que » je ne quitterai point le Ras, qu'il n'ait pardonné à mon » adversaire.» — « Guebra Mascal est un méchant, répondit » Welleta Selassé. Il faut qu'il soit puni : mais faites en sorte » que le Ras ne lui donne la mort, ni le fasse mutiler. » — « Suivez-moi, repris-je. Allons trouver le Ras, & Guebra » Mascal ne sera ni mis à mort, ni mutilé, ni puni en aucune » maniere, si je puis l'empêcher. J'ai déja demandé sa grace » à Michael. S'il me la refuse, je pars soudain pour Jidda. » Venez, & vous m'entendrez. »

AYLO avoit déja présenté les choses au Ras, sous leur vrai point de vue. Il lui avoit fait entendre que ma sûreté dépendoit de sa clémence. — « Vous êtes un homme sage, me dit » Michael d'un ton très-calme ; & la maniere dont vous » vous conduisez, vous assure une tranquillité que nous » vous desirons tous également. Je sens l'outrage qu'on vous » a fait plus que vous ne le sentez vous-même, & la punition » n'auroit pas pu vous être imputée. Mais votre indulgence » vous fera honneur & contribuera à votre repos : il n'en » faut pas davantage pour que je passe sous silence l'inso-

» lente

» lente audace de Guebra Mascal. —Welleta Selassé ! ajouta-t-il tout-à-coup du ton de la plus violente colere, « quelle » est donc cette conduite que tiennent mes soldats envers » les étrangers ? & envers *mon étranger* encore ! & dans le » palais du Roi ! & envers un Officier du Roi ! Suis-je donc » déja mort ? suis-je devenu incapable de gouverner l'Em- » pire ? » — Welleta Selassé s'inclina. Il étoit si effrayé qu'il n'eut pas la force de répondre ; & véritablement le Ras avoit dans sa fureur l'air épouvantable.

« Approchez, me dit-il, montrez-moi votre tête. » — Je lui fis voir l'endroit où le sang étoit déja sec, & je lui dis que ce n'étoit qu'une très-légere blessure. — « Un coup de » son coutelas, continua-t-il, dans cette partie de la tête, » est un coup souvent mortel. » — « Vous le voyez, Ras, » lui dis-je, je n'ai pas seulement coupé les cheveux autour » de la blessure. Je vous assure que ce n'est rien. Ainsi pro- » mettez-moi non-seulement de rendre la liberté à Guebra » Mascal, mais encore que vous ne lui ferez d'autre re- » proche que de s'être enivré, ce qui n'est pas un crime » dans ce pays-ci «. » — Non assurément, reprit-il, ce » n'est point un crime, parce qu'il est très-rare que les gens » ivres se battent à coups de couteau. Je n'en ai guère vu » d'exemple, même à l'armée «. » — J'imagine, dis-je, » dans l'espoir de donner un tour moins sérieux à la conver- » sation, j'imagine qu'on n'a guère les moyens de s'enivrer » dans votre camp «. » — Non pas cette année, du moins, » répondit-il en riant ; car il n'y avoit pas de maisons dans » le pays où nous étions «. » — Laissez-moi, repris-je, » mériter l'amitié de Welleta Selassé, en le chargeant d'une

» bonne nouvelle, en le priant d'aller dire à Guebra Mafcal
» qu'il eft libre, & que vous lui pardonnez «. » —— Libre !
» s'écria le Ras. Et où eft-il ? « » —— Dans votre maifon,
» répondis-je, & dans les fers «. » —— Voilà ce que vous
» a dit Efther, pourfuivit-il. Ces femmes vous apprennent
» tous leurs fecrets : mais quand je me rappelle ce que vous
» avez fait pour elles, je ceffe d'être étonné; & cette con-
» fidération m'oblige également à vous accorder ce que
» vous me demandez. Allez, Welleta Selaffé, allez ôter fon
» collier à ce chien, & dites-lui qu'il fe rende auprès de
» Velleta Michael, qui lui donnera fes ordres pour la levée
» des impôts du Woggora; mais, fur-tout, qu'il ne paroiffe
» pas devant moi jufqu'à fon retour «.

OZORO Efther nous invita à déjeûner. Il s'y trouva plufieurs Grecs. Après le déjeûner j'allai au palais de Kofcam, où l'on donna à Guebra Mafcal toutes les malédictions imaginables. Mais l'affaire étoit terminée, & le Roi en connoiffoit déja l'iffue. Quand je me rendis auprès de lui, il me donna les plus grandes marques de faveur; & il avoit cependant l'air un peu férieux, un peu trifte, comme s'il étoit fâché de ce qui m'étoit arrivé. Ce Prince m'ordonna de refter ce jour-là au palais, & m'envoya lui-même à dîner. J'y vis les fils du Kafmati Eshté, Aylo & Engedan, & deux Welletas Selaffés, l'un fils de Tecla Mariam, l'autre iffu d'une des premieres familles de la province de Gojam. Je me liai d'amitié avec tous ces nouveaux compagnons; & depuis je vécus toujours avec eux dans la plus intime familiarité. Les deux derniers étoient, comme moi, Baalomaals, ou Chambellans du Roi.

Tous ces jeunes Abyssiniens sembloient avoir pris mon affaire à cœur plus que je ne le souhaitois, parce que je craignois que cela n'excitât quelque nouvelle querelle. Je n'ai de ma vie jamais été aussi triste, aussi accablé. Je ne me représentois nuit & jour qu'un avenir sinistre. Je fus vingt fois prêt à reprendre le chemin du Tigré; & ce qui me fortifioit sur-tout dans cette idée, c'est la perte que je venois de faire d'un jeune homme, que j'avois eu auprès de moi depuis mon voyage en Barbarie, & qui m'avoit aidé dans les plans d'architecture que j'y avois levés pour le Roi d'Angleterre. Ce jeune homme continuoit, en Abyssinie, à perfectionner ses dessins, quand les suites d'une dyssenterie, dont il avoit été attaqué dans l'Arabie Heureuse, le firent mourir à Gondar (1). Son enterrement faillit occasionner beaucoup de troubles. L'Abba Salama fit ses efforts pour soulever la populace, & faire déterrer & rejetter hors du cimetiere le corps du malheureux jeune homme : mais le Ras voulut bien s'en mêler; & l'Abba Salama, & la populace, resterent tranquilles.

Cependant je ne voyois plus, dans tout ce que j'envisageois, que des difficultés & des dangers; & cette mélancolie affecta mon tempérament au point que j'étois à la veille de devenir sérieusement malade : mais une des choses qui contribuerent le plus à dissiper mes idées sombres, c'est la joie qui régnoit dans toute l'étendue de la ville. La jeune Ozoro Ayabdar, née de Welled Hawaryat, & d'Ozoro Altash, la plus jeune des filles de l'Iteghé, venoit d'épouser Powussen, Gouverneur du Begemder. Le Roi concéda à la mariée de

(1) Voyez l'Introduction.

grands domaines dans cette Province; & le Ras Michael, son grand-pere, lui donna en dot beaucoup d'or, de fusils, de chevaux, & de bœufs. Tous les habitans de la capitale, qui desiroient de plaire à la famille d'Ayabdar, ne manquerent pas de venir lui offrir, chacun en particulier, des présens considérables, à proportion de leur fortune.

Le Ras, Ozoro Esther, Ozoro Altash, régalerent tout le monde. Chaque jour on tuoit en abondance des bœufs, des veaux, des moutons, des chevreaux. La ville entiere avoit l'air d'un marché perpétuel. On voyoit, dans toutes les rues, les gens du bas peuple chargés de viandes crues, & le vin, les autres especes de boissons ruisseloient de tous côtés. Le Ras m'obligeoit de dîner tous les jours avec lui; & il étoit sûr alors de me donner un violent mal de tête, à force de me faire boire de l'hydromel, liqueur que je n'ai jamais pu m'accoutumer à trouver bonne.

L'après dîner nous nous rendions chez les Dames de la Cour, où il ne regnoit pas moins de désordre que chez le Ras. Toutes les femmes mariées mangeoient, buvoient, & paroissoient la pipe à la bouche comme les hommes. Il est impossible, sans passer les bornes de la décence, de donner une juste idée de ces bacchanales. Je sentis qu'il m'étoit nécessaire de me dérober quelque tems à ces turbulens plaisirs, & d'aller respirer l'air de la campagne, en me tenant pourtant assez près pour pouvoir venir tous les jours en ville, ou, au moins, tous les deux jours. L'absence étoit le seul moyen d'éviter ces violens excès de débauche, que les Européens ne peuvent imaginer, & dont le palais de Koscam of-

froit, comme toutes les autres maifons, le fpectacle continuel.

Quoique la faveur du Monarque, la protection du Ras, mes attentions, mes prévenances pour tout le monde, m'euffent, en général, concilié la bienveillance des habitans de Gondar, ainfi que des gens du Tigré & de l'Amhara, il étoit encore aifé de s'appercevoir que le fujet de ma querelle, avec Guebra Mafcal, n'étoit pas entiérement oublié.

Un jour que j'étois de fervice au palais, le Roi me demanda fi je n'avois pas un peu trop bu, moi auffi, quand j'avois eu difpute avec Guebra Mafcal ? Je lui répondis que non, que j'avois parfaitement confervé mon fang-froid & ma raifon, parce que le vin rouge d'Anthulé étant fini, je m'étois abftenu de boire de l'hydromel. Auffi-tôt le Prince me répliqua avec un air plein de fineffe : « Etoit-ce donc » bien de fang-froid que vous dites à Guebra Mafcal qu'un » bout de chandelle de fuif feroit plus d'effet dans votre fufil » qu'une balle de fer dans le fien ? » — Certainement oui, » Sire, j'étois bien de fang-froid. » — Et pourquoi difiez- » vous donc cela ? » reprit le Roi, d'un ton affez fec, & que je n'avois point encore remarqué en lui. — « Parce que » c'étoit la vérité, répondis-je ; parce que c'étoit la feule » réponfe que je puffe faire à un homme vain, qui bien qu'il » ait acquis de la fupériorité dans ce pays-ci, n'eft pas affez » habile pour pouvoir fe vanter qu'il fait mieux manier les » armes à feu que moi. » — « Oh ! oh ! dit le Roi, je ne parle » point d'adreffe ; je ne parle que de fufils. Vous ne me ferez

» point croire qu'avec un bout de chandelle vous puissiez » tuer un cheval, ni un homme. » — « Pardonnez-moi, » Sire, répondis-je en m'inclinant respectueusement, je ne » veux tenter de vous faire croire que les choses dont vous » souhaiterez être convaincu. Guebra Mascal est mon égal, » & rien de plus : mais vous êtes mon maître ; & tandis que » je réside dans votre Cour & sous votre protection, » je dois vous regarder comme mon souverain. Il y auroit » donc bien de la présomption de ma part de disputer avec » vous & de vouloir combattre une opinion, dans laquelle » vous déclarez être déja fixé. » — « Non, non, dit le » Monarque, avec l'air d'une extrême bonté. Je crains seu- » lement que vous vous exposiez contre des méchans. Ce » que vous me dites ne peut m'offenser. » — « Sire, ré- » pondis je, je vous parle avec la même vérité que si je » parlois au souverain de mon pays. Je ne dois pas essayer » si je puis tuer un homme ou non avec un bout de chan- » delle. Mais dites-moi ce que vous jugez être l'équivalent » de cette expérience, & je le ferai devant vous. Croyez- » vous que si je perce votre table (1) à manger, en tirant » d'un bout de la chambre à l'autre, ce soit une preuve suf- » fisante de ce que j'ai avancé? »

« Ah! Yagoubé! Yagoubé! dit le Roi, prenez-bien garde » à ce que vous dites. Ce que vous offrez est plus que ne » pourroit faire Guebra Mascal à la même distance. Mais, je » vous le répete, prenez-y bien garde. Vous ne connoissez » point les gens de ces contrées. Ils mentent tout le jour.

(1) Elle étoit de sycomore, & avoit au moins trois pouces d'épaisseur.

» Leur vie entiere eſt au menſonge ; mais ils attendent mieux » de vous ; & ils ſeroient enchantés, s'ils vous trouvoient » pire qu'eux. Prenez-y donc garde. » — Ayto Engedan, qui étoit préſent à cet entretien, dit tout de ſuite : « Je ſuis certain » que ſi Yagoubé dit qu'il peut le faire, il le fera : mais je » ne ſais pourtant pas comment. Pourriez-vous percer mon » bouclier avec un bout de chandelle ? » — « Avec vous, » mon cher Ayto Engedan, répondis-je, je puis m'exprimer » librement. Je percerois votre bouclier avec un bout de » chandelle dans mon fuſil, quand ce ſeroit le bouclier le » plus épais de l'armée, & je tuerois encore par-derriere ce » bouclier l'homme le plus robuſte. Quand eſt-ce que vous » voulez que je l'eſſaie ? » — « Dès ce moment même, s'é- » cria le Roi ; car nous ſommes ſeuls. » — « Oui, Sire, » répondis-je, le plutôt ſera le mieux ; je ne veux pas être » cru plus long-tems capable d'un menſonge, ce qui dans ma » patrie eſt toujours regardé comme une choſe infâme. Je » vais envoyer chercher mon fuſil. Le Roi mettra la tête à » la fenêtre. » — « Oh ! perſonne, dit le Monarque, ne ſait » ce que vous allez faire. Perſonne ne viendra. »

« Le Roi étoit fort impatient ; & je vis bien qu'il ne croyoit » pas que je réuſſiſſe. Mon fuſil arriva ; & Engedan me pré- » ſenta ſon bouclier qui étoit d'une peau de buffle, très- » épaiſſe. — Je lui dis alors : « Engedan, ce bouclier eſt » trop foible ; donnez m'en un plus fort. » — Il ſecoua la tête, en diſant : « Ah ! Yagoubé, vous le trouverez aſſez fort. » Le bouclier d'Engedan eſt connu pour n'être pas une ſim- » ple parure. » — Tecla Mariam & le Billetana Gueta Tecla, m'offrirent chacun un autre bouclier, pareil au premier.

Je chargeai mon fusil devant eux, avec de la poudre & la moitié d'une chandelle ordinaire. Après quoi, ayant ôté des boucliers les anneaux où l'on passe le bras, & les ayant bien joints tous trois ensemble, je les attachai à un poteau.

« ENGEDAN, dis-je alors, faites-moi signe de tirer, quand » vous voudrez. Mais songez que vous avez dit adieu pour » jamais à votre excellent bouclier. »

L'ORDRE fut donné, & le coup partit. J'attrappai les trois boucliers, non dans l'endroit le plus difficile, ni le plus aisé, mais un peu plus près du bord que de la bosse. La chandelle passa d'outre en outre avec tant de force, qu'elle alla se briser contre la muraille qui étoit par-derriere. Je me tournai vers Engedan, & je lui dis doucement & gravement, avec un air d'indifférence, plutôt que de triomphe : « Ne vous » avois-je pas prévenu que votre bouclier ne valoit rien? »

CEPENDANT, il s'étoit rassemblé une foule de spectateurs qui tous à-la-fois firent entendre un cri d'admiration. On porta les trois boucliers au Roi qui dit avec un transport de joie : « Avant d'avoir vu la chose, je ne croyois pas » qu'elle fût possible; & à présent que je l'ai vue, j'ai en- » core peine à la croire. Où est donc la présomption de Gue- » bra Mascal? Mais que sait-il, lui, & que savons-nous, » nous-mêmes? Non, nous ne savons rien. » — Je crus m'appercevoir qu'en achevant ces mots, le jeune Monarque avoit l'air un peu honteux.

« ENGEDAN, dis-je, nous pouvons maintenant nous essayer » contre

» contre cette table. On a dit qu'il seroit impossible à Guebra Mascal de la percer avec une balle de fer. Mais il nous » reste une moitié de chandelle, encore est-ce le bout le » plus mince & le plus foible : n'importe, nous mettrons » même la meche en avant, parce que le coton est plus mou. » — La table fut placée. Je tirai; & au grand étonnement d'Engedan, le bout de chandelle, dont la meche étoit en avant, la perça, comme l'autre avoit percé les trois boucliers. « Par » Saint Michel! s'écria Engedan, vous pouvez me dire dé- » sormais, Yagoubé, que vous ferez sortir mon pere Eshté » du fond de la tombe, & je vous croirai. »

Quelques Prêtres, témoins de l'expérience, témoignerent d'abord de l'admiration : mais bientôt après ils commencerent à en parler légerement, parce qu'ils regardoient comme au-dessous de leur dignité, d'être surpris de rien. Ils dirent que c'étoit fait par le moyen de l'écriture (1), c'est-à-dire de la magie. Leur opinion devint bientôt l'opinion commune, parce que tout le monde la crut la plus raisonnable, & l'étonnement cessa. Mais le Roi ne pensoit pas ainsi. Mon essai avoit fait sur lui l'impression la plus favorable; & je n'apperçus plus en ce Prince la moindre incertitude. Au contraire, il me donnoit sans cesse des marques d'attention, de confiance & d'une véritable amitié; & il suffisoit que j'affirmasse une chose, pour qu'il cessât d'en douter.

L'expérience de la chandelle fut renouvellée deux fois en présence du Ras Michael. Mais il ne voulut point risquer

(1) Mucktoub.

de voir percer ſes excellens boucliers. Il ſe contenta de » préſenter la table, en diſant : « Engedan & ces jeunes » étourdis n'ont eu que ce qu'ils méritoient. Ils croyoient » que Yagoubé étoit un menteur comme eux, & ils ont » perdu leurs boucliers. Mais moi, je conſerve le mien, parce » que je crois Yagoubé, & ſi je l'engage à percer la table, » c'eſt ſeulement par curioſité. »

COMME je puis dire que j'ai été bien établi dans ce pays-là, & que j'ai eu occaſion d'en connoître l'état, les mœurs & le gouvernement, je vais préſenter les détails qui m'ont paru les plus dignes d'attention, tant pour ce qui a rapport à l'hiſtoire ancienne qu'à l'hiſtoire moderne. C'eſt ici véritablement que je dois tracer ce tableau. Il faut que je profite des momens de paix qui ont précédé une guerre déſaſtreuſe, pendant laquelle nous fûmes ſans ceſſe environnés de dangers, de trouble & de confuſion.



CHAPITRE X.

Tableau géographique de l'Abyssinie, divisée en Provinces.

A Masuah, sur la côte de la mer Rouge, commence une division imaginaire de l'Abyssinie en deux parties, division qui est bien plutôt dans le langage, que dans le vaste territoire de cet Empire. La premiere partie se nomme le Tigré, & comprend tout ce qui se trouve entre la mer Rouge & le Taccazzé (1). La seconde va de ce même fleuve aux bords du Nil. Elle borne à l'occident le pays des Gallas, & porte dans toute son étendue, le nom d'Amhara.

Quelque avantage que puisse avoir cette maniere de diviser l'Abyssinie, elle manque d'une précision géographique. Il y a plusieurs petites provinces renfermées dans la premiere, & pourtant indépendantes du Tigré; & l'Amhara, qui donne son nom à toute la seconde moitié de l'Empire, n'en fait que la plus petite partie.

D'ailleurs, en Amhara on parle une infinité de différens idiomes, indépendamment de l'amharic. Ce n'est qu'en Tigré où la division du langage est certaine, parce qu'on ne s'y sert que du geez, c'est-à-dire de l'ancienne langue des Pasteurs.

(1) L'ancien fleuve Siris.

MASUAH étoit jadis un des lieux principaux où le Baharnagash faisoit sa résidence ; & quand ce Chef s'en absentoit, il étoit toujours remplacé par un de ses Lieutenans. L'été, il alloit passer plusieurs mois à Dahalac, isle voisine, qui se trouvoit comprise dans son territoire. Le Baharnagash étoit alors, après le Roi & le Betwudet, la personne la plus considérée de l'Empire. Il avoit le Sendick & le Nagaréet, c'est-à-dire l'étendard & les tymballes, marques d'un commandement suprême.

L'ISLE de Masuah fut conquise par les Turcs, qui y placerent un Bacha, ainsi que je l'ai rapporté dans l'histoire du regne de Menas. Le Baharnagash Isaac se ligua ensuite avec le Bacha turc, à qui il céda une grande partie du territoire qui composoit son gouvernement sur la côte, ainsi que Dobarwa sa capitale, qui n'est séparée du Tigré que par le fleuve Mareb. Dès ce moment, l'emploi de Baharnagash tomba dans une sorte de mépris. Le Sendick & le Nagaréet ne furent plus accordés à cet Officier ; & il cessa d'avoir entrée au Conseil, à moins que le Roi ne l'y appellât spécialement. Il conserve pourtant le privilége de porter la couronne d'or. Mais quand il est nommé à sa place, il est revêtu d'un manteau dont le dessus est blanc, & le dessous d'un bleu foncé, & l'Officier qui le couronne, lui rappelle les avantages dont il jouira s'il persévere dans son devoir, dont le côté blanc de son manteau est le symbole ; & il l'avertit en même tems des disgraces, des châtimens qui suivront la moindre trahison, & dont ses prédécesseurs ont été accablés, ainsi que l'explique la doublure de son manteau.

INDÉPENDAMMENT des honneurs attachés à cet emploi,

c'étoit un des plus lucratifs d'Abyssinie. L'encens, la myrrhe, la canelle, un nombre considérable de gommes & de couleurs, objets précieux qu'on trouve depuis le cap Gardefan jusqu'à la baie de Bilur, dépendoient du Baharnagash. Mais le territoire de ce gouvernement comprend une grande étendue de côtes, & a peu de profondeur; car du midi d'Hadea jusqu'à Masuah, il forme une espece de lisiere, qui n'a guère plus de quarante milles de large, & qui est borné, d'un bout à l'autre, par une haute chaîne de montagnes, qui s'étendent parallèlement avec l'océan Indien & le golfe d'Arabie.

Après Azab on trouve le commencement des mines de sel fossile, qu'on coupe en quarrés d'environ un pied de long, & qui, en Abyssinie, remplacent l'argent & servent de monnoie courante. Ce sel & une espece de mente qui croît dans les mêmes contrées, donnent un revenu considérable.

La même lisiere de terre continue de Masuah à Suakem; & les montagnes vont jusqu'a l'isthme de Suez, quoique les pluies du Tropique ne tombent pas aussi loin. Cette Province méridionale du Baharnagash est appellée l'Habab, la terre des Agaazis ou des Pasteurs. La seule langue qu'on y parle est le géez ou la langue des Agaazis. Dès les premiers âges ces Pasteurs ont eu des caracteres, une écriture enfin qui, comme je l'ai déja remarqué, est encore la seule qu'on connoisse en Abyssinie.

Depuis que les Turcs ont été chassés de Dobarwa & des

côtes d'Abyssinie, l'isle de Masuah est gouvernée par un Nayb de la race des Pasteurs, mais Mahométan. Il existoit autrefois un traité par lequel le Roi d'Abyssinie devoit recevoir la moitié des revenus de la douane de Masuah; &, en conséquence, il avoit cédé au Nayb la jouissance de ce terrein aride & désolé, qu'on nomme la contrée de Samhar, contrée qu'habite la tribu noire des Pasteurs Shihos, & qui s'étend, nord & sud, d'Hamasen au pied du mont Taranta. Michael, corrompant les gens de la Cour par des présens, obtint les deux villes frontieres de Dixan & de Dobarwa, pour un léger tribut qu'il s'engagea à payer annuellement à son Maître. Cela devroit sans doute affoiblir beaucoup le Baharnagash, s'il entroit jamais en guerre avec les Turcs; ce qui, à la vérité, n'est guère probable.

La province d'Abyssinie, qui vient ensuite, & qu'on peut appeller la seconde, tant pour l'étendue, les richesses, la puissance, que pour le voisinage de Masuah, c'est le Tigré. Elle est limitrophe du pays du Baharnagash, bornée par le fleuve Mareb au levant, & le Tacazzé au couchant. Elle a environ cent vingt milles de l'est à l'ouest, & deux cens milles du nord au sud. Mais elle s'est beaucoup accrue. Un pouvoir usurpateur a aboli toute distinction sur la rive occidentale du Tacazzé, & en outre plusieurs gouvernemens tels que celui d'Enderta & d'Antalow, & une grande partie du territoire du Baharnagash sont, du côté de l'est, enclavés dans le Tigré.

Ce qui fait principalement la richesse de cette province, c'est le voisinage de l'Arabie. Les marchandises qui tra-

verſent la mer Rouge vont par le Tigré, de ſorte que le Gouverneur a le choix de tout, & en regle le prix. Les plus beaux eſclaves, mâles & femelles, l'or le plus pur, le plus magnifique ivoire, paſſent par ſes mains. De plus les armes à feu qui, depuis pluſieurs années, rendent celui qui en poſſede davantage maître de l'Abyſſinie, ſont tirées de l'Arabie, & il ne ſe vend pas un ſeul fuſil que le Gouverneur du Tigré n'ait refuſé de le prendre pour lui, & ne ſache qui l'achette.

Le Siré, pays qui n'a que vingt-cinq milles de largeur, & guère plus en longueur, eſt regardé comme faiſant partie du Tigré, mais n'a pourtant point été nouvellement uſurpé. Il perdit ſon rang de province par la faute du Kaſmati Claudius, qui en étoit Gouverneur ſous le regne de Yaſous le grand, & qui ſe conduiſit de la maniere la plus lâche dans une expédition contre les Shangallas. De mon tems le Siré reprit de la conſidération, & fut, du conſentement de Michael même, démembré de ſon gouvernement, & donné, avec le Samen, à Welled Hawaryat, ſon fils. Après la mort de Welled Hawaryat, le Siré & le Samen paſſerent dans les mains d'Ayto Tesfos, homme aimable, brave ſoldat, & excellent Officier qui, combattant pour la défenſe de ſon Prince, à la bataille de Serbraxos, fut bleſſé, fait priſonnier, & mourut de ſa bleſſure.

Après avoir paſſé le Tacazzé, on trouve la province de Samen; le fleuve ſert de limite entr'elle & le Siré; le Samen, compoſé d'une vaſte chaîne de montagnes eſcarpées, parmi leſquelles on diſtingue le roc Juif, dont j'aurai ſouvent

occasion de parler, comme le point le plus élevé de toute l'Abyssinie, s'étend du midi du Tigré jusqu'auprès du Waldubba, pays enfoncé & brûlant, qui borne l'Abyssinie au nord. Le Samen a environ quatre-vingt milles de long, & en quelques endroits seulement trente milles de large, & en d'autres beaucoup moins. Il est en grande partie possédé par les Juifs, qui conservent leur religion & leurs loix depuis des siecles très-reculés, & qui sont gouvernés par un Roi & une Reine, qu'ils nomment Gédéon & Judith.

Au nord est du Tigré est la province du Begemder. Elle est limitrophe de l'Angot, dont le Gouverneur porte le titre d'Angot-Ras; & à présent tout le pays est, à l'exception de quelques villages, conquis par les Gallas.

Le Begemder a, au midi, la province d'Amhara; qui s'étend dans la même direction, & dont il est séparé par le fleuve Bashilo. L'une & l'autre de ces provinces sont bornées à l'occident par le Nil. Le Begemder a environ cent quatre-vingt milles de long, & quatre-vingt milles de large, en y comprenant le Lasta, pays montueux qui dépend de son gouvernement, & qui est souvent en insurrection. Les habitans du Lasta, regardés comme les meilleurs soldats d'Abyssinie, sont d'une haute stature & d'une force de corps prodigieuse, mais indociles & cruels; aussi les annales de l'Empire, ainsi que les personnes qui ont occasion de parler d'eux, ne les appellent jamais que les rustres, ou les barbares du Lasta. Ils paient au Roi d'Abyssinie un tribut de mille onces d'or.

On a démembré du gouvernement du Begemder plusieurs petites

petites provinces, telles, par exemple, que le Woggora, qui a environ trente-cinq milles du sud au nord, entre Emfras & Dara, & douze milles de l'est à l'ouest des montagnes du Begemder aux bords du lac Tzana. Au nord du Foggora sont deux petits gouvernemens particuliers, le Dréeda & le Karoota, les seuls territoires en Abyssinie dans lesquels on recueille du vin, & dont les Marchands vont trafiquer dans le Cassa & le Narea, pays habités par les Gallas. Il est bon d'observer que ces territoires n'ont un gouvernement particulier que dans l'état ordinaire des choses; car dès qu'un homme puissant est Gouverneur du Begemder, il ne permet pas que des voisins foibles jouissent des moindres droits, & il réunit tout à son gouvernement.

Le Begemder est la province qui fournit la meilleure cavalerie. Elle peut mettre, dit-on, avec le Lasta, quarante-cinq mille hommes sur pied: mais d'après les observations que j'ai faites, je crois que ce nombre est beaucoup exagéré. Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitans du Begemder sont d'excellens soldats quand ils aiment leur Général, & que la cause pour laquelle ils combattent, leur plaît : autrement ils se divisent facilement, parce qn'ils ont continuellement une foule d'intérêts opposés, que le Gouvernement a l'adresse d'entretenir. Le Begemder produit en abondance du bétail magnifique & de toute espece. Ses montagnes moins élevées & moins pierreuses que celles des autres provinces, excepté dans la partie du Lasta, sont remplies de mines de fer, & couvertes de toute sorte de gibier.

L'extrémité méridionale du Begemder, voisine du Nefas

Mufa, eſt remplie de vallées profondes, qui ſemblent n'avoir été creuſées que par des débordemens, dont l'hiſtoire ne fait pourtant aucune mention. C'eſt une forte barriere contre l'invaſion des Gallas, qui ont ſouvent tenté de s'y établir, mais toujours en vain. Des tribus entieres de ces barbares ont péri dans ces entrepriſes audacieuſes.

PLUSIEURS gouvernemens d'Abyſſinie ne ſont accordés qu'à la faveur. On en donne d'autres à des Grands, qui ſont pauvres, afin qu'ils puiſſent s'enrichir en tyranniſant les peuples. Mais l'importance du Begemder eſt ſi bien connue, tant parce que cette province eſt voiſine de la capitale, que parce qu'elle lui fournit conſtamment des proviſions, qu'on n'en confie le gouvernement qu'à un homme qui, par ſa naiſſance, ſon rang & ſa fortune, eſt en état de pouvoir entretenir ſans ceſſe une armée ſur pied.

APRÈS le Begemder, on trouve l'Amhara, entre les deux rivieres de Bashilo & de Geshen. L'Amhara a cent vingt milles de l'eſt à l'oueſt, & un peu plus de quarante milles du nord au ſud. Cette province eſt très-montueuſe. Elle poſſede beaucoup de nobleſſe ; & ſes habitans ſont en général regardés comme les plus beaux & les plus braves de toute l'Abyſſinie. Avec les armes ordinaires, la lance & le bouclier, un ſoldat de l'Amhara en vaut deux d'une autre province. Ce qui ajoute ſingulierement à la conſidération dont jouit l'Amhara, c'eſt la haute montagne de Geshen, ou la montagne des Pâturages, qui ſervit de priſon aux Princes de la Maiſon royale, juſques au moment où ils furent ſurpris & maſſacrés dans la guerre d'Adel.

ENTRE les deux rivieres de Geshen & de Samba, eſt un pays bas, mal ſain, & pourtant fertile, qu'on nomme la province de Walaka, & au midi du Walaka eſt le haut Shoa. Cette province ou plutôt ce royaume de Shoa, eſt fameux pour avoir donné retraite au ſeul rejetton de la race de Salomon, qu'on déroba à la fureur de Judith, lorſque vers l'an 900, elle fit égorger ſur le rocher de Damo, tous les autres enfans de cette famille illuſtre. Là, le jeune Prince demeura en ſûreté, & ſes deſcendans y ont tenu leur Cour pendant quatre cents ans, au bout deſquels ils furent rétablis ſur le trône d'Abyſſinie. Tandis que le Monarque réſida dans le midi de ſes Etats, il témoigna beaucoup de conſidération & d'attachement aux habitans du Shoa: mais depuis qu'il eſt retourné dans le Tigré, il les a peu-à-peu négligés. Ils ont eur gouvernement particulier.

AMHA YASOUS, Prince de Shoa, deſcend en droite ligne du Gouverneur qui accueillit, il y a près de neuf cents ans, le jeune Roi; & il jouit de la Souveraineté héréditaire de ſa province, du conſentement de la Cour d'Abyſſinie. Mais pour ſe rendre plus indépendant du reſte de l'Empire, il a ſacrifié le pays de Walaka aux Gallas, qui, d'accord avec ce Prince, ont entouré tous ſes Etats. Cependant, comme le Shoa a la cavalerie la plus brave, la mieux montée & la mieux armée de ces vaſtes contrées, ſon Souverain chaſſera quand il voudra les Gallas du pays qu'il leur a laiſſé envahir. Quoiqu'indépendant, le Prince de Shoa a toujours été & eſt encore ami du Roi d'Abyſſinie; &, au premier ſignal, il ne manque pas de lui fournir plus d'argent & de troupes, que ſa province n'avoit jamais été obligée de lui en donner.

Le Shoa se vante aussi de l'honneur d'avoir produit Tecla Haimanout, restaurateur de la lignée de Salomon sur le trône d'Abyssinie, & fondateur de l'Ordre des Moines de Debra Libanos, & de la puissance, de la richesse de l'Abuna & de tout le Clergé en général.

Le Gojam, qui s'étend du nord est au sud-est, a environ quatre-vingt milles de long & quarante milles de large. C'est un pays presque tout plane & couvert de pâturages. Le peu de montagnes qu'on y voit sont très-hautes & riveraines du Nil, qui borne cette province au midi. De sorte que quand on traverse le Gojam en s'enfonçant dans l'Abyssinie, on a toujours à main gauche le Nil, qui court vers le sud en sortant du lac Tzana, jusques à ce que tournant au nord, il passe par le pays de Fazuclok & le Sennaar, & va fertiliser l'Egypte.

Le Gojam est couvert de grands troupeaux de bœufs, qui sont sans contredit de la plus belle espece qu'on puisse trouver dans les hauteurs de l'Abyssinie. La province est très-populeuse; mais ses habitans sont regardés comme les plus mauvais soldats de toute l'Abyssinie. Les Jésuites y ont eu plusieurs Couvens; & ils y sont beaucoup plus détestés que par tout ailleurs. Les Moines établis à présent en Gojam sont ceux de l'Ordre de saint Eustathius, qu'on peut appeller la basse Eglise d'Abyssinie. Ils sont turbulens, fanatiques, sans cesse disposés à prendre feu pour des querelles de religion, & souvent employés par des ambitieux pour qui la religion n'est qu'un prétexte.

Au sud-est du Gojam est le Damot, borné à l'est par le Temci, à l'ouest par le Gult, au sud par le Nil, & au nord par les hautes montagnes d'Amid Amid. Le Damot a quarante milles du nord au sud, & un peu plus de vingt milles de l'est à l'ouest. Mais toute la péninsule qu'enclave le Nil, depuis le lac Tzana jusques à Miné, c'est-à-dire à l'endroit où l'on passe le fleuve pour prendre la route du Narea, porte en général le nom de Gojam.

Certes, il est étonnant que les Jésuites, qui ont vécu si long-temps dans le Gojam, n'aient pas mieux connu le Damot, qui est adjacent, & l'aient placé au midi du Nil. Ces Religieux allerent pourtant souvent en Damot, quand Séla Christos tenta de subjuguer & de convertir les Agows.

Par derriere les montagnes d'Amid Amid, est la province des Agows, que ces montagnes bornent à l'orient, & qui a à l'occident le Buré, l'Umbarma & la contrée des Gongas, au midi le pays des Damots & des Gafats, & au septentrion le Dingleber.

Depuis l'Abbo toutes ces contrées, telles que le Gooto, l'Aroosi & le Wainadega, étoient anciennement habitées par les Agows : mais les rébellions continuelles de cette nation & les guerres des Gallas, qui sont au-delà du Nil, ont presqu'entiérement dépeuplé le pays, qu'on appelle le Maitsha, & qui comprend les vallées qui bordent les deux rives du Nil dans cette partie. On a même dans les derniers tems cédé le Maitsha à des colonies de Gallas paisibles, &

principalement aux Djawis, qui occupent à préſent tout le plat pays au pied des montagnes d'Aformasha.

Le Maitsha ayant trop peu de pente pour pouvoir s'égouter d'abord après les pluies, eſt en quelques endroits humide, & en d'autres fort marécageux. Il a conſéquemment peu de bled : mais il produit l'enſeté (1), plante qui fournit aux habitans, durant toute l'année, une nourriture ſaine & délicate. On éleve, dans le Maitsha, beaucoup de magnifique bétail, & quelques chevaux aſſez médiocres.

Les montagnes, qui ſont au-deſſus du Maitsha, forment ce qu'on appelle le pays des Agows, qui, malgré toutes les dévaſtations qu'il ſouffre depuis pluſieurs ſiecles, eſt encore le plus riche de l'Abyſſinie. Ces Agows entourent le Maitsha depuis les montagnes d'Aformasha juſqu'à Quaquera, où l'on trouve les ſources de deux grandes rivieres, le Kelti & le Branti. On appelle cette nation les Agows du Damot, parce qu'ils ſont voiſins de cette derniere province, & par oppoſition aux Agows du Laſta, mieux connus encore ſous le nom de Tcheratz-Agows, qu'ils ont pris de Tchera, diſtrict voiſin du Laſta & du Begemder, où il y a une ville conſidérable du même nom, qui appartient à une de leurs tribus.

Les Gafats, nation très-nombreuſe, habitant un petit diſtrict, adjacent au pays des Gallas, a pluſieurs langages diſtincts, ainſi que les Gallas eux-mêmes.

---

(1) Voyez dans l'Appendix l'article enſeté.

Tout le pays qui s'étend le long du lac Tzana, depuis Dingleber jusques au pied des montagnes qui bornent les cantons de Kuara & de Guesgué, se nomme le Dembea. Cette province, qui est basse & au midi de Gondar, & la province de Woggora, à l'orient de cette ville, recueillent une immense quantité de bled & sont les greniers de la capitale. Le Dembea semble avoir été jadis couvert tout entier par le lac. Il en reste même des preuves, auxquelles on ne peut se méprendre. Ce vaste réservoir diminue sensiblement; & cela est parfaitement conforme avec tout ce qu'on a observé, relativement à toutes les eaux stagnantes répandues sur la surface du globe.

Le Dembea est appellé par les Abyssiniens *Atté-Kolla*, c'est-à-dire, la *nourriture du Roi;* parce que tous les revenus de cette province sont destinés à l'entretien de la maison du Monarque. L'Officier qui y commande, porte le titre de *Cantiba.* Sa place est très-lucrative : mais elle n'est pas considérée comme une des premieres de l'Empire; & le Cantiba ne siége pas dans le Conseil du Roi.

Au midi du Dembea est la province de Kuara, contrée montueuse, & attenante au pays des Shangallas ou negres idolâtres, désignés sous le nom de *Gongas* & *Gubas*, qui sont les Macrobes des anciens. Le Kuara est une province fort mal-saine, d'où l'on tire beaucoup d'or, non que le pays le produise lui-même, mais parce qu'il y vient de chez les Gubas, les Nubas, les Shangallas.

Kuara, dans la langue des Shangallas, signifie le *soleil;*

& Beja, qui eſt le nom qu'on a donné à l'Atbara, pays adjacent, comprennant les terres baſſes du Sennaar, ou la contrée des Paſteurs, ſignifie la *lune*. Ces noms ſont des reſtes des anciennes ſuperſtitions de ces peuples. Le Kuara étoit la patrie de l'Iteghé, du Kaſmati Eshté, de Welled de l'Oul, de Gueta, d'Euſebius & du Palambaras Mammo.

DANS le bas de la province de Kuara, & près du Sennaar, on trouve un établiſſement conſidérable de negres payens, appellés les *Ganjars*. Ils ont beaucoup de cavalerie, & ne vivent que des produits de leur chaſſe & de ce qu'ils pillent ſans ceſſe aux Arabes de l'Atbara & du Fazuclo. Voici quelle eſt leur origine. Lors de la conquête des Arabes dans les premiers ſiécles de l'Hégire, les eſclaves negres des Paſteurs abandonnerent leurs maîtres, & vinrent s'établir en ce lieu, où leur nombre s'eſt beaucoup accrû par la réunion de tous les vagabonds & les fugitifs des royaumes voiſins. Les Ganjars dépendent ordinairement du Gouverneur du Kuara. C'eſt du moins ce qui avoit lieu pendant mon ſéjour en Abyſſinie. Malgré cela, ils ne voulurent pas ſuivre Coque Abou Barea, qui vouloit les mener combattre Michael : mais je ne puis dire ſi leur refus fut occaſionné par la crainte ou par l'amitié que leur inſpiroit le Ras; je crois volontiers que l'un y avoit plus de part que l'autre.

LE Gouverneur du Kuara eſt l'un des premiers Officiers de l'Empire. Comme Lieutenant-Général du Monarque, il jouit dans ſa province d'un pouvoir abſolu, & il a les honneurs du ſendick & du nagaréet (1). Ses tymbales ſont d'argent;

(1) L'étendard & les tymballes.

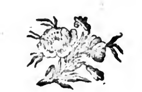
gent;

gent ; & il peur les faire battre, quand il traverse la capitale de l'Empire, droit que n'ont pas les autres Gouverneurs de province, & qui est ordinairement réservé au Roi, par-tout où se trouve ce Prince. Le Gouverneur du Kuara partage donc ce privilege avec le Roi ; & son nagaréet se fait entendre jusques aux marches de l'avant-cour du palais, où il est obligé de le faire cesser. C'est un honneur que David second, qui conquit le Kuara sur les Pasteurs qui en avoient été de tout tems maîtres, accorda au premier Gouverneur de cette province, pour récompenser ses services & sa fidélité.

Le Narea, le Ras el Féel & le territoire de Tchelga, jusques à Tcherkin, forment une province frontiere, entiérement peuplée de Mahométans. Le gouvernement en est ordinairement confié à un étranger, souvent même à un Mahométan, & c'est du moins un homme de cette religion qui est toujours Lieutenant du Gouverneur. L'on n'entretient là de troupes que pour la défense des alliés Arabes & Pasteurs qui sont restés fidèles à l'Abyssinie, & qui se trouvent exposés au ressentiment des autres Arabes du Sennaar, leurs voisins. Ces Arabes, ces Pasteurs, alliés de l'Abyssinie, lui fournissent continuellement des chevaux de remonte pour la cavalerie royale. Le Ras el Féel est une province étroite, inculte, couverte de bois, où le climat est brûlant & mal-sain, & qui n'est propre qu'à la chasse. Les habitans, quoiqu'ils professent presque tous la religion mahométane, sont un ramas de toutes les nations. Ils sont en général très-braves & habiles cavaliers, & ne se servent d'autre arme que d'un grand sabre, avec lequel ils triomphent des éléphans & des rhinocéros.

Il y a encore plusieurs autres petites provinces qui tantôt sont réunies aux gouvernemens voisins, & tantôt en sont séparées, comme par exemple, celle de Guesgué à l'orient du Kuara; le Waldubba, entre les rivieres de Gangué & d'Angrab; le Tzégadé & le Walkayt, à l'ouest du Waldubba; l'Abergalé & le Selawa, dans le voisinage du Begemder; le Tembeń, le Dobas, le Giannamora, le Bur & l'Engana, près du Tigré.

Le tableau que je viens de donner de l'Abyssinie, paroîtra sans doute bien différent de l'idée qu'on en avoit: mais il est exactement tracé, d'après l'état de cet Empire, pendant le séjour que j'y ai fait. Quant à la préséance que certaines provinces ont sur les autres, je la ferai connoître, à mesure que j'aurai occasion de parler des Grands-Officiers de l'Etat & du gouvernement intérieur.



CHAPITRE XI.

Usages d'Abyssinie qui ressemblent à ceux qu'on trouve établis en Perse, &c. — Description d'un banquet sanglant.

Pour suivre l'ordre des choses, je parlerai ici de ce qui a le plus de rapport avec ce que j'ai déja dit, & qui en est comme la suite naturelle. La couronne d'Abyssinie est & a toujours été héréditaire dans une famille particuliere qui descend, dit-on, en droite ligne, de Salomon & de la Reine de Saba, *Négesta Azab*, c'est-à-dire, Reine du Midi. Cependant, cette couronne est élective dans cette même famille; & il n'y a ni loi, ni coutume qui oblige de la décerner de préférence au fils aîné du Roi.

La primogéniture n'est donc point un droit. L'usage lui a même été presque toujours contraire. Quand un Roi meurt, si ses fils sont assez avancés en âge pour être en état de régner, & qu'ils n'aient point été relégués sur la montagne, l'aîné ou le cadet, aidé par les amis de son pere, s'empare ordinairement du trône: mais si les héritiers sont sur la montagne, le premier Ministre choisit seul le Roi qui passe alors pour avoir été appellé par la nation; & comme les desirs & les intérêts de ce Ministre sont de maintenir sa puissance le plus long-tems possible, il ne manque jamais de décerner la couronne à un enfant, sous lequel il peut gouverner l'Empire à son gré, &

dont il prolonge ordinairement la minorité durant sa vie entière.

Tous les désastres de ce malheureux royaume dérivent de cet inconvénient qui est né lui-même du desir d'instituer la forme de gouvernement la plus parfaite. Les Abyssiniens croyoient avec raison que c'étoit un « malheur pour les Etats, » dont le Roi est un enfant » ; & ils savoient que cela ne pouvoit manquer d'arriver souvent dans l'ordre naturel des successions. Ils pensoient en même tems qu'ayant à choisir sur deux cens héritiers de la même famille, ce seroit leur faute, s'ils n'avoient pas toujours un Monarque, que son âge & ses qualités rendissent capable de gouverner l'Empire dans les tems les plus difficiles, & de conserver la couronne dans la famille de Salomon, conformément aux antiques loix du pays. Certes, ce sont ces seuls principes, très-sages à la premiere vue, & cependant bien trompeurs, qui ont ruiné l'Abyssinie & mis souvent le trône à deux doigts de sa perte.

Le Roi est, à son couronnement, oint d'huile d'olive ; qu'on lui verse sur le sommet de la tête ; & pour la faire pénétrer dans ses longs cheveux, il se frotte avec ses deux mains assez indécemment, & à peu près de la même maniere que ses soldats se frottent la tête avec du beurre.

La couronne d'Abyssinie ressemble à une mitre d'Evêque. C'est une espece de casque qui couvre le front, les joues & le cou. Elle est doublée de taffetas bleu, & le dessus est d'or & d'argent, travaillé à filagrame, d'une maniere supérieure.

Sous le regne de Joas (1), la couronne fut brûlée avec une partie du palais, le même jour que le nain du Ras Michael reçut un coup de fusil, & tomba mort aux pieds de son maître. Celle qui sert aujourd'hui a été faite par des Grecs, venus de Smyrne, qui travaillent avec beaucoup de goût, & dont les appointemens sont assez considérables, quoiqu'ils gagnent bien moins qu'autrefois.

Au haut de la couronne il y a une boule de verre rouge, dans laquelle sont plusieurs clochettes de différentes couleurs. J'imagine qu'anciennement on mettoit à la place de cette boule un cul de flacon ou de bouteille. Quoi qu'il en soit, cet ornement perdu à la défaite de l'armée de Yasous, dans le Sennaar, fut trouvé par un Mahométan, & remis à Guangoul, chef des Bertumas Gallas, qui le rapporta sur les frontieres du Tigré, où Michael Suhul alla le recevior en grande cérémonie; & Michael l'ayant rendu au Roi Yasous, s'avança beaucoup, par ce moyen, dans la faveur de ce Prince.

Quelques personnes (2) qui ont écrit sur l'Abyssinie, disent, entr'autres choses hasardées, qu'au couronnement du Roi, on lui met des pendans d'or aux oreilles, & une épée nue dans les mains, & que tout le peuple tombe à genoux & l'adore. Mais je puis assurer que cela n'est pas vrai. Une pareille cérémonie semble même n'avoir jamais été analogue au génie de ce peuple. Autrefois on ne voyoit jamais

(1) Peu d'années avant l'arrivée de M. Bruce en Abyssinie.
(2) Voyez l'Histoire d'Abyssinie par Le Grand.

le visage du Roi, ni aucune partie de son corps, à l'exception du pied qu'il laissoit paroître de tems en tems. Il s'assied dans une espece d'alcove ou de balcon, dont le devant est garni de jalousies & de rideaux; & en outre il couvre son visage toutes les fois qu'il donne des audiences publiques, ou qu'il rend la justice. Lorsqu'il craint quelque trahison, son balcon est totalement fermé, & il parle par un trou qui est à côté, à un Officier qu'on appelle le Kal-Hatzè, la voix ou la parole du Roi, & qui va porter les discours du Monarque aux Juges assis autour de la table du Conseil.

Le Roi va réguliérement tous les jours à l'Eglise. Ses Gardes prennent alors possession de toutes les avenues & des portes par où il doit passer; & comme il est à pied, personne n'a droit de l'accompagner que deux de ses Chambellans sur lesquels il s'appuie. Il baise le seuil & les côtés de la porte de l'Eglise, ainsi que les marches de l'autel, après quoi il s'en retourne soudain dans son palais, soit qu'on célebre quelque service dans l'Eglise, soit qu'on n'en célebre pas. Il monte les degrés de la salle d'audience sur une mule, & ne met pied à terre que sur un tapis de Perse qui est devant le trône, & sur lequel j'ai vu quelquefois cette mule commettre de grandes incongruités.

Tous les matins avant le jour, un Officier, appellé le Serach-Massery, s'arme d'un long fouet qu'il fait claquer devant la porte du palais, en faisant plus de bruit que ne pourroient en faire vingt postillons François. Il chasse, par ce moyen, les hyenes & les autres bêtes féroces qui infestent la ville pendant la nuit; & en même-temps il donne le signal du lever

du Roi. Le Monarque ſe place à jeun ſur ſon trône pour rendre la juſtice, juſqu'à huit heures, & à huit heures il va déjeuner.

Le Roi choiſit lui-même ſix nobles, auxquels on donne le titre de Baalomaal, ou Chambellans, & dont quatre ſe tiennent toujours auprès de ſa perſonne. Un ſeptieme, qui eſt le chef de ces ſix là, s'appelle l'Azeleſſa el Camisha, c'eſt-à-dire, ſerviteur de la tunique. C'eſt lui qui eſt maître de la garde-robe, & premier Officier de la chambre. Ces ſept Officiers, les eſclaves noirs, & quelques-autres perſonnes, ſervent le Monarque dans l'intérieur du palais, & vivent avec lui dans une familiarité à laquelle ne peuvent jamais parvenir le reſte de ſes ſujets.

Quand le Roi aſſemble ſon Conſeil, pour délibérer ſur des objets importans, il ſe tient dans une eſpece de loge fermée, au bout de la table du Conſeil; les perſonnes qui y aſſiſtent ſont rangées autour de la table, ſuivant leur rang, & donnent leur voix, en commençant toujours par le plus jeune, ou du moins le dernier Officier. Les premiers qui parlent, ſont les Shalakas, ou Colonels des troupes de la maiſon du Roi; enſuite vient le Grand-Echanſon, puis le Badjerund, c'eſt-à-dire le garde de cet appartement du Palais, appellé la maiſon du lion, puis la garde de l'appartement, où ſe font les banquets royaux. Après ceux-là vient le Lika Magwaſſ, c'eſt-à dire, l'Officier qui a coutume de précéder le Roi pour écarter la foule.

---

(1) Baalomaal, c'eſt-à-dire littéralement Garde des effets ou des marchandiſes du Roi.

A la guerre, le Lika Magwaff porte l'épée & le bouclier du Roi, & rôde toujours autour de lui, à une certaine distance. Il tient au moins un bouclier d'argent, & une épée dont la pointe est du même métal, pour les Princes, qui, craignant de s'exposer, ne veulent pas se servir d'armes plus redoutables; mais, de mon tems, il n'en étoit pas ainsi. Le Roi portoit lui-même son bouclier noir, sans ornement, & de bonne peau de buffle, ainsi qu'une épée d'excellent acier. Ses armes d'argent ne paroissoient qu'à la fin de la campagne; & alors elles étoient dans les mains du Lika Magwaff. Jadis les Rois d'Abyssinie étoient respectés de l'ennemi, au milieu des guerres les plus sanglantes, lors même qu'ils combattoient contre leurs sujets révoltés.

JAMAIS aucun Monarque Abyssinien n'a perdu la vie dans les combats, avant l'arrivée des Européens; tems où l'excommunication & l'assassinat des Rois semblent s'être introduits à la fois dans cet Empire. L'on verra, dans le cours de ces Mémoires, deux exemples de ce respect des Abyssiniens pour leur Prince. Le premier eut lieu à la bataille de Limjour, quand Fasil, avant d'attaquer l'armée du Ras Michael, fit prier le Roi de prendre les marques de la royauté, de peur que n'étant point connu, il ne fût tué par quelque Galla. Le second exemple fut donné à Serbraxos, où le Roi fut trois fois dans le même jour, engagé au milieu des troupes du Begemder.

LES attributs de la royauté sont un cheval blanc, dont la tête est parée de clochettes d'argent, un bouclier d'argent, & un bandeau d'étoffe de soie blanche, ou, bien plus souvent,

vent, de mousseline, qui lui couvre le front, se noue par un double nœud derriere la tête, & dont les bouts flottent sur les épaules.

Après le Lika Magwasf, le Palambaras donne sa voix dans le Conseil, puis le Fit-Auraris, puis le Gera Kasmati, & le Kanya Kasmati, dont les titres dérivent de l'ordre qu'ils observent dans les campemens; l'un étant toujours à gauche & l'autre à droite de la tente du Roi: car Kanya & Gera veulent dire la droite & la gauche. Ensuite vient le Dakakin Billetana Gueta, ou le second Chambellan; puis le Secrétaire (1) des commandemens; puis les Azages, ou Généraux de la droite & de la gauche; puis le Rak Massery; puis le Basha; puis le Kasmati du Damot, celui du Samen, celui de l'Amhara, &, le dernier de tous, celui du Tigré, devant lequel une coupe d'or est posée sur un carreau. Le Kasmati du Tigré porte le titre de Nebrit, comme étant Gouverneur d'Axum, & gardien du livre de la loi, qu'on suppose y être encore conservé.

Après le Gouverneur du Tigré parle l'Acab Saat, c'est-à-dire le gardien du feu, ou le premier Ecclésiastique de la maison du Roi. L'on a prétendu que l'Acab Saat devoit se tenir auprès du Roi pendant les repas, & qu'il étoit le maître de faire retirer le manger & le boire de devant le Monarque, si ce Prince paroissoit disposé à s'y livrer avec trop d'excès. J'ignore si tel est en effet son droit: mais je sais bien que je ne le lui ai jamais vu exercer; &, autant que

(1) L'Hatzé Azazé

j'ai pu en être instruit, il ne s'en servoit pas davantage sous les prédécesseurs du Monarque, qui régnoit de mon tems en Abyssinie. D'ailleurs jamais le Roi ne mange en public, & n'est servi que par ses esclaves; mais si un de ses sujets avoit le droit d'assister à ses repas, & de le contrôler, comme je crois qu'il ne l'a point, il y a apparence que ce ne seroit pas là le moment que le Prince choisiroit pour s'abandonner à des excès.

L'Acab Saat est immédiatement suivi par le Grand-Maître de la maison du Roi, & enfin par le Betwudet ou Ras. Quand ils ont tous opiné, le Monarque, toujours dans son balcon, dit ce qu'il juge à propos, & se fait entendre au Conseil par l'organe du Kal Hatzé.

L'on trouve en Abyssinie divers usages, que quelques Auteurs ont cru long-tems particuliers aux anciens peuples, chez lesquels on les a d'abord remarqués, & que des Ecrivains moins savans ont jugé originaires de l'Abyssinie même. Je commencerai par faire mention de ceux qui ont rapport au Roi & à la Cour.

Les Rois de Perse (1), ainsi que les Rois d'Abyssinie, ne pouvoient être élus que dans une seule famille, & cette famille étoit celle des Arsacides, après l'extinction de laquelle on choisit celle de Darius. Le titre du Roi d'Abyssinie est celui de Roi des Rois; & le Prophete Daniel (2) nous ap-

(1) Strabo, lib. 15. pag. 783. — Joseph. lib. 18. cap. 3. — Procop. lib. 1, de bell. Pers.

(2) Daniel, chap. 2.

prend que Nebuchadnezzar portoit le même titre. La primogéniture n'est point un droit en Abyssinie. Les cadets de la famille royale ont le même droit à être élus que les aînés; & il en étoit de même en Perse (1).

Les Perses (2) accordoient une sorte de préférence aux enfans légitimes de leurs Rois sur les bâtards : mais il y a pourtant des exemples qui prouvent que ces derniers l'emportoient quelquefois sur les autres. Darius, quoique fils naturel de Xerxès, fut préféré par le peuple à son frere Isogias, qui étoit légitime. On a vu souvent la même chose chez les Abyssiniens. Plusieurs de leurs Rois ont été des enfans d'adultere, & d'autres, de simples fils naturels, que des partis ont portés sur le trône, toujours sous prétexte qu'ils y étoient appellés par le cri du peuple.

Quoique les Rois des Perses (3) eussent divers palais, où ils résidoient en différens tems de l'année, Pasagarda, capitale de leurs premiers Souverains, étoit regardée comme le seul endroit où devoit se faire leur couronnement. Ainsi, l'antique cité d'Axum a le même privilege en Abyssinie.

Une autre cérémonie, très-remarquable & commune à ces deux anciens peuples, est celle de l'adoration, qui de nos jours est encore rigoureusement observée en Abyssinie, toutes les fois qu'on paroît en présence du Monarque. Il ne suffit

(1) Procop. lib. 1. cap. 11.
(2) Arrian. lib. 2. cap. 14.
(3) Plut. in Artax. lib. 15. pag. 730.

pas de fléchir le genou (1), il faut qu'on se prosterne. On commence par se laisser tomber sur ses genoux, puis sur ses mains; après quoi, on incline sa tête & son corps jusqu'à ce que le front touche à terre; & si on a une réponse à attendre, on reste dans cette posture jusqu'à ce que le Roi ordonne de se relever. Telle étoit aussi la coutume de Perse, qui, suivant ce que rapporte Arrien, fut instituée par Cyrus (2); & telle est précisément la maniere dont le livre de l'Exode dit qu'il faut adorer Dieu.

Quoique le refus de se soumettre à cette cérémonie eût été regardé chez les Perses & chez les Abyssiniens comme une espece de rébellion & d'insulte faite au Monarque, si ce refus étoit venu de ses sujets, il paroît pourtant qu'en Abyssinie il a été quelquefois permis aux étrangers de se dispenser de l'adoration. Je me souviens d'avoir vu un Mahométan, envoyé deux fois par le Sherif de la Mecque en Abyssinie, ne vouloir rendre hommage au Roi qu'en croisant ses bras sur sa poitrine & inclinant un peu sa tête; & on jugea à la Cour de Gondar que ce n'étoit nullement manquer au Roi d'Abyssinie, puisque l'Envoyé ne se présentoit pas autrement devant son légitime Souverain.

L'histoire ancienne nous offre au contraire un exemple bien remarquable, qui prouve que les étrangers ne pouvoient se dispenser d'adorer les Rois des Perses qu'en ne paroissant pas devant eux. L'Athénien Conon (3) fut envoyé à la Cour

(1) Lucret. lib. 5. — Ovid. Metam. lib. 1. — Lucian, in Navig.
(2) Arrian, lib. 4, cap. 11. — Exod. ch. 4. — Matth. ch. 2.
(3) Justin, lib. 6, Omil. Prob.

d'Artaxerxès pour traiter des affaires, non moins importantes pour les Perses que pour les Grecs. Le Satrape, à qui il s'adressa, lui dit : « Je puis te présenter au Roi sans aucun » délai : mais tu dois auparavant considérer si tu veux lui par- » ler toi-même, ou si tu aimes mieux lui écrire ce que tu as » à lui faire savoir. Si tu es admis en sa présence, tu seras » obligé de te prosterner devant lui & de l'adorer. Mais si » au contraire, cette cérémonie te paroît humiliante, & que » tu aies de la répugnance à t'y soumettre, je me charge de » traiter ton affaire aussi promptement & aussi-bien que tu » pourrois le faire toi-même. » Conon répondit sagement au Satrape : « Je ne me croirois nullement humilié de témoigner » du respect à un Roi : mais je craindrois que mes conci- » toyens ne pensassent autrement, & que formant un Etat » Souverain, ils ne regardassent cet hommage rendu par leur » Ambassadeur, comme déshonorant pour eux, & contraire » à leur indépendance. » Il pria donc le Satrape de le dispenser de voir Artaxerxès, & de lui faire traiter ses affaires par lettres ; ce qui eut lieu, comme il le desiroit.

J'AI déja eu occasion de dire en passant que le Roi d'Abyssinie n'est point visible, quand il tient Conseil. Voici de quelle maniere la chose se passe. Autrefois, il étoit dans une chambre particuliere, qui communiquoit à la salle du Conseil par deux grandes fenêtres à volets pliants, élevées de trois pieds au-dessus du parquet. Ces fenêtres ou portes étoient garnies de barreaux comme une cage, & couvertes d'un rideau de taffetas très-clair ; de sorte qu'en fermant les autres ouvertures de cet appartement, le Monarque étoit dans l'obscurité & voyoit aisément toutes les personnes qui

étoient dans la chambre voisine, sans pouvoir être vu lui-même.

JUSTIN (1) nous dit que les Rois des Perses se cachoient pour donner une plus haute idée de leur majesté, & que sous Dejocès, Roi des Medes, on publia une loi qui défendoit de porter les yeux sur la personne du Monarque. Il en étoit presque de même en Abyssinie: mais les guerres continuelles qui ont désolé cet Empire, depuis que les Mahométans se sont emparés du royaume d'Adel, ont fait négliger une coutume qui n'est presque plus usitée que dans les grandes cérémonies, & quand le Roi assemble son Conseil. Nous voyons dans l'histoire que souvent l'armée & la nation entiere n'ont dû leur salut qu'à la valeur de leurs Monarques & à la maniere dont ils s'exposoient dans les combats; ce qui eût été sans doute bien différent, si ces Princes avoient observé l'ancien usage de demeurer invisibles. Cependant, quand ce Prince monte à cheval, ou qu'il donne quelqu'audience dans son palais, il a la tête & le front entiérement couverts, & il tient une de ses mains sur sa bouche; de sorte qu'on ne lui voit que les yeux. Ses pieds sont aussi presque toujours cachés.

NOUS voyons dans Apulée que cette coutume étoit pareillement établie chez les Perses, & qu'elle donna aux Mages occasion de placer sur le trône de Cambyses, Oropastes son frere, au lieu de Smerdis qui auroit dû lui succéder. Le

(1) Justin, lib. 2.

visage du Roi étant couvert, on ne put d'abord pas s'appercevoir de la supercherie.

Il y a un usage bien singulier en Abyssinie, c'est qu'il faut que les portes & les fenêtres du Roi soient incessamment assaillies de gens qui pleurent, se lamentent & demandent justice à grands cris, dans tous les différens idiômes de l'Empire, pour être admis en présence du Monarque & faire cesser les torts prétendus dont ils se plaignent. Dans un pays aussi mal gouverné & exposé constament à tous les malheurs de la guerre, on peut bien imaginer qu'il ne manque pas de gens qui ont de justes raisons de se plaindre : mais si par hasard il ne s'en trouve pas assez, comme par exemple dans le fort de la saison des pluies, où l'on a peine à approcher de la capitale & à se tenir dehors, il y a une bande de misérables qu'on paie pour crier & se lamenter, comme s'ils avoient été véritablement opprimés. Cet usage est, dit-on, établi pour l'honneur de la majesté royale & pour que le Prince ne soit pas solitairement abandonné dans son palais à une tranquillité oiseuse. Pour moi, j'avoue que de toutes leurs coutumes, c'est celle qui me paroissoit la plus absurde & la plus insupportable. Aussi, quand le Roi, qui connoissoit ma façon de penser à cet égard, n'avoit point de monde chez lui, il s'amusoit à mes dépens d'une maniere plus bisarre que royale.

Durant la saison des pluies, je me renfermois quelquefois dans mon appartement pour travailler plus à mon aise; & alors, j'entendois tout-à-coup quatre ou cinq personnes qui se mettoient à gémir, à crier, à implorer ma protection,

comme si elles eussent été, les unes accablées de la plus amere douleur, les autres prêtes à souffrir la mort; d'autres même au moment d'expirer; & cet horrible concert étoit si bien exécuté, qu'il sembloit que leurs larmes, leurs sanglots, leurs plaintes ne pussent être que l'effet d'une douleur réelle. Alors, j'ordonnois aux sentinelles qui étoient à ma porte, de faire entrer quelqu'un de ces malheureux, que je croyois venir de loin pour m'informer du sujet de son affliction : mais il se trouvoit presque toujours que c'étoit un de mes gens ou quelqu'autre domestique connu; & lorsque par hasard c'étoit un étranger, & que je lui demandois ce qui l'affligeoit si fort, il me répondoit froidement que ce n'étoit rien; qu'il avoit dormi dans l'écurie, & qu'à son réveil, apprenant des soldats que j'étois retiré chez moi, il étoit venu, avec ses compagnons, crier, se plaindre sous mes fenêtres, afin de me *faire honneur* aux yeux du peuple, & empêcher que je ne m'abandonnasse à l'ennui & à la mélancolie, étant trop tranquille chez moi; qu'ainsi il espéroit que je voudrois bien lui faire donner à boire, pour qu'il pût continuer à crier avec un peu plus de courage. Je ne pouvois m'empêcher, en entendant parler ainsi, d'éprouver de violens accès de colere; & l'on ne manquoit pas d'en rendre compte au Roi qui en rioit de tout son cœur. Quelquefois même, ce Prince se tenoit caché pendant ces scènes aux environs de chez moi, pour pouvoir être lui même témoin de ma mauvaise humeur.

QUE ces plaintes soient véritables ou feintes, elles ont toujours pour refrain : *Rete O Jan hoi;* ce qui, répété très-

rapidement;

rapidement, ressemble à *Prete Janni* (1), titre qu'on a donné en Europe au Roi d'Abyssinie, & dont on ne connoissoit pas l'étymologie. Ces mots signifient, dans la langue du pays: Rends moi justice, ô mon Roi!

HERODOTE (2) nous raconte que chez les Perses, le peuple accouroit en foule devant les portes du palais pour crier & se lamenter. Intaphernes vint aussi faire entendre ses plaintes à la porte du Roi.

J'AI parlé du Conseil qu'on tient en Abyssinie, dans les tems de trouble, Conseil où le Roi, toujours invisible & présent, donne son avis par l'organe d'un Officier, appellé *le Kal-Hatzé.* Aussi-tôt que cet Officier prononce les paroles du Roi, tout le Conseil se leve pour l'écouter; & si le Roi y assistoit ouvertement, tout le monde seroit obligé de se tenir debout durant toute la séance.

DANS ces Conseils, le Roi se range, tantôt du côté de la majorité, tantôt du côté opposé. Mais quand la majorité est contre lui, il punit souvent ceux qui la composent, en les envoyant en prison à l'issue du Conseil. Quoiqu'il soit dit que les avis seront adoptés à la pluralité des voix, il n'en est pas moins vrai que le Roi a le droit de donner toujours la prépondérance au parti dont il se range; & je pense que c'est une des usurpations de l'autorité souveraine, contraire

(1) Prêtre Jean.
(2) Herod. lib. 3.

à la conſtitution primitive. Il en étoit de même chez les Perſes.

Xercès (1) voulant déclarer la guerre aux Grecs, aſſembla tous les principaux Chefs de l'Aſie & tint conſeil avec eux. « Je vous ai fait venir ici, leur dit-il, afin qu'on ne » penſe pas que j'agis d'après ma ſeule opinion : mais je ſuis » bien aiſe de vous dire en même tems que votre devoir eſt » de vous conformer à mes volontés, plutôt que de cher» cher à me donner des conſeils & à me faire des remon» trances. »

Je vais à préſent comparer les ornemens & la maniere de ſe parer des deux Rois. Le Monarque Abyſſinien porte les cheveux longs; & les anciens Rois des Perſes les portoient ainſi, ſuivant le témoignage de Suétone & d'Aurélius-Victor (2). Durant la guerre des Romains contre les Perſes, il apparut une comète, que les Romains regarderent comme un préſage funeſte : mais Veſpaſien ne fit que s'en moquer & dit : « Si elle annonce quelque malheur, ce ne peut être qu'au » Roi des Perſes, puiſqu'elle a, *comme lui*, une longue » chevelure. »

Le diadême, attribut de la royauté chez les Perſes, comme chez les Abyſſiniens, étoit exactement fait la même choſe, & porté de la même maniere. Le Roi d'Abyſſinie le porte quand il eſt en marche, non-ſeulement comme une marque

(1) Herod. lib. 6.

(2) Suet. — Veſpaſ. cap. 23. — Aurel. Vict. cap. 23.

distinctive de son rang, mais parce qu'il en est bien moins incommodé, sur-tout dans les pays chauds, qu'il ne le seroit d'un ornement plus pesant. Ce bandeau est posé sur le front, & noué par-derrière, de maniere que le sommet de la tête reste à découvert. Les Abyssiniens ne pourroient mettre quelque chose sur leur tête, & sur-tout quelque chose de blanc, sans faire un sanglant outrage au Monarque. Il n'y a que les Prêtres qui ont droit de porter de grands turbans de mousseline, & les Mahométans, qui portent des bonnets & des turbans blancs par-dessus.

Lucien (1) appelle le diadême des Perses un bandeau blanc posé sur le front. Dans le dialogue de Diogene & d'Alexandre, la tête du Roi, dit-il, est entourée d'un bandeau blanc. Favorinus (2), parlant de Pompée, qui avoit reçu une blessure à la jambe, & se l'étoit fait envelopper avec une bande de toile blanche, dit qu'il importe peu dans quelle partie du corps il porte un diadême. Nous voyons dans Justinien (3) qu'Alexandre, en sautant en bas de son cheval, eut le malheur de blesser Lysimaque au front avec la pointe de sa lance, & que le sang coula en abondance jusqu'à ce que le Roi, prenant son diadême, enveloppa lui-même la blessure; ce qui fit présager dès-lors que Lysimaque seroit un jour Roi, comme en effet il le devint bientôt après.

Le trône des Rois d'Abyssinie étoit autrefois d'or. Ce trône

(1) Lucian. de Votis seu in Navigio. — Esdras, lib. 3.
(2) Valer. Maxim. lib. 6. cap. 2.
(3) Justin. lib. 15.

formoit un quarré long, assez semblable à nos sophas; on le recouvroit de tapis de Perse, de damas, & d'étoffes brochées en or. Il y avoit des marches sur le devant. Enfin il est encore assez richement orné, quoique les guerres aient fait diminuer l'ancienne magnificence. Il y avoit un autre trône portatif, qui étoit un tabouret d'or, à peu près pareil aux chaises curules, que nous voyons représentées sur les médailles des Romains. Dans la guerre du Begemder, ce trône fut remplacé par un trône de la même forme, incrusté en or, & supérieurement travaillé. Xercès, assistant à un combat naval, étoit, dit-on, assis sur un tabouret d'or (1).

En Abyssinie c'est un crime de haute trahison que de s'asseoir sur le siége du Roi; & quiconque le feroit feroit soudain mis en pieces, à moins qu'on ne fût bien sûr qu'il étoit fou. L'on trouvera dans le cours de cette histoire, un événement très-plaisant, qui a rapport à cela, & qui arriva dans la tente du Roi, pendant que Guangoul, chef des Bertumas Gallas, y étoit.

Il y a apparence que la même loi existoit chez les Perses, puisqu'on voit qu'Alexandre la blâmoit. Un jour qu'il faisoit extrêmement froid, ce Prince s'étoit assis devant le feu pour se chauffer, lorsqu'il vit un soldat qui probablement étoit un Perse, à qui le froid avoit fait perdre tout sentiment. Le Monarque se leva soudain, & le fit placer sur sa chaise. Mais

(1) Philostrat. lib. 2.

le soldat, en revenant à la vie, faillit retomber de frayeur de se trouver assis à la place du Roi. Alexandre lui dit alors : » Regarde combien mon Gouvernement est plus favorable » que celui des Rois des Perses. En t'asseyant sur mon siége » tu as sauvé ta vie; en t'asseyant sur le leur, tu l'aurois in- » failliblement perdue (1) «.

Par une loi fondamentale de l'Etat, tous les enfans de la famille royale qui ont quelque difformité ou quelque défaut de corps, ne peuvent monter sur le Trône d'Abyssinie. Aussi dès que quelqu'un des Princes s'échappe de la montagne de Wechné, & est repris, on le fait ordinairement mutiler pour qu'il soit désormais regardé comme incapable de régner. Les Perses avoient la même loi. Procope (2) dit que Zamès, fils de Cabadès, fut exclu du trône, parce qu'il étoit borgne, la loi de Perse ne permettant pas que ceux qui avoient la moindre imperfection corporelle pussent régner.

Les Rois d'Abyssinie se font rarerement voir à leurs sujets. Justin (3) observe que les Perses cachoient la personne de leurs Rois, afin d'augmenter le respect dû à leur majesté. Une loi de Deiocès (4), Roi des Medes, loi que j'ai déja citée, défendoit de voir le Monarque. Cet usage remontoit même au temps de Sémiramis, puisque Ninias, son fils,

(1) Valer. Maxim. lib. 5. cap. 6. — Quint. Curt. lib. 8.
(2) Procop. lib. 1. cap. 11.
(3) Justin. lib. 1.
(4) Herod. lib. 1.

vieillit dans le palais sans avoir jamais été ni connu ni vu au-dehors.

CET usage absurde a été la source d'une infinité d'abus. Chez les Perses (1) il y avoit deux Officiers, appellés l'œil du Roi & l'oreille du Roi, & qui étoient chargés du dangereux emploi de voir & d'entendre pour leur Monarque. J'ai déja dit qu'en Abyssinie il y a un Officier qui s'appelle la voix du Roi, & le Roi n'étant point vu, cet Officier parle toujours à la troisieme personne. Tout ce qui émane du Souverain commence par ces mots: *Ecoutez ce que le Roi vous dit;* & ce qui suit ce préambule a toujours force de loi. L'Historien Josephe rapporte un Edit de Cyrus, qui commençoit de la même maniere: « Le Roi Cyrus dit (2) ». Et en parlant d'un ordre de Cambyses, le même Historien cite aussi ces mots: « Le Roi Cambyses dit ainsi ». On trouve aussi dans Esdras: (3) « Ainsi dit Cyrus, Roi de Perse ». — Nebuchadnezzar dit à Holopherne: « Ainsi dit le grand Roi, Seigneur de toute la terre (4) ». C'est de là, c'est de cette maniere de parler que vient probablement le mot Edit, dont on se servit pour annoncer les volontés des Rois, quand l'écriture étoit fort peu employée par les Souverains, & fort peu connue des sujets.

DE grandes, de solemnelles parties de chasse ont toujours

(1) Dio. Chrysost. Orat. 3. pro Regno.
(2) Joseph. lib. 11. cap. 1.
(3) Esdras, chap. 5.
(4) Judith. chap. 6.

eu lieu chez les Rois des Perfes & des Abyffiniens (1); & alors il fut long-temps regardé comme un crime pour un fujet, de frapper le gibier avant que le Roi lui eût déja lancé fon dard; mais Artaxercès Longuemain abolit cette abfurde coutume dans fes Etats (2), & Yafous-le-Grand, en fit de même en Abyffinie au commencement du dernier fiecle.

Les Rois d'Abyffinie font au-deffus de toutes les loix. Ils jouiffent d'une autorité fans bornes en matiere eccléfiaftique, comme en matiere civile. Toutes les terres de leur royaume, & la perfonne même de leurs fujets leur appartiennent, parce que tout Abyffinien naît efclave du Prince; & s'il jouit enfuite de quelque rang dans la fociété, ce n'eft jamais que par un don du Monarque, non à caufe de fes parens, qui font comptés pour rien. L'on fait que les Perfes avoient de pareils ufages. — Ariftote appelle leurs premiers Généraux & leurs Nobles, les efclaves du grand Roi (3). Xercès, faifant des reproches au Lydien Pytheus, qui cherchoit des prétextes pour difpenfer un de fes fils d'aller à la guerre, lui dit: « Tu » es mon efclave, & obligé de me fuivre avec ta femme & » tous tes enfans (4) ». — Et Gobrias (5) dit à Cyrus: » Je » me livre à toi pour être à la fois ton compagnon & ton ef- » clave «.

On fait en Abyffinie différentes fortes de pain, parce qu'il

(1) Ctefias in Perficis. — Xenophon, lib. 1.
(2) Plutarch. in Apothegmat.
(3) De mundo.
(4) Herodot. lib. 7.
(5) Xenophon, lib 4.

y a différentes especes de teff & de tocusso, dont la qualité varie encore beaucoup dans chaque espece. Le Roi d'Abyssinie mange du pain de froment, non pas de toute sorte de froment, mais seulement de celui qu'on recueille dans la province de Dembea, & qu'on appelle spécialement la nourriture du Roi. Il en étoit de même chez les Perses. Hérodote dit que le Roi mangeoit du pain de froment; & Strabon (1) nous apprend que ce pain étoit d'une espece de froment particuliere.

L'on a vu dans ce que j'ai écrit de l'Histoire d'Abyssinie, que les Souverains de cet Empire ont toujours pour coutume d'épouser autant de femmes qu'ils veulent; mais qu'il n'y en a qu'une d'entr'elles qui, véritablement Reine, porte la couronne & a le titre d'Iteghé.

Ainsi nous voyons qu'en Perse, Esther (2) ayant trouvé grace aux yeux d'Assuérus, il la préféra aux autres vierges de ses Etats, & lui posa une couronne d'or sur la tête. Josephe (3) dit que quand Esther (4) fut menée devant le Roi; ce Monarque en fut si charmé qu'il en fit son épouse légitime, & la couronna. Toutefois l'histoire ne nous explique point si en Perse la couronne placée sur la tête d'une Reine,

(1) Strabo, lib. 15.

(2) Esther, chap. 2.

(3) Joseph, lib. 11, cap. 6.

(4) Le Docteur Prideaux, si je m'en rappelle bien, dit qu'Esther est un mot perse, qui n'a aucun sens. Je crois qu'il est abyssinien, parce qu'en langue abyssinienne il a une signification. Eshté, mot masculin, signifie un présent agréable, & est également un nom propre, dont Esther est le féminin.

lui

lui aſſuroit la Régence du Royaume comme elle la lui aſſure en Abyſſinie.

Il y a en Abyſſinie, ainſi que je l'ai déja dit, un Officier appellé le Serach-Maſſery, dont l'emploi eſt de veiller toute la nuit à la porte du Roi, & de faire claquer un grand fouet, le matin à la pointe du jour, pour chaſſer les bêtes féroces qui ſont entrées dans la ville pendant les ténebres. Ces coups de fouet ſervent en même tems de ſignal pour annoncer le lever du Roi, qui ſe place alors ſur ſon trône pour rendre la juſtice. Ainſi en Perſe un Officier entroit dans la chambre du Roi, & lui diſoit : « Réveille-toi, o Roi ! & occupe-toi des affaires » dont Oroſmades t'a chargé de prendre ſoin. »

Le Roi d'Abyſſinie ne marche jamais quand il eſt hors de ſon palais ; il ne poſe pas même le pied à terre ; & s'il veut deſcendre de cheval, un de ſes domeſtiques vient lui préſenter un eſcabeau qu'il tient tout prêt pour cela. Il ſe rend à cheval, de ſon appartement, dans ſa ſalle d'audience, & il deſcend auprès de ſon trône ou du ſiége placé dans l'alcove de ſa tente. Athenée (1) raconte que chez les Perſes, le Roi ne poſoit pas non plus les pieds à terre hors de ſon palais.

Le Monarque Abyſſinien juge ſouvent lui-même les crimes capitaux, & ſon jugement eſt toujours regardé comme favorable ; car un Roi doit être, comme l'a ſi bien dit Claudien :

Piger ad pœnas, ad præmia velox.

(1) Athenée, lib. 12. cap. 2.

JAMAIS le Roi ne condamne un homme à mourir, la premiere fois qu'il est coupable, à moins que cet homme n'ait commis un parricide ou un sacrilege. En général, la vie & le mérite du prisonnier sont mis en balance avec la faute qu'il a commise; de sorte que s'il a été plus utile à l'Etat par sa conduite passée, qu'il ne lui a nui par le mal qu'il vient de faire, il peut être sûr d'être absous, dès que le Roi le juge seul.

HERODOTE (1) vante le même usage établi chez les Rois de Perse; & il emploie à-peu-près les mêmes expressions dont je viens de me servir pour les Rois d'Abyssinie. Voici l'exemple qu'il rapporte. « Darius avoit condamné Sandocès, ,, l'un des Juges suprêmes, à mourir crucifié, pour s'être ,, laissé corrompre par des présens & avoir rendu un faux ,, jugement. Sandocès étoit déja attaché sur la croix, quand ,, le Roi se rappellant tous les services que cet homme avoit ,, rendus, avant de devenir coupable de ce crime, le seul ,, qu'il eût commis, le fit détacher & lui accorda sa grace. »

DANS toutes leurs expéditions, les Rois des Perses se faisoient suivre par des Juges. Nous trouvons dans l'Historien (2) que je viens de citer, que lorsque Cambyses étoit en Egypte, les Juges qui l'accompagnoient, condamnerent à mourir dix des principaux Egyptiens par chacun des Perses qui avoient été tués par les habitans de Memphis. De même, six Juges accompagnent toujours le Roi d'Abyssinie; lorf-

(1) Herodot. lib. 7.
(2) Ibid. Lib. 3.

qu'il entre en campagne, & tous les rebelles qu'on prend, les armes à la main, sont jugés sur le champ.

Dans les deux royaumes que je compare ici, les personnes distinguées par la faveur du Monarque, ou illustrées par quelques actions éclatantes, ont toujours été décorées de chaînes d'or, d'épées & de brasselets (1). En Abyssinie, ce sont les récompenses des services rendus à la guerre. Cependant, Poncet reçut une chaîne de Yasous-le-Grand. La veille de la bataille de Serbraxos, le Ras Michael fit présent à Ayto Engedan d'une bride & d'une selle, garnies de plaques d'argent; & le lendemain de cette bataille, je fus honoré moi-même d'une chaîne d'or que le Roi me donna, après ma réconciliation avec Guebra Mascal, qui de son côté eut le plaisir de se voir assigner un ample revenu & un vaste territoire, dans lequel étoient compris plusieurs villages, pour prix de la maniere dont il s'étoit comporté ce jour-là. Il méritoit assurément une telle récompense, & on savoit qu'elle lui seroit bien plus agréable que de simples marques d'honneur.

Un étranger de distinction, & recommandé comme je l'étois, ne demandant pas de l'argent & n'attendant pas précisément des secours journaliers pour sa subsistance, est ordinairement pourvu de quelques villages qui lui fournissent les choses dont il peut manquer, sans qu'il s'adresse chaque fois au Roi ou à ses Ministres. On donna à Amha Yasous, Prince de Shoa, plusieurs villages pour l'entretien de sa maison. Celui d'Emfras lui fournissoit les viandes; un village du

(1) Xenophon, lib. 8.

Karoota, le vin; un village du Dembea, le froment; un village du Begemder, la toile de coton dont il habilloit ses domestiques, ainsi du reste.

LORSQUE je fus admis au nombre des Officiers du Roi, j'eus les différens villages appartenants aux postes que j'occupois, parmi lesquels il y avoit un petit village composé d'environ dix-huit maisons, & appellé *Geesh*, où naissent les sources du Nil. Je le demandai expressément, & le Roi me l'accorda, au lieu d'un autre village plus considérable, que j'aurois pu avoir pour me fournir du miel. Il me fut ensuite confirmé par le rébelle Waragna Fasil, qui, à la vérité, ne vouloit pas que mes revenus m'enrichissent; car il ne me permit d'en retirer que deux jarres de miel seulement, encore ce miel avoit-il tant le goût amer des lupins, qu'il ne put m'être d'aucun usage. J'étois un bon maître qui ne cherchois point à ruiner mes vassaux, d'autant plus que j'avois pour Lieutenant dans le commandement de la cavalerie, un Officier (1) dont les pensées étoient plutôt portées du côté de Jérusalem & du Saint-Sépulchre, que vers les profits qu'il pouvoit retirer des places qu'il remplissoit en Abyssinie.

THUCYDIDES (2) nous apprend que quand Thémistocles s'établit à Magnesie, il reçut de grands présens d'Artaxercès. Ce Monarque lui donna cette même ville de Magnesie pour son pain, Lampsaque pour son vin, & Myuns pour les autres provisions de bouche. A ces trois villes, Athenée en

(1) Ammonios, Billetana Gueta d'Ayto Confu.

(2) Thucyd. lib. 1. — Strabo, lib. 14. — Theod. Sic. lib. 11.

joint deux autres, Palœscepsis & Percope, qu'il dit avoir été destinées à fournir des vêtemens au Général Grec. L'on vient de voir que de nos jours, les Abyssiniens en agissent encore de la même maniere avec les étrangers, qu'ils croient être d'un rang élevé; car pour les vagabonds, les Grecs qui arrivent chez eux, presque nuds, sans moyens de subsister par eux-mêmes, sans appui, sans recommandation, ils sont traités comme des mendians; & on les verroit bientôt mourir de faim, s'ils ne travailloient pas & ne s'adonnoient pas ensuite à de basses intrigues, par le moyen desquelles ils se soutiennent & trouvent quelquefois le moyen de s'avancer; mais ils n'obtiennent que très-rarement de l'estime & de la confiance.

Dans cet Empire, dès qu'un prisonnier est condamné pour un crime capital, on ne le ramene pas en prison, parce qu'on regarderoit ce délai comme trop cruel; mais on le conduit immédiatement au lieu du supplice, & son arrêt est exécuté. L'on en a déja vu plusieurs exemples dans les annales d'Abyssinie. Lorsque le Roi revint du Tigré & rentra dans Gondar, il condamna lui-même à mort l'Acab Saat, Abba Salama, qui soudain fut pendu avec ses habits de Prêtre à un arbre, devant la porte du palais. Le même jour, Chremation, frere de l'usurpateur Socinios, Guebra Denghel, gendre du Ras Michael, & plusieurs autres rébelles, subirent le même sort. Tel étoit pareillement l'usage des Perses. Xénophon (1), & sur-tout Diodore (2) de Sicile, nous en fournissent la preuve.

(1) Xenophon, lib. 1.
(2) Diod. Sic. lib. 12.

Le principal ſupplice en Abyſſinie eſt la croix. Socinios (1) donna ordre qu'on crucifiât, en-dehors du camp, Azzo, ſon compétiteur à l'Empire, lequel avoit été demander un aſyle & des ſecours à Phineas, Roi des Falashas. Aſſuérus fit également attacher Haman (2) à une croix, ſur laquelle il expira; & enfin, Cicéron (3) rapporte que Polycrates, tyran de Samon, périt du même ſupplice par l'ordre d'Orœtis, l'un des Généraux de Darius.

Un ſupplice, plus terrible encore, c'eſt celui d'écorcher vif. Cet uſage barbare ſubſiſte encore en Abyſſinie, & nous en avons la preuve par l'hiſtoire du brave Woosheka, fait priſonnier pendant la campagne de 1769. La mort cruelle de cet infortuné fut un ſacrifice fait à la vengeance de la belle Ozoro Eſther, qui, toute ſenſible & douce qu'elle étoit, ne put jamais pardonner à celui qu'elle regardoit comme l'inſtrument de la perte de ſon époux. Socrate (4) dit que l'hérétique Manès fut écorché vivant par l'ordre du Roi de Perſe, & qu'on fit une bouteille de ſa peau. Procope (5) rapporte auſſi que Pacurius fit périr Baſicius du même ſupplice, & qu'on pendit enſuite, à un arbre, ſa peau façonnée en bouteille; & enfin Agathias (6) dit que c'étoit le châtiment que ſubiſſoient les Nachorages, ſuivant l'ancienne coutume.

Les Abyſſiniens font auſſi mourir les criminels en les

(1) Voyez les annales d'Abyſſinie, à l'article de Socinios.
(2) Eſther, chap. 7 & 8.
(3) Cicero, lib. 5. de finib.
(4) Eccleſiaſt. hiſtor. chap. 22.
(5) Procop. lib. 2. cap. 5. de bell. Perſ.
(6) Agath. lib. 3.

lapidant. Ce supplice est assez ordinairement réservé aux étrangers, qu'ils appellent Francs; & sur-tout lorsqu'on les croit coupables en matiere de religion. Les Prêtres Catholiques qu'on découvrit en Abyssinie il n'y a que peu d'années, furent lapidés, & leurs corps sont encore dans les rues de Gondar, ensevelis sous les monceaux de pierres qui servirent à leur donner la mort. On voit trois de ces gros monceaux de pierres près de l'Eglise d'Abbo. Elles couvrent les corps des Peres Francifcains, lapidés la premiere année du regne de David IV (1); & il y a, en outre, une petite pile sous laquelle est le corps de l'enfant qui avoit accompagné ces Moines, & qu'un d'eux avoit eu d'une femme abyssinienne, lorsqu'ils étoient protégés par le Roi Oustas.

CTESIAS (2) raconte que Parogasus fut lapidé en Perse par ordre du Roi, & que Pharnacyas, l'un des meurtriers de Xercès, fut puni de la même maniere.

PARMI les châtimens capitaux qu'on inflige en Abyssinie, nous pouvons compter celui d'arracher les yeux, usage barbare que j'ai vu souvent pratiquer dans le peu de séjour que j'ai fait dans ces contrées. C'est ordinairement la punition des rebelles. J'ai déja rapporté qu'après la sanglante bataille de Fagitta, douze Chefs Gallas, que le Ras Michael avoit faits prisonniers, eurent les yeux arrachés, & furent ensuite poussés dans la campagne pour qu'ils y mourussent de faim, ou qu'ils y fussent dévorés par les lions & les hyenes. Plusieurs autres

(1) Voyez la vie de David IV, dans les annales d'Abyssinie.

(2) Vide Ctesiani Hockerii.

prisonniers de distinction, plusieurs nobles du Tigré subirent le même sort; & ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'aucun d'eux ne mourut dans l'instant ni à la suite du supplice, qui s'opere pourtant toujours avec des pinces de fer & de la maniere la plus cruelle.

XENOPHON (1) nous apprend que ce supplice d'arracher les yeux étoit un de ceux auxquels Cyrus condamnoit les coupables; & Ammien Marcellin (2) raconte que Sapor, Roi des Perses, ayant fait Arsaces prisonnier, le bannit après lui avoir fait arracher les yeux.

LE corps des personnes qu'on fait mourir en Abyssinie pour crime de haute trahison, de meurtre, ou de violence, est communément exposé sur les places publiques & dans les grands chemins, & fort rarement enterré. Les rues de Gondar sont pavées des membres & des carcasses de ces malheureux, qui y attirent tant d'animaux féroces pendant la nuit, qu'il est très-dangereux de sortir. L'on trouvera dans cet ouvrage plusieurs exemples de cette horrible coutume d'abandonner les cadavres des criminels. Les chiens s'emparent souvent de quelques membres qu'ils charrient aussi tôt dans les cours & dans les appartemens pour pouvoir les dévorer avec plus de sécurité; ce qui ne manquoit pas de me révolter: mais ils y revenoient si souvent que j'étois enfin obligé de leur laisser le champ libre.

QUINTE-CURCE (3) rapporte que Darius ayant condamné

(1) Xenoph. lib. 1.
(2) Amm. Marc. lib. 7.
(3) Q. Curt. lib. 3. — 2. 19.

à

à mort Charidamus, & apprenant ensuite qu'il étoit innocent, voulut faire suspendre son supplice: mais il étoit trop tard; on venoit de lui couper la gorge; & le Roi, pour témoigner son repentir, ordonna que le corps de Charidamus fût enterré.

J'AI déja observé dans le cours de cette histoire, que les Abyssiniens ne combattoient jamais la nuit. Il en étoit de même chez les Perses (1).

QUOIQUE les Abyssiniens aient eu de tout temps beaucoup de rapports avec l'Egypte, ils ne paroissent pas avoir jamais fait usage du papier; mais, à l'imitation des Perses, ils se sont toujours servis & ils se servent encore pour écrire, de peaux d'animaux. Cet usage leur vient de leur ancienne conversion au Judaïsme.

PLINE (2) remarque que les Parthes ne connoissoient pas non plus l'usage du papier, & que bien qu'on eût découvert que dans l'Euphrate, & près de Babylone, croissoit le papyrus, dont on pouvoit faire du papier, cette nation aimoit mieux suivre son ancienne coutume, & écrire sur les mêmes étoffes dont elle se servoit pour s'habiller. Les Perses (3) se servoient en outre de parchemin pour les registres sur lesquels ils écrivoient tous les faits qui méritoient de passer à la postérité; & c'est-là, probablement, ce qui est cause que plusieurs de leurs coutumes ont été conservées jusqu'à ce jour. Dio-

(1) Ibid. — lib. 5. — 12.
(2) Plin. Hist. Nat. lib. 13. cap. 2.
(3) Ibid. ibidem.

dore de Sicile dit (1), en parlant de Ctefias, qu'il a vérifié tout ce qu'il rapporte, fur les parchemins royaux, que, conformément aux loix du pays, on tenoit bien en ordre, & qui furent communiqués aux Grecs.

D'APRÈS tant de rapports entre les coutumes des deux nations que je viens de comparer, & fur-tout d'après la maniere ordinaire de juger de l'origine des peuples; je pourrois hardiment conclure que les Abyffiniens font une colonie des Perfes. Mais, certes, on fait bien que cela n'eft pas. Les ufages attribués feulement aux Perfes étoient communs à tous les peuples de l'Orient; & ils ne furent abolis qu'à mefure que des conquérans barbares s'emparerent de ces contrées, & y introduifirent leurs propres coutumes. Ce qui fait qu'en Abyffinie beaucoup d'ufages des Perfes fe font confervés, c'eft qu'ils étoient écrits, & fur-tout écrits fur du parchemin. L'Hiftoire, en parlant de ces nations antiques & polies, n'a pu dérober aux ravages du temps que quelques fragmens du tableau de leurs mœurs: mais chez les Abyffiniens, qui, toujours en guerre entr'eux, n'ont jamais eu de guerre au-dehors, ces mœurs, qui leur étoient jadis communes avec le refte de l'Orient, font reftées les mêmes, tandis que des invafions étrangeres les ont fait difparoître autour d'eux.

AVANT de terminer l'efquiffe des mœurs des Abyffiniens, je veux effayer de développer s'il exifte réellement les rapports qu'on peut s'attendre à trouver entre leur régime diététique & celui des anciens Egyptiens, que j'ai dé-

(1) Diod. Sic. lib. 2.

montré n'avoir été jadis que le même peuple. C'eſt, ce me ſemble, une maniere bien plus ſûre de juger de l'origine d'une nation, que par quelques uſages extérieurs.

L'Ecriture Sainte nous apprend que les anciens Egyptiens ne mangeoient point avec les étrangers; mais je crois pourtant qu'on a donné trop d'extenſion au ſens de ce paſſage. Nous avons l'exemple des freres de Joſeph, à qui il ne fut pas permis de manger avec les Egyptiens : mais il ne faut pas s'en rapporter tout-à-fait à cela. Joſeph avoit dit à Pharaon que ſes freres (1) & ſon pere Jacob étoient Paſteurs, & qu'il pouvoit leur donner la terre de Goshen, terre qui, comme ſon nom l'indique, étoit couverte d'herbe & de pâturage, à l'abri des débordemens du Nil, & conſéquemment propre à être poſſédée par des Paſteurs. Or les Paſteurs étoient les ennemis naturels des Epyptiens, qui vivoient dans des villes. Ils ſacrifioient le Dieu même que les Egyptiens adoroient. Nous ne pouvons, dit Moïſe (2), ſacrifier dans cette terre d'abomination des Egyptiens, de peur qu'ils ne nous lapident. Si les Egyptiens ne mangeoient pas avec les Paſteurs, ceux-ci ne vouloient pas non plus manger avec les Egyptiens; mais c'eſt une erreur que de croire que les Egyptiens ne mangeoient pas de la viande comme les Paſteurs : ils différoient ſeulement pour la viande de quelques animaux particuliers que les uns & les autres s'interdiſoient.

(1) Geneſe, chap. 48, verſ. 4.
(2) Exode, chap. 8, verſ. 26.

Les Egyptiens adoroient la vache (1), & les Pasteurs se nourrissoient de sa chair ; ce qui seul suffisoit pour que ces deux nations ne pussent manger ensemble, ni avoir aucune communication. Ce fut là la raison pour laquelle, ainsi que l'écriture nous l'apprend, Joseph répondit à Pharaon, lorsqu'il l'interrogea sur ce qu'étoient ses freres. — » Vos serviteurs sont Pasteurs, & s'occupent à faire paître » les troupeaux ». Il parla ainsi pour que la terre de Goshen fût donnée à ses freres, & qu'eux & leurs descendans pussent y vivre à part sans avoir besoin de se mêler aux abominations des Egyptiens. Mais quoiqu'ils se fussent abstenus de ces abominations, ils ne pouvoient tuer ni bœufs ni vaches, pour les offrir à Dieu en holocaustes, ou pour les manger. Ils auroient irrité les maîtres du pays; ils se seroient fait lapider, comme le leur dit Moïse, & ils auroient rendu inutile le soin qu'avoit eu Joseph de les établir dans la contrée de Goshen, pour y vivre en paix & y devenir une nation nombreuse, en état de subjuguer la terre où Dieu lui-même devoit les conduire au terme de leur captivité.

Les Abyssiniens ne mangent ni ne boivent jamais avec les étrangers, quoiqu'ils n'aient maintenant aucune raison de s'en abstenir. La loi qui le leur défendoit jadis est abolie : mais ils restent soumis à leur ancien préjugé. Ils brisent, ou du moins ils purifient avec soin leurs vases, lorsque quelque étranger s'en est servi pour manger ou pour boire; & cette coutume qu'ils ont imitée des Egyptiens, ils la conservent,

(1) Herod. lib. 2. p. 104, sec. 40.

quoique le motif religieux qui y a donné naiſſance ne ſubſiſte plus en Egypte.

Quelques Hiſtoriens prétendent qu'autrefois toutes les femmes Egyptiennes jouiſſoient de la liberté d'avoir commerce avec tous les hommes ; ce qui n'étoit pas ordinaire chez les autres nations orientales. Nous pouvons croire que cette coutume des Egyptiens leur venoit de l'Abyſſinie ; car en Abyſſinie, les femmes vivent comme ſi elles étoient communes à tout le monde, & leurs plaiſirs n'ont d'autre borne que leur volonté. Cependant, elles prétendent avoir pour principe, quand elles ſe marient, de n'appartenir qu'à un ſeul homme : mais elles ne s'en contraignent pas davantage ; & ce devoir eſt, comme la plupart des autres, un objet de plaiſanterie. Hérodote nous dit que de ſon tems il en étoit de même en Egypte (1).

Les Egyptiens comptoient pour rien l'état & le rang de la mere. L'enfant ſuivoit la condition de ſon pere, libre ou eſclave. La même choſe a encore lieu en Abyſſinie. Le fils du Roi & d'une négreſſe eſclave, achetée ou priſe à la guerre, n'a pas moins droit à la couronne que vingt autres enfans du même Monarque, nés des meres les plus nobles de l'Empire.

Jadis en Egypte (2), les hommes ne ſe mêloient ni de vendre, ni d'acheter. Il en eſt encore de même en Abyſſinie. C'eſt une eſpece d'infamie pour un homme, d'aller ache-

(1) Herod. p. 121. ſec. 92.
(2) Herod. lib. 2. p. 101. ſec. 35.

ter quelque chose au marché. Il ne peut non plus, ni charrier de l'eau, ni pétrir du pain : mais il lave ses vêtemens & ceux des femmes, sans que celles-ci puissent l'aider. Les hommes Abyssiniens charrient toujours sur leur tête les fardeaux qu'ils ont à porter, & les femmes les charrient sur leurs épaules; différence qui avoit également lieu en Egypte (1).

Il est certain que l'usage d'employer les femmes à vendre & à acheter, doit avoir cessé, dès que la jalousie a commencé, & que l'on a voulu renfermer ce sexe. Aussi, y a-t-il long-tems qu'il n'a plus lieu en Egypte : mais par la raison contraire, il subsiste en Abyssinie.

C'étoit un sacrilege en Egypte de manger un veau, & la raison en étoit bien naturelle; les Egyptiens adoroient la vache. Aujourd'hui même, en Abyssinie, personne ne mange du veau, quoiqu'on n'y fasse aucune difficulté de manger des bœufs & des vaches. Le principe égyptien (2) est détruit; mais le préjugé reste.

Les Abyssiniens ne mangent ni des oiseaux sauvages, ni des oiseaux marins, ni même des oyes, qui étoient regardées en Egypte comme un mets très-délicat. La raison de cette différence vient de ce que lors de leur conversion au Judaïsme, ils furent obligés de renoncer à celles de leurs coutumes qui se trouvoient contraires aux loix de Moïse; & leurs animaux ne ressemblant point pour la forme, pour l'ef-

(1) Herod. lib. 2. pag. 101. sec. 35.
(2) Ibid. lib. 2. pag. 104. sec. 41.

pece, pour le nom, à ceux qui font ſpécifiés dans la verſion des Septante ou dans l'original hébreu, il s'en eſt ſuivi qu'il y en a pluſieurs de chaque claſſe qu'ils ignorent s'ils doivent regarder commes immondes ou non. Leur incertitude à cet égard eſt incroyable; & dans cet état d'erreur & de confuſion, ils aiment mieux s'abſtenir que de courir riſque de violer la loi.

On ſait l'horreur qu'avoient les anciens Egyptiens pour les feves; & on l'a attribué à bien des cauſes puériles : mais celle qui a le plus obtenu l'approbation des Savans, eſt, ſuivant moi, la moins vraiſemblable. L'éloignement de ce peuple pour les feves vient, dit-on, de ce que les feves reſſemblent au phallus. Cependant, la croix avec une anſe (1), qu'on voit dans tous les hiéroglyphes égyptiens, à la main d'Iſis, d'Oſiris, ou du moins, les objets auxquels les Prêtres ont donné ce nom, la croix avec une anſe, dis-je, repréſente auſſi le phallus; tous les Savans en conviennent; & dans toutes les ſtatues de ce peuple, les parties de la génération reſtent à découvert. Or, je demanderai s'il étoit poſſible que les Egyptiens abhorraſſent les feves, à cauſe de leur reſſemblance avec des parties, repréſentées ſans voile dans toutes les figures qu'ils expoſoient aux regards du Public? On ne cultivoit point des feves en Egypte, & on n'en cultive point encore en Abyſſinie. Il y a des lupins dans l'un & l'autre pays : mais on les y arrache comme une mauvaiſe plante. Les lupins ſont ce que les Naturaliſtes appellent *Faba Ægyptiaca.*

(1) Crux anſata.

Je n'ofe pas me vanter d'avoir deviné la véritable raifon de l'éloignement des Egyptiens pour les feves. Malgré cela, je dirai quelle eft mon opinion à cet égard. La plupart des principes religieux des Egyptiens avoient rapport au culte qu'ils rendoient au Nil, peut-être même avoient-ils commencé aux fources mêmes du fleuve. Dans le pays des Agows, où font ces fources, & même au-delà, on recueille beaucoup de miel. Non-feulement les habitans en vivent, mais ils s'en fervent pour faire un grand commerce, pour payer leur tribut au Roi, & enfin, la capitale même de l'Abyffinie en tire une partie de fa fubfiftance; car le miel & le beurre font les mets ordinaires des gens riches, lorfqu'ils ne mangent pas de viande, & l'hydromel eft prefque toujours leur boiffon. Ce même pays des Agows produit fpontanément beaucoup de lupins, dont la fleur plaît beaucoup aux abeilles, mais donne tant d'amertume au miel, que lorfqu'il en a le goût, perfonne ne peut plus en manger, ni en compofer fa boiffon. Cela eft fi vrai, que quand le Roi m'eut concédé le village de Géesh, du confentement du rébelle Fafil, Gouverneur de la province, celui-ci, pour rendre ce don inutile, m'envoya, dans de très-grandes jarres, mon revenu en miel, qui étoit fi amer, qu'il me fut impoffible d'en tirer aucun parti.

Les habitans de ces contrées ont donc conftamment foin de farcler les lupins comme une plante dangereufe. Mais quand la guerre les défole, on eft sûr que cette plante s'y multiplie à l'excès, & que le miel eft pendant quelque tems fort mauvais. C'eft donc là cette efpece de feves fauvages; ce font les lupins enfin, que Pithagore qui ne mangeoit, dit-on, point

point de viande, avoit en horreur, & que les Egyptiens & les Abyssiniens rejettoient également. Ces deux nations avoient aussi de l'aversion pour la viande de porc, & s'abstenoient de toucher les chiens.

C'EST ici que je veux remarquer une coutume contre nature, qui est généralement pratiquée en Abyssinie, & qui dans les premiers siécles, semble avoir été commune à tous les peuples du monde. Je ne croyois pas que les personnes qui avoient les plus légeres notions historiques, pussent ignorer combien cette coutume avoit eu d'empire dans l'Orient. Cependant, j'ai vu qu'elle étoit assez peu connue: mais ce qui m'a surpris bien davantage, & qui est bien moins pardonnable, c'est qu'on ignore jusqu'aux premieres loix, par lesquelles Dieu l'a défendue.

J'AI dit plus haut, qu'après être parti de Masuah, j'avois rencontré, à peu de distance d'Axum, trois voyageurs qui avoient l'air de trois soldats, & qui faisoient marcher devant eux une vache. Ils firent halte au bord d'un ruisseau, & l'un d'eux coupa quelques tranches de viande sur le bas de la croupe de cette pauvre vache; après quoi, ils la firent marcher comme auparavant. Quand je fus de retour en Angleterre, & que je racontai ce fait, on jetta les hauts cris; & des gens à qui les mœurs & les coutumes de l'Abyssinie étoient parfaitement étrangeres, soutinrent que la chose étoit impossible. Les Jésuites qui ont séjourné plus de cent ans avant moi parmi les Abyssiniens, racontent, presqu'à chaque page de leurs relations, que ce peuple mange de la chair crue; & cependant, mes contradicteurs n'en savoient rien. Poncet en

a aussi parlé ; mais le voyage de Poncet n'est pas lu. Enfin ; si quelqu'un des Auteurs, qui ont écrit sur l'Ethiopie, n'en a pas fait mention, c'est qu'il a cru que la chose étoit trop connue pour mériter qu'on la répétât encore.

Il est certain que c'est par préjugé que nous blâmons l'usage de manger de la chair crue. Je ne sache pas qu'aucun précepte divin ni humain le défende ; & s'il est vrai, comme nos voyageurs modernes nous l'assurent, qu'il y ait des nations qui ignorent l'usage du feu, Dieu ne peut pas avoir fait une loi qui défende à tout le genre humain de se nourrir de chair crue. On ne sait pas trop d'ailleurs si dans les premiers siécles du monde cet usage n'étoit pas plus commun que de faire cuire la viande ; pour moi je crois qu'il l'étoit.

Quelques personnes sages & instruites ont douté que Dieu eût jadis permis à l'homme de se nourrir de la chair des animaux. Je ne prétends point décider cette question : mais j'oserai dire qu'on a souvent soutenu avec succès des opinions qui étoient bien moins fondées. Dieu, l'auteur de la vie & le meilleur Juge de ce qui convenoit pour l'entretenir, prescrivit ce régime à nos premiers parens. — « Ecoutez, je » vous ai donné chaque herbe portant sa semence, qui croît » sur la surface de la terre, & chaque arbre qui porte un » fruit, dans lequel est aussi sa semence : vous en ferez votre » nourriture (1). » — Quoiqu'immédiatement après, Dieu fasse mention des quadrupedes, des oiseaux & de tous les animaux qui rampent sur la terre, il ne dit point qu'il en dé-

(1) Genese, chap. 1, vers. 29.

ſigne aucun pour que l'homme en mange. Au contraire, il ſemble qu'il a uniquement deſtiné les végétaux à être la nourriture & de l'homme & des animaux. — « Et à chaque bête » des champs & à chaque oiſeau des airs, & à tout ce qui » rampe ſur la terre, & qui a vie, je lui ai donné l'herbe » verte pour s'en nourrir; & cela fut ainſi (1). » — Après le déluge, quand les hommes commencerent à recouvrer la terre, Dieu donna à Noé une permiſſion plus étendue. — « Toutes les choſes qui ont du mouvement & de la vie te » ſerviront de nourriture: Je te les donne toutes, comme je » t'ai donné l'herbe verte (2). »

CEPENDANT, comme ce qui devoit faire juger des choſes propres à être mangées, étoit le mouvement & la vie, il y eut un danger, c'eſt que l'homme ne mangeât ces choſes toutes vivantes: mais Dieu ne l'entendoit pas ainſi, & il ajouta ſoudain. — « Mais tu ne mangeras pas la chair qui a » encore vie, où le ſang eſt encore (3). » Ou bien, comme les meilleurs Interprètes l'ont rendu: « Tu ne mangeras pas » la chair ou les membres arrachés aux animaux vivans, & » ayant encore leur ſang. »

NOUS voyons donc par cette défenſe que l'abus de manger de la chair vivante, c'eſt-à-dire, une partie des animaux, encore en vie, étoit connu du tems de Noé, & c'eſt là pré-

(1) Geneſe, chap. 1. verſ. 30.
(2) Ibid. chap. 9. verſ. 3.
(3) Ibid. chap. 9. verſ. 4.

cisément ce qui se pratique encore en Abyssinie. Cette loi étoit antérieure à Moïse : mais elle n'en venoit pas moins du même Législateur qui lui avoit dicté celles qu'il nous a transmises. Elle avoit été donnée à Noé, & conséquemment, à tous les habitans de la terre. Cependant, Moïse la répéte souvent ; ce qui prouve que l'abus qu'elle proscrit, étoit non-seulement commun, mais profondément enraciné chez les Hébreux. Moïse le condamne jusqu'à quatre fois, dans un chapitre du Deutéronome (1) ; & trois fois dans un chapitre du Lévitique (2). — « Tu ne mangeras pas le sang ; car le » sang est la vie ; tu le verseras sur la terre comme de l'eau. »

Quoique différentes preuves de la tendresse de Dieu pour les créatures brutes, soient souvent présentées dans les préceptes de Moïse & en fassent une des plus belles parties ; quoique la barbarie qu'il y a à manger des animaux vivans dût raisonnablement nous induire à penser que l'humanité seule suffisoit pour en faire proscrire la coutume, il est très-certain que la dépravation des mœurs n'en est pas le seul fruit, & que de plus grands inconvéniens peuvent en résulter. Un des hommes (3) les plus savans & les plus sages qui aient écrit sur les livres sacrés, observe que Dieu, en condamnant cette pratique, se sert d'un langage plus sévere & plus menaçant que lorsqu'il parle contre les autres péchés, excepté l'idolatrie, à laquelle cette coutume est toujours jointe dans les préceptes qui la défendent. Dieu dit : « Je m'éleverai contre

(1) Deut. chap. 12.
(2) Lévit. chap. 17.
(3) Maimon. More. Nebochim.

» celui qui se nourrira de sang, de la même maniere que
» contre celui qui sacrifiera son fils à Moloch. Je m'éleve-
» rai contre celui qui mangera de la chair avec du sang, jus-
» qu'à ce qu'il soit rejetté du milieu de mon peuple. »

Nous voyons dans la vie de Saül (1) un exemple du penchant que les Israëlites avoient pour ce crime. A la suite d'une bataille, l'armée du premier Roi des Hébreux, *vola*, c'est-à-dire, se précipita avec voracité sur le bétail qu'elle avoit conquis, & le jetta à terre pour le dépécer, en manger la chair crue, & conséquemment, se souiller en se nourrissant de sang & d'animaux tout vivans. Pour obvier à cela, Saül fit rouler une grosse pierre devant lui, & ordonna que ceux qui vouloient tuer leurs bœufs, vinssent les égorger sur cette pierre. C'étoit la seule maniere légitime de tuer les bœufs qu'on vouloit manger. Celle de les attacher & de les jetter à terre n'en étoit pas regardée comme l'équivalent. Les Israëlites faisoient probablement alors ce que les Abyssiniens font encore aujourd'hui. Ils saignoient les bœufs à la gorge, de maniere qu'il pouvoit couler du sang à terre, sans que la blessure fût mortelle. Mais en mettant la tête de l'animal sur une grosse pierre, en l'égorgeant, en faisant ruisseler son sang comme de l'eau, on avoit la preuve évidente qu'il étoit mort avant qu'on le mangeât.

Nous avons vu plus haut que les Abyssiniens vinrent de la Palestine, quelques années après le regne de Saül; & nous ne devons pas douter qu'ils n'aient alors porté en Ethiopie,

(4) I. Samuel, chap. 14. vers. 32 & 33.

& l'usage dont nous parlons, & plusieurs autres coutumes juives qu'ils conservent encore.

Le savant Maimonides dit qu'il paroît clairement, d'après tous les livres des peuples orientaux, que ces peuples mangeoient la chair sanglante des animaux tout vivans, par des principes de religion & d'idolatrie; & probablement, que les Hébreux avoient le même motif; car une des raisons que donne le Lévitique (1) pour proscrire l'usage du sang & de la chair des animaux tout vivans, c'est que le peuple ne pourra plus offrir des sacrifices au démon, avec lequel il s'étoit souillé (2). Ceux qui desireront de mieux savoir encore combien cette pratique étoit répandue, n'ont qu'à lire l'Hélacoth-Gédaloth; ils y trouveront une foule d'exemples détaillés.

Divers Auteurs anciens prouvent que la même coutume a existé en Europe, comme en Afrique & en Asie. Les Grecs avoient leurs fêtes sanglantes, leurs sacrifices, où ils mangeoient de la chair vivante; & ces fêtes s'appelloient *des Omophagies*. Arnobe dit : « Détournons nos regards de » ces scènes horribles que nous présentent les fêtes de Bac» chus, où avec une fausse fureur, mais avec un cœur vé» ritablement dépravé, vous vous attachez des serpens au» tour du corps, & prétendant être possédés de quelque » Dieu, vous déchirez, de vos bouches sanglantes, les en-

(1) Lévit. chap. 17. vers. 7.
(2) Fornicavit.

» trailles des chevreaux vivans, qui font retentir des cris de » douleur, tandis que vous les dévorez (1). »

TOUT ce que je viens de rapporter, démontre suffisamment que la coutume qu'ont les Abyssiniens de manger la chair des animaux tout vivans, n'est pas nouvelle, ni, comme on le disoit, *impossible*. J'observerai encore que ceux de mes Lecteurs, qui se plaisent à porter un esprit de critique sur les mœurs, les usages & les hommes, dont je parle dans cet Ouvrage, doivent être un peu plus instruits que ceux qui ont voulu révoquer en doute la coutume dont je viens de parler ; ou s'il se présente quelqu'autre fait qui leur paroisse *impossible*, & qu'il ne leur soit pas plus aisé d'en prouver l'impossibilité, il vaut mieux, en vérité, qu'ils daignent m'en croire sur ma parole.

COMME l'objet de mon Ouvrage est de décrire les mœurs & les coutumes, tant bonnes que mauvaises, que j'ai observées chez les différentes nations, parmi lesquelles j'ai voyagé, je ne puis m'empêcher de tracer ici le tableau de ces banquets, dignes de Polyphème. J'essaierai cependant de ne pas révolter mes Lecteurs. Je voudrois même pouvoir en supprimer les détails : mais ils font partie de l'histoire du peuple barbare que je veux faire connoître.

DANS la capitale, où chacun est en tout tems à l'abri de toute surprise, ou dans la campagne, dans les villages, quand

(1) Arnob. adv. Gent. Clem. Alex. Sextus Empiricus, lib. 3. cap. 25. & Solden. de Jur. Natur. & Gant. cap. 1. lib. 7.

des pluies conſtantes inondent tellement les vallées, qu'il eſt impoſſible de les traverſer, même à cheval, & que perſonne n'oſe ſe haſarder à quitter ſon habitation, de peur d'être emporté par des torrens ſoudains & paſſagers, qui tombent du haut des montagnes, au moment où la pluie redouble. Enfin, quand on peut dire qu'on eſt en sûreté chez ſoi, & que l'épée & le bouclier ſont ſuſpendus dans le repos, les principaux habitans des villages, comme les citoyens des villes, & les gens qui fréquentent la Cour, ſe réuniſſent entr'amis, tant hommes que femmes, pour dîner enſemble.

On place, dans une grande ſalle, une longue table, entourée de bancs, ſur leſquels les convives s'aſſoient. L'uſage des tables & des bancs a été introduit en Abyſſinie par les Portugais. Autrefois, on ne ſe ſervoit dans les maiſons que des cuirs de bœufs, qu'on étendoit à terre, & ſur leſquels on ſe couchoit à demi, comme on le fait encore à l'armée & dans la campagne. On conduit à la porte de la ſalle à manger, une vache ou un taureau, ſuivant que la compagnie eſt nombreuſe; & quand on a bien lié les pieds de l'animal, on lui fend la peau qui lui pend ſous la gorge, & que nous appellons *le fanon;* mais on le fend de maniere à n'arriver qu'à la partie graſſe qui compoſe ce fanon, & à ſe contenter de percer quelques petites veines, d'où l'on fait couler à terre cinq ou ſix gouttes de ſang ſeulement. Les cruels aſſaſſins n'ont ni pierre, ni banc, ni autel pour appuyer la tête du malheureux animal. Je les appelle aſſaſſins, parce qu'ils ne ſont pas aſſez généreux pour lui donner la mort: mais qu'au contraire, ils ſont enſorte de le tenir en vie, juſqu'à

ce

ce qu'ils aient achevé de le dévorer. Quand ils croient avoir satisfait à la loi de Moïse, en répandant à terre quelques gouttes du sang de l'animal, deux ou trois de la troupe se mettent à leur sanglant ouvrage. Ils commencent par lui lever la peau de chaque côté du dos; ensuite, enfonçant leurs doigts entre cuir & chair, ils l'écorchent jusqu'à la moitié des côtes & sur la croupe, coupant toujours la peau dans les endroits où ils seroient gênés pour la lever; puis ils dépécent la viande, sans toucher aux os, & les mugissemens plaintifs du pauvre animal sont le signal auquel on se met à table.

Au lieu d'assiettes on sert devant chaque convive des gâteaux ronds, de l'épaisseur d'environ un demi travers de doigt C'est une espece de pain sans levain, d'un goût un peu aigre, mais agréable & facile à digérer. On le fait avec du teff. Il est de différentes couleurs, tantôt bis, tantôt très-blanc. Il y a communément deux ou trois de ces gâteaux vis-à-vis de chaque convive, avec quatre ou cinq pains bis ordinaires dont les maîtres se servent seulement pour s'essuyer les doigts en dînant, & que les esclaves mangent ensuite.

Dès que les convives sont assis, trois ou quatre domestiques s'avançent, portant chacun dans leurs mains un grand morceau de chair crue & saignante, qu'ils posent sur les gâteaux de teff, qui servent à la fois de plats & de nappe. Tous les hommes tiennent à la main le même coutelas dont ils font usage à la guerre, & les femmes ont de mauvais petits cou-

teaux, à peu-près pareils à ces couteaux de deux sous qu'on fabrique à Birmingham.

La compagnie est toujours placée de maniere qu'un homme se trouve assis entre deux femmes. Les hommes coupent alors un morceau de viande, chacun de la grandeur des pieces de *bœuf-steak* angloises (1), & l'on distingue encore facilement dans ces morceaux de viande le mouvement des fibres & des esprits vitaux. Les Abyssiniens, d'une classe au-dessus du commun, ne touchent jamais eux-mêmes à leur manger. Les femmes prennent la viande, la coupent d'abord par aiguillettes, de la grosseur du petit doigt, & ensuite en petits morceaux quarrés, qu'elles couvrent de sel fossile & de poivre noir, de la même espece du poivre de Cayenne, & qu'elles enveloppent dans un morceau de pain de teff.

Les hommes, ayant alors remis leurs coutelas dans leurs fourreaux, appuient leurs mains sur les genoux de chacune de leurs voisines, se tiennent le corps penché, la tête avancée, & la bouche ouverte comme des idiots, se tournant sans cesse du côté des mains qui leur présentent le morceau, & qui les empâtent si bien, qu'ils courent grand risque d'être étouffés. C'est-là une marque de grandeur; celui qui avale les plus gros morceaux, & qui fait le plus de bruit en les mâchant, est regardé comme le mieux élevé & celui qui fait le mieux vivre. Aussi y a-t-il parmi eux un proverbe, qui dit « Les mendians & les voleurs n'avalent » que de petits morceaux sans faire du bruit. »

(1) A peu près comme les demi entre-côtes qu'on mange en France.

Dès qu'un homme a expédié le morceau présenté par une de ses voisines, ce qui est ordinairement fort prompt, il se tourne vers l'autre, & va ainsi alternativement jusqu'à ce qu'il ait pris sa réfection. Il ne boit jamais qu'il n'ait achevé de manger; &, avant de boire, il roule deux ou trois petits morceaux de viande pareils à ceux qu'on lui a servis, & il les présente des deux mains à ses deux voisines, qui ouvrent la bouche toutes deux à la fois; & par ce moyen il leur marque sa reconnoissance. Il commence à boire dans une grande & belle corne, pendant que les femmes continuent de manger; & quand elles ont fini, tout le monde boit à la ronde, en chantant « vive la joie & la » jeunesse. » On se livre à une gaieté bruyante & à des jeux, qui finissent rarement sans querelle.

Cependant la malheureuse victime qu'on a déchirée & dévorée en partie, saigne toujours, mais saigne peu, à la porte de ce barbare festin; parce que tant qu'on peut enlever de viande sans toucher aux os, on ne coupe point les cuisses, ni aucune des parties où sont les artères. Mais enfin on en vient-là; & bientôt après que l'animal a perdu tout son sang, il devient si coriace, que les Cannibales sont obligés de lui arracher le reste de sa chair avec les dents, & de la dévorer comme de vrais chiens.

Ceux qui ont dîné à table, sont alors très-animés. L'amour leur fait sentir tous ses feux; & tout se permet avec une excessive liberté. Point de pudeur, point de délais, point d'asyle secret & mystérieux pour satisfaire leurs desirs. L'autel de Bacchus devient celui où Vénus reçoit leurs

facrifices (1). Un couple d'amans defcend de fon banc pour fe placer plus commodément. Auffi-tôt les deux hommes qui font le plus près d'eux, élevent leurs manteaux, & les cachent aux autres convives; mais fi l'on doit en croire le bruit qu'ils font, ils regardent comme une auffi grande honte de garder le filence en faifant l'amour qu'en mangeant. Quand ils ont repris leur place à table, tous les convives boivent à la fanté du couple heureux; & fon exemple eft imité de chaque côté fuivant qu'on fe trouve placé. Tout cela fe paffe fans caufer le moindre fcandale, fans même qu'on fe permette des paroles licencieufes, ni des plaifanteries.

Les femmes qui affiftent à ces feftins, font pour la plupart diftinguées par leur naiffance & par leur caractere; & elles & leurs amans fe donnent réciproquement le titre de Woodage, qui répond précifément à ce qu'on appelle en Italie un Sigisbé. Je ne fais pas fi je me trompe; mais il me femble que ce mot de Sigisbé, & l'ufage qui l'a fait créer, eft hébreu. Dans la langue hébraïque, *Schus chis beüm*, fignifie compagnon de l'époufe (2). La feule différence, c'eft qu'en Europe les affiduités des Sigisbés durent toujours, & que chez les Juifs, elles ceffoient quelques jours après la noce. L'averfion qu'ont nos Dames pour le Judaïfme, les a fans

(1) Ils reffemblent en cela aux anciens Cyniques, dont on difoit : « Omnia quæ » ad Bacchum & Venerem pertinuerint in publico facere ». Diogenes Laertius in vit. Diogen.

(2) En Angleterre *l'homme de l'époufe*; en France *l'ami de la maifon*.

doute engagées à prolonger cette pratique juive pour mieux la dénaturer.

Les anciens Egyptiens ſe purgeoient réguliérement trois fois par mois, & cette coutume s'eſt conſervée parmi les Abyſſiniens. J'en parlerai plus au long dans la partie botanique de cet Ouvrage, où je donnerai la gravure de l'arbre ſuperbe (1), qui fournit aux Abyſſiniens le purgatif dont ils ſe ſervent.

Quoique les Jéſuites aient beaucoup parlé des mariages & de la polygamie des Abyſſiniens, il n'en eſt pas moins certain qu'en Abyſſinie on n'y connoît point ce que nous entendons par le mariage; mais que quand on ſe convient mutuellement, on ſe lie ſans aucune cérémonie, on ſe quitte, on ſe reprend autant de fois qu'on veut, & même après qu'une femme qui a fait divorce avec ſon premier mari, a eu des enfans d'un autre. Je me ſouviens d'avoir vu à Koſcam, chez l'Iteghé, une femme de la premiere qualité, & il y avoit dans le même cercle ſept hommes, qui tous avoient été ſes maris, & dont aucun n'étoit alors l'époux en titre.

Quand deux époux ſe ſéparent, ils partagent leurs enfans; le fils aîné revient à la mere, & la fille aînée au pere. S'il n'y en a qu'une ſeule, & que tous les autres enfans ſoient garçons, cette fille lui revient également. De même, ſi dans le nombre des enfans il n'y a qu'un ſeul garçon, ce garçon va de droit à la mere. Quand le nombre des enfans eſt inégal,

(1) Voyez dans l'Appendix l'article du Cuſſo.

après qu'on a choisi les deux aînés, les autres sont tirés au sort. Depuis le Roi, jusqu'au dernier de ses sujets, il n'y a point de distinction entre les enfans légitimes & les bâtards; car si l'on supposoit un premier mariage valide, tous les enfans qui proviendroient des autres, seroient adulterins.

Un jour le Ras Michael me demanda, en présence de l'Abba Salama, l'Acab Saat, ou gardien du feu sacré, si ces sortes de mariages multipliés & de divorces étoient permis & pratiqués dans mon pays. Je voulus me défendre de lui répondre là-dessus : mais il insista, & je fus obligé de lui dire, que quand bien même l'Ecriture-Sainte ne nous interdiroit point ces choses, nous n'en serions pas moins forcés de nous en astreindre, parce que les loix d'Angleterre condamnoient la polygamie comme une félonie, & la punissoient de mort.

Voici toutes les cérémonies que suit le Roi quand il choisit une femme. Il envoie chez elle un Azage, & cet officier lui déclare que le Roi désire qu'elle vienne habiter à l'instant dans son palais. Aussi-tôt elle se pare avec le plus de magnificence qu'il lui est possible, & elle obéit aux ordres du Monarque, qui non-seulement lui donne un appartement dans son palais, mais encore une maison dans l'endroit qu'elle préfere. Quand ce Prince déclare une de ses femmes Iteghé, cela ressemble un peu plus à un mariage; car, soit qu'il se trouve alors dans sa capitale, ou dans son camp, il ordonne à l'un des Juges de prononcer en sa présence, que lui, le Roi, a choisi sa servante, qu'on nomme par son nom, pour Reine; & alor on la couronne, mais sans l'oindre.

La couronne étant élective dans une seule famille, & la polygamie permise, les héritiers se sont considérablement multipliés; & les disputes ont été si fréquentes, qu'il a fallu chercher un moyen de remédier à l'anarchie & à l'effusion du sang royal, qui sans cela seroient devenues inévitables. Ce moyen est doux & humain. On confine tous les Princes de la race de Salomon, sur une montagne très-élevée, où le climat est salubre. On leur enseigne à lire & à écrire; mais leur éducation se borne à cela. L'Etat paye les frais de leur entretien, & en conséquence il leur est alloué 750 pieces d'étoffe, & 3000 onces d'or (1).

Cependant ces Princes sont quelquefois sévérement traités; & dans les tems de trouble on les met à mort sur le moindre soupçon. Tandis que j'étois en Abyssinie, leur revenu étoit si cruellement détourné par l'avare & dur Ras Michael, que quelques-uns périrent, dit-on, de faim & de soif. Le Roi lui-même, autant que je pus m'en appercevoir, ne montra jamais qu'il eût pour eux cette compassion qu'on auroit dû attendre d'un Prince qui avoit partagé leurs maux; peut-être cachoit-il ses sentimens par crainte pour son vieux & despotique Ministre.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de trouver heureuse la situation de ces Princes, si nous la comparons à celles des Princes de Nubie, leurs voisins. Ceux-ci ne sont point emprisonnés sur une montagne; mais à la mort du Roi

(1) Trois mille onces d'or valent 30,000 ducats, & à peu près 180,000 livres tournois.

leur pere, on les égorge tous, par l'ordre de celui qui monte sur le trône; & leurs enfans, s'ils en ont, sont exterminés comme eux. Le même usage a lieu dans tous les Etats Negres qui sont au midi du Sennaar, tels que ceux de Darfowr, de Selé & de Bargima.

Les Ecrivains qui ont jusqu'à présent parlé des forces militaires de l'Abyssinie les ont beaucoup exagérées. Les armées les plus nombreuses qui soient entrées en campagne, à ce que m'ont dit les plus anciens Officiers, étoient celles qui combattirent à la bataille de Serbraxos; & je crois que, quand ces armées camperent aux bords du lac Tzana, les troupes du Roi avec celles des rebelles ne montoient guere qu'à environ cinquante mille hommes. Dans quinze jours de tems une grande partie eut déserté; & quand le Roi sortit de Gondar, il ne restoit pas plus de trente mille combattans. J'observerai cependant que je n'en parle que par oui-dire.

Après que les forces du Gojam eurent joint, comme on croyoit que le Ras Michael & ses partisans demeureroient prisonniers, l'armée des rebelles s'accrut au nombre de soixante mille hommes, jeunes & vieux, brâves & poltrons, soldats vétérans & gens sans aveu, qui tous vouloient être témoins d'un événement tant désiré, & que les plus sages avoient désespéré de jamais voir. L'armée royale n'eut jamais, je pense, plus de vingt-six mille hommes; & quand elle fit retraite à Gondard, elle n'en avoit que seize mille, dont la plupart étoient Tigréens. Véritablement Fassil n'avoit pas joint le Roi; mais le nombre de ses soldats ne montoit pas à plus de douze mille, non compris les barbares Gallas d'au-delà du Nil.

Nil. Je ne penſe donc pas que dans aucun tems, & pour aucune cauſe que ce puiſſe être, un Roi d'Abyſſinie ait commandé plus de quarante mille hommes effectifs, indépendamment des troupes de ſa maiſon.

Les étendards des Abyſſiniens ſont de grands bâtons, paſſés dans une eſpece de tube, ſurmonté d'une boule trouée, d'où pend une étroite banderole d'étoffe de ſoie, taillée en queue d'hirondelle, & flottant au gré du vent. L'on vit pour la premiere fois, dans la guerre du Begemder, des drapeaux ſemblables à des pavillons de navire, flotter en l'honneur du Roi Théodore. Ils étoient rouges, d'environ huit pieds de long & trois pieds de large; mais ils ne parurent que pendant deux jours, & ils eurent trop peu de ſuccès, pour faire eſpérer qu'ils deviendroient à la mode.

L'Infanterie a des étendards peints de deux couleurs différentes, & par bandes qui ſe croiſent, en jaune & en blanc, ou en rouge & en verd; mais les étendards de la Cavalerie portent un lion (1), rouge, verd ou blanc. La ſeule Cavalerie noire eſt diſtinguée par un drapeau rouge, où eſt peint un lion jaune, au-deſſus duquel il y a une étoile blanche, par alluſion à ces deux prophéties : *Juda eſt un jeune lion*, & *une étoile ſortira de la maiſon de Juda.*

L'usage de ces étendards avoit ceſſé faute de choſes propres à en faire, lorſque dans la guerre du Begemder on

(1) La premiere invention en eſt attribuée aux Portugais.

trouva dans la garderobe de Joas, une grande piece d'étoffe, qui parut être un présage certain de la victoire & d'un regne long & glorieux. L'on dit que le Roi Yasous II avoit fait venir cette étoffe du Caire, pour s'en servir dans la guerre du Sennaar; & que quand ce Monarque fut fait prisonnier, elle passa dans les mains des rebelles, avec tous les étendards & les drapeaux de son armée.

La maison du Roi est composée d'environ huit mille hommes d'infanterie, dont deux mille sont armés de fusils, & remplacent les archers. L'arc est mis de côté depuis cent ans, & il n'y a plus que les Shangallas-Waitos, & quelques autres petites nations de barbares qui s'en servent.

Les deux mille fusiliers dont je viens de parler, sont divisés en quatre corps, dont chacun est commandé par un Shalaka, titre qui répond à celui de Colonel. Il y a d'abord un Officier par chaque vingtaine d'hommes, & un Officier par chaque cinquantaine; de sorte que cinquante hommes sont commandés par trois Officiers, cent par six, & cinq cents par trente, qui obéissent au Shalaka. Ces corps s'appellent Bet, mot qui signifie maison ou appartement, chacun porte le nom d'un des appartemens du Roi. Par exemple, il y a un appartement qui s'appelle Anbaza-Bet, ou l'appartement du lion; & la troupe du même nom en est spécialement chargée, & y monte la garde. Un autre appartement s'appelle Jan-Bet, c'est-à-dire, la maison de l'Eléphant, & a également un corps qui porte son nom; un troisieme s'appelle Werk-Sacala, c'est-à-dire, la maison de l'Or, & sert à distinguer un troisieme corps, ainsi du reste.

Quant à la cavalerie, il eſt inutile que j'en diſe rien ici, puiſque j'en ai dejà parlé.

Il y a quatre corps qui ne doivent former entr'eux que le nombre de ſeize cents hommes, & que le Roi commande en perſonne. Ils ſont compoſés d'étrangers, du moins quant aux Officiers, & ils gardent le Monarque quand il eſt en campagne. Dans les tems où le Roi s'écarte un peu des regles ordinaires, ces corps ont quelquefois juſqu'à quatre ou cinq mille hommes, qui oppriment le pays, parce que leurs privileges ſont très-étendus; mais quand le Prince eſt foible, on les tient incomplets, parce qu'ils inſpirent de la crainte & de la jalouſie. C'eſt du moins ce qui avoit lieu de mon tems. Je les ai dejà fait connoître.

Quand le Roi veut entrer en campagne, il fait faire trois proclamations. La premiere eſt conçue en ces termes: « Achetez vos mules, tenez vos proviſions prêtes, car après tel » jour, ceux qui me chercheront ici ne m'y trouveront » pas. » — La ſeconde a lieu une ſemaine enſuite, ſi les affaires l'exigent. Voici ce qu'elle porte: — « Abattez le Kan- » tuffa dans les quatre parties du monde; car je ne ſais pas » où je vais. » — Ce Kantuffa eſt un arbuſte terrible qui embarraſſe beaucoup dans leur marche le Roi & la Cavalerie, dont la longue chevelure & les habillemens flottans s'accrochent à ſes épines. La derniere proclamation dit: — « Je » ſuis campé ſur les bords de l'Angrab ou du Kahha. Qui- » conque ne viendra pas m'y joindre, ſera puni pour ſept » ans. » — Je fus incertain de ce que ſignifioit ce terme de ſept ans, juſqu'à ce que je me rappellai que les Juifs avoient

tous les ſept ans un Jubilé, où les outrages, les dettes, les torts de toute eſpece étoient oubliés.

Les pluies ceſſent ordinairement le 8 de Septembre; & les maladies font beaucoup de ravage juſques vers le 20 Octobre, que la pluie recommence & tombe continuellement, mais modérément, pour s'arrêter le 8 de Novembre, jour de la fête de Saint Michel. Toutes les épidémies diſparoiſſent avec les dernieres pluies; & c'eſt l'époque où les armées entrent en campagne.



CHAPITRE XII.

Religion. — Circoncision. — Excision, &c.

IL n'y a pas de pays au monde où l'on ait bâti autant d'Eglises qu'en Abyssinie. Quoique le terrein soit excessivement montueux, & qu'on ne puisse conséquemment y jouir que d'une vue très-bornée, il est rare qu'on n'y voie pas cinq ou six Eglises à-la-fois ; mais si l'on se trouve par hasard dans quelqu'endroit élevé, d'où la vue puisse un peu s'étendre, on en découvre au moins cinq fois autant. Chaque homme puissant qui laisse de quoi bâtir une Eglise après sa mort, ou qui en a bâti une de son vivant, croit par ce moyen expier tout le mal qu'il a pu faire. Le Roi en bâtit toujours un grand nombre. Dès qu'on remporte une victoire, on éleve soudain une Eglise au milieu du champ infecté par les cadavres des vaincus. Jadis, cet usage n'avoit lieu que lorsque l'ennemi étoit Payen ou Mahométan : mais à présent, on ne fait plus cette différence ; & soit qu'on triomphe des Chrétiens ou des Infidèles, on consacre à Dieu le même monument.

LES Abyssiniens ont grand soin de placer les Eglises auprès des eaux courantes ; car ils observent rigoureusement les loix mosaïques pour tout ce qui a rapport aux ablutions & aux purifications. Ils choisissent aussi, autant qu'ils le peuvent, le sommet des montagnes, dont la forme est la mieux arron-

die, la plus élégante, & où croît cette eſpece de cèdres magnifiques, que nous appellons *cèdres de Virginie*, & qui dans la langue éthiopienne ſe nomme *A. z* (1). Il eſt certain qu'il n'y a rien qui rende l'Abyſſinie plus agréable à la vue & plus pittoreſque que ces Egliſes & ces bois de cèdres qui les environnent.

Parmi les bois de cèdre croiſſent, de diſtance en diſtance, ces autres beaux arbres, que les Abyſſiniens appellent *Cuſſos*, qui s'élevent à une très-grande hauteur & qui offrent toujours un coup-d'œil raviſſant.

Toutes les Egliſes ſont rondes & couvertes d'un toît de chaume, en forme conique. Tout autour, un grand nombre de cèdres, qu'on a étêtés à environ huit pieds des murailles de l'Egliſe, & ſur leſquels le toit vient s'appuyer, forment une colonnade circulaire, où l'on peut ſe promener & ſe mettre à l'abri, ſoit lorſqu'il pleut, ſoit dans les momens de la grande chaleur. L'intérieur de l'Egliſe eſt conformément à la loi de Moïſe, diviſé en pluſieurs compartimens. Il y a d'abord une baluſtrade en rond, en-dedans de laquelle on s'aſſied pour prier. Puis dans la baluſtrade un quarré fermé par un rideau, & au milieu de ce quarré il y en a encore un autre

---

(1) Ludolf dit, dans ſon Dictionnaire éthiopien, qu'arz ſignifie en hébreu toute eſpece d'arbre un peu grand : mais il ſe trompe. Les Traducteurs des livres hébreux, ne ſachant pas poſitivement ce que ce mot exprime, lui ont donné une ſignification vague pour cacher leur ignorance. Arz veut dire excluſivement une eſpece particuliere de cedre, comme un autre mot veut dire un chêne, ou un ormeau. L'arz eſt bien un grand arbre ; mais chaque arbre grand n'eſt pas un arz.

qui répond au Saint des Saints. Ce dernier eſt ſi étroit qu'il n'y a que les Prêtres qui s'y placent. Toutes les fois qu'on entre dans l'Egliſe il faut être nud-pieds; & par ce moyen on peut pénétrer même dans le Saint des Saints, ſi l'on en eſt curieux & qu'on ſoit pur, c'eſt-à-dire qu'on n'ait eu aucun commerce avec les femmes depuis vingt-quatre heures, ni qu'on n'ait touché le corps mort d'aucun homme, ni d'aucun animal. O aſſemblage d'idées vraiment étrange! Mais ſi l'on n'eſt pas pur, on ne peut pas entrer dans l'Egliſe, & l'on eſt obligé de ſe tenir au milieu des cedres, & de dire ſes prières de loin.

Les perſonnes des deux ſexes à qui tous les autres rits juifs interdiſent l'entrée du Temple, reſtent également à une certaine diſtance, & excepté dans le tems du carême, il y a bien plus de monde au-dehors de l'Egliſe qu'en dedans. Cependant l'on n'a beſoin pour cela que de s'en rapporter à ſa propre conſcience; & s'il y avoit un grand inconvénient à reſter dehors, ou un grand avantage à entrer, on ſeroit maître de faire comme on voudroit.

Quand on entre dans l'Egliſe, on ôte ſes ſouliers; mais on eſt obligé de laiſſer un domeſtique pour les garder, ſans quoi les Moines ou les Prêtres les auroient bientôt volés. On baiſe le ſeuil de l'Egliſe, avec les deux poteaux de la porte; puis on s'avance, on récite la priere qu'on veut, & tout le devoir eſt rempli.

L'intérieur de l'Egliſe eſt toujours tapiſſé de tableaux en parchemin, & attachés avec des clous, ce qui reſſemble

aſſez à ce que nous voyons en Angleterre dans les cabarets de campagne. Ce genre de tableaux a été de tout tems connu des Scribes, & n'approche pas, à beaucoup près, de nos plus mauvaiſes enſeignes. Quelquefois les Abyſſiniens font venir du Caire, pour leurs Egliſes, des portraits de Saints & d'autres peintures en parchemin, qui ne valent pas mieux que celles qu'ils font chez eux. Tout cela eſt pendu tout autour, & forme une eſpece de friſe. On y voit Saint George foulant aux pieds ſon dragon, & Saint Démétrius combattant un lion. Les Saints de l'ancien Teſtament marchent de pair avec ceux du nouveau. Les Saints peuvent même n'être connus pour tels, ni dans le nouveau, ni dans l'ancien. Il y a un Saint Ponce Pilate, & ſa femme; un Saint Balaam, & ſon âneſſe; un Saint Samſon, armé d'une mâchoire d'âne, ainſi du reſte. Mais la choſe qui me ſurprit le plus, ce fut de voir ſur la mitre d'un Prêtre, qui adminiſtroit les Sacremens à Adowa, une miniature quarrée, repréſentant Pharaon monté ſur un cheval, s'enfonçant dans la mer Rouge, & environné de fuſils & de piſtolets, qui flottoient ſur les eaux.

On ne voit jamais de figures ſculptées dans les Egliſes abyſſiniennes : ce ſeroit regardé comme une idolatrie. On eſt même ſi ſcrupuleux à cet égard, qu'une croix, qui a été faite pour mettre au-deſſus de la boule du ſendick, ou de l'étendard royal, n'eſt pas portée, parce qu'elle donne un peu d'ombre. Quant aux peintures, il n'y a point de doute que les Abyſſiniens n'en aient connu l'uſage, depuis les premieres années de leur converſion au Chriſtianiſme.

Les Abyſſiniens conſiderent l'Abuna comme le Patriarche de

de leur Eglife; car ils connoiffent fort peu le Patriarche d'Alexandrie. L'hiftoire des anciens Abunas eft abfolument ignorée. Le premier de ces Prélats qu'on connoiffe eft Tecla Haimanout, qui s'eft rendu célebre non-feulement pour avoir rétabli fur le trône la lignée de Salomon, mais encore par les réglemens qu'il fit dans l'Etat & dans l'Eglife, & que les annales d'Abyffinie nous ont confervés. Le plus fage de ces réglemens eft fans doute celui qui défend aux Abyffiniens de choifir pour Abuna un de leurs compatriotes.

Les gens éclairés prévirent la décadence des lettres parmi les Abyffiniens; & Tecla Haimanout jugea que le feul moyen d'empêcher que l'ignorance même des dogmes les plus effentiels ne fût bientôt à fon comble, étoit d'envoyer de tems en tems des Prêtres étudier à Jérufalem, ou bien chercher un Abuna au Caire. Il efpéra en même tems que le grand revenu affigné à la place d'Abuna, engageroit des hommes inftruits à venir la remplir, & qu'alors le favoir & la religion pourroient fe maintenir en Abyffinie.

Le Canon Arabe (1), confervé par l'Eglife Abyffinienne, & attribué au Concile de Nicée, eft certainement l'ouvrage de Tecla Haimanout, ou de quelqu'un de fes contemporains; car on fait que ce Canon ne parut que vers l'an 1300, & devint une loi fondamentale pour l'élection des Abunas, qui jufqu'alors avoient pu être choifis parmi les Abyffiniens. L'Abuna Tecla Haimanout lui-même étoit né en Abyffinie; & ce ne fut qu'après lui qu'on ceffa d'élire des Abyffiniens.

(1) Ludolf, lib. 3, cap. 2, n°. 17.

Ce qui prouve en outre que le Canon dont nous parlons, eſt de ce tems là, c'eſt qu'il eût été impoſſible & abſurde que le Concile de Nicée ſe fût occupé de loix pour les Evêques d'une Nation, qui ne devint chrétienne que plus de deux cents ans après la tenue de ce Concile.

COMME l'Abuna entend rarement la langue Abyſſinienne, il ne prend aucune part au gouvernement. Il ne va même chez le Roi que dans les jours de cérémonie, & lorſqu'il a beſoin de ſolliciter quelque faveur ou de porter quelque plainte. L'on a en général beaucoup moins de vénération pour ces Prélats, qu'on n'en avoit autrefois; & cela vient principalement de leurs petites intrigues, de leur avarice, de leur ignorance, & de leur défaut de fermeté. La plus grande occupation de l'Abuna eſt l'ordination des Eccléſiaſtiques; beaucoup d'hommes & d'enfans ſe préſentent tous à la fois devant lui, & ſe tiennent debout à une certaine diſtance, n'oſant s'en approcher par humilité. Il leur demande qui ils ſont? & ils lui répondent qu'ils déſirent d'être Diacres. Alors il fait quelques ſignes avec une petite croix de fer qu'il tient à la main, puis il ſouffle deux ou trois fois ſur eux, en diſant: « Soyez Diacres. » — Je vis une fois toutes les troupes du Begemder recevoir le diaconat, au retour d'une bataille, où elles avoient mis dix mille hommes ſur le carreau. L'Abuna ſe tenoit debout devant l'Egliſe de ſaint Raphaël, & l'armée étoit rangée en ordre à un quart de mille de lui dans la plaine d'Aylo Meidan. Il y avoit en outre dans cette armée au moins mille femmes, qui, ſous l'influence des ſignes de croix & du ſouffle de l'Abuna, furent faites tout auſſi bonnes Diaconeſſes que les hommes bons Diacres.

C'est de la même maniere que l'Abuna fait des Moines. quand il passe à cheval, une troupe de gens s'assemblent à environ cinq cents pas de lui, & entonnent un cantique mélancholique. Il demande qui sont ces gens portant barbe? & ils répondent qu'ils désirent de devenir Moines. Il fait quelques signes avec sa croix de fer, & souffle sur eux, & leur dit d'être Moines. Mais pour l'ordination des Prêtres, cela ne suffit pas. Il faut qu'ils soient en état de lire un chapitre de saint Marc, & ils le lisent dans une langue, dont l'Abuna n'entend presque jamais un seul mot. Ensuite ils lui donnent une brique de sel de la valeur d'une dixaine de sous de France, ce qui faisoit dire aux Jésuites que l'ordination des Prêtres Abyssiniens étoit une simonie.

L'Itchegué est chef de tous les Moines, & spécialement de ceux de Debra Libanos. Malgré cela les Moines de saint Eustathius ont un chef particulier, qui est Supérieur du couvent de Mahebar Selassé, situé au nord-ouest de l'Abyssinie, près du Kuara & du pays des Shangallas, en tirant vers le Sennaar & la riviere de Dender. Tous ce Moines croupissent dans une grossiere ignorance, & je ne doute pas qu'avec le tems ils ne perdent totalement l'usage des lettres.

L'Itchegué est sacré par deux Prêtres principaux, qui tiennent un voile blanc au-dessus de lui, tandis qu'un troisieme Prêtre prononce une priere analogue à cette cérémonie; puis ils posent tous ensemble leurs mains sur sa tête, & ils chantent quelques pseaumes. Dans les tems de trouble, l'Itchegué est un homme bien plus important que l'Abuna.

Après ces deux chefs, il y a des Prêtres principaux & des Scribes, comme dans l'Eglise Juive; & les Scribes sont les ignorans & négligens copistes de l'Ecriture-Sainte.

Les Moines Abyssiniens ne vivent point dans des couvents comme en Europe, mais dans de petites maisons particulieres qu'ils bâtissent autour de leurs Eglises, & chacun d'eux cultive le petit champ qui lui est assigné pour vivre. Les Prêtres jouissent d'une pension, sans avoir besoin de travailler. Le Roi nomme un Intendant laïque pour percevoir tous les revenus des Eglises, & c'est sur ce revenu qu'on paye aux Prêtres leur pension. Jamais l'Abuna, ni aucun autre Ecclésiastique, ne se mêle de l'administration des biens des Eglises.

Les articles de foi des Abyssiniens ont été discutés avec tant de subtilité, au commencement de ce siecle, que je croirois désobliger quelques-uns de mes lecteurs, si je les passois totalement sous silence.

Frumentius, premier Evêque d'Abyssinie, fut instruit & sacré en 333 par saint Athanase, qui occupoit alors le siege d'Alexandrie, d'où il s'ensuit que c'est la religion grecque que reçurent les Abyssiens en se convertissant au Christianisme; & tous leurs rites, toutes leurs cérémonies ont été pris dans l'Eglise Grecque, tandis quecette Eglise étoit orthodoxe.

Tant que Frumentius vécut, l'Eglise Abyssinienne fut exempte d'hérésie. Nous voyons, par une lettre qui se trouve dans les ouvrages de saint Athanase, que l'Empereur Constance, qui étoit un hérétique, voulut engager Athanase à

lui livrer Frumentius, ce que ce Patriarche refusa. Il est vrai qu'en ce tems-là l'Evêque d'Abyssinie n'étoit pas en son pouvoir.

Bientôt après la mort de Frumentius, l'arianisme & une foule d'autres hérésies, avidement adoptées par les Moines, passerent d'Egypte en Abyssinie. La plupart de ces hérésies furent d'abord occasionnées par la différence des langues, & spécialement par rapport aux mots *nature* & *personne*, dont l'interprétation a toujours été équivoque, dans quelque langue qu'on les ait voulu traduire. Ces deux mots fournissent même, dans nos langues modernes, l'exemple de ce que j'avance. Nous les avons pourtant traduits tout simplement du latin : mais si nous avions adopté la signification que le grec leur donne en matiere de religion, & que nous nous fussions contentés d'appliquer le sens latin aux choses ordinaires & purement matérielles, peut-être aurions-nous mieux fait. Aucun de ces deux mots, nature & personne, n'a jamais été traduit en abyssinien, de maniere à avoir la même acception en différens endroits.

Tandis que la communication avec le Caire & Jérusalem fut facile, on remédia à cet inconvénient, en y portant les livres abyssiniens pour les faire corriger suivant les principes orthodoxes : mais dès que Selim eut entrepris la conquête de l'Egypte & de l'Arabie (1), les Abyssiniens ne purent plus avoir, avec le Caire & la Palestine, que des rapports précaires & dangereux. Je suis donc persuadé que ce

(1) En 1516.

peuple eſt à préſent, pour le moins, auſſi hérétique que les Jéſuites l'ont prétendu; & ſi quelques Miſſionnaires Catholiques tentoient de le convertir de nouveau, je ne doute pas qu'il n'achevât bientôt de perdre l'uſage des lettres & le peu de connoiſſance qu'il a de la religion, & cela uniquement par préjugé, par crainte de s'expoſer à un péril qu'il ne connoît pas aſſez pour pouvoir l'éviter.

Les deux natures, les deux perſonnes du Chriſt, leur unité, leur égalité, l'infériorité de l'humanité, tous objets de doctrine, définis au ſiecle d'Athanaſe, reſtent maintenant enveloppés des ténebres de l'héréſie, & ſont devenus à jamais inexplicables par rapport à l'ignorance de la langue. Le mot nature eſt ſouvent pris pour celui de perſonne, & le mot perſonne pour celui de nature. Il en eſt de même pour ce qui a rapport à la ſubſtance humaine du Chriſt. Auſſi y a-t-il de quoi frémir quand on entend raiſonner les Abyſſiniens ſur ces matieres. Toutes les fois qu'un de leurs Moines parle, il ſemble qu'il crée exprès quelque nouvelle héréſie. J'ai converſé avec les mieux élevés, les plus ſages d'entr'eux, & à peine vouloient-ils me permettre de dire que le Chriſt eût un corps ſemblable au nôtre. Je m'appercevois même aiſément qu'au fond de leur cœur ils alloient encore plus loin, & qu'ils ne croyoient guère, ſi tant eſt pourtant qu'ils le cruſſent du tout, que la Vierge Marie, & Sainte Anne, participaſſent entiérement à la nature humaine.

Pour ne pas fatiguer plus long-tems mes Lecteurs de toutes ces particularités & ces diſtinctions peu intéreſſantes, je me bornerai à ajouter que dans le compte que les Jéſuites

ont rendu des héréſies, de l'ignorance, de l'opiniâtreté du Clergé Abyſſinien, ces Peres ne leur ont imputé rien de trop, en fait de dogme ou de morale. Mais, quoi qu'il en pût être, il n'eſt pas prouvé que dans la miſſion qu'ils avoient entrepriſe en Abyſſinie, ils duſſent faire beaucoup de mal, dans l'eſpoir de faire un peu de bien. J'examinerai plus bas cette queſtion, & je tâcherai de la réſoudre; mais en attendant, je crois qu'il falloit laiſſer croître l'ivraie avec le froment, juſqu'à ce qu'une main plus puiſſante, dirigée par un jugement ſolide, pût, ſans nuire au froment, arracher l'ivraie.

Les Ecrivains Proteſtans triomphent injuſtement, quand ils demandent aux Catholiques, pourquoi tout ce bruit à propos des deux natures du Chriſt. Il eſt clair, diſent-ils, d'après l'Haimanout-Abou & les autres Ouvrages ſur la Foi orthodoxe, que les Abyſſiniens reconnoiſſent que le Chriſt étoit parfaitement Homme & Dieu; qu'il avoit une ame ſpirituelle & un corps matériel, tel que le nôtre, & que toutes les diſtinctions d'unité, d'égalité & d'infériorité ſont exprimées de la même maniere que l'Egliſe Grecque les reçoit. Qu'avoit-on donc beſoin de plus? & pourquoi diſputer ſur des points dont on étoit déja ſuffiſamment convenu?

J'en demande bien pardon; mais j'oſerai dire que cela n'eſt pas juſte. Dans le tems qu'on a recueilli l'Haimanout-Abou, lors même que S. Athanaſe, S. Cyrille & S. Chryſoſtôme écrivoient, l'explication de ces points de doctrine étoit uniforme & orthodoxe; & que pour peu qu'on eût accès à Jéruſalem & à Alexandrie, villes alors chrétiennes de la Communion grecque, les difficultés qui s'élevoient, étoient

soudain résolues : mais lorsque les Jésuites arriverent en Abyssinie, les livres y étoient devenus fort rares, & leur contenu étoit si mal interprété, qu'on s'en servoit pour défendre les hérésies les plus grossieres, qu'inventoient sans cesse les Moines ignorans & barbares, dont ce pays abonde. Qu'importe que les Abyssiniens aient été orthodoxes dans les premiers tems de leur conversion, puisqu'à présent ils ignorent la doctrine de S. Athanase & de S. Cyrille, aussi parfaitement que si ces Peres n'avoient jamais écrit ? C'est leur religion actuelle que les Jésuites ont condamnée, non celle qu'ils tenoient des premiers Patriarches d'Alexandrie, & qui étoit dans toute sa pureté ; car ce qui augmente le malheur de ce peuple, c'est qu'il ne peut plus aller chercher des lumieres à Jérusalem, & qu'il a même rarement accès au Caire.

D'un autre côté, les Jésuites trouvant que les Abyssiniens erroient sur quelques points, prétendirent qu'ils ne pouvoient jamais avoir raison sur aucun ; & non contens d'attaquer leurs dogmes, ils fondirent aussi sur les cérémonies qu'ils avoient reçues de l'Eglise Grecque, dès les premiers momens de leur conversion. Les Jésuites montrerent à cet égard non moins d'ignorance que de mauvaise volonté ; & pour prouver qu'ils avoient raison, ils employerent le mensonge. Parmi un grand nombre d'exemples que je pourrois choisir, je n'en citerai qu'un seul qui prouve que les deux partis ont combattu avec beaucoup de violence & fort peu de candeur.

Le premier Concile œcuménique avoit décidé qu'un seul baptême suffisoit pour régénérer l'homme, l'affranchir du péché

péché originel & l'enregiſtrer ſous la banniere du Chriſt. Le Symbole des Apôtres eſt conforme à cette doctrine. Or, les Jéſuites ont ſoutenu qu'on baptiſoit une fois tous les ans les gens d'un certain âge & les adultes. J'ai vu moi-même pratiquer cette cérémonie ſur les lieux mêmes ; je vais la décrire avec le plus de briéveté qu'il me ſera poſſible.

La petite riviere qui paſſe entre la ville d'Adowa & l'Egliſe, avoit été barricadée pendant quelques jours. Il y avoit fort peu de courant ; & quand l'eau fut arrêtée, il n'y en avoit guère que trois pieds en quelques endroits, & quatre pieds dans d'autres. La veille de la fête de l'Epiphanie, on planta trois grandes tentes, deux qui ſe communiquoient du côté du nord, pour que les Prêtres du lieu s'y repoſaſſent durant l'intervalle du ſervice, & une du côté du ſud, deſtinée auſſi à ſervir d'abri aux Moines & aux Prêtres d'une autre Egliſe. A minuit précis, les Moines & les Prêtres ſe rendirent tous ſur le bord de la riviere ; & s'étant diviſés en deux bandes, ils commencerent à réciter leurs prieres & à entonner leurs cantiques, chaque bande à ſon tour. A la pointe du jour, le Gouverneur, Welleta Michael, ſe rendit là, avec ſes ſoldats pour faire quelques recrues pour le Ras Michael ſon oncle, qui étoit prêt à marcher contre Waragna Faſil ; & il alla s'aſſeoir ſur une éminence, tandis que les ſoldats, les uns à pied, les autres à cheval, caracoloient autour de lui.

Dès que le ſoleil parut, les Prêtres, revêtus de leurs habits ſacerdotaux, & portant trois grandes croix de bois, s'avancerent juſques au bord de la riviere & plongerent leurs croix dans l'eau. Pendant leur marche, le feu, les caraco-

lades & les prieres alloient le même train. Bientôt, la procession prit le chemin de la petite montagne, & un des Prêtres marchant à la tête des autres, portoit un grand calice plein d'eau qu'il venoit de puiser dans la riviere. A peine fut-il arrivé à cinquante pas de Welleta Michael, que celui-ci se leva, & le Prêtre prit de l'eau dans ses mains & la lança de toute sa force du côté du Gouverneur pour tâcher de l'arroser; puis il s'avança jusqu'auprès de lui & lui présenta le calice, que Welleta Michael porta à sa bouche & lui rendit. Le Prêtre, reprenant son calice, dit: « Gzier y'barak »; ce qui signifie, que Dieu vous bénisse! L'on présenta ensuite les trois croix, l'une après l'autre, à Welleta Michael, qui les baisa. L'on jetta de l'eau sur tous les principaux personnages de la suite du Gouverneur, lesquels s'étoient parés de la maniere la plus magnifique; & plusieurs d'entr'eux, non contens d'une simple aspersion, reçurent de l'eau dans leurs mains jointes & la burent. Quand le calice fut vuide, on envoya chercher d'autre eau à la riviere; & après que toute la suite du Gouverneur eut été arrosée, la procession s'en retourna du côté de la riviere; & les Alleluia, les coups de fusil & les caracolades recommencerent.

Mon vénérable ami Janni m'avoit recommandé au Prêtre d'Adowa, & Welleta Michael avoit bien voulu me placer à côté de lui; de sorte que je fus servi un des premiers. Le Prêtre jetta de l'eau sur ma tête & me donna sa bénédiction comme aux autres: mais comme je vis qu'il n'étoit pas nécessaire de boire, je refusai de porter le calice à ma bouche par deux raisons; la premiere, c'est que je savois que les Abyssiniens avoient horreur de manger ou de boire après des

étrangers ; & la feconde, parce que je ne croyois pas l'eau bien nette. En effet, dès que les croix avoient touché l'eau, & que le calice deſtiné au Gouverneur avoit été rempli, deux ou trois cens jeunes gens qui s'appelloient *Diacres*, n'ayant pour tout vêtement qu'un haillon blanc autour des reins, s'étoient plongés dans la riviere; & chacun de leurs parens ou de leurs amis, toute la troupe, enfin, s'avança ſur le bord de la riviere & fut arroſée par ces Diacres. Cette cérémonie commença aſſez décemment : mais elle dégénéra bientôt en farce. Après que les gens les plus honnêtes eurent paſſé, les Diacres poliſſons ſe mirent à troubler l'eau & à jetter de la bourbe de toute leur force ſur les perſonnes qu'ils voyoient proprement miſes. Le Gouverneur ſe retira; les Prêtres, les Moines s'en allerent auſſi avec leurs croix, & la place ne fut plus occupée que par les enfans & la populace, qui s'amuſerent juſqu'à deux heures après-midi.

Il faut obſerver qu'après que le Gouverneur Welleta Michael eut été aſpergé, on vint baigner dans la riviere deux chevaux & deux mules des écuries du Ras Michael & d'Ozoro Eſther. Les ſoldats firent auſſi baigner leurs chevaux & tremperent leurs fuſils. Ceux qui avoient des plaies les lavoient. Il y avoit des femmes dans l'eau : mais toutes étoient bien couvertes. Je ne vis aucun perſonnage un peu diſtingué entrer dans l'eau, ſi ce n'eſt ceux qui y entrerent à cheval. On porta beaucoup de plats, d'aſſiettes, de pots, dont des Mahométans ou des Juifs s'étoient ſervis, & qu'on vint purifier; c'eſt par là que finit la cérémonie.

J'ai vu depuis pratiquer la même choſe ſur les bords du

Kahha, près de Gondar. J'étois avec le Roi qui fut arrosé par les Prêtres & but de l'eau; après quoi, il versa le reste de la coupe sur la tête d'Amba Yasous (1), en lui disant: — « Je veux être votre Diacre. » — Ces mots furent regardés comme un compliment très-flatteur. Les Prêtres donnerent soudain leur bénédiction à Amba Yasous, sans lui offrir d'autre eau.

Je vais à présent rapporter le récit que fait du baptême annuel des Abyssiniens, Alvarez, chapelain de l'Ambassadeur Portugais Don Roderigo de Lima.

Le Roi d'Abyssinie avoit invité Don Roderigo de Lima à assister à la célébration de l'Epiphanie. Les Portugais se rendirent à un mille & demi du camp, au bord d'un étang destiné à la cérémonie. Alvarez dit que tous ceux qu'ils rencontroient en chemin, leur demandoient s'ils alloient se faire baptiser, à quoi ce chapelain répondoit que non, parce qu'ils avoient été baptisés à leur naissance.

« La nuit, dit-il, il se rassembla autour de l'étang un » grand nombre de Prêtres, qui se mirent à chanter, ou » plutôt à mugir, dans l'intention de bénir l'eau. Après » minuit le baptême commença. L'Abuna Marc, le Roi » & la Reine furent les premiers qui entrerent dans l'étang. » Ils avoient chacun une piece de toile de coton autour de » la ceinture; mais le peuple n'étoit pas si couvert. Au soleil

(1) Prince de Shoa dont je parlerai souvent par la suite.

» levant la cérémonie étoit presque achevée; & quand Al-
» varez *arriva* (1) à l'étang, il vit qu'il étoit plein d'eau
» bénite, où l'on avoit versé beaucoup d'huile. »

Il semble, d'après ce passage, que le chapelain Portugais n'étoit pas encore à l'étang, que la cérémonie étoit plus qu'à moitié faite, & qu'il ne fut témoin ni de la bénédiction de l'eau, ni de l'immersion du Roi, de la Reine & de l'Abuna. Quant à l'huile versée dans l'eau, je ne veux pas contredire positivement Alvarez; parce que, quoique je fusse arrivé de bonne heure, lorsque j'allai voir le baptême d'Adowa & celui du Kahha, il feroit possible qu'on eût pratiqué la même chose, & que l'obscurité m'eût empêché de le voir. Cependant jamais je n'ai entendu dire en Abyssinie qu'on employât de l'huile pour cette cérémonie; & je crois que si on s'en étoit servi, on m'en auroit parlé: mais reprenons le récit d'Alvarez.

« On avoit élevé un amphitéâtre, où le Roi étoit assis de
» maniere qu'il faisoit face à l'étang. Le visage du Monarque
» étoit couvert d'un voile de taffetas bleu; & un vieillard qui
» étoit le gouverneur de ce Prince, s'étoit mis dans l'eau jus-
» qu'aux épaules, nud comme la main & demi mort de
» froid, car il avoit gelé très-fort pendant la nuit. Ce vieillard
» prenoit par la tête tous ceux qui s'approchoient de lui, & il
» les plongeoit dans l'eau, en leur disant en langue Abys-
» finienne: Je te baptise au nom du Pere, du Fils & du Saint-
» Esprit. »

(1) Voyez la relation de l'ambassade de Don Roderigo de Lima, p. 156.

La province de Shoa, où le Roi d'Abyssinie étoit alors, se trouvant par les 8°. de latitude nord, & le soleil au 22°. sud de sa déclinaison méridionale, en s'avançant vers le nord, cet astre devoit être le jour de l'Epiphanie, à moins de 30°. du zenith de l'étang où se faisoit le baptême. Dans cette saison le thermometre de Farenheit monte à Gondar à 68°., & en Shoa il ne peut guere s'élever à moins de 70°.; car Gondar est par les 12°. de latitude nord, c'est-à-dire quatre degrés plus nord : or il est impossible que l'eau gele en Shoa; & je puis assurer que je n'ai jamais vu de glace dans aucun canton de l'Abyssinie, même sur les montagnes les plus froides. D'ailleurs, dans ce pays-là, le mois de Janvier est un des plus chauds de l'année. Les nuits comme le jour y sont de la plus grande sérénité; les nuits n'y ont jamais la longueur disproportionnée qu'ont les nuits d'hiver dans nos climats, & enfin en Shoa on n'apperçoit point de différence, même au mois de Janvier, entre la durée des jours & celle des nuits.

Le baptême, dit Alvarez, commença à minuit; & le vieillard qui présidoit à la cérémonie, plongeoit dans l'eau la tête des Néophites, en leur disant: Je te baptise au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit. Au soleil levant la foule augmenta; & ce ne fut qu'à neuf heures que tout fut achevé. Il faut convenir que le tems dut paroître bien long à un vieillard qui étoit enfoncé jusqu'aux épaules dans de l'eau gelée.

Mais le nombre des baptisés ne fut de guere moins de quarante mille, car les femmes étoient mêlées confusément avec les hommes; & on peut juger que le baptiseur général eut assez d'occupation pour ne pas avoir froid, s'il est vrai qu'il

paſſa par ſes mains, dans l'eſpace de neuf heures, quarante mille perſonnes, dont pluſieurs étoient des beautés toutes nues.

Les femmes, ſuivant le chapelain Portugais, ſe tenoient en préſence des hommes ſans avoir rien ſur le corps qui pût cacher leurs attraits. Auſſi j'imagine qu'il ne falloit guere moins que l'eau glacée, pour que les intérêts de la religion ne couruſſent pas de grands riſques, quand le prêtre, tout vieux qu'il étoit, baptiſoit ces beautés intrépides, ſur-tout dans les premieres ſix heures de la cérémonie, où il faiſoit complettement nuit.

L'Abuna, le Roi & la Reine, dit auſſi Alvarez, furent les premiers baptiſés, & n'avoient d'autre vêtement qu'une toile de coton autour des reins. Mais, n'en déplaiſe au Portugais, j'oſe aſſurer qu'on n'a jamais raconté rien de plus contraire aux mœurs d'un pays. Le Roi d'Abyſſinie ſe tient toujours couvert; à peine peut-on jamais appercevoir d'autre partie de ſon corps que ſes yeux. La Reine & toutes les autres femmes, ſoit en public, ſoit en particulier, ſont également couvertes juſqu'au menton, quand du moins elles ſe bornent à la ſimple converſation. Elles regardent comme une honte de laiſſer un étranger voir le bout de leur pied, & elles ont grand ſoin de tenir leurs mains cachées juſqu'au bout des ongles. Il eût été aſſez ſingulier de voir le Roi prodiguer aux regards des ſpectateurs les charmes de ſon épouſe, tandis qu'il cachoit lui-même ſon viſage ſous un voile de taffetas bleu. Mais ce qui n'eſt pas moins difficile à croire, c'eſt que l'abuna, Moine Cophte, nourri dans les déſerts de l'Egypte, ſe fût expoſé tout nud au milieu d'une troupe de fem-

mes toutes nues, & eût ainsi célébré l'Epiphanie d'une maniere monstrueuse & absolument contraire aux rites de son Eglise. D'ailleurs l'abuna Marc avoit cent dix ans, & à cet âge ce bon prélat pouvoit bien se permettre de prendre un habit de bain, sur-tout dans un tems où il avoit gelé.

Le vieux Gouverneur, qui se tenoit dans l'étang, prononçoit en abyssinien la formule : « Je te baptise au nom du » Pere, du Fils, & du Saint-Esprit ». Et il est certain qu'Alvarez ne comprenoit pas un mot de cette langue. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le Chapelain Portugais parla latin au roi d'Abyssinie, qui l'entendit fort bien, & lui répondit aussi bien que s'il avoit pris ses degrés en Sorbonne. « — *Confiteor unum baptisma*, dit Alvarez (1), est » un des préceptes canoniques du Concile de Nicée, tenu sous » le Pape Léon ». — Cela est juste, répond le Roi, quoique l'Eglise Grecque, dont il étoit membre, eût anathématisé & Léon, & le Concile, auquel ce Pape avoit présidé, & qui n'étoit point le Concile de Nicée, comme Alvarez & le Monarque abyssinien auroient dû le savoir. Les mots cités par le Chapelain sont pourtant un des articles du Symbole réglé par cette Assemblée.

« *Qui crediderit & baptisatus fuerit, salvus erit*, dit en» core Alvarez ». —« Vous avez raison, quand au baptême, » répond le Roi, ces mots sont de notre Sauveur : mais » la cérémonie que nous venons de pratiquer fut inventée » par un de mes aïeux, en faveur des abyssiniens qui s'étoient

(1) Voyez la relation de l'ambassade de Don Roderigo de Lima.

» faits

» faits Mahométans, & qui desiroient de retourner au
» Christianisme ».

D'APRÈS cette réponse du Roi, Alvarez devoit croire que ce qu'il venoit de voir n'étoit pas réellement un baptême, ou qu'au moins, si c'en étoit un, il n'étoit pratiqué qu'en faveur de ceux qui avoient embrassé la religion des Maures, & qui vouloient y renoncer. Pourquoi donc le Roi, la Reine & l'Abuna y participoient-ils? Surement aucun d'eux n'avoit apostasié; & une société d'apostats, s'il est vrai que ceux qu'on baptisoit le fussent, ne leur convenoit guère.

ALVAREZ, voulant nous persuader que cette cérémonie étoit réellement un baptême, dit qu'avant son arrivée à l'étang on avoit jetté de l'huile dans l'eau. Il n'ose pourtant pas assurer qu'il l'a vu faire, parce que c'est un mensonge: mais il savoit que c'étoit un des rites des Eglises de l'Orient, c'est pourquoi il en parle. S'il avoit su aussi que le sel y étoit toujours employé, il n'auroit pas manqué d'en faire mention; & par ce moyen il auroit eu un baptême parfaitement conforme à tous les usages de la Communion grecque. D'ailleurs ce sel eût contribué à refroidir l'eau, qui avoit gelé sous les rayons d'un soleil brûlant.

LE Chapelain de Don Roderigo de Lima auroit dû voir que non-seulement les hommes & les femmes se lavoient dans l'étang béni, mais qu'on y faisoit baigner des chevaux, des vaches, des mulets & une immense quantité d'ânes. Ces animaux sont-ils aussi baptisés? Je serois bien aise de con-

noître la formule que prononce sur eux le révérend baptiseur général.

Pour moi, je n'ai vu pratiquer pour les ânes des rites sacrés, ou quelque chose approchant du Baptême, que dans une seule Eglise; & je crois que c'est à Rome, le jour de la fête de Saint André ou de Saint Patrice. Ce devroit pourtant être plutôt celui de saint Balaam, si saint Balaam occupoit une place dans le Calendrier romain, comme dans le Calendrier abyssinien. Dans l'Eglise où j'ai vu la cérémonie dont je parle, & qui tout autant que je puis m'en souvenir, est à Monte-Cavallo, on rassemble tous les ânes de Rome & des environs, & un Prêtre les accable de flots d'eau bénite & de litanies. J'ignore, à la vérité, quelle est la formule prononcée en cette occasion, quoique les étrangers qui se trouvent à Rome, & sur-tout ceux d'une certaine nation, ne manquent pas ce jour-là d'aller dans cette Eglise pour se divertir. J'ignore également si l'Eglise de Rome & celle d'Abyssinie différent autant en ce point qu'en d'autres. Mais je pense que la décence & la raison qui président à cette cérémonie, étant égales dans les deux Eglises, le service doit être aussi parfaitement le même.

Je ne me ferai point scrupule de dire que tout ce récit d'Alvarez n'est qu'un mensonge grossier; parce que les abyssiniens n'ont jamais regardé comme un Baptême la cérémonie qu'ils pratiquent le jour de l'Epiphanie. Un homme n'est sans doute pas plus baptisé pour avoir célébré l'anniversaire du Baptême de Jesus-Christ, qu'il n'est crucifié pour avoir célébré le jour de sa crucifixion; & l'usage de bénir les eaux

ce jour de l'Epiphanie eſt un ancien rite des Egliſes orientales, lequel s'obſervoit autrefois ouvertement en Egypte, comme il s'obſerve à préſent en Ethiopie : mais depuis que les Mahométans ſont les maîtres d'Alexandrie & du Caire, les Chrétiens de ces contrées craignant d'être inſultés par ces profanes, ne font plus de proceſſions publiques & ne célebrent l'Epiphanie que dans l'intérieur de leurs Egliſes, où il y a toujours une place deſtinée à cette cérémonie. Les malades & les autres perſonnes qui ne peuvent aller ſe faire aſperger à l'Egliſe, ont ſoin de ſe faire porter de l'eau bénite ; & le Patriarche reçoit ce jour-là une contribution conſidérable, quoique perſonne ne ſe ſoit encore aviſé de demander la taxe à aucun Grec, ni à aucun Arménien, comme le prix d'un Baptême.

Le célebre Tournefort (1) a mis dans ſon Voyage du Levant une eſtampe qui repréſente un Prêtre grec qui bénit les eaux, & qui tient un bâton dans ſa main & eſt revêtu d'un habit analogue à la cérémonie.

Indépendamment des menſonges d'Alvarez, on en a débité beaucoup d'autres ſur la maniere dont les abyſſiniens adminiſtrent le Baptême ; parce qu'on vouloit par là prouver à-la-fois que leur Baptême ne valoit rien, & excuſer la fureur qu'avoient les Jéſuites de rebatiſer ce peuple, tout chrétien qu'il étoit, comme ils auroient baptiſé des Juifs ou des Payens. La tranſgreſſion de cet article du Symbole de Nicée fut un

(1) Tournefort, tome 1, page 111.

grand sujet de scandale pour les abyssiniens, & occasionna les malheurs dont les Jésuites furent enfin victimes. La maniere dont les abyssiniens administrent le Baptême est dans leur liturgie. Les Jésuites en avoient assez de copies ; ainsi, ils pouvoient, s'ils avoient voulu, indiquer les choses qu'ils y croyoient hétérodoxes : mais ils ne l'ont point fait, & leur silence les condamne.

Quant aux contes qu'on a faits, touchant les formules : « Je te baptise au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit. — « Au nom de Pierre & de Paul. » — « Je te baptise dans » l'eau du Jourdain. » — « Dieu puisse-t-il te baptiser. » — « Dieu puisse-t-il te laver, &c. » Tout cela n'a été inventé que par les Jésuites, qui n'ayant aucune raison de rebaptiser les abyssiniens, vouloient en avoir le prétexte. Mais je l'ai déja dit ; ils auroient dû examiner les liturgies qui sont dans toutes les Eglises d'Abyssinie. J'observerai seulement que si, comme le dit Alvarez, le Prêtre qui étoit dans l'étang, à la fête de l'Epiphanie, aimoit assez la formule orthodoxe, pour dire même en cette occasion : « Je te baptise au nom du Pere, » du Fils & du Saint-Esprit ; » mots que répéte le Chapelain Portugais, pour prouver que la cérémonie qu'on observe ce jour-là est un véritable Baptême ; j'observerai, dis-je, que je ne comprends pas pourquoi les abyssiniens voudroient changer cette formule, quand ils baptisent réellement. Je puis certifier que j'ai vu plus de cent fois administrer le Baptême à des enfans, à des adultes, même à des apostats, & que je n'ai jamais entendu prononcer d'autres mots que ceux-ci : « Je te baptise au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit. » Ils plongent en même tems l'enfant dans de l'eau pure, sur

laquelle ils ont fait une eſpece de croix avec un peu d'huile d'olive.

Les abyſſiniens communient ſous les deux eſpeces, avec du pain ſans levain & des grains de raiſin écraſés, & formant une eſpece de marmelade qu'on leur préſente dans une cuillere. Quoi qu'ils en diſent, quand ils veulent conſerver ces raiſins écraſés, il faut y ajouter quelque choſe pour les empêcher de fermenter. Il faudroit, autrement, qu'ils ne préparaſſent les raiſins ſecs qu'à l'inſtant même où ils veulent les employer : mais ils écraſent au contraire la grape, dès qu'ils l'ont cueillie, & ils y laiſſent la peau & les pepins. Je crois donc qu'on a trouvé quelque moyen d'arrêter la fermentation dans cette marmelade ; & quoiqu'on m'ait conſtamment aſſuré que non, je me ſuis ſouvent apperçu en la goûtant, qu'elle avoit un goût étranger au raiſin.

C'est une erreur de croire qu'il n'y a point de vin en Abyſſinie. On en fait d'excellent à Dréeda, à trente milles au ſud-oueſt de Gondar ; & il y en auroit ſûrement vingt fois plus qu'il n'en faudroit pour adminiſtrer l'Euchariſtie dans toute l'étendue de l'Empire. Le Abyſſiniens n'aiment point le vin, & ils ne plantent de la vigne que dans un ſeul endroit ; en quoi ils ont été imités par les Egyptiens, qui, comme on ſait ſont une colonie abyſſinienne : mais il croît ſpontanément, dans toutes les forêts du Tigré, un ſep qui donne de petits raiſins noirs, d'un goût & d'un parſum exquis.

Les morceaux de pain conſacré ſont d'une groſſeur pro-

portionnée au rang des communians. J'ai vu des gens de qualité qui ouvroient la bouche tant qu'ils pouvoient, & à qui le Prêtre, pour leur prouver son respect, enfonçoit de si gros morceaux de pain, que les larmes leur en venoient aux yeux, quoiqu'ils les mâchassent aussi indécemment & avec non moins de bruit que quand ils prennent leurs repas à table.

Après avoir reçu le Sacrement de l'Eucharistie sous les deux especes, le communiant boit un grand coup d'eau dans un pot qu'on lui présente; & cela est vraiment nécessaire pour faire descendre tout le pain qu'il vient d'avaler; ensuite il sort du compartiment, qui est au centre de l'Eglise, & se tournant d'un autre côté, il récite tout bas quelque priere avec un air de recueillement.

Les Catholiques Romains doutent de la validité de la consécration de l'Eucharistie des Abyssiniens, parce qu'on trouve ces paroles dans la liturgie de ces derniers : « Seigneur, pose » ta main sur cette coupe, bénis-la, sanctifie-la, & purifie-» la, afin que ce qui y est devienne ton saint sang ». — Et pour le pain il y a : « Bénis cette patene, ou cette assiette, » afin que ce qu'elle contient devienne ton saint corps ». — Dans leur priere ils disent ensuite : « Change ce pain pour » qu'il puisse être ton corps pur & joint avec cette coupe » de ton précieux sang ». Les Jésuites soupçonnent l'efficacité de cette consécration par rapport à ces mots : « Ce *pain* » est mon corps, & cette *coupe* est mon sang ». Et ils prétendent qu'il n'y a de vraie transsubstantiation que quand on dit : « Ceci est mon corps ».

Pour moi je m'en rapporte entiérement à ces Révérends Peres, qui font bien meilleurs juges que je ne puis l'être. C'eft à eux à favoir ce qui eft néceffaire pour opérer le miracle de la tranffubftantiation. La réalité de la tranffubftantiation, niée par toutes les Eglifes Proteftantes, foupçonnée par quelques autres, & ridiculifée par plufieurs écrivains, ne peut jamais, je crois, être prouvée d'une maniere bien convaincante. Mais le refpect qu'exigent ces matieres, & les égards que nous devons à ceux de nos freres, pour qui elles font un article de foi, ne nous permettent pas, quelle que foit notre créance, de les traiter comme un objet de plaifanterie.

M. Ludolf (1) s'imagine que les formules de confécration que je viens de citer, prouvent que les Abyffiniens ne croient pas à la tranffubftantiation. Mon opinion eft bien différente. Je penfe que ces mêmes formules démontrent clairement qu'ils font perfuadés de ce miracle. Le pain eft fur l'affiette. Ils prient Dieu de bénir cette affiette (2), afin que le pain qu'elle contient devienne fon faint corps; & quand ils confacrent le vin, ils difent: » Qu'il puiffe devenir ton » faint fang. » Et enfuite dans leur priere: » change ce » pain, de forte qu'il puiffe être ton corps; » puis, » que » le Saint Efprit refplendiffe fur ce pain pour qu'il puiffe » devenir le corps du Chrift, Notre Seigneur, & que cette

(1) Ludolf, lib. 3, cap. 5.
(2) Voyez plus haut les liturgies abyffiniennes.

» coupe puiſſe être changée & devenir le ſang, non le ſym-
» bole du ſang du Chriſt notre Dieu ».

MALGRÉ tout le reſpect que j'ai pour le ſentiment de M. Ludolf, je crois que c'eſt mal à propos qu'on a ſpécifié la patène, la cuillere ou la coupe. Si j'entends bien la langue, « *Converte & immutetur* » eſt la traduction littérale de la formule éthiopienne; & ces deux mots ſemblent invoquer une tranſſubſtantiation préciſe, ſoit que ceux qui les prononcent, y croient ou non. Je ne vois même pas que dans ce ſens on puiſſe leur ſubſtituer des expreſſions plus fortes & plus directes.

JE ne me ſuis un peu étendu ſur ce ſujet, que parce que je ſais qu'il eſt intéreſſant pour quelques-uns de mes lecteurs. J'ajouterai encore une anectote qui eut lieu quelque tems avant mon arrivée en Abyſſinie, le prêtre d'Adowa me l'apprit le jour même de l'Epiphanie, & Janni me la certifia comme en ayant été témoin.

LE dimanche qui précéda le départ du Ras Michael pour Gondar, ce général ſe rendit avec beaucoup de pompe pour faire ſa communion dans l'Egliſe d'Adowa. La foule étoit ſi grande, il y avoit tant de gens qui s'empreſſoient pour voir Michael, que le prêtre qui adminiſtroit l'Euchariſtie, fut coudoyé, & renverſa le vin conſacré ſur les marches où ſe tenoient les communians. Auſſi-tôt on apporta un peu de paille pour couvrir ce vin répandu, & les communians marcherent deſſus pendant tout le tems que dura le ſervive.

LE

Le bon Janni & quelques prêtres Grecs qui vivoient avec lui, furent blessés de ce manque de respect pour l'Eucharistie, & s'en plaignirent à Michael, qui, sans expliquer ses propres sentimens, répondit: « Qu'on avoit jetté de la paille, il est » vrai, sur le vin consacré qu'on avoit laissé tomber, mais » que ceux qui l'avoient fait, étoient des cochons qui » n'en savoient pas davantage. » Ces paroles resterent sur le cœur du prêtre d'Adowa, & il me demanda en grand secret, & comme une marque d'amitié de vouloir bien lui dire ce qu'il auroit dû faire en cette occasion, ou plutôt ce qu'on auroit fait dans mon pays? Je lui dis « que ma réponse dé» pendoit de deux choses, que j'avois besoin de connoître » pour résoudre la difficulté. Si vous croyez, continuai-je, » que le vin répandu sur les marches, & foulé aux pieds par » le peuple, étoit le vrai sang de Jesus-Christ, vous êtes » coupable d'un crime horrible, que vous devez aller dé» plorer sur les montagnes, & que des siecles de repentir ne » peuvent expier. Vous auriez dû en même tems avoir en» touré cet endroit avec une balustrade de fer, ou une mu» raille, afin qu'aucun pied ne l'eût foulé, & qu'il n'eût été » exposé qu'à la rosée du ciel; ou bien vous auriez dû y con» duire les eaux de la riviere, pour qu'elles eussent lavé la » place, emporté à la mer ce qui y étoit tombé, & prévenu » toute espece de sacrilege. Mais si vous croyez, comme » beaucoup d'Eglises chrétiennes, que le vin de l'Eucha» ristie, malgré la consécration, n'est que du vin, & seu» lement le symbole du sang du Christ, le malheur de l'avoir » laissé tomber, & de l'avoir vu fouler aux pieds, malheur » que vous n'avez pu éviter, & dont vous êtes vivement

» affligé, ne vous rend pas plus coupable, ſuivant moi, que
» ſi ce vin n'avoit pas du tout été conſacré. Vous avez tort
» de vous déſoler pour un accident très-fâcheux, mais in-
» volontaire. On peut vous reprocher d'avoir manqué d'at-
» tention; mais on ne doit vous imputer rien de plus. »

CE prêtre me répondit alors avec un air très ſincere, qu'il ne croyoit point que le pain & le vin de l'Euchariſtie devinſſent réellement, par la conſécration, le corps & le ſang de Jeſus Chriſt. Il ajouta qu'il ſavoit bien, cependant, que ce point important étoit l'objet de la foi des catholiques Romains, mais qu'il n'avoit jamais été l'objet de la ſienne. D'après ce témoignage, que je ne cherchois point par curioſité, & que le haſard ſeul me fournit, il paroît que, quoi qu'en diſent les Jéſuites, les abyſſiniens, ou du moins quelques-uns d'entr'eux, ne croient point la préſence réelle dans l'Euchariſtie. Mais je n'en ſais pas aſſez pour donner une opinion poſitive ſur ce ſujet; il y auroit eu trop de danger pour moi à faire plus de recherches & à montrer de la curioſité. Je viens d'expoſer tout ce que j'ai pu découvrir; je laiſſe maintenant à mes lecteurs la liberté d'établir leur jugement, & de prendre, s'ils le peuvent, des renſeignemens plus étendus.

LES abyſſiniens ne ſont pas entiérement d'accord ſur l'état de l'ame avant la réſurrection. Leur opinion la plus générale, eſt qu'il n'y a point d'état moyen; mais que d'après l'exemple du bon larron, l'ame des juſtes jouit de l'éternelle béatitude, dès l'inſtant même qu'elle eſt ſéparée du corps. Cependant il faut remarquer que leurs livres & leurs pratiques contrediſent formellement cette croyance. Dès qu'un homme meurt,

on s'empreſſe de faire des aumônes, & de réciter des prieres pour lui, ce qui eſt bien inutile, ſi comme ils le penſent, il jouit dejà de la préſence de Dieu & de ce bonheur ineffable, qui n'a pas beſoin d'accroiſſement. L'on trouve ces paroles dans leur liturgie : « Souviens-toi, ô mon Dieu, des ames » de tes ſerviteurs, de notre pere l'Abba Mathias, & de nos » autres ſaints, l'abba Salama & l'abba Jacob. » Il y a auſſi dans un autre endroit : « Souviens-toi, ô Seigneur ! des Rois » d'Ethiopie, Abreha & Atzbeha, Caleb & Guebra Maſcal. » On y lit encore : « Délivre, ô Seigneur ! notre pere Antoine » & l'abba Macaire. » — Si ce n'eſt pas là reconnoître directement un troiſieme état après la mort, ces paroles n'ont aucun ſens.

J'ai dejà dit que les Agaazis, les prédéceſſeurs du peuple, qui des montagnes d'Habab eſt venu s'établir dans le Tigré, étoient des Paſteurs errans ſur les bords de la mer Rouge ; qu'ils parloient le Geez, qu'ils étoient le ſeul peuple d'Abyſſinie qui connût l'uſage des lettres, & qu'ils pratiquoient tous, hommes & femmes, la circonciſion. Ce qui a rapport à la cironciſion des hommes, eſt connu de toutes les perſonnes les moins verſées dans l'hiſtoire Juive. Mais la circonciſion des femmes eſt, autant que je puis le ſavoir, une pratique des Gentils, pratique bien plus généralement répandue que la premiere dans cette partie de l'Afrique, limitrophe de l'Egypte & de l'Arabie. Je l'appellerai l'*excision* (1), pour tâ-

(1) Ce mot a diverſes ſignifications en anglois. Il veut dire, dans un ſens, extirpation : mais comme je n'ai trouvé dans notre langue aucune expreſſion qui répondît à l'acception nouvelle que M. Bruce lui prête, j'ai cru devoir me ſervir du même mot pour rendre la même idée. (*Note du Traducteur.*)

cher d'exprimer par un mot décent, une opération ſinguliere, &, ſuivant nos mœurs, fort peu décente.

L'EXCISION eſt en uſage chez les Falashas comme chez les Agaazis, auſſi bien que la circonciſion des hommes. Cependant, quoique ces nations s'accordent ſur le mérite de ce rite, elles different ſur l'époque où elles l'ont adopté, & ſur la maniere de le pratiquer. Les habitans du Tigré prétendent l'avoir reçu des deſcendans d'Iſmael, avec leſquels ils eurent de bonne heure, diſent-ils, des rapports dans les voyages qu'exigeoit leur ancien commerce. Ils aſſurent auſſi que la reine de Saba avoit été, comme toutes les autres femmes de cette côte, ſoumiſe à l'exciſion avant l'âge de puberté, & conſéquemment avant le voyage qu'elle fit à Jéruſalem. Les Falashas diſent enſuite que l'exciſion étoit en uſage à Jéruſalem du tems de Salomon, & qu'eux la pratiquoient déja lorſqu'ils ſortirent de la Paleſtine pour venir en Abyſſinie.

LES abyſſiniens ſe ſervent, pour circoncire, d'un couteau très-bien aiguiſé. Ils ne déchirent rien avec les ongles, & ils ne répetent aucune parole, ni ils ne font aucune cérémonie religieuſe durant l'opération, pour laquelle il n'y a point d'âge déterminé, & qui eſt faite ordinairement par une femme.

QUANT aux Falashas, tantôt ils emploient un morceau de pierre, ou un caillou bien tranchant, tantôt un couteau, un raſoir, ou les ongles de leurs petits doigts, qu'ils laiſſent croître aſſez pour cela. Pendant le moment de l'opération, le Prêtre chante ces paroles: « Gloire ſoit à toi, ô mon

» Dieu ! qui as ordonné la circoncision » ! L'époque de la circoncision des Falashas est fixée au huitieme jour de la naissance, & ils la regardent comme un rite religieux, dont l'institution remonte à Abraham, à qui Dieu la recommanda.

Mais les Abyssiniens pensent différemment. Ils ne croient pas qu'il y ait rien de pieux dans la circoncision; & quand on leur demande pourquoi ils l'observent, leur réponse est que Jésus-Christ & les Apôtres étoient circoncis, mais qu'ils n'ont dit nulle part que ce fût nécessaire pour être sauvé. D'un autre côté, quand ils parlent de la répugnance invincible qu'ils ont pour manger ou boire avec des étrangers, ils disent que c'est parce que ces étrangers sont incirconcis : mais avec les Egyptiens & les Cophtes, qui sont également étrangers, ils ne font pas la même difficulté. Dans le tems que les Jésuites furent bannis d'Abyssinie, & la religion grecque rétablie, les Prêtres du pays firent une proclamation pour recommander une circoncision générale; & dans les premiers transports de sa fureur fanatique, le peuple fit périr beaucoup de Catholiques, en les frappant à coups de lance, dans la partie où se fait la circoncision, & en répétant par dérision les paroles juives : « Béni soit le Seigneur, qui a » ordonné la circoncision ».

Je crois volontiers que l'indifférence actuelle des Abyssiniens, pour la circoncision, ne vient que de ce qu'ils n'éprouvent point de contradiction à cet égard. Ils montrent la même froideur pour tous les points de religion, qui n'ont point été l'objet des disputes de leurs Prêtres avec les Jé-

fuites, & fur lefquels le Clergé ne les a pas tenus en haleine. Nul d'eux enfin ne prétend que la circoncifion ait été prefcrite comme utile à la génération, ni à la propreté qu'exige la chaleur du climat.

Ce font là les raifons auxquelles nous l'attribuons en Europe; mais ces raifons ne font pas même connues en Abyffinie, & je doute qu'elles aient eu quelque fondement nulle part. Auffi je crois que cela doit donner bien plus de poids à ce que l'Ecriture dit de la circoncifion. En réfléchiffant bien, je ne puis croire qu'un homme, ou plutôt des nations entieres, aient voulu témérairement fe foumettre à une opération quelquefois dangereufe, & toujours pénible & défagréable, à moins que l'efpoir d'être récompenfés en l'acceptant, & la crainte d'être punis en la refufant, n'aient balancé à leurs yeux la douleur, le danger, & la difformité qu'entraîne cette opération.

Tous les habitans du globe s'accordent à regarder comme une efpece de honte d'expofer, même aux regards des hommes, la partie du corps qu'on circoncit; & dans l'Orient, où la plupart des hommes vont nuds, parce que le climat le leur permet, & les égards dus à leurs fupérieurs l'exigent, tous cependant fe ceignent les reins & fe couvrent cette partie, qu'ils appellent leur nudité, quoique ce foit la feule qui ne refte pas véritablement nue. Nous voyons même qu'on étoit jadis maudit, lorfqu'on appercevoit cette partie du corps d'un pere, & qu'on ne fe hâtoit pas de la couvrir (1).

(1) Genefe, chap. 9. verf. 22.

Je ne me propoſe point de m'étendre beaucoup ſur l'époque où commença la circonciſion. L'Ecriture-Sainte parle de ſon inſtitution, de maniere qu'après l'avoir examinée avec attention, & avoir peſé la récompenſe qu'elle attache à l'obſervation de ce rite, il me ſemble que tout cela porte un caractere de vérité inconteſtable; &, ſi on met la révélation de côté, je ne vois rien qui puiſſe nous ſervir à fonder des recherches certaines. Ne donnons aucune préférence aux écrits de Moïſe; regardons-le un moment comme un Auteur profane. Néanmoins il faut que ceux qui doutent de ce qu'il dit, & qui prétendent que la circonciſion étoit pratiquée longtems avant Abraham, nous montrent un autre Ecrivain auſſi rapproché du tems où ils diſent que la circonciſion a commencé, comme Moïſe l'étoit, du ſiecle d'Abraham; car je ne veux point m'amuſer à diſputer avec eux, en faveur de Moïſe, contre Hérodote, ni examiner ſi ce ſont les Phéniciens, dont parle Hérodote, ou bien les Egypriens, qui pratiquerent les premiers la circonciſion. Hérodote ne connoiſſoit ni Abraham, ni Moïſe; & quand on compare le tems où ce Grec écrivit avec celui où ils vécurent, il ſemble qu'on parle d'hier. Les Phéniciens & les Egyptiens pouvoient, pour quelque raiſon qu'Hérodote n'ignoroit peut-être pas, avoir reçu la circonciſion des deſcendans d'Abraham ou d'Iſmael, comme les Ethiopiens diſent encore l'avoir reçue; & Hérodote, qui rapporte fort bien que ces Ethiopiens étoient circoncis, ne ſavoit pourtant pas par lui-même ce qu'étoit cette nation.

Cette tradition des abyſſiniens mérite quelque conſidération; car ils diſent avoir été dans l'uſage de ſe circoncire

dès les siecles les plus reculés, même avant d'abandonner leur pays, pour venir s'établir dans le Tigré. Ils en parlent avec assez d'indifférence; ils ne prétendent en tirer aucune gloire. Mais il en seroit bien autrement, si l'époque de leur circoncision étoit le regne du fils de Salomon & de la Reine de Saba, de ce Menilek, qui vint porter le Judaïsme en Ethiopie. Ils n'auroient pas manqué d'en faire mention dans leur histoire, & de se vanter d'avoir été circoncis par Azarias, fils du grand Prêtre Zadok, & par les représentans des douze Tribus qui vinrent avec lui de Jérusalem.

TOUTEFOIS il me semble bien extraordinaire, que si la circoncision est une invention juive, elle ait été pratiquée, dès la plus haute antiquité, par toutes les nations du Nord de l'Afrique, tandis que celles du Midi l'ont absolument ignorée; car, à l'exception des Pasteurs, aucun des peuples qu'on trouve vers le haut du Nil, n'est circoncis, quoique, depuis plus de 1400 ans avant le Christ, ils aient eu tous beaucoup de rapport avec les Juifs. Cela me prouve que l'usage de la circoncision s'étendit au nord par la plaine de Mamré; car certainement elle ne fit aucun progrès au sud de l'Egypte. Nous voyons qu'elle étoit pratiquée en Arabie, puisque Zipporah (1), femme de Moïse, circoncit son fils, à son retour d'Egypte. L'impatience qu'elle avoit de voir cette opération accomplie, démontre qu'elle y attachoit les idées des Juifs. Les Egyptiens ne croyoient point commettre un péché en ne se circoncisant pas; mais les Hébreux pensoient autrement.

(1) Exod. chap. 4. vers. 25.

Dieu

Dieu avoit dit à Abraham : « Celui qui ne fera pas circoncis, » fera rejetté du milieu d'Ifraël (1). »

Les Tcheratz Agows, qui habitent le pays fertile qui s'étend entre le Lafta & le Begemder, ne font point circoncis. Or, fi cette nation quitta la Paleftine, quand Jofué paffa le Jourdain, il eft vraifemblable que la circoncifion n'y étoit pas encore connue. Les Agows du Damot, établis aux fources du Nil, offrent le même exemple & la même preuve, quoiqu'il foit certain, comme on le verra par les fragmens de leur langage que j'ai rapportés (2), que ces deux nations font différentes.

Les Gafats, qui vivent dans des vallées, ne pratiquent pas non plus la circoncifion; aucun d'eux n'a jamais embraffé le Judaïfme, & peu fe font fait chrétiens. Les habitans de l'Ambara fe circoncifent à préfent; mais il n'y en avoit guere que quelques-uns qui fuffent dans cet ufage avant l'époque (3) où les Princes de la famille de Salomon furent maffacrés fur le Roc de Damo, par l'ambitieufe Judith, & que l'unique rejetton de cette antique race s'enfuit dans la province de Shoa. Enfin, les derniers que je citerai, comme ne pratiquant point la circoncifion, font les Gallas, peuple fur lequel je me fuis déja affez étendu.

Au nord, les Negres aux cheveux laineux, dont j'ai auffi

(1) Genefe, chap. 17. verf. 14.
(2) Voyez l'Appendix.
(3) En l'an 900.

beaucoup parlé, les Shangallas enfin bornent l'Abyssinie, & semblent être la corde de l'arc formé par les Gallas autour de ce vaste empire. Nous les connoissons parfaitement; nous savons qu'ils sont les Cushites, Troglodytes de Sofala, de Saba, d'Axum, de Meroé, & qu'ils habitent encore ces cavernes, premieres & antiques demeures de leurs peres, bien plus instruits, bien mieux civilisés qu'eux. Quoique vivant très-près de l'Egypte, ces Shangallas ne sont point circoncis, tandis que les autres Cushites, qui se joignoient à la peninsule d'Afrique, l'ont toujours été. Or, si tant de Nations voisines de l'Egypte n'en ont jamais reçu l'usage de la circoncision, il paroît très-sûr qu'elle n'a point été inventée chez les Egyptiens. J'ai déja observé qu'elle ne leur étoit d'aucune utilité, & tout ce que Philon & quelques autres ont dit en l'attribuant à la chaleur du climat & à la propreté, est un rêve maintenant évanoui; car si la propreté & la chaleur du climat exigeoient qu'on se fît circoncire, les nations placées au midi de l'Egypte auroient adopté cette coutume, comme elles en ont universellement adopté une autre, dont je vais bientôt parler.

La circoncision n'étant donc ni nécessaire, ni avantageuse à la santé, répugnant à la nature de l'homme, étant même douloureuse, sinon dangereuse, ne doit pas avoir été inventée légérement, & sans quelque puissant motif. Beaucoup de peuples pourroient, à la vérité, l'avoir adoptée par imitation; mais Abraham avoit une autre raison de la pratiquer. Dieu devoit rendre ses descendans aussi nombreux que les sables de la mer; & la circoncision étoit un moyen aisé de s'assurer de l'accomplissement de cette promesse, puisqu'ils de-

voient aller prendre possession d'un pays où elle n'étoit point en usage, & où elle serviroit à les distinguer de leurs ennemis. J'observerai à cette occasion, qu'il eût été bien absurde d'envoyer Samson couper un grand nombre de prépuces des Philistins, pour marques de sa victoire, si, comme le dit Hérodote, les Philistins avoient été dans l'usage de se couper eux mêmes le prépuce plus de mille ans auparavant.

La maniere indécente & barbare dont Samson prouva sa victoire, est imitée par les habitans du Tigré qui se sont toujours circoncis, parce que les nations répandues autour d'eux ne l'ont jamais été. Ils ne se contentent pas même d'enlever le prépuce à l'ennemi qu'ils ont vaincu, ils lui coupent la verge & toutes les parties de la génération, & ils viennent présenter à leurs généraux ces barbares trophées. Je crois beaucoup que les Juifs n'en faisoient pas moins.

Quoiqu'il soit très-certain que les peuples qui ont eu l'Egypte entr'eux & la famille d'Abraham, n'ont jamais reçu des Egyptiens l'usage de la circoncision, ils ont universellement adopté une autre de leurs coutumes, celle de l'excision. Strabon dit que les Egyptiens se circoncisoient, hommes & femmes, *comme les Juifs*. Cependant, puisque l'Ecriture garde le silence sur la circoncision des femmes, je ne prétends pas dire que les Juives la pratiquassent. On ne voit pas même qu'elle ait été adoptée nulle part comme une coutume religieuse, mais bien qu'elle a été inventée pour remédier à une difformité naturelle chez certains peuples & dans certains climats.

La nature, en créant les diverses especes d'animaux qui peuplent la terre, & en suivant une marche générale dans leur organisation, s'est plû à varier sans cesse les proportions des différentes parties de leur corps. Quelques animaux sont remarquables par la grosseur de leur tête; d'autres, par l'énorme volume de leur queue; d'autres, par la hauteur de leurs jambes; d'autres, enfin, par la longueur de leurs cornes. Dans quelques cantons d'Abyssinie, où tombent les pluies perpétuelles, on voit des vaches qui ne sont guere plus grandes que nos vaches d'Europe, & qui ont de si grandes cornes, qu'une seule peut contenir un sceau d'eau (1). J'ai vu près des rives du Dender, sur les frontieres du Sennaar, de nombreux troupeaux de vaches, dont le vagin étoit à l'extérieur d'une conformation exactement semblable à celle des taureaux, & avoit de même un petit bouquet de poil à l'extrémité, de sorte que je les pris long-tems pour des mâles, leurs mamelles étant d'ailleurs très-petites, & je ne fus dissuadé que lorsque je les vis traire.

Mais pour en revenir à la circoncision, je m'étois imaginé que l'extension du prépuce l'avoit faite inventer; mais après beaucoup d'observations, j'ai bien vu que ce ne pouvoit pas être ce motif-là. Il en est cependant tout autrement pour l'excision des femmes. Cette partie si sensible, si délicate, que la Nature a parfaitement recouverte dans nos climats, croît & s'allonge dans le midi de l'Afrique, d'une maniere si extraordinaire, qu'elle n'y est propre qu'à inspirer du dégoût, & peut-être à produire d'autres inconvéniens opposés au but

(1) C'est-à-dire 15 à 20 pintes.

même de la Nature. Auſſi, comme la population a été dans tous les tems & dans tous les pays, un des objets les plus dignes de l'attention des légiſlateurs, on a jugé qu'il étoit néceſſaire de retrancher une portion de ce qui devoit lui nuire par une excroiſſance difforme. Tous les Egyptiens & les Arabes, toutes les nations du midi de l'Afrique, les Abyſſiniens, les Gallas, les Agows, les Gafats, les Gongas, ſoumettent leurs filles à l'exciſion, non pas préciſément à un âge marqué, mais toujours avant qu'elles ſoient nubiles.

Quand les Prêtres catholiques-romains allerent prêcher en Egypte, ils ne manquerent pas de ſoutenir leurs miſſions en accordant des avantages temporels, & en faiſant de petits dons à leurs proſélytes ſuivant leurs beſoins. Mais, croyant que l'exciſion des femmes Cophtes étoit une coutume judaïque, ils défendirent, ſous peine d'excommunication, qu'on y aſſujettît les enfans des gens qu'ils avoient convertis. On leur obéit; & les jeunes filles qu'on avoit exemptées de l'opération, étant arrivées à l'âge de puberté, eurent une difformité ſi viſiblement monſtrueuſe, qu'elle rebutoit les hommes & arrêtoit la population. Ainſi les nouveaux catholiques, trop sûrs de trouver dans les femmes de leur religion, une choſe pour laquelle ils avoient une averſion invincible, préféroient épouſer des hérétiques, que l'exciſion avoit affranchies de leur difformité naturelle, & par ce moyen ils retomboient bientôt dans l'héréſie.

Les Miſſionnaires, voyant bien alors que le nombre de leurs proſélytes ne pouvoit jamais s'accroître beaucoup, & que la prohibition d'une coutume néceſſitée par le climat, s'op-

posoit à leurs succès, en firent part au college de la Propagande à Rome. Les Cardinaux prirent la chose à cœur comme elle le méritoit; & ils envoyerent en Egypte des chirurgiens habiles pour examiner les choses & leur en faire part. Ces chirurgiens déclarerent, à leur retour, que la chaleur du climat, ou quelqu'autre cause naturelle, produisoit sur les bords du Nil une dilatation si considérable dans la partie la plus secrete de la femme, & si différente de ce qu'on voit ailleurs, qu'il n'y avoit pas de doute que cela n'inspirât du dégoût aux hommes, & ne s'opposât au dessein pour lequel le mariage a été institué. Le college de la Propagande permit alors l'excision, à condition que la jeune fille qui s'y soumettroit, déclareroit, ainsi que ses parens, qu'elle ne suivoit point cette coutunme pour se conformer aux loix Judaïques, mais bien pour ne pas contredire l'objet du mariage. Il falloit que la difformité dont on se plaignoit, fût détruite par toute sorte de moyens (1). Aussi, depuis ce tems-là, les catholiques d'Egypte, aussi bien que les Cophtes, sont fideles observateurs de l'excision; & si-tôt que les jeunes filles ont atteint l'âge de sept ou huit ans, les femmes la leur font subir, en se servant pour cela d'un couteau ou d'un rasoir.

Ces peuples ont encore une autre coutume qui concerne aussi les femmes, & que j'appellerai l'*Incision*. Elle est assez fréquemment observée, même parmi les Juifs, à qui leur loi la défend expressément: « Tu ne te déchireras pas le » visage, par rapport à ceux qui sont morts (2). »

(1) Si modo matrimonii fructus impediret, id omnino tollendum esset.
(2) Deut, chap. 14. vers. 6.

Dès que les Abyſſiniennes perdent un parent ou un amant, elles ſe font ſur chaque tempe une inciſion de la grandeur d'une piece de douze ſous, avec l'ongle de leur petit doigt, qu'elles laiſſent croître exprès pour cela; de ſorte qu'en Abyſſinie on voit preſque toujours ſur le viſage des femmes quelque cicatrice : & dans la ſaiſon où l'armée eſt en campagne, elles ont bien rarement le tems de laiſſer cicatriſer leurs tempes.

Les Abyſſiniens, ainſi que les anciens Egyptiens, qui furent leur premiere colonie, ont continué dans la computation du tems, à ſe ſervir de l'année ſolaire. Diodore de Sicile dit, en parlant des Egyptiens : « Ils ne calculent pas leur » tems d'après les révolutions de la lune, mais d'après la » marche du ſoleil. Ils font leurs mois de trente jours, & à » douze mois ils ajoutent cinq jours & un quart de jour, ce » qui complète leur année. »

Ces cinq jours étoient appellés par les Egyptiens Nici, & par les Grecs, Epagomeni, ce qui ſignifie jours de complement, ou jours ajoutés pour achever le compte. Les Abyſſiniens ont auſſi cinq jours qu'ils appellent Quagomi, par corruption du mot grec Epagomeni, & qu'ils ajoutent au mois d'Aouſt qui eſt leur Nahaſſé. Tous les quatre ans ils ajoutent encore un ſixieme jour. Ils commencent leur année, comme tous les autres peuples de l'Orient, le 29 ou le 30 d'Aouſt, c'eſt-à-dire aux calendes de Septembre: ainſi le 29 d'Août ſe trouve le premier de leur mois de Maſcaram.

On ignore d'où dérivent les noms de leurs mois ; mais

il est certain qu'ils n'ont de signification dans aucune des langues, qu'on parle en Abyssinie. Le nom du premier mois des anciens Egyptiens n'a point changé en Eygpte. C'est Tot, & probablement ils avoient donné ce nom au mois qui commençoit l'année, d'après la premiere maniere de diviser le tems chez eux & d'après l'observation du lever heliaque de la canicule. Les noms des mois qui se sont conservés en Abyssinie sont peut-être encore plus anciens que ceux des anciens Egyptiens. Ils furent vraisemblablement employés par les Cuhtes, avant les calendriers de Thebes & de Meroë.

Les Abyssiniens font remonter leur calcul à la création du monde: mais ils ne s'accordent pas tout-à-fait sur cette époque ni avec les Grecs, ni avec aucune des nations orientales, qui comptent 5,508 ans depuis la création jusqu'à la naissance du Christ. Ils adoptent bien les 5,500 ans, mais ils rejettent les huit années de fraction; & soit qu'ils l'aient fait pour plus de facilité dans leur calcul, ou pour quelque meilleure raison, l'histoire ni la tradition ne nous en disent rien. Indépendamment de ces grandes époques, ils en ont plusieurs d'après lesquelles ils datent, telles que celles des conciles de Nicée & d'Ephese. On trouve aussi dans leurs livres, un laps de tems, qui est certainement un cycle. Le mot éthiopien par lequel ils le désignent est kamar; & ce mot signifie littéralement un arc ou un cercle. Ce cycle n'est plus d'un usage vulgaire; sa durée varioit depuis cent ans à dix-neuf; & il y a des endroits dans l'histoire auxquels ces nombres ni aucun autre ne peuvent convenir.

Le nombre d'Or & l'Epacte sont connus en Abyssinie, & d'un usage constant dans les computations de l'Eglise. L'un est appellé Matqué & l'autre Abacté. Scaliger, qui s'est donné beaucoup de peine pour tâcher d'éclaircir la maniere, dont l'Eglise Abyssinienne divise le tems, & qui pourtant n'y a pas reussi, nous assure que l'usage des épactes ne remonte qu'au regne de Diocletien: mais cette assertion est dementie par l'histoire d'Abyssinie, qui dit expressément que l'épacte fut inventé par Demotener, Patriarche d'Alexandrie. (1) Voici la maniere dont en parle la Liturgie Ethiopienne: » Si Demotener n'avoit pas eu » cette révélation par l'influence immédiate du Saint-Esprit, » dites-moi, je vous prie, comment il seroit possible, que » cette computation de tems, appellée épacte eût jamais été » connue? — On y trouve encore: quand vous pouvez ap- » prendre la computation par épacte, c'est parceque le » Saint-Esprit l'a enseignée au Pere Demotener, & qu'il vous » l'a revelée par lui. » — Demotener étoit le deuxieme Patriarche d'Alexandrie. Il fut élu vers l'an 190 de l'ère chrétienne, sous le regne de Severe, & consequemment longtems avant celui de Diocletien.

La réputation que les anciens Egyptiens s'étoient acquise pour la computation & la division du tems, subsista encore long-tems après l'établissement du Christianisme. Le Pape Lèon le Grand écrivant à l'Empereur Marcien, lui confesse que l'indication des fêtes mobiles a toujours été un privilege exclusif de l'Eglise d'Alexandrie; » C'est pourquoi,

(1) Encom. 12 Octobre, Od. 3, tom. 1, Ann. Alexan. p. m. 363.

» ajoute-t-il, à propos de la reforme du Calendrier, les Peres » de l'Eglise ont paſſé ſur les erreurs, & delegué à l'Evêque » d'Alexandrie le ſoin de marquer les fêtes, parce que les » Egyptiens ſemblent avoir eu de tout tems le don du calcul»; & quand l'Eveque d'Alexandrie avoit indiqué au ſiege apoſtolique les jours des fêtes mobiles, l'Egliſe de Rome les notifioit en écrivant à toutes les Egliſes eloignées.

Nous ne devons pas douter que ce privilége dont l'Egliſe d'Alexandrie a été ſi long-tems en poſſeſſion, n'ait contribué beaucoup à irriter les Abyſſiniens contre les prêtres catholiques, qui ont changé, entre autres choſes, le tems de célebrer la Pâque. Nous voyons que dans le tems où les miſſionnaires catholiques étoient en Abyſſinie, cette fête y occaſionnoit tous les ans beaucoup de troubles & de diſſenſions.

Les Abyſſiniens ont encore une autre maniere de diviſer le tems, qui leur eſt particuliere. Ils liſent chaque année dans leurs Egliſes les quatre Evangeliſtes, en commençant par St. Mathieu, paſſant à St. Marc, enſuite à St. Luc, & finiſſant par St. Jean. Puis quand ils parlent d'un événement, ils diſent qn'il arriva dans les jours de Mathieu, ou de Jean, c'eſt-à-dire dans le tems de l'année ou l'Evangile de Mathieu ou de Jean étoit lu dans les Egliſes.

Ils diviſent auſſi le jour d'une maniere bien arbitraire, mais ſur-tout bien irréguliere. Le crépuſcule, comme je l'ai déjà obſervé, eſt ſi court à Gondar qu'on a à peine le tems de s'en appercevoir, & en Shoa, où la Cour a reſidé long-

tems, il est encore plus rapide : dès que le disque du soleil disparoit de l'horison, il est absolument nuit, & toutes les étoiles font étinceler leurs feux. Les Abyssiniens choisissent le moment après ce crépuscule pour le commencement de leurs journées ; ils l'appellent Naggé, jusques au moment du crépuscule du matin. Ils se servent du mot de Mesct pour exprimer l'instant même où le soleil commence à disparoître jusqu'à celui du lever des étoiles. Ils appellent le milieu du jour Kater, mot très-ancien, qui signifie le faîte, ou le plus haut point d'une arche ; & quand ils parlent de choses arrivées dans quelqu'autre moment de la journée, ils indiquent du doigt l'endroit où le soleil étoit alors.

Avant de terminer ce chapitre, j'observerai qu'il n'y a peut-être rien de plus inexact que les calculs des Abyssiniens. Indépendamment de leur ignorance profonde en arithmétique, de leur paresse excessive, de leur aversion pour l'étude, & d'un nombre infini de combinaisons fantastiques, par lesquelles chaque Moine, chaque Scribe, se distingue particuliérement, plusieurs raisons sensibles prouvent que leur chronologie doit différer de la nôtre. J'ai déja remarqué que notre année & la leur ne commencent pas à la même époque. L'une commence au premier de Janvier, l'autre au premier de Septembre : ainsi cela seul met entre nous une différence de huit mois. Le dernier jour d'Août peut être 1780 pour nous, & 1779 seulement pour les Abyssiniens; & dans l'histoire de leurs Rois, quand ils parlent de la durée d'un regne, ils ajoutent rarement au nombre des années le nombre de mois & de jours qu'il a eu de plus. Supposons donc que les regnes de dix Rois s'étendent de telle à telle

époque; si nous voulons assigner à chaque Roi le nombre d'années qu'il a regné, sans les mois & les jours, dont on n'a pas fait mention dans les annales, & que nous fassions ensuite l'addition de ces années, il est certain que leur totalité ne paroîtra point remplir ce point d'intervalle qu'a effectivement rempli la durée des dix regnes. Il est vrai que ces erreurs sont ordinairement compensées, & ne peuvent guère produire une différence de plus de deux ou trois ans; différence trop peu considérable pour devoir paroître d'une grande conséquence dans l'histoire d'un peuple barbare.

CEPENDANT comme cette maniere de calculer n'est pas assez exacte, parce que, quoique le total se trouve juste, chaque somme particuliere peut être fausse, c'est-à-dire qu'on peut trop ajouter à un regne, & diminuer trop à l'autre; j'ai cherché à remédier à cet inconvénient autant qu'il m'a été possible, d'après trois éclipses de soleil rapportées dans les annales abyssiniennes. La premiere eut lieu sous le regne de David III, l'année avant qu'il marchât contre le Maure Mastudi. Ce fut en 1526 que ce Prince se rendit à Dawaro, après avoir congédié l'Ambassadeur Portugais Don Roderigo de Lima, qui alla s'embarquer, le 26 Avril, à Masuah, sur la flotte de Don Hector de Sylveira, qui étoit venu exprès pour le chercher. Les annales abyssiniennes disent que l'année avant cette campagne du Roi, il y eut une éclipse de soleil très-remarquable, dans le mois de Ter. En consultant nos Mémoires européens, nous trouvons qu'en effet cette éclipse eut lieu le 2 de Janvier, qui répond au 18 de Ter. C'est précisément le tems où le ciel d'Abyssinie est nuit & jour sans nuage; de sorte que l'éclipse peut avoir été visible

tout le tems de sa durée. Ici, comme on le voit, les annales abyssiniennes & les nôtres sont parfaitement d'accord.

La seconde éclipse arriva la treizieme année du regne de Claudius. Claudius monta sur le trône en 1540, & l'éclipse dont il est fait mention à la treizieme année de son regne, dut avoir eu lieu en 1553. L'histoire de l'Astronomie dit qu'effectivement cette éclipse arriva le 24 Janvier de la même année : Ainsi notre chronologie sur cette époque est bien correcte.

La troisieme éclipse de soleil eut lieu la septieme année du regne de Yasous II, en Magabit, le septieme mois des abyssiniens. Yasous II monta sur le trône en 1729, ainsi la septieme année de son regne étoit l'année 1736; & cette même année on observa en Europe une éclipse du soleil, qui arriva le 4 Octobre, jour qui répond exactement au 8 du mois que les abyssiniens appellent Tekemt.

Pour plus de certitude encore, j'ai déja fait mention d'une comete, que les annales Ethiopiennes rapportent avoir paru à Gondar, dans le mois de la neuvieme année du regne de Yasous I; & comme l'histoire de l'Astronomie (1) dit que cette comete fut effectivement à son perihelie en Décembre 1768, & que cette année étoit, suivant nous, la neuvieme de Yasous I, notre rapport se trouve de la plus grande exactitude.

D'après ces diverses observations, j'ai remonté jusqu'au

(1) Par M. de la Lande.

regne d'Icon Amlac, & enſuite deſcendu juſqu'à la mort de Joas, qui arriva en 1768; puis aſſignant à chaque Prince le nombre d'années que les annales de ſon pays diſent qu'il a regné, j'ai fixé la chronologie abyſſinienne d'une maniere certaine; & les rapports exacts qui ſe trouvent entre l'hiſtoire que j'ai écrite & les grands événements, prouvent évidemment la juſteſſe de cette méthode. Mais ſi en quelques endroits de cette hiſtoire je differe de quelques années, avec ce que les Jéſuites ont écrit ſur l'Abyſſinie, je ne puis m'imaginer que ce ſoit moi qui faſſe des fautes de calcul, puiſqu'on trouve ſans ceſſe dans Alvarez & dans Tellez des erreurs de fait, bien plus importantes, que ne peuvent l'être celles d'un petit nombre d'années; & cependant tout ce qu'ont dit les deux Ecrivains que je viens de citer, a été adopté dans l'*Hiſpania illuſtrata*, & dans les meilleurs livres Portugais qui traitent de l'Abyſſinie.



VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE SIXIEME.

PREMIERE ET INUTILE TENTATIVE POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL. — VOYAGE A CES SOURCES, ET DESCRIPTION DE TOUT DE QUI A RAPPORT A CE FLEUVE FAMEUX.

CHAPITRE PREMIER.

M. Bruce est nommé Gouverneur de la Province de Ras el Feel.

AYTO Confu ne tarda pas à me donner une preuve d'amitié, qui, à beaucoup d'égards, me fut très-agréable. Au midi de l'Abyssinie, vers les frontieres du Sennaar, est un pays enfoncé, chaud, mal-sain, entiérement peuplé de Mahométans, & divisé en plusieurs petits districts, tous compris sous le nom général de Mazaga. J'en ai déja souvent parlé, & j'aurai occasion d'en parler bien davantage.

Les Arabes du Sennaar, toujours en querelle avec le Gouverneur de l'Atbara, & cherchant à se dérober à la violence & aux rapines de ce tyran, s'enfuient ordinairement par troupes à travers le désert, & portent alors l'abondance dans le Ras el Feel. Les marchés y deviennent nombreux; on y vend une immense quantité de bestiaux, de lait, de beurre, de dents d'éléphans, de peaux, & de plusieurs autres especes de marchandises.

Les Arabes de ces cantons sont divisés en diverses Tribus, dont les principales sont celles des Daveinas & des Niles. Indépendamment de l'avantage qu'a ce peuple de trouver dans le Ras el Feel la facilité d'y faire tranquillement le commerce, & des pâturages pour ses troupeaux, il y échappe à la mouche Zimb (1), & conséquemment il ne court pas risque d'être pillé, comme le sont presque toujours les autres Pasteurs de l'Atbara, quand ils sont obligés de changer de demeures pour éviter la fureur de ce redoutable insecte.

En revanche les Arabes menent dans le Ras el Feel des chevaux superbes, qu'ils tirent de l'Atbara & des bas du Sennaar; & ces chevaux sont vendus au Roi d'Abyssinie pour son usage & celui de tous les cavaliers revêtus de cottes de maille, pour lesquels la plupart des chevaux abyssiniens sont trop foibles.

Ayto Confu avoit dans ces contrées de vastes domaines,

(1) Voyez dans le premier volume, & dans l'Appendix, la description de cette singuliere & terrible mouche.

qu'il

qu'il tenoit du Kaſmati Netcho, ſon pere,& d'autres qui appartenoient à ſa mere Ozoro Eſther. Le Ras Michael lui en avoit concédé de nouveaux; & par rapport à Ozoro Eſther, il lui avoit donné, malgré ſa grande jeuneſſe, le gouvernement du Ras el Feel. Ce gouvernement a les honneurs du Sendick & du Nagareet : mais comme il avoit été rempli juſqu'alors par un ſous-Gouverneur Mahométan, il n'étoit point compté parmi les grands gouvernemens de l'Empire. Le ſous-Gouverneur, qui commandoit à l'époque dont je parle, ſe nommoit Abd-el-Jelleel, & étoit un lâche, qui refuſa de joindre l'armée royale avec ſes troupes, quand le Roi marcha contre Faſil. Il étoit en outre en querelle avec les Daveinas, qu'il avoit indignement volés, de ſorte que ces Arabes, ne ſe croyant plus en ſûreté dans le Ras-el Feel, n'y venoient plus vendre de chevaux, & le pays étoit preſqu'entiérement ruiné. Auſſi n'y avoit-il qu'un cri général contre Abd el-Jelleel; tous ceux, dont le commerce étoit l'unique reſſource, ſe plaignoient, avec raiſon, de ne pouvoir plus payer le *Meery* (1).

Ayto Confu avoit d'abord deſtiné Ammonios ſon Billetana Gueta à ſe rendre dans le Ras el Feel pour y rétablir l'ordre & deſtituer Abd-el-Jelleel: mais le Ras Michael changea ces diſpoſitions en me donant Ammonios, en qui il avoit de la confiance pour commander ſous moi la cavalerie noire. Ayto Confu réſolut alors de ſe rendre lui-même dans ſon gouvernement; & pour venir plus facilement à bout de déplacer Abd-el-Jelleel, il demanda au Roi un ſecours de

(1) Les Impôts.

troupes. C'eſt du Roi lui même que j'appris toutes ces circonſtances.

Dès que je vis Ozoro Eſther, je lui dis qu'à moins qu'elle ne déſirât la mort de ſon fils, elle devoit uſer de tout ſon pouvoir pour le diſſuader de faire le voyage de Ras el Feel où le flux de ſang eſt terrible & exceſſivement commun. J'avois d'autant plus raiſon de parler ainſi que depuis que Confu avoit eu la petite verole, la dyſſenterie ne l'avoit point abandonné & il étoit dans un état de maigreur & de foibleſſe extraordinaire. Quoique l'uſage du quinquina commencât à lui faire du bien, il étoit indubitable que le ſéjour du Mazaga l'auroit fait périr: auſſi Ozoro Eſther, l'Iteghé dont il étoit le favori & toutes les perſonnes qui s'intéreſſoient à lui, prirent l'allarme, & le Ras lui défendit expreſſément de partir.

Le frere d'Hagi Saleh, chez qui je fus loger en arrivant à Gondar, le Negadé Ras Mahomet, étoit le chef des Mahometans de la Capitale, je puis même ajouter de toute l'Abyſſinie. Il étoit auſſi fort lié avec Michael, & il me temoignoit beaucoup d'attachement, ainſi que ſon frere à cauſe des recommandations de Métical Aga. Le Negadé Ras Mahomet vint chez moi un matin, & me dit que mon compagnon de voyage, Yaſine, dont j'ai dejà ſi ſouvent parlé & qui m'avoit été recommandé par Metical Aga, étoit gendre d'Abd el Jelleel, & qu'un fils de Saleh avoit épouſé une ſœur de Yaſine. Le Negadé ajouta que ce même Yaſine étoit non-ſeulement un des plus braves ſoldats & des meilleurs cavaliers d'Abyſſinie, mais encore généreux, déſintéreſſé, & plein d'honneur, ce qu'il m'avoit en effet toujours paru; & il m'aſſura

que les habitans du Ras el Feel, ainsi que les Arabes pasteurs des environs & le Sheik fidele Gouverneur de l'Atbara pour le Roi du Sennaar, désiroient tous de le voir remplacer son beau-pere Abd el Jelleel.

Le Negadé Ras Mahomet n'avoit point osé parler de cela à la Cour, de peur de blesser Ozoro Esther, qui, disoit-on, protégeoit Abd el Jelleel: mais il me dit que si Ayto Confu vouloit faire le choix qu'on souhaitoit, il lui feroit un présent de cinquante onces d'or, independamment de ce que lui donneroit Yasine lui-même, & qu'il se chargeroit d'arranger les choses avec Michael, quand il croiroit pouvoir le faire sans danger. Il me dit de plus qu'on fourniroit à Yasine deux cens Mahometans de Gondar armés de fusils & commandés par le fils d'Hagi Saleh.

Je ne connoissois pas encore assez le pays pour apprecier ces mesures. D'ailleurs j'avois dès long-tems résolu deux choses, l'une de ne jamais accepter de places pour moi-même, l'autre de n'en solliciter pour personne. On a pourtant vu que pour ma propre sureté & bien malgré moi, j'avois été obligé de forfaire à cette premiere résolution; & d'après le discours de Mahomet, je réflechis si pour les mêmes raisons je ne ferois pas encore mieux de rompre la seconde. Ce qui étoit bien propre à m'entrainer, c'étoit la prudence de Yasine, l'attachement dont il m'avoit donné des preuves pendant notre voyage, & enfin le desir que j'avois de m'en retourner par la voye du Sennaar, & de ne jamais me remettre dans les mains du perfide & sanguinaire Nayb de

Masuah, que je sçavois avoir plusieurs fois manifesté le dessein de m'assassiner si je repassois dans son Isle.

J'ESPERAI qu'il y auroit beaucoup d'avantage pour moi à mettre Yasine à même de cultiver l'amitié des Arabes & du Sheik de l'Atbara; & après avoir consulté Ayto Aylo sur toute cette affaire, je le chargai d'en faire la proposition à Ozoro Esther. J'en parlai ensuite moi-même à cette princesse, qui ne me repondit pas clairement comme à son ordinaire, de sorte que je craignis d'abord qu'elle n'eût des préventions contre Yasine: mais je ne demeurai pas longtems dans l'incertitude. Ozoro Esther me dit qu'Abd el Jelleel étoit protégé par l'Abba Salama, qu'il avoit sçu gagner par des presents. Malgré cela je me déterminai à parler à Consu pour scavoir ce qu'il y avoit à esperer & pour pouvoir faire une réponse directe à Yasine.

JE vis Consu dans le palais de Koscam. Son quinquina étoit fini. Je lui en donnai d'autre, & il paroissoit non-seulement mieux portant, mais très-gai, de sorte que je ne manquai pas de profiter d'un moment si favorable pour entamer une négociation. Alors je ne fus pas peu surpris d'entendre Consu me répondre sans hésiter: » J'estime Yasine tout » autant que vous pouvez l'estimer vous même, & j'ai aussi » mauvaise opinion d'Abd el Jelleel, qu'aucun autre puisse » l'avoir; j'ai même de fortes raisons pour cela, car il n'y a » pas encore long-tems, que le Roi me dit avec assez d'hu- » meur, que je ne prenois pas garde à mes affaires, ce qui » est trop vrai. On avoit rapporté au Roi que le district de » Ras el Feel étoit ruiné par négligence: mais je n'ai plus

» le gouvernement du Ras el Feel. J'y ai renoncé; & j'espere » qu'on le donnera à un homme plus capable d'y veiller que » moi. Il pourra choisir pour son Lieutenant Yasine, ou » tout autre : mais pour moi, j'ai juré par la tête de l'Iteghé » de ne plus m'en mêler ».

TECLA Mariam, Secrétaire du Monarque, entra alors avec plusieurs autres personnes. Je voulus tirer Confu à part pour lui demander s'il savoit quel étoit le Gouverneur qui devoit le remplacer : mais il s'avança dans la foule, en disant : » Ma » mere vous instruira de tout cela; le nouveau Gouverneur » est votre ami, & je crois qu'Yasine pourra être son Lieu- » tenant ». — Aussi-tôt je me disposai à me rendre auprès d'Ozoro Esther, pour faire en sorte qu'Yasine eût la place qu'il desiroit.

JE viens de dire que Tecla Mariam, Secrétaire du Roi, étoit entré à Koscam. Il vint à ma rencontre, & me prenant par la main d'un air riant, il me dit : « Oh ! oh ! je vous souhaite » beaucoup de joie. Vous êtes un brave homme. Vous n'êtes » plus un étranger, mais un des nôtres. Mais pourquoi n'êtes- » vous point allé à la Cour ? ». — Je lui répondis que je n'y avois pas eu d'affaires, & que j'étois venu à Koscam pour prier Ayto Confu de nommer Yasine son Lieutenant au gouvernement du Ras el Feel — « Eh ! pourquoi ne le » nommez-vous pas vous-même? repliqua Tecla Mariam, » qu'est-ce que Confu a à voir à cela? Est ce que vous avez » besoin de lisieres? Vous pouvez remercier le Roi pour » vous; mais je ne vous conseille pas de lui rien dire d'Ya- » sine. Ce n'est pas l'usage. Parlez-en à Confu; à la bonne

» heure, il le connoît déja. Les domaines de Confu entourent votre district, & il peut vous prêter main-forte, » si vous en avez besoin ».

» Pardon, Tecla Mariam, lui dis-je, mais je ne vous en» tends pas. Je suis venu pour solliciter Confu, ou son suc» cesseur, de nommer Yasine Lieutenant au gouvernement » du district de Ras el Feel, & vous me dites de l'y nom» mer moi-même ». — « Assurément, répondit Tecla Ma» riam. Quel autre que vous peut le nommer? N'êtes-vous » pas Gouverneur du Ras el Feel? » — Je demeurai im» mobile d'étonnement. — « Ce n'est pas là une grande » affaire, reprit Tecla Mariam; & j'espere que vous ne ver» rez jamais le Ras el Feel. C'est un pays rempli de Maho» métans, & dont le climat est mal-sain : mais l'or qui en » vient est tout aussi bon que l'or chrétien. J'aurois bien » mieux aimé, je vous jure, que vous eussiez eu le gou» vernement du Begemder : mais cela pourra venir; vous » êtes en bon chemin ».

Après être un peu revenu de ma surprise, je retournai vers Ayto Confu pour lui baiser la main, comme à mon supérieur; mais il ne voulut absolument point y consentir. L'Iteghé nous fit servir un grand dîner; nous envoyâmes chercher Yasine, qui soudain fut nommé à la place de Lieutenant-gouverneur, & revêtu des marques de sa dignité. Après quoi il eut ordre de se rendre sans tarder dans le Ras el Feel, pour y faire la paix avec les Daveinas, & ramener à Gondar tous les chevaux qu'il pourroit tirer de son district & de l'Atbara. Je fis aussi partir

avec Yasine ce pauvre Maure, dont l'âne avoit été mangé sur le Taranta, & qui nous fournit de petits grains de verre bleu, pour les échanges que nous avions eu besoin de faire en traversant la province de Tigré, ainsi que je l'ai déja dit. L'avantage d'avoir bien placé deux de mes compagnons de voyage, & de m'être assuré moi-même un moyen de retraite du côté du Sennaar, me procura plus de plaisir que je n'en avois eu depuis l'instant où j'avois débarqué à Masuah. Aussi m'abandonnai-je, pour la premiere fois, à une véritable joie avec Heikel, Tecla Mariam, Engedan, Aylo & Guebra Denghel, tous mes amis intimes, tous l'espérance de leur pays.

CEPENDANT ma santé étoit trop altérée, pour pouvoir supporter impunément le moindre excès. Le lendemain, quand je fus chez moi à Emfras, je sentis un mal-aise, que je pris pour l'avant-coureur d'une fievre à laquelle j'étois assez sujet. Je pris soudain du quinquina, je me confinai dans ma maison, & je me mis à mon régime ordinaire, le ris bouilli & l'eau fraiche en abondance.

J'APPRIS alors qu'il y avoit de grands mouvemens à Gondar, & qu'un Moine de Debra Libanos, aimé de l'Iteghé & du Roi, avoit excommunié l'abba Salama, à la suite d'une dispute qu'ils avoient eu ensemble sur la religion, dans la maison même de l'Itchegué. Le lendemain Hagi Mahomet, l'un des faiseurs de tentes du Ras Michael, établi dans la ville basse, que traverse la grande route du Gojam, vint m'avertir que beaucoup de Moines de cette Province étoient arrivés dans la capitale, & qu'à leur passage dans la ville basse, ils avoient témoigné leur mécontentement de ce qu'un franc

résidoit dans la ville haute. On sent bien que par ce franc ils entendoient parler de moi. Hagi Mahomet me dit en même tems que quand ces Moines venoient par troupes de cinq ou six, il n'y avoit rien à craindre; mais que quand ils s'en retournoient tous ensemble, comme Michael avoit coutume de les renvoyer, ils ressembloient à des enragés; qu'ainsi il me prioit de permettre, si je voulois demeurer à Emfras, qu'il m'envoyât quelques soldats Mahométans, qui obéiroient exactement à tout ce que je leur commanderois.

L'on vint m'apprendre en ce moment que mon ami Tecla Mariam venoit de tomber malade à Gondar, ainsi que sa fille, qui portoit le même nom que lui, & qui, après Ozoro Esther, étoit la plus belle femme d'Abyssinie. Je ne balançai pas un instant à voler à leur secours. J'enveloppai ma tête comme font tous les grands officiers de l'Empire, quand ils approchent de la capitale. Je rencontrai en chemin plusieurs troupes de Moines fanatiques, toujours divisés par pelotons de six ou sept; mais soit qu'ils me reconnussent, ou non, ils ne me dirent pas un mot, & je me rendis chez Ayto Aylo, qui avoit mal aux yeux, & que je trouvai avec Ayto Heikel, chambellan de la Reine.

Après les salutations d'usage, je demandai à Aylo ce qu'il y avoit de nouveau dans la capitale? & s'il étoit vrai que Sebaat Gzier eût excommunié l'abba Salama? Ce qui m'étonnoit, parce que j'avois pensé que toutes les querelles de religion étoient terminées depuis long-tems. Il me répondit avec une gravité affectée : « Que je me trompois; que les choses » étoient au point, qu'il craignoit qu'il n'y eût de grands » troubles,

» troubles, & qu'il me conseilloit de ne pas me montrer dans » les rues. » — Dites-moi sincérement, lui dis-je, de quoi il est question ; j'espere que ce n'est pas l'ancienne histoire des Francs ? — « Oh ! que non, me repliqua-t-il, la chose est bien » pire. Il s'agît de Nebuchadnezzar. » — En prononçant ces mots, Aylo ne put s'empêcher d'éclater de rire. — « Le Moine » de Debra Libanos, poursuivit-il, soutient que Nebuchad- » nezzar est un Saint ; & l'abba Salama dit que c'étoit un » Payen, un Idolâtre, un Turc, qui brûle en enfer avec Da- » than & Abiram. » — Fort bien, m'écriai-je. Je ne puis croire que Nebuchadnezzar fût Mahométan, s'il étoit Payen & Idolâtre ; mais je ne me ferai sûrement pas des ennemis pour cela. — « Vous vous trompez, répondit Aylo. Il faut » manifester votre opinion dans ce pays-ci, ou vous paroî- » trez opposé aux deux partis contraires. Restez donc ici, » & ne vous montrez pas dans les rues. » — Mais je dis que j'allois voir Tecla Mariam qui étoit malade, & alors Aylo & Heikel se leverent pour me suivre, car la plus sincere amitié regnoit entre eux & Tecla. Nous rencontrâmes chez lui la belle Ozoro Esther, qui étoit venue voir sa rivale en beauté. Dès qu'elle apperçut Heikel, Aylo & moi, elle dit qu'elle vouloit me voir marié avec la jeune Tecla Mariam, & elle déclara qu'elle ne sortiroit pas de la maison que la chose ne fût faite. Comme ni le pere ni la fille n'étoient en danger, nous nous livrâmes à la joie ; Ozoro Esther resta fort longtems, & on ne pouvoit pas lui témoigner qu'on craignoit qu'elle se retirât trop tard, car elle avoit une suite de plus de trois cens hommes.

APRÈS qu'elle fut sortie, la conversation roula sur la reli-

gion. On me demanda ce qu'on croyoit & ce qu'on ne croyoit pas dans mon pays, & ces questions durerent jusqu'à la pointe du jour; après quoi nous convînmes tous de prendre quelque repos, puis de déjeûner ensemble, & d'aller à la Cour. Cependant, lorsque nous eûmes déjeûné, Aylo s'en alla à Koscam, & Tecla Mariam chez le Ras Michael; de sorte que je me rendis seul auprès du Roi. Je trouvai ce Prince, qui écoutoit, avec une extrême attention, une cause importante, qu'on plaidoit devant lui. L'un des adversaires venoit de finir son discours, & l'autre lui répondoit avec autant de grace que d'énergie; cependant les deux orateurs étoient nuds jusqu'à la ceinture, & sembloient mieux préparés pour lutter que pour parler.

QUAND le Monarque eut prononcé son jugement, & que la foule fut dissipée je me prosternai aux pieds du trône, & le Roi me demanda aussi-tôt: « Nebuchadnezzar est-il un Saint » ou non? » —— Je lui répondis, en m'inclinant: « Votre » Majesté sait bien que je ne puis pas juger de ces choses-là, » & que je me ferois des ennemis si j'en parlois. » — « Je » sais, repliqua-t-il d'un ton grave, que vous devez répondre » aux questions que je vous fais. Ne vous embarrassez pas du » reste: je m'en charge. » — « Sire, dis-je alors, je n'ai ja- » mais cru que Nebuchadnezzar eût eu quelque prétention à » être Saint. Il fut un fléau dans la main de Dieu, comme la » peste ou la famine; mais quoique Dieu se serve de la peste » ou de la famine, elles n'en sont pas moins funestes. » — « Quoi! dit le Roi, Dieu n'appelle-t-il pas Nebuchad- » nezzar, son serviteur? Ne dit-il pas qu'il lui a ordonné de » marcher contre Tyr, & qu'il lui a donné pour récompense » le pillage de l'Egypte? N'est-ce pas par l'ordre de Dieu

» même que Nebuchadnezzar a conduit le peuple Hébreu » en captivité? Et ne croyoit-il pas en Dieu, quand Sidrach, » Misach & Abdenago sortirent de la fournaise ardente? Cer- » tes, Nebuchadnezzar doit être un Saint. » — « J'y con- » sens, Sire, lui dis-je; j'aime mieux qu'il soit canonisé, que » non pas que Votre Majesté & l'abba Salama m'excom- » munient par rapport à lui. » — Ces paroles firent beaucoup rire le Roi; & il alloit me répondre, quand Tecla Mariam & quelques autres personnes entrerent. Voyant que le Secrétaire du Monarque tenoit un papier à la main, je m'éloignai par respect. Tecla Mariam causa environ deux minutes avec le Roi; après quoi l'appartement se remplit, & le lever commença. Je dis à Tecla Mariam que je souhaitois que notre entretien de la veille ne lui eut pas fait tort. « Au » contraire, me répondit il, j'en vaudrai mieux. Vous le » voyez, nous nous épurons, nous ne nous occupons plus » nuit & jour que de religion. » — « Parlez-vous aussi de » Nebuchadnezzar? Ami, lui dis-je, le Roi m'a dit que c'étoit » un grand saint. » — « Tout aussi saint, je pense, reprit » Tecla Mariam, que notre Ras Michael qui est jaloux de » lui, & qui va bientôt décider la contestation. Allez à As- » hoa (1), & vous en serez témoin. »

Il y avoit en effet autour du Palais une foule immense qui demandoit tumultuairement une convocation du Clergé. A midi on n'avoit pas encore entendu à la cour parler du Ras Michael; mais je vis les membres du conseil, & je crus qu'il alloit venir. Cependant la grande Tymbale, ou Nagareet, qu'on appelle *le Lion*, fut portée devant le Palais, ce qui

(1) Ashoa est une grande cour qui entoure le palais du Roi.

donna lieu à diverſes conjectures; & bientôt après on fit entendre une proclamation, que je vais copier telle qu'elle m'a été donnée par Tecla Mariam. La voici : « Ecoutez! écoutez! écoutez! Ceux qui ne voudront pas entendre ceci, ne seront pas les derniers punis pour déſobéir. — Comme » pluſieurs gens ſans aveu s'aſſemblent en déſordre, & abondent depuis quelques jours dans cette capitale, ſans y porter » des proviſions ni pour eux, ni pour les autres, qu'ils effraient » même les habitans de la campagne, & les empêchent de » venir au marché, & qu'ils ſont cauſe que nous ſommes tous » menacés de la famine; l'on eſt averti que ſi demain, après » midi, les gens que nous avons déſignés, ſont trouvés dans » Gondar, ou dans les chemins des environs, ils ſeront punis » comme des rebelles & des brigands, & leur faute ne leur » ſera pas pardonnée de ſept ans. »

Dix minutes après cette proclamation, on en fit une ſeconde en ces termes: — « Le Roi ordonne que quatre cens » cavaliers Gallas de ſa maiſon faſſent toute la nuit la patrouille dans les rues de Gondar, & diſperſent toutes » les perſonnes qu'ils trouveront aſſemblées; que trente cavaliers ſe rendent entre Debra-Tzaï & le Kolla, trente » ſur le chemin du Woggora, trente ſur celui d'Emfras, » pour protéger les gens qui viendront au marché de Gondar, » ou qui iront vaquer paiſiblement à leurs affaires. Ceux qui » ſont ſages, prendront garde à eux, & ſe conduiront avec » ſageſſe. »

Ces proclamations ſuffirent. Les moines furent aſſez prudens pour ſe retirer chacun chez ſoi. Les Gallas étoient cités

feulement pour faire peur, car il n'en exiftoit plus dans le palais, depuis qu'Ozoro Efther l'avoit purgé des gens de cette nation. Mais les moines qui n'ignoroient point cela, favoient auffi qu'à la place des Gallas, on ne manqueroit pas de trouver des foldats, qui pourroient les traiter tout auffi mal, & ils ne voulurent pas courir rifque d'en faire l'effai.

En ce tems-là une très-mauvaife nouvelle porta l'allarme dans Gondar. On répandit que le Kafmati Boro, à qui le Ras Michael avoit confié le gouvernement du Damot, venoit d'être battu par Fafil, qu'il avoit gagné le Gojam fa patrie, & qu'il s'étoit cantonné à Hadis Amba, près de Miné, où il y a un gué du Nil. On ajoutoit que Fafil à la tête d'une armée de Gallas, bien plus confidérable que celle qu'il commandoit à Fagitta, étoit venu fe remettre en poffeffion de Buré, lieu ordinaire de fa réfidence. Cette nouvelle fe débita d'abord à l'oreille, & je demandai en confidence à Kefla Yafous ce qu'il en penfoit. Il me la confirma, & je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon chagrin, parce que je regardois cela comme un obftacle au defir que j'avois de vifiter les fources du Nil. « Vous êtes bien dans l'erreur, me dit Kefla Yafous; c'eft la chofe la plus heureufe qui pût vous arriver. » Vous avez envie de voir je ne fais quels lieux; mais je fuis » bien sûr que vous n'y pouvez parvenir avec fécurité, tant » que Fafil commandera. Fafil ne dément point fon ori» gine. Il eft auffi Galla qu'aucun de ceux qui ont jamais tra» verfé le Nil. Nulle parole, nul ferment ne le lie; il fait » le mal pour le plaifir de le faire, & il en rit. »

» Après la bataille de Fagitta, Michael propofa à fon

» armée de passer la saison des pluies à Buré & de can-
» tonner les troupes dans les villes & dans les villages des
» environs. Il vouloit séjourner là un an pour prouver aux
gens du pays que Fasil ne reviendroit pas à leur secours :
» mais il ne put exécuter son projet. Neanmoins à Hydar
» Michael (1), c'est-à-dire au mois de Novembre prochain,
» toute l'Abyssinie marchera contre Fasil, & certainement il
» ne nous attendra pas, & nous ne sortirons pas de sa pro-
» vince que nous ne l'ayons entierement ruinée. Alors vous
» pourrez visiter à votre aise les endroits que vous voudrez,
» & vous défendre avec vos propres forces. Personne ne
» vous retiendra. Rappellez vous bien sur-tout de ce que
» je vous dis : il n'y aura jamais de paix avec Fasil, parce
» qu'il n'en veut pas ; & si vous êtes sage, vous ne passerez
» pas dans le Maitsha, que l'armée de Michael ne soit campée à
» Buré, ou que vous n'ayez vu la tête de Fasil sur un poteau ».

Telles furent les paroles de Kefla Yasous ; paroles mémorables ! auxquelles j'ai souvent songé depuis, quoique ce qu'elles sembloient m'annoncer ne se soit pas entiérement vérifié.

(1) A la S. Michel.



CHAPITRE II.

Bataille de Banja. —— Conſpiration contre le Ras Michael. — M. Bruce ſe retire à Gondar. — Deſcription de Gondar, d'Emfras & du lac Tzana.

APRÈS la bataille de Fagitta, & l'affront que Faſil avoit reçu à Aſſoa, au ſein de ſon propre pays, il ſe retira vers Buré, diſtrict des Agows, où il avoit coutume de faire ſa réſidence. Bientôt il quitta Buré, traverſa le Nil & entra dans le Bizamo, pendant que l'armée royale ſe retiroit à Gondar, & que le Kaſmati Boro de Gago établiſſoit ſes quartiers à Buré. Mais à peine Faſil fut inſtruit de l'éloignement de Michael, qu'il marcha à la tête d'un corps nombreux de cavalerie contre Boro, & le força de ſe retirer en Gojam.

LES Agows étoient tous royaliſtes au fond du cœur. Faſil les avoit forcés de ſe joindre à lui : Mais après ſa défaite, ils ſe déclarerent pour Michael. Auſſi le rebelle ne fut pas plutôt de retour à Buré qu'il fondit ſur les Agows & les pourſuivit de tous côtés. Il trouvoit à cela un double avantage. Il étoit ſûr d'affamer ſes ennemis retirés à Gondar, & de s'approprier toutes les richeſſes du pays dont il chaſſoit les Agows, & qu'il livroit à ſes compatriotes les Gallas du Bizamo.

FASIL ayant trouvé les Agows raſſemblés à Banja, leur

livra bataille & les défit entierement, quoiqu'ils combattissent avec la plus grande opiniâtrété. Il resta sur la place sept des principaux chefs des Agows, parmi lesquels étoit Ayamico, proche parent du Roi. La nouvelle de cette défaite fut porteé à Gondar par un fils de Nanna Georgis, l'un des chefs des Agows. Le jeune homme avoit eu le bonheur de se sauver, & il vint se presenter chez Michael, les habits déchirés & encore tout couverts de poussiere. Michael donnoit une nouvelle fête à l'occasion du mariage de Powussen. J'y étois. Le Ras, assis à table, tenoit en ce moment une coupe d'or, privilege qu'a seul le Gouverneur du Tigré. La coupe étoit remplie de vin, & il alloit boire, lorsqu'appercevant le jeune Georgis, qui n'avoit pas encore prononcé une seule parole, il jetta sa coupe sur le parquet en s'écriant: » Je suis coupable de la mort de ces gens là. » Soudain tout le monde se leva, on emporta la table; & Georgis commença son recit. Il raconta que Nanna Georgis, son pere, Zeegam Georgis, le premier des Agows après son pere, Ayamico, parent du Roi, & quatre autres chefs avoient été tués, & presque tous ses compatriotes exterminés à Banja, où Fasil avoit signalé sa cruauté sur les vaincus pour se venger de sa defaite à Fagitta.

Le Ras tint aussi-tot conseil; & il fut résolu que quoiqu'on fût à la veille de la saison des pluies, on entreroit tout de suite en campagne; que Gusho & Powussen regagneroient soudain leurs provinces respectives pour y lever le plus de troupes qu'il leur seroit possible; que le Roi suivroit le chemin des vallées du Foggora & du Dara pour aller joindre l'armée du Begemder & de l'Amhara, traverser le

le Nil, entre le lac Tzana & la feconde Cataracte, & de là marcher droit au diftrict de Buré, où en faifant diligence, on pouvoit arriver en cinq ou fix jours. Jamais projet ne fut embraffé avec plus d'ardeur. La caufe des Agows étoit celle de Gondar, puifque fans eux la Capitale eût été infailliblement réduite à la famine. Les troupes du Roi & celles de Michael fe trouvoient prêtes, & d'autant plus animées qu'elles venoient de paffer une femaine dans la joie & dans les feftins.

Gusho & Powuffen fe mirent en route le lendemain matin. Avant de partir ils jurerent à Michael qu'ils ne reviendroient pas fans la tête de Fafil : mais ils avoient en fécret des intentions bien différentes. A peine eurent-ils atteint les frontieres du Begemder, qu'ils formerent le plan d'une confpiration à laquelle ils fongoient depuis longtems. Ils réfolurent de faire la paix avec Fafil, & de fe promettre folemnellement que leur caufe leur deviendroit commune, & qu'ils n'auroient qu'un même intérêt, un même avis, jufqu'à ce qu'ils euffent ôté la vie à Michael.

Les confpirateurs fçavoient que l'armée Royale devoit paffer, comme je l'ai dejà dit, par le Dara, & dans l'endroit où le Nil fort du lac de Dembea, entre ce lac & un autre plus petit appellé Court Ohha, qui femble avoir fait jadis partie du premier. Au midi du lac de Dembea eft le village de Derdera & l'Eglife de St. Michel; & c'eft là que l'action devoit s'engager. Auffi-tot que Michael feroit à Derdera, Gusho & Powuffen devoient lui fermer le paffage du coté du Nord, tandis que Fafil fortant du Maitsha, viendroit

l'attaquer en front du coté du Midi, & il étoit vraisemblable que, pressé par trois armées différentes, Michael succomberoit. Quoique les chefs du complot fussent en grand nombre, le secret en fut profondément gardé; & chacun s'occupa de son côté à faire ses préparatifs pour suivre le Roi, comme si on n'avoit pas eu d'autre dessein; car rien ne coûte moins à un Abyssinien que de dissimuler.

Gusho & Powussen, pour mieux tromper Michael, convinrent avant de partir de Gondar, que si à leur approche Fasil s'eloignoit & passoit le Nil pour regagner le pays des Gallas, le Roi, le Ras Michael & une partie de l'armée se cantonneroient à Buré pendant la saison des pluies, & qu'au retour du beau tems, ils traverseroient le fleuve tous ensemble pour entrer dans le Bizamo, & ravager les possessions des Gallas, de maniere qu'il n'y restât pas la moindre trace d'habitation.

Cependant ma santé éprouvoit une dégradation sensible, à laquelle les excès que j'avois été obligé de faire récemment avoient beaucoup contribué. Le Ras Michael & le Roi lui-même avoient bien voulu songer à me pourvoir de tentes, & de toutes les choses nécessaires pour la campagne: mais j'avois encore besoin d'une tente ouverte par le haut, où je pusse faire mes observations astronomiques, sans être troublé par les curieux & les importuns. J'obtins en conséquence un congé du Roi pour me rendre à Emfras, ville située à vingt milles au midi de Gondar, & où l'on trouve un grand nombre de Mahométans, dont le métier est de faire des tentes. Gusho y avoit une maison & un fort joli jardin,

qu'il me prêta d'une maniere infiniment honnête, en me conseillant pourtant de le suivre en Amhara, si je voulois rétablir ma santé & être plus tranquille qu'auprès du Roi & de Michael: mais je ne compris pas alors le sens de ces paroles. D'ailleurs, comme le Roi devoit bientôt passer par Emfras, & que la plupart de ceux qui charrioient ses équipages étoient Mahométans, je ne pouvois pas être dans une situation plus commode, plus libre & plus tranquille.

Après avoir pris congé du Roi & de Michael, j'allai à Koscam prendre congé de l'Iteghé. Depuis le mariage de Powussen, je n'avois pu présenter mon respect à cette Reine, à cause des repas & des réjouissances dont le Ras ne m'avoit pas permis de m'absenter. La généreuse Iteghé fit tout ce qu'elle put pour me dissuader de quitter Gondar; elle traita de projet chimétique & indigne d'un homme raisonnable, le desir que j'avois de visiter les sources du Nil. Elle me conseilla de rester auprès d'elle à Koscam, jusqu'à ce que du moins je susse si Michael & le Roi reviendroient, & ensuite, au lieu d'attendre qu'il m'arrivât quelqu'accident, de profiter de la première occasion favorable pour m'en retourner dans mon pays, par la voie du Tigré, que j'avois suivie en venant.

Je m'excusai le mieux que je pus; mais cela n'étoit pas aisé auprès d'une personne qui n'avoit pas la moindre idée du mérite attaché, depuis tant de siecles, à la découvete que j'avois entreprise. Je lui témoignai toute la gratitude que m'inspiroient, & les bontés dont elle m'avoit comblé chaque jour, & l'honneur qu'elle me faisoit en ce moment même de marquer tant d'intérêt pour moi, qui n'étois qu'un pauvre voya-

geur inconnu, & qui ne pouvois avoir d'autre droit à ses yeux, que cette même bienveillance qu'elle étendoit à tout en raison du besoin qu'on en avoit. — « Voyez, voyez, me » dit-elle, combien chaque jour de notre vie nous fournit » des preuves de l'inconséquence & de la frivolité humaines. » Vous êtes venu de Jérusalem ici à travers des pays do- » minés par les Turcs, & des climats brûlans & insalubres, » pour voir une riviere, dont vous ne sauriez pas emporter la » moindre partie, quelque prix qu'elle pût avoir, & qui est » réellement moins grande, moins claire, moins belle, que » des milliers d'autres rivieres que vous avez chez vous; & » vous êtes fâché que je cherche à vous dissuader d'une ten- » tative qui peut vous coûter la vie, sans qu'on sache jamais » dans votre patrie ce que vous êtes devenu. Mais moi, dont » les fils sont assis depuis plus de trente ans sur le trône d'A- » byssinie, je voudrois pouvoir renoncer au monde, être » conduite à l'Eglise du S. Sépulchre de Jérusalem, mendier » mon pain le reste de mes jours, & être enterrée au milieu » de la rue, & en face du temple, où reposa jadis notre » Sauveur. »

La Reine prononça ces paroles du ton le plus mélancholique, & avec un air de tristesse qui ne lui étoit pas familier. Elle me pria encore une fois de rester à Koscam, jusqu'à ce qu'on fût instruit de ce que deviendroient le Roi & Michael. Je l'écoutois attentivement; & réfléchissant tout-à-coup à la nombreuse armée qui suivoit le Monarque, & à la foiblesse du parti de Fasil, si souvent vaincu, je songeai pour la premiere fois qu'il devoit se tramer quelque chose que je ne savois pas.

CETTE converfation avec l'Iteghé fut fuivie des ordres de me fournir à Enfras de l'or & du bétail, dont on ne me laiffoit jamais manquer, & que, d'après les confeils d'Ayto Aylo, je ne refufois plus. Je ne puis m'empêcher d'obferver ici avec quelle différence trois perfonnes faifoient la même chofe. Quand le Ras Michael me donnoit de l'or, c'étoit devant tout le monde, de la main à la main, fans compliment, comme quand il payoit les autres Officiers du Roi. Quand j'en recevois du Roi, c'étoit également de la main à la main; mais ce Prince attendoit pour cela les momens où nous étions feuls, & il me témoignoit fes craintes fur ce que j'aimois mieux être gêné que de demander, & que je ne percevois pas avec affez de févérité les revenus, qui m'étoient dus par les villages qu'on m'avoit concédés, ce qui étoit effectivement vrai. Pour la Reine, elle m'acclabloit de préfens; mais elle ne me les offroit jamais elle-même, ni elle ne m'en parloit. Elle faifoit paffer l'or qu'elle m'envoyoit par les mains d'un de fes gens, qui le remettoit à l'un des miens, pour l'employer aux befoins de ma maifon.

J'AVOUE que je fus très-affecté de l'air de trifteffe que je venois de voir fur le vifage de l'Iteghé; & fi j'avois été d'un caractere à croire aux preffentimens, & que le chemin du Tigré eût été libre, peut-être aurois-je alors fuivi le confeil de cette Princeffe, & m'en ferois-je revenu fans voir les fources du Nil, comme ont été forcés de faire tous les voyageurs anciens & modernes qui m'ont précédé dans cette entreprife. Mais tous les préparatifs que je voyois faire à Gondar, toutes les affurances qu'on me donnoit de pouvoir, au milieu d'une armée victorieufe, vifiter à mon gré ces four-

ces fameufes, réveillerent mon ambition, & je regardai, dès ce moment, la feule idée de renoncer à mon projet, comme une forte de trahifon envers mon pays, auquel j'étois enfin le maître d'affurer l'honneur d'un fuccès, qui, dans tous les fiecles, avoit trompé l'efpérance des hommes les plus courageux. Le plaifir d'herborifer dans un pays auffi peu connu qu'Emfras, & de m'approcher ainfi chaque jour du but, contribua également à écarter les craintes que m'avoit infpirées le difcours de la Reine, & je commençai à rougir de ma foibleffe.

GONDAR, capitale de l'Abyffinie, eft bâtie fur une montagne très-haute, dont le fommet eft affez plane. Cette ville contient environ dix mille familles en tems de paix. La plupart des maifons font d'argile, avec un toit de chaume en forme de cône, ainfi qu'il eft d'ufage par-tout où tombent les pluies du tropique. A l'occident de la ville, on diftingue le palais du Roi, qui étoit jadis bien plus impofant qu'il n'eft aujourd'hui. C'étoit un grand bâtiment quarré à quatre étages, & flanqué de quatre tours quarrées, d'où la vue s'étendoit, du côté du midi, fur toute la campagne, jufqu'au lac Tzana. Mais cet édifice, brûlé à différentes reprifes, n'offre prefque plus qu'un monceau de ruines. On n'habite que dans les deux premiers étages, où eft une falle d'audience de plus de 120 pieds de long.

DIVERS Monarques ont fait bâtir des appartemens autour du palais, tous en argile, & à la mode du pays, ce qui forme un contrafte fingulier avec le principal édifice qui fut bâti fous le regne de Facilidas, par des ouvriers venus des Indes, & par quelques Abyffiniens, qui avoient mieux aimé profiter

des talens des Jésuites pour l'architecture, que d'embrasser leur religion.

Le palais & toutes les maisons qui sont tout autour, se trouvent renfermés par un mur de pierres de trente pieds de hauteur, dans lequel il y a des ouvertures dans le haut. L'intervalle de ce mur aux maisons est recouvert d'un parapet. On peut, en faisant le tour, voir tout ce qui se passe au-dehors. Il paroît n'y avoir jamais eu d'embrâsures pour du canon; les quatre côtés de ce mur ont plus d'un mille & demi de longueur.

La montagne sur laquelle s'éleve Gondar, est environnée d'une vallée profonde, où l'on peut sortir par trois défilés opposés; l'un est au midi, & conduit vers le Dembea, le Maitsha & le pays des Agows; l'autre est au nord-ouest, & mene du côté du Sennaar, du Walkayt & du Waldubba, & sur la montagne de Tebra Tzaï, c'est-à-dire, la montagne du soleil, au pied de laquelle est Koscam, le palais de l'Iteghé; enfin, la troisieme sortie est au nord, du côté du Woggora, du mont Lamalmon, du Tigré, & de la mer Rouge. La riviere de Kahha se précipite de la montagne du Soleil, traverse la vallée, & passe au midi de Gondar; & la riviere d'Angrab, qui vient de Woggora, la contourne au nord-nord-est; puis ces deux rivieres vont se réunir au pied de la montagne, à environ un quart de mille au sud de la ville.

De l'autre côté de la riviere de Kahha, & vis-à-vis de Gondar, est une ville habitée par les Mahométans, & contenant environ mille maisons. Ces Mahométans sont tous

actifs & laborieux, & la plupart ont soin des équipages du Roi & des Nobles, tant lorsqu'on entre en campagne, que lorqu'on en est de retour. Ils plantent & abattent les tentes avec une facilité & une promptitude étonnantes. Ils conduisent les mulets de charge; enfin ils forment un corps commandé par des Officiers, mais jamais ils ne combattent pour aucun parti.

D'APRÈS un grand nombre d'observations du soleil & des étoiles, faites dans l'espace de trois ans, avec un quart de de cercle de trois pieds de rayon, & deux excellens télescopes, je déterminai la latitude de Gondar, par les 12.° 34′ 30″ nord; & d'après plusieurs observations des satellites de Jupiter, principalement du premier, tant dans leurs immersions, que leurs émersions, je conclus que la longitude étoit de 37.° 33.′ 0.″ du méridien de Greenwich.

JE partis de Gondar le 4 Avril 1770, à sept heures du matin. Nous traversâmes la riviere de Kahha & la ville Maure; & vers les dix heures nous arrivâmes sur les bords du Mogetch, riviere très-considérable, qui court dans un lit très-profond, rempli d'une espece de pierre à fusil bleue. Nous passâmes le Mogetch sur un pont de quatre arches, très-solide, chose excessivement rare en Abyssinie. Mais il est vrai que le Mogetch en a plus besoin que la plupart des autres rivieres. Elles se déssechent, ou ne forment que des étangs à la cessation des pluies; mais le Mogetch a un courant toujours plein & rapide, parce qu'il prend sa source dans les hautes montagnes du Woggora, contre les sommets escarpés desquelles vont se briser d'épais nuages dans toutes les saisons de

de l'année. Le Mogetch va se précipiter dans le lac Tzana; & dans le tems des pluies il charrie tant d'eau, que s'il n'y avoit pas de pont, les gens qui portent des provisions au marché de Gondar, ne pourroient pas le passer. Ce pont est l'ouvrage du Roi Facilidas. On ne l'a pas bien placé; il est trop près de la montagne, & vis à-vis un torrent qui entraîne quelquefois des pierres énormes qui pourroient détruire le pont, mais qui heureusement jusqu'à présent ne l'ont point endommagé.

L'EAU du Mogetch n'est pas bonne, ce qui provient sans doute des minéraux, ou des parties pierreuses qu'elle charrie. On voit dans les Alpes, & sur-tout entre le mont Cenis & le Dauphiné, plusieurs rivieres qui sont de la même qualité que le Mogetch.

EN quittant la vallée étroite où coule le Mogetch, en nous éloignant de ses bords escarpés, nous entrâmes dans une immense plaine, bornée d'un côté par de hautes montagnes, & de l'autre par le lac de Dembea, ou le Bahar Tzana (1), que les Géographes ont appellé par corruption Barcena. Enchanté de pouvoir enfin respirer en liberté, je me mis, tout en continuant ma route, à chercher des plantes d'un côté & d'autre avec les gens de ma suite. Notre imagination transportée se flattoit que les bords d'un lac, tel que le Tzana, situé dans une contrée si lointaine, devoient produire des choses neuves & magnifiques. Mais nous fûmes trompés; nous l'avions aussi toujours été dans les prairies où l'herbe croît avec une vi-

(1) La mer de Tzana.

gueur extraordinaire, ainſi que dans toute la plaine du Dembea.

A onze heures, nous traversâmes la riviere de Tedda; là le chemin ſe diviſe en deux. Celui qui eſt droit à l'orient, conduit à la montagne de Wechné, dans le territoire inculte & ſauvage de Beleſſen, fameux cependant en Abyſſinie par ſon miel.

Nous ſuivîmes l'autre route qui va droit au midi, & qui mene à Emfras. Nous vîmes à un mille de diſtance à notre gauche, l'Egliſe de ſaint George. A une heure nous fîmes halte auprès de celle de Zingetch Mariam; & quelques minutes après, nous étant remis en route, nous traversâmes le Gomara, riviere large & profonde, qui prend ſa ſource dans le pays de Beleſſen. Elle ne forme que de vaſtes étangs durant les ſechereſſes; mais, quand nous la paſsâmes, elle avoit commencé à reprendre ſon cours. Elle va d'abord au nord-eſt, puis elle tourne au ſud-oueſt, & ſe jette dans le lac Tzana.

A deux heures, nous fîmes halte à Correva, petit village très-agréablement ſitué ſur une éminence, d'où l'on a la vue du lac. Le grand chemin le traverſe, & ſe partage encore en deux; l'un conduit à Emfras, puis dans le Foggora & dans le Dara; & l'autre aux deux petites îles de Mitraha, ſituées dans le ſud-oueſt du lac, où l'on ſe rend en quatre heures de marche.

En allant de Correva à Emfras, on marche d'abord une heure dans la plaine; enſuite une autre heure ſur le penchant

d'une montagne peu élevée ; & tout le reste du tems on suit le bord du lac.

Ce ne fut que le lendemain (1), à cinq heures du matin, que nous partîmes de Correva, où nous avions inutilement employé beaucoup de tems à herboriser. Nous n'y trouvâmes ni plantes, ni arbres dont l'espece ne nous fût déja connue. Nous marchions droit au midi, & nous arrivâmes bientôt au pied d'une colline couverte de buissons & d'arbustes épineux, de l'espece des acacias, mais plus petits, & qui sembloient avoir peine à croître. Je fis planter ma tente en cet endroit, & je me mis en quête de ce qu'il pouvoit y avoir dans le bois. J'y vis une grande quantité de lièvres : mais je ne pus en profiter, parce que les Abyssiniens ne mangent pas de cet animal, qu'ils regardent comme immonde ; mais je me dédommageai en tuant une vingtaine de pintades, de la même espece de ces pintades grises qu'on voit en Europe. Il y en avoit aussi dans ce bois une quantité immense ; & comme elles ne sont point proscrites par la religion, ou plutôt par les préjugés abyssiniens, elles nous servirent à faire diversion au bœuf crud, au beurre & au miel, dont nous avions vécu jusqu'alors, & dont nous devions vivre jusqu'à Emfras. Il faut convenir pourtant que ces alimens ne sont pas désagréables ; du moins en partie.

A huit heures nous traversâmes le grand village de Tangouri ; & à environ cent pas à droite de ce village, nous jouîmes de la vue du lac d'une maniere encore plus étendue

(1) Le 5 Avril 1770.

qu'à Correva. Tangouri est peuplé de marchands mahometans qui vont en caravanes au-delà du Nil & très avant dans le sud, vendre aux Gallas des grains de verroterie, de grosses aiguilles, du cohol, de l'antimoine, de la myrrhe, de grosses toiles de coton fabriquées dans le Begemder, & des toiles bleues de Surate, appellées du Marowti. Ces caravanes font ordinairement une année en voyage; & elles rapportent des esclaves, de la civette, de la cire, des peaux, du cardomum, dont l'ecorce est magnifique, & enfin du gingembre en grande quantité, qui vient de bien plus loin encore, c'est-à-dire du côté du Narea. Il me sembla que c'étoit un assez pauvre commerce, vû le tems qu'il prend & les accidents, les extorsions, les vols de toute espece auxquels il est sujet. Mais je ne puis pas dire s'il ne vaudroit pas bien la peine d'être fait d'une maniere mieux entendue, si le gouvernement du pays étoit différent.

A la gauche de Tangouri, & au bout d'une plaine d'un mille d'étendue, s'eleve le rocher d'Amba Mariam sur le sommet duquel on a bâti une Eglise. Il n'y a qu'un seul côté par où l'on puisse y grimper, encore le chemin est-il très difficile. Aussi à la moindre allarme, les habitans des villages voisins s'empressent de s'y mettre à l'abri de l'ennemi.

A neuf heures nous avions déja fait trois milles dans la plaine, ayant toujours le lac Tzana à notre droite, quand nous arrivâmes sur le bord de la jolie petite riviere de Gorno, qui prend sa source dans la montagne de Wechné, & sur laquelle on a jetté un pont d une seule arche à un demi mille au-dessus du lac. Sa direction est nord & sud,

& elle va se perdre dans le lac entre Mitraha & Lamgué. Après avoir fait encore un mille, nous arrivames à Emfras, très satisfaits de notre voyage, qui n'avoit pourtant eu rien de bien intéressant.

La ville d'Emfras est sur une haute montagne, & on y arrive par un chemin, qui est presque à pic. Les maisons, au nombre de trois cens, sont à mi-côte, faisant face au sud. Par derrière les maisons sont des jardins, ou plutôt des champs remplis d'arbres & d'arbustes, qui, plantés sans ordre, occupent tout le terrein jusqu'au sommet de la montagne. D'Emfras on voit aisément tout le lac, & même la campagne, qui est au-delà. Le Roi d'Abyssinie résidoit autrefois dans cette ville; & on y voir encore une tour quarrée à demi-ruinée, où logeoit l'Hatzé Hannès.

Emfras est par les 12°. 12′ 38″ de latitude nord, & par les 37°. 38′ 30″ de longitude à l'est du méridien de Greenwich. Les distances & les directions dont je viens de rendre compte ont été attentivement observées avec une boussole & une montre d'Ellicot; & je fis en outre plusieurs observations astronomiques, pour déterminer la latitude & la longitude; de sorte que je ne crois pas m'être trompé d'un mille par jour.

Le lac Tzana est sans contredit le plus vaste réservoir qu'il y ait dans ces contrées. Cependant son étendue a été très-exagérée. Sa plus grande largeur est de Dingleber à Lamgué, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, & à trente-cinq milles en droite ligne: mais il se rétrécit beaucoup par les bouts. Il n'a même

guère plus de dix milles en quelques endroits. Sa plus grande longueur eſt de quarante-neuf milles du nord au ſud, & va du Bab-Baha, un peu au ſud-oueſt quart-d'oueſt de cet endroit où le Nil, après avoir traverſé le lac par un courant toujours viſible, tourne vers Dara dans le territoire d'Allata. Dans la ſaiſon des ſécheresses, c'eſt-à-dire du mois d'Octobre au mois de Mars, le lac décroît beaucoup : mais lorſque les pluies ont groſſi toutes les rivieres, qui viennent s'y reunir comme les rayons d'une roue ſe réuniſſent dans le centre, il augmente & déborde dans une partie de la plaine.

Si l'on en croit les Abyſſiniens, qui ſont toujours de grands menteurs, il y a dans le lac Tzana quarante-cinq îles habitées. Mais je penſe que ce nombre peut être réduit à onze. La principale eſt Dek, Daka ou Daga (1), ſituée preſqu'au milieu du lac, & dont il m'eſt impoſſible de dire quelle eſt la grandeur, parce que je n'y ſuis jamais allé. Après Dek, les îles les plus conſidérables ſont Halimoon, du côté de Gondar; Briguida, du côté de Gorgora, & Galila, qui eſt au-delà de Briguida. Toutes ces îles étoient autrefois les priſons où l'on envoyoit les Grands d'Abyſſinie, ou bien ils les choiſiſſoient eux-mêmes pour leur retraite, quand ils étoient mécontens de la Cour, ou lorſqu'enfin dans les tems de troubles ils vouloient mettre en ſûreté leurs effets les plus précieux.

Quelques ſemaines après mon voyage de Gondar à Emfras,

(1) Ce mot ſignifie montagne, ou terrein élevé.

Welleta Chriſtos, homme renommé pour ſa ſainteté, homme qui jeûnoit depuis quarante ans, & qui étoit Gouverneur de l'île de Dek, pour l'Iteghé, s'enfuit avec treize cens onces d'or, que cette Princeſſe lui avoit confié; &, ce qu'on aura peine à croire, la généreuſe Iteghé ne voulut pas permettre qu'on courût après lui, ni qu'on fit la moindre recherche.



CHAPITRE III.

Le Roi établit son camp à Lamgué. — Il passe le Nil & va camper à Derdera. — M. Bruce accompagne le Monarque.

Le 12 Mai (1), nous apprîmes que le Roi s'étoit rendu à Tedda. Il passoit sans cesse des couriers du Begemder & de l'Amhara, qui alloient vers le camp du Roi, ou qui en revenoient, pour presser le Ras Michael d'entrer en campagne le plus promptement possible, & de prévenir la ruine entiere des Agows, que Fasil avoit à cœur d'achever. Powussen & Gusho avoient soin d'avertir le Ras que la pluie avoit commencé à tomber, & qu'elle seroit bientôt assez considérable pour grossir les rivieres au point de les empêcher d'être guéables, & pour barrer le chemin de Buré. Ils le prioient donc de réfléchir, qu'avec les armées qu'il menoit à son secours, il étoit plus important de se hâter que d'attendre de nouvelles troupes; & qu'enfin il étoit absolument inutile qu'il attendît des renforts du Tigré, & qu'il valoit bien mieux qu'il passât par Emfras, par les districts du Foggora & du Dara, & qu'il traversât le Nil dans l'endroit où il sort du lac, pendant qu'eux, avec leurs armées combinées, passeroient le fleuve sur le pont qui est à seize milles plus bas, près de la seconde cataracte, ravageroient par le fer & par le feu le pays où commandoit Woodage Asahel, & joindroient l'armée royale à Derdera, entre le lac Tzana & le Court-Ohha (2).

(1) 1770.

(2) On sait que c'est le petit lac.

Ce plan étoit précisément semblable à celui que Michael avoit conçu. Il embrassoit tout le pays de l'ennemi, & satisfaisoit complettement la vengeance du Ras. D'ailleurs il n'avoit encore rien transpiré du secret des conspirateurs.

Le 13, à la pointe du jour, nous vîmes passer près d'Emfras le Fit Auraris de Michael, Netcho, qui paroissoit très-pressé de se rendre dans le Foggora. Le Roi, parti de Tedda, avoit fait une marche forcée, & devoit arriver la même nuit à une maison que Gusho avoit près de Lamgué. Cette extrême diligence annonçoit suffisamment l'intérêt qui animoit les esprits. L'approche des troupes se faisoit déja sentir. Chacun abandonnoit sa maison, & emportoit dans les montagnes ses effets les plus précieux. Emfras ne fut bientôt plus qu'une ville déserte. Le Ras Michael, s'avançant à la tête de son armée, sembloit être l'ange exterminateur, qui vient annoncer le grand jour du Jugement.

Une tonnante voix commande le ravage,
Et la guerre sanglante a lâché tous ses chiens.

Toujours équitable & sévère en tems de paix, prompt à maintenir l'ordre & la tranquillité, & à sauver le pauvre de la tyrannie du riche, Michael étoit le plus cruel & le plus injuste des oppresseurs dès l'instant qu'il entroit en campagne, sur-tout si le pays où il conduisoit son armée lui avoit jamais montré la moindre aversion.

A onze heures du matin, passa le Fit Auraris du Roi. C'étoit un des proches parens d'Ayamico, ce chef des

Agows, allié du Roi, que j'ai déjà dit avoir été tué à la bataille de Banja, gagnée par Fazil. Le Fit Auraris étoit un de mes intimes amis. Accompagné de cinquante cavaliers & de deux cents fantassins, il fit entendre en divers endroits une proclamation au nom du Roi, pa rlaquelle il défendoit que personne quittât sa maison. Il avertissoit, au contraire, tous les habitans de rester tranquilles chez eux, parce qu'on brûleroit toutes les maisons qu'on trouvero it vuides

Le Fit Auraris m'envoya un de ses gens, pour me dire que le Roi coucheroit ce soir-là à Lamgué, & pour me prier de lui envoyer un peu d'eau-de-vie. Je lui en envoyai en effet; & de son côté, il eut l'honnêteté de charger un homme de veiller à la sûreté des maisons voisines de la mienne, parce que les propriétaires étoient plongés dans les plus vives alarmes.

Au moment où le soleil venoit de se coucher, nous entendîmes retentir les timballes du Roi. Toutes les fois que ce Prince se met en marche, il est précédé par quarante-cinq de ces instrumens. La ville Maure, située près de la rivière, fut pillée en une minute; mais les habitans, qui s'étoient attendus à la rapacité du soldat, avoient eu soin d'enlever tout ce qui valoit quelque chose. Vingt partis différens de maraudeurs escaladèrent la montagne pour piller Emfras. Quelques habitans étoient connus d'eux; d'autres ne l'étoient pas; mais les maisons des Chrétiens avoient été vuidées d'avance, comme celles des Mahométans; de sorte que les soldats n'y trouvant rien, se réunirent tous chez moi pour demander de la viande, du vin, & tout

ce qui leur venoit dans l'idée. Le gardien que m'avoit donné le Fit-Auraris résista autant qu'un homme peut le faire; il repoussoit les assaillans à coups de bâton, à coups de fouet; & jusqu'à minuit ce fut un combat continuel. Enfin, ayant eu le bonheur de nous délivrer de ces furieux, sans qu'ils missent le feu à la ville, nous restâmes tranquilles le reste de la nuit.

Le 14, je laissai le soin de ma maison sous la garde des femmes & d'un vieillard; & à la pointe du jour je montai à cheval, accompagné de tous mes domestiques, en état de me suivre; il y avoit pourtant fort peu de sûreté à voyager à cette heure-là en pareille compagnie. Nous traversâmes la rivière d'Arno, un peu au-dessous d'Emfras, après quoi nous gagnâmes la plaine; & ayant pris le galop, nous arrivâmes à Lamgué entre huit & neuf.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, le Roi étoit déjà au Conseil; & le Ras Michael, dont les principaux Officiers étoient rassemblés chez lui, les quitta pour se rendre auprès du Roi. Il y avoit environ cinq cents pas de la tente du Monarque à celle du Ras; & le chemin qui conduisoit de l'une à l'autre restoit toujours libre pour les messages que le Prince & son Général s'envoyoient réciproquement: c'eût été un crime de s'y arrêter ou de le traverser. Le vieux Ras mit pied à terre devant la tente du Roi; & quoiqu'il me vît, quoiqu'il fût, dans tout autre moment, très-prévenant à mon égard, il passa près de moi sans faire semblant de m'appercevoir.

MA place me donnoit le droit d'entrer librement par-tout où étoit le Roi, & de me placer derriere son siége, mais je ne me souciai pas de le faire en ce moment; je préférai de me rendre à la tente d'Ozoro-Esther, où j'étois sûr au moins de trouver un accueil agréable, & un bon déjeûner. Je ne me trompai pas; dès que je me présentai devant cette Princesse, que je trouvai assise sur un sopha, & environnée d'une Cour nombreuse, elle s'écria avec transport: « Voilà Yagoubé! » voilà l'homme que je souhaitois de voir! » aussi-tôt la foule se dissipa, & il ne resta auprès d'Ozoro Esther que ses femmes & moi. Elle commença à me faire l'énumération des maladies dont elle se croyoit attaquée, & qui devoient, disoit-elle, la conduire au tombeau avant la fin de la campagne; mais il étoit bien aisé de voir que ces maladies n'étoient que fort peu de chose, quoiqu'il n'eût pas été prudent de le lui dire. Elle aimoit, au contraire, qu'on la crût malade, qu'on la soignât, qu'on la flattât; mais elle étoit alors si bonne, si douce, elle avoit une conversation si agréable, & des manieres si polies, que son Médecin étoit tenté de desirer qu'elle eût toujours un peu besoin de lui.

OZORO-Esther étoit alors enceinte; & toutes es fêtes qu'on avoit données à l'occasion du mariage de sa niece & de Powussen, avoient dérangé sa santé, devenue extrêmement foible & délicate depuis la mort funeste de Mariam Barea. Après que je lui eus donné mes avis, & que j'eus expliqué à ses femmes de quelle maniere il falloit lui faire prendre les choses que je lui enverrois, on ouvrit les portes de la tente. Nous fûmes bientôt environnés de tous nos amis; & je m'apperçus que le tems de ma consultation

n'avoit pas été inutilement employé au-dehors ; car notre tapis fut couvert à l'inftant d'un déjeûner, fervi dans des plats de bois, & très abondant.

Il y avoit des volailles cuites à l'étuvée, mais affaifonnées avec tant de poivre noir, qu'elles enflammoient le palais ; d'autres volailles, non moins poivrées, caffées par le milieu, & préparées avec du bled bouilli, de la même maniere que les Indiens les préparent avec du riz ; des pintades rôties, fans beurre, fans fauce, & dont la chair, quoique fort blanche, étoit auffi dure que du cuir ; mais il y avoit fur-tout, ce qui ne manque jamais dans leurs repas, ce qu'ils aiment de préférence à tout autre mets, du *Brind*, c'eft-à-dire, des tranches de bœuf crud. La vue de ce bœuf flattoit l'appétit de tous nos convives ; mais ce qui me faifoit bien plus de plaifir, c'étoit du pain de farine de froment de Dembea, parfaitement bien pétri, & égal au meilleur pain qu'on mange à Londres & à Paris.

Les Abyffiniens difent qu'ils faut d'abord planter, & enfuite arrofer ; auffi, jamais ils ne boivent qu'ils n'aient achevé de manger. Alors les verres circulent gaiement à la ronde. On fervit, chez Ozoro-Efther, d'excellent vin noir, recueilli à Karoota, à fix lieues de l'endroit où nous étions en ce moment. Ce vin eft très-fort, & approchant du vin de France, connu fous le nom de Côte-Rôtie. On but auffi de l'eau-de-vie, de l'hydromel, d'une efpece de bierre appellée bouza. Cette bierre & l'hydromel font mis en fermentation avec des herbes & des feuilles d'arbre ; ils portent facilement à la tête ; & les étrangers les trouvent d'un goût très-défagréable.

Notre aimable hôtesse, qui étoit restée sur son sopha, nous pressoit de boire de la maniere la plus engageante, & nous rappelloit que bientôt le tambour donneroit le signal d'abattre les tentes. Pour moi, j'avoue que cela me fit une impression bien différente de ce qu'elle souhaitoit. Je n'étois point préparé à suivre l'armée, & je craignis qu'il ne me fût plus possible de m'en retourner chez moi; en outre, il m'étoit indispensable de voir le Roi & le Ras Michael; & je voulois, pour cela, conserver toute ma raison. Je chargeai donc une des femmes d'Ozoro-Esther de m'excuser auprès d'elle, & je me dérobai de sa tente, pour me rendre à celle du Roi.

Je résolus alors de prendre la contenance la plus grave, afin qu'aucun de mes camarades ne pût s'appercevoir que j'avois bu, quoiqu'en Abyssinie on ne blâme jamais un homme de s'enivrer, lorsqu'il n'a pas des affaires de conséquence. Je m'en allois donc de l'air le plus tranquille qu'il m'étoit possible de prendre; & j'avois déjà fait plus de cent pas dans l'avenue qui conduisoit de la tente du Ras à celle du Roi, sans que personne m'eût rien dit, quand je me rappellai tout-à-coup qu'il étoit défendu de passer en cet endroit, & j'en sortis à l'instant.

Je rencontrai plusieurs personnes de ma connoissance, avec lesquelles j'entrai chez le Roi. Il étoit déjà midi; on avoit servi un grand repas, auquel je refusai de prendre part, jusqu'à ce que j'eusse vu le Roi. Croyant que le déjeûner que j'avois fait dans la tente d'Ozoro-Esther étoit un secret, je levai le rideau par derriere le siége du Roi, &

j'en fis le tour pour me prosterner aux pieds du Monarque, quand le jeune Prince George, qui étoit à la droite de son frere, s'avança ; & croisant ses mains sur ma poitrine pour m'empêcher de me mettre à genoux, il se tourna du côté du trône, & dit au Roi : « Sire, avant de permettre à » Yagoubé de s'agenouiller devant vous, il faut que vous » fassiez appeller deux personnes pour le relever, car Ozoro- » Esther l'a tant fait boire, qu'il lui seroit impossible de se » relever lui-même. »

Quoiqu'a ces mots il fût difficile de ne pas rire, le Roi se contraignit, & on voyoit bien qu'il n'étoit pas content. Le vin que j'avois bu produisit au moins un bon effet, c'est que je ne fus pas aussi sensible à la saillie du jeune Prince, que j'eusse pu l'être en tout autre tems. Cependant je fus un tant soit peu embarrassé; je me prosternai peut-être d'un air moins aisé qu'à l'ordinaire. Aussi ceux qui étoient autour du trône, se mirent à rire, & crurent qu'en effet j'étois un peu ivre. Quand je me relevai, le Roi me donna sa main à baiser d'une maniere très-gracieuse, & tout de suite il dit gravement à son frere : « Sûrement si vous croyiez qu'Yagoubé fût pris de vin, » vous vous attendiez qu'il vous répondroit, & en ce cas il » eût été bien plus sage & bien plus poli de ne pas faire votre » observation. »

Le jeune Prince fut très-affecté de ces paroles. Je me hâtai d'aller vers lui, & je pris ses deux mains que je baisai. Les rieurs ne furent pas très à leur aise, sur-tout quand je vins me replacer de bout devant le Roi. Ce Monarque étoit sensible, bon, indulgent. Il se plaignit de ce que je l'avois abandonné ;

il me demanda ſi j'avois été bien traité à Emfras, & me dit qu'il craignoit que j'euſſe manqué de tout. « Mais je ne vous » ai rien envoyé, dit-il, parce que vous m'aviez dit qu'il » étoit néceſſaire de jeûner après les feſtins de Gondar; & » d'ailleurs j'eſpérois que la faim vous rameneroit bientôt de » notre côté. » — « Si Votre Majeſté, lui dis-je, en croit » ce que vient de dire ſon frere, j'ai bien plus trinqué aujour- » d'hui dans votre camp, que je ne l'avois jamais fait à Gon- » dar; & j'oſe en effet vous aſſurer que la remarque du Prince » George n'eſt pas ſans fondement. »

« ALLONS, allons, reprit le Roi, Georgis eſt votre conſ- » tant & fidele ami; & il le doit bien, puiſque c'eſt vous qui » lui avez appris à bien manier un cheval, & à tirer parfaite- » ment un coup de fuſil, ſans quoi il n'eût jamais été qu'un » ſoldat ordinaire. Il commandera aujourd'hui une diviſion » de l'armée. » — « De cinq cens chevaux encore! s'écria avec » tranſport le jeune Prince. Yagoubé, le Roi mon frere ſera » demain à la tête de l'avant-garde, au paſſage du Nil; & ſi » vous le voulez, vous ſerez mon Fit Auraris, & nous ba- » layerons enſemble le Maitsha. » — « Prince, lui répon- » dis-je, je me croirois très malheureux, ſi vous me chargiez » d'un emploi de cette importance, parce que je ne m'en ſenti- » rois pas capable. Pluſieurs braves Officiers y ont droit, & le » rempliront ſans doute dignement & avec gloire. » — « Ainſi, » dit le Prince, vous n'avez pas aſſez de confiance en moi & » en mon détachement, pour être avec nous quand nous » paſſerons le Nil? Etes-vous fâché contre moi, Yagoube? » ou craignez-vous Woodage Aſahel? » — « Et vous, Prince, » repliquai-je, parlez-vous ſérieuſement? Je regarde ce que vous

» vous me dites-là comme bien plus humiliant, que lorſque » vous avez dit, en badinant, que j'étois pris de vin. Soyez » certain que je ſerai à jamais le plus affectionné, le plus fi- » dele de vos ſerviteurs, & que je tiendrai-à grand honneur » de vous ſuivre dans le Maitsha, en qualité de ſimple ca- » valier, quand ce pays ſeroit défendu par dix mille Woo- » dagee Aſahels. »

« Oh! interrompit le Roi, vous êtes tous deux amis; » mais je veux vous apprendre une choſe, c'eſt que mon frere » Georgis eſt plus enivré du commandement qu'il a obtenu » aujourd'hui, qu'aucun ſoldat du camp ne le peut être de » Bouza. » — La choſe étoit exactement vraie; car le jeune Prince étoit ordinairement réſervé & ſilencieux, ſur-tout en préſence de ſon frere.

« Dites moi, Yagoubé, pourſuivit le Roi, dites-moi » avec vérité » ..... Mais, comme il prononçoit ces paroles, entra un meſſager du Ras Michael; &, ſans ſe proſterner, il s'approcha du Monarque & lui parla à l'oreille. Auſſitôt tout le monde ſortit; mais nous apprîmes bientôt que le Ras avoit reçu des nouvelles du Begemder; que Powuſſen étoit prêt à marcher à la tête de ſes troupes, & que Gusho avoit été un peu retardé, en faiſant rentrer dans la ſoumiſſion deux de ſes neveux qui s'étoient révoltés. L'on me dit auſſi qu'un courrier parti du Begemder, après celui qui avoit porté ces nouvelles, étoit tombé malade à Arringo, mais qu'il ſe remettroit en chemin le plus promptement poſſible, & qu'il ariveroit probablement au camp dans la ſoirée. Les dépêches de Powuſſen ne manquoient pas d'annoncer, com-

me une chose certaine, qu'à la nouvelle de la marche du Ras Michael, Fasil s'étoit préparé à repasser le Nil, pour se sauver dans le pays des Gallas : mais cela occasionna beaucoup de soupçons, parce qu'un messager du fils de Nanna Georgis avoit rapporté la veille à Tedda, avoit vu Fasil quitter son camp de Buré, & prendre la route de Gondar, sans qu'on sût quel pouvoit être son dessein. Ce dernier avis étoit certain, & l'autre en paroissoit d'autant plus étrange.

Le 15, le Roi partit de bonne heure avec son armée, & se mit même à la tête de l'avant-garde, comme le Prince George l'avoit dit la veille. C'étoit une marque de confiance que Michael lui donnoit pour la premiere fois, & dont le jeune Monarque étoit extrêmement flatté. Cependant le Ras avoit mis en même tems auprès de lui une espece de tuteur (1) dans la personne de Velleta Michael, son Billetana Gueta, vieux Officier très-estimé, & Commandant des plus braves soldats du Tigré. Le Roi fit halte sur les bords de la riviere de Godara; mais bientôt il se remit en marche, & le soir il arriva près de l'endroit où le Nil, sortant du lac de Tzana, reprend l'apparence d'un fleuve.

L'armée royale resta campée tout le lendemain près du gué. Il s'y passa alors plusieurs choses capables de donner de l'ombrage, & de faire naître des soupçons dans l'esprit du Ras. Aylo, Gouverneur du Gojam, avoit eu ordre de joindre ses troupes à l'armée du Roi, dès que Powussen & Gusho seroient en marche; & Ozoro Welleta Israel, mere de ce

(1) *Maguzet* Ce mot signifie littéralement une fevreuse.

Gouverneur, avoit promis que fon fils ne manqueroit pas d'obéir. Cette Princeffe étoit fille de l'Iteghé, & fœur puînée d'Ozoro Efther : mais quoiqu'auffi belle que cette derniere, elle lui étoit bien inférieure pour l'efprit & le caractere. Elle avoit refufé la main du vieux Ras, qui l'avoit demandée en mariage, avant de quitter le Tigré pour venir à Gondar remplir la place de Lieutenant-général de l'Empire, & une haine implacable avoit été la fuite de ce refus. Enfin on débita dans le camp, où Welleta Ifrael étoit avec fa fœur, qu'on avoit entendu dire au Ras, que fi Aylo ne venoit pas le joindre, il feroit arracher les yeux avec des tenailles de fer à Welleta Ifrael, propos digne, fans doute, du barbare Michael; car les yeux de Welleta étoient les plus beaux du monde.

Pendant la foirée du 15, on apperçut une petite tente de l'autre côté du Nil; & dans la matinée du 16, Welleta Ifrael & la petite tente eurent difparu. La Princeffe profita courageufement de la nuit pour s'évader; & la tente avoit fans doute été plantée par fon fils Aylo, ou par quelqu'un de fes amis, pour lui indiquer le paffage; car le Nil, déja très-haut, charrioit non-feulement une prodigieufe maffe d'eau, mais beaucoup de pierres. Le paffage du fleuve étoit alors, en plein jour, même pour des foldats, une entreprife difficile & hardie; & dans la nuit, pour une femme qui avoit à craindre d'être arrêtée, c'étoit une chofe exceffivement téméraire. Mais Welleta Ifrael étoit guidée par un guerrier intrépide; elle fuivoit fon neveu, le fils du Kafmati Eshté, Engedan, qui s'enfuit avec elle: car l'amour les avoit unis par des liens bien plus forts que ceux du fang.

Tout le camp, instruit du projet sanglant du vieux Ras, avoit tremblé pour Welleta Israel, & se réjouit du succès de son évasion; mais il falloit dissimuler aux yeux de Michael, qui résolu de venger soudain les Agows des cruautés de Fasil, ne porta pas alors plus loin ses réflexions. La défection d'Aylo fut attribuée au crédit de Fasil, qui, maître du Damot, & conséquemment voisin du Gojam, avoit pu séduire le jeune Gouverneur de cette Province, & l'on ajouta, d'ailleurs, que ce Gouverneur n'avoit fait que répondre aux sentimens de sa mere, dont on connoissoit à la fois la haine pour Michael & l'amitié pour Fasil. Tout cela avoit en effet une grande apparence de vérité.

Le 17, au lever du soleil, le Roi traversa le Nil, & alla camper près du petit village de Tsoomwa, où son Fit Auraris l'avoit précédé de grand matin. J'ai souvent parlé du Fit Auraris, sans dire encore quel est l'emploi de cet Officier; peut-être est-il enfin tems que je l'explique.

Le Fit Auraris ne dépend que de son Général, ne reçoit des ordres que de lui, & ne rend compte qu'à lui. On choisit toujours pour remplir cette place, l'homme le plus courageux, le plus fort & le plus expérimenté. Il faut qu'il connoisse, avec exactitude, la distance des lieux, la profondeur des rivieres, les endroits où sont les gués, l'épaisseur des bois & leur étendue, en un mot, tous les détails des pays que traverse l'armée. Le détachement qu'il commande est toujours analogue aux lieux où l'on fait la guerre. Quelquefois il n'est composé que de cavalerie, quelquefois que d'infanterie; mais ordinairement c'est un mélange de l'une & de l'autre. Ce détachement n'est pas non plus li-

mité pour le nombre, tantôt il eſt d'un millier d'hommes, tantôt il n'en a que deux cens. Dans les tems du plus grand danger, je l'ai preſque toujours vu de trois cens hommes, que le Fit Auraris choiſiſſoit ſur toute l'armée. Mais au moment dont je parle, on ne regardoit pas la campagne comme très-ſérieuſe, & le Fit Auraris n'avoit guère à ſes ordres qu'une cinquantaine de cavaliers.

COMME l'emploi de Fit Auraris exige beaucoup de talens, de zèle & de fidélité, on y a attaché de grands émolumens. Le Fit Auraris du Roi a, dans toutes les Provinces où il paſſe, des terres deſtinées à lui fournir les choſes dont il a beſoin; & le Fit Auraris du Ras jouit du même avantage, dès que le Ras commande en chef. Chaque Gouverneur de Province a ſon Fit Auraris particulier, dont le revenu eſt aſſigné ſur la Province même. L'emploi de Fit Auraris eſt très-pénible; cet Officier précede toujours l'avant-garde: tantôt il ſe tient à une journée de marche de l'armée, tantôt à ſix ou quatre heures ſeulement. Il plante une lance, au bout de laquelle flotte un drapeau, pour marquer les endroits où le Roi doit camper la nuit, ou faire halte pendant le jour. Il a un certain nombre de coureurs, qui lui ſervent à entretenir une correſpondance continuelle avec celui qui commande l'armée; & dès qu'il apperçoit l'ennemi, il ne manque pas d'en donner avis immédiatemennt, & il l'attaque le premier ou il paſſe plus loin, ſuivant les ordres qu'il a reçus du Général.

DE Tſoomwa, le Roi, après une petite journée de marche, ſe rendit à Derdera, & campa non loin de l'Egliſe de ſaint Michel. Derdera eſt un groupe de petits villages, entre le lac

de Dembea & Court-Ohha, où l'on doit se rappeller que les Confédérés avoient résolu de renfermer Michael, & de lui livrer bataille. Mais Michael, qui ignoroit encore le complot des traîtres, ne voyant paroître ni Gusho ni Powussen, commença à s'impatienter, & ordonna, suivant son usage, qu'on mît tout à feu & à sang. Depuis les bords du lac, une étendue de pays, de deux journées de marche, fut livrée aux flammes, & le glaive extermina tous les habitans qui voulurent s'échapper.

Le moment où le Roi passeroit le Nil, étoit celui où je devois joindre le Roi. Je partis donc d'Emfras le 18 Mai (1), à midi; & tant que je fus dans la plaine de Mitraha, je dirigai ma route au sud. A trois heures je gagnai de petites collines, & bientôt après je me trouvai sur les bords du lac Tzana, que je cotoyai.

Je vis ce jour là beaucoup d'hippopotames, dont les uns nageoient dans le lac à peu de distance du rivage, & les autres paissoient fort tranquillement dans les prairies, tandis qu'ils étoient loin de nous, mais dès que nous nous avancions ils regagnoient le lac & se déroboient à la vue. Il n'étoit pas possible de les approcher à terre à la portée du meilleur fusil.

A quatre heures je fit halte, & je passai la nuit à Langué, village situé à quelques pas des bords du lac.

(1) 1770.

Le 19, à ſix heures du matin je partis de Lamgué, dirigeant ma courſe au ſud quart d'oueſt, & à huit heures je me trouvai au milieu de vingt-cinq ou trente villages, qu'on appelle Nabea, & qui couvrent une étendue de pays d'environ ſept ou huit milles de long. A huit heures & quelques minutes j'arrivai ſur les bords de la rivierre de Reb, qui ſe jette dans le lac, un peu au nord-oueſt de l'endroit où nous étions alors. A côté de l'embouchure du Reb eſt un petit village habité par un peuple d'idolâtres, connu ſous le nom de Waitos. Les Abyſſiniens ont les Waitos tellement en horreur, qu'ils ſe regardent comme ſouillés pour le reſte de la journée, dès qu'ils touchent un homme de cette tribu ou quelque choſe qui lui appartient. Ils ne peuvent approcher de leur famille ni de leurs amis; ils ne peuvent entrer dans l'Egliſe ni aſſiſter au ſervice divin; & ils ont beſoin le lendemain de ſe laver, de ſe purifier pour ſe croire en état de reprendre leurs fonctions ordinaires. Mais cette averſion que les Abyſſiniens ont pour les Waitos provient ſans doute de la maniere dont ceux-ci ſe nouriſſent. Ils ne mangent habituellement que des crocodiles & des hippotames: auſſi ſont-ils toujours maigres, blafards, exceſſivement altérés, & meurent-ils ſouvent, à ce qu'on aſſure de la maladie pédiculaire.

Il faut remarquer qu'il n'y a point de crocodiles dans le lac Tzana; & on pretend que c'eſt parce que ces animaux ne peuvent pas remonter les cataractes des rivieres: mais les crocodiles ſont amphibies, & ils pourroient ſe rendre par terre juſqu'au lac auſſi aiſément que les hippopotames, & s'ils n'y vont point je crois que c'eſt parce qu'ils en trouvent les eaux trop froides.

Le langage des Waitos eſt abſolument différent de tous les autres langages uſités en Abyſſinie. Mais quelques recherches que j'aie faites ſur ce langage, ainſi que ſur la religion & les mœurs de ce peuple, j'en ai appris trop peu pour pouvoir en donner une idée à mes lecteurs; & il vaut mieux en pareil cas garder le ſilence que de vouloir donner des notions fauſſes. Je priai une fois le Roi de faire venir un Waito à Gondar. Au lieu d'un l'on m'en amena deux, l'un vieux & l'autre jeune: mais ſoit par crainte, ſoit par opiniâtreté, ils ne voulurent jamais répondre à aucune queſtion. Le Roi voyant cela en fut tellement irrité qu'il donna ordre de pendre ces deux malheureux, de quoi ils parurent ſe foucier fort peu. Cependant j'obtins leur grace, à force de prieres, & je me promis bien de renoncer à l'avenir à de pareilles expériences. Les Abyſſiniens croient que les Waitos ſont ſorciers, qu'ils peuvent charmer d'un regard & donner la mort à une diſtance conſidérable. Mais ſi cela étoit vrai, il y a apparence que les deux Waitos conduits à Gondar n'auroient pas manqué d'eſſayer leur pouvoir ſur moi; & je ne me ſouviens pas, en verité, d'avoir été enſorcelé par eux.

Mais revenons à notre route le long du lac. A neuf heures nous traverſames le Reb. Cette riviere prend ſa ſource dans les hautes montagnes du Begemder, & eſt une de celles qui ne tariſſent jamais. Elle étoit alors groſſie par les pluies; malgré cela le paſſage m'en parut aſſez facile. Je marchai juſques à midi trois quarts, continuellement à la vue de divers villages. Alors je rencontrai la rivierre de Gomara, ſur les bords de laquelle je plantai ma tente; & j'employai le reſte de la journée à herboriſer avec ma troupe.

Le

Le foir je reçus un meffage d'Ayto Adigo, Shum (1) de Karoota. Cet Officier, en qui l'Iteghé avoit beaucoup de confiance, étoit trés attaché à la memoire de Mariam Barea, fon maitre & fon ami, & il portoit au fond de fon cœur une haine invéterée contre le Ras Michael & le nouveau Roi. Auffi depuis le meurtre de Joas n'avoit-il pas ofé mettre le pied à Gondar. Lorfque J'arrivai à Karoota, le Ras me donna la maifon d'Adigo, comme celle d'un profcrit: mais quand Adigo revint, je lui offris de la lui rendre; ce qu'il ne voulut pas accepter. Il me pria de lui laiffer feulement planter fa tente dans une des cours. C'étoit peut-être ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux; car je fus à portée de lui rendre de grands fervices par le moyen d'Ozoro Efther. Adigo étoit, comme je l'ai dejà fait entendre, fort mal vu de Michael, & affez riche pour tenter l'avarice de ce miniftre. Quand nous fumes voifins, nous pafsâmes plufieurs foirées enfemble, nous nous liâmes d'une étroite amitié; il étoit devoué à l'Iteghé & moi j'étois connu pour l'un des favoris d'Ozoro Efther: il n'en falloit pas davantage.

(1) Commandant.



CHAPITRE IV.

Passage de la riviere de Gomara. — Accident remarquable. — M. Bruce arrive à Dara. — Il va voir la grande cataracte d'Alata. — Il part de Dara.

LE 20 Mai 1770, entre six & sept heures du matin, je fis partir mes tentes & le reste de mon bagage, sous la conduite de Strates, Grec, que je sçavois être l'ennemi de toutes les recherches savantes, & sur tout des recherches botaniques. Je lui donnai ordre de faire halte à Dara, & de planter nos tentes dans quelque endroit commode, près de la maison du Negadé Ras Mahomet, (1) & je restai pour attendre Adigo, qui n'arriva qu'à onze heures. Ne voulant pas perdre de tems, nous nous contentâmes de faire tendre un manteau sur quelques piquets, pour nous mettre à l'abri des ardeurs du soleil; & nous dinâmes avec les provisions qu'Adigo avoit apportées. C'étoit véritablement un repas de soldat. La chere en étoit peu délicate, mais abondante. Adigo m'apprit que le Kasmati Ayabdar, oncle de Gusho, avoit la nuit précédente abandonné sa maison, & pris le chemin d'en haut, dans l'intention d'aller joindre l'armée du Begemder, avec toutes les forces du Foggora, district où nous étions alors, & dont ce même Ayabdar étoit Gouverneur.

(1) Il faut se rappeller que le Negadé Ras Mahomet étoit le principal Mahométan d'Abyssinie.

TANDIS que nous étions à table, nous vîmes arriver un parent de l'Iteghé, Netcho, qui venoit du Kuara à la tête d'environ cinquante cavaliers & deux cens fantassins, tous mal armés & ayant l'air de fort mauvaises troupes. Netcho étoit cependant un Officier brave & éprouvé, qui ayant eu plusieurs fois occasion de s'enrichir, avoit toujours distribué son butin à ses soldats & à ses serviteurs. Aussi tout le monde l'adoroit; & on esperoit que si la campagne étoit heureuse, le Ras Michael lui donneroit le Gouvernement du Kuara, à la place d'Abou Barea, homme d'un caractere bien différent, & qui étant entré dans cette province par le secours de Fasil, s'y maintenoit à force ouverte.

LES mulets qui avoient servi jusques-là à charrier mon quart de cercle & mes télescopes, étant en fort mauvais état, je les avois heureusement fait rester derriere, dans l'espoir qu'Adigo ou Netcho voudroit bien me les changer. Je ne me trompai point: on m'en donna de meilleurs; & vers midi, pendant qu'on chargeoit mes instrumens, nous nous mîmes à boire amicalement. Mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis revenir de loin mes domestiques avec Strates, nud comme la main, car on ne lui avoit laissé qu'un petit bonnet de coton qu'il portoit sur la tête. Mes domestiques se jeterent à la nage dans le Gomara, & Strates passa au gué de la riviere; & quand ils nous eurent joints, ils nous dirent que Gusho & Powussen s'étoient révoltés contre le Roi, & ligués avec Fasil; qu'ils marchoient pour couper au Ras Michael la retraite de Gondar; & que Guebra-Mehedin & Confu, Fit-Auraris de Powussen, ayant

rencontré mon bagage, l'avoient pillé, comme appartenant au Roi & au Ras.

Au récit de toutes ces affligeantes nouvelles, je restai quelque tems accablé d'étonnement. Mes compagnons n'en parurent pas moins surpris que moi; mais j'ignore s'ils ne'n étoient pas instruits d'avance, car la dissimulation est aussi naturelle aux Abyssiniens de toutes les conditions, que le souffle qu'ils respirent. Guebra-Mehedin & Confu étoient tous les deux fils du Basha Eusebe, frere de l'Iteghé, & homme très-pervers; & les fils ne valoient pas mieux que le pere.

Cependant, comme je les avois vus souvent chez la Reine, leur tante, & que j'avois mangé & bu avec eux chez Engedan, leur cousin-germain, celui qui venoit de s'enfuir avec Welleta Israel, je serois allé droit à eux sans crainte, si j'avois su alors qu'ils s'étoient retirés du côté des sources chaudes, où je devois passer. Les mœurs de ces deux jeunes Abyssiniens étoient si dépravées, que malgré leur naissance, on faisoit fort peu de cas d'eux, même chez l'Iteghé; & je ne me souviens pas de les avoir rencontrés une seule fois dans le palais du Roi. Ils avoient eu l'indignité de battre cruellement Strates, avec qui ils étoient auparavant fort liés; ils avoient également battu deux autres de mes gens, pour leur faire avouer où étoit mon or. Ils leur avoient enlevé un beau fusil, dont M. Brander, Consul Suédois à Alger, m'avoit fait présent, un autre fusil à deux coups, une paire de pistolets, & un excellent sabre turc monté en argent. Comme je n'avois pas prévu avoir un

befoin immédiat de ces armes, je les avois envoyées devant avec mon bagage.

Netcho, Adigo & tous les autres Abyffiniens préfens au récit de mes domeftiques, foutinrent que, à l'exception du vol, tout le refte n'étoit qu'une fable; & que, fuppofé que le Begemder & l'Amhara fe fuffent réellement révoltés, des jeunes gens auffi étourdis, auffi mauvais fujets que Guebra-Mehedin & Confu ne feroient jamais choifis pour remplir la place importante de Fit-Auraris. Tout ce qu'il pouvoit, difoient-ils, y avoir de pire, c'eft qu'il régnât quelque méfintelligence entre le Ras Michael & les Gouverneurs de l'Amhara & du Begemder; mais certainement ces deux Officiers n'en étoient pas moins les ennemis de Fafil. Netcho & Adigo ajouterent que fi cette méfintelligence exiftoit en effet, elle feroit bientôt diffipée; & que dans tous les cas poffibles, ceux qui avoient attaqué mes domeftiques avoient eu d'autant plus de tort, qu'ils auroient dû favoir que l'Iteghé, Powuffen & Gusho n'en feroient pas moins fâchés que le Roi & le Ras Michael; enfin, ils jugerent, comme moi, que les deux jeunes imprudens qui venoient d'enlever mes effets s'étoient fervis du prétexte de la révolte pour piller tout ce qui leur tomberoit fous la main.

Nous étions occupés à raifonner ainfi, quand mes deux voleurs parurent eux-mêmes. Ils avoient avec eux une centaine de cavaliers difperfés dans la plaine, galopant l'un après l'autre, criant, fe divertiffant, ayant enfin l'air de vrais extravagans. Cependant ils fe raffemblerent bientôt,

en nous voyant en bon ordre, & prêts à passer la riviere; qui nous séparoit d'eux. Mes domestiques savoient bien, le matin, à leur départ, que j'attendois Adigo; mais ils ne l'avoient pas vu non plus que Netcho, & conséquemment ils n'en avoient point parlé aux maraudeurs qui venoient pour m'attaquer, & qui se flattoient de me trouver aussi peu en état de défense que mes gens.

Guebra-Mehedin & son frere devancerent leur troupe, & vinrent jusques sur le bord de la riviere, d'où ils envoyerent un domestique à Ayto Adigo, pour lui reprocher de protéger un Franc, proscrit par les loix de leur pays, & de marcher au secours du Ras Michael, le meurtrier de son Roi. Ils lui firent offrir en même tems de partager mes dépouilles avec lui, s'il vouloit me remettre entre leurs mains, avec tous mes gens.

Il est d'usage en Abyssinie que les domestiques, les esclaves, qui, en tems de guerre, viennent de la part d'un ennemi, sont aussi sacrés que les hérauts peuvent l'être parmi nous en pareille occasion. Ils viennent faire des défis, dire des injures; & c'est précisément ce qui les met personnellement à l'abri de toute insulte, soit en chemin, soit même lorsqu'ils portent des messages inutiles & extravagans.

Cependant Adigo & Netcho ne croyoient pas devoir observer cette loi avec des voleurs. Quelques personnes de leur suite opinoient pour qu'on coupât les oreilles de l'Envoyé; d'autres vouloient qu'on le garrotât, & qu'on le menât au Ras Michael: mais j'obtins sa délivrance; & Netcho le

chargea de dire à Guebra-Mehedin de rassembler les mules & les effets qu'il avoit volés à mes gens, parce qu'il alloit traverser la riviere pour aller partager le butin avec lui. Mes domestiques se vengerent sur les épaules du pauvre messager, des coups qu'ils avoient le matin reçus de son maître; & ayant retroussé ses vêtemens, ils les tordirent, & les lui attacherent au cou, après quoi ils le laisserent aller rejoindre ceux qui l'avoient envoyé, & nous nous préparâmes tous à passer la riviere.

Guebra-Mehedin voyant qu'on traitoit si mal son messager, s'avança vers nous quelques pas de plus, avec deux ou trois personnes de sa troupe, & il étendit sa main pour nous faire signe de l'écouter; mais il étoit si loin, que nous ne pûmes pas entendre ce qu'il disoit. On le distinguoit à une ceinture de soie rouge qu'il avoit mis autour de sa tête, en forme de turban. Je passai la riviere le premier, avec mes gens; & dès que je fus sur le rivage, je lui tirai deux coups de fusil, dont l'un avec un fusil turc, qui portoit très-loin, parut l'avoir blessé, car aussi-tôt deux ou trois de ses gens l'environnerent, & ils se mirent tous ensemble à galopper dans la plaine (1) pour gagner le côté de Lebac.

Netcho avoit traversé la riviere après moi, en me criant de le laisser passer devant; mais Adigo déclara que pour lui il n'iroit pas plus loin. Il détestoit le Ras Michael; il étoit le voisin, le camarade, l'ami de Powussen & de Gusho, & il desiroit de tout son cœur une révolution. Il

(1) La plaine du Foggora.

reprit donc la route d'Emfras & de Karoota, & je profitai de cette occafion pour faire partir cinq de mes domeftiques, avec mon quart de cercle & mes télefcopes, que je le priai d'efcorter jufqu'à l'Ifle de Mitraha, & de les remettre aux mains de Tecla Georgis, Officier de l'Iteghé, & Gouverneur de cette Ifle.

CEPENDANT, Adigo fe trouvant bientôt feul avec mes gens, s'imagina que les étuis où étoient mes inftrumens contenoient de grands tréfors : en conféquence, il les fit porter chez lui. Il traita mes domeftiques affez bien, mais il n'en ouvrit pas moins les caiffes, & examina avec foin tout ce qui y étoit renfermé. Surpris alors de ne trouver que du cuivre, & du fer rouillé, il ré-empaqueta le tout, & le remit à Tecla Georgis, pour le refte de la campagne.

DÉLIVRÉ de mes équipages, grace à Guebra - Mehedin, & de mes inftrumens aftronomiques, d'après ma propre volonté, je partis avec Netcho pour me rendre à Dara, chez le Negadé Ras Mahomet, où j'arrivai l'après-midi. Nous avions repris en route un de mes mulets, qui portoit deux tapis, & quelque batterie de cuifine, mais le refte de mon bagage avoit été emmené au loin.

CE qui nous avoit d'abord frappés, comme je l'ai dit plus haut, étoit Strates, avec un bonnet de coton fur la tête, mais d'ailleurs abfolument nud. Il avoit alors un long fufil fur l'épaule, fans poudre ni plomb ; & dans fa colere, il vomiffoit, en langue grecque, un torrent d'imprécations & de blafphêmes, que je pouvois feul comprendre, & qui me firent

firent rire malgré moi. Cependant, Netcho, qui, je crois, n'étoit pas trop bien pourvu de vêtemens, lui donna un manteau pour se couvrir. Il ne faisoit pas chaud, mais il ne faisoit pas non plus très-froid; & quand nous reprîmes un de nos mulets, je fis monter le pauvre Strates entre les deux paniers de charge, & je lui conseillai de se couvrir avec le plus petit tapis, ce qu'il ne manqua pas de faire. Il ne m'avoit pas encore adressé une seule parole.

« Mon ami Strates, lui dis-je, croyez-moi, posez ce long fusil, qui peut vous échapper de la main, & se casser; d'ailleurs il n'a pas été chargé depuis que je l'ai tiré sur Guebra-Mehedin. Si vous le portez pour répandre de la terreur, il n'en est pas moins inutile; car, si, quand vous êtes parti ce matin avec mon bagage, vous aviez été accoutré comme vous l'êtes à présent, il n'y a pas un seul voleur dans tout le Begemder, qui eût osé s'approcher de vous. » — Il me regarda d'un air de colere & de dédain, sans me répondre directement, mais il se mit, de nouveau, à maudire, en sa propre langue, le pere de Guebra-Mehedin; car c'est la coutume des Grecs, quand ils veulent du mal à quelqu'un. — « Maudit soit-il lui-même, ainsi que son frere, dis-je, & non pas son pere, qui est mort il y a plus de vingt ans. » — « Je veux maudire qui il me plaît, me répondit-il avec fureur : je maudis son pere, son frere, lui-même, le Roi, le Ras, & tous ceux qui sont cause que je me suis trouvé dans une aventure aussi désagréable que celle qui m'est arrivée aujourd'hui. J'ai été dépouillé de tout ce que j'avois sur le corps, & il ne s'en est pas fallu d'un travers de doigt, qu'on ne m'ait coupé le cou, & qui pis est, qu'on

ne m'ait châtré, & cependant vous riez de la figure que je fais! Si vous aviez vu ces infâmes voleurs, tenant en l'air leurs mains noires, armées de coutelas, & briguant, tous à-la-fois, le plaisir de m'expédier, vous auriez assurément prié Dieu que je ne fisse pas une bien plus mauvaise figure que celle que je fais à cette heure sous ce tapis. »

« Mon cher Strates, lui dis-je, tel est le sort de la guerre. Beaucoup de Princes, beaucoup de Grands, qui jouissent, en ce moment, de tout ce qu'ils peuvent desirer, demeureront, peut-être, avant un mois étendus sur la poussiere, & feront la proie des animaux dévorans & des bêtes sauvages, sans qu'on les ait seulement couverts d'un tapis comme celui que vous avez. Croyez-moi, vous avez eu trop de peur. Mais il est pourtant vrai qu'un homme peut mourir de peur, comme de toute autre chose ». « — Monsieur, me répondit-il avec un transport de rage, je ne dis pas de même. L'homme qui est tué ne sent plus rien : mais celui qui est épouvanté, comme je l'ai été aujourd'hui, par les approches d'une mort terrible, souffre mille fois plus que celui qu'on tue tout de suite ».

« A la bonne heure, repris-je, Strates, je ne veux pas disputer avec vous. Mais, Dieu merci, vous n'avez perdu que vos habits, & vous êtes à cette heure, sinon magnifiquement, au moins commodément enveloppé de mon tapis. Dès que nous arriverons à Dara, vous serez revêtu de pied à cap par le Negadé Ras Mahomet, aux dépens du Roi, & on vous donnera même de plus beaux habits que vous n'en avez eu de votre vie, du moins depuis que je vous connois.

Mais rendez-moi mon fusil, si vous n'êtes plus en colere; car vous savez que cette arme m'est précieuse, & que je ne la quitte guère ».

ALORS il me rendit le fusil d'un air d'assez mauvaise humeur; & je continuai à lui parler : « Je veux ce soir même, lui dis-je, mon cher Strates, vous faire présent d'une des plus belles ceintures turques que Mahomet ait à vendre. Je l'ai vue avec beaucoup d'autres qu'il avoit portées chez le Roi un peu avant mon départ pour Emfras ». « —— Je ne puis pas dire si à ces mots son visage s'adoucit; car, comme il commençoit à faire froid, il s'étoit entièrement caché sous le tapis, & d'ailleurs le jour baissoit : mais les feux, qui nous annonçoient l'approche des maisons de Dara, & la promesse des habits neufs & de la ceinture, adoucirent singuliérement ses expressions & le ton de sa voix ».

» MONSIEUR, me dit-il, en faisant marcher son mulet à côté » du mien, maintenant que vous n'êtes plus en colere, on » peut vous parler. Ne croyez-vous pas que c'est tenter la » Providence, que de venir si loin, de votre pays natal, cher- » cher ces diables d'herbes & de fleurs, au risque de vous » faire tous les jours couper le cou; & ce qu'il y a, je l'ose » dire, de bien plus fâcheux pour moi, au risque de faire » aussi couper le mien, & de me faire châtrer par-dessus » le marché. Qu'avez-vous à faire avec ce maudit Nil? qu'il » prenne sa source où il voudra, ou qu'il n'ait pas même de » source, que vous importe? De quoi vous serviront toutes » ces branches d'arbres, toutes ces plantes que vous ra- » massez avec tant de soin, lorsque ces abominables Negres

» vous auront fait ce qu'ils ont été si près de me faire ? » — « Il fit alors un signe de la main, de maniere à me faire comprendre ce qu'il vouloit dire. » — « O Nil ! s'écria-t-il, » maudite soit la tête de ton pere, dès le jour même que » tu es né ! »

« STRATES, repris-je gravement, le Nil n'a point de pere » & n'est jamais né : *Fertur sine teste creatus*, dit le Poëte. » — Allons, voilà-t-il pas encore votre latin, répondit Stra» tes. Le Poëte est un sot, quel qu'il puisse être ; & dussiez» vous vous mettre en colere, je maintiens qu'il y a à Stan» chio & à Scio de plus beaux arbres que vous n'en avez vu, » & que vous n'en verrez jamais en Abyssinie. Il y en a un » sur-tout que cinquante hommes comme vous ne pourroient » pas embrasser en se donnant la main. Mais que dis-je, ce » n'est pas un arbre, ce n'est plus que la moitié d'un arbre ; » il est, je crois, aussi vieux que Mathusalem. L'avez-vous » jamais vu ? » — « Ami Strates, lui répondis-je, je vous ai » déja dit que je n'étois jamais allé à Scio ; ainsi je n'ai pas » pu voir votre arbre. » — « Vous n'êtes pas allé non plus à » Stanchio ? » « Pardonnez-moi, & j'ai vu le plus grand » platane du pays, lequel me parut avoir environ dix-huit » ou vingt pieds de circonférence. » — « Galien & Hippo» crate, répondit-il, ont vécu ensemble à Stanchio, plus de » deux mille ans avant la naissance de notre Sauveur. Savez» vous cela ? » — « Je sais, Strates, repris-je, qu'Hippo» crate vivoit environ cinq cens ans avant le Christ. Je sais » que ce n'est que deux siecles après le Christ, que Gallien » est né. Je ne puis pas dire s'il a demeuré à Stanchio ;

» mais je suis bien sûr qu'il n'a pas pu voir Hippo-
» crate ».

Strates m'assuroit que tout cela n'étoit que des mensonges inventés par les catholiques Romains ; & nous montions assez tranquillement par un sentier étroit & couvert de bois, près de l'entrée du village de Dara, quand nous entendîmes un coup de fusil, & que nous distinguâmes le sifflement de la balle, qui passa par-dessus nos têtes à travers les branches des arbres. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller toutes les craintes de mon disputeur, qui s'imagina aussi-tôt que Guebra Mehedin & sa troupe s'étoient mis-là en embuscade pour nous surprendre. Nous crûmes aussi que c'étoit assez probable. Netcho, les autres principaux Abyssiniens & moi, nous mîmes pied à terre pour charger nos armes, attendre ceux de nos gens qui étoient derriere, & nous consulter sur le parti que nous avions à prendre.

QUOIQUE très-fatigué, sans habits, & n'ayant que son tapis pour se couvrir, Strates dit qu'il aimoit mieux s'en retourner sur ses pas, & tâcher de rejoindre Ayto Adigo, que d'aller chercher des vêtemens neufs chez le Negadé Ras Mahomet, au risque de rencontrer Guebra Mehedin. J'eus beau lui remontrer qu'il n'avoit à perdre que le vieux manteau de Netcho & le tapis dont il étoit couvert ; je ne pus dissiper ses terreurs. Il voyoit sans cesse les coutelas abyssiniens prêts à lui faire ce qu'il appelloit l'opération.

CEPENDANT Netcho rassembla ses soldats ; & après avoir

tenu conseil avec eux dans son langage particulier; qu'il me fut impossible d'entendre, dit avec un air tranquille & résolu, qu'il étoit venu pour passer la nuit dans la place du marché de Dara, & qu'il ne s'en laisseroit pas déloger par des jeunes gens, tels que Mehedin & Confu; qu'il avoit trop peu de monde en ce moment pour chercher à combattre : mais que s'il étoit attaqué, il ne fuiroit certainement pas. Quelque pays qu'ils habitent, & dans quelques siecles qu'ils vivent, les vrais héros n'ont qu'un langage, & leur cœur est à l'unisson. Le vieux Netcho n'avoit sans doute jamais entendu parler de Shakespear, & il ne fit pourtant que répéter le même discours que le Poëte fait tenir au célebre Henri V, avant la bataille d'Azincourt (1).

Ecoute ce qu'ici ton Maître doit te dire.
Je ne cherche un combat, ni je ne le desire :
Mais, de quelque péril que je sois menacé,
Je ne fais jamais fuir quand je suis offensé.

A peine eûmes-nous fait quelques pas de plus, que deux des habitans de Dara vinrent au-devant de nous. Le bruit de notre marche avoit été entendu; tous les chiens de la ville ne cessoient d'aboyer depuis une demi-heure. Bientôt après nous vîmes un des fils du Negadé Ras Mahomet, qui nous assura que tout étoit en paix; qu'on nous attendoit, ainsi qu'Ayto Adigo qu'on croyoit avec nous, & qu'on n'avoit pas vu Guebra Mehedin, mais qu'on avoit entendu dire seulement qu'à notre approche il s'étoit retiré avec précipitation du côté de Lebec, où étoit sa résidence. Depuis quelques jours

(1) Il y a environ trois cens ans que cette bataille fut donnée.

cet indigne Guebra Mehedin s'étoit rendu coupable de beaucoup d'atrocités; il avoit tué deux hommes, & bleſſé dangereuſement le fils de Mahomet, Shum, ou Commandant d'Alata, à qui il vouloit enlever le revenu que ſon territoire devoit au Roi; mais heureuſement Mahomet l'avoit repouſſé, & il n'avoit plus reparu.

Le fils du Negadé Ras Mahomet nous conduiſit chez ſon pere, qui fit tuer une vache pour Netcho, ou plutôt qui la lui laiſſa tuer à lui-même; car les Abyſſiniens croiroient renoncer au chriſtianiſme, s'ils mangeoient de la chair d'un animal tué par un Mahométan. Strates, qui, dans ſon pays, n'avoit jamais mangé d'autre viande, n'étoit pas ſi ſcrupuleux, quoiqu'il n'en dît rien. Auſſi ſoupa-t-il en ſecret avec le Negadé Ras Mahomet & ſa famille, & le bon Mahomet lui promit des habits neufs pour le lendemain.

Pour moi, trop préoccupé des obſtacles & des périls, au milieu deſquels je me trouvois déja engagé, & de ceux qui m'attendoient encore, je ne me ſentis aucune envie de partager le ſouper ni des uns ni des autres. Je me contentai de prendre un peu de café, & je me mis au lit. Quand je fus couché, je fis prier le Negadé Ras Mahomet de venir auprès de mon lit; & me trouvant ſeul avec lui, je lui demandai s'il étoit inſtruit de la révolte du Begemder. Il m'aſſura d'abord que non. Il plaiſanta ſur ce qu'on débitoit que Guebra Mehedin & Confu étoient Fits Auraris de Gusho & de Powuſſen; & il dit que ces deux Généraux ne manqueroient pas de faire pendre leurs prétendus Fits Auraris, la premiere fois qu'ils tomberoient entre leurs mains. Il ajouta pourtant

que Woodage Afahel avoit raffemblé des troupes, & venoit de commettre beaucoup de cruautés dans le Maitsha, contre les ferviteurs du Roi; mais il me dit qu'il penfoit que c'étoit uniquement à la follicitation de Fafil, parce que jamais Woodage Afahel n'avoit eu des liaifons avec Gusho, ni avec Powuffen.

BIENTÔT après le Negadé m'apprit, fous le fceau du fecret, que le Ras Michael s'étant arrêté pendant deux jours à Derdera, avoit reçu un meffage du Begemder, & qu'il s'étoit abandonné à la plus violente colere contre Gusho & Powuffen, en les appellant hautement des menteurs & des traîtres; qu'auffi-tôt on avoit tenu confeil en préfence du Roi, pour favoir fi l'on ne marcheroit pas foudain droit au Begemder, pour forcer les troupes de cette province à fe joindre à l'armée royale; mais qu'à caufe des Agows, on s'étoit contenté de donner de nouveaux ordres au Gouverneur Powuffen, pour qu'il vînt fans tarder; qu'on avoit marché en diligence à la rencontre de Fafil, dans l'intention de lui livrer bataille, & de revenir foudain faire rentrer dans le devoir le Begemder & l'Amhara.

D'APRÈS le plan que j'avois formé, c'étoit fans contredit la plus fâcheufe nouvelle que je puffe apprendre. Je n'étois qu'à quatorze milles de la grande cataracte; & il n'y avoit pas apparence que j'euffe jamais une plus belle occafion de la voir. Auffi, quelques rifques que je couruffe, je crus qu'aucun danger ne devoit m'empêcher d'exécuter mes projets.

LE Negadé Ras Mahomet étoit un homme fimple, mais fage,

ſage, plein de raiſon, & ami de la vérité. Le Ras Michael & le Roi, qui le connoiſſoient bien tous deux, en faiſoient le plus grand cas. Je m'ouvris donc à lui, ſans aucune réſerve, & je le priai de me conſeiller comment je devois m'y prendre pour me rendre à la cataracte. Voici ce qu'il me répondit d'un air grave, mais plein de candeur & d'affection. « —Si vous m'euſſiez prévenu que vous étiez réſolu à entreprendre ce voyage, je vous aurois dit de n'y pas ſonger. Nous ſommes dans un tems de troubles. Le pays eſt couvert de bois, ſauvage & inhabité d'ici à Alata; & quoique le Shum Mahomet ſoit un honnête homme, mon parent & mon ami, & auſſi digne de la confiance du Roi que moi-même, le ſéjour à Alata n'en eſt pas moins dangereux dans tous les tems; mais à préſent il l'eſt devenu bien davantage, parce que Mahomet y a raſſemblé une multitude d'étrangers & de gens ſans aveu, pour ſe défendre contre Guebra Mehedin, en cas que ce dernier revînt l'attaquer. S'il vous arrivoit donc quelqu'accident, que pourrois-je répondre au Roi & à l'Iteghé? On diroit : Le Turc l'a trahi. Cependant Dieu ſait que je ſuis incapable de trahir votre chien, & que j'aimerois mieux languir toute ma vie dans l'indigence, que de faire le moindre mal, pour devenir l'homme le plus riche de la province, quand bien même ce mal ne pourroit jamais être connu que de moi ſeul. »

« MAHOMET, lui répondis-je, vous n'avez pas beſoin de me faire ces proteſtations. Je vis depuis deux ans avec des gens de votre religion. Je me mets ſans ceſſe en leur pouvoir; je ſuis enfin entré dans votre maiſon, plutôt que ſous les tentes de Netcho & de ſes chrétiens. Je ne vous demande point ſi je

dois aller, ou non, à la cataracte, puisque ma résolution est prise. Vous êtes Musulman, & je suis Chretien : mais ni votre religion, ni la mienne n'ordonnent de faire le mal. Nous convenons tous deux que Dieu, qui m'a conduit jusqu'à présent, peut me conduire jusqu'à la cataracte, & bien plus loin, si dans sa sagesse il n'a pas arrêté le contraire. Je ne vous parle donc que comme à un homme qui connoît le pays, pour que vous me conseilliez la manière de satisfaire ma curiosité avec le moins de danger & le plus de diligence possible; & j'abandonne le reste à la Providence. »

« Eh bien! dit Mahomet, je le veux. Je crois même comme vous, que vous pouvez vous exposer à des accidens que nous ne prévoyons pas, sans courir pour cela un très-grand danger. Guebra Mehedin ne reviendra pas de ce côté-ci, parce qu'en tuant deux hommes, & blessant le fils du Shum Mahomet, il s'est rendu Dimménia (1), & qu'il sait que tous les habitans de ce canton ne sont qu'un. Il n'ignore pas, non plus, que le Shum d'Alata est prêt à le recevoir comme il le mérite. D'ailleurs il redoute le Kasmati Ayabdar, envers lequel il n'a pas moins de torts qu'envers nous, & sûrement il ne s'exposera pas à aller au-devant de lui. »

« Ayabdar, repris-je, a passé, il y a trois jours, le Karoota. » — « Tant mieux! tant mieux! répliqua Mahomet. Ayabdar a la lèpre, & fait tous les ans un voyage, quelquefois même deux, aux sources chaudes de Lebec. Il peut rencontrer Guebra Mehedin; c'est pourquoi celui-ci a raf-

(1) Coupable de notre sang, & sujet à la loi du Talion.

femblé cette foule de bandits qui l'accompagnent. Il eft tout-à-la-fois miférable & prodigue. Il n'y que quinze jours qu'il m'envoya emprunter vingt onces d'or. Vous imaginez bien que je ne les lui ai pas prêtées. Il m'en doit déja affez ; & j'efpere que, pour prix du crime dont ce perfide s'eft rendu coupable envers vous & vos gens, le Ras Michael vous enverra fa tête avant le commencement de l'hiver. »

« Et que penfez-vous de Woodage Afahel ? lui dis-je. — Eh quoi ! répondit Mahomet, ne favez-vous pas que perfonne ne peut vous apprendre sûrement ce qu'il fait ? Woodage Afahel eft fans ceffe à cheval, & ne refte pas un feul jour dans le même endroit. Cependant il ne viendra pas de ce côté du fleuve, parce qu'il fait que quand Michael paffa ici, je lui remis tout l'or que j'avois reçu pour le Roi. Cependant, comme nous ne favons pas combien les chofes peuvent changer de face en une feule nuit, il faut que demain, à la pointe du jour, vous vous faffiez accompagner par fix de vos gens ; je vous en donnerai en outre quatre des miens, avec mon fils. Vous irez à Alata, vous verrez la cataracte ; mais n'allez pas vous y amufer, revenez-vous en tout de fuite : Dieu eft miféricordieux (1). »

Je remerciai mon généreux hôte, & je le congédiai ; mais, après un moment de réflexion, je le rappellai de nouveau. « — Mahomet, lui dis-je, comment ferai-je avec Netcho ? Comment pourrai-je le rejoindre ? J'ai trop peu de monde avec moi pour me hafarder à traverfer feul le pays de Maitsha.

(1) Ullah kerim.

— Dormez en paix, me répondit Mahomet; je ferai ce qu'il faudra pour votre sûreté. Je veux vous apprendre en confidence que l'argent du Roi est encore en mes mains, car il n'étoit pas prêt au passage du Ras. Mon fils, qui avoit été recueillir le reste des impôts, n'est arrivé que ce soir, accablé de fatigue. J'enverrai donc le trésor par Netcho & par mon fils, & je le ferai accompagner par quarante hommes bien armés, qui mourront, s'il le faut, pour vous défendre, & qui sont incapables de fuir comme ces brigands chrétiens. Aussi, dès que vous aurez à craindre quelque péril, jettez-vous au milieu des Mahométans. Je ferai en outre partir avec cette troupe une cinquantaine de soldats, qui s'amusent ici depuis deux jours, & dont la plupart sont des Tigréens de l'armée de Michael. C'est un de ces soldats qui, au moment de votre arrivée, a tiré le coup de fusil, dont vos gens ont été si effrayés. Quand vous reviendrez de la cataracte, toute cette troupe sera prête à passer le Nil : mon fils ne vous quittera pas. Je crains bien que le fleuve ne soit débordé; mais une fois que vous serez à Tsoomwa, vous pouvez être tranquille, & défier Woodage Asahel, qui n'attaque jamais son ennemi, qu'il ne sache bien dans quel état il est, & qui n'osera certainement pas interrompre votre marche. »

J'AI si souvent nommé Woodage Asahel, qu'il est nécessaire que je le fasse connoître. Woodage Asahel étoit un Galla né dans le Damot, de la tribu des Elmanas, ou de celle des Densas, qui, l'une & l'autre, se sont établies dans cette province depuis le regne de Yasous I. Woodage Asahel étoit un des partisans les plus actifs & les plus intrépides de son tems, & avoit juré une invincible haine au

Ras Michael, qui, de fon côté, ne le haïffoit pas moins. Il eft impoffible de concevoir la rapidité avec laquelle Woodage fe portoit d'un lieu à un autre, tantôt à la tête de deux cens cavaliers, tantôt avec la moitié de ce nombre feulement. Il attaquoit fans ceffe à l'improvifte quelques troupes de Michael, foit que l'armée fût en marche, foit qu'elle fût campée; & les premiers coups portés, il difparoiffoit comme l'éclair. Quand il vouloit tenter quelque entreprife importante, il n'avoit qu'à faire avertir fes amis, fes compatriotes, & il étoit sûr d'avoir auffi-tôt une armée, qui fe difperfoit dès qu'elle ne lui étoit plus néceffaire. La premiere chofe que le Ras Michael avoit coutume de demander à fes efpions, c'étoit où avoit été Woodage Afahel? Queftion à laquelle il étoit fouvent difficile de répondre avec certitude.

QUOIQUE Woodage Afahel fût d'une très-haute ftature, l'ufage & l'expérience en avoient fait un cavalier extrêmement agile. Son vifage étoit fort marqué de petite verole & auffi jaune que s'il avoit eu la jauniffe. Il avoit les yeux fixes & hagards, le nez écrafé, la bouche très-grande, le menton long & relevé. Il parloit avec volubilité, mais il parloit peu. Avare, traitre, impitoyable au point que fa cruauté avoit paffé en proverbe. C'étoit le brigand le plus dangereux, l'affaffin le plus feroce, qui défolât l'Abyffinie.

ENCOURAGÉ par les difcours de mon hôte à aller voir la cataracte, & fatigué de toutes mes penfées, je tombai dans un fommeil profond. Le lendemain matin, (1) je fus reveillé par

(1) Le 21 Mai 1770.

Strates, qui d'une chambre voisine de la mienne avoit entendu toute ma conversation avec le Negadé Ras Mahomet, & qui croyoit qu'il n'y avoit plus de sureté pour nous que dans le camp du Roi. Je ne veux point répeter ici ses sages argumens contre le projet d'aller visiter la grande cataracte d'Alata. Ils étoient trop tardifs, & j'y fis peu d'attention.

Après avoir pris du caffé, je montai à cheval avec cinq de mes gens, tous jeunes, vigoureux, braves & armés de bonnes lances. Bientot je fus joint par un fils de Mahomet montant un très-bon cheval & armé d'un mousquet & de deux pistolets, qu'il portoit à sa ceinture. Ce jeune-homme avoit avec lui quatre domestiques, gens robustes, ayant chacun un fusil, des pistolets à la ceinture & un sabre en bandouliere, & étant montés sur des mulets plus légers & plus vigoureux que des chevaux ordinaires. Nous prîmes tous ensemble le galop, & bientôt nous eûmes perdu Dara de vue. Cependant quoique nous allassions vite, nous gardions de l'ordre dans notre marche. Nous trouvâmes bientôt un pays pierreux & montueux, couvert d'arbres, dont la plupart m'étoient inconnus, mais tous d'une grande beauté & portant des fleurs aussi variées par leurs couleurs que par leurs formes. Quelques-uns étoient chargés de fruits, & d'autres avoient à la fois des fruits & des fleurs. Je fus veritablement affligé de ne pouvoir m'arrêter pour observer ces magnifiques arbres. Mais la distance de la cataracte ne nous étoit pas trop connue; & la cataracte étoit le seul objet de notre voyage.

Au bout de la plaine nous trouvâmes une riviere rapide, qui prenant sa source dans les monts du Begemder, passe à

Alata & se jette dans le Nil au dessous de la cataracte. On me dit que cette riviere s'appelloit Mariam Ohha. Un peu au-dela, s'éleve Alata, sur le penchant d'une montagne couverte d'arbres, mais où l'on voit pourtant en quelques endroits, les rochers paroître à travers la verdure. Alata est un village très-considérable, au midi & à l'occident duquel il y en a plusieurs autres petits. Mahomet, qui nous servoit de guide, se rendit soudain chez le Shum, pour le prévenir & empecher qu'il ne fût allarmé de l'approche de notre troupe. Mais la précaution fut inutile, on nous avoit apperçus de loin, & Mahomet & ses domestiques avoient été reconnus. Tous les habitants du village s'empresserent de venir autour de notre cavalcade, pour nous faire des honnêtetés. Je saluai le Shum en Arabe, sa langue maternelle; & il n'en fallut pas davantage pour que nous fussions bientôt bons amis.

Nous entendions depuis long-tems le bruit de la cataracte, ce qui redoubloit le desir que j'avois de la voir. Je résolus de ne point entrer dans la maison du Shum pour me rafraîchir, car je partageois dejà les craintes de Strates, & toutes les instances qu'on me fit furent inutiles. Je fus pourtant obligé, ainsi que mes compagnons de voyage, de laisser repaître mes chevaux.

Tandis que je grimpois la montagne, dans un endroit rempli de halliers, pour gagner le sentier qui conduisoit à la porte du Shum, un des domestiques de Mahomet, vêtu d'une robe d'Arabe & coëffé d'un turban à raies blanches & vertes, conduisoit mon cheval par la bride, quand tout-à-

coup je l'entendis s'écrier en Arabe : » Bon-dieu! quoi! vous » ici? bon-dieu! quoi! vous ici? » — Je lui demandai si c'étoit à moi qu'il parloit & pourquoi il s'étonnoit de me voir là? — » Quoi! reprit-il, vous ne me connoissez pas? » — Je lui repondis que non. — » Je vous ai parlé plusieurs fois à Jidda, me dit-il. Je vous ai vu souvent avec le capitaine Price, le capitaine Scott, le maure Yasine, & Mahomet Gibberti. C'est moi qui vous portai de la Mecque les lettres de Metical Aga, & j'aurois fait avec vous le voyage de Masuah, si vous y étiez allé en droite ligne, au lieu de prendre la route de l'Yemen. J'étois à bord du *Lion*, avec l'Indien Nokeda (1), quand votre petit navire, chargé de voiles, passa avec tant de rapidité au milieu des vaisseaux anglois, qui tous le saluerent d'une décharge de leurs canons. Je me souviens que chacun disoit alors : voilà un pauvre homme, qui se hâte beaucoup pour aller se faire égorger chez les sauvages habitans de l'Habesh; car, vraiment, nous croyions que cela vous arriveroit ». —— Mon Arabe conclut son discours en s'écriant : « Buvez! de bon cœur! Anglois! Très-bon! god damm! buvez! »

Pendant ce tems nous joignions le Shum & le reste de sa troupe. L'Arabe se mit à répéter les mêmes mots, en élevant la voix avec transport; & moi je réfléchissois combien il étoit honteux pour nous de répéter si souvent ces expressions indécentes, qu'elles étoient retenues par des gens qui ne savoient pas un seul autre mot de la langue angloise.

(1) C'est le nom que donnent les Arabes au Capitaine d'un bâtiment de leur pays.

LE

Le Shum & nos compagnons de voyage furent tous également étonnés de voir l'Arabe, qui, avec des transports qu'on pouvoit prendre pour de la colere, prononçoit des mots qu'ils ne comprenoient pas. Il se mit alors à crier plus fort, en secouant sa corne devant le Shum son maître : buvez ! très-bon ! Anglois ! Le Shum étoit un homme grave & posé. « Je crois, dit-il, qu'Ali est devenu fou. Qui est-ce qui » peut comprendre ce qu'il veut dire? » « —Moi, répon- » dis-je; & je vous l'expliquerai bientôt. Ali est une de mes » anciennes connoissances. Il parle anglois. Faites-nous » donner, je vous prie, un morceau à manger ».

Nos chevaux ne tarderent pas à être prêts. On nous servit du pain, du beurre & du miel. Ali n'eut pas besoin de demander à boire ; car on nous en porta largement. Mais je me dépêchai de remonter à cheval, songeant que chaque minute que je passois là pouvoit être mieux employée à la cataracte. Nos guides commencerent par nous mener droit au pont, qui n'est que d'une seule arche d'environ vingt-cinq pieds. Les bouts sont très-solidement appuyés sur un roc vif. Malgré cela on voit à côté quelques fragmens du parapet, &, dans le pont même, certains endroits qui annoncent qu'on a souvent tenté de le détruire, & qu'on y a fait beaucoup de réparations. Ce pont est extrêmement commode. Le Nil se trouve en cet endroit resserré entre deux rochers, qu'il a creusés très-profondément, & son cours est impétueux & bruyant. On m'assura que les crocodiles ne venoient jamais jusques-là.

Après avoir examiné le pont, nous remontâmes environ

un demi-mille pour nous rendre à la cataracte. Les bords du fleuve font remplis d'arbres & d'arbuftes, de la même efpece de ceux que nous avions vus près de Dara, & pour le moins auffi beaux.

La cataracte offrit à nos regards un des plus beaux fpectacles que j'aie jamais vu. Les Miffionnaires Jéfuites ont pourtant un peu exagéré, en difant qu'elle avoit cinquante pieds de chûte. Il n'eft pas aifé de la mefurer au jufte : mais ayant pris avec des bâtons la hauteur du roc, autant qu'il nous fût poffible de la prendre, je crus trouver à peu près quarante pieds. Le Nil, confidérablement groffi par les pluies, formoit en tombant une nappe d'un pied d'épaiffeur au moins, fur plus d'un demi-mille de large; & il faifoit tant de bruit, que j'en fus prefque tout auffi étourdi que fi j'avois eu des vertiges. Un épais brouillard couvroit la cataracte, & s'élevoit au loin en fuivant le cours du fleuve à travers les arbres. Quoiqu'augmentées par les pluies, les eaux confervoient toute leur limpidité; & en tombant dans un vafte baffin de rocher, elles fe divifoient en divers flots oppofés, dont une partie revenoit en arrière avec fureur, & après avoir frappé les bords du roc, contournoit le baffin & alloit fe mêler, en bouillonnant, aux courans écumeux du fleuve.

Le Jéfuite Jérôme Lobo prétend qu'il s'eft mis au-deffous de l'arc que forme le Nil en fe précipitant. Il raconte que non-feulement il s'y eft affis avec tranquillité, mais qu'en regardant à travers la maffe d'eau qui tomboit, il a vu la lumiere divifée comme par un prifme en une infinité de

cercles nuancés comme celui de l'arc-en-ciel. Mais j'ose, sans balancer, assurer que c'est un mensonge. Le bassin, qui reçoit la cascade, est, comme je l'ai dit, fort profond, & l'eau y est extrêmement agitée. Or, en supposant même qu'il y eût au milieu de ce bassin une élévation où l'on pût s'asseoir, il seroit impossible à un homme de s'y rendre. Quand j'allai voir la cataracte, j'étois robuste, j'étois dans toute la vigueur de l'âge, & exercé à nager dès l'enfance; malgré cela je suis bien sûr qu'il eût été au-dessus de mes forces d'atteindre l'endroit où Lobo dit s'être assis. Cependant, si ce Jésuite avoit été réellement où son imagination l'a placé, il auroit fallu qu'il eût assurément plus de courage, plus de fermeté qu'on n'est habitué à en avoir dans l'indolence d'une vie monastique, pour pouvoir philosopher & faire des observations sur les effets de l'optique, quand non-seulement tous les objets agités autour de lui auroient été capables de l'éblouir, mais que le seul bruit de la cascade, semblable au bruit du tonnerre, en ébranlant le rocher jusqu'en ses fondemens, auroit occasionné une si forte commotion à tous ses nerfs, qu'il eût couru risque d'en perdre l'ouie.

La vue de cette cascade me parut si magnifique, si imposante, que quand je vivrois plusieurs siecles, elle ne s'effaceroit point de ma mémoire. Elle me plongea d'abord dans une sorte de stupeur & dans l'oubli total de ce qui m'environnoit, & de moi-même. La nature ne peut offrir rien de plus frappant aux regards d'un mortel; & les mensonges d'un fanatique ignorant & grossier n'empêchent pas que ce ne soit un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de la création.

Je fus retiré de la rêverie profonde où j'étois tombé par Mahomet, & par l'Arabe de Jidda, qui se mit à me faire cent questions impertinentes. C'est alors que j'essayai de mesurer la hauteur de la cascade, qui est, je crois, telle que je l'ai déja dit (1). Mais j'avoue que je n'ai jamais moins été en état de faire quelque chose avec précision. Mon imagination étoit domptée par la vue de la cascade; & tant que je la contemplai, je fus presque hors de moi-même. Il me sembloit que l'équilibre des élémens étoit rompu, & que la masse énorme d'eau qui se précipitoit à grand bruit, alloit engloutir le globe terrestre.

Il étoit une heure & demie après midi. Le tems étoit très-beau, quoique nous eussions déja eu un peu de pluie, & que nous fussions menacés d'en avoir davantage dans la soirée. Je refusai de retourner à Alata avec le Shum, qui m'y engageoit beaucoup. Il nous donna même une raison qu'il crut être déterminante. Il nous dit qu'il avoit besoin d'envoyer au Roi l'argent du tribut de son canton, & qu'il feroit prêt à nous le confier le lendemain matin, aussi à bonne heure que nous le voudrions.

Le seul mot de lendemain me rappella tous mes engagemens & les dangers auxquels j'étois exposé, & je refusai le Shum avec un peu de mauvaise humeur. Bientôt après, je sus qu'il avoit fait ses arrangemens avec mon guide Mahomet. Mais je fus inébranlable dans ma résolution. Et, comme je venois de prendre congé du Shum, je fus joint

(1) D'environ 40 pieds.

par Seïde, ſon fils aîné, & par mon ami l'Arabe de Jidda. Ils étoient l'un & l'autre montés ſur de bonnes mules, & accompagnés de deux domeſtiques à pied. Seïde me dit que ſon pere ne pouvoit pas nous donner plus de monde, parce que tous les habitans d'Alata, & du voiſinage, ſe propoſoient d'aller ſurprendre Guebra Mehedin à la premiere occaſion favorable.

QUOIQUE nous fiſſions beaucoup de diligence, nous n'arrivâmes à Alata qu'à cinq heures & demie. Netcho n'en avoit pas bougé; & Mahomet lui avoit donné une ſeconde vache, dont tous les ſoldats & les voyageurs eurent leur part. Je crois que Mahomet leur avoit perſuadé, par amitié pour moi, qu'il étoit néceſſaire qu'ils ſe chargeaſſent du tribut que le Shum d'Alata envoyoit au Roi : d'ailleurs, Netcho ſavoit fort bien que tous ceux qui portoient de l'argent au Ras Michael étoient sûrs d'en être bien reçus; & quoiqu'il eût envie de joindre l'armée du Roi, rien ne l'obligeoit à ſe hâter beaucoup.

JE trouvai, à mon arrivée, Strates, habillé de pied à cap, & je lui fis préſent de la ceinture que je lui avois promiſe. Il affecta de paroître bleſſé de ce que je ne l'avois pas pris avec moi en allant à la cataracte. Cependant, à ſouper, je lui demandai, pour la premiere fois, des détails ſur la maniere dont il avoit été dépouillé par Guebra-Mehedin.— « Sûrement, Strates, lui dis-je, vous avez été autrefois lié d'amitié avec cet Abyſſinien? Je me ſouviens d'avoir dîné pluſieurs fois avec vous & avec lui chez Engedan, & je vous ai vus ſouvent enſemble à Gondar. — « A Gondar!

répondit-il ; il y a quatorze ans que je connois Guebra-Mehedin : je l'ai vu enfant chez le Bacha Eusebe son pere, & chez le Kasmati Esthé son oncle : il venoit jouer avec nous, il a été un de nos camarades les plus affidés, quoiqu'il n'ait pas encore vingt-six ans.

» Nous traversions la plaine au-dessous de Dara, poursuivit Strates, & ne nous souciant pas d'entrer, sans vous, dans la ville, nous nous assîmes à l'ombre d'un grand daroo pour nous reposer & vous attendre. Nous étions sur une petite éminence, & il nous fut aisé d'appercevoir un assez grand nombre de chevaux dans un endroit du lit de la riviere, où l'eau n'a point de courant. Ces chevaux gagnerent le rivage, & les gens à qui ils appartenoient, les eurent bientôt montés. Je devinai, tout de suite, que celui qui avoit une espece de bandeau rouge autour de la tête, étoit Guebra-Mehedin ; & tout-à-coup je vis sortir, d'une espece de trou qui étoit auprès de nous, huit ou dix hommes nuds, & armés de lances & de boucliers. Etonné, comme vous pouvez l'imaginer, à la vue de ces gens-là, que je pris pour des voleurs, je mis un genou en terre, & je leur présentai le bout de mon mousquet : aussi-tôt ils prirent tous la fuite, & se jeterent à plat ventre dans leur trou : ils firent bien, car j'allois les poivrer de la bonne maniere. »

« Certes, dis-je, il n'y a pas de doute à cela. » = « Oh ! reprit Strates, vous pouvez plaisanter tant qu'il vous plaira ; mais en me retournant, je vis, auprès de moi, Confu & Guebra-Mehedin, l'un coëffé de blanc, & l'autre de rouge... Oh ! oh ! l'ami, me dit Guebra-Mehedin en me tendant la

main d'une maniere gaie & amicale, où eſt-ce donc que vous allez ? — Je poſai ſoudain mon fuſil, & je m'avançai pour lui baiſer la main. Vous ſavez que ce ſont les neveux de la Reine, & je me figurai tout de ſuite que ſi leur maiſon étoit peu éloignée de là, ils pourroient nous accueillir, & nous bien régaler ; mais pendant que j'étois auprès des maîtres, je vis un de leurs domeſtiques qui relevoit mon mouſquet d'un air craintif, & d'autres perſonnes s'emparerent auſſi-tôt des mulets, & de tout notre bagage. Je demandai à Guebra-Mehedin ce que cela ſignifioit ? Il me répondit, par haſard ſans doute, *Ente*, au lieu d'*Entow*, comme vous ſavez qu'on dit quand on parle à des perſonnes qui méritent de la conſidération. Il fit plus : il me donna auſſi-tôt un coup de fouet ſur le viſage. Un de ſes gens ſe ſaiſit de votre épée, que je portois en bandouliere; & il m'auroit, ſans doute, étranglé avec le ceinturon, ſi je n'étois pas tombé à la renverſe. Quand je fus à terre, on ſe mit à me dépouiller; & je fus, en un inſtant, auſſi nud que lorſque je ſortis du ventre de ma mere; on ne me laiſſa abſolument rien que le bonnet de coton que vous m'avez vu ſur la tête. Un grand drôle de Negre tira ſon coutelas, & propoſa de me faire une opération qui me fait encore frémir toutes les fois que j'y penſe. Certes, je ne ſais pas ce qui ſeroit arrivé, ſi Confu n'avoit dit, avec un air de mépris: fi! c'eſt un blanc, qui n'eſt pas ſeulement digne d'une ſcarification. — Voyons, voyons où eſt ſon maître, reprit Guebra-Mehedin : il doit, à cette heure, avoir paſſé le Gomara : il a toujours beaucoup d'or qu'il reçoit du Roi & de l'Iteghé; d'ailleurs, c'eſt un Franc; & à ce titre ſeul, ce ſeroit un péché que de l'épargner ».

« ILS se mirent alors à galopper dans la plaine. Je vis paroître de toutes parts des cavaliers, qui venoient se joindre à ces brigands; & tous ceux qui passoient à côté de moi me détachoient quelque coup. Aucun d'eux, à la vérité, ne me fit grand mal : mais n'importe, je puis avoir mon tour. Nous verrons, quelqu'un de ces jours, quelle figure Guebra Mehedin fera devant l'Iteghé, ou, ce qui vaut encore mieux, devant le Ras Michael ».

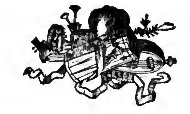
« NON, vous ne verrez jamais cela, interrompit le Negadé Ras Mahomet, qui entroit en ce moment : il y a un homme devant la porte qui vient de m'apprendre que Guebra Mehedin est mort, ou du moins prêt à mourir. Un coup de fusil, tiré par l'un de vous au passage du Gomara, lui fracassa l'os de la joue. Le lendemain, il fut informé que le Kasmati Ayabdar alloit aux sources chaudes de Lebec, accompagné seulement de quelques domestiques; & le diable, qui ne le quitte jamais, lui suscita d'aller, tout blessé qu'il étoit, attaquer Ayabdar. Mais celui-ci, qui avoit à sa suite une troupe de braves soldats, tailla en pieces les gens de Guebra Mehedin; & Tecla Georgis, écuyer d'Ayabdar, en étant venu aux mains avec Mehedin lui même, lui assena sur le crâne un grand coup de coutelas, qui le renversa dans la poussiere. Cependant on l'a depuis ramassé & porté dans une Eglise voisine; & l'on assure qu'il n'y a plus d'espoir pour sa vie ».

STRATÈS ne put pas y tenir plus long-tems. Il s'élança de sa chaise, & se mit à sauter & à danser comme s'il eût été fou. Tantôt il chantoit des chansons grecques, tantôt il vomissoit

vomissoit un torrent de malédictions contre Guebra Mehedin, dans l'espoir qu'elles l'atteindroient dans l'autre monde.

Pour moi, j'éprouvai des sentimens tout opposés. En considérant que Guebra Mehedin étoit neveu de l'Iteghé, j'aurois mieux aimé qu'il vécût, que non pas qu'on pût dire qu'il étoit mort après avoir reçu de ma main sa premiere blessure.





CHAPITRE V.

Passage du Nil & halte à Tsoomwa. — Arrivée à Derdera. — Allarme à l'approche de l'armée royale. — Arrivée au camp du Roi à Karcagna.

TOUS également satisfaits de nous remettre en route, nous partîmes de Dara le 22 Mai, à six heures du matin. Nous montâmes d'abord quelques collines, qui, comme celles que nous avions vues la veille, étoient couvertes d'arbres & d'arbustes inconnus, mais d'une extrême beauté, & dont les fleurs exhaloient un parfum exquis. Après avoir fait trois milles, nous arrivâmes au sommet de la montagne la plus élevée, & nous jouîmes à notre aise de la vue du lac Tzana. Il faut observer qu'à mesure que nous avions monté, nous avions trouvé le sol plus aride, & bien moins agréable.

Nous descendîmes par un sentier, qui conduisoit vers le gué du Nil Tout cet endroit paroissoit avoir été couvert de halliers : mais l'armée les avoit écrasés & détruits; & la terre avoit été tellement foulée, que la pente en étoit devenue extrêmement glissante. Nous connûmes là l'avantage d'avoir avec nous les gens de Mahomet. Trois d'entr'eux entrerent dans le fleuve, en se tenant par la main, & sondant à chaque pas avec le bout de leurs lances la profondeur du gué. Le Nil étoit fort haut, & de cinquante pas plus large que du côté de la cataracte, où j'étois allé la veille.

Mais le fond étoit uni de chaque côté, quoiqu'il y eût par-ci par-là quelques pierres noires qui embarrassoient le passage; & dans le milieu, où il y avoit beaucoup plus de profondeur, le courant étoit peu rapide, & tout nous annonçoit que nos chevaux pourroient le traverser aisément à la nage. J'avoue que les grosses pierres glissantes, qui étoient au fond, m'effrayoient; car si on étoit tombé entre ces pierres, on se seroit inévitablement noyé; & mon cheval étoit ferré, ce qui n'est pas d'usage en Abyssinie. Je résolus donc de me jetter à la nage, dès que je ne trouverois plus le fond uni; je fis un paquet de mes hardes, que je donnai à porter à un domestique; & il les mit sur sa tête, pour ne pas les mouiller. En entrant dans l'eau, je la trouvai extrêmement froide. Mahomet alloit à côté de moi sur sa mule., tantôt marchant, tantôt nageant. J'essayai de sonder l'eau du côté du lac; mais je la trouvai bien plus profonde. Alors je me retournai, & ne voulant pas faire des tentatives dangereuses, je m'élançai & nageai jusqu'au rivage, rassuré par la certitude que j'avois de ne point voir des crocodiles au-dessus de la cataracte.

Nos chevaux, nos mulets traverserent aisément le fleuve; & nos gens les eurent bientôt suivis; de sorte qu'à midi tout fut de l'autre bord. Beaucoup de femmes, qui alloient joindre l'armée, passerent à la nage, en tenant la queue des chevaux, qui étoient un peu fatigués du passage, à cause de la profondeur des équorres, & de la difficulté qu'ils avoient à remonter sur le rivage. Je crus que nous ne devions pas tenter ce jour-là de gagner Tsoomwa : mais l'avis général l'emporta sur le mien. Tsoomwa est à douze milles du gué du Nil, & nous y arrivâmes à trois heures, ce qui fut très-heureux pour nous;

car à peine eûmes-nous achevé de planter nos tentes, que nous fûmes assaillis par le plus violent orage. Le vent souffloit, le tonnerre grondoit d'une maniere épouvantable, & la pluie tomboit en abondance. Ma tente étoit dans un endroit assez plane, adossée à la montagne & à l'abri du vent; mais l'eau, qui forma bientôt un torrent, m'auroit inondé, si je ne m'étois hâté de lui opposer une digue, & d'en détourner le cours.

Quoiqu'il y eut à Tsoomwa une maison appartenante à Powussen, & bâtie par son pere, le Ras Michael n'avoit rien brûlé dans cette ville. Il est vrai que Powussen, continuant à dissimuler, avoit envoyé plusieurs sacs de farine pour l'usage du Roi, du Ras, & de l'armée.

Des bords du Nil à Tsoomwa, nous n'avions trouvé qu'une campagne abandonnée. Les maisons étoient désertes, les champs dévastés & foulés par le passage de l'armée, & les pâturages sans aucune espece de bétail. Tout ce qui avoit eu la force de marcher s'étoit empressé de fuir devant le terrible Michael; & quoique le sang & le feu n'eussent point signalé son passage dans ce canton, un silence morne & profond y régnoit au loin. Nous eûmes soin de faire bonne garde toute la nuit au milieu de cette sombre solitude. Comme j'étois le moins fatigué de la troupe, je choisis l'heure de minuit pour celle de ma faction. Netcho avoit placé à environ un quart de mille de chaque côté de nos tentes, des sentinelles armées de fusils, pour nous avertir en cas d'alarme.

A trois heures du matin nous entendîmes tirer un coup de

fusil du côté du chemin du fleuve. Nous fûmes en un moment tous fur pied : mais nous n'eûmes pas le tems de nous inquiéter beaucoup ; car nous vîmes prefqu'auffi-tôt paroître Adigo, non le Shum de Karoota, dont j'ai parlé plus haut, & qui s'étoit féparé de nous au paffage de la riviere de Gomara, mais un autre Adigo, jeune homme de la plus grande efpérance, né d'une des premieres familles du Begemder, l'un des Chambellans du Roi, & conféquemment mon collegue. Il menoit au Roi quatre chevaux, dont un fe noya, ou plutôt s'étrangla en paffant le Nil, près de l'endroit où le fleuve fort du Lac. Deux ferviteurs du Roi perirent auffi en cette occafion. Adigo avoit fait beaucoup de diligence ; il nous répéta les détails de la confpiration du Gouverneur du Begemder, tels qu'on nous les avoit déja appris. Le Grec Sebaftos, vieillard âgé de près de foixante-dix ans, & cuifinier du Roi, accompagnoit Adigo, & étoit tombé malade de fatigue. Adigo nous pria de le garder avec nous ; & s'étant rafraîchi lui-même, il fe hâta de reprendre fa route pour fe rendre au camp du Roi.

Le 24, nous nous remîmes en chemin comme à notre ordinaire, dès que le foleil commença à être chaud. Nous marchions droit au midi, dans une plaine très-unie, où les eaux de la pluie avoient formé divers étangs, & qui fembloit ne devoir bientôt plus faire qu'un grand lac. Nous n'avions encore perdu aucuns de nos animaux de charge : mais nous étions alors fi embarraffés par les courans d'eau, les ruiffeaux, les fondrieres, que nous défefpérions de pouvoir conduire un feul mulet au camp. Les chevaux & les bêtes de fomme de l'armée avoient abfolument dégradé les gués où

ils avoient paſſé. Nous voyions de tous côtés des mulets morts dans le chemin, des maiſons entiérement ruinées; d'autres où le feu étoit encore, & qui fumoient comme des fourneaux à briques ou à charbon. C'étoit la ſaiſon où l'avoine devoit être haute; & on en avoit brûlé pluſieurs champs de plus de cent acres chacun. L'herbe ſauvage même n'avoit pas été épargnée; pas un ſeul être vivant n'étoit reſté dans cette plaine féconde, & naguère ſi bien peuplée: tout y portoit l'empreinte du paſſage déſolateur de l'impitoyable Ras. Là, comme entre le Nil & Tſoomwa, le ſilence lugubre qui regnoit, n'étoit interrompu que par les éclairs du tonnerre, & par le bruit des torrens paſſagers qui tomboient des montagnes à la ſuite des orages, & qui ne duroient jamais plus d'une heure.

Le trouble & la terreur précèdent l'avant-garde,
Et le deuil & la mort ſont au loin ſur ſes pas.

Au milieu de ce ſombre ſilence & de cette vaſte ſcène de déſolation, je me rappellai la maniere ſublime dont M. Gray a peint le paſſage d'une armée, commandée par un Général tel que le Ras Michael.

Quand nous fûmes à Derdera, nous remarquâmes d'autant mieux l'Egliſe de ſaint Michel, que c'étoit le ſeul édifice que le Ras eût épargné, parce qu'il étoit dédié à ſon patron. Nous nous y logeâmes; car il étoit tombé beaucoup de pluie dans la nuit, & les prêtres avoient tous pris la fuite, ou avoient été égorgés. Le ſoir le tems s'éclaircit, & nous vîmes aiſément la montagne de Samſeen,

En partant de l'Egliſe de ſaint Michel à Derdera, nous devions nous rendre à Karcagna, petit village ſitué ſur les

bords du Jemma, à environ deux mille de la montagne de Samſeen. Nous ſavions que le Roi devoit brûler ce village, & nous nous attendions à chaque inſtant à voir des nuages de fumée qui nous annonceroient ſon incendie : mais le ciel reſta très-pur ; & cela nous ſurprit d'autant plus, qu'on avoit eu du tems de reſte pour mettre le feu au village, & que nous n'ignorions point combien ſon armée étoit prompte à exécuter de pareils ordres. J'ai déja dit qu'à meſure que nous avancions, nous trouvions beaucoup de mulets & de chevaux morts. Des troupes d'hyenes étoient occupées à dévorer les carcaſſes de ces animaux. Elles les quittoient à peine un inſtant pendant que nous paſſions auprès, & elles ſembloient nous témoigner, en grinçant les dents, combien elles auroient voulu que nous deviniſſions auſſi leur proie.

Depuis que j'avois paſſé le Nil, je me ſentois plus triſte & plus abattu qu'à l'ordinaire. Mon eſprit étoit tombé dans un accablement inconcevable ; & cependant il ne m'étoit arrivé rien de fâcheux. Le ſoir, quand je fus au lit, ma triſteſſe ne fit qu'augmenter. Je ſongeai à la témérité, à l'imprudence que j'avois eue de m'expoſer à tant de dangers, ſans néceſſité ; au peu d'eſpoir que j'avois d'y échapper, ou du moins, ſi je devois perdre la vie, de pouvoir m'aſſurer que ma patrie & mes amis recevroient ce que j'avois déja écrit de mon voyage ; enfin à la préſomption condamnable, qui m'avoit fait longtems eſpérer que je ſerois le ſeul qui pourroit réuſſir dans une entrepriſe où tant d'autres avoient échoué. Toutes ces réflexions m'accabloient à la fois ; & lorſqu'enfin la fatigue me faiſoit tomber à demi dans les bras du ſommeil, j'éprouvois ce ſentiment affreux, auquel on donne le nom d'horreur, qui

m'avoit été jufqu'alors étranger, & qui, je puis le dire, me jetta dans l'état le plus pénible, où l'ame humaine puiffe être plongée.

IMPATIENT de tant fouffrir, je fautai de mon lit, & j'allai me promener devant ma tente, où le grand air eut bientôt achevé de me réveiller & de me rendre toute ma force & mon courage. Un calme profond regnoit autour de moi; & j'apperçus plufieurs feux, mais bien plus bas, bien plus à ma droite, que je ne les croyois devoir être, ce qui me fit penfer que je m'étois trompé fur la fituation du village de Karcagna. Il étoit à peu près quatre heures du matin (1); & comme je défirois rejoindre le Roi ce jour-là, j'appellai mes compagnons de voyage, qui tous étoient plongés dans un fommeil tranquille. Nous nous mîmes foudain en marche, & au lever du foleil nous étions déjà à trois ou quatre milles de Derdera. Il étoit tombé un peu de pluie pendant la nuit, de forte que nous ne trouvâmes guère de torrens fur notre route: mais le chemin étoit gliffant & difficile; & la terre avoit tellement été foulée par les pieds des foldats, qu'elle étoit comme de la pâte.

A fept heures du matin, nous entrâmes dans la vafte plaine du Maitsha, & nous nous éloignâmes des bords du Lac. Là tout le terrein nous parut avoir été en culture, & on auroit dû y recueillir fans doute une abondante moiffon: mais tout avoit été ravagé ou coupé pour fervir de fourrage aux chevaux de l'armée, & on n'y voyoit plus un feul épi. Nous commençâmes

(1) 25 Mai 1770.

mençames alors à rencontrer en chemin quelques hommes, qui, à la vérité, n'étoient que les traineurs de l'armée. Ils marchoient par partis de trois ou quatre à-la-fois; & ils cherchoient avec soin dans tous les halliers, & sur les bords des rivieres, les malheureux paysans qui pouvoient s'y être cachés. Ils en avoient déja trouvé beaucoup. Plusieurs d'entre eux emmenoient des femmes, des filles, des enfans, qu'ils réduisoient en captivité, quoique chrétiens comme eux, & qu'ils se proposoient de vendre aux Turcs à très-bon marché.

Un peu avant neuf heures, nous entendîmes tirer un coup de fusil; ce qui nous fit grand plaisir, parce que nous crûmes que l'armée ne pouvoit pas être loin. Au bout de quelques minutes, on tira encore quelques coups, & avant un quart d'heure on fit une décharge générale de droite à gauche. Le silence succéda à ce bruit : mais bientôt le feu recommença avec plus de vivacité. Nous fûmes d'avis différens sur la cause de ces décharges.

Netcho pensoit que Woodage Asahel étoit descendu de la montagne de Samseen, & avoit attaqué Michael pour l'empêcher de brûler Karcagna, & que Fasil avoit renforcé la troupe de Woodage, afin qu'il fût en état de retarder l'armée royale. Mais moi, qui avois été informé le matin par le Chambellan Adigo, qu'il étoit arrivé à Gondar des nouvelles, par lesquelles on annonçoit que Fasil avoit quitté son camp de Buré, & que Gusho & Powussen avoient choisi Derdera, pour y bloquer Michael avec l'arriere-garde de l'armée, je pensai que c'étoit Fasil lui-même, qui, fidèle à ses desseins,

avoit passé le Nil à Goutto, & attaquoit le Ras; avant qu'il eût le tems de brûler Samseen. Enfin, nous convînmes que nos opinions étoient également vraisemblables, & que Fasil & Woodage Asahel pouvoient fondre tous deux à-la-fois sur l'armée du Roi.

Le feu continuoit toujours, & quoiqu'il fût un peu moins vif, il sembloit se rapprocher de nous, signe presque certain que l'armée royale étoit battue, & faisoit retraite. Nous montâmes à cheval pour être prêts à combattre. Cependant nous ne pouvions guère concevoir que le Ras Michael se laissât battre si aisément par Fasil.

Nous n'eûmes pas beaucoup avancé dans la plaine, que nous découvrîmes, avec non moins de plaisir que d'étonnement, les ennemis auxquels on donnoit la chasse. C'étoit une multitude de daims, de buffles, de sangliers, & d'autres animaux, que la marche de l'armée avoit effrayés, & qui fuyoient en troupe. Le pays étoit couvert d'avoine sauvage & de halliers, & presque entiérement désert, depuis plus d'un an qu'on en avoit brûlé les villages; de sorte que les hommes y avoient été remplacés par ces bêtes féroces. Quand l'armée dirigea sa marche à gauche vers Karcagna, le silence qui regnoit de l'autre côté où le Nil fait un demi cercle, fut cause que tous les animaux s'y rendirent, en laissant le Jemma débordé derriere eux. Mais l'armée, au lieu de continuer à aller vers Samseen, au sud quart d'est, avoit tourné du côté du nord-d'ouest, en face de Gondar, & avoit rencontré ces innombrables troupeaux de bêtes sauvages, qui, renfermées entre le Nil, le Jemma & le Lac, ne pou-

voient ſortir de là que par le même chemin qu'elles y étoient venues. Epouvantées alors du nombre d'hommes qu'elles voyoient de tous côtés, elles tomberent en grand nombre ſous les coups des ſoldats, qui, enchantés de pouvoir ſi aiſément ſe procurer de la viande, tuerent tout ce qu'ils pûrent approcher. Cette chaſſe dura environ une heure. Un grand troupeau de cerfs vint en fuyant droit à nous. Ils avoient l'air ſi effarouché, qu'ils ſembloient vouloir nous paſſer deſſus. Quelques-uns traverſerent même notre troupe, & le reſte prit ſa courſe vers la plaine.

Le Roi & le Ras Michael furent dans la plus grande inquiétude. Le bruit ſe répandit que Woodage Aſahel attaquoit le côté de l'armée où l'on entendoit les coups de fuſil, & la terreur & le déſordre s'emparerent de tous les ſoldats, qui étoient près de l'endroit où ils croyoient que l'engagement avoit lieu. Cependant le feu continuoit; les balles ſiffloient de tous côtés. Il y eut beaucoup d'hommes & de chevaux bleſſés, & quelques-uns de tués; & le Ras Michael, à la porte de ſa tente, criant, jurant, menaçant & arrachant de colere ſes cheveux gris, fut pendant quelques minutes ſans pouvoir ſe faire obéir.

Dans le même inſtant nous nous approchions; & le Kaſmati Netcho, dont le Fit Auraris venoit de ſe replier ſur nous, donna ordre de battre ſes timbales avant d'arriver en préſence du Roi. Ce bruit occaſionna dans l'armée une nouvelle épouvante. On crut que nous étions les Fits Auraris de Powuſſen & de Gusho, & que ces deux Généraux ne

tarderoient pas à paroître pour exécuter leur projet de réunion avec Fasil. Le Roi donna soudain ordre de dresser sa tente, d'y plânter son étendard, & de battre ses timbales, pour donner le signal de camper. Aussi-tôt le feu cessa. Malgré cela, la plus grande partie de l'armée resta long-tems, sans vouloir croire que Woodage Asahel n'eût pas attaqué ce jour-là. Mais heureusement que ce partisan, qui peut-être étoit fort près de nous, ne profita pas de cette occasion. Je suis convaincu que, s'il avoit paru du côté de Samfeen, avec cinq cens chevaux seulement, toute l'armée royale eût pris la suite, sans faire la moindre résistance.

Je venois de me séparer du Kasmati Netcho, & je marchois droit à la tente du Roi, quand je fus abordé par un esclave de Kefla Yasous, Officier expérimenté, & brave à l'excès; mais plein de douceur & d'humanité, & celui de toute l'armée qui avoit sans contredit le plus d'esprit & de politesse. Il avoit commandé ce jour-là l'arriere-garde; & il me faisoit prier de venir le trouver seul, ou de lui envoyer un des Grecs de ma suite. Je le promis; & après avoir répondu à la plupart des questions qu'il avoit chargé son esclave de me faire, j'allai rejoindre Strates & Sebastos qui s'étoient trouvés un peu incommodés en chemin.

J'eus bientôt rencontré ces deux Grecs : mais quelle fut ma surprise, quand je les vis tous deux à terre ! Strates avoit une large blessure sur le front, & couvroit la terre de son sang, en se plaignant en grec que sa jambe étoit cassée. Il tenoit en même tems ses deux mains jointes sur son genou, sans paroître songer à la blessure qu'il avoit à la tête; de sorte

que, quoique cette bleſſure me ſemblât très-dangereuſe, je crus que ſa jambe étoit encore en plus mauvais état.

POUR Sebaſtos, il étoit étendu tout de ſon long ſur la terre, ne prononçant preſque pas une ſeule parole, & ſoupirant profondément. Je lui demandai ce qu'il avoit à ſe plaindre ainſi ? & il me répondit d'une voix languiſſante, qu'il ſe mouroit, que ſes bras, ſes jambes, ſes côtes étoient briſés. Je ne pouvois concevoir d'où pouvoit provenir tout cela, car il n'y avoit pas demi-heure que je les avois quittés pour parler à l'eſclave de Keſla Yaſous; & ce qui me paroiſſoit encore plus étrange, c'eſt que tous ceux qui les entouroient, pouſſoient de grands éclats de rire.

LA ſeule perſonne que je vis un peu touchée de leur malheur, fut le valet d'Ali Mahomet. Je lui demandai qui les avoit mis dans cet état; & il me dit que tout cela venoit de ce que le Prince George avoit fait peur à leurs mules. J'ai déja dit que ce Prince étoit paſſionné pour l'équitation; qu'il montoit à cheval avec une ſelle, une bride & des étriers Arabes; & que, quoique fort jeune, il étoit déja le meilleur cavalier d'Abyſſinie.

QUAND deux Arabes ſe rencontrent à cheval, voici comment ils ſe ſaluent. Celui qui eſt le plus jeune, ou d'un rang inférieur, charge ſon fuſil à poudre, & le préſentant à l'autre à plus de cinq cents pas de diſtance, il prend le galop avec toute la vîteſſe poſſible, & dès qu'il eſt aſſez près, il avance le canon ſous l'étrier de celui qu'il veut ſaluer, & fait partir le coup ſous le ventre du cheval. Ils ſont quelquefois vingt Arabes, qui rendent

tous enſemble le même honneur à celui qu'ils reconnoiſſent pour leur ſupérieur, & on croiroit qu'il va être écraſé ou brûlé.

J'AVOIS montré au Prince George cet exercice qui lui plaiſoit infiniment. Il avoit une petite carabine, dont il ſe ſervoit avec non moins d'habileté que de grâce. Le jour de mon arrivée, le jeune Prince étoit allé à la chaſſe des cerfs & des daims. Dès qu'il ſut que j'étois dans le camp, il s'empreſſa de me chercher; & apperçevant les deux Grecs, il prit le galop vers eux, en leur préſentant ſon fuſil : mais voyant que je n'étois pas là, il lâcha le coup ſous le ventre de la mule de Strates; & tournant la bride de ſon cheval, diſparut comme un éclair, ſans ſavoir quel étoit l'effet du coup qu'il venoit de tirer.

JAMAIS ſalutation ne fut plus fâcheuſe & ne fit moins de plaiſir. La mule que montoit Strates, avoit deux paniers, dans chacun deſquels il y avoit une groſſe jarre d'hydromel pour le Roi. Sebaſtos avoit auſſi des jarres, des pots & quatre douzaines de gobelets. Un grand tapis couvroit & les mules & les paniers qu'elles portoient, & Strates & Sebaſtos étoient juchés ſur un bât entre les paniers. Ces mules, ainſi que leurs charges, appartenoient au Roi, & on n'avoit permis aux deux Grecs d'y monter, que parce qu'ils étoient malades. Strates alloit devant; & pour avoir moins d'embarras, Sebaſtos avoit fait attacher le licou de ſa mule au bât de celle de ſon compagnon, & conſéquemment le ſuivoit de très-près. Au bruit du fuſil du Prince George, la mule de Strates, qui n'étoit point accoutumée à ces honneurs, ſe mit à ruer, jetta ſon cavalier à terre,

le foula aux pieds; & en se tournant pour galoper d'un autre côté, entortilla son licou dans les jambes de Sebastos, qu'elle fit aussi tomber sur des pierres. Ces deux mules commencerent alors à se donner des coups de pieds l'une à l'autre, & à cabrioler jusqu'à ce qu'elles se fussent débarrassées de leurs paniers, & qu'elles eussent brisé tout ce qu'il y avoit dedans. Ce ne fut pas encore le tout; car en se débattant, elles tomberent sur la mule de l'Azage Tecla Haimanout, l'un des premiers Juges, qui étoit très-vieux, & qui en tombant se cassa un pied, de sorte qu'il fut plusieurs jours sans pouvoir marcher.

Je me hâtai de faire planter une tente pour mes Grecs, à qui je donnai les soins convenables. Je mis un appareil sur le pied de Tecla Haimanout; & ensuite je me rendis auprès de Kefla Yasous, pendant que les deux Mahomets alloient porter leur argent au Raz.

Dès que j'entrai dans la tente de Kefla Yasous, cet Officier se leva & vint m'embrasser. Je le trouvai seul, mais avec un air plutôt gai que triste. Il me dit qu'on avoit été fort en peine de moi, jusqu'à l'arrivée d'Ayto Adigo, parce qu'on avoit reçu une nouvelle de Gondar, par laquelle on disoit que j'en étois venu aux mains avec Guebra Mehedin, & que j'avois été tué. Je l'informai de tout ce j'avois appris en route; mais, à l'exception de ma propre aventure, il savoit mieux que moi tout ce qui s'étoit passé : car on avoit reçu la nuit précédente des nouvelles très-fraîches, par la voie de Delakus. Kefla Yasous me dit que la révolte de Gusho & de Powussen étoit certaine; que le Roi & le Ras en savoient

toutes les circonſtances, & que les deux traîtres s'étoient accordés avec Faſil, pour couper la retraite à Michael entre Court Ohha & le grand lac; qu'on n'avoit rien appris touchant la marche de Woodage Aſahel, mâis qu'il la croyoit sûre; qu'il penſoit auſſi que Faſil s'étoit avancé dans le Maitsha; & que quoiqu'il ne sût pas où il étoit, il ne doutoit pas qu'il ne dût être à peu de diſtance du camp du Roi. Kefla Yaſous ſe plaignit en même tems beaucoup & de la marche de l'armée & du grand nombre de chevaux & de mulets qu'on avoit perdu. Il m'ajouta qu'il ſouhaitoit ardemment que Faſil vînt livrer bataille dans l'endroit où nous étions campés, parce que ſa cavalerie ne lui ſeroit que d'un foible ſecours parmi les torrens & les rivieres qui couvroient le pays, & que d'ailleurs elle ne pouvoit manquer de ſouffrir beaucoup en s'avançant juſques là.

Je demandai à Kefla Yaſous où nous devions aller? Il me répondit que, dès qu'on avoit reçu la nouvelle de la conſpiration de Gusho & de Powuſſen, on avoit tenu un Conſeil, dont l'avis général avoit été de marcher ſoudain droit à Faſil, & de l'attaquer ſeul dans ſon camp de Buré; puis de ſe replier du côté de Gondar, pour fondre ſur les deux autres traîtres. Mais qu'on avoit appris avec certitude qu'il avoit tombé ſi conſidérablement de pluie au ſud, que les nombreuſes rivieres qui traverſent cette partie de l'Empire, n'étoient pas guéables, & qu'on avoit alors penſé qu'il pourroit y avoir beaucoup de danger à combattre contre un ennemi en bon état, avec une armée épuiſée par une marche pénible; qu'on avoit donc conclu, & ſur-tout d'après l'opinion du Ras, qu'il falloit ſoudain traverſer le Nil, ſe replier ſur Gondar,

dar, & attendre une occasion plus favorable pour aller chercher Fasil; qu'en conséquence on revenoit sur ses pas, & que c'étoit le premier jour où l'armée avoit été interrompue dans sa marche, par les coups de fusil qu'on avoit entendus.

KEFLA Yasous m'offrit toute sorte de rafraîchissemens. Je dînai avec lui; & il eut la bonté d'envoyer dans ma tente des provisions pour mes gens, de peur qu'on n'eût pas encore livré ce qui devoit m'être fourni par le Roi. Après dîné, me hâtai de me rendre dans ma tente, où mon bagage étoit bien arrivé sous le conduite de Francisque. Je me procurai des hardes, pour remplacer celles qui m'avoient été enlevées par Guebra Mehedin, puis j'allai rendre mes hommages au Roi, qui me retint fort long-tems, & me fit à peu près les mêmes questions que Kefla Yasous. En prenant congé du Monarque, j'allai chez le Ras Michael; mais je ne pus pas le voir, parce qu'il tenoit Conseil.



CHAPITRE VI.

L'armée royale se retire vers Gondar. —— Mémorable passage du Nil. —— Dangereuse situation de l'armée. —— Sages démarches de Kefla Yasous. —— Bataille de Limjour. —— Le Roi fait une paix imprévue avec Fasil. —— Arrivée à Gondar.

Le 26 Mai (1), l'armée se mit de bonne heure en marche pour se rapprocher du Nil. Vers les deux heures & demie de l'après-midi, nous campâmes sur les bords du Koga, ayant alors, à un peu plus d'un demi-mille au nord-ouest de nous, l'Eglise d'Abbo.

Le 27, au matin, nous poursuivîmes notre route, & bientôt nous passâmes devant l'Eglise de Mariam-Net (2). Il y avoit là un couvent, dont le Supérieur vint à la tête d'une cinquantaine de ses Moines complimenter le Ras Michael. Mais celui-ci qui, sans doute, étoit informé des mauvais offices que les gens de ce canton avoient rendus aux Agows pour complaire à Fasil, livra le couvent au pillage, & retint prisonniers le Supérieur & deux autres des principaux Moines pour les conduire à Gondar. Il y eut plusieurs de ces misérables Prêtres tués ou blessés par des soldats à qui ils ne faisoient pas le moindre mal, & le reste se dispersa dans la campagne.

(1) En 1770.

(2) C'est ainsi que les Abyssiniens nomment l'Eglise de Sainte-Anne.

Le matin, le Prince George m'avoit envoyé prier de me souvenir que je lui avois promis à Lamgué, en présence du Roi, de me joindre à son parti, quand nous serions dans le Maitsha. Il commandoit environ deux cens cinquante cavaliers de choix, & il marchoit à un demi-mille de distance de l'aîle droite de l'armée. Je fis part au Roi du message du Prince: mais il me dit un peu séchement: « Non, il ne faut point y » aller, jusqu'à ce que nous passions le Nil. Nous ne con» noissons pas encore l'état du pays ». En même-tems il détacha la cavalerie du Siré & du Serawé, & il me donna ordre de me mettre à la tête de ses gardes pour aller prendre possession du gué, où son Fit Auraris avoit passé, & pour empêcher que personne entrât dans le fleuve jusqu'à son arrivée.

Il y avoit deux gués où l'armée pouvoit passer, l'un vis-à-vis de l'Eglise de Boskon-Abbo, entre les rivieres de Kelti & d'Aroossi, à l'ouest du Nil, & le Koga & l'Amlac Ohha à l'est. Ce gué étoit, disoit-on, profond, mais sûr, quoique le fond fût d'argile très-molle. L'autre gué étoit plus haut, près de la seconde cataracte, qu'on appelle la cataracte de Kerr. On pensoit qu'il valoit beaucoup mieux choisir le dernier gué, parce que le Kelti, riviere large & profonde, à laquelle se joint le Branti, qui vient du côté de l'ouest de Quaquera, charrie, en tems de pluie, une immense quantité d'eau dans le Nil. Cependant les guides du Ras Michael avoient conseillé de passer au-dessous du Kelti; & on trouva ensuite qu'en effet le fond y étoit solide & assez peu profond, & les équorres unies des deux côtés. A quatre heures, nous

arrivâmes fur le bord du Nil, & nous plaçâmes vis-à-vis du gué un cordon de troupes, qui occupoit environ fix cens pas le long du fleuve.

Depuis que nous étions partis des bords du Koga, il n'avoit pas ceffé un feul inftant de pleuvoir en abondance; & les coups de tonnerre & les éclairs étoient prefque continuels, & fembloient quelquefois couvrir la terre de flamme. Le jour étoit, d'ailleurs, auffi obfcur que dans les momens d'une éclipfe. Tous les chemins étoient remplis d'eau, & formoient autant de torrens, qui alloient fe précipiter dans le Nil. Je me rappellai alors la maniere frappante dont M. Hume a peint un tableau pareil, en parlant d'une riviere de ma patrie.

Là le fleuve rougi précipite fes flots,
Et fes mugiffemens font trembler les échos.

Les armées abyffiniennes paffent le Nil dans toutes les faifons. Ce fleuve n'entraîne là ni pierres, ni arbres, ni autres embarras : mais l'immenfe volume d'eau qui rempliffoit fon lit m'épouvanta, & je crus qu'on devoit renoncer alors à le traverfer. Tous ceux qui arriverent fur le rivage penferent qu'ils ne pouvoient manquer de fe noyer. Un abattement extrême s'empara de tous les efprits; &, fans avoir vu un feul ennemi, les foldats étoient déja vaincus par le mauvais tems. Tous les Grecs vinrent autour de moi, s'abandonnant au plus trifte défefpoir, maudiffant l'inftant où ils étoient entrés en Abyffinie, & adreffant au Ciel de ferventes prieres, auxquelles la peur avoit plus de part que la dévotion. Il s'é-

leva alors un vent de nord-oueſt très-froid, & le ſoleil éclaircit le tems; de ſorte que quand le gros de l'armée arriva ſur le bord du Nil, les torrens paſſagers avoient diſparu, & la terre étoit déja ſéche.

NETCHO, Fit Auraris de Michael, avoit paſſé dès le matin à la tête de quatre cents hommes, & s'étoit placé au-deſſus de nous. Ses gens étoient dans de petites hutes, ſemblables à des ruches d'abeilles, que les ſoldats, qui n'ont point de tentes, ſe conſtruiſent eux-mêmes avec beaucoup d'adreſſe & de célérité. Ils ſe ſervent pour cela de paille d'avoine ſauvage, qui eſt auſſi groſſe que le petit doigt, & a au moins huit pieds de long.

NETCHO envoya un meſſage au Roi, pour l'avertir que ſes ſoldats avoient paſſé le fleuve à la nage, & avec beaucoup de peine, & qu'il doutoit que les chevaux & les mulets de charge puſſent traverſer : mais que ſi on vouloit l'eſſayer, il falloit ſe hâter avant que l'eau augmentât davantage. Il dit que les deux équorres étoient d'une eſpece de terre noire gliſſante & boueuſe, & qu'elles deviendroient bien moins praticables lorſque les animaux les auroient pietinées. Il avertit, ſur-tout, de gagner la droite en arrivant de l'autre bord, vis-à-vis de l'endroit où il avoit fait planter des bâtons, parce que le terrein y étoit ſolide & garni de cailloux ronds, qui empêcheroient les animaux de s'enfoncer, & même de gliſſer. D'après ces avis, on réſolut de faire paſſer ſoudain la cavalerie.

Le premier qui entra dans le fleuve, étoit un jeune parent du Roi, frere de ce brave Ayamico, tué à la bataille de Banja. Il marchoit avec beaucoup de précaution, & indiquoit de la main le chemin que le Roi devoit fuivre. Il trouva d'abord un fond folide; mais à peine eut-il été auffi loin que deux fois la longueur de fon cheval, qu'il tomba dans un endroit très-profond, & gagna l'autre rive à la nage. Le Roi le fuivoit avec beaucoup de vîteffe, quoique le Ras Michael lui criât de prendre garde. Enfuite le vieux Ras paffa fur fa mule. Plufieurs de fes amis, les uns à cheval, les autres fans leurs chevaux, nageoient à côté de lui d'une maniere vraiment étonnante. Michael fembloit avoir perdu quelque chofe de fon fang-froid ordinaire. Il étoit un tant foit peu agité; & avant d'entrer dans l'eau, il défendit, fous peine de mort, qu'on le fuivît de près, ni qu'on fe jettât à la nage pour paffer le fleuve, en tenant la queue des mulets, jufqu'à ce qu'il eût lui-même achevé de paffer. Lorfque le Roi & le Ras furent rendus de l'autre bord, la maifon du Roi & la cavalerie noire avec laquelle j'étois, s'avança avec précaution, & nagea heureufement dans une eau profonde qui couloit fans violence, & prefque de niveau.

Chaque cavalier menoit derriere lui un mulet, fur lequel étoit fa cotte de maille & fon cafque. Pour moi j'avois chargé un de mes domeftiques de conduire le mulet qui portoit mon armure; de forte que, n'étant point embarraffé, & montant un cheval vigoureux, je fus bientôt de l'autre bord, & je gagnai fans peine le chemin de la droite, avec la plupart des cavaliers qui me fuivoient. Cependant les équorres furent bientôt dégradées

par les pieds des chevaux, & il devint presqu'aussi difficile de descendre d'un côté du fleuve, que de remonter de l'autre.

> Quis cladem illius noctis, quis funera fando,
> Temperet à lacrymis. (*Virg.*)

COMMENT pourrois-je décrire la confusion qui suivit notre passage. Il étoit déja tard; & la nuit en augmentant nos pertes, nous en déroba une partie. Il restoit encore plus de mille hommes de cavalerie à passer après nous. Plusieurs s'embourberent en abordant; & bientôt, reculant dans le fleuve, ils furent entraînés & noyés. Sur cent quatre-vingt cavaliers de la maison du Roi, il en périt sept. Ayto Aylo, vice-Chambellan de la Reine-Mere, & Tecla Mariam, oncle du Roi, & grand ami du Ras Michael, resterent ensevelis dans les flots. Ces deux Officiers étoient l'un & l'autre d'un âge avancé.

LA rive occidentale du fleuve offroit un sol tout-à-fait différent de l'autre. Il étoit solide, couvert d'une espece d'herbe courte, & ayant de loin en loin, comme nos dunes en Angleterre, de petites éminences, entre lesquelles l'eau de la pluie trouve sa pente vers le Nil. De tout le bagage, on n'avoit passé que la tente du Roi & celle du Ras, encore avoient-elles été mouillées dans le fleuve.

LE Fit Auraris avoit eu soin de laisser tout prêts deux radeaux pour passer Ozoro Esther & les deux dames de sa suite. Cette façon de traverser le Nil, eût sans doute été sûre & commode : mais le Ras voulut qu'Ozoro Esther passât de la

même maniere que lui, c'eft-à-dire fur une mule & avec plufieurs perfonnes nageant à côté d'elle. Ozoro Efther qui étoit enceinte, s'évanouit plufieurs fois, & fouhaitoit demeurer fur la rive orientale : mais ce fut en vain. Le vieux Ras ne voulut jamais confentir qu'elle fe féparât de lui jufqu'au lendemain, & elle arriva heureufement de l'autre bord, plus morte que vive. On dit que, fi elle n'avoit pas voulu paffer, il avoit réfolu de la tuer, tant il craignoit, dans l'excès de fa jaloufie, qu'elle ne tombât entre les mains de Fafil. Cependant je ne prétends pas garantir ce fait; je ne le crois pas moi-même.

La nuit étoit claire & froide. Le vent de nord-oueft avoit foufflé avec force toute l'après midi. Guebra Mafcal, & plufieurs autres Officiers du Ras Michael étoient demeurés en arriere pour ramaffer les traineurs. Vers minuit le fleuve eut beaucoup diminué, & foit pour cela, foit parce qu'ils avoient trouvé, comme ils le dirent, un meilleur gué, ils firent paffer toute l'infanterie du Tigré, & beaucoup d'animaux de charge, avec plus de facilité que nous n'avions paffé en plein jour. On paffa fur-tout plufieurs charges de farine. Un peu avant l'aube, j'eus la fatisfaction de voir arriver les mulets qui portoient mes deux tentes & le refte de mon bagage. Les foldats continuoient de paffer; ceux qui favoient nager, s'en tiroient beaucoup mieux que les autres. J'étois extrêmement en peine du bon Ammonios, mon Lieutenant, qui ne parut que fort tard dans la matinée. Il avoit été occupé toute la nuit à chercher Ayto Aylo, Chambellan de la Reine, & Tecla Mariam, qui étoient l'un & l'autre fes intimes amis, & qui s'étant noyés le foir, ne furent jamais retrouvés.

CEPENDANT

CEPENDANT la plus grande partie de l'infanterie avoit traversé le fleuve pendant la nuit sans courir aucun danger. Plusieurs personnes penserent que nous avions manqué le gué, parce que nous avions pris trop haut, & que nous nous étions trop pressés. Les équorres étoient en effet si perpendiculaires, qu'il étoit impossible que des gens à cheval eussent accoutumé de passer en cet endroit. Avant jour toute l'avant-garde & le centre de l'armée eurent joint le Roi. On ne put savoir le nombre des noyés, parce que tous ceux qui manquerent, furent d'abord soupçonnés d'être demeurés avec Kefla Yasous. Cet Officier étoit avec l'arriere-garde & presque le tout bagage de l'armée, & il attendit sous ses tentes que le jour vînt éclairer son passage.

AU milieu de l'embarras & de la confusion qu'avoit occasionné le passage du Roi & du Ras, on n'avoit pas pris garde aux Moines du couvent de Mariam Net, qui étoient enchaînés ensemble par les bras, & qui resterent avec l'arriere-garde. Ils prierent alors Kefla Yasous d'intercéder pour eux auprès du Ras, & de les faire renvoyer dans leur couvent. Kefla Yasous étoit, ainsi que je l'ai déja dit, un homme rempli d'humanité & de douceur, & il écoutoit avec patience tous ceux qui lui adressoient la parole. Les Moines de Mariam Net, craignant avec raison que Michael, quand il seroit à Gondar, ne leur fît arracher les yeux, ou n'exerçât sur eux quelqu'autre de ses cruautés accoutumées, ne déguiserent point leurs terreurs à Kefla Yasous. Ils lui dirent en outre que, quoiqu'ils vécussent depuis long-tems dans ce canton, ils n'avoient jamais entendu dire qu'il y eût un gué, ni dans l'endroit où l'armée venoit de passer, ni à Kerr, près de la seconde cata-

racte, ainsi que les guides avoient cherché à le persuader au Ras; qu'ils croyoient donc que ces guides avoient cherché exprès à tromper le Ras, comme ils le tromperoient lui-même le lendemain, s'il tentoit de passer à Kerr. Ils ajouterent que, trois jours encore avant que Michael parût dans le voisinage de Samseen, ils avoient entendu chaque soir, au coucher du soleil, battre un nagareet sur le derriere de la montagne haute & couverte de bois, qui étoit en face de l'Eglise de Boskon Abbo; & que la veille ils avoient vu un homme, qui venoit de quitter à Goutto Welleta Yasous, principal Officier & confident de Fasil, lequel attendoit un renfort de troupes pour passer le Nil; d'après quoi ils ne doutoient pas qu'on ne méditât quelque trahison.

Le sage & prudent Kefla Yasous pesa chacune de ces paroles; & ayant combiné tout ce qu'il avoit vu avec ce qu'on venoit de lui dire, il ne douta pas que Fasil n'eût tendu un piege au Ras. Il reprit alors sa conversation avec les Moines; & les assurant qu'on les recompenseroit au lieu de les punir, il leur demanda s'il n'y avoit pas un meilleur gué au-dessous de l'endroit où ils étoient. Ils dirent qu'ils n'en connoissoient d'autre que celui de Delakus, à huit milles plus bas; qu'à la vérité il y avoit plus d'eau que de coutume; mais que néanmoins il étoit si praticable, que tous les habitans de la campagne voisine y avoient passé la semaine derniere, avec des ânes chargés de miel, de beurre & d'autres provisions, pour porter au marché de Gondar; & qu'ainsi ils ne doutoient pas qu'il ne pût y passer aisément avec ses mulets de charge. Les Moines dirent de plus à Kefla Yasous, que, comme il tomboit ordinairement de la pluie pendant le jour, & point dans

la nuit, ils lui conseilloient de rassembler ses troupes, sans perdre un instant, quelque fatiguées qu'elles fussent, & d'envoyer devant son bagage le plus pesant ; que la seule riviere qu'il avoit à passer pour se rendre à Delakus, étoit l'Amlac Ohha, chargé alors de peu d'eau & facile à traverser ; qu'il couvriroit avec ses soldats la marche du bagage, & qu'il se trouveroit au-delà du Nil, le lendemain quand le soleil seroit chaud, c'est-à-dire, à l'heure où ils ne doutoient pas que Welleta Yasous ne vînt l'attaquer. Enfin ils lui dirent que, quoiqu'il n'y eût pas beaucoup de mérite à s'offrir de lui servir de guides, puisqu'ils étoient ses prisonniers, cependant, s'il les employoit, ils pourroient lui être utiles, & lui prouver l'attachement & la fidélité qu'ils avoient pour leur Roi.

Quoique tous ces discours eussent l'air bien sincere, & que la vie de ceux qui les tenoient, fût dans les mains de Kefla Yasous, ce sage Général ne voulut pas entreprendre de séparer du Roi l'arriere-garde de son armée, sans avoir pris de nouveaux renseignemens. Il y avoit alors dans son camp deux des guides qui avoient indiqué le gué où la cavalerie avoit passé, & qui attendoient le sort du lendemain ; & un troisieme guide avoit suivi le Ras Michael. Kefla Yasous avoit en outre auprès de lui un domestique de Nanna Georgis, qui étoit venu porter depuis peu un message au Ras. Les deux guides prétendoient être Agows, & conséquemment attachés au parti du Roi. Kefla Yasous les ayant fait venir en sa présence, donna ordre qu'on les mît aux fers, & qu'on appellât soudain le messager de Nanna Georgis. Le messager étant venu, reconnut un des guides pour son compatriote ; mais il déclara que l'autre étoit un Galla, & que tous les

deux étoient au service de Fasil, & vivoient dans le Maitsha.

Kefla Yasous fit amener le Kanitz Kitzera, c'est-à-dire, le bourreau de l'armée, & ayant exhorté les deux guides à avouer la vérité, sans quoi ils seroient sévérement punis, & n'en pouvant tirer une réponse satisfaisante, il donna ordre qu'on arrachât les yeux au plus âgé, qui étoit le Galla. Mais celui-ci s'obstina à garder le silence, & alors Kefla Yasous le fit livrer aux soldats, qui le hacherent à coups de coutelas, en présence de son camarade. Les moines avoient déjà prêché l'Agow pour l'engager à confesser ce qu'il savoit : mais leurs sermons eurent moins d'effet que le supplice du Galla. Il déclara donc, à condition qu'on lui accorderoit la vie & la liberté, qu'il avoit laissé Fasil à trois milles seulement, derrière une montagne, qu'il montra de la main, & qui étoit en face de l'armée du Roi, & qu'il étoit allé joindre Welleta Yasous, qui l'attendoit à Goutto, pour passer le Nil; que lui & les deux autres guides avoient été envoyés pour indiquer au Roi un mauvais gué, où l'on espéroit qu'une grande partie de l'armée périroit si elle tentoit le passage ; que Fasil devoit attaquer l'avant-garde du Roi, dès qu'elle arriveroit derrière les collines qui bordoient le fleuve, mais que cependant il attendroit que le feu des mousquetades lui annonçât que Welleta Yasous avoit attaqué sur la rive orientale l'arrière garde & toute la partie de l'armée qui n'auroit point encore passé; qu'ils n'avoient pu s'imaginer que le Ras Michael traverseroit le fleuve ce soir-là ; mais que le lendemain matin il seroit certainement attaqué par Fasil, & que le troisième guide qui

avoit suivi le Ras, devoit aller joindre Fasil immédiatement, pour l'informer du véritable état des choses.

Kefla Yasous dépêcha au Roi deux de ses principaux Officiers, pour lui faire part de tous les détails de cette affaire. Il faisoit fort obscur & ils eurent beaucoup plus de peine à traverser le fleuve que nous n'en avions eu, mais enfin ils aborderent. Le Roi & le Ras Michael tenoient conseil en ce moment; les deux Officiers furent introduits & délivrerent leur message. Ils dirent ensuite au Roi, que quoiqu'accablé de fatigue & très-gêné par le bagage qu'il avoit avec lui, Kefla Yasous venoit d'abattre sa tente & de prendre la route de Delakus, parce qu'il croyoit que c'étoit le seul moyen de sauver l'armée; qu'il passeroit soudain le Nil, & qu'après avoir laissé une partie de son monde pour garder le bagage & les malades, il viendroit joindre l'armée avec le reste.

Michael fit aussi-tôt chercher le guide ou plutôt l'espion qui avoit passé le fleuve avec lui, mais le perfide n'avoit pas perdu un moment; il étoit parti pour Boskon Abbo, où il étoit allé rendre compte de sa commission à Fasil.

Kefla Yasous ayant fait marcher en avant tout son bagage, finit par une chose qui n'étoit peut-être pas trop juste; il fit pendre à un arbre le malheureux Agow, qui lui avoit révélé le complot des ennemis, afin que le matin à son arrivée, Welleta Yasous pût voir que son secret étoit découvert & que l'armée royale étoit sur ses gardes.

CEPENDANT Kefla Yafous (1) eut beaucoup de peine à paffer l'Amlac Ohha, & il fut même obligé d'y abandonner plufieurs mulets de charge. S'avançant enfuite, avec toute la diligence poffible, à Delakus, il y trouva un gué bien meilleur qu'il ne s'y attendoit. Il avoit planté fa tente fur le grand chemin de Gondar, avant que Welleta Yafous fût qu'il étoit décampé; & faifant rafraichir fes troupes pour qu'elles fuffent en état de foutenir le choc de l'ennemi, s'il fe préfentoit, il fe hâta d'informer Michael de fon paffage.

A deux heures après midi, Welleta Yafous fe préfenta de l'autre côté du Nil, à la tête de fa cavalerie, mais il étoit trop tard. Kefla Yafous s'étoit fi avantageufement poſté & avoit fi bien garni de fufiliers les bords du fleuve, que Fafil lui-même, avec toute fon armée, n'auroit pas ofé en tenter le paffage, ni même s'approcher des équorres.

Dès que Michael eut reçu le meffage de Kefla Yafous, il fit partir fon Fit Auraris Netcho, pour aller s'emparer du gué du Kelti, grande riviere, mais plus large que profonde, à trois milles de diftance du camp. Bientôt il fe mit lui-même en marche, & ayant paffé le Kelti au lever du foleil, il pourfuivit fa route pour rejoindre Kefla Yafous. L'armée étoit épuifée de fatigue & les provifions manquoient; car on n'avoit pu faire paffer la veille que quelques facs de farine, & on les avoit déjà prefqu'entierement confommés. On reconnut auffi que les foldats manquoient de poudre, parce

(1) Le 28 Mai 1770.

qu'ils n'avoient pas eu ſoin d'en demander depuis qu'ils avoient tiré ſur les bêtes fauves dans le canton de Karcagna : mais le peu qui leur reſtoit étoit en bon état, dans des cornes de bœuf & dans des petites bouteilles de bois, bouchées de manière qu'il étoit impoſſible que l'eau pût y pénétrer. Kefla Yaſous ayant donc avec lui les munitions de guerre & de bouche, avec tout le bagage de l'armée ; il étoit indiſpenſable de le rejoindre promptement, & on comptoit le trouver à Wainadega, éloigné de vingt milles de l'endroit où nous avions paſſé la nuit. Il y avoit quinze milles des bords du Kelti à ceux de l'Avolei ; mais le chemin qui y conduiſoit étoit d'un bout à l'autre dans un terrein ferme & uni.

Le Ras Michael fit halte après avoir paſſé le Kelti, & envoya ſon Fit Auraris à environ cinq milles en avant de l'armée ; enſuite il donna ordre qu'on diſtribuât aux ſoldats un peu de farine, & d'autres proviſions qui reſtoient ; & il leur donna une heure de repos, avant de ſe remettre en marche ; car il croyoit ne pas tarder à en venir aux mains avec Faſil. La journée étoit belle & le ſoleil fort chaud ; de ſorte que ceux que le froid avoit incommodés la nuit, eurent bientôt repris toute leur vigueur & toute leur agilité ; ils avoient bien ſéché leurs vêtemens, & ſans l'extrême fatigue des deux jours précédens, & la médiocrité des rations, l'armée n'auroit jamais été mieux diſpoſée à combattre. Débarraſſée des rivieres dangereuſes qui leur avoient donné tant de peine, replacés enfin ſur un terrein ſolide qu'ils avoient ſouvent parcouru en vainqueurs, entourés des ruines des villages qui leur rappelloient leurs campagnes glorieuſes, & ſur-tout la bataille de Fagitta, récemment gagnée contre ce

même Fasil, les soldats se sentoient animés d'une ardeur nouvelle; d'ailleurs ils marchoient vers Gondar, qu'il regardoient comme le terme de leurs peines, le lieu où ils n'auroient qu'à se reposer & à se divertir pendant tout le reste de la saison des pluies.

Nous nous étions remis en marche, & il étoit déjà près d'une heure quand le Fit Auraris Netcho, qui étoit en avant, fut attaqué. Le feu fut d'abord très-vif des deux côtés : mais bientôt nous cessâmes de l'entendre. Michael donna soudain l'ordre de faire halte, & il se mit lui-même avec le Roi, & le Billetana Gueta Tecla à la tête de l'avant-garde. Welleta Michael & Ayto Tesfos de Siré eurent le commandement de l'arrière-garde. Bientôt, ayant marché un peu plus loin, Michael changea son ordre de bataille; il plaça le corps de troupes qu'il commandoit, sur une petite montagne, semblable à une plate-forme, & ayant de chaque côté une vallée qui lui servoit de tranchée. Par-derrière ces vallées, il y avoit deux chaînes de montagnes plus élevées que celle où il étoit, & à une demi-portée de fusil tout au plus. Le sol des vallées, quoiqu'un peu mou, pouvoit aisément porter de la cavalerie; & les deux chaînes de montagnes, que Michael avoit à droite & à gauche, dépassoient le front de l'armée d'environ cent pas. Le gros de ses divisions occupoit les hauteurs : mais un rang de soldats s'étendoit de chaque côté jusqu'au bas de la vallée; ce qui formoit précisément deux aîles. Le Ras avoit placé dans la plaine, à trois cens pas en avant de lui, toute sa cavalerie, à l'exception des gardes du Roi, & il en avoit donné le commandement à un ancien Officier de Mariam Barea. Comme le Prince George étoit attaché à

la

la cavalerie, il pria instamment Michael de le laisser combattre à la tête de ce corps : mais le Ras, considérant son extrême jeunesse & sa vivacité, ne voulut point consentir qu'il s'exposât trop, & il le fit mettre à mon côté devant le Roi. Nous vîmes bientôt paroître deux messagers du Fit Auraris, lesquels alloient avec autant de vîtesse que des cerfs, en traversant la plaine, dont la pente étoit vers nous, & conséquemment favorisoit leur course.

Ils rapporterent que le Fit Auraris Netcho, ayant rencontré le Fit Auraris de Fasil, l'avoit attaqué; & que, quoique les ennemis fussent de beaucoup supérieurs, puisque son détachement n'étoit composé que d'un peu de cavalerie & de quelques fusiliers, il leur avoit tué quatre hommes. Le Ras ayant d'abord écouté en particulier le rapport des messagers, envoya un de ses gens pour en faire part au Roi. Après quoi il fit partir deux cavaliers qui prirent le galop, en contournant la montagne du côté de l'est, pour aller à Wainadega avertir Kefla Yasous que Fasil s'approchoit. Il manda également à Netcho de s'avancer avec précaution jusqu'à ce qu'il eût vu Fasil, & de ne pas s'abandonner à la poursuite des détachemens qui pourroient fuir devant lui.

Le Roi, le Ras, toute l'armée enfin, commençoient à être fort en peine de Kefla Yasous; & nous aurions quitté notre poste pour aller au-devant de lui, si nous n'avions entendu les coups de fusil d'alarme du Fit Auraris Netcho, & que nous n'eussions pas vu au même instant cet Officier & tout son détachement revenir vers nous au galop. Le Ras Michael ayant achevé de donner ses ordres, vint se remettre au-

près du Roi. Il ne se mettoit point à la tête de la cavalerie; parce que la blessure qu'il avoit reçue dès long-tems à la cuisse; & qui le faisoit boîter, l'en empêchoit : mais il combattoit toujours sur sa mule au milieu de sa mousqueterie. En approchant le Roi, il ne lui dit que ces mots : « Ne » craignez rien, Sire. Soyez tranquille, Fasil est perdu s'il » vient nous attaquer dans ce poste. »

Au même instant Fasil parut sur la colline qui étoit devant nous. Je ne pus pas bien juger par moi-même du nombre de soldats qui le suivoient : mais des Officiers exercés à ces sortes de calculs, me dirent qu'il paroissoit avoir au moins trois mille hommes de cavalerie. Son armée nous offroit un très-beau coup d'œil, quoique la soirée commençât à être un peu sombre. Après nous avoir observés quelque tems, l'ennemi descendit de la colline, avec assez de lenteur & au bruit de ses tymbales. Il y avoit deux arbres au-devant de notre cavalerie. Fasil s'arrêta à mi-côte, & envoya un parti de ses gens pour commencer à escarmoucher. Aussi-tôt un parti des nôtres s'avança. Les deux détachemens se rencontrant précisément auprès des deux arbres, se mêlerent & parurent d'abord décidés à combattre vivement : mais, soit qu'il fût effrayé de ce que l'ennemi étoit supérieur en nombre, soit que tels fussent ses ordres, le nôtre recula bientôt précipitamment jusqu'au pied de la montagne, & vint même si près, que nous craignîmes qu'il ne rompît le front de notre infanterie. Le Ras Michael fit tirer plusieurs coups de fusil sur ses propres cavaliers, en criant avec une ironie amere : « Qu'on ôte ces chevaux de-là, & qu'on les envoie au mou» lin. » Cependant cette troupe se retira dans les vallées, à

droite & à gauche, sous le couvert de la mousqueterie; & quelques cavaliers de Fasil, entraînés avec les nôtres, furent tués par les soldats qui formoient nos aîles. Dans ce premier engagement nous ne perdîmes pas un seul homme de marque, & on ne nous prit que Welleta Michael, neveu du Ras. Son cheval s'étant abattu, les gens de Fasil l'emmenerent.

Au bout de quelques minutes, un messager vint de la part de Fasil. C'étoit un nain, nommé Doho, qu'on avoit coutume d'employer dans ces sortes d'occasions. Ces messagers sont, comme je l'ai déja observé, non-seulement protégés, mais récompensés; & on a la bisarre attention de ne choisir que des bouffons, des nains, tels que Doho. Il dit au Ras qu'il n'avoit qu'à se tenir prêt à combattre, parce que Fasil se proposoit de l'attaquer dès que son infanterie seroit arrivée. Puis il ajouta que Fasil croyoit qu'il étoit de son devoir de prier le Roi de ne point quitter ses habits royaux, parce que si ce Monarque changeoit de vêtemens, & que par hasard il tombât entre les mains de quelques Gallas qui ne le reconnoîtroient pas, il seroit très-exposé. Je ne pus pas entendre la réponse du Ras, car il étoit alors fort loin en avant de nous; mais je sus bientôt que, riant de ce compliment, il avoit dit à Doho : « Dis à Fasil de rester encore quelques » minutes-là où il est, & je lui promets que le Roi s'habil» lera comme il le desire. »

Quand le message de Fasil fut rapporté au Roi, il envoya soudain dire au Ras Michael : « Chargez le nain Doho » de dire à Fasil que, si j'avois su que les deux arbres que » je vois devant nous, étoient-là, je lui aurois amené Wel-

» leta Gabriel, le maître d'hôtel d'Ozoro Esther ». —Le Monarque faisoit malicieusement allusion à la bataille de Fagitta, où cet ivrogne de Welleta Gabriel, tirant des coups de fusil de derriere un arbre, & tuant un Galla, fit prendre la fuite à tous les autres épouvantés du zibib (1).

Dès que le Ras eut congédié Doho, toute l'armée s'avança d'un pas rapide, en poussant des hurlemens horribles, suivant la coutume de ce peuple lorsqu'il va à la charge, & criant de toute sa force, Hazzé Ali! Michael Ali! Mais Fasil qui ne se soucioit pas de combattre, & qui vit bien que s'il attendoit plus long-tems, il seroit forcé de risquer la bataille, fit prendre le trot à sa cavalerie, & regagna le chemin de Boskon Abbo.

Nous apprîmes depuis que Fasil n'ayant reçu aucune nouvelle de Welleta Yasous, en étoit fort inquiet, comme nous l'étions nous-même de Kefla Yasous. Ce ne fut qu'après avoir fait prisonnier Welleta Michael, que l'ennemi fut informé par lui d'une partie de ce qui s'étoit passé. N'ayant pas entendu tirer, il ignoroit si Kefla Yasous avoit passé le Nil avec le Ras, ou non. Dans cette incertitude, il étoit sorti de son camp avec sa cavalerie pour observer Michael, mais non pour lui liver bataille; & il étoit irrité contre Gusho & Powussen, parce qu'il voyoit bien qu'ils l'avoient trahi.

---

(1) Il faut se rappeller que zizib signifie, dans la langue des Gallas, des grains de raisin, & qu'ils se servent de ce mot pour désigner des balles de fusil.

L'ACTION que je viens de décrire, eſt ce qu'on appelle la bataille de Limjour, d'après un village de ce nom, qui avoit exiſté dans l'endroit même où étoient les deux arbres dont j'ai parlé plus haut, village que le Ras Michael avoit brûlé la campagne précédente. Mais cette action, il faut l'avouer, ne mérite guère le nom d'une bataille; & cependant ſi Faſil avoit eu la moitié de la bonne volonté du Ras Michael, c'en eût été une très-déciſive.

LE Ras voyant que Faſil ne vouloit pas combattre, en devina aiſément la raiſon. Quand l'ennemi ſe fut éloigné, & que le bruit de ſes tymballes ne ſe fit plus entendre, nous en diſtinguâmes une autre, que nous reconnûmes pour celle de Kefla Yaſous. Ce Général ayant campé ſur les bords de l'Avoley, laiſſa ſon bagage ſous une garde sûre, & ſe hâta de venir, avec la meilleure partie de ſes troupes, joindre Michael. A ſon arrivée, la joie fut univerſelle; les ſoldats ſe réunirent, en célébrant des deux côtés la valeur & le mérite de leurs Chefs. Ils avoient d'autant plus raiſon de leur rendre cette juſtice, que tant que le Nil les avoit ſéparés, la ſituation du Roi & celle de l'armée étoient vraiment terribles, & qu'ils ne furent ſauvés que par la réſolution que prit Kefla Yaſous, d'aller traverſer le fleuve au gué de Delakus, & par la célérité qu'il mit à exécuter ce projet.

QUOIQU'UNE partie des ſoldats de Kefla Yaſous fût demeurée ſur les bords de l'Avoley, le Ras, voulant donner à ce Général une marque de confiance, le chargea du commandement de l'arriere-garde. Nous nous retirions devant l'ennemi, & c'étoit conſéquemment la place d'honneur;

place que le Ras auroit réservée pour lui-même, si Kefla Yasous n'étoit pas venu nous joindre. Nous fîmes rapidement les cinq milles qu'il y a de Limjour aux bords de l'Avoley, où nous arrivâmes au coucher du soleil. Les coureurs nous rapporterent que Welleta Yasous s'étoit retiré à Goutto avec Woodage Asahel. L'armée sentit une nouvelle joie, en retrouvant son bagage & ses provisions. Plusieurs soldats revirent-là des amis qu'ils avoient cru perdus pour jamais au passage du Nil, & chacun songea à préparer son souper. Quoique accablé par l'âge & les infirmités, le Ras Michael étoit sans doute le seul qui ne songeât pas à prendre du repos. A peine eut-on planté sa tente, qu'il donna ordre de battre les tymballes pour assembler un conseil. J'ignore ce qu'on y traita, mais je crois qu'on n'y parla guère que des circonstances qui avoient engagé Kefla Yasous à marcher à Delakus; car, après que le Roi eut soupé, & au moment qu'il alloit se mettre au lit, un Officier conduisit dans la tente du Monarque les quatre Moines de Mariam Net, qui avoient servi de guides à notre arriere-garde. Le Roi donna ordre qu'on leur servît à manger; mais ils avoient déja soupé avec Kefla Yasous, & ils se bornerent à prendre une bouchée de pain & une coupe de bouza, parce qu'en mangeant devant le Roi, ils étoient sûrs de leur pardon, & de leur liberté. On leur donna alors à chacun cinq onces d'or & plusieurs habillemens. Le Roi les mena à Gondar, pour les mettre à l'abri de la vengeance de de Fasil, & ils furent employés dans l'Eglise de Hamar Noh (1).

(1) C'est une grande Eglise dépendante du palais, & désignée sous le nom singulier de l'arche de Noé.

Le lendemain l'armée se rendit au Dingleber, haute montagne, ou plutôt rocher, situé si près du lac, qu'à peine laisse-t-il un passage sur le bord de l'eau. Le Roi avoit une maison sur le sommet du Dingleber. Comme nous y arrivâmes de bonne heure, & que nous n'étions plus sur le territoire de Fasil, le Roi voulut absolument traiter le Ras Michael, & tous les principaux Officiers de l'armée. On lui avoit amené beaucoup de bétail du Dembea; & il donna dix bœufs au Ras, dix à Kefla Yasous, ainsi qu'à quelques autres, & un à moi, avec deux onces d'or, pour aider Strates & Sebastos à acheter des mulets. Mais ces deux Grecs s'en étoient déja procuré; car indépendamment de ceux que je leur avois prêtés, eux & mes domestiques en avoient quatre autres qu'ils avoient pris en chemin, & dont les maîtres avoient probablement péri dans le Nil, car jamais ces animaux ne furent réclamés.

Le lendemain, au moment où le Roi se mettoit à table pour dîner, il survint un accident, qui jetta l'allarme parmi les gens de sa maison. Un aigle noir (1), poursuivi par quelques-uns des oiseaux de proie qui suivoient le camp, vint se réfugier dans la tente du Monarque; & d'après cela on dit de toutes parts que le Roi seroit détrôné par un homme d'une naissance obscure. Chacun jetta les yeux sur Fasil: mais quoique le préfage fût en partie véritable, ce n'étoit point Fasil qu'il regardoit. Le Gouverneur du Begemder, Powussen, né dans un rang aussi abject que Fasil, étoit pour le moins aussi traître, & réussit mieux dans ses projets. C'étoit lui à

(1) Voyez la figure de cet oiseau dans l'Appendix.

qui on auroit dû appliquer l'augure de l'aigle ; car on le vit bientôt le vérifier, quoique ce ne fût sans doute que l'effet du hasard.

Dans la soirée du 29 Mai, nous vîmes arriver à Dinglebor deux hommes à cheval, vêtus d'habits de paix, & ne portant point d'armes. On les reconnut bientôt pour deux des principaux domestiques de la maison de Fasil. Ils étoient l'un & l'autre graves, doux & dans la maturité de l'âge. Aussi leur message n'avoit-il rien de commun avec la bouffonnerie de Doho. A leur arrivée ils obtinrent une audience du Ras, puis une du Roi. Ils dirent, & ils dirent avec vérité, que Fasil avoit repassé le Kelti & campoit au-delà de cette riviere, où Welleta Yasous ne l'étoit pas encore venu joindre. Leur mission avoit pour objet de prévenir Michael, de ne pas fatiguer son armée, en se pressant trop de regagner Gondar, parce qu'il pouvoit être sûr de ne point être attaqué, Fasil ayant repris le chemin de Buré. Ils apprirent alors au Ras tous les détails du complot formé contre lui, par Powussen & Gusho, qui étoient convenus avec Fasil de l'envelopper à Derdera ; ils lui dirent combien Fasil étoit irrité contr'eux, depuis qu'ils l'avoient laissé seul marcher contre l'armée royale, lorsqu'ils ne pouvoient ignorer que la plupart de ses Gallas s'étoient retirés au-delà du Nil, & ne pouvoient être rassemblés qu'avec la plus grande difficulté ; que si le Ras, au lieu de s'embarrasser au milieu de toutes les rivieres du Maitsha, & de passer le Nil près d'Amlac Ohha, dans un endroit où jusqu'alors on ne l'avoit jamais tenté dans la saison des pluies, avoit été par hasard le passer à Delakus, comme Kefla Yasous, Fasil auroit été obligé ou

ou de combattre une armée très-supérieure à la sienne, ou de se retirer à Metchakel, & de laisser toute sa province exposée aux ravages de ses ennemis. Les envoyés de Fasil déclarerent donc qu'il étoit résolu à ne plus porter les armes contre le Roi, mais à se maintenir tranquille dans son gouvernement, & à payer exactement le tribut; qu'il promettoit en outre de renoncer désormais à toute alliance avec Gusho & Powussen, & qu'il marcheroit même contre eux l'année suivante avec toutes ses forces, si le Roi le lui ordonnoit. Après cela, ils conclurent par demander au Ras Welleta Selassé, sa petite fille, en mariage pour Fasil, assurant que, si on la lui accordoit, il viendroit avec confiance à Gondar.

Mais, si tel fut le langage que les envoyés tinrent au Ras, ils parlerent un peu différemment quand ils se trouverent devant le Roi. Ils dirent que le Ras Michael avoit tant de fois manqué à sa parole, & savoit si bien le moyen d'éluder ses promesses, que Fasil ne pourroit pas s'y fier.

Cependant, quoique le Ras ne crût pas tout ce que les envoyés lui exposerent, il consentit à leurs demandes. Il promit sa petite fille; & pour prouver qu'il ne doutoit pas de la sincérité de Fasil, & qu'il étoit lui-même de bonne foi, il fit venir les deux Nagareets à la porte de la tente; & au grand étonnement de toute l'armée, on entendit ces mots: « Fasil est Gouverneur du pays des Agows, du Maitsha, du Gojam & du Damot. Puisse-t-il être heureux, & vivre long-tems fidele sujet du Roi, notre maître. »

Un changement si soudain étoit bien extraordinaire sans doute. A peine y avoit-il quarante-trois jours que Fasil avoit formé le projet de faire noyer dans le Nil la plus grande partie de l'armée, & d'exterminer le reste. Il ne s'étoit écoulé que vingt-quatre heures depuis qu'il étoit venu combattre son maître, & tout-à-coup il devient Lieutenant général du Roi dans quatre des plus opulentes provinces d'Abyssinie. Mais tel étoit l'effet nécessaire des circonstances. On jouoit des deux côtés à qui se tromperoit le mieux. Les messagers de Fasil furent revêtus d'habillemens magnifiques; & on se décida d'abord à les renvoyer à leur Maître : mais après y avoir réflechi, on songea qu'il valoit mieux lui envoyer un autre émissaire avec l'investiture de ses nouveaux gouvernemens. Le Roi retint les deux Officiers pour lui servir d'ôtages, & tout le camp s'abandonna à la joie.

Ozozo Esther vint le soir fort tard dans la tente du Roi. Elle avoit eu avec raison beaucoup de peur au passage du Nil, elle en avoit même été malade, ce qui lui donnoit l'air encore plus intéressant qu'à l'ordinaire. Elle étoit vêtue de blanc des pieds jusqu'à la tête; & je crois que je n'ai jamais vu de plus belle femme. Le Roi avoit, comme je l'ai déjà dit, fait présent de dix bœufs au Ras Michael; mais il en avoit envoyé vingt à Ozozo Esther, & c'étoit pour remercier le monarque de cette marque de faveur extraordinaire qu'elle venoit dans sa tente. J'avois cru jusques-là qu'ils étoient insensibles au mérite l'un de l'autre, mais cette entrevue me prouva le contraire. Quand elle rendit grace au Roi de la distinction avec laquelle il venoit de la traiter : « Madame, lui répondit-il, le Ras Michael, votre époux, fait employer pour mon service, les

ſoldats de l'armée tant qu'il ſont en état de combattre, & vous, je ne l'ignore point, vous daignez prendre ſoin de ceux qui ſont malades ou bleſſés, & grace à vos bontés, ils ſont bientôt en état de reprendre les armes. Les guerriers qui ſe portent bien ſe nourriront des bœufs du Ras, mais les malades retrouveront la ſanté avec le ſecours des vôtres; c'eſt pourquoi je vous en ai envoyé deux fois autant qu'à lui, afin que vous puſſiez faire deux fois plus de bien ».

En achevant ces mots, le Roi fit ſigne que tout le monde ſortît de l'appartement, & Ozozo Eſther eut une audience particulière d'environ une demi-heure. Je doute beaucoup qu'alors le Ras Michael fût l'objet de la converſation. Quand le Roi s'alla coucher, il avoit l'air extrêmement content. Le Ras aimoit beaucoup Ozozo Eſther, mais il ne lui témoignoit point de jalouſie.

Je m'étois ſenti des mouvemens de fiévre, & j'allai me mettre au lit, l'eſprit rempli de tous les événemens extraordinaires qui s'étoient ſuccédés en ſi peu de temps. J'avois donné ce ſoir-là rendez-vous dans ma tente aux envoyés de Faſil, parce que je ſavois qu'il s'étoit tenu un conſeil auquel on avoit appelé Welleta Kyrillos, hiſtoriographe du Roi, pour lui donner des inſtructions ſur la maniere dont il devoit décrire la campagne du Maitsha, le paſſage du Nil, & la bataille de Limjour. L'hiſtoriographe avoit eu ordre en même temps de tracer en lettres d'or la marche de Kefla Yaſous, & ſon paſſage au gué de Delakus, ainſi que la promotion de Faſil au gouvernement du Maitsha & du Damot. C'eſt d'après la relation authentique de Kyrillos,

& d'après ce que j'avois obſervé moi-même, que je fis mes notes ſur cette campagne.

Le jour ſuivant il n'y eut rien d'extraordinaire. Nous prîmes le chemin de Gondar, où nous arrivâmes bientôt. La veille de notre entrée dans cette capitale, nous étions campés au bord de la riviere de Kemona, quand il parut deux exprès de Gusho & de Powuſſen, qui s'excuſoient ſous divers prétextes, de n'avoir pas joint l'armée. Les exprès furent fort mal reçus du Ras, & ils ne purent obtenir audience du Roi. L'uſage eſt de faire préſent de quelques beaux vêtemens neufs à ces ſortes de meſſagers; mais on fit l'affront à ceux-ci de ne leur donner qu'une pièce de toile bleue de Surate de la valeur, d'environ un demi-ducat; & ſans permettre qu'ils couchaſſent dans le camp, on les expédia à Faſil, auprès de qui ils avoient intention de ſe rendre.

Le 3 de Juin, l'armée campa au-deſſous de Gondar, ſur les rives du Kahha. Depuis que nous étions partis de Dingleber, il ne s'étoit pas paſſé de jour ſans que quelque ami du Ras ne fût venu au-devant de lui. Pluſieurs grands Officiers de l'Etat nous joignirent près du Kemona, d'autres à Abba Samuel. Je ne m'apperçus point que les nouvelles qu'ils apportoient flattaſſent beaucoup le Ras ni le Roi. Tous les ſoldats paroiſſoient contens, parce qu'ils rentroient dans leurs foyers: mais il en étoit autrement de leurs chefs, & ſur-tout de ceux de l'Amhara, qui voyoient les choſes de bien plus loin.

(1) 30 Mai.

Pour moi, sur-tout, je n'avois nullement raison d'être satisfait. Après une suite continuelle de fatigues, de dangers, de dépenses, je revenois à Gondar sans avoir pu exécuter mon projet de visiter les sources du Nil, & ne rapportant pour tout fruit de mon expédition qu'une fiévre violente; l'endroit où le Nil jaillit du sein de terre, demeuroit encore aussi caché qu'il l'avoit été depuis la chûte de Phaëton.

Nilus in extremum fugit perterritus orbem,
Occuluitque caput, quod adhuc latet.

Ovid. Metam. lib. 2.

CHAPITRE VII.

Le Roi se retire en Tigre à la tête de son armée. — Evénemens intéressans qui suivent cette retraite. — On trouve le corps de Joas. — Le parti du Roi a l'avantage. — Les rebelles font proclamer Socinios Roi à Gondar.

LE Roi avoit été informé que Gusho & Powussen à la tête de toutes les forces du Begemder & du Damot, & Ayto Aylo avec celles du Gojam, du Belessen & du Lasta, s'apprêtoient à l'assiéger dans sa capitale, dès que les pluies auroient fait déborder le Tacazzé & fermeroient à son armée le chemin du Tigré. Il y avoit même d'autant plus lieu de croire qu'on ne tarderoit pas à voir paroître les rébelles, que la paix avec Fasil, & sur-tout le don que le Roi venoit de lui faire du gouvernement du Gojam, n'avoit fait que les irriter davantage. D'après cela, le jour même que le Roi entra dans Gondar, on renouvella la proclamation par laquelle on nommoit Fasil gouverneur du Gojam, du Damot, du pays des Agows & du Maitsha; après quoi ses deux serviteurs furent de nouveau magnifiquement vêtus & renvoyés avec honneur.

CEPENDANT comme je n'avois jamais désespéré de parvenir un jour jusques aux sources du Nil, dont je ne m'étois trouvé éloigné que de cinquante milles à Karcagna, je ne négligeois rien de ce qui pouvoit me faciliter les moyens d'ac-

complir enfin ce projet. Je fis tout ce qui étoit en mon pouvoir pour rendre service aux envoyés de Fasil, tant qu'ils resterent au camp. Je leur parlai souvent de leur maître, & à leur départ, non-seulement je les chargeai d'un petit présent pour lui, mais je leur en offris un autre à chacun d'eux en particulier. Ils m'avoient en outre souvent prié de leur donner des remedes pour un cancer que Welleta Yasous, premier lieutenant de Fasil, avoit à la levre.

J'AI déjà observé qu'à mon départ pour l'Abyssinie, quelques médecins de mes amis m'avoient conseillé de la ciguë, préparée suivant la méthode du docteur Stork (1); & j'en fis venir de France une grande quantité avec des instructions sur la maniere de l'employer. J'en envoyai donc à Welleta Yasous, en lui faisant dire d'en prendre de très-petites doses, parce que j'aimois mieux me mettre à l'abri de tout reproche, que de courir des risques en voulant le guérir trop précipitamment. Je lui recommandai en même-temps de ne plus manger de viande crue, de se mettre au lait pout toute nourriture, & de boire beaucoup de petit lait, les jours qu'il prendroit de la ciguë.

LES envoyés furent enchantés de moi, & ils déclarerent en présence du Roi, que Fasil seroit plus sensible au plaisir de recevoir un remede, qui pourroit guérir Welleta Yasous, qu'à tous les honneurs dont la munificence du Prince venoit de le combler. — « S'il en est ainsi, dis-je, je veux dans ce jour de grace, demander deux faveurs ». —

(1) Médecin de Vienne.

« Voilà qui n'eſt pas ordinaire, répondit le Roi, mais n'importe, parlez. Je doute que perſonne ici ait envie de vous refuſer. Je ne l'ai certainement pas, moi, à moins que vous ne retombiez dans votre découragement, & que vous ne parliez encore de vous en retourner en Europe ». — « Eh! bien, repliquai-je, Sire, je vous obéirai ; ce n'eſt point cela que je vous demande ; mais bien deux autres choſes. Les voici : la premiere, c'eſt que vous me donniez, & que Faſil ratifie ce don, le village de Geesh, dans le territoire duquel le Nil prend ſa ſource. Cet endroit me fournira du beurre & du miel pour moi & pour ma maiſon, & il me tiendra lieu du village de Tangouri, près d'Emfraz, quoique ce dernier vaille beaucoup mieux. La ſeconde choſe que j'ai à demander, c'eſt que quand Faſil pourra me faire conduire à Geesh & me montrer les ſources, il le faſſe, ſans exiger aucune récompenſe, & ſans chercher à s'en défendre ».

L'ON rit beaucoup de ce que les grâces que je demandois ſe bornoient à cela. Les Envoyés aſſurerent que ce n'étoit preſque rien, & qu'ils déſiroient de faire pour moi dix fois davantage. Le Roi leur dit gaiement : « Dites à Faſil que je donne à Yagoubé & à ſa poſtérité le village de Geesh, & les ſources auxquelles il eſt ſi attaché ; que je ne veux pas que ces lieux paroiſſent jamais ſous un autre nom que ſous le ſien dans le Deſtar, ni qu'on les lui ôte, ſoit en paix, ſoit en guerre ; & jurez-le-lui au nom de votre Maître. » Auſſi-tôt ils mirent, l'un après l'autre, les deux premiers doigts de leur main droite en croix ſur les deux premiers doigts de la mienne, & ils la baiſerent. C'eſt une maniere de jurer dans ces contrées,

contrées, en usage parmi ceux qui s'appellent Chrétiens.

L'Azage Kyrillos, secrétaire & historiographe du Roi, étoit présent à cette cérémonie; & le Monarque lui ordonna d'enregistrer le don qu'il venoit de me faire dans le Deftar, c'est-à-dire dans le livre du Trésor. « Je veux l'écrire en lettres d'or, dit le vieillard; & quoique je sois pauvre, si Yagoubé veut prendre une femme & demeurer prami nous, au moins jusqu'à ce que mes yeux soient fermés, je lui ferai pour ma part présent d'un village, qui vaudra quatre fois plus que Geesh & Tangouri. »

On imagine bien que cela dut rendre la conversation fort gaie. Les envoyés de Fasil, satisfaits d'avoir réussi au-delà de leurs espérances, prirent congé du Roi, & allerent se préparer à partir le lendemain; & aussi-tôt que le Roi fut couché, je me retirai chez moi.

Mais des pensées bien différentes occupoient en ce moment Michael & ses Officiers. Ils ne croyoient point à la sincérité de Fasil, qui, d'ailleurs, ne pouvoit en ce moment leur être d'aucune utilité, puisqu'il s'étoit retiré dans sa province, & que les pluies l'empêchoient de venir à leur secours. Tout le Woggora étoit en armes, impatient de se venger des cruautés qui avoient signalé le passage de Michael, la premiere fois que ce Général s'étoit rendu à Gondar. Le Tacazzé, qui sépare le Tigré du Woggora, & qui coule au pied des hautes montagnes du Samen, est un des fleuves les plus considérables & les plus rapides d'A-

byssinie, & quoiqu'il ne soit pas ordinairement un des premiers qui débordent, il étoit alors si haut, & il charrioit tant d'arbres & des pierres si énormes, qu'il ne paroissoit guéable ni pour la cavalerie ni pour l'infanterie. Cependant quelque périlleux qu'en fût le passage, il n'y avoit pour Michael d'autre espoir que de le tenter. Ce général & tous les guerriers qui l'accompagnoient, croyoient que s'il falloit périr, il valoit bien mieux pour eux trouver la mort dans un fleuve qui arrosoit les frontieres de leur Province, que de tomber vivans entre les mains de leurs ennemis, en Amhara. On s'occupa donc nuit & jour des moyens de prendre cette route, dès l'instant que le Ras Michael fut à Gondar, & peut-être même s'en étoit-on occupé avant qu'il y arrivât.

UN Officier, nommé Adero, & son fils Zor Woldo, avoient leurs terres dans le Belessen, précisément sur la route de Gondar, au gué du Tacazzé, le plus proche & le plus facile. C'est à eux que le Ras Michael avoit coutume de confier le gouvernement de Gondar, lorsqu'il étoit obligé d'entrer en campagne. Ils étoient remplis d'activité & d'intelligence; mais ils venoient de manquer de fidélité, & de s'unir à Gusho & à Powussen, à qui ils avoient donné des conseils. Toutefois à son arrivée à Gondar, le Ras feignant d'ignorer leur trahison, leur envoya ordre de faire préparer des farines pour l'approvisionnement des troupes qui devoient passer sur leur territoire, de ramasser aussi autant de chevaux qu'ils pourroient, & de lui faire dire comment étoit le gué du Tacazzé. Il leur demanda en même tems si Powussen s'étoit mis en marche, & si Ayto Tesfos, gouverneur du Samen, avoit

fait des dispositions pour empêcher l'armée royale de traverser les terres du Woggora.

SOUDAIN le perfide Adero fit répondre au Ras que le Tacazzé étoit encore guéable ; que le bruit s'étoit répandu que Powussen marchoit vers le Maitsha; qu'Ayto Tesfos demeuroit tranquille sur le haut du rocher où étoit le siege de son gouvernement; qu'il n'y avoit point de tems à perdre, parce qu'il croyoit avoir déja assez de farine pour l'armée, & qu'on ne pourroit guère essayer d'en ramasser davantage, sans répandre l'allarme dans le pays. Tout cela fut reçu par Michael, comme s'il l'avoit cru sincere, & il renvoya soudain le messager pour dire à Zor Woldo de faire mettre la farine dans de petits sacs, & de la déposer à Ebenaat, puis d'aller dans quatre jours avec son pere & toute sa cavalerie, attendre le Ras au bord du Tacazzé.

LE lendemain matin toute l'armée se mit en marche. J'avois pris la veille congé du Roi; & j'avoue qu'un des momens les plus tristes de ma vie, fut celui où je me séparai de ce Prince. Mais j'étois malade, & je n'avois pu faire aucun préparatif pour le suivre en Tigré. En outre, je ne pouvois perdre de vue le dessein qui m'avoit conduit en Abyssinie, & sans l'accomplissement duquel je n'aurois jamais pu reparoître dans ma patrie qu'avec une sorte de deshonneur. J'espérois qu'en considération du Roi, Fasil pourroit me faire parvenir où tendoient mes vœux; ou que, si j'étois trompé de ce côté-là, le Roi revenant bientôt me procureroit quelqu'autre moyen de réussir. Enfin, je croyois que

ſi j'allois en Tigré, je n'aurois jamais le courage de revenir à Gondar.

Le jeune Monarque parut s'animer en voyant l'air de confiance avec lequel je parlois de ſon retour. Puis il me dit, d'un ton triſte & plaintif : « Yagoubé, vous pourriez, ſi vous le vouliez, m'apprendre ſi je reviendrai, ou non, & tout ce qui doit m'arriver. Ces inſtrumens avec leſquels vous êtes ſans ceſſe occupé à obſerver les aſtres, ne peuvent avoir aucune utilité, s'ils ne vous ſervent pas à lire dans l'avenir. » — « Certes, lui répondis-je, Prince, ces inſtrumens nous ſervent à diriger nos vaiſſeaux à travers le vaſte Océan, & à marquer les routes que nous devons ſuivre, quand nous voyageons par terre. Ils apprennent aux premieres perſonnes qui paſſent dans un pays à en reconnoître la ſituation; & quand elle eſt une fois tracée, tous ceux qui viennent après, la retrouvent aiſément. Mais quant aux décrets de la Providence, ſoit pour ce qui vous concerne, ſoit pour ce qui me regarde moi-même, croyez que je n'en ſais pas plus que la mule que vous montez. »

« Mais dites-moi donc, je vous prie, répliqua le Prince, dites-moi donc pourquoi vous parlez de mon retour comme d'une choſe certaine. » — « J'en parle, répondis-je, d'après des réflexions, des obſervations, qui ſont bien plus certaines que toutes les prophéties & les divinations qu'on pourroit vous faire par le moyen des étoiles. La premiere campagne que vous avez faite, lorſque vous vous repoſiez à Fagitta ſur les ſavantes diſpoſitions du Ras, un ivrogne, avec un ſeul coup de fuſil, mit en déroute la nombreuſe armée de vos enne-

mis. La derniere fois que vous êtes parti de Gondar, vous pensiez que Powussen & Gusho vous étoient fidèles, & cependant ils avoient dès-lors formé le complot de vous massacrer à Derdera, & il n'auroit fallu rien moins qu'un miracle pour vous sauver, si vous aviez été une fois renfermé entre les deux lacs. Ce n'est ni vous, ni Michael, qui avez empêché l'exécution de ce barbare projet. Vous vouliez brûler Samfeen, tandis que Woodage Asahel étoit en embuscade avec des forces considérables, connoissant tous les gués des rivieres voisines, & étant sûr de tous les habitans de la Province. Rappellez-vous comment vous avez passé ces rivieres, tous les soldats de l'armée se tenant par la main, & se traînant à la suite l'un de l'autre. Auriez vous pu le faire, si vous aviez eu derriere vous un ennemi, & sur-tout un ennemi tel que Woodage Asahel? Il vous eût poursuivi, il vous eût harcelé jusqu'à ce que vous fussiez arrivé au gué de Goutto, & là Welleta Yasous, à la tête de six mille hommes, vous attendoit sur la rive opposée du Nil, pour vous en disputer le passage. Quand le Ras Michael passa près de l'Eglise de Mariam Net, il trouva les Prêtres tranquilles chez eux. Avoit-il vu personne dans aucune des autres Eglises qu'il avoit rencontrées sur la route? Non. Par-tout ailleurs on s'enfuyoit à l'approche de Michael; cependant les Prêtres de Mariam Net étoient plus coupables que d'autres, d'après leurs rapports avec Fasil : mais ils resterent sans savoir pourquoi. Une main invisible les retint pour vous sauver. Le salut de l'armée dépendoit du passage du Nil, de ce passage si terrible, si dangereux, qu'il semble presque incroyable qu'on l'ait tenté & exécuté pendant la nuit. Cependant, si les Prêtres de Mariam Net avoient passé des

premiers, l'infanterie n'auroit point été chercher le gué de Delakus. Ces Prêtres, prisonniers de Michael, n'auroient jamais ouvert la bouche devant leur redoutable vainqueur. La Providence les fit donc rester près de Kefla Yasous. Tout fut découvert, & l'armée sauvée par sa retraite, & par la célérité avec laquelle elle passa à Delakus. »

» Mais que seroit-il encore arrivé si Fasil avoit marché droit à Kefla Yasous avant ou après son passage ? Kefla Yasous eût été exterminé avant que Michael eût passé le Kelti. Toutefois votre ennemi fut retenu dans une sorte d'yvresse, battant ses tymbales derriere Boskon Abbo, pendant que le Ras, guidant votre armée, la faisoit traverser le Kelti à la nage, & que la plupart d'entre nous étoient nuds, sans tentes, sans provisions & même sans poudre. Fasil n'essaya même de se présenter devant nous, que lorsque ranimés par un beau jour & une marche aisée nous fûmes supérieurs à lui, & que Kefla Yasous étoit prêt à tomber sur son arriere-garde. C'est donc d'après tous ces signes éclatans des faveurs de la Providence, que je ne puis croire que Dieu laisse son ouvrage imparfait. C'est ce Dieu qui gouverne l'Univers & s'est spécialement reservé le sort des combats; c'est lui qui s'est nommé lui-même le Dieu des batailles.

Le Roi parut singuliérement ému, & en même-temps persuadé de ce que je lui disois, — « Oh ! Yagoubé, reprit-il, venez avec moi en Tigré, & soyez sûr que je ferai pour vous tout ce que vous souhaiterez. » — « Vous en avez fait déjà davantage, lui répondis-je, Sire. Je vous

ai expliqué les raifons qui m'empêchent de vous accompagner : fouffrez donc que j'attende ici votre retour, qui fera fûrement dans quelques mois ». — Ce monarque me recommanda de vivre à Kofcam, auprès de l'Iteghé, & de n'en point fortir, à moins que Fafil ne vînt à Gondar. Il m'enjoignit auffi de lui mander exactement de quelle maniere je ferois traité. Alors nous nous féparâmes également affligés. Le jeune Roi étoit plein d'efprit & digne de régner fur un peuple moins barbare ; & mon cœur étoit pénétré des marques de bonté dont ce Prince me combloit depuis le premier inftant que j'étois entré dans fon palais.

CEPENDANT, le 5 de Juin il fe mit en marche ; & tandis que Powuffen, Adero & leurs complices l'attendoient dans le Beleffen, c'eft-à-dire, au fud-oueft de Gondar, il fe rendit à Kofcam avec toute fon armée, & franchiffant la montagne de Debra Tzai, il prit la route du Wal-Kayt, & des provinces enfoncées & brulantes qui font au nord-eft. Ainfi chaque jour il fe trouvoit plus éloigné de fes ennemis.

L'ITEGHÉ ordonna qu'on fermât les portes de fon palais de Kofcam. Un peu avant que le Ras montât fur fa mule, Ozoro Efther s'étoit réfugiée avec tous fes domeftiques auprès de fa mere. Gondar reffembloit à une ville qui avoit éte prife par l'ennemi. Quiconque avoit des armes s'en fervoit pour fe faire craindre, & faifoit tout ce qu'il vouloit.

L'on dit que la nuit qui précéda le départ de l'armée, il arriva deux choses très-remarquables. Michael prétendoit que toutes les fois qu'il étoit à la veille d'entreprendre quelqu'expédition, une personne on un esprit lui apparoissoit & lui révéloit les suites de ce qu'il alloit entreprendre. Il s'imaginoit que cet esprit n'étoit autre que l'archange Michel, & il s'enorgueillissoit beaucoup d'un pareil commerce. Dans un conseil tenu avec ses plus intimes amis, il leur dit que quelques nuits auparavant, l'esprit lui étoit apparu & lui avoit commandé de passer par la montagne de Wechné, & d'égorger tous les princes qui y étoient emprisonnés, ou de les emmener avec lui en Tigré. Le Nebrit Tecla, gouverneur d'Axum, & ses deux fils qui tous trois avoient eu part au meurtre du dernier Roi, appuyerent beaucoup ce conseil; mais Kefla Yasous, tous les hommes vertueux, & Michael lui-même, sans doute déjà rassasié de sang royal, furent d'un avis différent. L'on convint de cacher cette délibération; & l'on résolut de prendre la route du Walkayt, au lieu de celle de Wechné.

Le Ras dit ensuite, que l'esprit, l'ange ou le démon, qui s'étoit présenté à lui, lui avoit dit de mettre le feu à la ville de Gondar, & de la brûler jusqu'en ses fondemens, sans quoi la fortune l'abandonneroit. Il paroissoit en même-temps pencher pour cet avis, qui trouva aussitôt grand nombre de partisans. Mais quand on en fit part au Roi, ce jeune prince dit qu'il ne le souffriroit absolument pas; & il déclara qu'il aimeroit mieux rester dans Gondar,

dar & tomber entre les mains de ses ennemis, que de leur échapper & même de les vaincre, au prix d'un si énorme forfait. Cette réponse du roi fût bientôt connue, & elle toucha tous les cœurs; aussi en éprouva-t-il les effets, lorsqu'en revenant depuis à Gondar, il fut vaincu & fait prisonnier ainsi que le Ras Michael.

CEPENDANT l'armée s'avança avec célérité du côté du Walkayt. Dès qu'elle fut près du Tacazzé, elle tourna tout-à-coup vers le Mai-Lumi, c'est-à dire la riviere des Limons. J'ai raconté comment le Shum de ce canton, à mon arrivée en Abyssinie, m'avoit détenu plusieurs jours à Addergey, dans l'intention de me voler, parce qu'il croyoit que Michael avoit été défait à Fagitta. Le Roi s'empara de ce perfide, & après avoir livré sa maison aux flammes & au pillage, il le conduisit en Tigré afin qu'il lui répondît des sommes que les villages de son gouvernement avoient promis de payer, pour qu'on ne les brûlât pas.

HEUREUSEMENT, rendu sur les bords du Tacazzé, au-delà duquel est la province de Siré, Michael fit partir Ayto Tesfos, gouverneur de cette province & chéri de tous les habitans, pour rassembler tout ce qui pouvoit faciliter à l'armée le passage du fleuve. Tous les Siréens accoururent au-devant de leur Roi. L'eau étoit profonde & le courant rapide; aussi le bagage fut-il mouillé : mais le fonds étoit ferme, & l'armée ayant passé avec non moins de promptitude que de sécurité, fut accueillie dans

le Siré & dans le Tigré avec tous les témoignages de la joie la plus vive.

Dès que Michael se revit dans son gouvernement, il s'occupa sérieusement à le remettre tout entier sous sa puissance. On étoit au fort des pluies ; il n'étoit pas possible d'entrer en campagne ; cependant deux districts s'étoient révoltés. Les fils du Kasmati Woldo, dont Michael avoit fait mourir le pere, avoient déclaré qu'ils se maintiendroient par la force dans le canton d'Enderta, où Woldo commandoit autrefois ; & Netcho, gendre de Michael, s'étoit emparé de la montagne d'Aromata, appellée communément Haramat. Cette montagne est une forteresse naturelle, que Michael, jeune encore, avoit usurpée sur le pere de Netcho, après en avoir fait le siege pendant quinze ans de suite. Netcho s'étoit en même temps ligué avec Za Mensus Kedus, qui avoit de très-grandes possessions dans le voisinage de l'Haramat. Le district d'Enderta, situé au sud-est de l'Abyssinie & dépendant du Tigré, est plane & très-fertile, & le mont Aromata, se trouve précisément au milieu de cette province. Avant de se mettre en marche, Michael fit assassiner les deux jeunes Woldo dans une fête qu'on donnoit dans l'Enderta ; & leur parti fut soudain dispersé.

Mais la montagne d'Aromata fit meilleure contenance, & parut devoir long-temps occuper le Ras. La garnison étoit composée de vétérans intrépides qui avoient porté les armes sous Michael lui même. Netcho étoit fils de l'ennemi de Michael, de l'ancien gouverneur de cette montagne ;

& quoique Michael lui eût donné sa fille en mariage pour se reconcilier avec lui, il s'étoit révolté à l'instant où le Ras avoit marché dans le Maitsha contre Fasil. Gusho & Powussen l'avoient entraîné dans leur parti, parce qu'ils espéroient de pouvoir, par ce moyen, faire une diversion en Tigré. Aussi Netcho n'avoit-il aucun espoir de pardon, si jamais il tomboit entre les mains du Ras Michael. Je l'ai vû souvent ; je l'ai beaucoup connu. C'étoit un homme d'une haute taille, fort mince, d'un caractère doux, mais n'ayant point d'esprit & étant très-facile à tromper.

Pour Za Mensus Kedus, qui partageoit avec Netcho, le commandement du mont Aromata, il étoit vigilant, résolu, intrépide, & le Ras Michael le redoutoit avec raison. Possédant, comme je l'ai déja observé, beaucoup de terres autour de la montagne, il avoit été quelque temps tenu dans les fers par Michael, & il s'étoit échappé. Il avoit en outre, assassiné le pere de Guebra Mascal, mari d'une nièce de Michael & commandant en chef de la mousquéterie du Tigré. Aussi Za Mensus Kedus ne craignoit rien tant, que de retomber au pouvoir de Michael.

Le Ras sentit tout le danger de laisser derriere lui, un ennemi tel que Za Mensus & dans une position si avantageuse. Aussi avant la cessation des pluies, il fit construire tout au tour de la montagne des barraques, ou plutôt des hûtes, pour y loger des soldats, avec une maison pour le Roi, une pour lui & une pour ses principaux officiers. On fit venir des paysans pour labourer & ensemencer les terres des

environs ; de sorte qu'il étoit aisé de voir que le Ras n'avoit pas envie de quitter la place qu'il n'eût conquis pour la seconde fois cette même montagne d'Aromata, qui ne s'étoit jadis rendue à lui qu'après un siége de quinze ans. Mais laissons-là Michael, & retournons à Gondar.

LE 10 juin, c'est-à-dire, cinq jours apres que le Roi eut abandonné sa capitale, Gusho & Powussen y entrerent en vainqueurs. Le lendemain ils rendirent visite à l'Iteghé & la prierent de quitter Koscam & de venir à Gondar pour prendre les rênes du gouvernement. Mais elle refusa d'y consentir, à moins que ceux qui l'y invitoient ne fissent auparavant leur paix avec Fasil. Elle dit que Fasil étoit le seul qui eût essayé de venger le meurtre de Joas, son maître ; qu'il paroissoit toujours les armes à la main dans ce dessein, & que, telle chose dont elle fût menacée, elle ne vouloit se mêler de rien tant qu'on seroit en guerre avec lui.

FASIL la prévint en même-tems, par un message, qu'elle ne devoit se fier ni à Gusho, ni à Powussen, parce qu'ils avoient manqué à leur promesse de poursuivre & de combattre le Ras Michael dans le Maitsha, & qu'ils avoient exprès demeuré chez eux, pour qu'une armée supérieure en nombre tombât sur lui seul, & ravageât sa province ; qu'ils lui avoient encore manqué de parole une seconde fois, en entrant dans Gondar sans lui ; car leur convention étoit de s'y rendre tous trois à la fois, & de n'établir un nouveau gouvernement que d'après ce qu'ils résoudroient unanimement entr'eux. Plusieurs jours se passerent dans ces négociations, Fasil promettant toujours de venir, tantôt sous une

condition, tantôt sous une autre; & cependant il ne vint point. Il ne quitta pas même son camp de Buré.

Le 20 Juin, les Officiers de l'Iteghé, qui étoient allés proposer une réconciliation à Fasil de la part de Gusho & de Powussen, revinrent à Koscam. Le même jour, Fasil fit proclamer, dans la place du marché de Gondar, qu'Ayto Tesfos étoit Gouverneur du Samen, & que quiconque voleroit, ou commettroit la moindre violence sur les chemins, seroit puni de mort. Cet acte d'autorité n'étoit que pour braver Powussen & Gusho, & sembloit en même-temps ouvrir une communication entre Fasil & le Ras Michael: mais Fasil montroit par-là, sur-tout, qu'en méprisant Gusho, Powussen & leur parti, il séparoit sa cause de la leur; car Tesfos avoit pris les armes avec Fasil, du vivant du dernier Roi, pour soutenir la même cause que lui. Il ne les avoit pas quittées depuis; il n'avoit point fait la paix avec Michael, & il s'étoit au contraire maintenu dans son gouvernement malgré le Ras.

Comme je ne voulois donner de l'ombrage à personne, j'allai le 24, à Gondar, rendre visite à Gusho & à Powussen. Je les trouvai ensemble dans le même appartement que Michael avoit coutume d'occuper. Ils étoient assis sur le parquet recouvert d'un tapis, & jouant auxdames sur une espece de damier qu'on avoit crayonné avec de la chaux. Ils ne me firent pas beaucoup de politesses; ils se contenterent de me serrer la main, puis ils continuerent leur partie, sans lever seulement les yeux sur moi.

CEPENDANT Gusho m'adressant la parole : « N'auriez-vous pas mieux fait, me dit-il, de venir en Amhara, comme je vous y avois invité la derniere fois que je vous vis à Gondar ? Vous vous seriez épargné toutes les fatigues & les dangers auxquels vous avez été exposé dans le Maitsha ». — « Je lui répondis ; il m'est bien difficile, à moi qui suis étranger, de savoir ce qu'il y a de mieux à faire dans ce pays-ci. J'étois, comme vous le savez, l'étranger du Roi, qui me combloit de bontés. Mon devoir m'ordonnoit donc de rester auprès de lui, sur-tout quand il le désiroit. J'ai, d'ailleurs, toujours entendu dire que c'étoit l'usage de ces contrées ; & de plus, le Ras Michael m'avoit enjoint de suivre le Monarque ». — « A ces mots Powussen secouant la tête, dit : « Vous voyez bien qu'il ne peut encore oublier ni Michael, ni le Tigré ». — C'est fort naturel, reprit Gusho, puisqu'il a été bien traité par Michael & par le Roi. Ils l'avoient élevé aux honneurs, ils lui donnoient beaucoup d'argent, qu'il dépensoit avec les gardes du Roi, dont il a eu le commandement après l'Arménien. Yagoubé a enseigné au Roi & à son frere George, à monter à cheval, à la manière des Francs, & à faire beaucoup de tours d'adresse à cheval, tant avec des fusils qu'avec des lances, mais ce ne sont que des badinages. Je n'ai jamais entendu dire qu'il se mêlât d'affaires sérieuses, ni qu'il parlât mal de personne, encore moins qu'il fit aucun mal, comme faisoient ces coquins de Grecs, quand ils étoient en crédit sous le regne de Joas : car, dieu merci, ce n'a pas été leur faute s'ils n'ont pas été à la tête de tout ».

« Oui, j'espère que je n'ai nui à personne, répliquai-je.

Je n'en ai jamais eu l'intention, ni je n'y ai été excité. J'ai reçu des marques de bienveillance de tout le monde, & ce que je n'oublierai jamais, ajoutai-je, en me tournant vers Gusho, j'ai reçu de vous beaucoup de témoignages d'amitié ». — Gusho héfita un moment, puis il me répondit d'un air fier: « oui, oui, nous fommes, je crois toujours amis ». — « Nous avons eu, dit Powuffen, bien de diables de ventres affamés depuis que nous avons quitté Gondar ». — « Pardonnez-moi, répondis-je, je ne me fuis jamais apperçu d'aucune différence à cet égard ». — « Par Saint-Demetrius, répondit Gusho, en s'adreffant à Powuffen, voilà une vérité pour vous. L'on ne vous en dit pas fouvent dans le Begemder; je veux mourir tout-à-l'heure, fi vous donnez jamais une jarre de miel à aucun blanc ». — « Bon, dit Powuffen en quittant le jeu, Yagoubé, je veux vous faire un préfent qui vaut mieux que toutes les jarres de miel de Gusho. J'ai rapporté votre fufil à deux coups, & votre fabre, que vous avoit dérobé ce fils de P.... de Guébra Mehedin. Par Saint-Michel, fi j'avois attrappé ce maraud, je l'aurois fait pendre à un arbre, pour avoir ofé dire qu'il fervoit dans mon armée quand il vola fi indignement vos gens. Hier, l'Iteghé, votre amie, vouloit me donner deux charges de bled pour ravoir votre fufil, parce qu'elle croit qu'au lieu de vous le rendre, je veux le remporter dans le Begemder. Mais, venez demain matin dans ma tente, je vous le donnerai» — Je devinai aifément la caufe de ce retard; je vis qu'il vouloit un préfent; mais je me croyois heureux de pouvoir ravoir mon fufil à quelque prix que ce fût.

COMME cette converfation ne me plaifoit pas beaucoup,

je me levai pour m'en aller. Il est bon d'observer qu'avant la retraite du Roi, Gusho ne s'asseyoit jamais devant moi, qu'en se découvrant le corps jusqu'à la ceinture, pour me témoigner son respect, & qu'il m'envoyoit souvent en présent des vaches, des moutons & des jarres de miel. Mais ma dignité s'en étoit allée avec le Roi; j'étois tombé, & je vis bien qu'on avoit intention de me le faire sentir. A mon retour à Koscam, je fis part à l'Iteghé de la maniere dont les choses s'étoient passées. — « Ce sont deux brutaux, me dit-elle, mais Gusho auroit dû se comporter mieux avec vous ».

Le lendemain matin (1), vers les huit heures, je me rendis dans la tente de Powussen. Il campoit sur les bords du Kahha, près de l'église de Ledata, c'est-à-dire, de la Nativité. On me fit attendre une heure avant de m'introduire. Powussen étoit assis entre deux femmes qui n'étoient ni jolies, ni propres; & il me rendit mon fusil & mon sabre, après quoi je lui fis un léger présent. — « Voilà, dit-il, en s'adressant aux deux femmes, voilà un homme qui sait tout ce qui doit arriver. Il sait qui doit mourir & qui doit vivre; qui doit aller au diable ou qui n'y doit pas aller; qui aime son mari ou qui le fait cocu ». — « Eh! bien, Yagoubé, me dit l'une des femmes, Tecla Haimanout & Michael reviendront ils jamais à Gondar? » — « J'ignore, madame, repondis-je, de qui vous voulez parler, est-ce du Roi & du Ras? » — « Dites le Roi, dit tout bas l'autre femme à sa compagne, Yagoubé aime le Roi». — «Eh! bien, allons, reprit la premiere,

(1) Le 21 Juin.

qu'il

qu'il ſoit donc le Roi. Le Roi & le Ras Michael retourneront-ils à Gondar? » — « Certes, repondis-je, le Roi eſt toujours Roi & il eſt maître d'aller dans quelle partie de ſes états qu'il voudra; n'avez-vous pas entendu dire qu'il étoit déjà en route? » — » Oh! oh! par-dieu, dit Powuſſen, n'ayez pas peur. L'on diſoit qu'il revenoit pour ſe venger, lorſque j'étois encore dans le Begemder: » — Alors il quitta ſon ſiége en hauſſant les épaules, & je pris congé de lui. Il me laiſſa debout pendant tout le temps que je fus dans ſa tente. Je rendis compte de ma viſite à l'Iteghé, qui en rit beaucoup, quoique la prédiction du retour du Roi, dut être une affaire très-ſérieuſe pour elle.

Ce même jour-là, il arriva le ſoir un envoyé du Ras Michael, chargé de reproches & de menaces terribles pour la Reine, pour Gusho & pour Powuſſen. Michael diſoit « qu'il alloit ramener inceſſamment le Roi à Gondar; & que lui étant vieux, il ſe propoſoit de paſſer le reſte de ſes jours dans le Tigré; qu'il eſperoit donc qu'ils voudroient bien attendre le Monarque dans ſa capitale, & choiſir parmi eux un autre Ras, parce qu'il ſavoit qu'ils étoient tous amis, & qu'ils s'accorderoient aiſément, ſur-tout lorſqu'il s'agiroit de lui faire plaiſir à lui. »

Le 27, Gusho & Powuſſen vinrent prendre congé de l'Iteghé. Ils déclarerent qu'ils n'avoient point envie de demeurer à Gondar, pour être l'objet des railleries de Michael & de Faſil. En effet, ils ſe hâterent de décamper ſans tambour ni trompette, & ils reprirent le chemin de leurs gouvernemens reſpectifs.

Peu après leur départ, l'Iteghé reçut un autre envoyé, venant de la part de Fasil, qui désiroit que Gusho & Powussen fissent halte à Emfras, parce que lui venoit de quitter son camp de Buré, & promettoit d'être sous peu de jours à Gondar. En conséquence, Gusho & Powussen s'arrêterent à Emfras, & y resterent au moins six semaines, continuellement amusés par des messages & des promesses vaines. Ce séjour étoit fort incommode. Aussi tous les soldats désolés par la faim & accablés par la pluie, déserterent l'un après l'autre, & reprirent le chemin de leurs foyers.

Au commencement du mois d'Août, l'Iteghé se rendit à Gondar, & siégea sur le trône durant tout un jour. Il y avoit trois ans qu'elle n'avoit pas mis le pied dans la capitale; & ce jour-là même, elle n'y vint qu'avec répugnance. Il s'agissoit de choisir un nouveau Roi. Elle fut présente au conseil qu'on tint pour cela; & son intention étoit de faire écheoir la couronne à un fils d'Aylo, frere du dernier Roi Joas, lequel n'étoit encore qu'un foible enfant. Tous ceux qui redoutoient Michael, & qui étoient en grand nombre, s'opposoient à ce qu'on élevât un enfant sur le trône dans un tems aussi critique; mais l'Iteghé, quoique très-avancée en âge, désiroit encore de regner.

Lorsque cette Princesse fut retournée à Koscam, Sanuda assembla tous les principaux Officiers qui étoient restés à Gondar; & ils résolurent de couronner un certain Welleta Girgis, âgé d'environ vingt-quatre ans, lequel avoit bien passé pour le fils d'Yasous, mais que la vie obscure qu'il menoit, avoit engagé Michael à le mépriser au point qu'il lui avoit laissé la

liberté. La mere de ce Prince étoit d'une famille noble : mais elle étoit si pauvre, qu'elle charrioit des jarres d'eau pour gagner sa vie. Elle juroit que Yasous lui avoit fait cet enfant ; & comme on savoit bien que ce Monarque n'étoit ni délicat dans le choix de ses maîtresses, ni borné dans leur nombre, on crut qu'il pouvoit en effet être le pere de Welleta Girgis.

WELLETA Girgis prit le nom de Socinios. Le lendemain matin il vint à Koscam accompagné de Sanuda, de ses partisans & d'une troupe de gardes, & portant toutes les marques de la royauté. Il se jetta aux pieds de l'Iteghé, en lui demandant pardon d'avoir vengé les droits de sa naissance sans sa participation. Il lui dit qu'il étoit résolu à ne se conduire que par ses conseils, & il la pria de venir à Gondar reprendre les rênes du gouvernement.

LE 10 Août, il survint un accident qui fit généralement croire que Fasil se détermineroit enfin à venir à Gondar. Une femme du peuple, mariée à un Galla de Tchelga, ville située sur les frontieres du Sennaar, étant en querelle avec son époux, lui reprocha d'avoir assassiné le Roi Joas. Ce Galla fut soudain arrêté & conduit à Gondar, & on l'interrogea en présence de la Reine mere, dans un conseil où j'assistai. Il déclara, sans presque hésiter, qu'une nuit après la bataille d'Azazo, le Ras Michael l'ayant envoyé chercher, lui donna de l'argent, & lui fit beaucoup de promesses, à condition qu'il se résoudroit à aller assassiner tout de suite le Roi ; que ces offres lui furent faites en présence de Laéca Netcho & de ses deux fils, du Nebrit Tecla & de ses deux fils, du Shalaka Becro, parent du

Roi Tecla Haimanout, & de Woldo Hawaryat, Moine Tigréen.

Le Galla dit qu'il craignit qu'on ne le tuât, s'il refusoit ces offres, pour en ensevelir le secret avec lui. Il ajouta que ceux qui le sollicitoient, l'avoient fait boire jusqu'à ce qu'il fût ivre, & qu'ensuite l'accompagnant tous au palais, ils lui avoient remis les clefs de l'appartement, où Joas étoit renfermé; qu'ils avoient trouvé l'infortuné Monarque seul, se promenant d'un air pensif, & encore tout habillé quoiqu'il fût déja minuit; que les deux fils de Laéca Netcho avoient essayé de lui passer une corde autour du cou: mais que le Roi étant jeune & vigoureux, s'étoit défendu & avoit arraché la corde des mains des meurtriers; qu'alors lui, Zor Woldo, avoit assené sur la tête du Roi un coup de bâton, qui l'avoit jetté à terre; qu'aussi-tôt les autres l'avoient étranglé avec la corde, tandis que le Moine Woldo Hawaryat leur crioit de se dépêcher; qu'après cela on avoit soudain porté le corps du Roi dans l'Eglise de S. Raphaël, où une fosse étoit déja toute prête, & qu'on l'y avoit jetté avec ses habits. Le Galla dit encore que, lorsqu'ils sortirent du palais pour porter le corps du Roi dans le cimetiere, où ils l'entrerent par une brêche qu'on avoit faite à la muraille, quelqu'un qu'ils rencontrerent leur demanda ce qu'ils faisoient, & qu'ils répondirent qu'ils alloient enterrer un étranger mort d'une fievre pestilentielle.

Dès que le Galla, Zor Woldo, eut fait cet aveu, on le pendit à l'arbre, qui est devant la porte du palais du Roi. Quelques personnes blâmerent cette prompte exécution; mais d'autres la crurent prudente: car l'assassin avoit déja nommé

une partie des gens qui vivoient auprès de la Reine, comme complices de la mort de son fils.

Zor Woldo étoit de la race des Gallas Tolumas, qui vivent sur les frontieres de l'Amhara. Il avoit été d'abord au service du Kasmati Becro. Il étoit d'une petite taille, mince & délié. Il avoit le teint d'un jaune foncé, & il étoit singuliérement laid. Quand il fut sous le Daroo, auquel on le pendit, il renouvella l'aveu de son crime d'un air très-indifférent, sans demander grâce, sans paroître craindre la mort.

On fit soudain part à Fasil de la déposition de Zor Woldo, & ce Général ne manqua pas de promettre à son ordinaire qu'il se rendroit à Gondar. Le corps de Joas fut déterré; on le trouva avec tous ses habits royaux, & on l'exposa dans l'Eglise sur un peu de paille. Ses traits étoient encore aisés à distinguer, quoique quelque bête eût déja rongé une partie de sa joue.

Le lendemain j'allai de Koscam à Gondar, sans en prévenir l'Iteghé; & ayant pris avec moi un Grec, nommé Petros, qui avoit été Chambellan de Joas, je me rendis vers les onze heures du matin dans l'Eglise de Saint Raphael. Nous comptions y trouver, mon camarade & moi, beaucoup de curieux comme nous; mais, soit à cause de l'atrocité du meurtre qu'on venoit de révéler pour la premiere fois, soit parce que le Ras Michael menaçoit tous les jours Gondar, il n'y avoit personne dans l'Église, à l'exception du Moine qui en gardoit les clefs. Il sembloit que c'étoit un crime que de connoître ce que Michael avoit voulu cacher.

Petros ne vit pas plutôt le visage de son Maître, qu'il s'écria : Ah! c'est lui ! & il s'en éloigna avec toute la promptitude possible. Pour moi, je fus en quelque sorte plus choqué de la maniere indécente dont on avoit exposé le corps du Roi, que du meurtre même. On l'avoit jetté à terre sans lui arranger ni les bras, ni les jambes, ni la tête, & on lui avoit laissé une partie de la hanche & de la cuisse découverte. Je priai le Moine de fermer la porte de l'Eglise, & de venir avec moi chez Petros. Petros vendoit des tapis qu'il tiroit du Caire, avec d'autres marchandises à l'usage du pays. Nous le trouvâmes si affecté, qu'il en extravaguoit, & nous fûmes au moins une heure avant de pouvoir nous faire livrer une piece de grosse mousseline, avec un de ces tapis sur lequel les Mahométans s'agenouillent pour faire leurs prieres, & qui ont environ cinq pieds de long sur quatre de large. Je voulus engager Petros à retourner à l'Eglise, mais il refusa absolument; & alors je dis au Moine d'arranger le corps du Roi sur le tapis, & de le couvrir avec la mousseline, qu'on souleveroit lorsqu'il se présenteroit quelque personne pour voir le corps.

Le Moine reçut le tapis avec les marques de la plus grande satisfaction. Il me dit en même tems que c'étoit lui qui avoit interrogé les meurtriers, lorsqu'après avoir commis leur assassinat, ils étoient entrés dans le cimetiere par une brêche; qu'il les avoit reconnus; qu'il se doutoit bien qu'ils faisoient quelque mauvaise action; & qu'en apprenant le lendemain que le Roi avoit disparu, il étoit demeuré persuadé que c'étoit ce Prince qu'on avoit enterré la nuit. Il m'ajouta qu'étant allé le matin dans le cimetiere, il s'étoit apperçu que les meurtriers avoient laissé découverte une partie du pied du

Monarque, tant, sans doute, ils s'étoient hâtés; qu'il l'avoit couverte lui-même, & qu'il avoit toujours eu depuis les yeux sur la tombe, pour qu'on n'y touchât pas en voulant enterrer quelqu'autre personne.

Vers le commencement d'Octobre, Guebra Selassé, l'un des portiers du palais, fut chargé d'un message du Roi pour l'Iteghé. Ce message étoit laconique, mais facile à entendre. — « Enterrez votre fils, puisque vous l'avez retrouvé; sinon, » quand je viendrai, je l'enterrai moi-même, ainsi que quel» ques-uns de ses parens avec lui. » — Alors on enterra secrètement le corps de Joas. Comme j'aimois ce Selassé, qui prenoit soin de garder mes souliers, lorsque je les ôtois pour entrer chez le Roi, je ne doutai point qu'il ne vînt chez moi. Je l'attendis avec impatience, mais il ne vint que le soir fort tard. J'étois seul; & il entra si doucement que je ne l'entendis pas. Mais quand il eut fermé la porte, il fit deux ou trois sauts; & tirant une longue corne: « A boire! à boire! Par » Dieu (1)! » s'écria-t-il, en brandissant sa corne en l'air. — « Selassé, lui dis-je, êtes-vous fou, ou êtes-vous ivre. Je vous ai toujours vu de sang-froid. » — « Et je le suis encore, me répondit-il. Je n'ai rien pris depuis midi. Je suis fatigué de courir pour mes affaires, & je viens vous demander à souper; parce que je suis persuadé que ne fût-ce que par rapport à mon Maître, vous ne m'empoisonnerez pas. J'ai déjà assez d'ennemis dans Gondar. »

Je lui demandai alors des nouvelles du Roi. — « Ne m'a-

(1) God damn! Dieu me damne.

vez-vous pas entendu ? me répondit-il. A boire ! — Voilà ce que le Roi m'a recommandé de vous dire, pour que vous puissiez être sûr que je n'étois pas un faux messager. » — Un de mes domestiques Irlandois ouvrit en même tems la porte, croyant que c'étoit moi qui demandois à boire. — Selassé continua fin ment : « Le Roi sait que vous êtes curieux de belles cornes, & il m'a chargé de vous remettre celle-ci, en me recommandant de la remplir de bon vin rouge chez l'Iteghé ; ce que je n'ai pas manqué de faire. Or maintenant, à boire ! Anglois ! » — Quand le domestique eut refermé la porte, Guebra Selassé me dit : « Lorsque nous aurons soupé & que nous serons tranquilles, je vous apprendrai tout ; car je passerai la nuit chez vous, & demain à la pointe du jour je reprendrai le chemin du Tigré. »

Quand nous eûmes donc achevé de souper, Selassé me raconta que le Ras Michael & Fasil avoient fait la paix ; que Welleta Michael, neveu du Ras, fait prisonnier par Fasil à la bataille de Limjour, avoit été médiateur entre les deux Généraux ; que le Roi & Michael avoient, par leur sage conduite, fait rentrer le Tigré dans l'ordre ; & que cette province, en récompense de sa fidélité, étoit exempte de tout impôt, à compter depuis le jour que le Roi avoit passé le Tacazzé, jusqu'à pareil jour de l'année suivante ; ce qui avoit été proclamé en divers lieux au son des tymballes. Le Ras avoit déclaré en outre qu'il se chargeoit seul des frais de la guerre jusqu'à ce qu'il eût remis le Roi sur son trône, dans sa capitale. L'enthousiasme s'étoit emparé des esprits. Tous les Tigréens vouloient suivre leur Prince. La montagne d'Haramat n'étoit pas encore soumise ; tous les principaux

cipaux amis de Za Menfus & de Netcho étoient allés les trouver pour leur offrir la paix, & pour les engager à ne pas être un obftacle au retour du Roi; & cependant ces deux chefs avoient refufé : « Mais, ajouta Selaffé, en clignant un » œil, vous connoiffez le Ras auffi bien que moi. Quelqu'un » de ces jours, il leur jouera quelque tour ». Puis il s'écria encore : à boire!

Je lui demandai fi on favoit que j'avois donné un tapis pour mettre le corps de Joas; & je lui ajoutai que j'efpérois que cela n'avoit point donné d'ombrage. « Non, non, aucun, me répondit-il. Au contraire, le Roi a dit une foule de chofes honnêtes fur cela. J'étois préfent auffi lorfqu'un prêtre raconta la chofe au Ras Michael, qui dit : Yagoubé, étranger parmi nous, eft bleffé de voir qu'on retire un homme du fein de la tombe, & qu'on le pofe à terre comme un chien ». — « Voilà les propres paroles du Ras, & il n'en a pas reparlé depuis ». — Ni ce général, ni le Roi ne m'en dirent jamais un feul mot, à moi-même, quand je les revis à Gondar.

L'Iteghé & toute la nobleffe avoient bien plus loué mon action qu'elle ne le méritoit. Affurément l'humanité feule l'avoit dictée; & fi d'autres perfonnes ne m'avoient pas prévenu, c'eft que la crainte du Ras Michael les en avoit empêché, & moi je ne pouvois le craindre pour cela. Ozoro Efther confervant le fouvenir du meurtre de Mariam Barea, fon époux, étoit comme on fait l'ennemie de Joas; malgré cela, le dimanche que je la fuivis de l'églife chez l'Iteghé, où il y avoit cercle, elle m'appella à haute voix, après qu'elle

se fut assise à la tête des dames de la premiere distinction; & comme je passois derriere, elle me dit en montrant du doigt une place d'honneur : « Asseyez-vous là, Yagoubé, Dieu vous a élevé au-dessus de tous les sujets de cet empire, quand il vous a donné le pouvoir quoiqu'étranger, de signaler votre charité envers son prince ». Tout le monde applaudit, & sur-tout les femmes; aussi puis-je dire que je n'ai jamais de ma vie été autant aimé qu'alors.

Je chargeai Guebra Selassé d'un message pour le Roi. Je mandois au Monarque que j'étois résolu de tenter encore une fois de parvenir aux sources du Nil; que je croyois avoir le temps d'y aller & revenir à Gondar avant que le Tacazzé fût guéable, que j'espérois que dès qu'on pourroit passer ce fleuve, il le passeroit, & qu'alors il n'y avoit que la maladie qui put m'empêcher de le rejoindre dans le Belessen; ou plutôt si j'en avois l'occasion.

Quand j'eus pris ma derniere résolution, j'allai trouver la Reine. Elle répugnoit beaucoup à me voir partir. Elle me rappella tout ce que m'avoit coûté ma premiere tentative, & me pria de ne point partir que Fasil ne fut venu à Gondar, parce qu'alors elle me remettroit elle-même entre ses mains; & qu'il me procureroit de bons guides, & me garantiroit de tout accident. Elle me dit de prendre garde sur-tout aux Gallas idolâtres, dont les troupes passent & repassent continuellement dans ces cantons, & qui me massacreroient indubitablement si je me rencontrois dans leur chemin. Elle ajouta que tous les prêtres du Gojam & du Damot, ennemis mortels des gens de ma couleur, pourroient d'un seul mot soulever contre moi les paysans.

Tout cela étoit vrai; mais plusieurs raisons que j'avois mûrement pesées, prouvoient que ce moment, quelque dangereux qu'il parut, étoit le seul peut-être où mon entreprise fût praticable; car je savois que quand le Roi seroit de retour à Gondar, une nouvelle rupture ne tarderoit pas à éclater entre Fasil & Michael. Je me décidai donc à me mettre en route sans perdre de temps.



CHAPITRE VIII.

Seconde tentative pour découvrir les sources du Nil. — Le Roi reprend l'avantage dans le Tigre. — Rencontre de l'armée de Fasil à Bamba.

QUOIQUE l'Iteghé parut très-fâchée de me voir repartir, en ce moment, pour les sources du Nil, elle ne me le défendit pas positivement. Ainsi je me préparai à sortir de Gondar le 27 Octobre 1770. Je ne voulois aller ce jour là qu'à quelques milles : mais le lendemain je me proposois de faire beaucoup de chemin. J'avois reçu mon quart de cercle, ma montre marine & mes telescopes, de l'Isle de Mitraha, où je les avois fait déposer lors de la rencontre de Guebra Mehedin, & je les remis parfaitement en ordre.

CEPENDANT vers midi, j'appris qu'on avoit reçu un message du Ras Michael, qui annonçoit de grandes nouvelles. Je montai soudain à cheval, & je me rendis au galop à Koscam, où je trouvai que Guebra Christos, celui qui avoit coutume de charier les jarres de Bouza pour les repas du Ras, étoit le porteur du message. L'on n'emploie jamais pour ces sortes de commissions, que des gens de basse extraction, afin qu'ils ne puissent pas donner l'envie à ceux à qui on les envoie de se venger sur eux.

GUEBRA Christos étoit venu ordonner de la part du Ras, qu'on apprêtât du pain & de la bierre pour trente mille hom-

mes, qui étoient en marche avec le Roi, depuis que ce Prince avoit pris la montagne d'Haramat & paſſé au fil de l'épée Za Menſus & tous ſes partiſans. Ce meſſage plongea la Reine dans une telle conſternation, qu'elle ne fut pas viſible de toute la journée.

Je demandai à Guebra Chriſtos, ſi le Roi l'avoit chargé de me dire quelque choſe. « Oui, répondit-il. Le Roi m'a ordonné de vous dire qu'il viendroit par le Belleſſen, & qu'il vous enverroit chercher quand il ſeroit à Mariam Ohha ». Il m'apprit enſuite que le Roi m'apportoit une pierre ſur laquelle étoient écrits des caracteres antiques; qu'on l'avoit trouvée dans la terre, à Auxum, qu'elle étoit au pied du lit du Roi, mais que le monarque ne l'avoit point chargé de me dire cela; qu'il le ſavoit ſeulement par des domeſtiques. Je fus alors très-curieux de ſavoir ce que pouvoit être cette pierre: mais je vis bientôt que Guebra Chriſtos ne pouvoit pas me l'apprendre. Il répondit affirmativement à toutes mes queſtions. Si je lui demandois eſt-elle bleue? Il me diſoit elle eſt bleue; eſt-elle noire? elle eſt noire; enfin il la faiſoit ronde, quarrée, oblongue, ſuivant que je l'interrogeois. Tout ce qu'il ſavoit de mieux, c'eſt qu'elle guériſſoit toutes ſortes de maladies, & que ſi un homme ſavoit s'en ſervir, elle le rendroit invulnérable. Il ne prétendoit pas garantir cela d'après lui-même, mais il me jura qu'il le tenoit d'un prêtre d'Auxum, qu'il le ſavoit bien.

Je m'apperçus qu'il étoit inutile de faire plus de queſtions à Guebra Chriſtos. Il avoit déja bu beaucoup de bouza avec ſes amis, & il ſongeoit à en boire encore: ainſi je lui fis un petit

présent pour les bonnes nouvelles, qu'il venoit de me donner, & je le quittai. Mon cœur étoit pénétré de reconnoissance envers le Roi. Je ne pouvois assez admirer sa bonté, en songeant qu'après une longue absence, & au milieu des périls, des fatigues de la guerre, il daignoit se souvenir des moindres choses, dont il savoit que je m'occupois.

L'après-midi, Ozoro Esther m'envoya un détail de ce que le Ras Michael lui avoit mandé. Le voici; la remise que le Roi avoit fait de tous les impôts aux habitans du Tigré, les avoit enflammés d'une telle ardeur pour les intérêts du Prince, qu'ils étoient résolus de vaincre tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à son retour. Quand Michael offrit la paix aux rébelles, avec un pardon général de tout ce qui s'étoit passé, tous les amis de Netcho & de Za menfus, essayerent alors de persuader à ces deux chefs d'accepter ces conditions, & les prêtres, les hermites les plus recommandables par la sainteté de leur vie, devinrent médiateurs entr'eux & Michael. Mais quoique toutes ces conférences ne pussent ébranler Za Menfus, elles séduisirent Netcho & ouvrirent un chemin à la trahison.

Tandis qu'elles duroient encore, Kefla Yasous à la tête d'une troupe d'hommes choisis, profita d'une nuit très-orageuse, escalada la montagne par un côté qui étoit sous la garde de Netcho, & étant introduit par le traître, il trouva presque toute la garnison endormie. L'ayant ainsi surprise, il l'a força de se rendre sans avoir besoin de verser beaucoup de sang. Za Menfus fut fait prisonnier, & pendant que Kefla Yasous le conduisoit au camp, il rencontra Guebra

Mascal, qui voulant venger sur lui, la mort de son pere, le perça d'un coup de lance. Netcho & le reste des rébelles ayant reçu leur pardon se joignirent à l'armée du Ras Michael.

Je regardai ces nouvelles comme un heureux présage; & je me sentis animé d'une confiance, à laquelle mon ame étoit depuis long-temps étrangere. Aussi je passai la nuit fort tranquillement, je me réveillai si tard, que je ne fus prêt à partir le lendemain matin qu'à neuf heures.

Le soir, j'avois essayé d'engager Strates de m'accompagner dans cette seconde entreprise comme il m'avoit accompagné dans la premiere : mais le souvenir des fatigues & du péril, n'étoit point encore effacé de sa mémoire, & quand je lui dis qu'il feroit bien de venir contempler la tête de ce fleuve fameux, il me répondit dans son stile ordinaire : « Je veux que le diable m'emporte, si je cherche encore à voir la tête ni la queue de votre Nil.

Le 28 Octobre, à neuf heures & demi du matin, je partis de Gondar avec ma suite, & nous passâmes la riviere Kahha, qui coule au pied de la montagne, sur laquelle est placée la ville. Nous marchions droit à l'Ouest-sud Ouest. Le chemin que nous suivions sur le flanc de la montagne, étoit raboteux, mais nous en étions dédommagés par un beau jour, & par une petite brise du Nord, qui s'étoit levée avec le soleil & qui rendoit la température extrêmement agréable. Nous vîmes l'église de Ledeta à environ un mille de distance à notre droite, & nous passâmes à côté de plusieurs pauvres villages, connus sous le

nom d'Abba Samuel. Delà nous vînmes à la petite riviere de Shimfa, puis à celle de Dumaza, un peu plus confidérable que l'autre. Sur les bords de cette riviere, & dans une fituation délicieufe eft bâti Azazo, maifon de plaifance du roi Yafous II, qui s'y retiroit fouvent avec fes amis. La maifon eft environnée ou plutôt couverte d'orangers, de maniere qu'on a peine à la voir. Ces arbres font très-grands & plantés fans aucune fymétrie. Yafous n'avoit eu d'autres intention en les plantant que de fe procurer de l'ombre. A peu de diftance de la maifon du Roi, on voit le village d'Azazo, deftiné d'abord à loger les domeftiques du monarque, & maintenant prefqu'entiérement habité par des moines attachés à l'Eglife de Tecla Haimanout, qui eft fur une montagne voifine; quoique petit, le village d'Azazo eft un des plus jolis de Gondar. Les citroniers femblent encore mieux croître à Azazo que les orangers. Il eft bon d'obferver qu'on laiffe tomber en ruine la maifon de Yafous, parce que les rois d'Abyffinie ont tous une averfion invincible pour les maifons bâties par leurs prédéceffeurs.

Le Dumaza eft une jolie petite riviere, courant avec rapidité fur un lit de cailloux; elle vient, ainfi que celle de Shimfa, des montagues du Woggora, qui font au nord-oueft; elles paffent l'une & l'autre fur la colliue de Debra Tzaï, où eft bâti le palais de Kofcam; elles fe réuniffent au-deffous d'Azazo; & traverfant la plaine de Dembea, elles fe jettent dans l'Agrab, qui paffe à Gondar, & vont groffir avec lui les eaux du Tacazzé.

A midy, nous traverfâmes le ruiffeau d'Azzargiha, & bientôt

bientôt après le Chergué, auprès duquel nous fûmes surpris par la pluie, qui tomboit si violemment, qu'elle nous força de chercher un asyle dans le village voisin, l'un des plus misérables que j'aie jamais vus. Il n'est composé que de hutes, faites avec quelques branches d'arbres & couvertes de paille. Ces pluies, qui tombent dans l'arriere saison, sont celles sur lesquelles les gens du pays comptent le plus pour semer leurs grains; car quoiqu'il pleuve en abondance depuis le mois de Mai, jusqu'au commencement de Septembre, la terre est déjà si desséchée, si brûlée à la fin d'octobre, que sans de nouvelles ondées, on ne pourroit pas la cultiver.

Nous étions si mal dans le village; qu'il nous tardoit d'en parretir: mais après nous être mis en route, nous trouvâmes tant d'eau que nous fûmes obligés de revenir sur nos pas. Le Chergué n'a point sa source dans les hauteurs; il sort de plusieurs grands bassins, ou réservoirs, qui sont entre les rochers, au pied des montagnes, & qui se débordant dans les temps de pluie, forment tout-à-coup ce torrent éphémere du Chergué, qu'il est impossible alors de traverser, mais dont le cours cesse bientôt.

Quand nous eûmes attendu une demi heure, on nous indiqua un gué à une centaine de pas au-dessus du village. Mais le courant étoit encore si rapide, que nous ne le traversâmes qu'avec difficulté, & avec le secours de quatre paysans, qui se prêterent à nous aider avec tout le zele possible. Rien ne pouvoit modérer notre impatience. Nous voulions nous hâter d'exécuter notre projet avant qu'il sur-

vînt quelque nouvelle révolution. A peine y avoit-il quelques minutes que nous avions passé le Chergué, que nous rencontrâmes deux autres rivieres, l'une desquelles étoit assez grande. Toutes ces eaux viennent du nord-ouest, & sortent des montagnes du Woggora, qui ne sont qu'à quelques milles. Après avoir traversé les collines où nous étions alors, elles descendent dans les plaines du Dembea; & vont se précipiter dans le lac Tzana.

Nous continuâmes notre route dans un pays où nous ne trouvâmes que peu d'habitans, parce que comme c'est là que passe ordinairement l'armée quand elle sort de Gondar, les paysans s'en éloignent le plus qu'ils peuvent. A chaque instant nous avions des rivieres à traverser; il n'y a peut-être pas de pays au monde, où dans le même espace on puisse en trouver autant. Bientôt nous arrivâmes sur les bords du Derma, la riviere la plus large & la plus rapide de toutes celles que nous avions rencontrées depuis Gondar. Après avoir traversé la Derma, nous traversâmes le Ghelghel Derma, riviere bien moins considérable que la premiere.

A trois heures uu quart de l'après-midi, nous passâmes le Gavi - Corra. Toutes ces rivieres semblent former autant de rayons, dont le lac est le centre. Un peu avant quatre heures, nous campâmes sur les bords du Kemona. De l'autre côté de cette riviere, nous voyions sur une colline le village du même nom. Nous n'avions rencontré jusqu'alors que fort peu de bétail : mais là nous en vîmes beaucoup. Quoique nous marchassions ce jour-là

fix heures un quart, nous ne fîmes que quatorze mille. Nous étions retardés par mon quart de cercle, qui quoique divisé en deux, ne pouvoit être charrié que par quatre hommes, qui le portoient avec des bambous, à peu pres de la même maniere qu'on porte une chaise à porteurs : la montre marine & les deux télescopes exigeoient deux hommes de moins. Nous plantâmes notre tente vis-à-vis du village, & nous y passâmes la nuit.

Le lendemain à sept heures du matin, nous nous remîmes en route, marchant toujours à l'ouest-sud-ouest. Après une heure de marche nous vînmes à l'église d'Abba Abraham, auprès de laquelle est un village qui porte le même nom, & qui est à gauche sur le bord du chemin. Un mille plus loin, on trouve dix ou douze villages, tous désignés sous le nom de Ghendi & appartenant à l'Abuna. Plusieurs prédécesseurs de ce prélat ont été enterrés dans ces villages. La partie basse de l'Abyssinie, cette partie couverte de bois, brulante, malsaine, qui est connue sous le nom de Kolla, & la stérile province de Walkayt, où la fievre regne sans cesse, étoient à notre droite à quinze ou seize mille de distance. Nous avions jusqu'alors monté sans beaucoup de peine, dans un pays qui n'est ni désagréable, ni très intéressant. Le flanc des collines est garni tout le long d'arbres d'une espèce petite & crochue, & arrosé par divers ruisseaux qui vont se réunir dans le Walkayt.

Nous vîmes un peu au sud-ouest devant nous, la petite

(1) 29 Octobre.

montagne de Guarré; & à dix heures & demi nous fîmes halte au pied de cette montagne. Elle s'éleve seule, en forme de pain de sucre, au milieu de la plaine, & elle est aussi réguliérement taillée que si elle étoit l'ouvrage de l'art. Après trois quarts d'heure de repos, nous nous remîmes en chemin, sans changer de direction. Nous passâmes le petit village de Bowiha, qui est à environ un mille de la route; & nous vîmes, à six mille à notre gauche, la peninsule de Gorgora, qui s'étend très-avant dans le lac Tzana.

C'est à Gorgora, que les jésuites portugais bâtirent leur premier & leur plus magnifique couvent, quand ils entreprirent la conversion de l'Abyssinie. Socinios, qui regnoit alors, leur donna le terrein & leur fournit de l'argent. Ils bâtirent le couvent & l'église de leurs propres mains, & ils y firent une boiserie de cedre tres-bien sculptée. Le Monarque, zélé pour l'église catholique, voulut en suite avoir une maison de plaisance dans le même endroit. Les ésuites la lui bâtirent; & il les en récompensa magnifiquement. C'est un des plus beaux sites du monde. Au devant s'étend le vaste lac Tzana. Les plaines riches & fertiles du Dembea, du Gojam, du Maitsha l'environnent, & la vue n'y est bornée que par les sommets des hautes montagnes du Begemder & du Woggora.

L'ON m'a assuré que le lac étoit très-poissoneux auprès de Gorgora; ce qui n'est pas de même ailleurs. Les poissons sont de deux especes différentes, mais se rapprochant toutes deux de celles que les anglois appellent Bream (1). Je

(1) On le nomme en françois Bremine.

ne pus jamais m'accoutumer au goût de ces poissons, ce que j'attribuai à l'appât dont on se sert pour les pêcher. Il est fait avec une espece de noix vomique, qu'on pile dans un mortier, & qu'on jette dans les rivieres, qui le charient dans le lac. Les poissons en sont très-gourmands, mais il les enivre, & on les prends ensuite facilement. Cependant je doute que ce soit, comme on le dit, à cause de cet appât que le poisson ne fait pas le moindre mal à la Reine & aux Grands qui en mangent pendant tout le Carême.

L'ÉLÉVATION de la péninsule de Gorgora, la rend un des endroits les plus propices à la santé, comme les plus agréables, tandis que dans les plaines qui l'environnent, il regne en divers tems de l'année des fievres très-dangereuses. De Gondar jusques-là, nous avions toujours été directement vers le lac.

A onze heures trois quarts nous fîmes halte sur les bords de la petite riviere de Baha. La campagne des environs nous parut fertile & bien cultivée, quoiqu'il y en eût une partie en pâturage, où paissoit une immense quantité de bétail. A une heure après midi nous décampâmes, dirigeant toujours notre route à l'ouest-sud-ouest. A l'extrémité nord du lac, nous savions qu'il nous falloit tourner très-court droit au sud, & en face du pays des Agows : mais à deux heures trois quarts nous plantâmes nos tentes à Bab Baha. Il y avoit cinq jours & trois quarts que nous étions en marche ; & nous estimâmes que nous avions fait douze milles par jour. Cette derniere journée n'avoit pas été comme les précédentes. Le chemin étoit, il est vrai, raboteux, mais il traversoit des vallées & des collines charmantes.

Enfin, quoique nos montées eussent été assez insensibles, il nous sembloit que nous étions rendus dans une région bien plus élevée que celle de Gondar.

Le pays de Bab Baha est un des plus riches de toute l'Abyssinie. Il est le grenier du midi, comme le Waggora l'est du nord; & c'est de ces deux contrées que le reste de l'Empire tire sa subsistance. Bab Baha, situé non loin du lac, forme un groupe de petits villages mieux peuplés & plus forts que ceux de Kemona. L'Iteghé & plusieurs personnes de sa famille y avoient des maisons & des terres. Aussi le Ras Michael avoit respecté Bab-Baha, & ce pays ne se sentoit point des malheurs de la guerre. Tous les villages de Bab-Baha sont environnés de Kol-qualls, aussi grands peut-être que ceux qui croissent sur le mont Taranta, mais qui n'ont pourtant pas la même beauté. Leurs branches sont plus rares, moins épineuses, moins touffues, ce qui semble prouver que ce climat convient moins à ces arbres que le climat du Tigré.

Le 30 Octobre, nous nous remîmes en route à six heures du matin, contournant le lac & cotoyant ses bords, toujours vers l'ouest-sud-ouest. Là on ne voit que de vastes prairies, dont le sol est noir, gras & profond; l'herbe y vient très-haute, & les prairies sont arrosées par la riviere de Sar Ohha, dont le nom signifie en abyssinien, la riviere de l'herbe. Cette riviere, de quarante pas de large, n'a guère plus de deux pieds de profondeur. Elle coule du nord au sud, dans un lit mou & argilleux, & va se jetter dans le lac Tzana.

Nous quittâmes le chemin que nous avions suivi jusques

alors, & nous tournâmes à gauche de Bab-Baha, pour gagner une colline. Un quart d'heure après nous fûmes dans le chemin élevé qui conduit à Mefcala Chriftos. A fept heures nous prîmes encore davantage vers le fud. Nous allions droit au fud-oueft. Nous laifsâmes à trois milles fur la droite, le village de Tenkel, & à quatre milles & demi celui de Tshemmera, dans le nord nord-oueft. Nous marchions alors très-près du lac, dont le fond me parut d'un fable très-fin. La peur des crocodiles & des autres monftres, qui peuplent les eaux du Tzana, ne m'empêcha point de m'y jetter à la nage pour me baigner quelques minutes. Quoique le foleil fût fort chaud, je trouvai l'eau extrêmement froide, ce que je ne pus attribuer qu'aux rivieres qui s'y précipitent en fi grand nombre.

La campagne que nous trouvâmes, étoit couverte de dora, c'eft-à-dire de maïz, & d'une autre efpece de plante, femblable pour la hauteur, la forme & le feuillage, à notre fouci, mais qui n'eft pourtant pas la même chofe. Les Abyffiniens la nomment Nook (1), & ils font avec la graine de l'huile, qui leur fert non-feulement pour préparer leur manger, mais pour divers autres ufages.

A neuf heures un quart, nous nous reposâmes à Delghi Mariam. Le village qui porte feulement le nom de Delghi, & eft joint à l'autre eft beaucoup plus petit. Au fud-oueft eft la montagne de Goy Mariam, où l'Iteghé avoit une maifon. Quand Michael revint à Gondar après la bataille de Fagitta, il brûla toutes les habitations du diftrict de Delghi. Nous dif-

(1) Polymmia frondoza.

tinguâmes de Delghi la montagne de Debra Tzaï, où eſt bâti le palais de Koſcam, réſidence de l'Iteghé. Debra Tzaï étoit au nord-eſt quart d'eſt de nous.

A dix heures un quart, nous nous remîmes en route. Nous marchions alors droit au ſud-oueſt. A onze heures, nous vîmes le petit village d'Arrico, qui étoit à environ deux milles à notre droite. Un quart d'heure après nous fîmes halte, pour laiſſer repoſer les gens qui portoient mes inſtrumens; mais nous ne tardâmes pas à reprendre notre chemin. Nous vîmes d'abord à notre droite l'Egliſe de S. Michel; & à une heure un quart nous fûmes vis-à-vis des deux Iles de Kedami Aret, qui ſont dans le lac Tzana. Un quart d'heure après ayant traverſé une petite riviere, nous arrivâmes à Meſcala Chriſtos, grand village ſitué ſur une haute montagne, dont il occupe entièrement le ſommet. Il eſt entre deux rivieres; & le ſentier par où l'on y monte, eſt très-roide & très-dangereux. Nous nous propoſions de paſſer la nuit dans ce village : mais après avoir eu beaucoup de peine à eſcalader la montagne, nous trouvâmes toutes les maiſons abandonnées. Les habitans s'étoient enfuis, parce qu'ils avoient appris que Waragna Faſil marchoit vers Gondar, & ne tarderoit pas à paſſer par leur village.

CETTE nouvelle nous ôta l'envie de dormir cette nuit-là. Nous deſcendîmes la montagne de Meſcala Chriſtos le plus vîte que nous pûmes, & avec beaucoup de peine, & nous arrivâmes ſur les bords du Kemon, petite riviere claire & limpide, qui coule au pied de la montagne ſur un lit de groſſes pierres. Le Kemon vient du nord-oueſt, & ſe précipite dans

le

le lac. Nous nous reposâmes-là pendant une demi-heure, car il faisoit excessivement chaud. Nous pouvions alors voir distinctement le Nil, qui, après avoir traversé le lac, en sort près de Dara, théâtre de nos premieres infortunes. Je l'observai soigneusement avec la boussole, & je vis qu'il portoit presqu'au sud-ouest.

Nous nous remîmes en marche à deux heures trois quarts; & à trois heures & demie nous passâmes une riviere dont j'ai oublié le nom. Cette riviere étoit claire & limpide, & charrioit fort peu d'eau. Cependant, à en juger par la largeur de son lit, dont le fond est de petits cailloux; elle devroit être très-considérable en hiver. Nous vîmes-là une multitude de paysans, fuyant devant l'armée de Fasil. Plusieurs de ces malheureux nous appercevant, se détournerent de leur chemin pour venir vers nous. L'un d'entr'eux, qui appartenoit à Guebra Ehud, frere d'Ayto Aylo, le plus intime de mes amis, nous dit qu'il étoit possible que Fasil passât cette nuit même dans l'endroit où nous étions alors. Il nous conseilla en même tems de ne pas nous amuser à attendre le front de l'armée; mais de faire ensorte de joindre le plutôt possible le Fit Auraris, de préférence à tout autre parti. Ce paysan alloit à Gondar porter un message au frere de son Maître. Je lui dis que j'aimois mieux rencontrer le front de l'armée, que l'arriere-garde, & que je serois très-fâché d'être retenu long-tems, même au quartier général; que je me proposois seulement de saluer Fasil, & d'obtenir de lui une permission de passer à Agow Midre.

J'AVOIS avec moi un domestique d'Ayto Aylo, qui eut bientôt fait connoissance avec le messager du frere de son

Maître. Je le chargeai de lui demander tout ce qu'il pouvoit savoir sur ce qui regardoit Fasil. Le messager nous dit que Fasil annonçoit qu'il étoit extrêmement pressé, sans qu'on en sût le motif; & que cependant, tout en tenant ce langage, il faisoit, contre son ordinaire, marcher son armée fort lentement; que ses discours & sa conduite annonçoient des intentions pacifiques; qu'il n'avoit fait encore du mal à personne, & qu'il faisoit proclamer sans cesse que tous les habitans des campagnes & villages qu'il traversoit, pouvoient rester sans crainte dans leurs maisons.

Le Messager de Guebra Ehud nous dit encore qu'Ayto Woldo du Maitsha, voleur fameux, étoit Fit Auraris de Fasil, & ne marchoit jamais à plus de trois milles en avant du Général; que les troupes des Agows, du Maitsha, du Damot, & quelques Gallas du Gojam & du Metchakel, composoient l'avant-garde & le centre de l'armée, & que l'arriere-garde étoit formée des sauvages Gallas du Bizamo, patrie de Fasil, lesquels étoient commandés par Ayto Welleta Yasous, confident du Général; que ces Gallas étoient fort en arriere de l'armée, & qu'il y avoit à croire que ce jour-là même, ou le lendemain, Fasil les congédieroit; qu'il marchoit comme s'il craignoit d'être surpris, s'emparant constamment des postes les plus sûrs; & qu'enfin il recevoit avec affabilité toutes les personnes qui venoient à lui, soit de Gondar, soit d'ailleurs, mais que ses desseins restoient absolument impénétrables.

A quatre heures & demie, nous rencontrâmes le Fit Auraris Woldo, que je n'avois jamais vu; mais le domestique d'Ayto

(1) De l'autre côté du Nil.

Aylo le connoissoit. Je lui fis quelques questions sur Fasil, auxquelles il répondit d'un air tout à-la-fois plein de franchise & de discrétion. Pour lui, il ne nous interrogea point, il ne nous témoigna pas la moindre curiosité sur ce qui nous concernoit. Il avoit dejà planté ses tentes pour passer la nuit. En prenant congé de cet Officier, je lui fis un léger présent, dont il parut étonné: & ce qui m'étonna beaucoup moi-même, c'est qu'il fit des difficultés pour le recevoir, disant qu'il n'avoit rien à m'offrir en retour; qu'il n'étoit qu'un soldat, n'ayant que la lance qu'il portoit à la main, & la peau de chevre qui couvroit ses épaules, & qu'il n'étoit pas sûr de posséder peut-être encore vingt-quatre heures.

CE Fit Auraris me dit alors qu'en ce même moment Fasil campoit à Bamba, à un mille d'où nous étions; & que ce Général alloit renvoyer chez eux les sauvages Gallas du Bizamo. Il nous donna un de ses gens pour nous accompagner, en nous priant de ne pas le congédier que nous n'eussions vu le Général, & nous conseillant de ne pas planter notre tente, mais d'aller loger à Bamba, dans quelque-une des maisons dont les maîtres avoient fui à l'approche de l'armée. Nous nous séparâmes alors, également satisfaits des deux côtés. Nous avions resté un peu plus d'une demi-heure avec Woldo. A peine l'eûmes-nous quitté, que nous nous apperçûmes qu'il expédioit un messager, qui passa rapidement à côté de nous, & qui alloit, sans doute, donner avis à Fasil de notre arrivée.



CHAPITRE IX.

Entrevue avec Fasil. — Séjour dans le camp.

BAMBA est un groupe de villages situés dans une vallée, que nous trouvâmes remplie de soldats. Notre guide nous mena du côté gauche de la vallée, & nous logeâmes dans une maison assez commode, mais dont on avoit ôté la porte. La tente de Fasil, plantée un peu au-dessous de nous, étoit plus grande que les autres; mais d'ailleurs peu différente d'elles. On la reconnoissoit facilement pour celle du général, à la quantité de flambeaux qui l'environnoient, & au nagareet qu'on battoit à la porte.

FASIL descendoit alors de cheval. Je chargeai soudain le domestique d'Ayto Aylo, d'aller lui présenter mes complimens, & le prévenir que j'étois en chemin pour aller lui rendre visite. Je crus alors n'avoir plus d'obstacles à vaincre pour exécuter mon projet de visiter enfin les sources du Nil, parce que je savois qu'il étoit au pouvoir de Fasil, de me faire conduire en sûreté à ces sources, & que ses envoyés, que j'avois vu à Gondar, lorsque le roi lui conféra ses gouvernemens, m'avoient assuré non seulement de la protection de ce général, mais encore d'un accueil très-distingué, si par hasard je le rencontrois dans le Maitsha.

Cependant, il étoit déja huit heures du soir, quand je reçus un message de Fasil, qui m'annonçoit que je pouvois me présenter. Je me rendis soudain dans sa tente. On m'annonça ; mais on me fit encore attendre un quart-d'heure avant de m'introduire. Fasil étoit assis sur un coussin couvert d'une peau de lion, & il avoit une autre peau de lion étendue sous ses pieds. Il avoit roulé autour de sa tête une piece de toile de coton, qui avoit l'air d'un torchon sale ; & il s'étoit enveloppé dans son manteau, de maniere qu'il en étoit entiérement couvert.

Je m'inclinai & je m'avançai pour baiser la main du général, mais cette main étoit si bien cachée que je ne pus baiser que le manteau. Cependant il faut observer que Fasil fit cela, comme s'il ne s'étoit pas attendu que je lui rendrois cet hommage, dont je me serois certainement dispensé, si le roi avoit été à Gondar. Peut-être aussi vouloit-il me faire une espèce d'affront, & le reste de sa conduite envers moi le prouve assez.

Il n'y avoit dans la tente ni coussin, ni tapis. On s'étoit contenté d'y étendre un peu de paille. Je m'assis donc sur cette paille, sans savoir tout ce que cela signifioit, & m'imaginant que Fasil pouvoit être malade. Il me regardoit fixement, & il me dit à voix basse : « Endett nawi? Bogo nawi? qui en amharic signifie, comment vous portez-vous? vous portez vous bien? — Je lui fis la réponse d'usage : fort bien, dieu merci. Alors il s'arrêta, comme pour

(1) 30 Sepembre 1770.

me laisser continuer à parler. Il y avoit dans la tente un vieillard qui étoit assis à terre, & qui raccommodoit une bride. Je pris d'abord cet homme pour un domestique de Fasil. Puis voyant qu'un esclave ayant la tête nue tenoit une lumiere pour l'éclairer, je crus que c'étoit un officier Galla : mais je fus bientôt détrompé, quand j'observai qu'il avoit autour du cou une soie bleue, marque dont se décorent tous les chrétiens d'Abyssinie, & que les Gallas ne portent jamais. Enfin, il me fut impossible de deviner ce qu'étoit cet homme, qui avoit l'air d'un mauvais ravaudeur & qui ne prît seulement pas garde à nous.

Le domestique d'Ayto Aylo se tenoit derriere moi, & me toucha avec son genou, pour m'avertir que je ferois bien de parler. Je pris donc la parole, quoiqu'avec répugnance. — « Je suis venu dans votre gouvernement, dis-je à Fasil, à votre invitation, & avec l'agrément du Roi, pour vous présenter mon respect, & vous prier de m'aider à satisfaire la curiosité que j'ai de voir le pays des Agows, & l'endroit où prend sa source l'Abay, ou le Nil, ce fleuve fameux, dont j'ai admiré le cours en Egypte. » — La source de l'Abay ! s'écria Fasil avec une surprise affectée. Savez-vous bien ce que vous dites ? Eh ! quoi ! Dieu sait où elle est cachée, dans le pays des Gallas, peuple sauvage & terrible. La source de l'Abay ! répéta-t-il. Quelle témérité ! Savez-vous qu'il vous faudroit un an & plus pour vous y rendre ». — « Seigneur, lui dis-je, le Roi m'a assuré que c'étoit pres de Sacala, & plus près encore de Geesh, villages du pays des Agows, & compris tous deux dans votre gouvernement. » — « Et

vous connoiſſez donc les villages de Sacala & de Geesh? ». dit-il en ſiflant & d'un air mécontent (1). — « Je repete des noms, que j'ai entendu prononcer, répondis-je. Toute l'Abyſſinie connoît les ſources du Nil ». — « Oui, reprit-il, en imitant le ſon de ma voix & ma maniere de parler. Mais toute l'Abyſſinie ne pourroit pas vous y conduire, je vous en aſſure » — « ſi vous vous y oppoſez, Seigneur, lui dis-je, je ſais bien que cela ne ſe peut pas. Mais je voudrois que vous en euſſiez prévenu le Roi dans le temps, & je n'aurois pas entrepris d'y aller. C'eſt parce que je comptois ſur vous ſeul, que je ſuis venu ſi loin. J'eſpérois que ſi toute l'Abyſſinie ne pouvoit pas ſans vous me conduire où tendent mes vœux, votre parole ſuffiroit pour m'y faire parvenir ».

Il prit alors un air plus honnête: « Oui, Yagoubé, dit-il, il eſt certain, que je puis ce que vous dites; & je veux bien le faire par rapport au Roi, qui me l'a recommandé. Mais l'Acab Saat (2), Abba Salama, m'a envoyé un meſſage pour me prier de ne pas vous laiſſer paſſer plus loin. Il dit qu'il eſt contre nos loix de laiſſer voyager un franc comme vous dans nos contrées; & qu'il a fait un rêve qui lui annonce qu'il m'arrivera quelqu'accident, ſi vous allez dans le Maitsha.

(1) Faſil affectoit, ſans doute, d'ignorer que je connuſſe ces noms, pour m'engager à lui parler du don que le Roi m'avoit fait de Geesh, don qui lui déplaiſoit, & qu'il me rendit abſolument inutile.

(2) Le gardien du feu ſacré.

— A ce discours je me sentis une violente indignation contre l'Abba Salama. « Ainsi donc, dis-je, le temps des prêtres, des prophêtes, & des rêveurs est revenu ». — » Je vous entends, répondit Fasil, en riant pour la premiere fois. Je ne fais pas plus de cas que Michael, des prêtres & des prophêtes. Mais je vous prie de considérer que les gens de ce pays-ci ne ressemblent pas à ceux du vôtre. Un enfant des Gallas ne croiroit pas faire le moindre mal en tuant un homme comme vous. Vous autres, peuple de blancs, vous êtes tous trop délicats, vous êtes semblables à des femmes, vous n'êtes pas faits, enfin, pour voyager dans une province en état de guerre, & dont les habitans ne respirent dès le berceau que le sang & le carnage.

Je vis bien que Fasil cherchoit à m'irriter; & il y réussit si bien que je crois que je serois mort de dépit, si je ne lui avois pas fait connoître ma façon de penser, toute imprudente qu'elle étoit. — Seigneur, lui dis-je, j'ai voyagé chez plusieurs des plus barbares nations de la terre. Toutes, excepté la vôtre, ont des hommes puissants, qui regardent comme au-dessous d'eux, de nuire à un pauvre étranger, sans défense; & le dernier des individus du peuple le moins civilisé, ne m'a jamais parlé aussi indignement, comme vous venez de me parler sous votre propre tente, où je suis venu de si loin demander protection ».

« — Comment donc? me dit-il. — « Vous avez commencé, repris-je, par m'appeller franc, titre le plus odieux qu'on puisse donner dans ces contrées, & qui suffiroit pour me faire lapider sans autre cérémonie, par toutes les classes d'Abyssiniens.

d'Abyssiniens. Par franc, vous entendez un homme de la religion catholique, à laquelle les gens de ma nation, sont aussi opposés que vous, & ensuite sans avoir jamais vu aucun de mes compatriotes, vous jugez d'après moi seul, qu'ils sont tous des poltrons & des gens efféminés, semblables & même inférieurs à vos femmes & à vos enfans. Prenez y garde, Seigneur; vous n'avez jamais entendu dire que je me donnasse pour un homme, plus fort ni plus brave que les hommes ordinaires de mon pays, ni que je pusse servir d'exemple de ce qu'il y a de mieux. Je ne suis point un soldat : mais je connois assez la guerre pour voir que votre nation est bien peu expérimentée dans cet art. Il est des guerriers, mes compatriotes & mes amis, l'un desquels (1) sur-tout, est en ce moment présent à ma mémoire, & qui avec cinq cents hommes seulement passeroient sur le corps à cette foule immense de sauvages nuds, qui composent votre armée, sans qu'ils crussent devoir se vanter d'une pareille victoire. »

A ces mots, Fasil s'efforça de rire pour avoir l'air de ne pas désapprouver ma franchise. J'avoue que j'étois emporté par la colere, & que je parlois d'une maniere très-imprudente. Cependant je continuai. « Pour moi, qui ne suis point habitué à la guerre, quelles qu'en puissent être les conséquences, je veux vous assurer une chose; c'est que si je montois à cheval, & que je fusse armé à la maniere de mon pays, comme je l'étois hier, je me ferois fort de vaincre les deux meilleurs

(1) C'est avec une extrême satisfaction que je confesse ici que l'homme auquel je songeois étoit alors mon brave ami Sir William Erskine.

cavaliers, de ces hommes qui peuplent votre camp, & qui ſont accoutumés à combattre dès le berceau ; & ſi, au retour du Roi, vous n'êtes point rentré dans le devoir, & que vous en veniez aux mains, comme à Limjour, je vous garantis, qu'avec l'agrément de ce Monarque, je vous rappellerai tout ce que je vous dis ici ».

TOUT cela ne me rendoit pas Faſil plus favorable. Il répéta le mot de *devoir*, & il m'auroit ſans doute repliqué. Mais tout-à-coup le ſang me coula du nez en abondance; & le domeſtique d'Aylo me prit par-deſſous le bras ponr me conduire hors de la tente. Faſil parut fâché de voir que mon ſang tombât ainſi ſur mes habits; & le vieillard, quittant alors la bride qu'il raccommodoit, s'empreſſa de me ſoutenir. J'appris alors que ce vieillard étoit le frere de mon ami Ayto Aylo, ce même Guebra Ehud dont nous avions rencontré le meſſager en route. Je m'en retournai chez moi; & m'étant lavé le viſage avec de l'eau fraîche, mon ſang fut bientôt arrêté.

CEPENDANT je m'aſſis alors pour réfléchir à ce qui venoit de ſe paſſer; & plus je devenois calme, plus j'étois affligé de m'être laiſſé emporter hors de moi-même. Mais il faut s'être trouvé dans une pareille ſituation pour concevoir quel avoit été l'excès de ma colere. J'ai ſouvent ſenti combien l'amour des lieux, où l'on a pris naiſſance, s'augmente par l'éloignement, & combien on eſt indigné des comparaiſons que font au déſavantage de nos compatriotes des gens incapables de les égaler. Je dois confeſſer auſſi que j'ai été dès l'enfance ardent, iraſcible, & ſur-tout extrêmement ſenſible à l'injure. Mais les réflexions que j'ai été obligé de faire de bonne heure,

l'habitude de souffrir dans mes longs & périlleux voyages, où la patience m'étoit si nécessaire, m'ont, j'espere, assez appris ce que le bon sens suffisoit pour m'apprendre; c'est que je ne devois point répondre à des insultes, dont je ne pouvois me venger que sur moi-même.

CEPENDANT, après m'être beaucoup examiné moi-même, je m'apperçus qu'une chose avoit singuliérement contribué à me faire livrer, vis-à-vis de Fasil, à un emportement que j'avois su réprimer dans des circonstances plus outrageantes. Fasil m'avoit, à ce que je crus, enlevé pour jamais l'espérance de parvenir aux sources du Nil. Mes soins, mes dépenses, mon tems, les souffrances que j'avois endurées plusieurs années, tout enfin étoit perdu pour moi, tout m'étoit ravi par le caprice d'un barbare, dont je croyois m'être assuré d'avance la bonne volonté; &, ce qu'il y avoit de plus cruel, c'est que je n'étois pas alors à plus de quarante milles du lieu que je desirois si ardemment de voir, & que je venois de me briser précisément contre l'écueil le plus près du port & le plus inattendu.

J'ÉTOIS à même de me mettre dans mon lit, quand je vis entrer dans ma tente le neveu du Ras ce Welleta Michael, pris à la bataille de Limjour, & qui, quoique libre, étoit encore resté dans le camp de Fasil. Il est inutile que je répete tout ce qu'il me dit. Il fit tout ce qu'il put pour me consoler du mauvais accueil que je venois d'éprouver. Non-seulement il blâma Fasil, mais il le maudit; il lui donna cent épithetes injurieuses, & il me dit que quelque jour le Ras Michael me feroit voir, au bout d'un piquet, la tête de ce traître. Il me

fit entendre en même-temps que Fasil vouloit que je lui fisse un présent, & qu'il m'avoit mal reçu, parce qu'il avoit cru que, fier de la recommandation du Roi, je me proposois de passer sans lui rien donner. « — J'ai un présent pour lui, dis-je, & même un très beau présent. Mais je ne croyois pas que, tandis que son Nagareet battoit encore, qu'à peine sa tente étoit plantée, qu'il étoit fatigué, & que je l'étois aussi, ce fût l'instant de lui offrir quelque chose. S'il s'étoit donné la peine d'attendre jusqu'à demain matin, il auroit vu que je l'aurois satisfait ».

» Fort bien ! fort bien ! répondit Welleta Michael. Je puis vous répondre de votre voyage ; car j'ai entendu Fasil donner des ordres pour cela, au moment que je sortois de sa tente, quoique cependant il ne compte sur aucun présent de vous. Et que lui en coûte-t-il, en effet, pour satisfaire votre curiosité ? Il auroit honte de vous refuser la permission que vous demandez. Sa vanité seule l'en empêcheroit ».

Cette assurance eut bien plus d'effet pour me tranquilliser & me rendre à moi-même, que n'auroient pu en avoir tous les juleps les plus calmans. Je me couchai & je tombai bientôt dans un sommeil profond. Mais à minuit je fus réveillé par deux domestiques de Fasil, qui m'apportoient chacun un mouton en vie & fort maigre ; ils me dirent qu'ils étoient chargés de m'offrir ces moutons de la part de leur maître, de me demander comment je me trouvois, & de veiller à ma porte toute la nuit pour empêcher que je ne fusse volé. Ils m'annoncerent en même-temps que Fasil désiroit de me voir de grand matin, parce que son intention étoit de me faire partir pour

les fources du Nil, avant de congédier les Gallas. Tout cela acheva de me rendre mes efpérences & m'enflamma tellement, que dans l'impatience où j'étois de voir arriver le jour, je ne dormis prefque plus du refte de la nuit.

Nous étions dans une faifon où il ne faifoit grand jour qu'à près de fix heures. Dès que je fus levé j'allai au camp, où je rencontrai d'abord Guebra Ehud, qui me confirma ce que Welleta Michael m'avoit dit la veille. Il m'apprit auffi que Fafil avoit donné ordre qu'on lui amenât fes chevaux, afin de choifir ceux qu'il vouloit me préfenter. En effet, je vis bientôt paroître une douzaine de chevaux fellés & bridés, conduits par un palfrenier. Ces chevaux m'intéreffoient fort peu, parce que j'avois le mien, qui étoit excellent, & qu'aucun de ceux de Fafil n'étoit au-deffus de la valeur de fept guinées. Le palfrenier qui fembloit fort officieux, me montra comme le meilleur un bidet bai-clair, plus gras à la vérité, que tous les autres, mais ne me paroiffant pourtant pas affez fort pour me porter. Il m'affura que ce cheval avoit un bon pas & que Fafil l'aimoit beaucoup; mais qu'il lui trouvoit trop peu de vivacité pour lui. Il m'invita en même temps à le monter, quoiqu'il n'eût, au lieu de felle, qu'un bât couvert d'un cuir noir, fort mince, & des anneaux de fer pour étriers. Tous les abyffiniens montent à cheval, les pieds & les jambes nues, & ils ne paffent que l'orteil dans ces anneaux afin que leur pied ne s'y embarraffe pas, fi par hafard leur cheval s'abat ou qu'ils tombent.

Je confentis volontiers à prendre le cheval, que le palfrenier de Fafil m'avoit indiqué. Le long féjour que j'avois fait en

Barbarie, m'avoit accoutumé à ne pas craindre un cheval, quelque vicieux qu'il pût être; & je n'avois aucune raifon de croire que celui-ci eût des défauts. En outre je montois toujours avec une bride arabe, & avec de larges étriers à courroies courtes, à la maniere des Maures. La bride arabe eft connue des moindres écoliers en équitation, & conviendroit très-bien à la cavalerie légere ou aux dragons d'Europe; car il n'y a point de cheval qu'elle n'empêche d'avancer fi elle eft tenue par une main ferme. J'avois une paire d'excellens éperons, & j'ordonnai au feis, c'eft-à-dire, au palfrenier, de mettre ma felle & ma bride fur le cheval bai. Ce cheval parut impatient du mors; mais cela ne m'étonna pas, ma felle étoit une felle de guerre, rehauffée en avant & en arriere, de forte qu'il étoit impoffible de tomber, à moins que le cheval ne s'abattit. Enfin, je tenois à la main, au lieu de fouet, un bâton noueux, d'environ trois pieds de long; & bien me valut d'être ainfi préparé.

Dès que je fus à cheval, je fus au moins deux minutes fans favoir fi j'étois à terre, ou fi j'étois en l'air. Il rua, il fe cabra, il fauta les quatre pieds en l'air avec la légereté d'un cerf, puis il prit le mors aux dents & fe mit à galoper de toute fa force. Je lui donnai alors une facade, qui l'ébranla, mais qui ne l'empêcha pourtant pas d'aller toujours. Quand je vis cela, je lui lachai la bride & il redoubla de vîteffe, en lançant des ruades de dix en dix pas, le terrein lui étoit favorable, car il étoit uni, mou & alloit en montant. Je paffai comme un éclair devant le pofte du Fit Auraris, qui fut extrêmement furpris de me voir courir fi vîte, avec un cheval de Fafil. Cet Officier fe rendoit en ce moment au quartier

général, mais il me laissa passer sans me rien dire. Il me fallut descendre une colline & le cheval ralentit son pas; puis je gagnai la plaine & il seroit allé seulement au trot ou au pas, mais je n'eus qu'à lui secouer la bride pour lui faire reprendre le grand galop, & quand il s'arrêta il étoit tout tremblant. J'étois résolu à gagner une nouvelle victoire. Je voulois appendre mon manteau à un arbre; il fallut donc combattre encore: mais à la fin le cheval fut obligé de se soumettre, je le poussai alors si bien entre les deux collines & tantôt sur l'une & tantôt sur l'autre, qu'il avoit de la peine à respirer, & que je crus qu'il ne pourroit pas me rapporter au camp.

Le cheval alloit alors d'un pas fort doux, & s'animoit seulement quand je lui faisois sentir l'éperon, mais sans avoir la force ni l'envie de se remettre au galop, sans chercher à ruer ni à se cabrer. Je mis alors mon manteau sur mes épaules, comme s'il n'avoit pas été dérangé par les mouvemens du cheval; & repassant en bon ordre devant le poste du Fit Auraris, je reparus à la vue du camp, au-devant duquel étoit un grand champ de Teff, nouvellement arrosé. Je quittai le grand chemin, & j'entrai dans ce champ de Teff, dont le terrein mou s'enfonçoit un peu sous les pieds du cheval & conséquemment m'étoit favorable. Lorsque je fus près de la tente de Fasil, je tirai la bride; & le cheval s'arrêta comme auroit pu le faire le cheval le mieux dressé. Je mis pied à terre, & mon domestique reprenant ma bride & ma selle, rendit au palfrenier de Fasil les harnois qui lui appartenoient.

Le pauvre cheval faisoit une triste figure, il avoit les flancs tout déchirés & la bouche en sang. Aussi le coquin de feis,

ou de palfrenier, qui m'avoit conseillé de le monter, le voyant dans cet état, leva les mains au ciel en se récriant sur le prétendu mal que j'avois fait. Je fis semblant de ne pas prendre garde à ses exclamations, & je me contentai de lui dire ; « remene ce cheval à ton maître. Il peut à-présent hasarder de le monter, ce qu'il n'auroit sûrement pas osé faire ce matin, non plus que toi ».

MON cheval Mirza étoit alors sellé & bridé, & je le montai pour faire un tour de promenade & me calmer avant d'avoir une seconde entrevue avec Fasil; car j'étois indigné contre lui. Je trouvois que le tour qu'il avoit voulu me jouer & qui pouvoit me couter un bras ou une jambe, étoit pire que tout ce qui s'étoit passé dans sa tente. Il sembloit que le perfide en vouloit à ma vie, pour mettre plus sûrement un terme à mon voyage. Mon domestique avoit à la main un petit fusil à deux coups, chargé à plomb, dont j'avois intention de tuer quelqu'oiseau si j'en rencontrois en route. Je pris ce fusil, & je gagnai la colline, où me tenant à la vue du camp, mais à une assez grande distance, je fis faire à mon cheval tout ce qu'il étoit en état de faire. Il étoit bien manegé & parfait dans ses mouvemens; aussi tous les Gallas de Fasil le contemploient avec non moins d'étonnement que de plaisir, car ce peuple aime singulierement les chevaux, & connoît assez bien la partie utile de l'équitation, pour être sensible à tout ce que cet art peut avoir d'agréable.

IL y a toujours à la suite des camps abyssiniens, un grand nombre d'éperviers qui mangent les charognes des animaux qui meurent dans l'armée & qui semblent être tout-à-fait apprivoisés,

voifés. En voyant deux, qui voloient non loin de moi, je leur tirai mes deux coups de fufil, & l'un tomba à ma droite, l'autre à ma gauche. Auffi-tôt tous les fpectateurs firent entendre un cri d'applaudiffement; mais je feignis de n'y pas faire attention, voulant prouver par cette indifférence que je ne croyois pas avoir fait une chofe extraordinaire.

Je mis alors pied à terre; & donnant mon cheval & mon fufil à tenir à mon domeftique, je m'affis fur une groffe pierre, pour mettre un morceau de papier fur une petite écorchure que le cheval de Fafil m'avoit fait faire à la jambe, en me preffant contre un arbre épineux. Je portois des culottes longues, qui étoient pleines de fang, à caufe des coups d'éperon que j'avois donnés à ce cheval, & d'après cela on me croyoit dangereufement bleffé.

Fasil, qui avoit paffé la nuit en débauche, & qui s'étoit réveillé tard, me fit dire alors de venir foudain lui parler. Il étoit à la porte de fa tente quand je montois mon cheval; il m'avoit vu tirer mes deux coups de fufil, & il avoit ordonné qu'on lui portât les deux éperviers que j'avois tués. Ses gens chercherent en vain dans les corps de ces oifeaux, l'endroit où avoient paffé les balles; car aucun d'eux n'ayant jamais vu de petit plomb, ils croyoient que j'avois tiré à balle, & je ne voulois pas les diffuader.

A peine entrai-je dans la tente de Fafil, qu'il me demanda avec empreffement de lui montrer où les balles avoient frappé les éperviers. Je ne répondis point à cela; mais je lui dis: « Si vous avez réellement envie de me tuer, vous ferez bien

de me tuer ici, où j'ai mes domeſtiques pour m'enterrer. Puis vous direz au Roi & à l'Iteghé le bon accueil que vous faites aux Etrangers qui vous ſont recommandés par eux. » — Il me demanda ce que ſignifioit ce diſcours, & de quoi il s'agiſſoit? — J'allois lui répondre: mais Welleta Michael prenant la parole, lui raconta à mon avantage tout ce qui s'étoit paſſé, & lui parla avec beaucoup de franchiſe du tour qu'on avoit voulu me jouer à l'occaſion du cheval. Le Fit Auraris Woldo lui dit quelque choſe en galla, qui le rendit furieux. Il ne répondit que trois mots, dans la même langue, au Fit Auraris, qui ſoudain ſortit de la tente. Mes domeſtiques me dirent enſuite que cet Officier avoit envoyé chercher le ſeis ou palfrenier qui m'avoit mené le cheval bai, & qu'au premier abord il lui avoit aſſené un coup de bâton ſur la tête qu'il l'avoit jetté à terre; après quoi il lui en avoit donné encore une douzaine; & l'ayant fait mettre aux fers, il étoit rentré dans la tente.

Fasil, qui apprit que j'étois bleſſé, & qui vit mes culottes longues remplies de ſang, leva les mains au ciel avec un air d'intérêt & de compaſſion, qui n'avoit rien d'affecté. Il proteſta, en jurant, qu'il n'avoit eu aucune part à cette aventure, & qu'il dormoit lorſqu'elle avoit eu lieu. Il me dit qu'il n'avoit point de chevaux dignes de moi, excepté peut-être celui qu'il montoit lui-même: mais qu'un de ſes chevaux, quel qu'il fût, qu'on meneroit devant moi, me ſerviroit de paſſe-port, & m'attireroit le reſpect des peuples ſauvages chez qui j'allois; & que c'étoit-là la ſeule raiſon qui l'avoit fait ſonger à m'en donner un. Il me répéta encore qu'il avoit ignoré le tour qu'on m'avoit joué, & qu'il en étoit très-fâché; ce que je

n'eus point de peine à croire. Puis il me dit qu'avant peu d'heures le palfrenier feroit mis à mort : mais j'étois fatisfait de la fincérité de Fafil, & je défirois qu'il mît un terme à cette converfation. « Seigneur, lui dis-je, fi votre feis a voulu m'ôter la vie, c'eft, je crois, à moi à ordonner fon châtiment. » — « Cela eft vrai, Yagoubé, répondit Fafil. Prenez donc ce miférable, faites-le tailler en pieces, & donnez-le à manger aux éperviers. » — « Parlez-vous fincérement? repris-je, & ne vous dédirez-vous pas? » — « Il me jura que non. » — « Eh bien! ajoutai-je, je fuis chrétien. La feule maniere dont ma religion m'apprend à punir mes ennemis, c'eft de leur rendre le bien pour le mal. Ainfi je m'en tiens au ferment que vous venez de faire, & j'exige que mon ami le Fit Auratis mette votre palfrenier en liberté, & lui rende même la place qu'il occupoit auparavant, parce que ce n'eft point à vous qu'il a manqué. »

J'IGNORE quels furent alors les fentimens de ceux qui m'écoutoient; mais ils me parurent très-favorables. Le vieux Guebra Ehud ne put pas fe contenir; & fortant de fon coin obfcur, il vint vers moi & preffa mes mains dans les fiennes. Puis fe tournant du côté de Fafil, il lui dit : « Ne vous avois-je pas fait part de ce que mon frere Aylo penfoit de cet homme » — Welleta Michael reprit : « Il s'eft toujours comporté avec la même magnanimité dans tout le Tigré. » — Fafil répondit à voix baffe : « Un homme qui fait agir ainfi peut voyager dans tous les pays du monde. »

Alors ils me prierent tous de prendre foin de ma bleffure, dont ils jugeoient par le fang qu'ils voyoient à mes culottes

longues. Je leur dis que le sang s'étoit arrêté; ensuite j'ajoutai, en parlant à Fasil: « Vous le voyez, nous autres blancs, nous ne sommes pas si effrayés de voir couler notre sang, que vous supposiez que nous l'étions. » — Fasil, sans répondre à cette apostrophe, me pria de ne pas trouver mauvais qu'il restât un moment seul, & aussi-tôt nous sortîmes tous.

Dix minutes après, je fus rappellé pour partager un grand déjeûner qu'on venoit de servir. Il y avoit du miel, du beurre, du bœuf crud en abondance, avec quelques plats de viandes cuites à l'étuvée, qui étoient excellentes. J'étois très-affamé, car je n'avois rien mangé depuis mon dîner de la veille, & j'avois fait beaucoup d'exercice tant de corps que d'esprit. Tous les convives étoient fort gais. On parla beaucoup & des Agows & du Nil; & Fasil déclara que si nous avions été dans un tems de paix, il m'auroit fait voir son pays au-delà du Nil, & m'auroit mené lui-même jusqu'au royaume de Narea. Je le remerciai, en disant: « Vous êtes en paix avec le Roi & le Ras, & vous allez les trouver à Gondar. » — A Gondar? Non, répondit-il. J'espere que ce ne sera pas à présent. Le Ras a assez d'ouvrage à faire pour le reste de ses jours. » — « Quel ouvrage? dis-je. » — « La montagne, répliqua-t-il. — La montagne d'Aromata? » — « Précisément: Vous n'avez jamais vu un pareil endroit. Le Lamalmon n'est rien auprès. Dans sa jeunesse, il a été quinze ans à en faire le siége, avant de l'enlever au pere de Netcho. » — « Mais il a été plus heureux cette fois-ci, repliquai je. Il a été quatorze ans de moins. » — « Comment? dit Fasil, d'un air étonné. » — Pardonnez-moi, lui répondis-je, si je vous ai étourdiment donné une nouvelle désagréable. La montagne d'Aromata est conquise,

la garnifon paffée au fil de l'épée, & Za Menfus, après s'être rendu, tué de fang-froid par Guebra Mafcal, qui a voulu venger la mort de fon pere. » — « Fafil tenoit alors à la main un gobelet de verre bleu, dont les bords étoient dorés. C'étoit moi qui l'avois acheté au Caire, avec beaucoup d'autres articles de la même efpece, d'un marchand qui les avoit fait venir de Triefte. J'en avois fait préfent au Roi d'Abyffinie, qui s'en étoit fervi long-tems lui-même, & l'avoit enfuite envoyé à Fafil, comme une marque de fa bienveillance, lors de la paix qui fuivit la bataille de Limjour.

Dès qu'il eut entendu ce que je venois de raconter, Fafil lança ce gobelet contre terre, & le brifa en mille morceaux. — « Prenez-garde, dit-il, à ce que vous avancez, Yagoubé. Prenez-garde que ce ne foit pas un menfonge, & redites-le-moi. — Je lui détaillai alors toutes les circonftances de la prife du mont Aromata; je lui dis comment la nouvelle en étoit parvenue à l'Iteghé; comment le Ras l'avoit auffi mandée à Ozoro Efther; comment Kefla Yafous avoit furpris la garnifon endormie, pendant qu'on berçoit Za Menfus d'une négociation, & qu'on lui propofoit la médiation des Prêtres & des Hermites. Fafil obferva auffi-tôt que Michael s'étoit fervi des mêmes moyens pour la prendre la premiere fois; & fe mordant lui-même le doigt avec beaucoup de force, il s'écria, « Le fou! le fou! n'étoit-il pas averti? » — Nous fûmes alors tous priés de fortir de la tente, & on ne nous rappella qu'au bout d'un quart d'heure.

J'avoue que je jouis avec grand plaifir de la frayeur que je venois d'occafionner à Fafil. Il me fembla que Guebra Ehud,

frere d'Ayto Aylo, avoit été le seul consulté par le Général, car, en rentrant dans la tente, nous les trouvâmes tous les deux tête à tête. Fasil avoit changé de vêtemens; il avoit passé négligemment autour de ses reins une piece de belle mousseline, qui lui couvroit les jambes & les pieds, & le reste de son corps étoit nud. Un de ses esclaves peignoit ses cheveux & les parfumoit. Dès que j'entrai, il se leva de son siege, & me fit asseoir sur un coussin vis-à-vis de lui. Puis il s'apprêtoit à me parler; mais moi, qui voulois prévenir de nouvelles discussions, je me hâtai de prendre la parole, & je lui dis: « Vos grandes affaires, les embarras continuels où je vous ai vu toutes les fois que je suis venu dans votre tente, m'ont empêché jusqu'à présent de vous offrir les présens d'usage, lorsque des étrangers voyagent chez des hommes puissans, & leur demandent leur protection. » — « Je pris alors une serviette que j'ouvris devant lui. Fasil paroissoit avoir oublié que je lui devois un présent; mais, dès cet instant, je le vis changer de ton. Il sembloit un tout autre homme. » — « O Yagoubé! s'écria-t-il. Un présent à moi? Vous devriez bien penser qu'il est absolument inutile. Vous m'êtes recommandé par le Roi & par le Ras; vous savez que nous sommes amis; & indépendamment de cette recommandation, je voudrois pouvoir faire pour vous vingt fois plus que vous n'avez besoin que je fasse. D'ailleurs, je ne me suis pas conduit avec vous comme avec un inférieur. »

Il ne me fut pas difficile de vaincre les scrupules de Fasil. Il prit l'une après l'autre toutes les choses qui composoient mon présent, & les examina avec beaucoup d'attention. Il y avoit une ceinture de soie cramoisie, d'environ cinq aunes de

long, faite à Tunis, ornée d'un léger dessin, & garnie d'une frange de la même couleur. C'étoit en son genre un des plus beaux ouvrages que j'aie jamais vus. Il y avoit ensuite une autre ceinture jaune, garnie d'une bordure rouge & d'une frange d'argent : mais elle n'étoit ni si longue ni si large que la premiere. Après cela venoient deux ceintures faites en Chypre ; elles étoient mélangées de soie & de coton, & avoient une bordure de satin. L'une étoit plus large que l'autre ; mais elles avoient toutes deux cinq pieds de long. J'offris encore à Fasil une pipe persanne, faite d'un morceau d'ambre, avec un long tuyau pliant & recouvert de maroquin, ayant un vase de crystal, pour faire passer la fumée à travers l'eau, ce qui est regardé comme une grande volupté dans tout l'Orient. Enfin, j'avois ajouté à toutes ces choses deux gobelets de verre bleu, semblables à celui que le général venoit de casser.

QUAND il eut bien vu tous ces objets, il les écarta un peu de lui, & il me dit en riant : « Je ne veux point recevoir cela de vous, Yagoubé. Ce seroit un vol insigne. Je n'ai rien fait pour mériter un tel présent, qui, certes, est digne d'un Monarque. » — « C'est un présent pour un ami, répondis-je, ce qui vaut encore mieux pour moi qu'un Monarque. J'en excepte pourtant votre Roi, qui se montre sans cesse le meilleur ami qu'un étranger puisse avoir. » Quoique Fasil ne se déconcertât pas facilement, il parut alors assez embarrassé. — » Si vous ne voulez point, lui-dis-je, recevoir les choses que je vous offre, c'est le plus grand affront que vous puissiez me faire, & vous savez que je ne puis plus les reprendre. »

IL n'en fallut pas davantage pour le convaincre, & il en

auroit fallu beaucoup moins. Il plia lui-même la serviette avec tout ce qu'elle contenoit, & la donna à serrer à un de ses Officiers. Après quoi il fit retirer ceux qui n'étoient pas de son conseil, & il donna ses instructions à un de ses gens de confiance, chargé de m'accompagner. Je vis bien alors que j'avois acquis de l'ascendant sur l'esprit de Fasil, qui, dans l'idée que Michael reviendroit incessamment à Gondar, étoit non moins empressé d'achever son voyage dans cette capitale, que moi de faire le mien d'un autre côté.

J'avois donné ordre à mes gens de prendre la route de Dinglebér. Ils étoient tous partis de bonne heure sous la conduite du domestique d'Ayto Aylo; & il ne m'étoit resté qu'un valet Abyssinien pour garder mon cheval.

Il étoit déja plus d'une heure après midi, quand je fus rappellé auprès de Fasil. Il me fit le meilleur accueil que je pusse souhaiter, il voulut même me faire asseoir sur le même coussin que lui: mais je le refusai. « Ami, Yagoubé, me dit-il, je suis bien fâché que vous ne m'ayez pas joint avant mon départ de Buré, j'aurois pu vous y recevoir d'une maniere plus digne de vous. Mais j'ai été tourmenté par une multitude de barbares qui m'ont fait tourner la tête, & que je vais enfin congédier. Je vais à Gondar pour y maintenir la paix, car le Roi n'a pas d'autre ami que moi, en deça du Tacazzé. Powussen & Gusho sont deux traîtres, le Ras Michael le sait bien. Je n'ai rien à vous offrir en retour du présent que vous m'avez fait, car je ne m'attendois pas à rencontrer un homme comme vous dans ces contrés, mais vous serez bientôt de retour, & nous nous verrons à Gondar d'une maniere plus agréable.

ble. Les ſources du Nil ne ſont pas éloignées d'ici, un homme à cheval peut s'y rendre en un jour. Je vous ai donné un bon guide, bien connu dans le pays pour un de mes domeſtiques. Il vous accompagnera à Géesh & enſuite il vous ramenera chez un ami d'Ayto Aylo & des miens, le Shalaka Welled Amlac, qui commande dans la partie du pays où l'on court le plus de riſques, & qui vous fera conduire en sûreté à Gondar. Ma femme eſt actuellement chez cet ami, ne craignez donc rien. Je réponds de vous. Quand eſt-ce que vous partirez? Sera-ce demain? »

Je lui répondis après l'avoir ſincerement remercié de toutes ſes attentions, que je me propoſois de partir tout de ſuite, & que mes gens étoient déja en route depuis le matin. « Vous allez congédier les ſauvages Gallas, continuai-je, & je veux tâcher de les éviter le plus promptement poſſible. Je compte m'éloigner à grandes journées de la route qu'ils doivent prendre ».

« Vous avez raiſon, reprit Faſil. Ce n'étoit que parce que je croyois que vous pouviez avoir été bleſſé par mon maudit cheval, que je déſirois que vous vouluſſiez attendre juſqu'à demain. Mais quittez ces culottes pleines de ſang, elles ne ſont pas aſſez propres. Il faut que je vous en donne de neuves, puiſque vous êtes mon vaſſal ». — Je m'inclinai. — Le Roi, pourſuivit-il, vous a accordé le village de Géesh où vous allez à-préſent. C'eſt à moi à vous en donner l'inveſtiture ». — Pluſieurs eſclaves de Faſil m'emmenerent hors de la tente; & Guebra Ehud, Welleta Michael & le Fit Auraris me ſuivirent. J'ôtai mes

culottes longues, mes habillemens, ne gardant que mon gilet. On me mit fur le corps une piece de belle mouffeline, qui traînoit jufqu'à terre, & je fus dans une minute reconduit dans la tente de Fafil, qui ôtant la piece d'étoffe qu'il avoit pris le matin, l'arrangea lui-même fur moi, pendant que fes efclaves lui en mettoient une autre. En même temps il dit, en fe retournant vers les perfonnes qui étoient auprès de nous: « Soyez témoins. Je vous donne, ô Yagoubé! l'Agow Géesh, auffi pleinement & auffi franchement que le Roi me l'a donné ». —— Je m'inclinai & je baifai la main de Fafil, fuivant l'ufage des feudataires; & alors ce général me fit figne de m'affeoir.

« Ecoutez ce que j'ai à vous dire, reprit-il. Je crois que ce que vous avez de mieux à faire à-préfent, c'eft d'achever promptement votre voyage, parce que vous ferez plutôt de retour à Gondar. Ne craignez rien de la part de ces fauvages, qui vous fuivront, quoiqu'il vaille mieux, je l'avoue, les rencontrer quand ils viennent que quand ils s'en retournent chez eux. Ils font fous les ordres de Welleta Yafous, qui eft votre ami, & très-reconnoiffant des remedes que vous lui avez envoyé de Gondar. Ils n'a pu vous voir, parce que fes affaires ne lui ont pas permis de difpofer d'un moment, mais il ne vous en aime pas moins, & il n'en aura pas moins foin de veiller fur vous. J'efpere que quand nous nous reverrons à Gondar, vous me donnerez encore des remedes pour lui ». — Je m'inclinai de nouveau. — Ecoutez-moi bien, pourfuivit Fafil. Vous voyez ces fept hommes ».—— Je puis affurer que je n'ai jamais de ma vie contemplé

des gens qui eussent l'air de plus grands scélérats. — « Ce sont tous des chefs Gallas, des sauvages, si vous voulez, mais tous vos freres ». — Je fis encore une révérence — « Vous pouvez voyager dans leur pays, comme si vous étiez dans le vôtre, sans que personne cherche à vous faire le moindre mal. Vous serez bientôt leur allié; car lorsqu'un étranger de distinction, un homme tel que vous est leur hôte, il est d'usage de le faire coucher avec la sœur, la fille ou la plus proche parente du principal d'entr'eux. J'oserai dire, ajouta-il, malicieusement, que vous ne regarderez pas les coutumes des Gallas comme plus pénibles que celles de l'Amhara. — Je m'inclinai, mais je me promis à moi-même de n'en pas faire l'épreuve. Fasil dit alors à ces chefs, quelque chose en Galla, que je ne compris point. Ils répondirent tous-à-la-fois par un cri sauvage, & en se frappant la poitrine, comme pour montrer qu'il consentoient à ce qu'il leur demandoit.

« LOSQU'APRÈS la bataille de Fagitta le Ras Michael fut de retour à Gondar, reprit Fasil, il fit arracher les yeux à quarante quatre des freres ou des parens de ces Gallas, qui sont ici préfens; puis on les porta sur les bords de l'Angrab, où la plupart moururent de faim ou furent dévorés par les Hyenes. Vous recuillîtes trois de ces infortunés dans votre maison, vous les nourrîtes, vous les habillâtes, vous les traitâtes enfin avec la plus compatissante bonté. — « Ils sont maintenants bien portans, répondis-je, & ils ne manquent de rien. L'Iteghé vous les rendra. La seule chose que j'ai ajouté aux soins dont vous venez de parler, c'est de les faire baptiser.

Je ne crois pas qu'ils en ſoient fâchés, j'ai d'ailleurs cru que c'étoit un nouveau titre à la protection & à la charité des habitans de Gondar ». — « Pour cela, reprit Faſil, c'eſt aſſez indifférent. Votre baptême ne peut leur faire ni bien ni mal. Les Gallas ne s'inquiettent point de ces choſes-là. Donnez-leur à manger & à boire, & ils ſe laiſſeront volontiers baptiſer du matin juſques au ſoir. Mais après ce que vous avez fait pour leurs compatriotes, les Gallas ſont tous vos freres. Ils aimeroient mieux mourir pour vous que de ſouffrir qu'on vous offensât ». — Faſil leur parla encore en Galla. Ils applaudirent à leur maniere, & firent ſemblant de venir me baiſer la main.

Les chefs Gallas s'aſſirent; & j'avoue que s'ils avoient pour moi la moindre bienveillance, on ne pouvoit guere le diſtinguer ſur leur viſage. » D'ailleurs, continua Faſil, vous avez été très-prévenant & très-poli envers mes envoyés pendant qu'ils étoient à Gondar, & vous avez dit devant le Roi une infinité de choſes honnêtes ſur mon compte. Vous m'avez dès-lors envoyé un préſent; vous avez bien plus fait encore: quand le corps de Joas, mon maître, a été déterré dans le cimetiere de Saint-Raphael, quand tout Gondar n'oſoit témoigner le moindre reſpect à ce Prince, de peur d'encourir la vengeance du Ras Michael, vous qui êtes étranger, vous qui n'aviez jamais reçu aucun bienfait du Roi, qui ne l'aviez même jamais vu, vous avez fait pour lui, ce qu'auroit dû plutôt faire beaucoup d'habitans de Gondar, & moi, ſur-tout, ſi j'en avois été à portée ou qu'on m'eût averti aſſez à temps. Maintenant, demandez moi devant toutes les perſonnes qui ſont

ici, ce que vous fouhaitez de moi, & on verra que quelle chofe que ce puiffe être je ne vous la refuferai pas ».

Fasil prononça ce difcours du ton le plus noble & avec une grace fupérieure à tout ce que j'avois vu jufqu'alors, bien que les Abyffiniens, ainfi que la plupart des autres peuples barbares, foient tous orateurs. — « Eh bien! donc, dis-je à Fafil, pour prix de toutes ces obligations que vous voulez bien rappeller, & dont vous avez fait un tableau fi flatteur pour moi, je vous demande la plus grande faveur qu'un homme puiffe m'accorder. Envoyez moi jufqu'aux fources du Nil, de la maniere la plus convenable & la plus prompte, & faites moi reconduire en fûreté à Gondar, après que j'aurai fatisfait ma curiofité, à laquelle je vous prie de ne mettre aucun obftacle ». — « Il eft inutile de me demander cela, dit-il, puifque je vous l'ai déja accordé. En outre je le dois aux recommandations du Roi, auquel j'appartiens. Toutefois fi ce voyage vous tient tant à cœur, allez en paix, j'aurai foin de pourvoir à tout ce qui vous fera néceffaire; & tant que je vivrai & que je ferai gouverneur du Damot, foyez fûr, comme nous vous reconnoiffons pour un homme fage & prudent, que quoique ce pays-ci foit encore plongé dans le trouble, il ne vous arrivera rien de défagréable ».

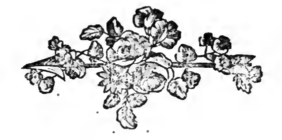
Fasil fe tourna alors vers les fept chefs Gallas, qui fe leverent auffi-tôt, ainfi que lui, Guebra Ehud, Welleta Michael, le Fit Auraris & moi. Nous formions tous un cercle, & nous tenions les mains élevées pendant que le général & les Gallas prononcerent une priere qui dura environ une minute. Les Gallas paroiffoient remplis de ferveur. A préfent, me

dit Fasil, allez en paix. Vous êtes un Galla, ils viennent de prononcer une malédiction contre eux, contre leurs enfans, leur bétail, leurs bleds, leurs pâturages, si jamais ils lèvent la main contre vous, ou s'ils ne vous défendent pas de tout leur pouvoir en cas d'attaque, ou qu'enfin ils ne cherchent pas à prévenir tous les mauvais desseins dont ils pourront vous savoir ménacé ».

Voulant alors quitter Fasil, je m'avançai pour lui baiser la main. Nous sortîmes tous de la tente & nous trouvâmes à la porte un très-beau cheval gris, sellé & bridé. « Recevez ce cheval, me dit Fasil, comme un présent de moi. Il ne vaut peut-être pas le vôtre, mais il est bon; & croyez sur-tout qu'il n'est pas comme celui que mon scélérat de palfrenier vous a fait monter ce matin. C'est sur ce cheval-là que j'étois hier quand vous me vîtes arriver. Cependant ne le montez pas vous même. Faites le conduire devant vous tel qu'il est à-présent. Il n'est point d'habitant du Maitsha, qui en voyant ce cheval ose vous faire la moindre insulte. Si vous avez à craindre quelques personnes dans ce pays, ce sont celles dont Michael à brûlé les maisons & non vos amis les Gallas ».

Je pris enfin congé de ce général, de la maniere la plus humble & la plus respectueuse. Je dis aussi adieu à mes nouveaux frères les Gallas, souhaitant bien ardemment au fond du cœur de ne jamais plus les revoir. Je me recommandai tendrement & familierement au souvenir de Guebra Ehud & de Welleta Michael, neveu du Ras; puis me tournant encore vers Fasil, je lui demandai, suivant la coutume du pays quand on est avec des supérieurs, la permission de monter à cheval devant

lui, & je fus bientôt loin. Le Shalaka Woldo, que Fasil m'avoit donné pour guide, ne partit point dans le même moment que moi, parce qu'il terminoit quelques affaires : mais il ne tarda pas à me suivre, faisant conduire devant lui le cheval de Fasil.



CHAPITRE X.

Départ de Bamba. —Route au midi. —M. Bruce rencontre les Gallas, que Fasil venoit de congédier.—Il campe sur le Kelti.

BAMBA est à l'entrée d'une grande vallée, où l'on voit plusieurs petits monticules, & qui est entiérement couverte de buissons & d'arbrisseaux rabougris, dont aucun ne mérite le nom d'arbre. A main droite la colline a une inclinaison douce; le sol en est ferme, & tapissé d'une herbe courte, qui donneroit un pâturage excellent aux moutons : mais la pente de la colline à gauche est presque perpendiculaire & hérissée de rochers. Le fond de la vallée a été défriché & mis en culture par l'industrie des habitans du village de Bamba; industrie, hélas! bien inutile, puisqu'en une seule nuit le campement de l'armée de Fasil détruisit tout espoir de récolte.

LE Shalaka Woldo n'avoit pas l'air d'un homme propre à faire respecter un étranger au milieu d'une multitude de soldats, qui se débandoient pour s'en retourner dans un pays éloigné, d'où ils pouvoient, peut-être, ne se voir jamais rappellés. Cependant cet homme avoit été choisi par quelqu'un qui devoit savoir, mieux que personne, combien Woldo étoit digne de la confiance qu'on avoit en lui. Woldo étoit un Agow âgé d'environ trente-cinq ans. Il avoit été attaché dès l'enfance au pere de Fasil; puis à la mort du vieux Fasil,

Fasil (1), quand le Kasmati Esthé fut mis en possession du gouvernement du Damot, Woldo passa à son service, ainsi que le jeune Fasil; & celui-ci & Woldo furent conséquemment compagnons d'armes sous le même maître.

QUAND Fasil eut tué le Kasmati Esthé, & qu'il s'empara du gouvernement du Damot, le Shalaka Woldo fut engagé par lui à suivre son parti, comme étant un ancien serviteur de son pere. Il sembloit que le mérite de cet Officier ne l'avoit pas fait parvenir à des emplois élevés. Il ne portoit rien sur la tête; il n'avoit d'autre coëffure que ses longs cheveux noirs & touffus, parmi lesquels il y en avoit beaucoup de gris. Mais, s'il avoit beaucoup de cheveux, il manquoit absolument de barbe, ainsi que tous les autres Gallas. Une piece de toile de coton, qu'il jettoit sur ses épaules, & qu'il arrangeoit tantôt d'une maniere, tantôt d'une autre, lui servoit de manteau, mais il ne la prenoit guère que la nuit, & pendant le jour il la posoit sur un de nos mulets, & il n'avoit alors pour tout habillement qu'une peau de chevre, qu'il portoit sur ses épaules en forme de palatine, une paire de caleçons de grosse toile de coton, qui ne descendoient qu'à mi-cuisses, & qui étoient soutenus par une grosse ceinture, qui faisoit six ou sept fois le tour de son corps, & dans laquelle étoit passé un coutelas, dont la lame avoit environ dix pouces de long, & trois pouces de large. Ce coutelas étoit la seule arme que portoit Woldo; & il s'en servoit plutôt pour couper la viande qu'il mangeoit, que pour se

(1) Celui qu'on appelle ici le vieux Fasil, est le Kasmati Waragna, si distingué sous Yasous II.

défendre; car un homme d'auſſi grande conſéquence n'avoit rien à craindre pendant qu'il étoit ſur le territoire de ſon maître. Il tenoit ſouvent à la main une longue pipe, car il étoit grand fumeur; & quand il quittoit ſa pipe, il prenoit un bâton d'environ trois pieds de long & de la groſſeur du pouce, dont il diſtribuoit des coups très-libéralement, & ſur la moindre provocation, tant aux hommes, & aux femmes, qu'aux animaux qui l'approchoient. Cet Officier étoit jambes & pieds nuds, & n'avoit point de monture : malgré cela il marchoit tout auſſi vîte que nous pouvions aller. Enfin, malgré tout ſon biſarre accoutrement & ſes ſingularités, Woldo étoit ſi intelligent & ſi ruſé, qu'il ſembloit pénétrer le ſens de tous nos diſcours, quoique nous parlaſſions une langue dont il ne pouvoit pas entendre la moindre ſyllabe.

Quant au Shalaka Welled Amlac, j'aurai occaſion d'en parler par la ſuite, comme m'ayant été recommandé par Ayto Aylo peu après mon arrivée à Gondar. Cependant je ne voulus point dire à Faſil que je connoiſſois Welled Amlac, de peur que cela ne pût faire naitre à ce Général l'idée de tirer parti de cette connoiſſance pendant que je traverſerois le Maitsha.

Le 31 Octobre (1), à deux heures un quart, nous fîmes halte ſur les bords du Chergué, riviere petite & peu rapide, qui court du ſud-oueſt au nord eſt, & va ſe perdre dans le lac Tzana. Nous nous remîmes bientôt en marche, & à trois heures nous traversâmes la riviere de Dingleber, & un quart-

(1) 1770.

d'heure après nous vinmes au village du même nom, ſitué ſur le ſommet d'un rocher, que nous eſcaladâmes.

Là le chemin commence à ſuivre immédiatement le bord du lac; & c'eſt par le défilé très-étroit, qui eſt entre le lac & le rocher de Dingleber, que doivent paſſer toutes les proviſions qui ſortent du Maitsha & du pays des Agows. Auſſi dès qu'il y a les moindres troubles dans le ſud de l'Abyſſinie, on s'empare de ce paſſage pour réduire Gondar à la famine.

Le village de Dingleber dépendoit du Betwudet; & depuis que la place de Betwudet a été ſupprimée, il fait partie des revenus du Ras. Tous les habitans de Dingleber parloient autrefois le Falasha: mais à préſent ce langage n'eſt plus parlé que par les Juifs, qui ne ſont connus en Abyſſinie que ſous le nom de Falashas. Ce langage étoit auſſi, jadis, le ſeul qu'on parlât dans la province de Dembea, dont Dingleber eſt la frontiere méridionale.

Le climat de Dingleber eſt excellent, & ſa poſition eſt une des plus belles de l'Abyſſinie. D'un côté on voit le lac Tzana & toutes ſes iſles. Au nord eſt la péninſule de Gorgora, où ſont encore les reſtes du premier couvent des Jéſuites & du palais du Roi (1). Dans le nord du lac, on contemple au loin toute la campagne de Dara; & le Nil qui, en traverſant le Tzana, conſerve un cours parfaitement diſtinct, ne mêle point ſes eaux à celles de ce lac, & forme, en ſortant, ce qu'on appelle la ſeconde cataracte, ou la cataracte,

(1) L'Empereur Socinios.

d'Alata. Ces lieux avoient tous été gravés dans notre mémoire par nos premiers malheurs. Au sud-est, nous voyions distinctement les plaines du Maitsha, couvertes en grande partie d'arbres qui les faisoient paroître comme de noires forêts. Plus loin, du même côté, nous découvrîmes le territoire de Sacala, l'un des districts des Agows. C'est là que sont les sources du Nil; c'est là que tendoient mes vœux. Derrière Sacala s'élevent les hautes montagnes d'Amid Amid, qui forment un amphithéatre en demi-cercle, & qui par-là ont mérité le nom de montagnes de la lune, nom que l'antiquité avoit donné aux montagnes où l'on supposoit que le Nil prenoit sa source.

C'est à Dingleber que je rejoignis mes domestiques, dans le tems qu'ils se disposoient à y passer la nuit. Ils avoient été inquiétés par les soldats Gallas, qui, voyant deux hommes blancs pour la premiere fois, n'avoient pu s'empêcher de satisfaire leur curiosité, sans pourtant leur faire aucun mal, ni montrer la moindre insolence: mais mes domestiques n'en avoient pas été moins épouvantés, parce qu'ils n'avoient ni moi, ni personne pour les protéger au milieu de cette troupe de noirs. Je résolus d'aller coucher plus loin pour éviter un désagrément pareil à celui qu'avoient eu mes gens, parce que je savois qu'autrement le gros de la cavalerie des Gallas nous joindroit le lendemain à Dingleber; & j'aimois mieux me trouver avec eux dans l'endroit où le chemin se partageoit, & où nous devions changer de route, que de passer toute une journée en pareille compagnie. Je n'avois pourtant pas peur des Gallas, car le cheval de Fasil, qu'on conduisoit devant nous, commandoit le plus grand respect, & Zor

Woldo n'avoit pas même besoin de faire usage de son autorité.

Nous partîmes de Dingleber à quatre heures après midi; & à sept heures nous traversâmes une grande riviere. Une heure après, nous en passâmes deux autres petites, & nous arrivâmes à un groupe de villages connus sous le nom de Degwassa. Là nous entrâmes dans un défilé étroit, entre des montagnes couvertes jusqu'au sommet d'herbes & de bruyeres. La nuit étoit délicieuse, & nous résolûmes d'en bien profiter. Nous entendions de tous côtés les cris des pintades, dont les bruyeres étoient remplies. A neuf heures & demie, nous quittâmes le défilé pour entrer dans la plaine de Sankraber, où nous fîmes soudain halte. J'étois excessivement fatigué, de sorte qu'en arrivant je me jettai à terre, où je dormis une bonne demi-heure.

A dix heures & demie, nous nous remîmes en chemin. Nous passâmes le petit village de Wainadega, fameux par la victoire que remporta le Roi Claudius sur le Maure Gragné, victoire qui coûta la vie à ce dernier, & qui suspendit pour un temps la guerre la plus désastreuse qui ait jamais ensanglanté l'Abyssinie. A onze heures & demie nous trouvâmes Ganguera, que nous laissâmes à notre gauche. Ganguera est un groupe de petits villages à environ dix milles de distance du chemin. A minuit, nous avions toujours Ganguera à notre gauche, & Degwassa à notre droite.

A minuit & demi, nous fîmes encore halte sur le bord d'une petite riviere, dont j'ignore le nom. Nous étions alors

dans le Maitsha, & nous descendions vers le midi par une pente assez aisée. Le premier de Novembre, à une heure trois quarts, nous mîmes pied à terre dans deux petits villages dont les chaumieres venoient d'être achevées, & étoient à environ cinq cens pas de ces deux arbres auprès desquels avoit campé l'armée, lorsqu'après le dangereux passage du Nil, au gué de Jemma, nous offrîmes la bataille à Fasil. Cet endroit se nomme Limjour; & nous nous y retrouvâmes avec bien plus de tranquillité, & avec des dispositions plus heureuses que la premiere fois.

Je dis au Shalaka Woldo combien j'étois satisfait de voir que les habitans relevoient leurs maisons, détruites par Michael, & il me répondit avec un sourire barbare: « Oui, j'en suis bien aise aussi; car si l'on n'avoit pas rebâti ces deux villages, nous n'aurions pas ce soir de bois à brûler à Kelti ». —Woldo vouloit dire, par-là, que les Gallas qui venoient derrière, & qui devoient coucher la nuit suivante sur les bords du Kelti, démoliroient les maisons neuves & en emporteroient le bois pour le brûler. Nous trouvâmes en effet des débris de plusieurs maisons nouvellement bâties & nouvellement détruites, & le bois à demi-brûlé, qui jonchoit la terre, nous servit à nous-mêmes pour faire du feu pendant la nuit. Je me sentis véritablement indisposé; & à peine pus-je marcher deux heures de plus qu'il nous falloit pour nous rendre sur les bords du Kelti, où nous arrivâmes à six heures un quart du matin.

Le Kelti est fort large en cet endroit; & il y avoit quatre pieds d'eau dans le gué, quoique nous fussions dans la saison

des secs. On l'appelle là le Kelti-Branti, parce qu'il reçoit dans son lit, quelques milles au-dessus, la grande riviere de Branti, qui prend sa source à l'occident dans les montagnes des Agows de Quaquera. Le Kelti & le Branti réunis, vont ensuite se jetter dans le Nil, un peu plus bas que l'endroit où nous étions.

Les bords du Kelti sont très-élevés & très-dangereux. La terre rouge & savonneuse se fend, & il s'en détache de gros morceaux qui tombent dans la riviere. Le fond de la riviere est également très-mou. Mais quoique l'eau fût trouble & bourbeuse, elle nous parut bonne à boire. Nous vîmes plusieurs feux de l'autre côté du Kelti; & à peine avions-nous commencé à déplier nos tentes, que deux Gallas à pied, armés de lances & de boucliers, vinrent nous avertir de ne pas camper en cet endroit, parce que nos chevaux & nos mulets pourroient être volés; mais de passer la riviere tout de suite, & d'aller planter nos tentes parmi les leurs.

Je demandai au Shalaka Woldo qui étoient ces gens-là? Il me répondit que c'étoit un poste avancé de Welleta Yasous, qui avoit pris possession de cet endroit, pour que l'armée des Gallas y campât le lendemain; que ce poste étoit commandé par un fameux partisan, appellé le Sauteur; & ensuite il m'ajouta tout bas qu'il n'y avoit peut-être pas un plus grand voleur, un scélérat plus déterminé que celui-là dans tout le pays des Gallas. Je le remerciai de nous avoir choisi si judicieusement un tel brigand pour compagnon & pour protecteur, à quoi il répliqua en riant: « Tant mieux!

tant mieux ! Vous verrez bientôt si ce n'est pas tant mieux pour nous. »

COMME il falloit recharger nos mulets pour passer la riviere, nous mîmes tous la main à l'ouvrage d'assez mauvaise grâce; car nous étions excessivement fatigués d'avoir marché si long-tems sans dormir. Le Shalaka Woldo s'en apperçut, & aussi tôt il n'eut besoin que de deux coups de sifflet (1) & d'un cri pour faire venir cinquante Gallas à notre aide. Tout le bagage fut passé en un moment, & mes deux tentes furent plantées avec une promptitude extrême, car les Gallas sont très-adroits & très-expéditifs dans ces sortes d'opérations.

QUAND nous fûmes campés, nous vîmes que la raison pour laquelle on ne nous avoit pas laissés seuls sur la rive opposée, étoit que les Gallas qui revenoient, pilloient les villages, & détruisoient les maisons pour en emporter le bois & le brûler, quoique ces maisons appartinssent à des gens de leur nation & du parti de Fasil. Ensuite ceux qui avoient été chassés de leur maison, suivoient les traineurs, pilloient leurs camarades que la lance avoit épargnés, & se vengeoient enfin sur tout ce qu'ils pouvoient surprendre.

A l'instant que je venois de me coucher, un domestique vint avec Zor Woldo me présenter, de la part du Sauteur, un taureau d'une grandeur prodigieuse, mais un peu maigre. Quoique nous fussions tous d'un bon appétit, ce renfort de provisions eût été trop considérable pour nous, si

(1) Il siffloit en mettant ses doigts dans sa bouche.

nous

nous n'avions pas été sûrs d'un grand nombre d'assistans : ce taureau fut soudain tué & écorché. Pendant ce tems-là je dormis d'un sommeil qui me délassa beaucoup. Je voulois me remettre bientôt en route & faire la même diligence, jusqu'à ce que nous fussions rendus dans l'endroit où nous devions quitter le chemin des Gallas. Cet endroit s'appelle Roo; & les Agows, dans le pays desquels il est, y tiennent un grand marché, où se rendent tous les habitans des environs.

A dix heures, j'allai voir le Sauteur, notre Commandant en chef. Il parut très-embarrassé de ma visite. Je le trouvai presque nud, car il n'avoit qu'un espèce de torchon autour des reins. Il venoit de se baigner dans le Kelti, & en vérité je ne sais pas trop pourquoi, puisqu'il se frottoit les bras & le corps avec du suif fondu. Il avoit déja mis beaucoup de ce suif dans ses cheveux, & un homme étoit occupé à les lui tresser avec de petits boyaux de bœuf, qui, je crois, n'avoient jamais été nettoyés. Le Sauteur avoit en outre au cou deux tours de ces boyaux, dont un bout pendoit sur sa poitrine, comme ces colliers que nous appellons solitaires. Notre conversation ne fut ni longue ni intéressante. J'étois suffoqué par une horrible odeur de sang & de charogne. D'ailleurs le Sauteur n'entendoit pas un mot d'Amharic ni de Geez, & ne parloit absolument que le Galla. Il ne fit point de questions qui annonçassent la moindre curiosité, & Woldo se chargea de lui dire tout ce qu'il avoit besoin de savoir.

Ce Sauteur étoit fort grand & fort mince. Il avoit le visage pointu, le nez long, les yeux petits, & les oreilles prodigieusement grandes. Il ne regardoit jamais en face, & ne fixoit

rien. Il portoit continuellement les yeux d'un objet à un autre. On pouvoit le comparer à un lévrier maigre. Rien n'annonçoit en lui de la fermeté & ce caractere qui convient à ceux qui commandent; & son air sembloit dire au contraire qu'il n'étoit qu'un idiot. Malgré cela, il avoit la réputation du plus cruel, du plus impitoyable de tous les assassins & voleurs Gallas. Il étoit très-bon cavalier, & il sembloit qu'il ne se soucioit ni de manger ni de dormir. Je lui fis un petit présent, qu'il reçut avec l'air de la plus grande indifférence; & il dit alors à Woldo que si je prétendois lui payer le bœuf qu'il m'avoit envoyé j'avois tort, parce qu'il ne lui coûtoit rien, & qu'il me l'avoit donné par l'ordre de Fasil.

Nous apprîmes dans la tente du Sauteur que nous rencontrerions un parti de deux cens hommes, que Fasil avoit envoyés prendre possession de Roo, avant que nous y arrivassions, de peur que les habitans du Maitsha, dont les maisons avoient été brûlées, étant informés de notre marche, ne nous poursuivissent, quand nous aurions quitté l'armée des Gallas. Le Sauteur nous dit que son frere, nommé l'Agneau, & non moins voleur & tueur que lui, commandoit ce parti, composé tout entier de Gallas de la tribu même de Fasil.

Au moment où j'allois me lever pour sortir de la tente du Sauteur, Zor Woldo, qui étoit assis derriere moi, me dit qu'on avoit des nouvelles de Gondar Je lui demandai comment il le savoit; & il me répondit qu'il venoit de l'entendre dire par les gens qui étoient en-dehors de la tente. J'éprouvai soudain un tremblement involontaire, car je craignis qu'on ne voulût me jouer quelque nouveau tour, & mettre un obs-

tacle à l'accompliſſement de ce que je déſirois avec tant d'ardeur.

CEPENDANT j'avois pris congé du chef Galla, & je marchois vers ma tente, quand je rencontrai Strates & un domeſtique d'Ozoro Eſther, que j'avois vu ſouvent chez cette Princeſſe. Ils avoient laiſſé Faſil à Bamba. Ce Général n'avoit pas encore achevé de congédier ſes ſauvages Gallas, & il étoit incertain s'il iroit lui-même juſques à Gondar, ou s'il ne s'en retourneroit pas. Tout étoit à Gondar dans la plus grande confuſion. Gusho, Gouverneur de l'Amhara, & Powuſſen, Gouverneur du Begemder, étoient revenus dans la capitale, ſous prétexte de porter quelqu'argent à ce miſérable Socinios, que l'Iteghé avoit imprudemment conſenti à faire Roi. Cette Reine vouloit que Gusho, Powuſſen & Faſil ſe réconciliaſſent & marchaſſent enſemble contre Michael; elle s'étoit liguée avec Socinios, qu'elle connoiſſoit pourtant pour un ivrogne & un débauché crapuleux : mais tout annonçoit le retour de Michael, & c'étoit ce qu'elle craignoit le plus.

QUANT à Faſil, il n'avoit juſqu'alors répondu que d'une maniere incertaine aux invitations de l'Iteghé. Quelquefois il ſe plaignoit que Gusho & Powuſſen fuſſent allés à Gondar avant lui, & que Gusho eût la promeſſe d'être fait Ras. Quelquefois il leur faiſoit dire à l'un & à l'autre de ſortir de Gondar, ſans quoi il brûleroit cette ville. Un autre meſſage que ce Général avoit envoyé, annonçoit qu'il étoit en marche, & qu'il conſentoit que Gusho & Powuſſen l'attendiſſent dans la capitale : mais ceux-ci ſoupçonnant avec raiſon que

Fasil étoit en correspondance avec le Roi & le Ras Michael; & sachant qu'il avoit cherché à fomenter des troubles dans le Begemder & dans l'Amhara, s'étoient rendus à Koscam avec Socinios, sans Nagareet qui les précédât, sans aucune espece de pompe; & ayant pris congé de la Reine, ils étoient partis le lendemain pour leurs gouvernemens respectifs. Enfin, d'après un dernier message de Fasil; Gusho & Powussen étoient convenus de laisser leur armée à Emfras, & de revenir à Gondar: mais leurs troupes s'étant débandées en l'absence des chefs, & ceux-ci n'ayant auprès d'eux que les gens de leur maison, qui ne se croyoient pas en sûreté, parce qu'ils avoient appris la marche secrette de Fasil, ils s'étoient de nouveau séparés.

GUEBRA Mariam, domestique d'Ozoro Esther, me dit aussi « qu'il croyoit que Michael ne cherchoit qu'à faire un arrangement avec Fasil, parce qu'il ne lui restoit plus d'ennemi à l'orient du Tacazzé; que son intention étoit de revenir à Gondar par le Lasta, ne voulant pas se hasarder dans les dangereux défilés du Woggora, contrée peuplée de soldats intrépides, éternels ennemis du Ras, & dont le Gouverneur du Samen, Ayto Tesfos, occupoit tous les postes, dans l'intention d'en disputer le passage aux Tigréens; qu'on savoit bien cependant que le passage du Lasta étoit encore plus difficile & plus dangereux que celui du Woggora & du mont Lamalmon, parce que Guigarr, chef de la tribu de Waag, établie dans le Lasta, étoit en possession dans ces montagnes d'une forteresse naturelle, devant laquelle plusieurs armées Abyssiniennes avoient déja péri, & où il étoit absolument impossible de passer sans le consentement de ceux qui la gardoient: mais que, quoique depuis la guerre de Mariam Ba-

rea, Guigarr eût été opposé à Michael, ils venoient de faire la paix, attendu que le Ras avoit mis en liberté le frere de Guigarr, pris dans une incursion que les Waags avoient faite depuis quelque tems en Tigré; qu'excepté cette montagne où commandoit Guigarr, tout le pays où l'armée devoit passer, étoit uni; que le territoire de Gouliou, où il y avoit pour quatre jours de marche, étoit à la vérité mal pourvu d'eau & peuplé de Gallas, à qui Michael avoit permis de s'y établir pour servir de barriere entre le Tigré, le Lasta & le Begemder : mais que ces Gallas étoient à ses ordres, & qu'enfin le chemin seroit libre & sûr d'un bout à l'autre, si Guigarr demeuroit fidèle. »

Après avoir donné le tems à Guebra Mariam de prendre quelques rafraîchissemens, je le pris en particulier dans ma tente pour écouter ce qu'il avoit à me dire de la part d'Ozoro Esther. Voici ce que j'appris. Ozoro Esther avoit été toujours valétudinaire depuis mon départ de Gondar; une petite fievre affectoit singuliérement ses nerfs, & elle étoit très-allarmée, parce qu'elle éprouvoit fréquemment dans tous ses membres une contraction involontaire, des mouvemens convulsifs, qui la reveilloient souvent en sursaut, & qui n'étoient véritablement que des symptômes de foiblesse. Elle les regardoit pourtant comme les avant-coureurs de la mort; & elle me prioit au nom de notre amitié, de revenir auprès d'elle avant qu'il fût trop tard pour la sauver, en m'assurant qu'aussi-tôt qu'elle seroit rétablie, son neveu, Aylo de Gojam, me conduiroit aux sources du Nil.

En interrogeant encore en secret Guebra Mariam, je dé-

couvris qu'Ozoro Esther trembloit de se trouver entiérement abandonnée à la discrétion de Fasil, par la retraite de Gusho & de Powussen, ses amis, & par l'absence du Ras Michael son époux. Elle craignoit d'autant plus Fasil, qu'elle ne doutoit pas que ce Général ne sût avec quelle ardeur elle avoit pressé Michael de venger la mort de Mariam Barea, en versant le sang de tous les infortunés Gallas qui étoient tombés entre ses mains. D'un autre côté, la conduite qu'avoit tenu l'Iteghé, sa mere, en plaçant sur le trône ce misérable Socinios, lui faisoit craindre avec raison que le ressentiment de Michael n'eût point de bornes; car le Ras avoit déclaré par plusieurs messages, & sur-tout par le dernier, d'une maniere excessivement brutale, qu'il feroit pendre devant la porte du palais du Roi, au même arbre & par les pieds, l'Iteghé & Socinios, le jour qu'il rentreroit dans Gondar. Ozoro Esther savoit fort bien, comme tout le reste de l'Abyssinie, que quand le Ras parloit ainsi, l'effet suivoit de près la menace. Aussi cette Princesse, dont la sensibilité étoit extrême, & qui étoit déja très-foible depuis sa derniere maladie, ne prenant presque point de nourriture, ne dormant plus qu'avec inquiétude, étoit tombée dans une situation fort dangereuse; & quoique la cause de son mal fût bien connue, il étoit sans doute extrêmement difficile de la guerir.

Je ne fatiguerai point mes lecteurs de toutes les réflexions que je fis en cette occasion. L'entreprise dans laquelle j'étois engagé, étoit peut-être la seule que je n'aurois pas abandonnée à l'instant pour voler à la voix d'Ozoro Esther. Indépendamment de l'attachement qu'elle pouvoit m'inspirer, comme l'une des plus belles & des plus aimables femmes du

monde, elle étoit la mere d'Ayto Confu, le meilleur de mes amis, l'épouse du Ras Michael, sur qui elle acquéroit chaque jour un nouvel ascendant, & je la croyois depuis longtems, en secret, l'objet de la tendresse du jeune Roi, mon bienfaiteur.

S'il n'y avoit point eu de péril en route, à cause des troubles continuels qui désoloient l'Abyssinie, mon retour n'eût sans doute été rien. Mais si je n'avois pas poursuivi mon voyage, il m'eût été vraisemblablement impossible de retrouver l'occasion de le faire. Tout menaçoit le royaume d'un désordre encore plus grand que celui qui avoit précédé la retraite du Roi en Tigré. Je résolus donc de continuer mon chemin, au risque de me voir accuser du plus vil, du plus lâche de tous les crimes, celui de l'ingratitude : aussi suis-je bien certain que si la volonté du ciel eût été de me faire périr dans ce voyage, l'idée où j'étois qu'on pouvoit, avec une apparence de raison, m'imputer ce crime odieux, auroit empoisonné mes derniers momens.

Cependant mon parti étant pris, je dis à Guebra Mariam qu'il étoit impossible que je m'en retournasse immédiatement, mais que je ne négligerois rien pour accélérer mon voyage. En attendant, j'envoyai une instruction au prêtre Grec, qui étoit un peu médecin, pour qu'il gouvernât la malade en mon absence.

Nous avions quitté le territoire du Maitsha, en traversant la riviere de Kelti. J'ajouterai à ce que j'ai dit de ce pays, qu'il est extrêmement fertile ; mais si plane, que les eaux ne

trouvant point assez de pente, y séjournent long-tems après les pluies du tropique, & le rendent fort mal sain pendant plusieurs mois de l'année. Plusieurs tribus de Gallas venues du midi du Nil, furent appellées dans le Maitsha par Yasous-le-Grand & par son fils David. Ces Princes les y établirent pour qu'elles défendissent les riches contrées des Agows, du Damot, du Gojam & du Dembea, contre les incursions des Gallas sauvages, dont ces tribus s'étoient séparées. Elles consistent en quatre-vingt-dix-neuf familles, & on dit communément dans le pays, que le Diable retient la centieme place pour lui & pour ses enfans; car il ne s'est pas trouvé jusqu'à présent de famille qui voulût se joindre à ces quatre-vingt-dix-neuf. Le Maitsha a été quelquefois réuni au Gojam, mais plus souvent encore au Damot & aux Agows, qui étoient à mon passage, sous le gouvernement de Fasil.

Les maisons du Maitsha sont construites d'une maniere fort singuliere. Le premier propriétaire d'un champ le divise en trois ou quatre parties; si c'est en quatre, par exemple, il plante deux haies de branche d'acacia épineux, qui se croisent, & dans un angle des haies, il bâtit sa hutte & occupe autant d'espace qu'il veut. Trois de ses freres, peut-être, se placent dans les trois autres angles. Les enfans de chacun d'eux bâtissent leurs maisons derriere celle de leur pere & les font plus courtes parce qu'elles sont plus larges, l'angle s'ouvrant toujours. Après qu'ils ont ainsi construit autant de huttes qu'ils ont voulu, ils les entourent d'une haie impénétrable, & chaque famille vit sous le même toît, toujours prête à se défendre en cas d'allarme. Chaque homme n'a alors qu'à veiller sur sa porte, & ils font également face à tous les côtés par

par où le danger peut venir. Cependant ils sont aisément vaincus, s'il se présente un ennemi un peu fort, car il n'a qu'à mettre le feu aux haies seches & aux roseaux, qui entourent leurs maisons, & ces maisons qui sont faites en grande partie de paille, sont bientôt consumées.

La petite vérole ne paroît guere dans la Maitsha qu'une fois tous les quinze ou vingt ans. Malgré cela les habitans la craignent tant, que quand elle se déclare dans une maison, tous les voisins qui savent qu'elles pourroit infecter la colonie entiere, entourent la maison pendant la nuit, y mettent le feu, sans aucune pitié, repoussent dans les flammes à coups de fourches & à coups de lances tous les infortunés qui tentent de se sauver, sans qu'il y ait jamais eu d'exemple qu'on en ait laissé vivre un seul. Cette coutume peut nous sembler une barbarie affreuse. Mais nous en jugerions différemment si nous étions témoins des ravages que fait la petite vérole dans ces pays-là. La peste est cent fois moins terrible.

Il y a dans le Kelti d'excellent poisson qui n'est nullement recherché des Abyssiniens. Les gens de la premiere classe en mangent bien d'un petit nombre d'especes dans le temps du carême : mais le peuple s'en abstient à cause de quelques passages de l'écriture & des distinctions qu'on trouve dans les loix de Moïse, & qu'on interprete fort mal, sur les animaux purs ou immondes. D'ailleurs le peuple est extrêmment paresseux, & ne connoît point les filets, ni n'a l'industrie que nous admirons chez beaucoup de sauvages pour faire des lignes & des hameçons. Pendant tout le temps que j'ai demeuré en Abyssinie, je n'ai jamais vû pêcher un seul Abyssinien;

Sur les bords du Kelti, commence le territoire d'Aroossi qui n'est dans le fait que la partie la plus méridionale du Maitsha, à l'occident du Nil. Ce territoire n'est point habité par les Gallas, mais bien par des Abyssiniens de la race des Agows. La riviere du Kelti le borne au nord, comme je viens de le dire, & celle d'Affar au midi. La riviere d'Aroossi, qui donne son nom au pays, passe au milieu & va comme les autres se jetter dans le Tzana.

L'envie de ne pas perdre un seul moment, me fit résoudre à partir l'après-midi. J'expédiai en conséquence le domestique d'Ozoro Esther: mais lorsque je voulus commencer à faire abattre mes tentes, on vint me dire que ni nos gens ni nos animaux, n'étoient capables de faire un pas de plus dans la journée. Les vingt-neuf milles que nous avions fait, sans prendre presqu'aucun repos & sans manger, avoit éreinté nos mulets; & les hommes, qui portoient mon quart de cercle, déclarerent qu'ils avoient besoin de se reposer jusqu'au lendemain pour pouvoir continuer la route. Il nous fallut donc faire de necessité vertu, & convenir que comme nous ne pouvions pas aller plus loin, nous étions dans le meilleur endroit possible, puisque nous avions de l'eau & des provisions en abondance, & que nous ne pouvions qu'être sûrs que nous étions les maîtres du pays où nous campions.

Nous convînmes donc d'un commun accord de nous reposer ce jour-là. Je me retirai une heure en particulier pour faire mes notes; puis je rejoignis mes domestiques, qui, dans ces sortes d'occasions, étoient toujours mes compagnons de plaisir & qui s'étoient déja procuré une pleine corne d'eau-de-

vie & une jarre de bouza, en offrant un petit présent au Sauteur, bien moins libéral de ses liqueurs, que de sa viande. Nous allâmes nous baigner & nous amuser dans le Kelti, où il n'y a ni crocodiles, ni Gomaris (1). Ensuite nous dormîmes quelque moment, & nous nous retirâmes dans nos tentes pour souper; mais mon plaisir fut bien diminué par le souvenir des maux d'Ozoro Esther.

Nous commençâmes alors à discuter les motifs, qui avoient engagé notre ami Strates à s'exposer une seconde fois aux dangers du voyage. Ce singulier homme nous confirma ce que Guebra Marian m'avoit déja dit, c'est que dès qu'il m'avoit vu partir, il s'étoit repenti de n'être pas venu avec moi, & avoit même pris la résolution de me suivre à pied. Mais par bonheur pour lui, il apprit alors qu'un domestique d'Ozoro Esther étoit chargé d'un message pour moi, & cette princesse fut si charmée de son zele, qu'elle lui donna un mulet, afin qu'il ne retardât pas son exprès.

Strates avoit été fort lié avec Fasil, dans le temps du Kasmati Eshté, où Fasil n'étoit qu'un particulier comme lui, & même depuis que ce général avoit eu le gouvernement du Damot, sous le Roi Joas, dans le palais duquel Strates servoit avec tous les autres Grecs. Strates avoit même eu le commandement d'une compagnie de fusiliers & quelques autres places; mais il fut dépouillé de tous ses emplois, ainsi que la plupart de ses compatriotes, quand le nain du Ras fut tué à côté de son maître, par une main inconnue. Depuis

(1) Des Hippopotames.

ce malheur, ce Grec vivoit des charités de la Reine-Mere, & de ce qu'il attrapoit en faisant le bouffon chez les gens de la Cour.

Je ne tardai pas à m'appercevoir que le Shalaka Woldo avoit bien plus d'esprit & de raison que Strates, & qu'il le surpassoit encore dans l'art de la bouffonnerie & dans le talent de contrefaire les gens.



CHAPITRE XI.

Continuation du voyage. — Rencontre d'un parti de Gallas. — Ils se trouvent amis. — Passage du Nil. — Arrivée à Goutto & Vue de la premiere cataracte.

LE 2 de Novembre (1), à sept heures du matin, nous partîmes des bords du Kelti, & nous dirigâmes notre route au sud. Nous passâmes bientôt devant l'église de Boskon Abbo, toujours présente à notre souvenir, puisque c'est-là que se tenoit Fasil au mois de Mai, avec l'intention de fondre sur l'armée du Ras Michael, dès qu'elle auroit traversé le Nil. La vue de cette église fit naître une conversation entre le Shalaka Woldo & moi. Woldo avoit toujours été avec Fasil, dans le temps que ce général campoit derriere l'église & lorsque le Ras Michael lui avoit offert la bataille à Limjour. Il me dit que l'armée de Welleta Yasous étoit forte de plus de douze mille hommes; qu'on avoit résolu d'attaquer le Roi auprès du gué, qu'on ne doutoit pas de remporter la victoire, parce qu'on croyoit que le Roi, le Ras Michael & une partie de la cavalerie & de l'infanterie passeroient de bonne heure, mais que le reste ne pourroit passer que tard & avec beaucoup de peine & de risques; que c'étoit alors que Welleta Yasous, profitant de la confusion, devoit tomber sur l'arriere-garde, commandée par Kefla Yasous, tandis que Fasil, à la tête de trois mille hommes de cavalerie & d'un corps considérable de fantassins, auroit environné le Roi & le Ras pour les prendre prisonniers. Jamais plan ne fut mieux combiné; toute la

(1) 1770.

cavalerie de la maison du Roi s'empara du gué, & le Roi, le Ras & la plus grande partie des fusiliers du Tigré, commandés par Guebra Mascal, traverserent le fleuve.

Cependant Kefla Yasous, qui étoit chargé de l'arrière-garde, voyant que le passage des mulets, des tentes, du bagage & des traineurs qui arrivoient sans cesse, prendroit trop de temps, résolut d'attendre jusqu'au lendemain à la pointe du jour. Ce moment auroit sans doute décidé du sort de l'armée; tous les soldats étoient fatigués & découragés; mais Welleta Yasous s'étant amusé, au lieu de venir promptement attaquer notre arriere-garde, les prêtres de Boskon Abbo ayant dévoilé son projet, les espions se trouvant pris, & Kefla Yasous faisant soudain retraite vers Delakus, Fasil perdit l'instant favorable, & il n'y eut plus de danger que pour lui; car, avant que son lieutenant Welleta Yasous arrivât, Kefla Yasous avoit passé le Nil, & s'étoit posté de maniere que l'ennemi n'osa pas l'approcher. Bien plus, il détacha une partie de ses meilleures troupes pour renforcer l'armée de Michael; & Fasil voyant qu'il n'étoit pas le plus fort, fut obligé de faire retraite quand le Roi lui offrit la bataille à Limjour. Ajoutons encore que Welleta Yasous & Fasil, ignoroient chacun de leur côté, si Kefla Yasous & le Ras Michael ne s'étoient pas réunis; & si son parti n'avoit pas été battu. Woldo prétendoit n'avoir pas entendu parler l'espion que Kefla Yasous avoit laissé pendu à un arbre sur le bord du Nil. Mais il attribuoit la découverte du projet aux Prêtres de Boskon Abbo, dont il connoissoit parfaitement la conduite.

Cependant nous poursuivions notre route. A dix heures

trois quarts, nous guéâmes la petite riviere d'Arooffi, qui, comme je l'ai dit, donne fon nom au diftrict qu'elle traverfe, ou peut-être le reçoit de lui. Elle fe jette dans le Nil, à quatre milles au-deffous. Elle eft claire & rapide, & fes bords font tapiffés de la plus brillante verdure.

A une heure & demie, nous arrivâmes à Roo. C'eft, au milieu d'une petite plaine, une place très-unie, entourée d'arbres, où les habitans de Goutto, du canton des Agows, & du Maitsha, viennent tenir marché de peaux, de beurre, de miel, & de toute efpece de bétail. Les Agows y portent auffi de l'or, qu'ils reçoivent des Shangallas, leurs voifins. Tous les marchés de l'Abyffinie fe tiennent comme celui-ci, à l'ombre des arbres. Toutes les perfonnes qui s'y rendent font dès-lors fous la protection du gouvernement, de qui dépend le marché, & à l'abri de toute injure, de tout reffentiment particulier : mais ceux qui ont des ennemis à redouter doivent prendre garde à eux, en allant ou en revenant, parce que le gouvernement ne les protége plus hors de l'enceinte du marché.

DANS le lit d'une riviere, qui étoit à fec, & au-deffous d'un petit bois qu'on trouve avant d'arriver au marché de Roo, nous rencontrâmes l'*Agneau*, frere du *Sauteur*. Il étoit caché dans un trou, comme un voleur, & s'il n'avoit pas voulu fe montrer, nous aurions fort bien pu paffer fans l'appercevoir. Nous lui fîmes préfent de quelques bagatelles, & entr'autres chofes d'un peu de tabac, qu'il paroiffoit aimer beaucoup. Nous lui fîmes toutes les queftions qu'il nous plut de lui faire fur le chemin que nous devions fuivre; & il nous répondit

fans détour, mais briévement & avec difcrétion. Il nous affura qu'aucun habitant du Maitsha n'avoit paffé pour fe rendre au marché, & nous vîmes bientôt que c'étoit exactement vrai. Comme ils avoient, fans doute, eu avis que ce partifan étoit fur la route, aucun d'eux n'avoit ofé fe hafarder à fortir de fa maifon avec fes marchandifes; de forte que la veille, qui étoit un jour de marché, il n'y vint abfolument perfonne.

Woldo déploya toute fon éloquence pour me faire l'éloge de l'Agneau. Il me dit que cet Officier avoit bien plus d'humanité que fon frere, & que, quand il faifoit quelque incurfion dans le Gojam, ou dans quelqu'autre partie de l'Abyffinie, il ne tuoit jamais aucune femme, pas même celles qui étoient enceintes, bien qu'il agît en cela contre l'éternelle coutume des Gallas. Je fis compliment à l'Agneau fur cette grande preuve d'humanité, & il reçut ce que je lui dis à cet égard comme fi j'avois parlé férieufement. Il me raconta qu'à la bataille de Limjour, ce fut lui qui attaqua la cavalerie du Ras; & il ajouta que tout autre, à fa place, n'auroit point épargné la vie d'Ayto Welleta Michael, mais que lui s'étoit contenté de le retenir prifonnier. Cette incuriofité, cette inattention, cette indifférence abfolue pour les chofes nouvelles, que j'avois remarquées dans le Sauteur, étoit également remarquable dans fon frere l'Agneau; & je crois que c'eft là un des traits caractériftiques de leur nation.

Je demandai à Woldo ce qu'étoient devenus les quarante-quatre Gallas, à qui le Ras Michael avoit fait arracher les yeux, à fon retour à Gondar, après la bataille de Fagitta?

« — Pas

« — Pas un feul, me répondit-il, n'eft revenu dans fa patrie. On nous a raconté que les hyenes les avoient dévorés fur les bords de l'Angrab, où on les avoit abandonnés à la faim & aux bêtes féroces ». — J'en ai fauvé trois, lui dis-je ». _Oui, me répliqua-t-il, & d'autres peuvent avoir été également fauvés ». — Puis il ajouta d'une voix baffe : « L'hiftoire des hyenes, qui les ont dévorés fur les bords de l'Angrab, eft inventée pour les Gallas : mais nous, ferviteurs de Fafil, nous favons qu'on s'en eft défait par fon ordre dans le Maitsha & dans le pays des Agows, de peur qu'ils ne revinffent dans leur pays épouvanter le refte de leurs tribus par le fpectacle fanglant de leur mutilation. Telle avoit été pourtant l'intention de Michael, en les défigurant, fans leur ôter la vie. Mais, pour en prévenir l'effet, Fafil leur fit donner la mort avant qu'ils ne puffent regagner leurs foyers ».

J'AVOUE que je fus frappé de ce trait, qui achevoit de me peindre le caractere adroit de Waragna Fafil « — Eh! quoi! m'écriai je, faire tuer lui-même fes propres gens, fes foldats, qui ont combattu pour lui, parce que fon ennemi les a cruellement privés de la vue! En vérité, Woldo, cela n'eft pas croyable » !« —Oh! oh! dit-il, cela n'en eft pourtant pas moins vrai. Les Gallas ne font pas comme les autres hommes. Ils ne different point fur ce qui eft ou n'eft pas cruel; mais ils font précifément ce qui leur convient, ce qui leur femble raifonnable, & ils n'y penfent plus. Le Ras Michael, ajouta-t-il, feroit un excellent Galla. Ne croyez-vous pas qu'il foit moins cruel que mon maître Fafil, toutes les fois qu'il aura befoin de l'être ? ».

JE vis bien alors pourquoi les trois Gallas, recueillis par moi à Gondar, n'avoient jamais voulu retourner dans leur pays, quoiqu'ils en eussent eu plusieurs fois l'occasion, surtout depuis la retraite du Roi en Tigré. Je sentis également que si jamais les gens que Fasil envoyoit à Gondar, n'avoient cherché à ramener ces infortunés, c'étoit parce qu'ils n'ignoroient point le sort qui les attendoit.

QUOIQUE l'Agneau & tous les soldats Gallas fissent, comme je l'ai dit, fort peu d'attention à nous, il étoit aisé de remarquer le respect qu'ils montroient pour le cheval de Fasil. La plupart d'entr'eux vinrent, l'un après l'autre, lui donner une poignée d'avoine, & l'Agneau lui-même eut avec lui une conversation longue & sérieuse. Woldo me dit qu'en parlant au cheval, l'Agneau déploroit le malheur de cet animal & blâmoit la cruauté qu'avoit eue Fasil de le donner à un homme blanc qui ne le panseroit pas bien, & ne le laisseroit jamais retourner dans le Bizamo. Le Bizamo, partie du pays des Gallas, au sud du Nil, est précisément au-delà du contour le plus méridional que fait ce fleuve en enclavant le royaume de Gojam. J'aimai encore mieux la tendresse naïve que le chef Galla témoignoit au cheval de Fasil, que l'humanité que lui avoit attribuée Woldo, en disant qu'il ne massacroit pas les femmes enceintes. Quand je remarquai cela, Woldo ne put s'empêcher de s'écrier. « Mauvais hommes! mauvais hommes! ils sont tous mauvais! mais votre Ras Michael viendra quelque jour leur arracher les yeux à tous; & ce sera tant mieux! »

NOUS quittâmes à Roo le chemin qui conduit à Buré, ré-

ſidence du Gouverneur du Damot. C'eſt à Buré que l'armée devoit ſe rendre. Auſſi, nous prîmes congé de nos freres les Gallas, & j'eſpérai que ce ſeroit pour toujours. Malgré cela, je continuai à faire conduire devant moi le cheval de Faſil. Nous marchâmes alors droit aux ſources du Nil qui ſont au ſud-eſt quart de ſud. Un quart-d'heure avant midi, nous découvrîmes le ſommet pointu de la haute montagne de Temhua qui eſt iſolée & s'éleve en pain de ſucre, à dix-huit milles de l'endroit où nous étions. Derriere la montagne de Temhua eſt celle de Banja, où Faſil, peu après ſon retour à Buré, extermina preſqu'entiérement les Agows, pour ſe venger de la campagne malheureuſe du Roi dans le Maitsha & de la retraite de ce Prince en Tigré.

Strates, en s'amuſant dans le bois à chercher des oiſeaux & des animaux curieux pour ma collection d'Hiſtoire Naturelle, tua d'un coup de fuſil, un oiſeau très-remarquable par la beauté & la variété de ſon plumage. Je m'arrêtai pour en tracer une eſquiſſe groſſiere que je puſſe enſuite achever à loiſir. Mais à peine nous levions-nous pour reprendre notre route, que nous entendîmes des cris confus & barbares, & que nous vîmes une troupe d'hommes à cheval, venant vers nous, la lance en arrêt, comme s'ils avoient eu l'intention de nous attaquer. Le terrein étoit inégal & rempli de bois; de ſorte qu'ils ne pouvoient pas faire toute la diligence qu'ils auroient voulu, & nous eûmes le tems de nous retrancher derriere notre bagage & de leur faire face avec nos mouſquets & nos eſpingolles en joue. Mais Woldo marcha quelques pas au-devant d'eux, parce qu'il les eut bientôt reconnus pour amis à leurs cris de *Faſil Ali*! *Faſil Ali*! c'eſt à dire,

Fasil est le seul qui commande ici. En nous voyant si bien en ordre, ils s'arrêterent tous avec Woldo; & nous apprîmes par lui que c'étoit la troupe de l'Agneau, qui après que nous l'avions eu quitté, avoit su qu'il venoit de passer cinq cavaliers Agows, & qui ayant entendu tirer un coup de fusil, & craignant que nous ne fussions attaqués, venoit à notre secours avec toute la promptitude possible.

Cela nous prouve que ce Galla, qui d'après l'idée que nous nous en étions formée, étoit au-dessus de la plupart des brutes, exécutoit pourtant les ordres de son Général, avec une intelligence, une célérité, une exactitude égale à tout ce qu'on auroit pu attendre du meilleur Officier chrétien. Il nous parut alors sous un tout autre point de vue qu'à notre premiere rencontre. L'indifférence avec laquelle il nous regardoit, nous étoit d'autant plus agréable, qu'elle nous laissoit une entiere liberté. Dès qu'il ne croyoit pas pouvoir nous être utile, il ne nous ennuyoit, ni ne nous fatiguoit d'une vaine curiosité, comme l'auroient fait des soldats Amharics. Enfin, l'ardeur, la résolution que montra l'Agneau dans le moment où il nous crut en danger, nous prouva qu'il savoit être tour-à-tour ce qu'il falloit & ce qui nous convenoit le mieux.

Nous fîmes beaucoup d'honnêtetés à cet Officier. Ayant étendu une nappe sur le bord du ruisseau, nous mêlâmes du beurre & du miel dans un plat, & nous servîmes beaucoup de pain de teff. Puis nous invitâmes l'Agneau à partager notre déjeûné, ce qu'il accepta; & nous mangeâmes tous de bon appétit, en nous servant de nos doigts pour tremper tour-

à-tour notre pain dans le plat de beurre & de miel. Strates, qui avoit un bon cœur, & qui sentoit tout ce qu'il devoit à l'Agneau, d'avoir voulu l'empêcher d'être massacré par les Agows, prit un gros morceau de viande crue & sans os, qu'il avoit conservé du taureau tué au passage du Kelti, & il en fit présent à l'Agneau, en le priant de le partager entre ses soldats. L'Agneau le leur distribua aussi-tôt, & il en garda un petit morceau pour lui, qu'il mangea devant nous. Nous n'avions autre chose à boire que de l'eau du ruisseau qui couloit auprès de nous; car, quand je m'étois mis au lit, près du Kelti, mes gens avoient achevé de boire nos liqueurs en prenant congé de Guebra Mariam, domestique d'Ozoro Esther.

Il étoit tems de continuer notre chemin; & pour donner à l'Agneau une marque de la reconnoissance que m'inspiroit le service qu'il avoit eu intention de me rendre, je lui fis présent de quatre fois plus de tabac que la premiere fois, & d'autres bagatelles en proportion. Il reçut tout cela avec la même indifférence. Ni ses paroles, ni son air ne nous exprimerent la moindre gratitude. Il dit seulement, pendant le déjeûné, qu'il étoit très fâché de n'avoir eu qu'une fausse alarme; & qu'il eût été bien aise que nous eussions été réellement attaqués par des voleurs, parce qu'il nous auroit montré avec quelle adresse & quelle promptitude il les auroit taillés en pieces, quand bien même ils auroient été une centaine. Je dis à Woldo que j'étois bien sensible aux bonnes intentions de l'Agneau, mais que j'aimois autant que les choses fussent comme elles étoient, & que quoique je ne doutasse ni de son courage, ni de son adresse, je ne me sou-

ciois pas qu'il eût occasion de les employer pour notre défense.

Nous étions à même de prendre congé des Gallas, & mes gens avoient déja plié la nappe, quand l'Agneau desira de parler à Woldo en particulier, & se hasarda, pour la premiere fois, à faire une demande qui nous parut fort extraordinaire. Il me fit prier de lui donner la nappe, afin de s'en couvrir la tête & le visage pour se garantir des ardeurs du soleil. Je ne pus m'empêcher de rire intérieurement, de voir que ce negre craignît que le soleil ne gâtât son beau teint. Mais je m'empressai de lui donner la nappe, qu'il mit sur sa tête, de maniere qu'elle lui cachoit la moitié du visage; & alors il remonta sur son cheval & partit fort tranquillement.

Cependant, avant de se séparer de nous, l'Agneau avoit détaché quinze de ses cavaliers; & quoique Woldo lui-même ne sût pas où il les envoyoit, il devina par ce qu'il avoit entendu & par la route qu'ils avoient prise, qu'ils étoient destinés à nous protéger; car l'Agneau n'étoit pas tranquille sur le compte des cinq Agows, qui avoient passé entre l'armée & son poste, la nuit que nous avions couché sur les bords du Kelti. Cependant, ces cinq Agows, mal montés & mal armés, auroient fait une bien mauvaise figure, s'ils s'étoient présentés devant nous, encore que nous n'eussions point, comme notre ami l'Agneau, envie de montrer notre adresse en les exterminant. Nous découvrîmes pourtant ensuite que ces cinq cavaliers n'étoient pas tout-à-fait aussi méprisables qu'on le disoit; ce n'étoient même pas des Agows.

Toutes les choses que je viens de raconter, se passerent en moins de tems qu'il ne m'en a fallu pour les écrire. Nous

fûmes tous à cheval en moins d'une demi-heure. Nos amis & nous, étions également bien aises de nous rencontrer & de nous séparer. J'ordonnai pourtant à Strates de ne plus tirer de coups de fusil ce jour-là, de peur qu'il ne nous procurât une nouvelle entrevue, dont en secret je ne me souciois point du tout.

Nous avions fait halte auprès d'un ruisseau qui tombe dans l'Assar; & un peu avant une heure, nous trouvâmes l'Assar lui-même. L'Assar, comme je l'ai déja dit, borne le district d'Aroossi au sud, comme le Kelti le borne au nord; & comme ce district est la partie la plus méridionale du Maitsha à l'occident du Nil, l'Assar sert donc aussi de borne au Maitsha.

De l'autre côté de cette riviere, commence le pays de Goutto, qui avant que le Ras Michael eût détruit toutes les anciennes distinctions de gouvernement, dépendoit de la province de Damot. Quant au Maitsha, il appartenoit à l'emploi de Betwudet; mais Fasil s'étoit emparé par la force de ces deux pays, ainsi que de la contrée des Agows, qu'il avoit achevé de soumettre depuis la bataille de Banja. Les habitans du Goutto sont indigenes : aussi paroissent-ils bien mieux civilisés que ceux du Maitsha, qui sont Gallas d'origine.

On parle en général dans le Goutto l'Amharic & l'Agow: mais il y a quelques endroits, en tirant vers le Jemma, sur les rives du Nil, où la langue des Falashas est assez familiere. Les habitans du Goutto sont plus riches & mieux logés que ceux des environs du Maitsha. Leur pays est rempli de bétail d'une extrême beauté & de différentes couleurs. On y trouve

aussi en quelques endroits du miel aussi parfait que dans aucun canton des Agows : mais la plus grande partie de celui qui vient du Goutto est peu estimée, par rapport aux fleurs de lupins qui y sont très-abondans, & dont les abeilles se nourrissent. Non-seulement ces lupins donnent de l'amertume, mais on prétend encore que ce miel occasionne des vertiges, des tournemens de tête à ceux qui en mangent. Les Agows préservent leur miel de ce défaut, par le soin extrême qu'ils ont d'arracher les lupins dans tous leurs champs.

Toute la campagne nous parut une des plus charmantes que nous eussions vu en Abyssinie, peut-être même à tout ce que l'Orient peut offrir de plus beau en ce genre. On y voit par-tout des acacias (1), de l'espece de ceux qu'on trouve en Egypte, & qui produisent la gomme arabique. Ces arbres ne croissent guère qu'à quinze ou seize pieds de haut ; mais leurs branches s'étendent horisontalement, se joignent même, quoique les pieds des arbres soient assez éloignés les uns des autres, & elles forment un couvert de plusieurs milles, où l'on jouit d'une ombre délicieuse. L'on ne voit guère dans le Maitsha d'autre arbre que ces acacias. Les campagnes de Guanguera & de Wainadega en sont remplies. Mais dans les endroits qui avoisinent la capitale, & qui se trouvent sur le passage des armées, il y en a beaucoup moins, parce que les soldats les coupent continuellement pour brûler ; & on ne souffre pas qu'on en replante, ni qu'ils repoussent spontanément, car ils couvriroient entiérement le pays, comme il semble qu'ils l'ont autrefois couvert.

(1) L'Epine Egyptienne ou l'Acacia vera.

Les

Les lupins croiſſent en abondance à l'ombre des acacias. Le diſtrict d'Arooſſi en eſt infecté, & c'eſt preſque la ſeule fleur qu'on y voie. On y trouve auſſi de l'avoine ſauvage qui y vient à une ſi prodigieuſe hauteur, que les chevaux & les cavaliers peuvent s'y cacher aiſément. Les tuyaux de cette avoine ont quelquefois juſqu'à un pouce de circonférence. Auſſi, quand l'avoine eſt mûre, ces tuyaux ont l'air de roſeaux. Les Abyſſiniens ne font abſolument aucun uſage de cette plante. La coſſe ou la premiere pellicule qui enveloppe le grain eſt nuancée d'une belle couleur pourpre & changeante. Le goût de cette avoine eſt excellent, & j'en ai ſouvent fait faire des gâteaux à l'écoſſoiſe.

Les Abyſſiniens ne purent jamais s'accoutumer au goût de ces gâteaux, qu'ils trouvoient amers, & qui, diſoient-ils, leur brûloient l'eſtomach & les altéroient. Je crois beaucoup que cette avoine eſt là dans ſon état naturel & primitif, & que celle qu'on voit dans nos climats n'eſt que la même eſpece dégénérée. Le ſol du Maitsha eſt noir, gras, & reſſemble aux terreaux de nos jardins. L'avoine paroît aimer beaucoup un ſol humide, & comme il ne vient point de buiſſons, ni de halliers à l'ombre des arbres, la charrue s'y promene avec facilité. La charrue des Abyſſiniens n'eſt point armée de fer; elle eſt toute entiere de bois, & le coutre n'enfonçant que fort peu dans la terre, n'attrape point juſqu'à la racine des arbres, & ne trace conſéquemment que de très-légers ſillons. C'eſt dans le nord du Maitsha, qu'on trouve le plus de culture. Au ſud du Kelti tout eſt en pâturage. On y éleve une immenſe quantité de chevaux; car tous les Gallas ſont cavaliers ou font le commerce des chevaux & du bétail.

Tout le diſtrict d'Arooſſi eſt arroſé par un grand nombre de petites rivieres, indépendament de la riviere d'Aſſar, qui eſt après le Nil la plus conſidérable de cette partie de l'Abyſſinie. Nous la meſurâmes & nous trouvâmes qu'elle avoit cent ſoixante-dix braſſes & deux pieds de largeur. Son lit eſt compoſé de très-groſſes pierres, & quoiqu'elle traverſe une campagne très-unie, ſon cours eſt très-rapide, & elle n'eſt preſque pas guéable dans les tems de pluie. Sa rapidité vient ſans doute de ce qu'elle prend ſa ſource dans les hautes montagnes des Agows. Dans l'endroit où nous la paſsâmes, elle va du ſud au nord; mais un peu plus loin, elle tourne au nord-eſt, & après avoir parcouru cinq ou ſix milles dans cette direction, elle va ſe perdre dans le Nil.

Immédiatement au-deſſous du gué de l'Aſſar, cette riviere fait une caſcade magnifique. J'eſtimai que ſa chûte pouvoit être d'environ vingt pieds : mais ſes eaux formoient en tombant une maſſe de plus de quatre-vingt pieds de large. La caſcade eſt environée d'un bois ſi épais & ſes bords ſont ſi eſcarpés, qu'on ne peut en approcher qu'avec beaucoup de précaution. L'eau couvre le rocher & le dérobe entiérement à la vue, & la riviere ſe précipite avec une violence & un fracas terrible, ſans que rien la briſe au milieu de ſa chûte. Après cette caſcade elle ſe trouve preſſée dans un lit beaucoup plus étroit; & c'eſt ainſi qu'elle va, comme je l'ai dit, ſe jetter dans le Nil.

La force de la végétation que produit l'humidité de la riviere, jointe à la féconde influence d'un ſoleil très-chaud, doit ſe concevoir ſans qu'on la voye : mais on

ne peut la voir sans en être surpris. On ne peut s'empêcher d'admirer le spectacle magnifique de ces arbres, de ces arbustes, chargés de fleurs de toutes les couleurs, & d'une forme nouvelle & singuliere, & sur lesquels voltigent une infinité d'oiseaux rares, parés d'un plumage brillant & varié, & qui semblent enchantés d'habiter les bords délicieux de cette riviere, sans aller errer dans les champs voisins. Mais comme il n'y a rien de si parfait, qui n'ait quelqu'imperfection, parmi ces oiseaux si richement parés, on n'en trouve pas un seul chantant; & au milieu de toutes ces fleurs si belles, la rose & le jasmin sont les seules fleurs odorantes. Nous entendîmes, à la vérité, quelques oiseaux criards de l'espece des geais, & nous vîmes deux especes de roses sauvages, jaunes & blanches, avec un jasmin, appellé dans le pays, leham, & dont le pied devient un grand arbre. Mait on peut statuer en général que, sur les bords de l'Assar, les oiseaux sont dépourvus du don de chanter, & les fleurs sont inodores.

Après avoir passé l'Assar, & nous être rendus au-delà de plusieurs villages du district de Goutto, en marchant toujours droit au sud-est, nous vîmes distinctement, pour la premiere fois, la haute montagne de Geesh, but de notre pénible & dangereux voyage. C'est au pied de cette montagne que sont les sources du Nil. Nous en étions encore, autant qu'il nous fut possible d'en juger, à environ trente milles en droite ligne, c'est-à-dire sans compter les sinuosités du chemin, & elle portoit au sud-est quart de sud.

Depuis que nous avions passé la riviere d'Assar, nous

descendîmes par un chemin inégal, couvert d'arbres touffus, & rempli de fondrieres, occasionnées par la chûte des torrens, qui, dans la saison des pluies, le traversent en divers endroits.

Le 2 de Novembre à deux heures après-midi, nous arrivâmes sur les bords du Nil. Le passage en est très difficile & très-dangereux, parce que le fond est rempli de trous par où il jaillit des sources, & parce qu'il y a des amas de sable fin où l'on s'enfonce, ainsi que de grosses pierres qu'on trouve de distance en distance. Nous trouvâmes le côté de l'est d'un fond d'argile vaseux & plein de crevasses. Le fleuve avoit dans le milieu environ quatre pieds de profondeur, & sur les bords, pas plus de deux. Les équorres sont doucement inclinées. La rive occidentale est ombragée de beaux arbres de l'espece du saule. Ces arbres viennent très-droits, sans nœuds, & portent des cosses longues & pointues, qui renferment une espece de coton. Les Abyssiniens donnent à cet arbre le nom d'Ha ; & ils s'en servent pour faire du charbon qu'ils emploient dans la composition de leur poudre à feu.

La rive orientale du fleuve offre un aspect bien différent de l'autre ; elle est hérissée de rochers pointus, couverte jusqu'à une grande distance de bois noirs & épais, du milieu desquels s'élevent de grands arbres, dont la beauté majestueuse est déja sapée par la main du tems. Cet aspect sombre & terrible d'une nature sauvage nous frappa d'une sorte de crainte & nous rappella qu'il pouvoit en sortir tout-à-coup quelque lion ou quelqu'autre monstre encore plus féroce.

La même vénération que l'antiquité avoit pour le Nil, &

qu'ont encore les peuples qui vivent auprès de ses sources, s'étend jusqu'à Goutto, & même plus loin, ce qui provient, je crois, de ce que ce pays a toujours appartenu à ses habitans indigenes. Le Maitsha a, depuis peu de siecles, été peuplé de Gallas, que la politique de Yasous-le-Grand y avoit appellés. Mais à Goutto, comme dans tous les cantons des Agows, les naturels se sont perpétués sans aucun mélange; & leurs anciennes superstitions sont bien mieux enracinées dans leur cœur, que la doctrine récente du Christianisme.

Les naturels accoururent en foule autour de nous dès que nous voulûmes traverser le fleuve, & ils nous furent même d'un grand secours pour le passer: mais ils s'opposerent vivement à ce qu'aucun homme, monté sur un cheval ou sur un mulet, entrât dans l'eau.

Ils déchargerent nos mulets sans aucune cérémonie, & poserent nos effets sur l'herbe; puis ils insisterent pour que nous ôtassions nos souliers, & ils menacerent de lapider quiconque feroit mine de laver ses vêtemens dans le fleuve. Mes gens leur répondirent sur le même ton, & Woldo ne leur épargna pas les menaces, tandis que moi-seul je contemplois en silence, & avec un extrême plaisir, ces restes du culte qu'on rendoit au Nil, de ce culte si ancien, que je ne m'attendois pas à retrouver là, & qui subsiste encore dans toute sa vigueur.

Mais enfin on nous permit de boire de l'eau du fleuve, ainsi qu'à nos chevaux & à nos mulets; & deux hommes,

me prenant par-deſſous les bras, me firent paſſer avec beaucoup de précaution, par rapport aux trous, où nous pouvions tomber. Malgré cela je ſouffrois beaucoup de n'avoir pas mes ſouliers, car les cailloux & les roches pointues qui tapiſſoient le fond, me déchiroient la plante des pieds. Enſuite les pauvres Agows paſſerent nos chevaux, nos mulets, & un de mes domeſtiques, avec la même précaution qu'ils avoient eue pour moi. Woldo m'avoit fait ſigne d'un coup d'œil de faire ce que les Agows ſouhaitoient; de ſorte qu'à l'exception de mon fuſil, nos autres armes à feu, & tout notre bagage, reſterent avec lui & mes gens de l'autre côté du Nil. Je vis alors ſes intentions; je vis combien il étoit perſuadé que le pays appartenoit à Faſil.

Les Agows étoient au nombre de vingt ou trente, tant jeunes que vieux, les uns armés de lances & de boucliers, les autres n'ayant ſeulement qu'un couteau chacun à leur ceinture. Woldo prit ſon petit bâton d'une main, & s'aſſeyant ſur un monticule couvert de verdure, il ſe mit à fumer. Il fit ranger mes gens derrière lui, & il exhorta gravement les Agows à charrier notre bagage ſur leurs épaules. Les plus avancés des Agows commencerent par rire de cette propoſition; puis ils demanderent à fixer, avant de ſe mette à l'ouvrage, le prix qu'on leur donneroit. Woldo, tout en continuant fort tranquillement à fumer ſa pipe, prenant un air de ſageſſe & de modération, leur demanda ſi ce n'étoit pas eux qui avoient inſiſté pour que nous paſſaſſions le fleuve à pied? S'ils n'avoient pas déchargé notre bagage, & envoyé nos mulets de l'autre côté ſans notre conſentement? Les pauvres Agows répondirent naïvement qu'ils l'avoient fait,

parce qu'il n'étoit pas permis de passer autrement le Nil: mais qu'ils étoient prêts à charier notre bagage, si on vouloit les payer. Ces mots ne furent pas plutôt prononcés, que Woldo, feignant d'être terriblement irrité, quitta sa pipe, leva son bâton, & courant au milieu des Agows, s'écria d'un ton furieux: « Et qui suis-je? qui suis-je donc? Une fille, une femme, ou un chien de payen comme vous? Et pour qui prenez-vous Waragna Fasil? N'êtes-vous pas ses esclaves? Appartenez-vous à quelqu'autre maître, pour vouloir m'obliger à vous payer par rapport à vos diaboliques idolâtries & à vos superstitions? Mais vous avez en effet besoin d'être payés; & voilà votre paiement ». — Aussi-tôt il roula sa tunique autour de ses reins; & faisant des sauts de deux ou trois pieds de haut, il fit pleuvoir une grêle de coups de baton sur la tête des misérables Agows.

Il fit plus. Saisissant tout à coup une lance des mains d'un pauvre Agow, qui demeuroit tout stupéfait à le contempler, il lui en présenta la pointe, & je crus voir l'instant où l'infortuné alloit être percé; mais heureusement qu'il prit la fuite, ainsi que tous ses compagnons; & je ne m'en étonnai point: car je n'avois jamais vu personne jouer la fureur aussi naturellement que Woldo. Dès qu'il vit fuir les Agows, il cria à mes gens de lui donner un fusil, ce qui fut cause que ces malheureux coururent encore plus vîte, & se cacherent dans les halliers. Par bonheur pour Woldo, mes domestiques ne lui obéirent pas; car s'ils lui avoient donné un fusil, comme il le demandoit, il n'auroit pas osé s'en servir, ni peut-être même le toucher, quand cette arme auroit dû le rendre maître de la province entiere.

CEPENDANT moi, qui restois de l'autre côté du Nil tranquille spectateur de cette scene, je crus que l'affaire tournoit fort mal pour nous. La soirée s'avançoit; nous étions dans une saison de l'année où il ne fait plus jour à six heures : mon bagage & mes gens étoient d'un côté du fleuve, & moi je me trouvois de l'autre avec un seul domestique & toutes nos bêtes de charge. J'avois les pieds tout déchirés pour avoir marché sans souliers sur les cailloux & les roches pointues; & le fond de la riviere étoit si rempli de trous, que quand nos mulets auroient été tous chargés de l'autre bord, aucun de nous n'auroit osé risquer d'en faire passer un sans guide. Le danger n'étoit point imaginaire; je venois moi-même d'en faire l'épreuve il n'y avoit qu'un instant; & d'ailleurs tous les obstacles paroissent plus ou moins grands, suivant qu'on a plus ou moins de moyens d'en triompher.

J'ÉTOIS pourtant bien sûr que Woldo connoissoit le pays, & j'espérois qu'il trouveroit remede à nos maux. Je me doutois que s'il avoit paru si tranquille quand les Agows avoient déchargé nos mulets, & leur avoient fait traverser le Nil, & si ensuite il avoit affecté de montrer tant de fureur, ce n'étoit que d'après quelque projet qu'il avoit formé secretement : aussi ne m'en mêlai-je en aucune maniere. Ce qui me convainquit sur-tout qu'il avoit son plan tout fait, ce fut de l'entendre demander hardiment un fusil, lui que rien au monde n'eût pu engager à se tenir seulement à dix pas de quelqu'un qui auroit voulu tirer un coup de fusil, quoique le bout eût été tourné d'un côté diamétralement opposé au sien. Je restai donc assis pour voir quelle seroit la fin de cette affaire, & je vis avec étonnement Woldo prendre sa pipe & traverser le fleuve avec mes

mes gens, ſans laiſſer perſonne pour garder notre bagage. Il nous dit alors de monter tous à cheval, & de conduire nos mulets devant nous. Nous fîmes ce qu'il déſiroit: mais à peine avions-nous fait cent pas, que nous vîmes les Agows en bien plus grand nombre que la premiere fois, courir vers notre bagage; & pendant qu'un d'entr'eux s'avançoit au-devant de nous pour nous prier de nous arrêter, les autres ſe chargerent de tous nos effets, & nous les paſſerent en un moment.

CEPENDANT Woldo ne parut pas encore ſatisfait. Il prit un air auſſi irrité, que ſi on lui avoit manqué grièvement. Il fit reſter les mulets où nous étions, ſans vouloir permettre qu'on les menât au bord du fleuve pour les charger, diſant qu'il étoit malheureux de rétrograder quand on étoit en voyage, & il obligea les Agows à reprendre notre bagage ſur leurs épaules, & à le porter juſqu'auprès des mulets. Ces pauvres gens vinrent tous enſuite autour de lui le prier de ne rien dire à ſon maître Faſil de ce qui s'étoit paſſé, de peur qu'il ne cherchât à s'en venger cruellement ſur leurs villages. Woldo, conſervant ſon air ſévere, ſe contenta de faire, en peu de mots, l'éloge de ſa douceur & de ſa modération reconnues, & il cita impudemment, comme une preuve de cette modération, la conduite même qu'il venoit de tenir avec les Agows. « Si un tel, dit-il, en nommant un Officier que les Agows connoiſſoient, ſi un tel étoit à ma place, il vous recompenſeroit ſi bien, que votre châtiment paſſeroit le terme de ſept années. » —Tous les Agows convinrent que c'étoit vrai; ils convinrent même de la modération de Woldo; ils la vanterent beaucoup, &

ils firent, je crois, quelques promesses à Woldo pour le tems de son retour.

Je crus alors cette affaire terminée à la satisfaction de toutes les parties. Je montai à cheval; Woldo, qui tenoit toujours sa pipe à la main, prit un petit sac de soie que je lui avois donné plein de tabac, & je crus bonnement qu'il vouloit charger sa pipe avant de partir. Il tâta d'abord le sac en-dehors; puis il l'ouvrit, y mit deux doigts, ensuite la main toute entiere, le pressant en-dehors & en-dedans; & enfin il s'écria avec l'accent de la rage, que son or n'y étoit plus, & qu'on le lui avoit dérobé. Je n'avois pas encore prononcé une seule parole; mais je lui demandai alors ce qu'il vouloit dire. Il me répondit qu'il avoit deux onces d'or (1), dans sa poche à tabac, & que quelqu'un les lui avoit prises pendant que nos effets étoient de l'autre côté du fleuve; que ce ne pouvoit être que les Agows, & qu'ainsi il falloit qu'ils les lui payassent. L'inquiétude & la douleur que Woldo avoit si promptement contrefaites, parurent bientôt en traits vrais & naïfs sur le visage des pauvres Agows. Woldo ne s'exprima plus dès-lors que d'une maniere très-laconique, & en secouant la tête: « Oui, oui, disoit-il. — Fort bien! — C'est bien! — Nous verrons! » — Toutefois nous nous mîmes en route. Mais deux des plus âgés d'entre les Agows nous suivirent jusqu'à la couchée, & ils firent la paix avec Woldo, qui, je n'en doute point, traita avec eux avec sa justice, sa douceur, sa modération accoutumées.

(1) Environ cinq livres sterl.

J'AVOUE qu'une fourberie si-tôt inventée, & si adroitement exécutée, me fit faire, pour la premiere fois, des réflexions très-sérieuses sur ma situation; car je me trouvois, dans le fait, entre les mains de cet homme. Le domestique d'Ayto Aylo m'accompagnoit bien encore; mais nous étions dans un pays qu'il ne connoissoit pas, où il n'avoit aucune influence, & il m'avoit déja témoigné plusieurs fois le desir de s'en retourner. D'ailleurs il sembloit n'avoir pas bonne opinion de Woldo, & il s'étoit dégouté du voyage depuis la premiere entrevue que j'avois eue avec Fasil à Bamba. Mais j'avois besoin de lui jusqu'à ce que je fusse rendu chez le Shalaka Welled Amlac, qui demeuroit dans le centre du Maitsha, & chez qui je devois passer à mon retour. J'avois donc eu les plus grandes attentions pour ce domestique. Je l'avois fait continuellement monter sur un de mes mulets; je lui avois fait quelques présens, & je lui en avois promis davantage; de sorte que quoiqu'à contre-cœur il demeuroit avec moi, observant tout, & ne disant presque jamais rien.

CEPENDANT je voyois clairement que Woldo se méfioit beaucoup de cet Abyssinien, de peur sans doute qu'il ne portât des plaintes contre lui à Fasil, sur qui Aylo avoit le plus grand ascendant, & parce qu'en outre Guebra Ehud, frere d'Aylo, avoit été présent lorsque ce domestique étoit parti de Bamba avec moi.

Je n'avois pas non plus manqué d'égards pour Woldo. J'avois prévenu ses desirs par de petits dons, & par la promesse de choses plus considérables. Je lui avois dit à Bamba,

en présence du Fit Auraris de Fasil, & d'Ayto Welleta Michael, neveu du Ras, qu'à mon retour je le récompenserois devant eux, suivant la maniere dont il se seroit conduit: mais qu'à peine je le remercierois s'il ne m'étoit que fidele, parce qu'il le devoit à son maître Fasil, dont l'honneur répondoit de ma sûreté; que je comptois sur-tout qu'il ne chercheroit point à me tromper, ni qu'il ne souffriroit pas que d'autres me trompassent; qu'il ne m'effraieroit point inutilement sur la route, ni ne mettroit point d'obstacle à mes desseins, en refusant de répondre à toutes les questions que je pourrois lui faire sur les pays où nous passerions.

Woldo m'avoit promis plusieurs fois, avec serment, de faire tout ce que je souhaiterois, & le Fit Auraris m'avoit assuré que cet homme s'efforceroit de me contenter, & que Fasil avoit agi très-loyalement en me le donnant pour guide, tandis qu'il en avoit certainement besoin ailleurs. Il est également certain que Woldo ne se démentit point dans la route. Il remplit parfaitement ses promesses; & je ne manquai pas une seule occasion de le satisfaire, en anticipant de tems en tems sur l'exécution des miennes.

Je portois une magnifique ceinture de soie rouge, qui me faisoit six ou sept fois le tour du corps, & dans laquelle je passois mon coutelas & mes pistolets. Woldo admiroit souvent la beauté de cette ceinture, en me demandant où elle avoit été faite & combien elle avoit coûté. Je lui répondois alors négligemment, & je n'y pensois plus, comme si ses questions devoient s'arrêter-là. Mais le tems où il devoit s'en occuper

de nouveau n'étoit pas encore venu, & nous verrons bientôt avec quelle adreſſe il fut le ſaiſir.

Le retard que nous avoient occaſionné les Agows, fut cauſe que la journée étoit déja avancée quand nous arrivâmes dans le village de Goutto. Nous nous établîmes dans la maiſon d'un des principaux habitans, qui s'étoit enfui à notre approche, croyant que nous faiſions partie de l'armée de Faſil. Mais ſi l'idée qu'on prit de nous, nous protégea contre la claſſe inférieure du peuple, elle nous fut nuiſible, en ce qu'elle donna l'allarme aux gens riches, & nous priva des avantages que nous aurions pu en retirer. Le propriétaire de notre maiſon, par exemple, qui étoit le parent & l'ami du Shalaka Welled Amlac, n'auroit pas manqué de nous bien accueillir & de nous héberger, s'il avoit ſu que nous venions de Gondar.

Nos gens s'occuperent à chercher une vache pour renouveller nos proviſions, ce qui n'étoit pas aiſé à trouver ; car les habitans avoient caché tout leur bétail dès qu'ils nous avoient vu paroître. Pendant ce tems-là nous entendions diſtinctement le bruit de la cataracte, & je voulus aller la voir, afin de profiter d'une heure & demie de jour qu'il y avoit encore, & ne pas être retardé le lendemain matin. Comme le cheval de Faſil étoit tout frais, parce que perſonne ne l'avoit encore monté, je le pris, en me faiſant accompagner par un de mes gens & par un homme du village, que Woldo me procura, car je ne voulois pas qu'il prît la peine de venir lui-même. J'étois bien armé, & je partis donc avec mon do-

mestique & mon guide qui marchoit à pied. Après avoir traversé une plaine hérissée de roches & couverte de bois, mon domestique & moi allant au petit galop, & dirigés par le bruit des eaux, nous arrivâmes en moins d'une demi-heure auprès de la cataracte, tandis que notre guide étoit encore fort loin derriere nous.

CETTE cataracte, à laquelle on a donné le nom de premiere cataracte du Nil, ne remplit pas, à beaucoup près, l'idée que je m'en étois formée. A peine a-t-elle seize pieds de haut; & la nappe d'eau qu'elle fait en tombant, & qui a environ soixante brasses de large, se partage en quelques endroits, & laisse dans sa chûte des intervalles de rocher à découvert. Ses bords ne sont ni si bien boisés ni si verdoyans que ceux de la cataracte de l'Assar; & elle n'est en aucune maniere, ni si belle, ni si digne d'admiration, que la cataracte d'Alata, que j'ai déja décrite, & qu'on appelle mal-à-propos la seconde cataracte; car un peu au-dessous de celle de Goutto, à l'ouest de l'Eglise de Boskon Abbo, & non loin de l'endroit où la cavalerie du Roi traversa le Nil à la nage au mois de Mai, il y a une autre cascade. Il y en a encore une moindre au-dessus de l'endroit où le Nil reçoit dans son sein la riviere de Gumetti, après qu'il a traversé les plaines de Sacala. On en trouve encore plusieurs entre le confluent du Nil & de la riviere de Davola, & les sources du fleuve. Il est vrai que ces dernieres cascades sont peu considérables, & qu'elles n'ont même de la chûte, que quand le fleuve a peu d'eau. Dans la saison des pluies, où son lit est plein, on ne peut guère les distinguer qu'au frémissement des eaux qu'on voit rouler par-dessus.

Après avoir vu tout à notre aise la cataracte de Goutto, je repris le galop & je m'en retournai à mon logement sans avoir rencontré en chemin une seule personne. Le cheval de Fasil alloit fort bien, il n'aimoit pas, à la vérité, à sentir l'éperon; mais aussi n'avoit-on pas besoin de lui en donner. A mon arrivée je trouvai qu'on étoit à même de tuer une vache. On n'avoit pourtant guère espéré d'en trouver quand j'étois monté à cheval; mais l'intelligence & l'activité de Woldo avoient triomphé des difficultés. En appliquant ses mains à sa bouche & criant d'une certaine maniere, il avoit si bien fait que quelques vaches qu'on avoit cachées dans le voisinage, lui avoient répondu, & la premiere qu'il découvrit fut tuée sans pitié.

Je crus que c'étoit alors le moment de donner à Woldo un exemple de la façon dont je prétendois me conduire avec les Agows, que je savois avoir été réduits à la plus extrême misere depuis que Fasil les avoit vaincus à la bataille de Banja. Je lui dis donc que le Roi m'ayant donné le petit territoire de Geesh, j'avois résolu d'y résider pendant quelque temps, & que pour rendre ma présence plus agréable à mes vassaux, je voulois les décharger pour une année de toutes les taxes, de tous les impôts, qu'ils avoient accoutumé de payer au Roi, ou à Fasil, à la place de qui j'étois. — « Attendez, répondit Woldo, ne vous pressez pas tant. Voyez plutôt comment se conduisent ces gens-là ». — « Non, non, lui dis-je. Je veux commencer à leur apprendre moi-même comment ils doivent se conduire. Je ne veux pas attendre que forcés par la misere ils accueillent mal un homme qu'ils peuvent

s'imaginer venir, en satisfaisant une vaine curiosité, enlever à leurs familles affamées, le peu que Fasil leur a laissé. Ecoutez bien, Woldo, ce que j'ai à vous demander. Vous croyez-vous obligé de m'obéir dans tout ce que je jugerai à propos de vous ordonner pendant mon voyage à Geesh? » — Il me répondit qu'oui, sans quoi il n'oseroit jamais se présenter devant Fasil, son maître ».

« Voici donc, repris-je, ce que je me propose de faire pendant que je serai parmi les Agows. Je vous donnerai de l'argent pour payer tout ce que nous prendrons; je vous donnerai de l'argent ou des présents pour donner à ceux qui nous rendront quelque service, ou qui nous marqueront quelque bienveillance; & quand nous verrons votre maître, Fasil, auprès de qui, j'espere que nous retournerons ensemble, vous lui direz que j'ai reçu les rentes que les Agows de Geesh doivent au Roi, & je les ferai insérer dans le Deftar du Roi, à Gondar, si comme je le pense nous le trouvons-là à notre retour. Enfin, je ne doute pas que la méthode que je choisis ne nous soit plus avantageuse, que toute autre, que nous pourrions employer avec les Agows. Mais il y a une autre chose dit Woldo. Vous ne voudriez sûrement pas que je perdisse les droits qui sont dûs à un officier du Roi, par tous les villages où il est chargé de conduire des étrangers, comme je vous conduis à présent ». — « Non, non, répondis-je, je n'y regarde pas de si près. Nous acheterons seulement les choses que vous vous attendiez à prendre de force pour mon usage.

« Dans ma jeunesse, dit Woldo, le Roi Yasous donna Géesh

Géesh & Sacala à un homme blanc, appellé Negadé Ras Georgis. Il y alloit deux fois par an, & chaque fois il y résidoit un mois ou davantage. Il aimoit beaucoup à boire & à chasser, & c'étoit un diable pour les femmes. Non-seulement il dépensoit dans le pays ce qu'il retiroit de ses villages, mais encore tout ce qu'il portoit de Gondar. J'ai oui dire que c'étoit alors un bon tems; la joie regnoit par-tout. La premiere fois que Negadé Ras Georgis vint visiter ses domaines, trois hommes de Sacala prirent, au milieu d'un divertissement, querelle avec trois Agows de Zeegam. Les contendans saisirent soudain leurs lances & leurs coutelas, & en moins d'un instant quatre hommes resterent morts sur la place. Ils étoient tous grands, forts, courageux comme des lions, & bons enfans. Mais on ne voit plus de ces plaisirs-là, à moins que vous ne les fassiez revenir; & alors je vous assure que j'en prendrai ma part » — « De tout mon cœur, Woldo, lui-disje. Je pourrai moi-même employer mon tems autrement: mais vous serez le maître de faire tout ce qu'il vous plaira, excepté de vous amuser à tuer quatre hommes.

Cependant j'observai ce jour là, avec quelque surprise, que Woldo sembloit incertain du chemin que nous suvions. Il ne savoit pas trop si c'étoit véritablement celui des sources du Nil. Je ne vis pas d'ailleurs que cet espoir de divertissement dont je lui parlois, fût reçu avec autant de plaisir que je l'avois cru, ni comme par quelqu'un qui se proposoit d'en profiter.

Strates avoit refusé d'aller voir la premiere cataracte,

parce son extrême appétit ne lui avoit pas permis d'abandonner la vache ; & à mon retour, je trouvai que c'étoit à son tour de veiller pendant la nuit. Je me couchai dans une petite hutte, qui ressembloit à une étable de cochon ; & lorsque je fus couché, j'entendis qu'il s'étoit élevé une vive querelle entre mes gens. J'en demandai le sujet, & je sus que c'étoit parce que Strates avoit mis sur le gril des tranches de viande qu'il se proposoit de manger seul pendant que ses compagnons dormiroient. Mais ceux-ci avoient alors résolu de lui jouer un autre tour, pour le punir de sa gloutonnerie. Tandis que la viande étoit sur le gril, Woldo monta sur le toit ; & saisissant les instans où Strates s'éloignoit ou tournoit la tête, y faisoit tomber de la poussiere de suie, qui étoit attachée en grande quantité aux environs d'une ouverture du toit, qui servoit de cheminée. Toutefois, non content de cela, il voulut changer de place pour faire tomber encore plus de suie ; mais le toit qui n'étoit pas par-tout également en état de le supporter, s'affaissa tout-à-coup, & Woldo tomba sur le plancher, entraînant par sa chûte la moitié du toit, une partie de la muraille, & une quantité prodigieuse de poussiere.

L'ÉTONNEMENT & le danger firent que Woldo laissa échapper quelques mots gallas. Mes gens, qui étoient tous occupés du tour qu'ils vouloient jouer à Strates, s'écrierent, *le Galla*! *le Galla*! & Strates qui crut que l'armée entiere des Gallas sauvages avoit entouré la maison, se jetta la face contre terre, en répétant *Marani*! *Marani*! — Epargnez-moi! Epargnez-moi! — J'étois déja plongé dans un profond sommeil, lorsque la chûte du toit & le cri de *Galla*, *Galla*,

me réveillerent en surſaut. Je ſautai de mon lit, & ſaiſiſſant ſoudain un fuſil chargé & armé d'une bayonnette, je courus à la porte, où la premiere perſonne que je vis, fut Woldo, qui n'avoit aucune arme, & qui examinoit les bleſſures & les brûlures qu'il s'étoit faites en tombant. Un éclat de rire qui partit de dehors, me fit auſſitôt deviner de quoi il s'agiſſoit, & tout me fut expliqué par la figure que faiſoient Strates & Woldo couverts de ſuie. Mais tandis que nos gens s'amuſoient de ce tour, la partie du toit de chaume, qui étoit tombée dans le feu, s'enflamma, & nous eûmes beaucoup de peine à l'éteindre. Nous y réuſsîmes pourtant heureuſement; car ſans cela tout le village couroit riſque d'être brûlé.

Le reſte de la nuit, j'entendis très-diſtinctement le bruit de la cataracte.



CHAPITRE XII.

Départ de Goutto. — Montagnes de la Lune. — Ruse du guide Woldo. — Arrivée aux sources du Nil.

LE 3 Novembre (1), à huit heures du matin, nous partîmes du village de Goutto, & nous marchâmes toute la matinée dans une plaine remplie d'acacias, parmi lesquels il ne croissoit qu'un très-petit nombre d'autres arbres : mais tous ces arbres avoient été étêtés de bonne heure ; de sorte qu'ils n'avoient que de petites branches, qui sembloient aussi avoir été élaguées. Comme il n'y avoit point de doute que cela n'eût été fait exprès, j'en demandai la raison ; & on me dit que nous étions dans le pays du miel, & qu'on se servoit des jeunes branches d'arbres pour faire les paniers, qu'on suspendoit comme des cages aux arbres & aux maisons, afin que les abeilles vinssent y déposer leur miel pendant le tems de la sécheresse. En effet nous vîmes les côtés de toutes les maisons devant lesquelles nous passâmes, ainsi que tous les arbres qui étoient près de ces maisons, garnis de paniers, où d'immenses essaims d'abeilles avoient fait leurs ruches & travailloient. Les gens du pays sembloient ne pas craindre ces petits animaux, tandis que nous fûmes toute la journée tourmentés par leurs aiguillons. Ce ne fut que lorsque nous nous trouvâmes dans un champ découvert, & la nuit dans les maisons, que nous pûmes être à l'abri de leur piqûure.

(1) 1770.

La haute montagne de Berfa portoit au fud de nous, à environ dix milles de diftance. Elle a la forme d'un de ces coins dont on fe fert pour foulever les canons fur leurs afuts, & s'élevant au deffus des autres montagnes des Agows, elle cache fon front dans les nuages. Sacala eft au fud-fud-eft de cette montagne. Le pays des Agows offre, du fud à l'oueft, en prenant depuis Berfa, un amphithéâtre formé par une chaîne de montagnes ; à neuf milles en-dehors, defquelles on diftingue celle de Banja au fud-fud-oueft. Le pays des Shangallas eft au-delà de celui des Agows, dans l'oueft-nord-oueft.

Tout le territoire de Goutto eft plein de villages dans lefquels les peres, les fils, les petits-fils vivent enfemble dans des maifons particulieres, il eft vrai, mais qui fe touchent prefque comme dans le Maitsha; de forte que chaque village ne forme qu'une famille.

A huit heures trois quarts nous pafsâmes une petite riviere très-limpide, qui eft connue fous le nom de *Déehohha* (1). On ne peut s'empêcher de remarquer avec étonnement, que dans divers pays, qui n'ont jamais eu aucune communication les uns avec les autres, des rivieres portent le même nom. Il y a dans le nord de l'Ecoffe, comme dans le fond de l'Abyffinie, une riviere qu'on appelle *Dée;* & il y en a une autre qui traverfe le Chefchire en Angleterre. Le Kelti arrofe le Maitsha & fe jette dans le Nil, & le Kelti eft

(1) Ohha veut dire riviere en Amharic.

encore une riviere du Montheith. L'Arno est bien connu en Toscane, & on trouve un autre Arno qui passe au-dessous d'Emfras, & se perd dans le lac Tzana. Cependant, autant que j'ai pu l'observer, aucune de ces rivieres n'a du rapport avec celles qui portent le même nom, ni ce nom n'a une signification semblable dans les deux langues.

L'Eglise d'Abbo étoit à un quart de mille à notre droite, & celle d'Eion Mariam étoit à un demi-mille à l'est quart de sud. Nous avions fait une petite halte; & nous étant remis en route à neuf heures & demie, nous vînmes, au bout de quelques minutes, à la vue du lieu où s'est donnée la mémorable bataille de Fagitta. A dix heures un quart, nous marchions droit au sud-est, les deux tribus les plus considérables des Agows, celle de Zeegam & celle de Dengui, étoient au sud-ouest de nous. La montagne de Davenauza, très-facile à distinguer, est à dix milles de l'endroit où nous nous trouvions, portant au sud-est quart de sud; & le Nil court là de l'est à l'ouest.

Plus loin, dans l'est-nord, est la haute montagne d'Adama, l'une de celles d'Amid Amid, qui bornent à l'est l'étroite vallée que les montagnes de Litchambara bornent à l'ouest. C'est dans cette vallée que précipite son cours la riviere de Jemma, qui va ensuite arroser une partie du Maitsha, & se réunir au Nil. Les montagnes commencent là à s'élever beaucoup, & paroissent même d'autant plus hautes, qu'elles sont très-basses du côté de Samseen. Celle d'Adama étoit à environ dix milles de nous. Elle est fameuse dans le pays,

par la victoire complette qu'y remporta le pere de Fasil (1) sur les habitans du Maitsha.

Nous descendîmes dans une vaste plaine remplie de marais, & bornée à l'ouest par le Nil. A dix heures trois quarts, nous traversâmes la petite riviere de Diwa, dont le cours va de l'est à l'ouest. Cette riviere, peu étroite, étoit la plus profonde que nous eussions encore passée. Les équorres étoient si à pic, & le fond si vaseux, que nous fûmes obligés de décharger nos mulets, & de charrier nous-mêmes nos effets de l'autre bord de la riviere; ce qui nous gêna beaucoup. Je dis à Woldo combien j'étois fâché qu'il ne se trouvât pas là des gens aussi obligeans que les bons Agows, qui nous avoient passé le Nil. Mais il secoua la tête, en disant: « c'est ici toute autre chose. Nous devons être bien contens s'ils nous laissent passer nous-mêmes. Je ne souhaite pas que nous rencontrions dans la plaine un seul homme de ceux qui habitent en-deça du mont Aformasha ».

La le Nil fait, je crois, plus de tours & de détours dans une plaine à quatre milles, qu'aucun autre fleuve ou riviere n'en fait dans le même espace. Il fait plus de cent zigs-zags, dont un étoit tellement avancé dans la plaine, que nous crûmes être obligés de le traverser: mais, au moment où nous nous préparions, nous vîmes que le fleuve tournoit tout-à-coup à droite, & s'éloignoit de nous, comme si nous n'eussions plus dû le rencontrer. Le Nil n'avoit là qu'environ vingt pieds de large, & un pied de profondeur. Nous voyions,

(1) Le pere de Fasil étoit alors Gouverneur du Damot.

à trois quarts de mille, du côté du couchant, l'Eglise de Yasous.

A une heure, nous gagnâmes un amphithéatre de collines, qui ont fort peu d'élévation, & qui terminent la plaine au sud. Les montagnes d'Attata sont par-derrière, couvertes de broussailles, & hachées par les ravins qu'y forment les torrens dans la saison des pluies. A une heure & demie, nous marchions toujours droit au sud-est. Quelques minutes après, nous traversâmes le Minch, ruisseau très-clair, dont le nom signifie fontaine. A deux heures, nous arrivâmes au sommet de la montagne d'Attata, d'où nous découvrîmes la riviere d'Abola, qui prend sa source dans le sud-sud-est.

Bientôt nous passâmes une autre petite riviere, qu'on appelle le Giddili, qui se réunit presque tout de suite à l'Abola, dans un endroit où cette derniere riviere fait un coude. A deux heures & demie, nous descendîmes la montagne d'Attata; & quand nous fûmes au pied, nous traversâmes la petite riviere à laquelle cette montagne donne son nom. En tirant de-là vers le sud, la vallée étoit étroite & bourbeuse; ce qui nous gênoit beauoup dans notre marche. Depuis Goutto, nous avions trouvé le soleil si brûlant, que nous en étions très-incommodés; &, ce qui étoit encore pire, c'est que Woldo déclara qu'il étoit si malade, qu'il ne pourroit pas passer le premier village, & que vraisemblablement il y mourroit. Je me connoissois trop en maladies, pour ne pas voir que la sienne n'étoit pas réelle; mais, malgré cela, je sentis tout de suite qu'elle ne me donneroit pas moins de peine, toute contrefaite qu'elle étoit.

Cependant

CEPENDANT à trois heures, dirigeant toujours notre route au ſud-eſt, nous entrâmes dans la plaine d'Abola, l'une des diviſions du pays des Agows. La plaine, ou plutôt la vallée d'Abola, eſt d'un demi-mille de large dans preſque toute ſon étendue, & en quelques endroits elle a juſqu'à un mille. Les montagnes que l'on voit de l'eſt à l'oueſt, en entrant dans la vallée, ont peu d'élévation, & ſont tapiſſées juſqu'au ſommet d'une riante verdure & de jolis acacias : mais, en allant vers le ſud, on trouve qu'elles s'élevent davantage, & qu'elles ſont plus eſcarpées & plus boiſées. Sur le ſommet de ces montagnes il y a des plaines délicieuſes remplies d'excellens pâturages. Les montagnes, du côté de l'oueſt, ſont partie des montagnes d'Aformasha, d'où s'étendant d'abord preſque droit au ſud-eſt, elles tournent enſuite au ſud, & enclavent le village de Sacala, ainſi que ſon territoire, qui ſe trouve à leur pied. Plus bas encore, c'eſt-à-dire plus à l'oueſt, eſt le petit village de Géesh, où ſont les ſources du Nil.

CES montagnes ont dans cette partie la forme d'un croiſſant. Le fleuve baigne leur pied & ſuit la direction de la plaine. C'eſt-là que Waragna Faſil remonta en cotoyant le Nil, lorſqu'il fut obligé de faire retraite après avoir été vaincu par Michael. Les montagnes qui bornent la plaine à l'eſt, s'étendent parallèlement aux autres, ſont adjacentes à la haute montagne de Litchambara, & contournant par derriere celle d'Aformasha, en portant d'abord au ſud, puis au ſud-oueſt, prennent auſſi la forme d'un croiſſant, mais d'un croiſſant bien plus vaſte, dont la pointe ſe termine près du

petit lac de Gooderoo, dans la plaine d'Affoa, au-deffous de Géesh; enfin, où font les fources du Nil.

La riviere d'Abola fort de la vallée, entre les deux chaînes de montagnes de Litchambara & d'Aformasha, mais ce n'eft point-là qu'elle prend fa fource. Elle eft formée par deux branches, dont l'une naît à l'oueft, dans le centre du croiffant que font toutes les montagnes de Litchambara, en tournant vers le fud; & l'autre à l'eft dans les montagnes d'Aformasha, & à côté du chemin où nous commençâmes à monter pour gagner l'Eglife de Mariam.

Au-delà de toutes ces montagnes, font celles d'Amid-Amid, dont la chaîne prend derriere Samfeen, dans le fud-oueft de la province de Maitsha, mais dont la montagne d'Adama eft la premiere qui commence à s'élever. Ces montagnes d'Amid-Amid ont exactement la forme des autres, & les embraffent toutes par leur immenfe contour.

Entre les montagnes d'Amid-Amid, & la chaîne de celles de Litchambara, eft la profonde vallée maintenant connue fous le nom de vallée de Saint-George, & dont je n'ai jamais pu découvrir l'ancien nom. C'eft dans cette vallée que coule la riviere de Jemma, égale peut-être au Nil; car, fi elle eft moins large, elle a infiniment plus de rapidité. En fortant de la vallée de S. George, la riviere de Jemma traverfe cette partie du Maitsha, qui eft à l'orient du Nil; après quoi elle va fe jetter dans ce fleuve, au-deffous de Samfeen, & près du gué où paffa l'armée royale, dans la retraite défaftreufe qu'elle fut

contrainte de faire au mois de Mai (1). Le Jemma a trois sources, qui toutes sortent des montagnes d'Amid-Amid, & baignent leur pied jusqu'à l'endroit où la riviere entre dans la plaine du Maitsha.

CETTE triple chaîne de montagnes forme trois cercles placés les uns par derriere les autres; & leur arrangement est si régulier, qu'il rappelle d'abord l'idée des montagnes de la Lune, au pied desquelles l'antiquité disoit que le Nil prenoit sa source. Ce sont en effet elles-mêmes. Les montagnes d'Amid-Amid ont peut-être un peu plus d'un demi-mille de haut, mais elles ne vont point jusqu'à trois quarts de mille, & sont certainement bien au-dessous de cette hauteur fabuleuse que leur attribuoit Kircher.

LE sol de ces montagnes est par-tout excellent, & couvert de gras pâturages. Mais comme ce malheureux pays est depuis plusieurs âges en proie à toutes les horreurs de la guerre, les habitans ne sement du bled que sur le sommèt des montagnes, où ils sont hors de la portée de l'ennemi & du passage des armées.

A moitié chemin du sommet des montagnes, on voit des villages construits d'une espece d'herbe blanchâtre, qui les fait paroître de fort loin. Le pied des montagnes est tapissé de prairies naturelles, où une immense quantité de bétail paît continuellement sous les yeux du maître; & aux premieres allarmes on le rassemble & on le met hors de danger. Il tombe

(1) 1770.

fouvent de la grêle pendant des heures entieres fur le haut de ces montagnes; mais l'on n'y voit jamais de neige. On n'a même pas de mot (1) pour la défigner. Il eft également remarqué que la grêle qui tombe féquemment à Gondar, quand le foleil eft vertical, ne tombe pourtant que lorfque le vent vient directement du côté des montagnes d'Amid-Amid.

A trois heures dix minutes, nous paſsâmes l'Iworra, petite riviere qui, courant de l'eft à l'oueft, traverfe la vallée d'Abola, & va fe jetter dans la riviere du même nom. A quatre heures un quart nous fîmes halte dans une maifon, qui eft au milieu de la plaine, ou de la vallée. Cette vallée n'a pas plus d'un mille de large. La riviere qui fuit le pied des montagnes n'étoit guère qu'à un quart de mille de notre halte. Le village étoit, ainfi que tous ceux que nous avions vus depuis le paffage du Nil à Goutto, ent ouré de vaftes champs de cette finguliere plante qu'on nomme enfete, & qui eft tout à-la-fois une des plus belles productions de la nature, & une de celles qui fourniffent à l'homme la nourriture la plus faine & la plus agréable. On dit que les Gallas font les premiers qui ont porté l'enfete du royaume de Narea dans le Maitsha, d'où il eft paffé dans le territoire de Goutto, dans le pays des Agows & dans le Damot, province qui eft au midi des montagnes d'Amid-Amid. L'enfete & la racine de denitch, que nous connoiffons en Europe fous le nom d'artichaud de Jérufalem, & dont nous ne faifons pas le même

(1) Il n'y a point de mot pour défigner la neige en Amharic: mais en Géez la neige s'appelle tilze. Il eft vrai que ce mot peut avoir été inventé, lorfqu'on a traduit en Géez l'Ecriture-Sainte.

cas que les Orientaux, suffisent presque pour nourrir les provinces que je viens de citer.

Nous étions rarement assez heureux, pour que les habitans des villages ne désertassent pas leurs maisons à notre approche. Les craintes qu'inspiroient la marche des Gallas, & l'incertitude de leur destination, étoit cause qu'on nous prenoit pour un détachement de leur armée; & le cheval de Fasil, que nous faisions toujours marcher devant nous, contribuoit beaucoup à répandre cette idée. Nous trouvâmes la maison où nous mîmes pied à terre, entiérement abandonnée; & on n'y avoit laissé qu'un pot de terre, dans lequel on avoit mis bouillir un morceau d'ensete d'environ un pied de long & dix pouces de large, qui étoit presque déja cuit & bon à manger. Nous avions du pain, & il ne nous manquoit que quelques végétaux pour completter notre dîner : aussi nous appropriâmes-nous, sans scrupule, le morceau d'ensete; mais je voulus, en partant, que nous laissassions, en forme de dédommagement, une de ces briques de sel qui servent de monnoie courante à Gondar & dans toute l'Abyssinie, & qui valent environ un shelling chacune (1).

Le 4 de Novembre, à huit heures du matin, nous partîmes du petit village qui est au milieu de la plaine d'Adowa, sans avoir vu un seul habitant. Nous étions pourtant bien sûrs qu'il y avoit-là des gens assez curieux pour desirer de nous voir; car, en me promenant le soir un peu tard, j'entendis plusieurs voix dans le milieu des ensetes & des roseaux. Elles

(1) A peu près quatorze sols argent de France.

parloient si bas, qu'il n'étoit pas possible de comprendre ce qu'elles disoient; mais quand elles auroient parlé plus haut, je n'aurois pas été plus avancé, parce qu'elles s'exprimoient dans la langue des Agows, dont je ne savois pas un mot. Je crus cependant distinguer que les personnes qui parloient, étoient des femmes. Les hommes nous prenant pour ennemis, s'étoient retirés dans les montagnes. Je fis tout ce que je pus pour attraper une ou deux des personnes qui parloient, afin de leur faire quelques petits présens pour dissiper leur frayeur & nous les reconcilier : mais ce fut en vain. Elles couroient plus vîte que nous. D'ailleurs elles connoissoient le pays, & il eût été imprudent de les suivre dans le désert, où nous aurions peut-être rencontré des gens armés, qui auroient pu mal interpréter nos intentions.

Je résolus enfin d'essayer, si en ôtant de devant nous le cheval de Fasil, qui servoit d'épouvantail, & en le montant moi-même, les choses n'iroient pas mieux. Cependant je savois bien que Woldo auroit mieux aimé que ce cheval n'eût pas été monté, & j'avois bien eu occasion de m'en appercevoir le soir que j'étois allé voir la cataracte de Goutto. C'est un crime de haute trahison que de s'asseoir à Gondar sur la selle du Roi, c'est-à-dire, sur le siége où le Monarque s'assied lui-même; & Woldo avoit cru dans tous les tems, & il croyoit encore bien mieux alors, que son maître Fasil n'étoit au-dessous d'aucun Roi de la terre. J'attribuai donc son silence & sa feinte maladie, depuis notre départ de Goutto, à ce qu'il m'avoit vu monter le cheval de Fasil : mais je reconnus ensuite que je m'étois trompé. Quoi qu'il en pût être, ma façon de penser, relativement au cheval de Fasil,

étoit fort différente de celle de Woldo. J'avois pris du goût pour ce cheval, & je voulois le dresser de maniere qu'en arrivant à Gondar, il eût une toute autre apparence, que quand Fasil me l'avoit remis à Bamba.

Je crus que je satisferois les scrupules de Woldo, en mettant de côté la selle de Fasil, qui, d'ailleurs, étoit fort incommode, & n'avoit que des anneaux de fer pour étriers; & comme ce cheval étoit très-beau, ainsi que le sont la plupart des chevaux gallas, & qu'il étoit entiérement de couleur de souris, je me flattois de le rendre digne d'être présenté au Roi, qui aimoit singuliérement les chevaux. Il est bon d'observer que tous les Abyssiniens, d'un rang élevé, ne montent que des chevaux d'une seule couleur, & qui n'aient aucune marque par où ils puissent être distingués dans leur retraite ou dans leur fuite, quand ils ont été vaincus. Le Roi seul monte, en allant au combat, un cheval de couleur variée, & dont les marques caractéristiques servent à le faire reconnoître.

Nous vîmes dans la vallée d'Abola plusieurs villages qui sembloient avoir échappé aux ravages de la guerre, & étoient bien loin de cet air de pauvreté & de misere qu'avoient toutes les habitations que nous avions vues jusques-là. Nous marchions presque droit à l'est-sud-est, quandnous passâmes la petite riviere de Googueri, qui, comme toutes les autres qui coulent dans cette plaine, se jette dans la riviere d'Abola. Nous laissâmes alors la vallée d'Abola à notre droite, & nous gagnâmes la croupe de la montagne du côté de l'ouest, le long de laquelle nous continuâmes notre route. A huit heures trois quarts nous traversâmes un torrent rapide, appellé

le Karnachiuli, qui vient du nord-eſt, & va ſe précipiter dans l'Abola. A neuf heures, nous redeſcendîmes dans la vallée, & quelques minutes après nous arrivâmes ſur les bords du Coccino, qui vient du nord, & joint également l'Abola. Là nous fîmes une petite halte pour laiſſer repoſer les gens qui portoient mes inſtrumens, & pour mettre en ordre les notes dont j'avois beſoin pour la carte que je me propoſois de tracer à mon retour à Gondar.

Après nous être remis en route, & avoir cotoyé quelque tems la vallée, nous eſcaladâmes à droite une montagne, d'où ſe précipite une des principales branches de l'Abola. Elle eſt petite, mais exceſſivement rapide, & elle va ſe jetter dans le Nil, après s'être réunie à une autre branche plus conſidérable, qui vient de l'eſt-ſud-eſt, & ſuit la vallée entre les montagnes de Litchambara & d'Aformasha.

A onze heures, nous marchions droit au ſud-quart-d'eſt; Nous paſsâmes à côté d'une Egliſe dédiée à la Vierge, que nous laiſsâmes à main gauche. Là le climat nous parut extrêmement doux. La plaine étoit tapiſſée de la plus agréable verdure, & les montagnes ornées d'arbres magnifiques & d'arbuſtes charmans, qui, les uns & les autres, étoient couverts de fleurs & de fruits extraordinaires. Ce ſpectacle m'enchantoit, ainſi que mes gens, qui, d'après nos converſations, étoient devenus d'aſſez bons géographes, pour ſavoir que nous approchions du terme de notre voyage.

Strates & moi, qui ne craignions plus d'être entendus par l'Agneau,

l'Agneau, avions tué beaucoup d'oiſeaux & d'animaux curieux; &, à l'exception de Woldo, toute notre petite troupe étoit animée d'une ardeur nouvelle. Mais ce Woldo avoit toujours l'air abattu, & ſembloit s'affoiblir de plus en plus. A onze heures un quart, nous arrivâmes au ſommet de la montagne, & nous jouîmes pour la premiere fois de la vue de Sacala, dont le diſtriſt s'étend dans la plaine au-deſſous de l'oueſt, à la pointe méridionale où eſt le village de Géesh.

Le diſtriſt de Sacala eſt rempli de petits villages, qui ont échappé aux fureurs de la derniere guerre, quoiqu'ils ſe trouvent dans l'eſt du pays des Agows, & qu'ils ſoient fameux par le miel excellent qu'on y recueille. La petite riviere de Kebezza, qui vient de l'eſt, ſert de limite entre Sacala & Aformasha; enſuite elle ſe joint à deux autres rivieres, le Gometti & le Googeri; & après un cours borné du ſud eſt au nord-oueſt, elle va ſe jetter dans le Nil, un peu au-deſſous de l'endroit où l'Abola s'y jette auſſi.

A onze heures trois quarts nous traversâmes la riviere de Kebezza, & nous deſcendîmes dans la plaine de Sacala. Quelques minutes après nous paſsâmes le Googeri, plus conſidérable que le Kebezza. Le Googeri avoit ſoixante pieds de large & environ dix-huit pouces de profondeur. Il eſt clair, rapide, & coule ſur un fond de rocher noir très-inégal. A midi un quart, nous fîmes halte ſur une petite éminence, où le marché de Sacala ſe tient tous les ſamedis. On vend à ce marché beaucoup de bêtes à cornes de la plus grande beauté, de grands ânes, qui ſont ſans contredit les animaux les plus utiles de ces contrées, & dont les habitans font à-la-fois leurs

montures & leurs animaux de charge. On y vend auſſi du beurre, du miel, de l'enſete, & une eſpece d'étoffe faite avec de la feuille d'enſete, & peinte de diverſes couleurs, dans le genre moſaïque. Le beurre & le miel qui ſe vendent-là, paſſent en grande partie à Gondar & à Buré : mais le Damot, le Maitsha & le Gojam tirent auſſi de Sacala beaucoup de marchandiſes.

A une heure un quart, nous traversâmes la riviere de Gumetti, qui borne la plaine. Nous gagnâmes enſuite une montagne très-eſcarpée, dont le chemin preſqu'à pic étoit le plus difficile que nous euſſions trouvé depuis notre départ. Ce chemin a été fait par les chevres & les moutons du pays, & il ſemble que les hommes ne l'ont jamais fréquenté : car il eſt en quelques endroits remplis de crevaſſes, &, en d'autres, barré par des roches énormes, qu'on diroit être là depuis le cahos. En outre, toute la montagne eſt couverte d'arbres touffus, qui croiſſent juſqu'aux bords des précipices, & nous étions ſouvent arrêtés par le ſuperbe & exécrable Kantuffa, & par une foule d'autres buiſſons non moins dangereux.

MALGRÉ cela nous montions avec courage & avec joie; parce que nous nous flattions que c'étoit le dernier obſtacle qui s'offroit, après tous ceux dont nous avions déja triomphé. Au-delà de ce bois preſque impénétrable, & dans la ſituation la plus romantique, on trouve l'Egliſe de ſaint Michel, bâtie dans un enfoncement très-étroit, entre deux ſommets de montagnes, qui en ſont à une égale diſtance. Cette Egliſe eſt abandonnée depuis pluſieurs années; & les gens du pays donnent pour excuſe, qu'ils ne peuvent pas ſe procurer de l'encens, ſans lequel on ne célebre point la meſſe : mais la vérité eſt qu'ils ſont tous encore Payens; & l'Egliſe ayant été

bâtie comme un monument d'une victoire remportée sur eux il y a environ cent ans, ne peut que leur être odieuse, parce qu'elle leur rappelle leur infériorité & leur désastre. Cette Eglise est désignée sous le nom de saint Michel Sacala, pour qu'on la distingue de celle qui est plus dans le sud, & qu'on appelle saint Michel-Géesh.

A une heure trois quarts, nous arrivâmes au haut de la montagne, d'où nous contemplâmes tout à notre aise le territoire de Sacala, la montagne de Géesh, & l'Eglise de saint Michel-Géesh, éloignée d'environ un mille & demi de celle de saint Michel-Sacala, à côté de laquelle nous étions alors. Nous vîmes immédiatement au-dessous de nous le Nil, semblable à un ruisseau, & qui à peine auroit eu assez d'eau pour faire tourner un moulin. Je ne pouvois cependant me rassasier de contempler ce fleuve si près de sa source. Je me rappellois tous les passages des Auteurs anciens, d'après lesquels il sembloit que cette source devoit rester éternellement cachée. Les vers du poëte me revinrent sur-tout dans la mémoire, & je jouis, pour la premiere fois, du triomphe que je devois à une intrépidité secondée par la Providence, & qui m'élevoit au-dessus d'une foule d'hommes puissans & savans, qui, dès la plus haute antiquité, ont tenté vainement l'entreprise dans laquelle j'ai eu le bonheur de réussir.

Arcanum natura caput non prodidit ulli,
Nec licuit populis parvum te, Nile, videre;
Amovitque sinus, & gentes maluit ortus
Mirari quam nosse tuos . . . .
Lucan....

CEPENDANT je fus retiré de cette délicieuse rêverie par une

allarme ſoudaine. Mes gens s'écrierent que nous avions perdu notre guide Woldo. Quoique je m'attendiſſe bien depuis long-tems qu'il nous joueroit quelque tour, je ne penſois pas que ſon intention fût de nous quitter, ni même qu'il l'osât pour ſa propre ſureté. Mes gens ne s'étoient pas apperçus tout de ſuite qu'il manquât ; & comme Strates & le domeſtique d'Aylo s'amuſoient à chaſſer dans le bois, & que nous pouvions juger par leurs coups de fuſil qu'ils n'étoient par loin, j'eſperai que, quoique Woldo craignît beaucoup les armes à feu, il pourroit être demeuré avec eux : mais bientôt après je vis, avec beaucoup de peine, qu'ils revenoient ſans lui. Ils me dirent qu'il y avoit une heure qu'ils avoient vu des eſpeces de ſinges très-gros & ſans queue, dont pluſieurs marchoient debout, & qu'ils avoient ſuivi ſi loin ces animaux à travers le bois, qu'ils avoient couru riſque de ſe perdre, mais qu'ils ne ſe rappelloient pas ſi, quand ils nous avoient quittés, Woldo étoit avec nous.

Nous fîmes alors diverſes conjectures. Quelques-uns de la troupe penſoient qu'il avoit réſolu de nous trahir & de nous voler; d'autres, qu'il ne faiſoit qu'exécuter l'ordre de Faſil, qui, ſans doute vouloit que nous fuſſions maſſacrés; d'autres croyoient qu'il pouvoit lui-même avoir été tué par quelques bêtes ſauvages, & même par ces ſinges, dont la grandeur, la férocité nous étoient ſinguliérement exagérées. Strates ne doutoit même pas que ſi ces animaux l'avoient rencontré, ils ne l'euſſent entiérement dévoré, & qu'il ne nous fût plus poſſible d'en retrouver le moindre veſtige.

Pour moi j'imaginai que Woldo étoit réellement plus ma-

lade que je ne l'avois d'abord cru, & que sa maladie l'avoit forcé de s'arrêter en route : telle fut également l'opinion du domestique d'Aylo, qui dit cependant, en me jettant un coup d'œil expressif, qu'il ne pouvoit pas être bien loin. En conséquence, je chargeai ce domestique de retourner en arriere avec un des conducteurs de nos mulets, pour tâcher de le trouver; & ils n'eurent pas fait cent pas, qu'ils le trouverent en effet comme il s'en venoit, mais si languissant, si accablé, qu'il dit qu'il ne pouvoit pas faire un pas au-delà de l'Eglise, où il avoit résolu de passer la nuit. Je tâtai son poulx; je l'examinai attentivement, & je ne lui trouvai pas la moindre apparence de fievre. Aussi je lui dis, sans me mettre en colere, mais d'un ton très-ferme « qu'il mentoit; qu'il devoit songer que j'étois médecin, & que j'avois guéri Welleta Yasous, ami de son maître; que l'attouchement seul de sa main me disoit tout aussi-bien qu'auroit pu me le dire sa langue, qu'il ne ressentoit aucun mal; que je voyois aussi, d'après cet attouchement, qu'il avoit formé le projet de nous jouer un tour, qui lui deviendroit à lui-même très-funeste. » — Ce discours parut le déconcerter : mais il ne répondit presque rien; il me pria seulement de faire une petite pause, afin qu'il reprît un peu de force; « car il nous en faut à tous de la force, ajouta-t-il, pour passer une autre grande montagne que nous avons à franchir avant d'arriver à Géesh. »

« PRENEZ-Y-GARDE, lui répondis-je. Il est inutile de mentir. Je sais tout aussi-bien que vous où est Géesh. Je sais que nous n'avons plus de montagne à passer, ni de mauvais chemins à faire pour nous y rendre. Ainsi je vous préviens que si vous voulez rester derriere, vous en êtes le maître. Mais

dès demain matin j'enverrai à Buré informer Welleta Yasous de votre conduite. » — Je prononçai ces paroles de l'air le plus résolu qu'il me fut possible de prendre ; & m'éloignant aussi-tôt de lui, je hâtai le pas pour gagner le gué du Nil.

WOLDO demeura derriere avec les gens qui chargeoient nos mulets ; il parut dès-lors guéri de sa langueur, & il eut une conversation particuliere d'environ dix minutes avec le domestique d'Aylo. Je ne cherchai pas à l'interrompre, parce que je m'étois déja apperçu que le domestique d'Aylo savoit une partie du secret de notre guide. Quand ils eurent fini, ils vinrent tous de mon côté, pendant que je m'amusois à dessiner une branche de rosier chargé de roses jaunes, car il y a beaucoup de ces arbustes au-dessus du gué.

TOUTE la troupe passa auprès de moi sans me rien dire ; & Woldo marchant aussi-bien que jamais, gravit une colline, auprès de laquelle est l'Eglise de S. Michel-Géesh. Le Nil n'avoit pas, dans l'endroit où nous le passâmes, plus de quatre pas de large & quatre pouces de profondeur. Ce n'étoit qu'un ruisseau limpide, qui couroit rapidement sur un fond de petits cailloux, par-dessous lesquels on distinguoit un rocher noir & très-dur. Le Nil est assurément très-aisé à passer en cet endroit : mais un peu plus bas, il est rempli de cascades. En partant des bords du Nil, & allant vers le midi, on trouve beaucoup de petites éminences doucement inclinées, qu'on monte & descend sans presque s'en appercevoir. Mes gens s'étoient arrêtés au nord de l'Eglise de S. Michel-Géesh, & je les y joignis sans faire semblant de me hâter.

IL étoit alors environ quatre heures de l'après midi. La

journée étoit excessivement chaude. Notre troupe s'étoit mise à l'ombre d'un bosquet de cedres magnifiques, parmi lesquels on distinguoit plusieurs beaux cussos chargés de fleurs. Les hommes étoient étendus sur l'herbe molle, & les animaux paissoient tranquillement à côté avec leur charge sur le dos. Je me fis donner mon herbier (1), pour y placer la branche de rosier que j'avois portée avec attention, car je voulois qu'elle y séchât sans se défigurer; je n'avois fait qu'en dessiner à grands traits la forme, le pistil & les étamines, dont les parties les plus délicates, si nécessaires pour classer la plante, se brisent, se détachent, ou changent de forme en séchant, & ne peuvent conséquemment être conservées que par le pinceau ou le crayon.

En passant à côté de Woldo, je lui dis d'un air indifférent que j'étois bien aise de le voir convalescent, qu'il seroit bientôt rétabli, & qu'il n'avoit rien à craindre. Alors il se leva; & s'avançant vers moi avec le domestique d'Aylo, il me dit qu'il desiroit de me parler en particulier. — « Bon, lui répondis-je d'un ton très-calme, je lis sur votre visage que vous m'allez conter un mensonge. Si cela est, je vous jure solemnellement que vous n'aurez jamais de moi la moindre récompense, pas même une parole agréable. Mais la vérité & une bonne conduite vous obtiendront tout ce que vous désirerez. Ce qui vous paroît très-important, n'est peut-être rien à mes yeux. Mais je vous le répete, la vérité & une bonne conduite sont les seuls moyens de réussir auprès de moi. Vous voyez

(1) *Hortus siccus*. C'est un grand livre dans lequel on conserve des plantes seches.

bien que je ſuis certain que vous n'êtes pas plus malade que moi. » — « Seigneur, me dit-il, en me regardant d'un air de confiance, vous avez raiſon. Ce n'étoit qu'une feinte. Je n'ai point été incommodé. Mais je croyois que je devois faire ſemblant de l'être, pour ne pas être obligé de vous dire une autre raiſon bien plus puiſſante qui m'empêche d'aller à Géesh, & ſur-tout de me montrer aux ſources du Nil, qui, je l'avoue, ne ſont pas loin d'ici, mais où l'on ne peut pourtant ſe rendre, ſans gravir encore une montagne qui eſt entre ces ſources & nous. »

« Et apprenez-moi, lui dis-je tranquillement, quelle eſt cette raiſon ſi puiſſante? Eſt-ce un rêve ou une viſion que vous avez eu quand vous vous êtes arrêté près de l'Égliſe de ſaint Michel-Sacala? » — « Non, répondit-il. Ce n'eſt ni un rêve, ni une viſion, ni une diablerie, & je voudrois que ce ne fût pas pire. Vous ſavez auſſi-bien que moi que Faſil, mon maître, a vaincu les Agows à la bataille de Banja. J'y combattois avec lui, & j'y tuai de ma main pluſieurs Agows, du nombre deſquels étoient quelques habitans du village de Géesh. Enfin, vous connoiſſez l'uſage de ces contrées. Quand le vainqueur tombe dans les mains des parens ou des amis des vaincus, ſon ſang doit être le prix du ſang qu'il a verſé. »

Je ne pus entendre ces mots, ſans laiſſer échapper un grand éclat de rire, qui déconcerta Woldo. — « Eh bien! lui dis-je, ne vous avois-je pas prévenu que vous alliez me conter un menſonge? Ne croyez pourtant pas que je veuille vous diſputer le fatal honneur d'avoir tué des hommes. Puiſque pluſieurs ont péri dans cette bataille, il faut bien qu'ils ſoient

ſoient tombés ſous les coups de quelqu'un, & ce quelqu'un peut être vous. Mais penſez-vous que je croye que Faſil, à qui l'on doit principalement imputer d'avoir verſé le ſang des Agows, les gouverneroit comme il le fait, ſi l'un de ſes ſerviteurs n'étoit pas en sûreté parmi eux, à vingt milles de la capitale de ſa province? Penſez-vous que je croie cela? »

« Allons, allons, dit le domeſtique d'Aylo, n'avez-vous pas entendu, Woldo, qu'on vous diſoit que la vérité, & une bonne conduite, vous obtiendroient tout ce que vous demanderiez. Seigneur, continua-t-il, en s'adreſſant à moi, je vois que tout cela vous tracaſſe, & que la choſe que ce fou d'homme-là deſire ne vous rendra ni plus riche, ni plus pauvre. Il ſouhaite paſſionnément que vous lui donniez la ceinture de ſoie cramoiſi, que vous avez autour du corps. Je lui ai conſeillé d'attendre, pour vous la demander, que vous fuſſiez de retour à Gondar : mais il m'a répondu qu'il ne devoit vous accompagner que juſques chez le Shalaka Welled Amlac, dans le Maitsha, & qu'il n'iroit point à Gondar. Alors je lui ai dit d'attendre au moins que vous fuſſiez tranquille, & que vous euſſiez vu les ſources du Nil, que vous êtes ſi impatient de voir; & il a répliqué qu'après ce qui s'étoit paſſé, il étoit sûr que vous ne lui donneriez pas la ceinture, parce que vous ſembliez faire peu de cas de la cataracte de Goutto, & de toutes les belles rivieres qu'il vous avoit montrées; & qu'enfin, à moins que le Nil ne vous parût à ſa ſource plus beau que tout le reſte, quoiqu'il ſoit réellement comme les autres rivieres, vous feriez mécontent, & il n'obtiendroit point la choſe qu'il deſire avec tant d'ardeur! »

Je trouvai que les craintes de Woldo étoient assez naturelles. En outre, il disoit qu'il étoit certain que si ma ceinture paroissoit jamais aux yeux de Welled Amlac, ce Shalaka feroit si bien que je la lui donnerois; & toutes ces raisons me gagnerent. Ma ceinture étoit belle : mais il auroit fallu qu'elle fût bien plus précieuse, pour que j'eusse balancé un instant à la sacrifier, pour parvenir à l'accomplissement de mes vœux. Voulant soudain donner à tenir à l'un de mes gens les pistolets, qui étoient passés dans cette ceinture, j'y mis la main : mais Woldo, qui crut que c'étoit pour toute autre chose, recula aussi-tôt, & se cacha derrière le domestique d'Aylo. Nous rîmes tous de sa frayeur : mais personne n'en fut aussi content que Strates, qui se crut, par ce moyen, vengé de la peur que Woldo lui avoit faite, en tombant du haut du toit de la maison où nous avions couché à Goutto.

Cependant, ayant ôté ma ceinture, je dis à Woldo : « Voilà qui est à vous, mais songez bien à ce que je vous ai dit, & que je vous répete très-sérieusement. La vérité, & une bonne conduite, vous obtiendront de moi tout ce que vous souhaiterez. Toutefois, s'il vous arrive encore de vouloir nous jouer un tour, quelque frivole qu'il soit, je vous promets que je m'en vengerai de maniere que vous ne saurez où cacher votre tête, & que non-seulement cette ceinture vous sera arrachée, mais votre peau la suivra. Rappellez-vous de ce qui est arrivé au Seis (1) à Bamba ».

Woldo prit la ceinture; mais il parut aterré de mes me-

(1) Ou Palfrenier de Fasil.

naces, & il chercha à s'excuser. « — Allons, allons, lui dis-je, nous nous entendons l'un & l'autre. Plus de paroles. Il est déja tard. Conduisez-nous à Géesh, & aux sources du Nil, & montrez-moi la montagne qui nous en sépare ». — Il me fit passer alors au sud de l'Eglise; & étant sortis du bosquet de cèdres qui l'environne : « C'est là, dit-il, en me regardant malicieusement, c'est là la montagne qui, lorsque vous étiez de l'autre côté de l'Eglise, étoit entre vous & les sources du Nil. Il n'y en a point d'autre. Voyez cette éminence couverte de gazon dans le milieu de ce terrein humide. C'est là qu'on trouve les deux sources du Nil. Géesh est situé sur le haut du rocher, où l'on apperçoit ces arbrisseaux si verds. Si vous allez jusqu'auprès des sources, ôtez vos souliers, comme vous avez fait l'autre jour; car les habitans de ce canton sont tous des payens, cent fois pires que ceux de Goutto, & ils ne croient à rien de ce que vous croyez, si ce n'est au Nil, qu'ils invoquent tous les jours comme un Dieu, comme vous l'invoquez peut-être vous-même.

Quoique je fusse à moitié deshabillé depuis que je n'avois pas ma ceinture, j'ôtai mes souliers, je descendis précipitamment la colline, & je courus vers la petite isle verdoyante, qui étoit à environ deux cens pas de distance. Tout le penchant de la colline étoit tapissé de fleurs, dont les grosses racines perçoient la terre; & comme en courant j'observois les peaux de ces racines, ou de ces oignons, je tombai deux fois très-rudement, avant d'être au bord du marais : mais je m'approchai enfin de l'isle tapissée de gazon. Je la trouvai semblable à un autel, forme qu'elle doit sans doute à l'art;

& je fus dans le raviſſement en contemplant la principale ſource qui jaillit du milieu de cet autel.

CERTES, il eſt plus aiſé d'imaginer que de décrire ce que j'éprouvai alors. Je reſtois debout en face de ces ſources, où depuis trois mille ans le génie & le courage des hommes les plus célebres avoient en vain tenté d'atteindre. Des Rois ont voulu y parvenir à la tête de leurs armées : mais leurs expéditions ne ſont diſtinguées les unes des autres que par le plus ou moins d'hommes qui y ont péri; & toutes, ſans exception, ſe reſſemblent par l'inutilité de ces pertes. La gloire & les richeſſes ont été promiſes, pendant une longue ſuite de ſiecles, à l'homme qui auroit le bonheur d'arriver où les armées ne pouvoient pénétrer, mais pas un ſeul n'avoit encore réuſſi; pas un ſeul n'avoit pu ſatisfaire la curioſité des Souverains qui les employoient, remplir les vœux des Géographes, & triompher d'une ignorance honteuſe pour le genre humain.

MAIS, quoique je ne ſois qu'un particulier, qu'un ſimple Anglois, je triomphois dans mon imagination, & des Rois, & de leurs armées, & toutes mes réflexions m'enorgueilliſſoient de plus en plus, quand tout-à-coup le lieu que je contemplois, l'objet même de ma vaine gloire, fut ce qui mit un terme à mon exaltation. Il n'y avoit encore que quelques minutes que j'étois arrivé aux ſources du Nil, à travers une foule d'obſtacles & de dangers, dont le moindre eût ſuffi pour me faire périr, ſi la Providence n'avoit ſemblé continuellement veiller ſur moi d'une maniere particuliere; & je me rappellai que je n'étois encore qu'au milieu de mon en-

treprife, & que les mêmes obftacles, les mêmes dangers, que j'avois trouvés en parvenant aux fources du Nil, m'attendoient à mon retour. Un découragement fecret s'empara de moi, & fit difparoître en un inftant les lauriers dont je venois de parer mon front avec trop de témérité : mais je réfolus de m'amufer un moment, afin d'écarter ces réflexions férieufes & triftes.

J'APPERÇUS Strates qui me contemploit fur le penchant de la colline « — Strates, mon fidele écuyer, lui criai-je, venez & triomphez avec votre Don Quichotte, dans cette ifle de Barataria, où nous fommes venus fi fagement & fi heureufement. Venez & triomphez avec moi de tous les Rois de la terre, de leurs nombreufes armées, des héros & des philofophes. ». « — Monfieur, me répondit Strates, je n'entends pas un mot de ce que vous dites, & je ne peux pas vous comprendre. Vous favez que je ne fuis point un favant; mais vous feriez mieux de fortir de ce marais, de venir à la maifon où nous devons loger, & de prendre garde à Woldo. J'ai bien peur qu'il n'ait envie d'autre chofe que de votre ceinture; car, depuis notre arrivée, il s'eft entretenu avec un vieil adorateur du diable ». « — Eft-ce qu'ils ont parlé en fecret? lui demandai-je. ». « — Oui, Monfieur, je vous l'affure ». « — Et tout bas, Strates? » « — Oh! pour cela, répondit Strates, ils n'en ont pas befoin. Ils s'entendent bien l'un l'autre, & le diable, qu'ils fervent ttous deux, les entend auffi : mais, pour moi, je ne comprends pas plus de leur baragouin que fi c'étoit du grec, comme on dit. Du grec! continua t-il, je fuis bien fot. Je les entendrois affez s'ils parloient grec ». « Allons, lui dis-je, prenez de cette

excellente eau, & buvez un coup avec moi à la santé de Sa Majesté George III, & à sa longue postérité ».

Je tenois alors à la main une tasse de noix de coco, que j'avois portée d'Arabie, & je l'avois remplie jusqu'au bord. Strates but gaiement à la santé du Roi, & il ajouta : « Confusion à ses ennemis ». Puis il tira son bonnet, & le fit tourner en l'air avec un grand huzza! «—Maintenant, dis-je, ami, il me reste à vous rappeller un nom plus humble, mais sacré, le nom de — *Maria!* » — Strates me demanda si c'étoit la Vierge Marie; & je lui répondis soudain : « En vérité, je le crois, Strates ». — Il ne dit mot; mais il fit un signe de desapprobation.

La journée avoit été très-chaude, & la longue altercation que j'avois eue avec Woldo m'avoit tant altéré, que je n'avois pas besoin d'autre motif que de ma soif, pour faire de fréquentes libations auprès de cette source, si long-tems desirée, & qui est peut-être le plus ancien des autels. « — Strates, dis-je, buvons à notre heureux retour. Allons, mon ami. J'ai déja bu deux coups de plus que vous. Pouvez-vous jamais vous rassasier de cette excellente eau »? « — Tenez, Monsieur, me répondit-il gravement, j'ai bu de bon cœur à la santé du Roi George, de sa femme, de ses enfans, de ses freres, de ses sœurs. Que Dieu les conserve tous! Amen. Mais quant à la santé de votre Vierge Marie, je ne suis pas un Papiste, & je vous prie de m'excuser si je ne réponds point à des santés qui ne conviennent point à mon Eglise. — Pour notre heureux retour, Dieu sait que personne ne le desire plus ardemment que moi; car je suis déja assez las de ce misérable

pays : mais vous devez me pardonner ſi je ne bois pas encore de l'eau. On dit que ces ſauvages prient le diable tous les matins auprès de cette ſource ; & je crois que je ſens ſes cornes dans mon ventre, depuis que vous m'avez fait avaler une ſi forte raſade de cette eau infernale ».

L'EAU étoit exrêmement fraîche. « — Allons, allons, dis-je, Strates, ne ſoyez pas ſi récalcitrant. J'ai encore une ſanté à vous propoſer. ». « — Récalcitrant ou non, répondit-il, il n'en paſſera pas une ſeule goutte dans mon goſier. Je ne dis point cela par plaiſanterie, je ne badine point. Mais vous, amuſez-vous de quelque choſe de plus agréable, comme vous avez coutume ; car il n'y a point de plaiſanterie à ſe mêler avec des gens qui adorent le diable, avec des ſortileges, des enchantemens, pour aller ſe rendre malade dans un endroit ſi loin de chez nous. Non, non ! je boirai tant de coups de vin & d'eau-de-vie que vous voudrez : mais point encore de cette maudite eau pour Strates. Je ſuis sûr que toutes ces folies m'ont déja fait du mal. — Dieu me pardonne ! ». « — Ainſi, dis je, j'en boirai ſeul ; & vous, vous ſerez déſormais indigne dn nom de Grec ; vous ne mériterez pas même celui de Chrétien ». — Levant alors ma taſſe à la hauteur de ma tête : « Voici, dis-je, qui eſt pour Catherine, Impératrice de toutes les Ruſſies, & pour les ſuccès de tous ſes guerriers triomphans à Paros. Ecoutez la prédiction que je fais au pied de cet autel. Il ne s'écoulera pas encore bien des âges, ſans que les lieux où nous ſommes en ce moment ne deviennent une partie floriſſante de ſes vaſtes Etats ».

STRATES fit alors un grand ſaut. « Si le diable, dit-il, vous a déja révélé cela du fond de la ſource, il ne vous a pas fait attendre long-tems. Dites la vérité, & fi du diable ! Voilà le proverbe. Mais ce qui eſt vrai, eſt vrai, de quelque part qu'il vienne. Donnez-moi votre taſſe. Je veux boire à la ſanté de Catherine, en duſſé - je crever. » — Il avança alors ſes deux mains. — « Strates, dis-je, ne vous preſſez pas tant. Rappellez-vous que cette eau eſt enchantée par les adorateurs du diable. Il ne faut point ſe jouer à cela. Vous êtes loin de chez vous, dans les champs, & vous pouvez attraper quelque maladie, ſur-tout ſi vous buvez à la ſanté de la Vierge Marie. Que Dieu vous pardonne. Souvenez-vous des cornes que le premier coup d'eau vous a fait ſentir. Avec un coup encore, elles peuvent vous percer de part en part. » — « La taſſe ! la taſſe ! dit-il, & toute pleine encore. Je défie le diable, & je m'en rapporte à ſaint George & au Dragon. Voici, qui eſt à la ſanté de Catherine, Impératrice de toutes les Ruſſies ; que le ciel confonde ſes ennemis, & envoie au diable tous les gens qui ſont à Paros. » — « Fort bien, m'écriai-je, l'ami, vous avez été long-tems à vous décider ; mais ce n'a pas été ſans intention. Pour moi, je ſuis bien sûr de n'avoir pas envoyé au diable tous les gens qui ſont à Paros. » — « Et moi, je l'ai fait & le ferai encore, répondit-il. Au diable les gens qui ſont à Paros, en Chypre, à Rhodes, en Crète & à Mytilène, par-deſſus le marché. Je bois encore en le ſouhaitant de tout mon cœur. Ainſi ſoit-il, amen ! » — « Et qui croyez-vous, dis-je, qui ſoit à Paros ? » — « Et, je vous prie, qui peut y être, me répliqua-t-il, ſi ce ne ſont les Turcs & les diables, la plus infâme race de monſtres & d'oppreſ-

ſeurs

ſeurs qu'on puiſſe trouver dans le levant. J'ai été à Paros, moi ! Y avez-vous été auſſi ? » — « Que j'y ſois allé ou non, ce n'eſt pas de quoi il s'agit, Strates. La flotte de Catherine, & une armée de Ruſſes y ſont probablement en ce moment ; & vous, ſans y être provoqué, vous b. vez pour envoyer au diable la flotte & l'armée de ces braves Ruſſes, qui ſont venus de ſi loin pour combattre & vous rendre la liberté & le libre exercice de votre religion. Ne vous ai-je pas déja dit que vous n'étiez pas Grec, & qu'à peine vous méritiez le nom de Chrétien. » — « Ah ! Monſieur, s'écria Strates, ne redites pas cela. J'aimerois mieux mourir. Je ne vous ai pas d'abord compris, lorſque vous m'avez parlé de Paros. Je n'ai dans le cœur aucun ſentiment de haine pour les Ruſſes. Que Dieu les protège, & que ma folie puiſſe ne leur cauſer aucun mal. Huzza & victoire à Catherine ! » En prononçant ces derniers mots, il faiſoit voler ſon bonnet.

Un grand nombre d'Agows avoit paru au haut de la colline, & nous contemploient en ſilence & avec étonnement Strates & moi, tandis que nous étions auprès de l'autel. Deux ou trois d'entr'eux s'étoient même avancés juſqu'au bord du marais, & avoient bien vu les grimaces de Strates & entendu ſon Huzza : auſſi ne manquerent-ils point de demander à Woldo ce que tout cela ſignifioit ? — Woldo leur dit que cet homme étoit fou & avoit été mordu par un chien enragé, ce qui nous les eut bientôt réconciliés. Ils dirent même qu'il ſeroit infailliblement guéri par le Nil ; mais que l'uſage, en pareil cas, étoit de boire l'eau à jeun. Je fus très-content non-ſeulement que Woldo eût donné cette tournure à ce que

nous avions fait, mais que nous euſſions rencontré par hasard un remede, qui nous montre qu'il ſubſiſte encore de nos jours une connexion entre le Nil & ſon ancienne régulatrice, la conſtellaton du chien.



CHAPITRE XIII.

Coup-d'œil ſur les anciens, qui ont tenté de découvrir les ſources du Nil. — Preuve qu'ils ne les ont point découvertes. — Preuve que les Jéſuites ne ſont pas non plus parvenus juſqu'à ces ſources. — Récits fabuleux du Pere Kircher. — Découverte faite par M. Bruce.

LES efforts pour découvrir les ſources du Nil, & pour connoître les cauſes de ces débordemens, remontent dans l'antiquité, auſſi loin que puiſſent nous conduire l'hiſtoire & la tradition, & même au-delà, s'il eſt vrai que ce fleuve fameux ſoit le ſujet premier des hiéroglyphes. Il doit ſur-tout être compté dans le petit nombre des phénomènes d'hiſtoire naturelle, qui ont fixé l'attention des anciens philoſophes; & des hommes de tout état, de tout rang ont en cela ſecondé les philoſophes avec une ardeur & une perſéverance rares. Cependant la découverte des ſources du Nil, ſouvent entrepriſe, & toujours dans les circonſtances les plus favorables en apparence, n'a jamais été exécutée. Tous ces travaux répétés ont été vains; le ſecret eſt demeuré long-tems impénétrable, & la gloire de le révéler a été réſervée à ce ſiecle déja célebre par tant d'autres découvertes.

QUOIQUE l'Egypte n'ait point été, comme on l'a dit, créée par le Nil, elle lui doit ſes plus grands avantages. Elle n'eſt jamais plus belle que quand le fleuve l'a inondée; & ſa

richesse & sa pauvreté dépendent du plus ou moins d'accroissement des eaux. Toutefois ce n'est point en Egypte qu'on a commencé d'observer le tems & la cause de ces débordemens. On en avoit du moins calculé les effets, avant de se hasarder à bâtir une ville jusqu'où les débordemens pouvoient atteindre.

L'HOMME ignorant d'abord la cause des crues du Nil, ainsi que l'extension qu'elles pouvoient avoir, se souvenoit seulement des déluges qui avoient dévasté la terre, & dont les traces étoient encore empreintes sur le front des montagnes. Il eut donc raison d'être étonné en voyant que le fleuve, quelque grands, quelque terribles que fussent ses débordemens, étoit toujours soumis à un pouvoir qui régloit le tems de ses crues, & qui lui défendoit de détruire la terre, qu'il étoit destiné à enrichir. Rentré dans son canal, il cessoit d'inonder les champs auxquels il avoit donné la facilité d'être mis en culture, & dispensé la plus grande fécondité. Mais quel étoit le pouvoir qui régloit ainsi les débordemens du Nil ? C'est ce qu'on ne pouvoit deviner; & on ignoroit conséquemment si cette régularité devoit être passagere ou éternelle, & si le fleuve ne pouvoit pas tout-à-coup franchir ses limites & entraîner à-la-fois dans l'océan les moissons & les laboureurs.

CE n'étoit sans doute qu'en découvrant la cause des débordemens du Nil, ou d'après une très-longue suite d'observations, qu'il étoit possible de déterminer si ce fleuve étoit constant dans le retour périodique de ses crues, ou si, au bout d'un certain tems, ses crues ne cesseroient pas. Avant qu'on se fût bien assuré de cela, le laboureur pouvoit bien

cultiver les plaines de l'Egypte ; mais non se hasarder à y bâtir : aussi faisoit-il sa demeure dans les montagnes, où il bravoit les débordemens. Ce que j'avance ici, paroît évident, d'après ce que nous avons vu à Thebes, où les Aborigenes ne bâtirent point pour se loger, mais où ils creuserent dans le roc vif des milliers de cavernes qu'on voit encore, & qui furent, comme nous l'avons déja observé, la demeure des anciens habitans venus d'au-delà de l'isle de Méroë.

Les philosophes de Méroë semblent avoir été les premiers qui aient entrepris de faire des observations suivies, pour que leurs descendans connussent bien les tems où ils pourroient résider dans les plaines de l'Egypte, & les cultiver sans craindre les débordemens du Nil. L'isle de Méroë, remplie de troupeaux & de Pasteurs, située sous un ciel toujours sans nuage, & n'ayant qu'un très-court crépuscule, étoit placée entre le Nil & l'Astaboras, où les deux fleuves (1) portent les eaux qui tombent dans l'est & dans l'ouest de l'Ethiopie, & viennent se réunir dans une latitude hors des limites des pluies du tropique. Cette terre étoit trop haute pour que le Nil pût l'inonder ; mais elle étoit en même tems assez près du fleuve, pour qu'on fût à même d'observer les divers degrés de ses crues.

Sirius, la plus brillante étoile du firmament, vraisemblablement la plus grande, la plus près de la terre, comme elle est la plus propre aux observations dont je parle, Sirius se trouvoit dans une position verticale avec l'isle de Méroë. On

(1) Le Nil & le Tacazzé.

ne dut donc pas être long-tems à s'appercevoir que l'ascension héliaque de la canicule étoit l'instant où toute l'Egypte devoit se préparer à recevoir une inondation, sans laquelle le laboureur solliciteroit vainement la terre de lui donner des moissons. Les champs étoient des déserts couverts de poussiere, les métairies sans agriculture, les agriculteurs sans semence, & des maisons peut-être bâties au milieu de l'endroit où les eaux débordent, quand à une époque fixe on voyoit s'avancer le signe brillant qui venoit avertir le possesseur des champs d'appeller le laboureur, le laboureur de se procurer des semences, & l'étranger de s'éloigner d'un endroit destiné à être bientôt caché par les eaux.

Rien n'étoit donc plus naturel que d'observer les rapports qu'il pouvoit y avoir entre les débordemens du Nil & la constellation du chien. Il est même probable qu'en cherchant à pénétrer la cause des débordemens du Nil, on fit plusieurs découvertes utiles; mais la cause même qu'on désiroit de connoître resta cachée. Cependant ces effets étant constamment réguliers, on ne doit point s'étonner si la reconnoissance attribua à l'étoile Sirius une partie des bienfaits du Nil. Quoique ces recherches semblassent n'intéresser que l'Egypte & la Nubie, elles n'en devinrent pas moins l'objet des méditations de tous les philosophes de l'antiquité, & de tous ceux qui étudioient la nature.

L'on crut que le meilleur moyen de connoître la cause de ce phénomène, étoit de découvrir les sources du Nil: mais comme cette découverte présentoit de grands obstacles, on pensa qu'elle ne pouvoit être entreprise que par des Rois,

qui soumettroient les nations en les découvrant, & dont la puissance, la richesse, les armées nombreuses triompheroient des difficultés, qui, en se succédant continuellement, rebutent le zèle, épuisent le courage, & rendent nuls tous les efforts des voyageurs les plus intrépides.

SESOSTRIS, l'un des plus anciens & des plus célebres conquérans de l'antiquité, désiroit, dit-on, avec ardeur de pénétrer, dans le cours de ses victoires, jusqu'aux sources du Nil, & il eût même préféré cette gloire à celle que lui donnoit une monarchie presque universelle.

Venit ad occasum mundique extrema Sesostris,
Et Pharios currus regum cervicibus egit :
Antè tamen vestros amnes Rhodanumque, Padumque,
Quam Nilum de fonte bibit. . . . ,

Lucan.

J'AI déjà parlé assez au long des efforts & des revers de Cambyses (1).

. . . . Vesanus in ortus
Cambyses longi populos pervenit ad ævi,
Defectusque epulis, & pastus cæde suorum
Ignoto te, Nile, redit. . . . .

Lucan.

ALEXANDRE est celui qui voulut essayer ensuite de découvrir les sources du Nil, & son expédition mérite plus d'attention que celles de ses prédécesseurs. Quand il eut con-

(1) Volume 2, liv. 2, ch. 5.

quis l'Egypte, & qu'il fut arrivé dans les déserts de la Lybie, au temple de Jupiter Ammon, antique & célebre divinité des Pasteurs, la premiere chose qu'il demanda, fut en quel endroit le Nil prenoit sa source. Les Prêtres de ce temple lui donnerent les instructions nécessaires pour y parvenir; & il choisit, dit-on, des Ethiopiens, comme les gens les plus propres à découvrir cette source, qu'il leur commanda de chercher.

Summus Alexander regum, quem Memphis adorat,
Invidit Nilo, misitque per ultima terræ
Æthiopum lectos : illos rubicunda perusti
Zona poli tenuit, Nilum videre calentem.

Lucan.

Ces Ethiopiens, en partant de leur temple dans le désert d'Elva ou d'Oasis, ou, de ce qui revient au même, des bords du Nil, de Thebes, dûrent suivre presque le même chemin qu'a suivi Poncet, jusqu'à l'endroit où l'on rejoint le Nil, aux environs de Moscho, dans le royaume de Dongola. Ils allerent ensuite, comme lui, à Halfaïa, où le Bahar-el-Abiad, c'est-à-dire la riviere blanche, joint le Nil, dans un endroit qu'on nomme Hojila, à cinq milles au-dessous de la ville. Pour éviter les montagnes de Kuara, ils passerent entre la rive occidentale du Nil & le Bahar-el-Abiad, & ils remonterent le long du fleuve droit au sud, jusqu'aux montagnes de Fazuclo, pays où son cours devoit nécessairement être connu. Après avoir passé la grande chaîne de montagnes connues sous le nom de Dyre & Tegla, entre les 11 & 12° de

de latitude nord, où ſont les grandes cataractes, ils deſcendirent dans le plat pays des Gongas, juſqu'auprès du Bizamo, près du 9° de latitude nord. Là le Nil, changeant ſa direction nord & ſud, tourne droit à l'eſt, & enclave toute la province de Gojam.

Il eſt probable que les Ethiopiens envoyés par Alexandre, croyant toujours que le Nil remontoit au ſud, prirent cette direction vers l'eſt pour un angle, qui étoit compenſé par un autre angle vers l'oueſt, où ils s'imaginoient qu'ils le rejoindroient bientôt. Ils continuerent donc à marcher vers le ſud, juſqu'auprès de la ligne; mais ils ne revirent pas le fleuve, ni ils ne purent en avoir aucune connoiſſance; car ils lui tournoient le dos, & ils l'avoient laiſſé par les 11° de latitude nord. Ils rapporterent donc à Alexandre, comme c'étoit en effet très-vrai, qu'ils avoient remonté le cours du Nil droit au ſud, juſques par les 9° de latitude, où ils l'avoient vu aller tout à-coup du côté de l'eſt, ſans qu'ils euſſent pu le revoir. Ils ajouterent que le fleuve n'étoit point connu ſous la ligne; que, tant qu'ils l'avoient vu, ils ne s'étoient point apperçus qu'il fût diminué, & ils n'avoient aucune preuve qui leur annonçât qu'ils étoient près de ſa ſource, & qu'enfin ils avoient trouvé le Nil chaud, tandis qu'ils croyoient qu'il naiſſoit au milieu des neiges.

Cette découverte, car c'en étoit une, puiſqu'elle apprenoit que le fleuve tournoit à l'eſt, cette découverte, dis-je, fit une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit d'Alexandre, que quand il arriva près des ſources de l'Indus, groſſi alors par la fonte

des neiges du Caucafe, & fe débordant en été, il crut être parvenu à la fource même du Nil, qu'il avoit déja vu dans l'oueft; & il regarda cet avantage comme le plus glorieux de fes travaux (1). Il écrivit foudain à fa mere Olympias, pour lui annoncer cette grande nouvelle. Mais bientôt après, convaincu de fon erreur, & trop ami de la gloire pour vouloir accréditer un menfonge, il effaça ce qu'il avoit écrit. Cependant tout cela n'avoit point rebuté ce conquérant, & il avoit réfolu de chercher lui-même les fources du Nil, quand il feroit de retour des Indes.

> . . . . . . Non illi flamma, nec undæ,
> Nec fterilis Libyæ, Nec Syrticus obftitit Ammon.
> Iffet in occafus, mundi devexa fecutus:
> Ambiffetque polos, Nilumque à fonte bibiffet:
> Occurrit fuprema dies, naturaque folum.
> Hunc potuit finem vefano ponere regi.
>
> *Lucan.*

Ceux à qui la lecture des anciens n'eft pas familiere, trouveront fans doute bien étrange qu'un Prince auffi inftruit qu'Alexandre, qui avoit dans fon armée un grand nombre de Philofophes, de Géographes, d'Aftronomes, & qui étoit continuellement en correfpondance avec Ariftote, dont les connoiffances étoient prefque univerfelles, après avoir vu le Nil en Egypte, venant du côté du midi, ait pu croire avoir trouvé fa fource fur les bords de l'Indus, dans le nord-eft, & fi loin de l'Ethiopie. Mais les préjugés de fon fiecle difculpent facilement le vainqueur de Darius. Les anciens ne

(1) Arrianus de exped. Alexandri, lib. 6.

pouvoient se défaire de leur opinion erronée concernant les deux mers.

Ils avoient navigué dans toutes les parties de la mer Caspienne ; ils en avoient presque fait le tour ; & pendant qu'ils conquéroient des royaumes entre cette mer & l'Océan ; pendant qu'ils voyoient que l'eau en étoit douce, qu'elle n'avoit ni flux, ni reflux, ils persistoient à croire qu'elle faisoit partie de l'Océan. D'un autre côté, ils étoient persuadés obstinément que sur la côte orientale d'Afrique, vers les 15° degrés de latitude sud, il y avoit une langue de terre qui s'étendoit à l'est & au nord-est, & étoit jointe à la peninsule de l'Inde, & conséquemment faisoit un lac de cette partie de l'Océan. En vain depuis plusieurs siecles des vaisseaux de différentes nations avoient fait le voyage de Sofala, sans voir une pareille langue de terre. Ils n'avoient pu en détruire l'existence prétendue, & on s'étoit contenté de la placer plus loin dans le sud ; & quoiqu'Eudoxe, passant de la mer Rouge dans l'Océan Indien, eût doublé le cap de Bonne-Espérance, ce qui prouvoit invinciblement que la jonction de la côte orientale d'Afrique avec l'Inde étoit imaginaire, on aima mieux continuer à croire cette jonction réelle, & traiter de fable la navigation d'Eudoxe.

Les Grecs ont toujours cru qu'aucune riviere ne pouvoit prendre naissance sous la zone torride. Ils croyoient également que la fonte des neiges étoit la cause unique de la crue des rivieres & des fleuves en été ; & c'étoit donc à cette cause qu'ils attribuoient les débordemens du Nil. Quand

Alexandre apprit des Ethiopiens, qu'il avoit chargé de remonter le cours du Nil, que vers le 9° de latitude ce fleuve tournoit droit à l'eſt & ne reparoiſſoit plus, il imagina qu'il paſſoit à travers le prolongement imaginaire de terre, renfermant le lac imaginaire, & jointe à la peninſule de l'Inde, & qu'enſuite il alloit au nord juſqu'au Caucaſe, ou il étoit groſſi par la fonte des neiges. Telle étoit auſſi l'opinion du Géographe Ptolemée.

PTOLEMÉE Philadelphe, le ſecond des Princes de ce nom qui ſuccéderent en Egypte au trône d'Alexandre, entra en Ethiopie à la tête d'une armée, & marcha contre les negres Shangallas. Son projet étoit non-ſeulement de découvrir les ſources du Nil, mais de pouvoir ſe procurer continuellement des éléphans pour les vendre aux Rois de Syrie. L'on a déja vu, dans le premier volume (1) de cet ouvrage, quel fut le ſuccès de cette expédition.

PTOLEMÉE Evergetes, ſucceſſeur de Ptolemée Philadelphe, étant dans la vingt-ſeptieme année de ſon regne, en paix avec tous ſes voiſins, entreprit d'aller en Ethiopie. Son deſſein étoit, ſans doute, de découvrir les ſources du Nil: mais une ſinguliere mépriſe fut cauſe qu'il ne réuſſit point. Il imagina que le fleuve Siris, à préſent connu ſous le nom de Tacazzé, étoit le Nil; &, en remontant le long de ſes bords, il ſe rendit à Axum, capitale de la province de Syré & de toute l'Ethiopie. Cependant ce qu'il dit de la neige, dans laquelle

(1) Liv. 2, ch. 5.

on s'enfonçoit jusqu'au genou sur la montagne du Samen, me fait douter qu'il ait traversé le Siris, & qu'il ait été témoin de ce qu'il rapporte.

César, partagé entre l'honneur d'avoir conquis un royaume riche & puissant, & le plaisir d'en posséder la Reine, qui étoit, sans contredit, la plus belle femme du monde, César, dit-on, profita des momens de paix, dont il jouit en Egypte, pour chercher à connoître les sources du Nil; & sûrement le tems qu'il consacra à ces recherches, tems qu'il pouvoit employer d'une maniere bien plus douce, fait plus d'honneur au Nil que tout ce qu'ont fait les autres personnes qui en ont tenté la découverte. La nuit même, où il acheva de renverser la monarchie égyptienne, César s'entretenoit des sources du Nil avec les savans d'Alexandrie, qui soupoient avec lui; & s'adressant à Achoreus, Grand-Prêtre du Nil, il dit:

. . . Nihil est, quod noscere malim,
Quam fluvii causas, per secula tanta latentis,
Ignotumque caput. Spes sit mihi certa videndi
Niliacos fontes, bellum civile relinquam.

Lucan.

Le Poëte loue ici la curiosité de César, ou son desir de savoir, aux dépens de son patriotisme; car il lui fait déclarer formellement qu'il regardoit la guerre, qu'il faisoit à son pays, comme le plus grand de ses plaisirs, & qu'il ne l'abandonneroit jamais que pour une seule chose qui le flatteroit encore davantage, c'est-à-dire, pour découvrir les sources du Nil.

ACHOREUS, fier de voir qu'un héros tel que César s'adresse à lui pour s'entretenir de ces sources inconnues, entre dans quelques explications.

> Quæ tibi noscendi Nilum, Romane, cupido est,
> Hæc Phariis, Persisque fuit, Macedumque tyrannis:
> Nullaque non ætas voluit conferre futuris
> Notitiam: sed vincit adhuc natura latendi.

NERON fit, à ce que nous attestent les Historiens, partir deux Centurions pour découvrir les sources du Nil; & à leur retour, ils rendirent compte de leur voyage à l'Empereur, en présence de Séneque, qui semble n'avoir pas eu beaucoup de goût pour ces recherches. Les Centurions rapporterent donc qu'après avoir fait beaucoup de chemin, ils étoient arrivés chez un Roi d'Ethiopie, qui leur avoit fourni tous les secours nécessaires, & des recommandations avec lesquelles ils avoient pénétré dans des royaumes plus éloignés, où ils avoient vu des lacs immenses, dont l'étendue étoit inconnue aux gens du pays, & dont vraisemblablement on ne trouveroit jamais le bout.

VOILA tout le fruit que Néron put retirer de cette expédition. Vraisemblablement les Centurions n'avoient pas été bien loin. Ils avoient manqué de courage, & ils revinrent avec une histoire mensongere, qu'ils inventerent pour cacher leur honte. Nous savons à présent qu'il n'y a entre l'Egypte & les sources du Nil d'autre lac que le lac Tzana, & si les Centurions de Néron étoient allés jusques sur ses bords, ils auroient pu le contempler dans toute son étendue & voir la

campagne bien au-delà (1). Mais je crois qu'ils ne tenterent point d'y aller, à moins qu'ils n'essayassent de traverser le pays des Shangallas, dans le mois de Juin ou de Juillet, où, comme je l'ai déja dit, il est absolument impossible d'y voyager, à cause de l'étonnante végétation des arbres & de l'eau qui couvre la terre, & que les Centurions auroient pu prendre pour une suite de lacs.

Après tant d'efforts inutiles, les Savans de l'antiquité commencerent à croire la découverte des sources du Nil impossible; & les Poëtes & les Historiens n'en parlerent plus que comme d'une chose désespérée.

> Secreto de fonte cadens; qui semper inani
> Quærendus ratione latet, nec contigit ulli,
> Hoc vidisse caput, fertur sine teste creatus.
>
> *Claudian.*

Pline, qui, comme on sait, vécut sous Trajan, disoit que de son tems les sources du Nil étoient absolument inconnues. — « Nilus incertis ortus fontibus, it per deserta & ardentia, » & immenso longitudinis spatio ambulans (2). » — Aussi les anciens ne firent depuis aucune tentative qui y eût rapport.

Tout ce que je viens de rapporter, démontre évidemment

(1) Il y a encore une autre chose qui me fait croire que ce voyage des Centurions est controuvé; c'est qu'ils disent que la distance, qui sépare Syene de Meroé, est de 660 milles. —Plin. lib. 6, cap. 29.

(2) Plin. Hist. nat. lib. 5. cap. 9.

que les sources du Nil furent un mystere pour toute l'antiquité. On cessa même de les chercher, & *caput Nili quærere* passa en proverbe pour marquer l'inutilité d'une entreprise. Examinons maintenant les efforts des modernes pour renouveller une espérance abandonnée des anciens.

Le premier qui ait voyagé en Abyssinie, dans les derniers siécles, a été tout-à-la-fois moine & marchand. Il y fut envoyé par Nonnosus, Ambassadeur de l'Empereur Justin, qui le fit partir la cinquiéme année du regne de ce Prince, c'est-à dire, en 522. Ce moine est appellé, tantôt Cosme l'hermite, tantôt Indoplaustes. Plusieurs personnes ont pensé que ce dernier nom lui avoit été donné pour avoir beaucoup voyagé dans l'Inde : mais rien ne nous montre que Cosme soit jamais allé dans l'Inde Asiatique ; & je crois plutôt que cet hermite ne fut nommé Indoplaustes, qu'à cause de son voyage en Abyssinie, que les anciens appelloient l'Inde.

Cosme l'hermite alla jusqu'à Axum ; & il paroît qu'il observa très-bien les différences du climat, les noms & la situation des endroits où il passa : mais il ne pénétra point jusqu'aux sources du Nil ; il ne l'essaya même pas. La province des Agows étoit sans doute alors inaccessible, puisque la Cour se tenoit à Axum, qui est à l'est du Tacazzé & bien au-delà.

Aucun des Portugais qui arriverent les premiers en Abyssinie, ni Covillan, ni Roderigo de Lima, ni Christophe de Gama, ni même le Patriarche Alphonso Mendez, n'ont vu les

les sources du Nil, ni n'ont dit les avoir vues. Pierre Paez vint ensuite, sous le regne de Za Denghel, & c'est à lui à qui on attribue cet honneur. Je vais considérer un moment si ces prétentions sont bien fondées.

Paez a laissé une histoire manuscrite de la mission des Jésuites & des choses les plus remarquables qui se sont passées de son tems en Abyssinie. Cette histoire contient deux gros volumes *in*-8°. & est écrite d'un style simple & naturel. On en répandit des copies dans tous les Colleges & les Séminaires des Jésuites; & lors de la destruction de leur Ordre, ces copies se sont trouvées dans toutes leurs bibliotheques.

Athanase Kircher, Jésuite qui s'est rendu très-célebre par la variété de ses connoissances & le nombre de ses écrits, & bien plus encore par la hardiesse avec laquelle il avance des faits invraisemblables & contraires à toutes les notions que nous avons en histoire naturelle, Athanase Kircher est le premier qui ait publié une description des sources du Nil, qu'il dit avoir tirée du Journal ou de l'Histoire de Paez.

Cependant, je dois observer que je n'ai rien trouvé de pareil dans trois copies de l'Histoire de Paez, que j'ai vues en Italie, à mon retour d'Abyssinie. La premiere que je vis, étoit à Milan, où par le crédit de quelques amis, j'obtins la facilité de l'examiner à loisir. J'en vis une autre à Bologne; & la troisième me tomba entre les mains à Rome. Je les parcourus rapidement, & j'allai vîte à l'endroit où je croyois que devoit être la description que je cherchois: mais je ne l'y trouvai point. J'avois copié la premiere & la derniere page

du manuſcrit de Milan, que je comparai avec ceux de Rome & de Bologne, & je reconnus qu'ils étoient tous trois de même, mot pour mot; mais pas un d'eux ne contenoit une ſyllabe ſur la prétendue découverte des ſources du Nil.

TOUTEFOIS, je ne me haſarderai pas à prononcer d'après ce ſeul examen. Je préſenterai d'autres preuves à l'appui de mon opinion; & je démontrerai que le Miſſionnaire Paez ne parle de la découverte dont on veut lui faire honneur, dans aucun de ſes Ouvrages, excepté dans celui qui a paſſé par les mains de Kircher.

ALPHONSO Mendez arriva en Abyſſinie environ un an après la mort de Paez. Mais quoique la découverte des ſources du Nil eût été très-flatteuſe pour lui, pour le Pape, pour le Roi d'Eſpagne & pour tous ſes autres grands patrons d'Italie & de Portugal; quoiqu'il écrivît l'Hiſtoire du pays & de tout ce qui concernoit ſa miſſion, d'une maniere fort détaillée & avec beaucoup de jugement, jamais il ne dit rien du prétendu voyage de Paez aux ſources du Nil; & cependant, on s'eſt ſervi de l'autorité même d'Alphonſo Mendez pour répandre cette Hiſtoire à Rome & en Portugal.

BALTHASAR Tellez, Jéſuite très-ſavant, a écrit ſur l'Abyſſinie deux volumes *in-folio*, dans leſquels on trouve beaucoup de candeur & d'impartialité, vu l'eſprit de ce tems-là. Il déclare que ſon Ouvrage eſt fait d'après les Mémoires du Patriarche Alphonſo Mendez & les deux volumes de Paez, ainſi que d'après les relations & les lettres de quelques autres Jéſuites, qui tous avoient été en différens endroits.

Tellez avoit eu une pleine communication de ces divers écrits. Il n'avoit point sur-tout négligé les relations annuelles de Paez, depuis 1598 jusqu'en 1622. Et cependant, il ne fait aucune mention des sources du Nil, quoiqu'il ne manque pas de s'étendre avec complaisance sur le mérite & les travaux de chaque Missionnaire, durant le long regne de Sultan Segued (1), qui occupe la moitié de son Ouvrage.

A la suite de ce que je viens d'observer pour prouver que Paez n'est jamais allé aux sources du Nil, ni n'a prétendu y être allé, je veux transcrire le récit que Paez fait de ce voyage imaginaire, ou plutôt le récit que Kircher lui prête; & s'il est un seul de mes Lecteurs qui puisse croire qu'un homme de génie, tel que Paez, transporté par hasard auprès de ces sources, tressaillant de plaisir & sentant toute l'importance de sa découverte, comme il paroît la sentir, puisse en avoir fait la description qu'on lui attribue, je consens à n'être regardé que comme le second de ce Missionnaire.

Mais avant de copier cette description, il me reste à faire une observation sur les dates du voyage. Le mémorable jour qu'on a marqué pour celui de la découverte, est le 21 Avril 1618. A cette époque, les pluies ont déja commencé à tomber; & la saison étant mal saine, les armées ne se tiennent point en campagne sans une extrême nécessité. Ce n'est que depuis le mois de Septembre jusqu'en Février que les Abyssiniens s'écartent de leurs foyers & vont à la guerre.

(1) Ce Roi d'Abyssinie est le même que Socinios.

Il y a en Abyssinie deux nations d'Agows ; l'une est celle des Agows de Damot, qui habitent les environs des sources du Nil ; & l'autre est celle des Agows connus sous le nom de Tcheratz-Agows, qui vivent près des sources du Tacazzé. Nous voyons dans l'Histoire du regne de Socinios, qu'il marcha plusieurs fois contre les Agows. La premiere fois, ce fut en 1608, dans la quatriéme année de son regne ; & les annales éthiopiennes disent que c'étoit contre les Tcheratz-Agows. En 1611, Socinios alla combattre encore les mêmes Agows du Lasta ; de sorte que si Paez avoit été avec ce Prince, il n'auroit pu voir d'autre source que celle du Tacazzé. La troisiéme expédition du Roi eut lieu en 1625, & fut dirigée contre Sacala, Geesh & Ashoa. Les Gallas firent une invasion en Gojam : mais ils se retirerent, parce que l'armée royale marcha contre eux, & ils repasserent le Nil, vis-à-vis de leur pays. Socinios s'avança alors contre les Agows de Damot, & il livra bataille aux habitans de Sacala, d'Ashoa & de Geesh, vivant autour des sources du Nil. C'est donc alors que Paez ou tout autre qui eût été à la suite de l'Empereur, auroit pu voir ces sources avec sécurité, puisque l'armée royale étoit campée non loin de là, peut-être même à côté des sources ; car le lieu conviendroit parfaitement bien pour un campement. Mais Socinios se trouvoit là en 1625, & Paez étoit mort en 1622.

A présent, je vais copier la description que Kircher a faite des sources du Nil, en disant qu'il l'avoit prise dans Paez ; & je le répete, je soumets cette description à tous les gens de bon sens, pour qu'ils jugent si elle paroît avoir été tracée par un témoin oculaire ; si elle ne peut pas convenir aux

fources de tout autre fleuve ou de toute autre riviere, comme à celles du Nil ; & fi enfin elle n'eft pas trop vague pour donner une idée claire de ce qu'on a voulu faire connoître.

« LES Ethiopiens (1) donnent aujourd'hui au Nil le nom d'Abaoy. Il prend naiffance dans le royaume de Gojam & dans le diftrict de Sabala, dont les habitans s'appellent Agows. La fource du Nil eft dans la partie occidentale du Gojam, & dans l'endroit le plus élevé d'une vallée, qui reffemble à une grande plaine, environnée de hautes montagnes. Me trouvant dans ce canton le 21 Avril 1618, avec le Roi & l'armée, je montai jufqu'à l'endroit où eft la fource, & j'obfervai tout avec beaucoup d'attention. Je découvris d'abord deux fontaines rondes, ayant chacune un diamètre d'environ quatre fois la largeur de la main ; & je contemplai avec un extrême plaifir ce que ni Cyrus (2), Roi des Perfes, ni Cambyfes, ni Alexandre le Grand, ni le fameux Jules Céfar ne purent découvrir. Ces fontaines ne coulent point dans la plaine qui eft fur le fommet de la montagne : mais l'eau fort au pied de cette montagne. Elles font à environ un jet de pierre de diftance l'une de l'autre. Les habitans difent que toute la montagne eft remplie d'eau, & ils ajoutent que toute la plaine des environs flotte continuellement ; preuve certaine qu'il y a beaucoup d'eau par-deffous. C'eft auffi la raifon pour laquelle, au lieu de déborder au haut de la montagne, l'eau s'ouvre avec violence un paffage en bas. Les gens du

(1) In Œdipo fyntagma, I. cap. 7, p. 57.

(2) Je n'ai jamais vu dans aucun Auteur ancien que Cyrus ait entrepris cette découverte.

pays, ainsi que l'Empereur qui étoit là à la tête de son armée, dirent que cette année la terre étoit moins tremblante autour des fontaines, à cause de la sécheresse ; mais que les années précédentes, elle trembloit, au point qu'il étoit fort dangereux de s'en approcher. La plaine qui est au haut de la montagne a environ une portée de fronde de largeur. Les naturels habitent au bas de la montagne, du côté de l'occident, à une lieue de la fontaine. Cet endroit se nomme Geesh ; & la fontaine paroît être à une portée de canon de Geesh. Enfin, la plaine où la fontaine est située, est d'un accès très-difficile de tous côtés, excepté du côté du nord, par où l'on peut y monter aisément. »

Je ne me permettrai que quelques réflexions : mais elles suffiront pour prouver que cette description ne peut être l'ouvrage ni de Paez, ni d'aucune autre personne, qui ait voyagé en Abyssinie. D'abord il n'y a point dans ces contrées d'endroit connu sous le nom de Sabala : mais bien un qui porte le nom de Sacala. Sacala signifie en langue Éthiopienne, une terre très-haute d'où l'eau tombe de tous côtés, tant de l'est que de l'ouest, du nord que du sud. Ainsi, les toits de maison, en forme de cône, les dessus de tente sont appellés Sacala, parce que quand il pleut, l'eau en découle également de chaque côté. Ainsi, elle découle des sommets pointus des montagnes. Ainsi, on voit à Sacala le Nil courant vers le nord, tandis que plusieurs autres sources forment le lac & la riviere de Temsi, & se précipitent vers le sud, dans la plaine d'Ashoa, à trois cents pieds au dessous du niveau de la montagne de Geesh.

Ni Sacala, ni Geesh ne font à l'Oueft du Gojam, ni n'approchent même de cette direction. Pour fe rendre de Sacala en Gojam, il faut d'abord traverfer les hautes montagnes de Litchambara, puis celles d'Amid Amid; en defcendant d'Amid Amid, on entre dans la province du Damot, & après l'avoir traverfée dans toute fa largeur, on arrive fur les frontieres occidentales du Gojam. Les erreurs qu'on trouve dans la defcription attribuée à Paez, font telles qu'il eft impoffible qu'elles euffent échappé à un homme, qui eût été fur les lieux, & à la fuite d'une armée, dont chaque Officier, chaque foldat le connoiffant pour le favori du Monarque, fe feroit empreffé de lui donner des renfeignemens sûrs. Il n'y avoit même perfonne dans cette armée, qui ne fe fût cru honoré, fi Paez l'avoit feulement employé à lui aller chercher une paille fur le fommet le plus élevé des montagnes d'Amid Amid.

Tout eft donc abfolument faux dans la defcription dont je viens de parler, tant par rapport au nombre & à la pofition des fources, qu'à la fituation de la montagne & du village de Geesh, ainfi qu'on peut s'en convaincre d'après ma relation & ma carte. Je tenois dans mes mains la prétendue defcription de Paez, lorfque je fis l'examen des fources du Nil & des lieux adjacens (1). Je mefurai toutes les diftances. Je les trouvai toutes imaginaires; & j'écrivis fur les lieux mêmes toute la partie de mon

(1) Le 5 Novembre 1770.

Journal qui y a rapport, & que j'offre au public telle qu'elle a été d'abord faite.

Il n'est pas aisé de concevoir pourquoi Paez observe : » que l'eau qui trouve une issue au pied de la montagne, » ne coule pas par en haut. » — Il seroit bien étrange qu'il en eût été autrement ; & je ne doute pas qu'une montagne qui auroit fait jaillir l'eau par son sommet, tandis que cette eau auroit eu une libre issue au pied de la montagne, n'eût été la chose la plus curieuse que les deux Jésuites eussent pu voir dans leur voyage.

Mais de quelle montagne parle le missionnaire ? Il ne l'a point nommée ; & il a dit, au contraire, que les sources du Nil étoient situées dans la partie la plus haute d'une plaine. Je ne crois pourtant pas qu'il veuille dire que la partie la plus haute d'une plaine est une montagne. Si cela étoit, cette maniere de décrire les choses ne pourroit être entendue sans un interprête. Paez dit ensuite que la montagne est remplie d'eau, & tremble ; & qu'il y a un village un peu au dessous du sommet. Pour moi, je n'ai rien vu de tout cela. Quelle que soit la montagne dont Paez veut parler, il peut bien y avoir des terreins froids & humides : mais si c'est la montagne de Geesh, je puis assurer qu'il n'y a point de village à plus d'un quart de mille de son enceinte. Le village de Geesh est à mi-côte d'un rocher, d'où l'on descend dans la plaine d'Ashoa. Le pied de ce rocher, c'est-à-dire, la plaine est, comme je l'ai déja observé, trois cents pieds au dessous du niveau de la base de la montagne de Geesh & de l'endroit où jaillissent les sources du Nil.

PAEZ

Paez dit enſuite qu'il y a trois milles du village de Geesh aux ſources. Mon quart de cercle étoit dans ma tente, plantée près du village : ainſi, il m'étoit néceſſaire de meſurer la diſtance, afin de pouvoir en faire la compenſation, & calculer mes obſervations comme ſi elles avoient été faites aux ſources mêmes. Je chaînai donc depuis le bord du ſommet du rocher juſqu'au centre de l'autel verdoyant, d'où jaillit la principale ſource, & je trouvai 1760 pieds, (1) c'eſt-à-dire, 586 braſſes & deux pieds; & c'eſt là ce que Paez appelle une lieue, ou la plus grande portée d'une bombe. Pour moi, je crois qu'il eſt impoſſible que quelqu'un qui auroit été ſur les lieux, commît de pareilles erreurs, ou bien la rélation devroit en général être regardée comme manquant de préciſion.

Je terminerai ceci par une obſervation, qui prouve, je crois invinciblement, que Paez n'a jamais vu les ſources du Nil. Il dit que le champ, où ſont ſituées ces ſources, eſt d'un accès difficile, & que la montée en eſt très roide, excepté du côté du nord. Mais, ſi l'on conſidère les premiers mots de cette deſcription, on trouvera que c'eſt la deſcente & non la montée qui doit être difficile; car les ſources du Nil ſont dans une vallée, & l'on deſcend plutôt dans une vallée que l'on n'y monte.

Cependant en ſuppoſant que ce ſoit une vallée, & que

(1) Ce ſont des pieds anglois, qui ont un pouce de moins que les pieds françois

dans cette vallée il y ait un champ, qu'au milieu du champ s'éleve une montagne, & que sur la montagne jaillissent les sources, je dirai encore que si ces lieux sont inaccessibles, c'est sur-tout du côté du nord, par où l'on y monte des plaines de Goutto. Quand on vient de l'est, on y monte par Sacala, & par la vallée de Litchambara; & quand on sort de la plaine d'Ashoa au midi, on a le rocher perpendiculaire & escarpé de Geesh, couvert d'arbustes épineux, d'arbres & de bambous, qui cachent l'entrée de cavernes affreuses. Au nord, on a les montagnes d'Aformasha, couvertes également de toutes espèces d'arbres, de plantes armées d'épines, & sur-tout de kantuffas. Ces lieux sont en outre, remplis de bêtes féroces & de beaucoup de grands singes à long poil, qui souvent marchent débout comme des hommes. Dans ces montagnes escarpées, on ne trouve que des sentiers fort étroits, qui semblent avoir été faits par les chêvres & les autres animaux sauvages; & quand on suit ces sentiers ils conduisent souvent sur le bord d'un précipice, & on est obligé de retrograder pour tâcher de trouver un meilleur chemin. Enfin, en venant de l'est, des environs de Zéegam & de la plaine, où le fleuve fait tant de tours & de détours, on trouve le chemin moins difficile; & cependant ceux qui montent aux sources du Nil par ce côté-là, ne trouvent pas encore que cela soit trop aisé.

Il ne me reste qu'une chose à remarquer, c'est qu'aucun des Jésuites, soit Paez, soit quelqu'autre missionnaire, ne fait usage de cette découverte en géographie, ni ne l'a

appliquée à fixer la longitude, ni la latitude d'aucun endroit. Les Historiens de cette société lettrée, n'ont pas même jugé à propos de profiter des documens qu'on leur avoit présenté, pour faire mention du voyage de Paez; parce qu'il n'eût pas sans doute été aisé de soutenir d'après la seule autorité de Kircher, qui écrivoit à Rome, la réalité d'une découverte qu'il attribue à Paez, & qui ne se trouve point dans les écrits de Paez lui même. Si ce voyage étoit vrai, on en auroit au moins publié l'itinéraire; & la plupart des Jésuites étoient assez instruits pour déterminer, tant bien que mal, la latitude & la longitude de quelques endroits situés dans ces pays, où ils ont demeuré près de cent ans. Ajoutons, qu'aucun membre de cette société n'a jamais rien dit de l'idolatrie qui regne aux environs des sources du Nil; & cependant, il semble que tout ce qui a rapport à la religion, n'auroit pas dû leur échapper.

Si les Jésuites avoient voulu aller aux sources du Nil, ils auroient pu partir de Dancaz; & par le moyen d'une boussole, dont l'usage étoit alors bien connu des Portugais, il leur eût été aisé de s'y rendre & de tracer exactement leur route. Quand ils habitoient leur couvent de Gorgora, ils n'étoient pas à cinquante milles de Geesh. Ils se sont cependant trompés de dix milles, en disant qu'il y avoit plus de soixante milles de distance entre ces deux endroits: mais cette erreur vient de ce qu'ils croyoient que les sources du Nil étoient dans la province de Gojam, & que du Gojam à Gorgora, il y a, en effet, une soixantaine de milles.

Quand après avoir bien déterminé la latitude & la longitude de Gondar, je partis pour me rendre aux fources du Nil, je penfai que la connoiffance géographique des lieux, étoit le feul fruit que la poftérité pourroit retirer de mon voyage, & qu'il valoit mieux tracer un Journal fec, un fimple itinéraire, que des defcriptions plus agréables, mais moins utiles. D'après cela, je fixai chaque jour la durée de ma marche, la montre à la main, & j'en réglai la direction avec une bouffole. Je pris la hauteur du foleil & des étoiles, à Dingleber, fur les bords du Kelti, & à Goutto; &, enfin, je déterminai la latitude des fources du Nil d'après plufieurs obfervations, & leur longitude d'après une obfervation feule, mais très-diftincte & très favorable. Je dois ajouter que j'attendis à être de retour à Gondar, pour faire tous mes calculs plus tranquillement & avec plus d'exactitude.

JE m'en revins des fources du Nil par un chemin différent de celui que j'avois pris en y allant. Je fuivis la rive oppofée du fleuve; & j'obfervai la hauteur du foleil, non loin du couvent de Welled Abbo, dans la maifon même du Schalaka Welled Amlac, dont je parlerai bientôt. Arrivé à Gondar, j'additionnai le nombre de milles que j'avois faits chaque jour, en défalquant les circuits, eftimant ce qui étoit douteux & réduifant tout à une ligne directe, comme on fait quand on voyage par mer. Je marquai auffi fur ma carte tous les villages que j'avois traverfés ou vûs à peu de diftance de la route, ainfi que le grand nombre de rivieres qu'il me fallut paffer. Ceux qui jetteront les yeux fur cette petite carte, ne pourront fe former qu'une idée imparfaite des peines immenfes

qu'elle m'a coûtée. Cependant je me crus amplement recompensé de mes peines, quand je comparai à Gondar, le calcul de ma route suivant la boussole, avec celle qu'elle devoit donner d'après mes observations astronomiques. Je trouvai que je ne m'étois trompé que d'environ neuf milles sur la latitude, & sept milles sur la longitude; erreur de très peu de conséquence dans une grande carte, & presqu'imperceptible dans une carte réduite.

CERTES, ni Pierre Paez, ni aucun autre homme qui ose prétendre à une découverte si long-temps & si ardemment desirée, n'auroit pû faire ce que j'ai fait; d'autant qu'en partant de Gorgora, il y a la moitié moins de chemin qu'en partant de Gondar. Mais s'il étoit vrai que Paez eût entrepris la découverte dont Kircher lui fait honneur, il n'en seroit pas moins vrai qu'il auroit laissé le monde dans la même ignorance où il l'avoit trouvé; puisqu'il eût voyagé comme un voleur, & qu'en découvrant les sources cachées du Nil, il leur eût jetté un coup d'œil, & eût soudain laissé retomber le voile sur elles, comme s'il avoit craint de les voir.

LUDOLF & Vossius se sont beaucoup égayés sur l'histoire de cette découverte. ils croyent que Kircher l'a faite pour Paez dont ils ne citent point le nom, mais qu'ils appellent le découvreur de rivieres. Ils disent qu'il est très-ridicule d'imaginer que l'Empereur d'Abyssinie fasse venir un Jésuite d'Europe, pour être l'antiquaire de son pays, lui apprendre que les sources du Nil étoient dans ses Etats, & lui montrer l'endroit où elles jaillissent. Mais n'en déplaise à Vossius, sa

critique eſt déplacée. Ni Paez, ni Kircher, ni qui que ce ſoit qui ait écrit le livre, où l'on parle de cette découverte, n'a jamais prétendu qu'on eût eu beſoin d'apprendre à l'Empereur d'Abyſſinie, en quel endroit étoient les ſources du Nil. Il raconte ſeulement que les Agows de Geesh, lui ont dit que la montagne trembloit dans les temps de ſéchereſſe; qu'elle avoit même tremblé cette année, & que l'Empereur préſent au récit des Agows, l'avoit confirmé par ſon propre témoignage. Ce n'eſt pas dire, ce me ſemble, que Paez ait appris à l'Empereur, dont l'armée étoit campée près de Geesh, que les ſources du Nil ſe trouvoient dans ſes Etats, & que c'étoit celles-là mêmes qu'il voyoit. Malheur aux ouvrages de Scaliger, de Bochart & de Voſſius, s'ils étoient expoſés à une critique d'auſſi mauvaiſe foi!

UNE miſſion proteſtante ſuccéda immédiatement, je crois, à celle des Portugais, & conſiſtoit en un ſeul miſſionnaire, Pierre Heyling de Lubec. Quoiqu'il vécut pluſieurs années en Abyſſinie, & qu'il y obtint même un grand crédit & de l'emploi, il n'entreprit jamais de découvrir les ſources du Nil. Il s'étoit conſacré à une vie ſtudieuſe & ſolitaire. Il avoit entr'autres connoiſſances, celle des loix Romaines (1), & il employa une grande partie de ſon temps à les traduire dans le langage du pays, d'après un plan qu'il avoit porté d'Allemagne, pour engager les Abyſſiniens à adopter ces loix. Mais il ne vécut pas aſſez pour voir réuſſir ſon projet, quoiqu'il eût déja achevé ſa traduction. Cet ouvrage, ainſi que deux autres

(1) Les Inſtituts de Juſtinien.

livres qu'il avoit composés en Geez, existent encore, & sont dans les mains de quelques Abyssiniens, à ce qu'on m'a assuré plusieurs fois en confidence.

Il me reste à parler de l'expédition la plus extraordinaire, qui ait été entreprise pour découvrir les sources du Nil. C'est celle de Pierre-Joseph le Roux, Comte de Desneval. Il avoit servi dans la marine royale de Danemarck, depuis l'année 1721, & en 1739, il fut élevé au grade de Vice-Amiral. Il dit dans un ouvrage qu'il a publié, & que j'ai maintenant sous les yeux, que M. du Roure, Ambassadeur de Louis XIV, & tous ceux qui ont été envoyés par les Anglois & les Hollandois, pour visiter l'Abyssinie, ont péri parce qu'ils ne connoissoient pas la véritable clef dont il falloit se servir pour y entrer; & il se flatte d'avoir trouvé cette clef en Danemarck.

En 1739, le Comte de Desneval se démit de son grade dans la marine Danoise, & partit pour l'Égypte; & pour voyager avec plus de facilité dans ces pays, où les mœurs sont si douces & si hospitalieres, il prit avec lui son épouse. Le comte & la comtesse arriverent au Caire, où ils commencerent sagement dans une réjouissance publique, par disputer sur l'étiquette avec la populace Turque; ce qui ne manqua pas d'attirer les janissaires & les gardes de la police, qui voulurent s'emparer d'eux: mais ils prouverent que leur jument grise, comme ils le disent eux-mêmes, étoit leur meilleur cheval. Madame de Desneval se demena si bien qu'elle mit les janissaires en deroute, après en avoir blessé plusieurs avec une paire de ciseaux, arme féminine qu'elle eût sans doute em-

ployée plus doucement & d'une maniere plus utile, dans son pays & au milieu de sa famille.

CEPENDANT, si le Comte connoissoit bien la clef nécessaire pour entrer en Abyssinie, il n'en sut pas trouver la porte. Son premier projet fut très-ridicule. Il résolut de remonter le Nil avec une barge armée de petits canons, & toutes les provisions nécessaires pour lui & pour sa femme. Quelques personnes, plus sages que lui, voulurent lui représenter qu'en vain le Gouvernement le protégeroit assez pour permettre à sa barge de passer les confins de l'Egypte, & d'aller jusqu'à la premiere cataracte, où les pilotes auroient certainement eu la méchanceté de la faire périr; qu'en vain il arriveroit à Ibrim & Deir, lieux où sont les dernieres garnisons dépendantes du Caire, à quoi il pouvoit parvenir pour de l'argent, car avec de l'argent on obtient tout des tyrans de l'Egypte; qu'à plusieurs journées de marche, au-delà d'Ibrim & de Deir, il trouveroit les vastes & stériles déserts de Nubie; & que plus avant dans le sud, il verroit la cataracte de Jan Adel, où le Nil tombant perpendiculairement d'un rocher de vingt pieds de haut, lui opposeroit une barriere insurmontable. Le Comte ignorant les mœurs de ces contrées, mais excessivement présomptueux, se flatta de vaincre ces obstacles. Il crut que les garnisons d'Ibrim & de Deir, lui procureroient des hommes pour démonter sa barge, & en charrier toutes les pieces au-dessus de la cataracte, où il la remonteroit dans son entier, & la lanceroit de nouveau dans le Nil.

LES Kennous, qui vivent près de la cataracte, ont divers villages,

villages, dont un eſt connu ſous le nom de Succoot, c'eſt-à-dire, la place des tentes. C'eſt-là qu'après avoir conquis Syoné ſous le califat d'Omar, Kalid Ibn El Waalid, campa avec ſon armée, tandis qu'il étoit en marche pour aller attaquer Dongola. Un autre de ces villages, ſitué dans une plaine qui borde le fleuve, s'appelle Aſel Dimmo, ou le champ du ſang, parce que le même Kalid y défit une armée de Nubiens, qui venoit au ſecours de Dongola, dont le vainqueur fit le ſiege & qu'il prit immédiatement. Ces deux villages ſont au deſſous de la cataracte & ſur les terres d'Egypte. Les habitans n'ont d'autre occupation que de ramaſſer du ſené, qui eſt très-abondant dans ces contrées, & qu'ils chargent dans des bateaux pour aller le vendre au Caire.

Au-dessus de la cataracte, ſur les terres des Nubiens, eſt un autre grand village, nommé Takaki, & appartenant également aux Kennouſs. Quelques-uns de ces pauvres marchands de ſené, furent préſentés au Comte de Deſneval, qui fit un traité avec eux, pour que tous les habitans de deux villages l'aidaſſent à ſe rembarquer, lorſque ſa berge ſeroit charriée au-deſſus de la cataracte. Mais malgré ſon traité, il n'eſt pas douteux que s'il fût allé juſques-là, il n'eût perdu la vie parmi les barbares à qui il oſoit ſe fier.

Le Comte de Deſneval avoit mené avec lui & ſa femme, ſon Lieutenant, M. Norden, Danois, qui devoit lui ſervir de deſſinateur. Mais ni le Comte, ni la Comteſſe, ni le voyageur, n'entendoient un mot des langages de divers pays, où ils devoient paſſer. Heureuſement pour les voyageurs, il y a toujours des hommes honnêtes parmi les marchands

Français & Vénitiens établis au Caire. Quelques-uns d'entr'eux voyant l'obstination du Comte, essayerent de lui persuader qu'il étoit plus militaire, plus digne d'un Amiral de détacher son Lieutenant Norden, pour reconnoître Ibrim, Deir, la cataracte de Jan Adel, & renouveller le traité avec les Kennoufs de Succoot & Dafel Dimmo.

Norden s'embarqua donc sur un des vaisseaux ordinaires, qui navigent sur le Nil. Tout le monde connoît son voyage. Il y a certainement beaucoup de mérite dans sa rélation: mais elle est remplie de détails de disputes & de combats avec les matelots & les portefaix, détails dûs en grande partie à l'ignorance du langage, & qu'on auroit fort bien fait de supprimer, parce qu'ils n'instruisent point, & qu'ils ne servent qu'à décourager les voyageurs. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés & après avoir éprouvé beaucoup de désastres, que Norden arriva à Syené, & à la premiere cataracte. Il en eût encore à souffrir bien davantage pour se rendre à Ibrim, où le Katcheff le mit en prison, lui déroba tout ce qu'il avoit porté dans son bateau, & ne le laissa reprendre la route du Caire, qu'après lui avoir long-temps fait craindre qu'il l'égorgeroit, comme il l'avoit effectivement résolu d'accord avec ses Janissaires.

CET exemple dissuada le Comte de chercher vainement à pénétrer en Abyssinie par le Sennaar; & il fut, sans doute, très-heureux que son entreprise ne l'eût pas conduit jusques chez les Kennoufs de Succoot. Il changea donc de plan, & résolut d'aller en Abyssinie par le Cap de bonne Espérance, l'Océan Indien, le détroit de Bab-el-Mandel, la mer rouge

& Mafuah. Il obtint pour faire ce nouveau voyage, une commiffion du Roi d'Efpagne, & ayant ofé prendre deux vaiffeaux Anglais, qui étoient fous la protection d'un fort neutre de l'île de May, il fut rencontré peu de jours après dans cette même île, par le commodore Barnet, qui s'empara de ses vaiffeaux, & l'embarqua fur un navire Portugais, qui faifoit voile pour Lisbonne.



CHAPITRE XIV.

Description des sources du Nil. — De Geesh. — Tableau des diverses cataractes du fleuve. — Du cours du Nil depuis ses sources jusqu'à la Méditerranée.

J'ESPERE que ce que j'ai dit dans le chapitre précédent suffit pour convaincre tous les lecteurs impartiaux que ces sources célebres ont, comme par une sorte de fatalité, resté inconnues aux modernes comme aux anciens; & qu'on n'a encore produit aucun témoignage assez certain pour prouver qu'il y ait eu un seul voyageur qui les ait vues depuis les siecles les plus reculés, jusqu'à l'instant où j'ai pénétré en Abyssinie. J'ose donc, avec confiance, proposer à ceux qui liront cet ouvrage, de me considérer comme étant encore auprès de ces sources, & d'écouter patiemment le récit que je vais faire de l'origine, du cours, des noms, & généralement de tout ce qui a rapport au plus fameux de tous les fleuves. C'est en vain qu'on chercheroit ailleurs des détails, que les soins que j'ai pris pour les rassembler rendront, j'ose croire, satisfaisans.

. . . . . . Non fabula mendax
Ausa loqui de fonte tuo est : ubicumque videris,
Quæreris; & nulli contingit gloria genti,
Ut Nilo sit læta suo, tua flumina prodam,
Quà Deus undarum celator, Nile, tuarum
Te mihi nosse dedit . . . . . .

Lucan.

LES Agows du Damot rendent au Nil des honneurs di-

vins; ils adorent le fleuve, & ils ont offert, ils offrent encore des milliers d'hécatombes au Dieu qu'ils croient résider dans sa source. Ce peuple est divisé en tribus; & il est important d'observer que jamais il n'y a eu la moindre haine, la moindre animosité héréditaire entre deux de ces tribus. Si de telles haines sont nées, elles n'ont jamais passé l'époque de la convocation de toutes les tribus, convocation qui a lieu tous les ans aux sources du fleuve, & pendant laquelle ils sacrifient au Nil, qu'ils appellent le Dieu de la paix. L'une des moins nombreuses & des moins puissantes de ces tribus a toujours conservé la prééminence entr'elles, parce que c'est dans son territoire, & près du misérable village auquel elle a donné son nom, qu'on trouve les sources du Nil, si longtems cherchées.

CEPENDANT, quoique le village de Geesh ne soit pas éloigné de plus de six cens pas des sources du Nil, il ne peut pas être apperçu des gens qui sont près de ces sources. La plaine où elles sont se termine en un précipice de trois cens pieds de profondeur, au-dessous duquel est la plaine d'Assoa, & cette contrée d'Assoa se prolonge toujours à peu près au même niveau jusqu'à soixante-dix milles dans le sud, où l'on retrouve le Nil qui a déja fait un grand circuit autour des provinces de Gojam & de Damot.

LE précipice de Geesh semble avoir été façonné exprès à divers étages, sur chacun desquels il y a un grouppe de huit ou dix maisons, inégalement posées, c'est-à-dire que les unes sont plus haut, les autres plus bas, ou par côté, de maniere qu'elles occupent toutes ensemble la moitié ou les deux tiers

du rocher, & qu'il y a la même diftance du haut du rocher aux premieres maifons, que du bas aux dernieres. Ce qui a déterminé les habitans à choifir cette pofition, c'eft la crainte des Gallas, qui envahiffent fouvent cette partie de l'Abyffinie, & qui ont quelquefois exterminé des tribus entieres d'Agòws.

DANS le milieu du rocher, en allant droit au nord & vers les fontaines, on trouve une immenfe caverne, & je ne puis dire fi elle eft l'ouvrage de l'art, ou bien de la nature. Il y a divers fentiers, de forte qu'un étranger, qui y entreroit feul, auroit beaucoup de peine à en fortir; & ce labyrinhe eft affez grand pour contenir, au befoin, les habitans du village & tout leur bétail. Il y a encore deux ou trois autres cavernes moins vaftes que la premiere : mais je ne les ai point vues. Je me contentai d'entrer dans cette premiere, & je me fatiguai plufieurs jours de fuite, en m'enfonçant vers le nord le plus qu'il m'étoit poffible. Mais, quand j'avois fait plus de cent pas, l'air étoit fi humide que les chandelles qui m'éclairoient étoient prêtes à s'éteindre. D'ailleurs les habitans avoient de la répugnance à fatisfaire ma curiofité, m'affurant que je ne trouverois rien de plus remarquable que ce que je voyois déja, ce qui étoit peut-être vrai.

LE côté du rocher, qui fait face au fud, offre la perfpective la plus pittorefque, quand on le contemple de la plaine d'Affoa, qui eft au bas. On n'apperçoit, à différens étages, qu'une partie des maifons, à travers les arbres & les arbuftes dont tout le rocher eft couvert. Des plantes épineufes, de la plus dangereufe efpece, dérobent l'entrée des cavernes, &

forment une barriere impénétrable pour tous ceux qui n'en connoiſſent pas le paſſage. Les maiſons n'ont d'autre communication les unes avec les autres que des ſentiers étroits & tortueux, à travers ces mêmes plantes épineuſes, qu'on laiſſe croître dans toute leur force, & qui, en préſentant l'aſpect le plus ſauvage, ſervent de défenſe aux habitans. Des arbres grands & majeſtueux, mais épineux pour la plupart, couronnent le haut du rocher, & ſemblent être ainſi plantés ſur le bord, pour empêcher les perſonnes qui s'en approchent de ſe précipiter dans la plaine. Tous ces arbres, ainſi que les arbuſtes qui tapiſſent le rocher juſqu'en bas, ſe parent chaque année des fleurs les plus curieuſes par leur couleur & leur variété. Il n'y a en Abyſſinie ni buiſſon, ni plante épineuſe qui ne produiſe des fleurs magnifiques, foible dédommagement du mal qu'ils font.

Du haut du rocher de Geesh on trouve, en allant droit au nord, une pente aſſez douce, qui vous conduit au bord d'un marais triangulaire de quatre-vingt-ſix braſſes & deux pieds de large, de ce point-là juſqu'aux ſources, & de deux cens quatre-vingt-ſix braſſes deux pieds, à partir du bord du rocher, au-deſſus de la maiſon du Prêtre du Nil, où je demeurois. En ſuppoſant que ce fût un triangle rectangle, il a cent quatre-vingt-ſeize braſſes de long, ou du moins il les avoit le 6 Novembre 1770; car il n'y a pas de doute que, ſemblable à tous les autres marais, il ne varie dans ſes dimenſions ſuivant la ſaiſon des pluies ou les ſéchereſſes.

L'ANGLE eſt droit au nord; & à partir du bord du marais, dans la même direction, la terre s'éleve beaucoup & forme

une montagne ronde d'environ cent brasses de hauteur, sur le sommet de laquelle est bâtie l'Eglise de Saint-Michel de Geesh. Je n'ai point mesuré la distance qu'il y a de cette Eglise au milieu de la source; mais je suis sûr que cette distance est de plus de cinq cens pas. Du côté de l'est du marais, le terrein vient également en pente douce, mais sensible, depuis le grand village de Sacala, qui donne son nom à ce territoire. Le village de Sacala est à six milles des sources du Nil; & à la vue on ne diroit pas qu'il y eût plus de deux milles.

La pointe du triangle, qui forme l'hypothénuse, est dirigée comme l'aiguille d'une boussole, vis-à-vis de Sacala, & la ligne de l'hypothénuse présente le côté méridional du marais, en face du village de Geesh. La base ou la ligne qui termine l'hypothénuse du côté du couchant, & qui forme un angle droit avec le côté opposé, est bornée par le pied de la montagne de Geesh; ainsi, de cette extrémité occidentale du marais, commence à s'élever cette superbe montagne, tout-à-fait détachée des autres, & semblable à la pyramide la plus régulière & la plus élégante. Elle a 4,870 pieds de haut en mesurant sa pente. La base a beaucoup de largeur. Jusqu'à mi-côte, la montée en est très-aisée; puis elle devient tout-à-coup fort roide & presqu'à pic: mais elle est par-tout garnie de bonne terre & couverte d'un beau gazon parsemé de fleurs sauvages.

Les Agows rassembloient jadis sur le rocher qui est au milieu de la plaine, les os des animaux qu'ils offroient en sacrifice au Nil. Ensuite ils y mêloient quelques morceaux de

de bois & ils y mettoient le feu : mais cet ufage a ceffé, ou du moins il a changé de place, & on le pratique près de l'Eglife; car Fafil & Michael laiffent à ce peuple une entiere liberté dans l'exercice de fes rites idolâtres.

VERS le milieu du marais, c'eft-à-dire, à environ quarante braffes de diftance des bords, excepté du côté de la montagne de Geesh qui eft un peu moins éloignée, on voit une éminence en forme circulaire, qui a trois pieds au-deffus de la furface du marais, & qui paroît en avoir davantage au-deffous. Cette éminence a un peu moins de douze pieds de diamètre, & elle eft environnée par une tranchée qui raffemble l'eau & la force de s'écouler du côté du levant. Tout cela eft conftruit très-folidement avec des plaques de terre, revêtues de gazon, qu'on prend aux environs du marais, & qu'on entretient avec beaucoup de foin. C'eft fur cet autel que les Agows font leurs cérémonies religieufes. Dans le milieu de l'autel même, il y a un trou fait, ou au moins élargi par la main des hommes. On a grande attention d'empêcher qu'il pouffe aucune efpece d'herbe tout autour & au-dedans de ce trou : auffi l'eau y eft-elle très-pure, très-limpide & parfaitement tranquille. On ne diftingue pas à fa furface la moindre agitation. Cette ouverture a trois pieds moins un pouce de diamètre. L'eau s'élevoit, la premiere fois que je la vis (1), à deux pouces feulement au-deffous du bord; & pendant tout le tems que je fus à Geesh, je ne m'apperçus pas qu'elle hausfât, ni qu'elle baisfât, quoique nous y en puifaffions fouvent.

(1) Le 5 Novembre 1770.

En enfonçant dans cette ouverture le bois de ma lance, à six pieds quatre pouces de profondeur, je trouvai une légere résistance, comme s'il y avoit eu une couche d'herbe; & six pouces plus bas, je sentis une terre molle, dans laquelle ma lance entra aisément, sans rencontrer aucune espece de pierres, ni de graviers. Quatre jours après (1), je fis une autre expérience, je me servis d'une sonde avec un plomb couvert de savon, qui ne rapporta du fond qu'une terre noire & vaseuse, telle que celle qu'on trouve dans le reste du marais.

A dix pieds de cette premiere source, un peu à l'ouest du midi, on voit la seconde qui a onze pouces de diamètre & huit pieds trois pouces de profondeur; & à environ vingt pieds de la premiere, il y en a une troisiéme au sud-sud-ouest. Celle-ci a un peu moins de deux pieds d'ouverture & cinq pieds huit pouces de profondeur. Elle est, ainsi que la seconde, au milieu d'un petit autel, construit chacun dans le même genre que celui que je viens de décrire, mais n'ayant qu'environ trois pieds de diamètre & une base moins élevée. L'autel de la troisiéme source sembloit presque détruit par l'eau qui s'élevoit jusqu'au bord, comme à celui de la seconde, & ces deux derniers autels laissoient échapper un petit filet d'eau par le pied. Ces eaux vont se réunir dans la tranchée de la premiere source, & delà prennent leur cours vers la pointe du triangle qui fait face au levant & forment un courant qui pourroit, je crois, remplir un tuyau de deux pouces de diamètre.

---

(1) Le 9 dito.

L'EAU de ces ſources eſt très-légere, très-bonne & n'a point de goût. Je la trouvai extrêmement fraîche, quoiqu'elle demeurât expoſée à toutes les ardeurs du ſoleil; car les arbres les plus près ſont ceux qui couronnent la montagne de Geesh du côté du midi, & ceux qu'on voit au nord, près de l'Egliſe de Saint Michael, qui comme toutes les autres Egliſes d'Abyſſinie, ſe trouve au milieu d'un boſquet.

LE lendemain (1) de mon arrivée à Geesh, le tems étant très-beau, le ciel ſans nuage, l'air preſque calme, & tout enfin paroiſſant très-favorable à mes obſervations aſtronomiques, je cédai à l'impatience que j'avois de déterminer la ſituation préciſe du point du globe, où ſe trouvent ces ſources, ſi long-tems cherchées. Je plantai ma tente au nord, ſur le bord de la montagne de Geesh, & immédiatement audeſſus de la maiſon du Prêtre du Nil. Je vérifiai mes inſtrumens avec tout le ſoin poſſible, tant au zénith qu'à l'horiſon. Je pris la plus grande hauteur du ſoleil au méridien, avec un quart de cercle de trois pieds de rayon, & après avoir fait toutes les équations & les déductions néceſſaires, je trouvai la latitude par les 10 deg. 59 min. 11 ſec. Le lendemain, à la même heure, je renouvellai mon obſervation, dont le réſultat fut 10 deg. 59 min. 8 ſec. Enſuite le medium de trente-trois obſervations d'étoiles, les plus grandes & les plus près que je pus ſaiſir, les premieres étant verticales, me donna 10 deg. 59 min. 10 ſec. Si nous voulions être inutilement ſcrupuleux, nous pourrions ajouter 15 ſec.; car je fis mes obſervations à une certaine diſtance au ſud de l'autel, &

(1) Le Lundi 6 dito.

alors nous aurions en nombres ronds, pour la latitude exacte de la principale source du Nil, 10 deg. 59 min. 25 sec. Les Jésuites avoient dit au hasard que cette latitude étoit de 12 deg. nord. Mais comme c'est précisément la latitude de Gondar, ville d'où ils partirent, cela prouve qu'ils ne connoissoient bien la position d'aucun de ces endroits.

JE fus assez heureux le 7 Novembre pour être à temps d'observer une immersion du premier satellite de Jupiter, le dernier visible à Geesh, avant que cette planete entre en conjonction avec le soleil. J'étois alors fort mal placé, parce que les cieux m'étoient cachés par un bois épais de bambous qui croissent comme de grands arbres & bordent le rocher du côté du précipice. Jupiter étoit peu élevé au-dessous de l'horison, & la superbe montagne de Geesh m'en déroba la vue, avant que j'eusse fini mon observation. Je fus donc obligé de transporter mon télescope sur le bord du précipice. Le tems étoit très-beau; je pus alors contempler la planete tout à mon aise; & d'après cette observation, je conclus avec certitude que la longitude de la premiere source étoit de 36 deg. 55 min. 30 sec. à l'est du méridien de Grenwich.

DANS la nuit du 4 Novembre, la nuit même qui suivit mon arrivée aux sources du Nil, je me sentis accablé des réflexions les plus mélancholiques. Je songeois à mon état présent, à l'incertitude de mon retour, si on me permettoit de partir; & à la crainte qu'il y avoit de me voir refuser cette permission, d'après la regle observée en Abyssinie avec les voyageurs, qui ont une fois mis le pied dans le royaume. L'idée des inquiétudes que j'occasionnois aux dignes amis qui at-

tendoient journellement des nouvelles de ma situation, nouvelles qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de leur faire passer; une foule d'autres pensées, peut-être encore plus touchantes, tout ce que je pouvois imaginer de plus triste, enfin, assaillit à-la-fois mon cœur & écarta de moi le sommeil.

Je venois d'obtenir en ce moment même, ce qui depuis plusieurs années avoit été l'objet de mon ambition & de tous mes vœux; & l'indifférence avoit succédé tout-à-coup à la possession, suivant la foible & malheureuse disposition du cœur humain, qui ne lui permet jamais de jouir completrement de rien. Le marais & les sources du Nil ne me parurent presque plus qu'une bagatelle, en comparaison de beaucoup d'autres rivieres. Je me rappellai le spectacle magnifique qu'offre mon pays natal, où le Tweed, le Clyde, l'Annan (1) jaillissent de la même montagne; & je pensai que ces trois rivieres n'étoient pas moins belles que le Nil, ni moins utiles à la fertilité du pays qu'elles arrosent, que ce fleuve ne l'est à la fertilité de l'Egypte. Je songeai sur-tout à l'avantage qu'elles ont de servir à des hommes bien supérieurs pour les vertus & les talens, aux barbares esclaves qui boivent les eaux du Nil. Je n'oubliai même pas que les troupeaux qui paissant en grand nombre sur leurs rives, peuvent y bondir sans craindre ni les hommes, ni les animaux sauvages.

J'avois vu les sources du Rhin & du Rhône, & les sources de la Saône, encore plus magnifiques. Alors je commençai à regarder le desir de connoître les sources du Nil

(1) Rivieres d'Ecosse.

comme le délire d'un cerveau malade; & je me rappellai ces vers :

» Qu'eſt Hécube pour moi ? que ſuis-je pour Hécube ?
» Et qu'ai-je, hélas ! beſoin de pleurer ſes malheurs (1) ?

LA triſteſſe & le découragement s'emparerent alors totalement de moi; & me trouvant plus abattu que ranimé, par quelques inſtans d'un ſommeil inquiet, que je venois de goûter, je ſautai hors de mon lit avec un tranſport de déſeſpoir. Je ſortis de ma tente. Tout étoit tranquille autour de moi. Le Nil à la ſource duquel j'étois, ne pouvoit ni provoquer ni interrompre mon ſommeil : mais la fraîcheur de l'air remonta mes nerfs, & diſſipa ces vapeurs accablantes, qui m'avoient tourmenté dans mon lit.

IL eſt bien vrai que des peines, des chagrins, de nombreux périls m'avoient aſſailli ſans ceſſe dans la premiere moitié de mon voyage : mais il eſt vrai auſſi qu'un guide ſecret & tout-puiſſant bien plus utile pour moi que mon courage, ma ſanté, mon eſprit, ſi tant eſt encore que l'homme puiſſe appeller ſienne une ſeule de ces choſes, m'avoit juſqu'alors conſtamment protégé. Je ſongeai que le même guide étoit maître de me reconduire dans ma patrie, & cette idée rendit à mon ame toute ſa force. Je conſidérai que le Nil avoit des ſources, comme en ont tous les autres fleuves; mais j'obſervai auſſi que ces ſources méritoient plus d'at-

(1) Les vers anglois ſont à la troiſieme perſonne. J'ai cru les mieux rendre en les faiſant parler à la premiere.

tention que les autres, puiſque depuis plus de trois mille ans, la découverte en avoit été propoſée comme digne des travaux des hommes les plus diſtingués chez toutes les nations, & que moi-même dans les momens du calme & de la réflexion, j'avois oſé tenter cette découverte au péril de ma vie, ayant dès long-temps bien fermement réſolu de ſacrifier cette vie ou de venir à bout d'une entrepriſe dont le ſuccès me mettroit au-deſſus de tous mes concurrens, & honoreroit ma patrie & mon Roi.

PENDANT mon ſéjour à Jidda, je m'étois procuré dans les vaiſſeaux Anglois, qui y étoient, du vif argent très-pur & plus péſant qu'il ne l'eſt ordinairement. Je fis chauffer un tube & je le remplis de ce vif argent : mais à mon grand étonnement je trouvai qu'il s'élevoit à la hauteur de 22 pouces Anglois. Soupçonnant alors qu'il pouvoit s'être introduit un peu d'air dans le tube, je le poſai dans l'endroit le plus chaud de ma tente, je le couvris, & j'allai me remettre dans mon lit, où je m'endormis profondement juſqu'à ſix heures du matin. A mon reveil, j'allai revoir mon tube ; je le trouvai bien en ordre, & toujours à 22 pouces Anglois. Ni ce jour-là, ni le reſte du temps que je fus à Geesh, il ne varia ſenſiblement ; & j'en conclus que les ſources du Nil étoient élevées de plus de deux milles au-deſſus du niveau de la mer, hauteur prodigieuſe, où l'on peut jouir d'un ciel toujours pur, & d'un ſoleil très-chaud, qui ne ſe voile jamais depuis l'inſtant où il ſe leve juſqu'à celui où il ſe couche.

LE 6 Novembre à 5 heures un quart du matin, la thermomètre de Farenheit étoit à 44 °. A midi, il s'éleva à

96 °., & au soleil couché, à 46 °. — Pendant la nuit, il faisoit froid; & une heure avant le coucher du soleil, nous avions trouvé qu'il en faisoit davantage.

LE Nil traversant le milieu du marais, où sont ses sources, va droit à l'est, une centaine de pas sans que les eaux croissent beaucoup : mais on s'apperçoit pourtant qu'elles croissent. Il contourne bientôt le territoire verdoyant de Sacala. Là, il va peu-à-peu vers le nord-est, ensuite droit au nord; & tandis qu'il suit cette direction l'espace de deux milles, il reçoit les tributs de plusieurs sources, qui naissent de chaque côté de ses bords. Il y en a deux sur-tout assez remarquables, l'une qui sort de la colline, sur laquelle est l'église de S. Michel de Geesh, & l'autre qui coule un peu plus bas, & de l'autre côté du Nil.

CES deux sources doublent au moins le volume des eaux du Nil; & quand ce fleuve est arrivé au-dessous de la montagne où l'on a bâti l'église de S. Michel de Sacala, il a à-peu-près autant d'eau qu'il en faudroit pour faire tourner un moulin ordinaire. Son eau est claire, & court dans un lit qui a environ trois brasses de large, & très-peu de profondeur. Cependant il faut observer que tout cela varie suivant la saison; & que le tableau que je trace peint l'état du Nil au 5 de Novembre, où les pluies ont cessé depuis plusieurs semaines. C'est là, au-dessous de S. Michel Sacala, qu'est le gué où l'on passe en allant à Geesh; & nous y passâmes le jour de notre arrivée, dans le tems même que j'étois en conversation

versation avec Woldo, au sujet de la ceinture qui l'avoit tant frappé.

Il n'y a peut-être pas dans le monde entier un lieu plus agréable que celui-là. Les collines étoient tout entieres tapissées de la plus brillante verdure, & leurs sommets couronnés d'arbres majestueux. Le Nil au bord duquel nous nous assîmes étoit, comme je l'ai déja dit, extrêmement limpide. Des arbustes touffus croissoient à l'entrée du gué. Leurs jeunes branches sembloient moins chercher à s'élever qu'à se pencher amoureusement vers les eaux, & elles étoient parées de belles fleurs jaunes, pareilles aux roses de la même couleur, mais exemptes d'épines. Cependant après avoir examiné ces fleurs avec attention, nous trouvâmes qu'elles n'étoient point de l'espèce de la rose, mais de l'espèce de l'hypericum.

De ce site charmant jusques au-dessous de l'église de S. Michel Geesh, je triomphai pour la seconde fois du Nil; car mon premier triomphe avoit été aux sources mêmes. Ce qu'on peut dire encore du monde en général ne doit plus m'être appliqué:

. . . . . . Nec contigit ulli
Hoc vidisse caput . . . . . .

Et ensuite:

Nec licuit populis parvum te, Nile, videre.

Après avoir examiné au moins cinquante fois le gué du

Nil, je n'y trouvai jamais plus d'eau qu'il n'en faudroit pour faire tourner un moulin. Au-dessous de ce gué, le Nil tourne à l'ouest, & après avoir couru environ quatre milles dans cette direction, presque toujours sur un fond de cailloux & de roches détachées, l'angle d'inclinaison s'accroît, l'eau paroît plus agitée, & tombant bientôt en cascade de six pieds de haut, le fleuve quitte ses montagnes natales, & traverse la plaine de Goutto, où est la premiere cataracte; car, comme je l'ai déja remarqué, je ne regarde point comme des cataractes, de petites chûtes, qu'on ne peut pas distinguer dans le tems où les eaux sont grossies par les pluies.

Rendu dans la plaine de Goutto, le Nil semble avoir perdu toute sa violence. A peine s'apperçoit-on qu'il ait un cours : mais il serpente tellement qu'il differe à cet égard, de tous les autres fleuves ou rivieres que j'ai vûs. Il forme au moins vingt peninsules très-allongées dans l'espace de cinq milles, & au milieu d'une plaine argileuse, marécageuse, dépourvue de toutes especes d'arbres, & où il est fort incommode & fort désagréable de voyager.

En sortant de cette plaine le Nil va droit au nord, & reçoit dans son sein plusieurs petites rivieres, telles que le Gometti, le Googueri, le Kebezza, qui descendent des montagnes d'Aformasha, & qui se réunissent pour se jetter dans le Nil, à vingt milles au-dessous de ses sources. Là, le Nil recommence à courir avec rapidité, & reçoit diverses autres jolies rivieres, qui prennent naissance dans les hauteurs du Litchambara, de ce Litchambara qui forme une chaîne de montagnes demi circulaires par derriere celles d'Aformasha. Les ri-

vieres qui sortent delà, & vont se jetter dans le Nil, sont le Caccino, le Carnachiuti, le Googueri (1), l'Iworra, la Jeddeli & le Minch. Toutes se réunissent d'abord dans le Davola, & vont ensemble tomber dans le Nil, à un mille à l'occident de l'église d'Abbo.

Le Nil est alors devenu très-considérable, & delà, à trois milles plus loin, ses bords sont escarpés & couverts de grands arbres. Il court vers le nord-est, fait un grand détour, & reçoit la petite riviere de Diwa, qui vient de l'est. Il décrit alors un demi cercle, reçoit la Dee-Ohha, & tournant tout-à-coup vers l'est, forme la seconde cataracte ou cataracte de Kerr.

A environ trois milles au-dessous de cette cataracte, le vaste & limpide Jemma paye son tribut au Nil. Quoique le cours du Nil soit alors principalement au nord, il va dans le Maitsha à l'est, dans les districts d'Aroossi & de Sankraber à l'ouest, il tourne vers le Lac Tzana, & après avoir reçu les petites rivieres de Boha & d'Amlac Ohha, qui viennent de l'ouest, & les grandes rivieres d'Assar, d'Aroossi & de Kelti, de l'ouest, il traverse ce Lac dans son extrêmité méridionale, qui a sept lieues de large. Le Nil conserve alors la couleur de ses eaux très-distinctes de celles du Lac, & courant vers l'ouest, il va sortir dans le territoire de Dara, où il y a un gué très profond & très-dangereux à peu de distance du Lac.

(1) On a vu un peu plus haut qu'une autre riviere du même nom prenoit sa source dans les montagnes d'Afoimasha.

Le fleuve a en cet endroit, non-feulement de la profondeur, mais beaucoup de rapidité. Ses bords font très-élevés & couverts d'une verdure charmante & variée, qu'il eft impoffible de décrire. Immédiatement, au-deffous de Dara, le Nil vient fervir de limite à cette langue de terre-baffe qu'on appelle le Foggora. Là, il fe trouve entre le Lac & les montagnes du Begemder jufqu'à ce qu'il arrive à Alata, où eft fa troifième cataracte. Alata eft un petit village habité par des Mahométans, & bâti fur la rive orientale du fleuve. Il faudroit une imagination plus poétique & une plume plus élégante que la mienne, pour décrire le fpectacle qu'offre la cataracte d'Alata & tout ce qui l'environne : mais il m'eft impoffible de rendre des beautés fublimes, qui ne fortiront pourtant jamais de ma mémoire.

Le cours du Nil eft alors au fud eft ; & il continue à fuivre la même direction en arrofant la partie occidentale du Begemder & de l'Amhara, fur la droite. Puis il enclave la province de Gojam, & dans le circuit qu'il fait alors, il va droit au même point où il prend fa fource. Le Gojam eft tout entier à fa droite.

Le Nil reçoit là un grand nombre de rivieres. Le Muga, le Gammala, l'Abéa, l'Afwari, le Mashillo, qui defcendant des montagnes, viennent lui porter le tribut de leurs eaux ; & le Bashilo, le Boha & le Geeshem fe joignent auffi à lui en fortant du Begemder & de l'Amhara. Le fleuve paffe alors au-deffous de Walaka. Son cours eft droit au fud. Il paffe le haut & le bas Shoa. C'eft de ces provinces & du côté oriental du Nil que viennent les grandes rivieres de Samba, de

Jemma, de Roma, ainſi que quelques autres. Le Temſi, le Gult & le Tzul ſortent des hautes contrées des Agows & des montagnes d'Amid Amid qui ſont au nord. En s'éloignant du Shoa, le Nil tourne vers le ſud-oueſt & vers l'oueſt-nord-oueſt. Il renferme alors preſque tout le midi du Gojam. Sur les bords même du fleuve, en tirant vers le nord, eſt le royaume de Bizamo, borné par la riviere Yabous qui prend ſa ſource au midi & ſe jette dans le Nil.

AU-DESSUS du royaume de Bizamo, le Nil va droit au nord; & par les contours qu'il a faits, il ſe trouve revenu à ſoixante-deux milles ſeulement de ſa ſource. Il eſt là très-profond & très-rapide, & on ne peut le guéer que dans certaines ſaiſons de l'année. Les Gallas ſont les ſeuls, qui pour faire des invaſions en Abyſſinie, le traverſent en tout tems, ſans difficulté, ſoit à la nage, ſoit ſur des peaux de bouc remplies de vent. Ils ſont auſſi de petits radeaux ſupportés par deux peaux de bouc, ou bien ils entourent leur bras à la queue de leurs chevaux qui les entraînent en nageant. Cette maniere eſt celle qu'emploient toutes les femmes Abyſſiniennes qui ſuivent les armées; & je l'ai vue conſtamment employée dans les guerres dont j'ai été témoin, toutes les fois qu'il y avoit quelque grande riviere à traverſer.

LES crocodiles ſont en très-grand nombre dans la partie du Nil dont je viens de parler. Mais les habitans des bords du fleuve ont, ou du moins prétendent avoir un charme qui les défend contre les plus voraces de ces animaux.

LE pays des Gongas eſt borné au nord par une vaſte chaîne

de montagnes excessivement élevées, dont la partie méridionale est habitée par quelques tribus des Gongas mêmes & par d'autres nations : mais dans le nord-est de ces montagnes, c'est-à-dire, plus près de l'Abyssinie, il y a une nation de vrais negres, qu'on appelle les Gubas. Le Nil semble s'être ouvert forcément un passage à travers l'immense barriere que lui opposoient ces montagnes, & il forme une cataracte de deux cens quatre-vingt pieds de haut. Immédiatement après cette cataracte, on en voit deux autres, toutes deux considérables, si on ne les compare pas avec la premiere.

La chaîne de montagnes dont je viens de parler, se prolonge fort avant dans le continent d'Afrique, dans une direction occidentale, & est appellée Dyre & Tegla. Son extrémité orientale, qui est à l'est du Nil, se joint à la province montueuse de Kuara, & prend là le nom de montagne de Fazuclo. Toutes ces montagnes, autant que j'ai pu le savoir, sont très-peuplées d'un bout à l'autre, & on y trouve diverses nations puissantes, & pour la plupart, vouées a l'idolâtrie. Il en faut convenir, c'est encore la partie de l'Afrique la moins connue. Cependant, on en tire beaucoup d'or & une grande quantité d'esclaves. L'or est entraîné par les torrens dans le temps des pluies du tropique; & à la cessation des pluies, on le trouve en petites paillettes dans les racines des arbres & des arbustes, dans les buissons, dans les herbes, dans les trous des rochers, par-tout enfin où il peut s'arrêter. C'est là l'or très-fin du Sennaar, que l'on appelle du Tibbar.

Le Nil arrive enfin près du Sennaar, dans une direction

presque nord & sud ; puis il tourne tout à-coup vers l'est, & remplissant son lit, il offre un coup-d'œil magnifique dans la belle saison, & est même d'autant plus agréable à voir, qu'il est le seul ornement de ces vastes plaines, qui quoique cultivées, semblent toujours stériles.

Après avoir baigné les murs de la ville de Sennaar, le fleuve passe à côté de plusieurs autres grandes villes, habitées par des Arabes, qui tous sont blancs. Ensuite il vient à Gerry, & court vers le nord-est pour se réunir au Tacazzé: mais avant de rencontrer ce dernier fleuve, il passe près de la grande & ancienne ville de Chendi, qui est probablement la même où régna la fameuse Reine Candace (1).

Si nous ne dédaignons point l'autorité de l'Histoire ancienne, l'isle de Méroé, si fameuse dans les premiers âges du monde, doit être trouvée entre les sources du Nil & le point où ce fleuve se réunit au Tacazzé. Nous sommes bien certains du Nil, & il semble très-clair que l'Atbara est l'Astàboras des anciens. Pline (2) nous apprend que c'est le fleuve qui borne le côté gauche de Méroé, comme le Nil la borne à droite. Nous devons songer que cet Auteur étoit à Alexandrie, & qu'il regardoit vers le midi, quand il se servoit de ces mots équivoques de droite & de gauche. D'ailleurs, après s'être joint avec le Tacazzé, le Nil ne se mêle plus

(1) Les annales éthiopiennes la nomment Hendagué ; & j'imagine que son nom s'écrivoit originairement avec un X, ou un Ch.

(2) Hist. Nat. lib. 5, cap. 9.

à aucune autre eau jusques à l'instant où il se jette dans la mer d'Alexandrie.

On a fait beaucoup de recherches pour savoir où étoit l'isle de Méroé, qui fut jadis le lieu le plus fameux du globe & le berceau des Lettres & de la Philosophie. Mais cette isle, d'où se répandit la lumiere qui commença à éclairer le reste de la terre, est maintenant retombée dans les ténébres, & on cherche dès long-tems, dans un désert, la place où elle a existé. Telle est, hélas! l'instabilité des choses auxquelles les hommes attachent un si grand prix!

Cependant, toutes les recherches qu'on a faites concernant Méroé, n'ont servi qu'à répandre plus d'incertitude sur le lieu où elle étoit, parce que ceux qui s'en sont occupés ont mieux aimé écouter leurs préjugés, & s'abandonner à leurs vains systêmes, que de suivre pas à pas la lumiere, qu'ils avoient devant les yeux.

Les Jésuites, & un Auteur (1), qui s'est rendu le champion de toutes leurs erreurs, ont prétendu que la péninsule du Gojam étoit la Meroé des anciens; & le Compilateur que je viens de citer, ayant en vain tâché de répondre aux objections par lesquelles on a prouvé l'absurdité de ce systême, déclare avec beaucoup de mauvaise humeur que les anciens ont parlé si différemment de l'isle de Meroé, que le Gojam ressemble, autant que tout autre endroit, aux descriptions qu'ils ont faites de cette isle.

(1) Le Grand.

J'AIME

J'AIME à rendre justice à M. Le Grand; j'estime assez son opinion, quand il raisonne d'après ses propres idées. Je sais aussi tout ce qu'on doit d'égards & de déferences à la Société lettrée des Jésuites, dont les travaux ont été plus utiles aux Sciences, & sur-tout à la Géographie, que ceux d'aucun autre ordre monastique. Cependant, malgré leur attestation, je ne puis croire que le Gojam soit Meroé; je ne puis croire même que les anciens en aient parlé d'une maniere confuse, & qu'il soit difficile de trouver la vraie situation de cette isle. Au contraire, je vois que les anciens l'ont indiquée par la latitude, par la distance d'autres endroits bien connus, par les productions de son sol, par la couleur de ses habitans, & par une foule d'autres choses qui y ont rapport & qui la caractérisent d'une maniere exacte & précise.

JE commencerai par expliquer les raisons que j'ai de croire que le Gojam n'est point Meroé. D'abord Diodore de Sicile (1) nous dit que l'isle de Meroé tiroit son nom d'une sœur de Cambyses, Roi des Perses, laquelle mourut dans cette isle durant l'expédition de Cambyses contre l'Ethiopie. L'armée de Cambyses périt dans le desert qui étoit au sud de Meroé: conséquemment ce Prince ne s'avança jamais jusqu'en Gojam; il ne s'en approcha pas même de deux cens milles. Sa sœur ne put donc pas y mourir, & son armée n'auroit pas été détruite par la famine, s'il étoit allé en Gojam, ou dans les environs; car il eût été alors dans un des pays les plus fertiles du monde.

(1) Diod. Sic., Bibliothec. lib. 1, p. 20.

Une autre raison qui prouve que le Gojam n'est point Meroé, c'est que cette isle étoit entre l'Astaboras & le Nil, & que le Gojam est entouré du Nil seul. Il n'y a point là d'autre fleuve qui ait jamais pu passer pour l'Astaboras, qui en est fort éloigné, & sur lequel on ne peut se méprendre; car il conserve son ancien nom, il s'appelle encore l'Atbara. De plus, les anciens connoissoient encore l'isle de Meroé : or, si le Gojam avoit été Meroé, ils auroient su où étoient les sources du Nil; & certainement ils ne le savoient pas.

Pline dit que Meroé, la plus considérable de toutes les îles du Nil, est appellée Astaboras d'après le nom du fleuve, qui coule à sa gauche. —— *Circa clarissima earum Meroen; Astaboras lævo alveo dictus* (1). Ce qui ne peut convenir à aucun autre endroit qu'au confluent de deux fleuves, le Nil & l'Atbara. Le même Auteur dit plus loin que le soleil passe verticalement deux fois par an sur Meroé; la premiere fois en allant vers le nord, quand il est par les 18°. & qu'il entre dans le signe du taureau, & la seconde fois lorsqu'il revient vers le sud, & qu'il est au 14°. dans le signe du lion.

Lucain dit la même chose.

. . . . . Latè tibi gurgite rupto
Ambitur nigris Meroë fœcunda colonis,
Læta comis hebeni; quæ quamvis arbore multa
Frondeat, æstatem nullâ sibi mitigat umbrâ :
Linea tam rectum mundi ferit illa leonem.

L'on voit bien que cette description n'a jamais pu con-

(1) Hist. Nat. lib. 5, cap. 9.

venir au pas de Gojam, qui eſt par les 10°. de latitude.

MAIS on trouve auſſi dans les vers du chantre de la Pharſale deux choſes, qui ne peuvent s'appliquer qu'à la péninſule d'Atbara, c'eſt-à-dire, à Meroé, que ce Poëte a en vue: la premiere, c'eſt qu'il dit que les habitans de Meroé étoient noirs; & tels étoient en effet les Gymnoſophiſtes, les premiers Philoſophes, qui peuplerent cette île; tels ils ont été juſques à l'invaſion des Sarraſins. Mais perſonne, je crois, ne prétendra que les habitans du Gojam ſoient des negres. Ils ont les cheveux longs & le teint pour le moins auſſi clair que les autres Abyſſiniens. On n'a non plus jamais ſuppoſé qu'il y eut parmi eux des Philoſophes avant l'arrivée des Jéſuites.

LA ſeconde choſe dont parle le Poëte, c'eſt que l'Ebenier croiſſoit dans l'île de Meroé. Cette eſpece d'arbres couvre effectivement la peninſule d'Atbara, & autant que je puis le ſavoir on n'en trouve point ailleurs, excepté, dans le nord de la province de Kuara, où il y en a en très-petite quantité. Cette partie baſſe du Kuara eſt adjacente à l'Atbara, & la chaleur n'y eſt pas moins exceſſive. Mais dans le Gojam, pays inondé pendant ſix mois de l'année par les pluies du tropique, l'ébenier ne pourroit jamais croître. Cet arbre trouveroit le climat trop froid; car, quoique le Gojam ſoit auſſi avant dans le ſud que l'Atbara, il eſt de deux milles Anglois plus élevé.

VOILA les raiſons que j'ai de croire que le pays de Gojam n'eſt point l'ancienne île de Meroé. Quand je parlerai

de mon retour à travers le désert, je confirmerai ces raisons en démontrant que c'est l'Atbara qui est cette île, & qu'on ne doit la chercher que par les 16°. 29'. de latitude, & vers les limites des pluies du Tropique.

QUAND le Nil s'est réuni à l'Astaboras (1), il suit son cours droit au nord, pendant l'espace de plus de deux dégrés du méridien. Ensuite, il tourne tout-à-coup à l'ouest, quart de sud, & il parcourt un plus long espace encore dans cette direction, en tournant un peu avant d'arriver à Korti, la premiere ville du Barabra, ou du royaume de Dongola. Alors, le Nil renferme par trois côtés le grand désert de Bahiouda; & le chemin qu'on suivoit pour se rendre de Dereira à Korti, avant qu'il fut intercepté par les Arabes, borne ce désert & fait le quatrieme côté du quarré. C'est par ce chemin que Poncet, & après lui, l'infortuné M. du Roule, se rendirent au Sennaar, quand ils entreprirent le voyage d'Abyssinie.

A Korti, le Nil tourne presqu'au sud-ouest. Il passe à Dongola, pays des Pasteurs. Dongola est appellé aussi Beja, & est la capitale du Barabra. De là il vient à Moscho, ville considérable, & heureusement située pour le voyageur fatigué, dont la caravane vient de traverser, sans être pillée, le grand desert de Selima, qui a près de cinq cens milles de large. Il jouit alors, ce voyageur, & du repos qu'on trouve à Moscho, & du plaisir d'avoir de l'eau fraîche en abondance; de l'eau qui est devenue pour lui d'un prix dont il n'avoit pu auparavant se former d'idée!

(1) C'est-à-dire au Tacazzé, ou à l'ancien fleuve Siris.

En s'éloignant de Mofcho, le Nil tourne graduellement vers le nord-eft. Il rencontre par la latitude de 22°. 15'. une chaîne de montagnes, du haut defquelles il fe précipite, en formant la cataracte de Jan-Adel, qui eft la feptieme cataracte. Courant toujours droit au nord eft, il paffe à Ibris & à Deir, fur les frontieres d'Egypte, où font deux petites garnifons de Janiffaires. En tombant dans le pays des Kennoufs, le Nil forme fa huitieme cataracte. L'on connoît fon cours en Egypte. Je l'ai déja décrit dans le premier volume de ces Mémoires, où j'ai détaillé la maniere dont j'ai remonté le fleuve jufqu'à Syené.



CHAPITRE XV.

Des divers noms qu'on a donnés au Nil. —Ancienne opinion concernant les causes des débordemens de ce fleuve. —Cause véritable de ces debordemens. —Position remarquable de la peninsule d'Afrique.

Il n'est point étonnant que le Nil, ayant un cours si long de sa source à la mer, ait reçu un nom différent en traversant différens pays, dans chacun desquels on parle un langage particulier : mais il y a pourtant en cela une chose bien remarquable, c'est que quoique ces noms diffèrent par la maniere dont ils sont écrits & prononcés, ils ont une même signification analogue aux rapports du fleuve avec la constellation du chien.

Les Agows, peuple idolâtre & barbare, appellent le Nil Gzeïr, Geesa (1) Seïr, Le premier de ces noms signifie Dieu. Les Agows donnent encore au fleuve le non d'Abba ou d'Ab, qui veut dire pere ; & ils se servent, pour invoquer l'Esprit, qu'ils croient résider en lui, & qu'ils adorent sincerement, d'une infinité d'autres noms qu'il m'est impossible de rendre.

Dans le Gojam le Nil change de nom & s'appelle l'Abay.

(1) Ce nom vient d'une secte de Shangallas, chez lesquels le Nil passe, après avoir pris son cours vers la Nubie.

Les voyageurs qui ne connoiſſent pas bien le langage du pays, ont cru, d'après le nom d'Ab, ou de pere, dont ſe ſervent les Agows, que le vrai nom du Nil étoit Abawi, qui n'eſt qu'un cas du premier mot, & que, dans leur ignorance, ils ſe ſont imaginés ſignifier auſſi le pere.

LUDOLF, le ſeul ſavant de ſon ſiecle qui connut bien le geez & l'amharic, fut le premier qui s'apperçut de cette erreur. Il vit que dans aucune de ces langues Abawi n'étoit un nominatif, & conſéquemment ne pouvoit ſervir à nommer quelque choſe. Il reconnut en outre qu'Abawi étoit un pluriel, & qu'ainſi il ne pouvoit convenir à un fleuve. Cependant Ludolf s'arrêta au moment où il pouvoit faire une découverte intéreſſante; car il ſavoit bien qu'il n'y avoit point de lettres ou de caracteres amharics, & que, pour écrire cette langue, il falloit néceſſairement les caracteres de l'ancien geez, écouter attentivement le mot, &, d'après la prononciation amharique, la rendre en caracteres geez auſſi bien qu'il étoit poſſible. Le nom du Nil en amharic eſt Abay, qu'on prononce en appuyant beaucoup ſur l'y; c'eſt-à-dire comme s'il y avoit deux i; & le ſens de ce mot, ainſi écrit, eſt en geez comme en amharic : « le fleuve qui ſe gonfle ſoudain, ou qui déborde périodiquement avec les pluies ». Or on ne pouvoit pas trouver un mot qui caractériſât mieux le Nil.

LES Gongas, tribus indigenes de la partie méridionale des montagnes de Dyre & Tegla, ont donné au Nil le nom de *Dagli*, & au nord de ces montagnes, où ſont les grandes cataractes, les Gubas, les Nubas & les Shangallas l'appellent

Kowafs. Ces deux noms fignifient également un chien qui veille, l'aboyant Anubis, où la Canicule. Dans la plaine, entre le Fazuclo & le Sennaar, le fleuve s'appelle *Nil*, c'eft-à-dire, bleu, & les Arabes traduifent ce mot par celui d'*Azergue*, que le Nil porte jufques auprès d'Halfaïa, où il fe joint au fleuve blanc.

Le fecond nom fous lequel les anciens connoiffoient le Nil, étoit celui de *Siris.* Pline nous dit qu'il portoit ce nom avant d'arriver dans le Beja, & après y être entré. *Nec antè Nilus, quàm fe totum aquis concordibus rurfus junxit. Sic quoque etiamnum Siris, ut antè nominatus per aliquot millia, & in totum Homero Egyptus, aliisque Triton* (1). Les Grecs croyoient que ce nom lui avoit été donné à caufe de la couleur noire de fes eaux pendant fes débordemens; & cette erreur en a produit beaucoup d'autres. Nous voyons que d'après cette idée, le compilateur du vieux Teftament (2) a rendu Siris le fleuve noir par le mot hébreu *Shikor.* Mais jamais perfonne n'a vu que le Nil fût noir pendant fes débordemens; & il feroit fur-tout bien fingulier de le nommer ainfi en Egypte, où dans le tems des inondations, fes eaux confervent toujours la plus grande blancheur. Si Efdras ou qui que ce foit qui en mettant la Bible en ordre a fuivi l'interprétation grecque du nom de Siris, s'étoit informé dans le Beja de l'origine de ce nom, on lui auroit dit qu'il fignifioit le fleuve de la Canicule, parce que c'étoit lorfque la

(1) Hift. Nat. lib. 5, cap. 9.

(2) Je crois que c'eft Efdras, qui raffembla les livres de la Bible, après la captivité de Babylone.

conftellation

constellation du chien s'avance verticalement, que le Nil ou le Siris déborde. C'est sans doute en partie à cause des honneurs divins qu'on rendoit au Nil, que le Prophete Jérémie demande (1) : — « Et qu'as-tu besoin d'aller en Egypte pour » boire les eaux du Seir, ces eaux profanées par des rites » idolâtres ? »

QUANT au premier des noms dont parle Pline, il n'est qu'une traduction du mot *Bahar*, appliqué au Nil. Les habitans du Barabra l'appellent encore aujourd'hui *Bahar el Nil*, c'est-à-dire, la Mer du Nil, par opposition à la mer Rouge, qu'ils ne connoissent que sous la dénomination de Bahar el Melech, la mer salée. La réunion de trois grands fleuves, dont le premier, le Nil, passe à l'occident de Méroé ; le second, le Tacazzé, à l'orient, & joint le Nil à Maggiran par les 17°. de latitude ; & le troisième, le Mareb, qui se jette dans le Nil, un peu au-dessus, l'a fait appeller le Nil *Triton*.

LE nom d'*Ægyptus* qu'Homere donne à ce fleuve, a occasionné plus de difficultés. Pour moi, je crois que ce nom étoit connu en Ethiopie, long-tems avant le chantre d'Achille. La plupart, ou plutôt tous les Traducteurs, ont imaginé que le Nil portoit ce nom, ainsi que celui de Siris, à cause de la couleur de ses eaux, qu'ils croyoient faussement être noires : mais je suis bien loin d'être de leur avis. L'Egypte, en éthiopien, est appellée *Y Gypt*, *Agar*, & un égyptien s'appelle *Gypt* & se prononce précisément comme je l'écris ici. Or, Y Gypt signifie le pays des fossés ou des canaux, tirés à

(1) Jérem. chap. 2, verf. 18.

angle droit de chaque côté du fleuve. Il n'eſt aſſurément pas ſurprenant qu'un mot ordinaire, écrit Y Gypt, ait été prononcé Egypte, & qu'on y ait ajouté une terminaiſon en us ou en os pour en faire Egyptus.

Le Nil eſt auſſi appellé *Kronides*, Jupiter. Les Poëtes l'ont en outre caractériſé par différentes épithetes, mais qu'on ne peut pas regarder comme de vrais noms.

Parlerai-je auſſi du nom de *Geon*, que quelques Peres de l'Egliſe ſe ſont plu à donner au Nil, prétendant que c'étoit un des fleuves qui ſortoient du Paradis terreſtre & entouroient la terre de Cush. En conſéquence, ils l'ont porté à deux mille milles d'où il eſt, en le faiſant paſſer par une longue ſuite de miracles & par-deſſous la terre & par-deſſous la mer. Mais pourquoi? Pour le faire entourer la terre de Cush. Mais l'entoure-t-il en effet? Entoure-t-il même aucune autre terre? Non; & ces choſes étranges, rapportées par S. Auguſtin, ont été avidement ſaiſies par des incrédules qui ont cherché à prouver, d'après ces exemples, que les Peres de l'Egliſe étoient également en défaut, quand ils vouloient expliquer & défendre les vérités du Chriſtianiſme. Pour moi, quoique je ſois certainement l'ami de toute diſcuſſion impartiale & modérée, j'avoue que ces argumens des Sceptiques n'ont aucun pouvoir ſur moi. Quand Saint Auguſtin expliquoit les vérités de la Religion, il étoit guidé par un eſprit qui ne pouvoit mentir, & plein de zèle pour mériter la qualité de Prêtre & pour exécuter les ordres de ſon maître, il ne négligeoit rien pour étendre la connoiſſance du Chriſtianiſme : mais lorſqu'enſuite s'abandonnant à la vanité & à la fragilité humaine,

il a voulu parler de choſes qui ne le concernoient point & qui ne lui étoient point recommandées, il n'a ſu raiſonner qu'en homme qui a trop de confiance en lui-même & que ſon orgueil égare.

Il eſt tems d'examiner la cauſe des débordemens du Nil. Je vais l'expliquer, & je crois que quand je l'aurai fait connoître, toute autre recherche à cet égard ſera parfaitement inutile.

Il y a une choſe à remarquer qui releve encore l'excellence des ouvrages de la Providence, c'eſt que bien que Dieu ait dès le commencement des ſiécles donné une preuve de ſa toute-puiſſance en créant le monde avec une ſeule parole (1), il a voulu que dans les loix établies pour maintenir l'ordre & la régularité des choſes créées, le moindre pouvoir poſſible, les moyens les plus faciles à concevoir, fuſſent invariablement les ſeuls néceſſaires. Cependant, il ſembloit que le Créateur s'étoit écarté des regles preſcrites par ſa ſublime ſageſſe, en produiſant un pays comme l'Egypte, ſans ſources, ſans roſée & expoſée à toutes les ardeurs d'un ſoleil preſque vertical : mais il a daigné employer pour cette terre un moyen extraordinaire ; & les débordemens annuels du Nil en ont fait le lieu le plus fertile du globe.

Toutefois ce violent effort de la nature a paru incomparablement trop grand pour l'effet qu'il eſt deſtiné à produire ; & en conſéquence, la plus haute philoſophie s'eſt attachée

(1) Fiat.

à en approfondir les caufes. Diodore de Sicile (1) nous apprend que ces caufes furent l'objet des études des plus favans hommes des premiers âges. Il cite même leurs noms; il rapporte leurs différentes opinions & il explique en même tems les raifons pour lefquelles ces opinions n'ont pas univerfellement été reçues. Le premier de ces Savans dont parle Diodore, eft Thalès de Milet, l'un des fept Sages de la Grèce. Thalès penfoit que les débordemens du Nil étoient produits par les vents d'été, qui foufflant pendant tout le tems de la plus grande chaleur dans une direction contraire au cours du Nil, forçoient les eaux de s'accumuler, en les empêchant d'entrer dans la Méditerranée, & conféquemment, les mettoient dans le cas d'inonder l'Egypte.

Mais on répondoit à Thalès que fi cela étoit, toutes les rivieres dont le cours étoit du fud au nord, éprouveroient les mêmes effets; & on favoit bien que ces effets n'avoient point lieu. J'ajouterai à ce raifonnement des anciens, que fi les vents d'été produifoient les débordemens du Nil, ces débordemens feroient très-irréguliers; car les vents paffent fouvent au fud-oueft pendant deux ou trois jours de fuite, & alors le débordement feroit interrompu. En outre, une grande partie de l'Egypte, & même la partie la plus fertile, le Delta, eft foumis à des vents variables qui parcourent fans ceffe tous les points du compas.

Dussé-je abufer de la patience de mes Lecteurs, j'ajouterai encore une obfervation. Si les vents d'été occafionnoient

(1) Diod. Sicil. lib. 1.

les débordemens du Nil en faisant refouler ses eaux, cela ne dureroit que pendant le tems que ces vents soufflent. Mais j'ai remarqué, lorsque j'ai remonté le Nil, que toutes les fois que les vents d'été souffloient le jour, un calme profond leur succédoit durant toute la nuit, ou bien le vent de sud ou le vent d'est régnoit à son tour; de sorte qu'il eût été impossible que le fleuve eût débordé, si ses débordemens n'avoient pas eu une cause plus puissante que les vents d'été.

. . : . Zephiros quoque vana vetustas
His adscripsit aquis . . . . . .

Lucan.

CERTES, oui, cette opinion est bien vaine! Un Philosophe, qui de nos jours voudroit établir un systême aussi contraire à l'expérience, ne manqueroit pas de passer pour fou; & cependant, Thalès fut singuliérement estimé, & pour ses connoissances & pour sa sagesse.

LA seconde opinion, citée par Diodore, est celle d'Anaxagoras, qui attribue les débordemens du Nil à la fonte des neiges sur les montagnes d'Ethiopie. Diodore réfute cette opinion d'une maniere convainquante, en disant avec vérité, qu'en Ethiopie, il n'y a point de neiges. Mais en supposant même que les montagnes d'Ethiopie, au nord de la ligne, c'est-à-dire, toutes les terres d'Abyssinie, fussent couvertes de neiges, les débordemens auroient lieu dans d'autres mois qu'en ceux où on les voit; ils commenceroient en Janvier, parce que le soleil passe alors presque verticalement sur l'Abyssinie; & leur plus grande force seroit en Avril, où

cet astre en est encore plus près. Mais au contraire, le Nil ne commence à croître qu'au mois de Juin, quand le soleil s'éloigne du zénith de l'Abyssinie, qu'il a passé même la Nubie, & qu'il est verticalement sur Syené, c'est-à-dire, aussi loin qu'il puisse aller dans le nord.

MON intention n'est point d'affirmer qu'il n'est jamais tombé de neige en Abyssinie ; car je sais que les climats ont singuliérement changé. Du tems de César, tous les fleuves de la Gaule étoient gelés chaque année pendant des mois entiers ; de sorte que des nations armées passoient sur la glace avec leurs femmes, leurs enfans, leur bétail, sans la moindre crainte ; & à présent, il est rare qu'on puisse en faire autant, une fois tous les siécles. On trouvoit autrefois en Prusse des ours blancs (1) ; & aujourd'hui, ces animaux sont dans les régions les plus froides du nord. Mais une chose qui a encore plus de rapport à mon sujet, c'est que dans l'inscription trouvée en Abyssinie par Cosme Indoplaustes, on voit que Ptolémée Evergetes, parlant (2) de ses conquêtes en Ethiopie, dit qu'il a passé le fleuve Siris & qu'il est entré dans le royaume de Samen, pays insupportable, à cause du froid & de la neige épaisse qu'on y trouve.

CEPENDANT, cette assertion de Ptolémée me semble presque incroyable. Ce Prince partit d'Egypte. Tandis que son armée alloit par terre, sa flotte côtoyoit la mer Rouge & lui portoit des provisions. Nous savons de plus que cette

(1) Pausanias Arcad. chap. 17.
(2) On le fait parler dans cette inscription à la premiere personne.

flotte mit à la voile dans le commencement de Juin, où le Nil étoit débordé, & conféquemment, d'une grande utilité à fon armée pour la premiere partie de fon expédition, c'eft-à-dire, pendant qu'elle étoit en Egypte & en Nubie. Suppofons maintenant que Ptolémée ait traverfé le défert avec toute la rapidité poffible, il doit être arrivé à Axum durant l'été; & comme il étoit néceffaire que fa flotte s'en retournât avec la mouffon d'Octobre, le foleil étoit au zénith de l'Abyffinie, & il devoit y pleuvoir continuellement, pendant que le Roi d'Egypte y demeura : ainfi, il n'eft pas probable qu'il ait vu dans le Samen la neige épaiffe dont il parle. De plus, le Tacazzé qu'il dit avoir paffé, ne pouvoit pas être guéable dans cette faifon, & jamais aucune armée abyffinienne ne tente de le paffer, quand il eft débordé, quoique ces mêmes armées paffent en tout tems le Nil, fans aucune difficulté.

Je me rappelle que quand je gravis le Lamalmon, la plus haute montagne de cette chaîne qui s'étend dans toute la longueur du Samen, nous étions dans le fort de l'hiver. Le thermomètre montoit à 32°. ; le vent étoit au nord-oueft, le tems étoit clair & froid; mais malgré tout cela, il n'y avoit qu'une petite gelée blanche. L'herbe en étoit à peine colorée; on ne s'en appercevoit bien que parce qu'on la fentoit craquer fous les pieds; & un quart-d'heure après le lever du foleil elle fe changeoit en rofée & fe diffipoit. Je n'ai jamais vu le moindre figne de glace, même fur l'eau qui étoit à l'ombre, foit fur le Lamalmon, foit fur les autres montagnes d'Abyffinie : mais j'ai vu tomber de la grêle pendant trois heures de fuite, avant midi, fur les montagnes d'Amid Amid.

Démocrite avoit une autre opinion sur la cause des débordemens du Nil. Il pensoit que ces débordemens étoient dus aux vapeurs neigeuses que le soleil pompoit sur les montagnes glacées du nord, & qui, étant poussées par les vents du midi, & fondues par la chaleur du climat d'Ethiopie, y tomboient en déluge de pluie. Agatharcidès de Gnide soutient la même chose dans son Periplus de la mer Rouge. Diodore de Sicile a essayé de réfuter cette opinion : mais nous ne chercherons point à appuyer sa réfutation, parce que l'observation nous a prouvé, d'une maniere certaine, que Démocrite & Agatharcidès avoient deviné la vérité.

Il me reste à parler à présent de l'ouvrage d'un Philosophe moderne sur le même sujet. C'est un discours sur les causes des débordemens du Nil, composé par M. de la Chambre, & imprimé à Paris en 1665. L'Auteur, dans une longue dédicace, assure modestement le Roi Louis XIV, qu'il est persuadé que Sa Majesté voudra bien considérer comme une des choses qui font le plus d'honneur à son regne, la découverte des causes des débordemens du Nil, découverte que lui, M. de la Chambre, venoit de faire, tandis que, depuis deux mille ans, tous les Philosophes l'avoient tentée en vain. Il faut convenir qu'en effet & la cause, & la découverte, eussent été très-remarquables, si elles avoient eu le moindre degré de vraisemblance. M. de la Chambre dit que le nitre, dont la terre d'Egypte est impregnée, fermentant comme une pâte, fait également fermenter le Nil, & que c'est là ce qui accroît le volume d'au au point qu'elle inonde toutes les plaines d'Egypte.

Loin

LOIN de moi l'envie de dénigrer les efforts qu'ont faits les anciens, pour connoître les causes de ce phénomene. Je sais que faute d'avoir fait assez de progrès dans la philosophie expérimentale & dans l'art de l'observation, ils manquoient en général des moyens propres à ces sortes de recherches. Mais il n'y a point d'excuse pour un moderne qui croit & qui écrit que la terre étant impregnée d'un sel quelconque, en si petite quantité qu'on ne le distingue ni à la vue, ni à l'odorat, ni même au goût, peut quand un fleuve est presque à sec faire périodiquement gonfler ses eaux, de maniere qu'il couvre toutes les plaines d'Egypte, qu'il verse chaque jour des millions de tonneaux d'eau dans la mer, & qu'en même tems il contribue à la fertilité de la terre & à la santé des habitans. Cela me rappelle une assertion du Consul Maillet, laquelle n'est guere moins absurde. M. Maillet dit que le Nil, qui est en Egypte, l'unique source de la santé, du plaisir & de l'abondance, a, durant tout le tems de ses débordemens, un dixieme de limon mêlé à ses eaux. Voilà, en vérité, un fleuve auprès duquel l'hypocrene me semble n'être rien!

QUELLES qu'ayent pû être les conjectures des rêveurs de l'antiquité, les voyageurs & les Philosophes modernes, qui ont décrit sans préjugés & sans aucun esprit systêmatique, ce que leurs yeux avoient vu, ont trouvé que l'inondation de l'Egypte s'opéroit par un moyen tout naturel & parfaitement d'accord avec les regles ordinaires de la providence, & les soins qu'elle a établis pour maintenir l'ordre dans le reste de l'univers. Ils ont trouvé que les pluies du Tropique, produites par l'action d'un soleil excessivement

ardent, & tombant chaque année en abondance dans la même saison, sont uniformément & sans aucun miracle la cause des débordemens du Nil.

Le soleil demeurant presque stable pendant quelques jours dans le tropique du Capricorne, raréfie tellement l'air dans cette zone, que les vents, chargés de particules aqueuses, y accourent à la fois de la mer Atlantique & de l'Océan indien, c'est-à-dire de l'occident & de l'orient. En outre le vent du midi, impregné des vapeurs qui se sont condensées sur cette haute chaîne de montagnes, placées non loin du sud de la ligne, & formant une espece de dos d'âne sur la peninsule d'Afrique, court vers le nord comme les autres vents, & fournit de quoi y rétablir l'équilibre.

Quand le soleil a rassemblé une si immense quantité de vapeurs, il les met en mouvement & les entraîne dans sa marche rapide vers le nord. Il est arrivé, deux années de suite, que le 7 de Janvier cet astre sembla avoir étendu son pouvoir jusques sur l'atmosphere de Gondar, quand, pour la premiere fois, il apparut dans un ciel blanc & ombragé de légers nuages. Cet astre étoit alors à 34°. du zenith, & il y avoit plusieurs mois qu'on n'avoit pas vu le plus petit nuage, la moindre tache obscure dans le firmament. En s'avançant vers la ligne avec une vélocité toujours croissante, & décrivant une plus grande spirale, le soleil porte à Gondar les premieres ondées de pluie le premier de Mars, c'est-à-dire lorsqu'il n'est qu'à 5°. du zenith. Mais elles sont bientôt absorbées par une terre altérée ces pluies, qui tombant en grosses gouttes détachées, & seulement pendant quelques minutes,

ſemblent avoir d'abord épuiſé les efforts de l'aſtre qui les a produites. Cependant bientôt après, la ſaiſon pluvieuſe ſe fait ſentir ſérieuſement dans chaque partie de l'Abyſſinie, à meſure que le ſoleil arrive à ſon zenith, & les pluies augmentent encore & tombent conſtamment, quand il l'a paſſé & qu'il s'avance vers le nord. Avant cette époque, on voit flotter dans le Bahar-el-Abiad (1) des feuilles & des branches d'arbres, qui annoncent que les pluies ſont déja abondantes dans la latitude où le ſoleil ſe leve. Les Gallas, qui ont traverſé ce fleuve, ou qui habitent ſur ſes bords, m'ont parlé des lieux où il eſt ſitué d'une maniere à me faire juger que ce doit être à environ 5°. de la ligne.

En Avril, toutes les rivieres de l'Amhara, du Begemder & du Laſta commencent à changer de couleur, enſuite à croître, & conſéquemment à porter un tribut plus conſidérable au Nil. Ce fleuve ſe précipitant alors avec plus de rapidité du haut de l'angle d'inclinaiſon qu'il décrit, s'ouvre violemment un paſſage à travers les eaux ſtagnantes du lac, ſans ſe mêler avec elles. Dans les premiers jours de Mai, cent rivieres différentes viennent des provinces du Gojam, du Damot, du Maitsha, du Dembea, ſe jetter dans le lac Tzana, que ſix mois d'évaporation continuelle avoient extrêmement diminué, mais qui, ſe rempliſſant de nouveau, fournit une grande quantité d'eau au Nil, avant que ce fleuve arrive à la cataracte d'Alata.

Dès le commencement de Juin, le ſoleil a dépaſſé l'Abyſ-

(1) Le fleuve Blanc.

ſinie ; mais toutes les rivieres ſont pleines; car c'eſt pendant le peu de jours que cet aſtre eſt comme ſtable dans le tropique du Cancer, que les pluies tombent avec plus d'abondance dans ces contrées.

Les eaux de ces pluies ſont raſſemblées dans les quatre plus grands fleuves d'Abyſſinie, le Mareb, le Bowiha, le Tacazzé & le Nil. Cependant ces fleuves mêmes, accrus par tant de rivieres qui leur portent le tribut de leurs eaux, ſeroient abſorbés par les ſables des brûlans déſerts qu'ils traverſent avant d'arriver en Egypte, ſans le fleuve blanc, qui prenant ſa ſource dans un pays où la pluie tombe preſque continuellement, ſe joint au Nil dont il eſt au moins l'égal.

Les premiers jours de Mai, le ſoleil en s'avançant vers le tropique du nord, paſſe verticalement ſur le petit village de Gerri, limite des pluies du tropique. Toute l'influence de cet aſtre qui ſe trouve au zénith de ce village, & qui durant quelques jours a été comme ſtable à peu de degrés de lui, tandis qu'il étoit ſur Syené, dans le tropique du Cancer, ne peut porter ces pluies un pouce plus avant dans le nord, ni même y produire la moindre roſée, comme il ſemble qu'on devroit raiſonnablement l'attendre de la quantité d'eau charriée par le Nil qui paſſe à côté de Gerri, & qui enſuite traverſe le grand déſert. Le fait que je remarque ici eſt certain & ſûrement très-curieux. Peut-être auſſi que la cauſe en eſt inconnue; mais on peut, je crois, la deviner.

Je penſe que les montagnes ſont néceſſaires pour faire

tomber les pluies & la rosée, parce qu'elles arrêtent la grande quantité de vapeurs qui sont poussées vers le midi par les vents d'été. Or, tout le pays entre Gerri & Syené est plane & désert, & il n'y a rien qui puisse interrompre les courans d'air. C'est la même cause qui fait que les pluies du tropique s'arrêtent plus loin dans le sud & en tirant vers l'ouest. Au lieu de la latitude de 16°. qui leur sert de limite à Gerri, elles finissent à celle de 14°. dans la partie du royaume de Sennaar qui est au sud & à l'ouest de la capitale, parce qu'on ne voit point de montagnes de ce côté-là, avant d'arriver à celles du Kuara & du Fazuclo.

Cependant, quoique le soleil, dans sa plus grande force ne puisse pas porter les pluies d'été au nord de Gerri, ces pluies deviennent plus considérables dans toute l'Abyssinie, tout le tems qu'il se tient dans le tropique du Cancer, c'est-à-dire à sa plus grande distance de la ligne; & les moissons d'Egypte, & l'Egypte entiere seroient bientôt emportées dans la Méditerranée, si cet astre ne changeoit pas d'action en se hâtant de retourner vers le sud.

En s'éloignant de Syené, le soleil passe sur le désert & arrive à Gerri. Là, son influence est contraire à celle qu'il avoit en allant vers le nord; car dans sa déclinaison au nord, depuis la ligne à Gerri, il a fait tomber un déluge de pluie dans tous les endroits où il a été vertical; & maintenant, il fait cesser les pluies, à mesure qu'il passe au zénith de ces mêmes endroits. Tel est l'effet de sa marche vers le sud jusques à l'instant où il arrive à la ligne. Mais une fois rendu

là, dès l'équinoxe de Septembre, il n'a plus d'influence du côté de l'Abyssinie, & il la déploie toute entiere dans l'hémisphere méridional. Ces effets sont si certains & si réguliers, que le 25 de Septembre, c'est-à-dire, trois jours après l'équinoxe, le Nil est toujours à sa plus grande hauteur au Caire, & il commence ensuite à diminuer chaque jour sensiblement.

L'ON voit donc que la cause des débordemens du Nil est produite par les effets du soleil sur l'hémisphere septentrional. Mais cette observation peut être confirmée en observant la route de cet astre vers le sud; & je suis persuadé que si j'ose l'y suivre, les Lecteurs Philosophes ne m'en sauront pas mauvais gré.

A l'instant où le soleil a passé la ligne, il fait commencer la saison des pluies dans tous les lieux, au zénith desquels il passe. Mais comme la situation & les besoins de ces contrées sont différents de ceux de l'hémisphere septentrional, la maniere dont les arrosemens ont lieu, differe aussi. Une haute chaîne de montagnes se prolonge depuis le 6°. sud, dans le milieu du continent d'Afrique, jusques vers le Cap de Bonne-Espérance, & partage la partie méridionale de la péninsule d'Afrique, à-peu-près de la même maniere que le Nil en partage la partie septentrionale. Un vent violent du midi arrêtant le progrès des vapeurs condensées, les brise contre les froids sommets de ces montagnes, & forme différentes rivieres qui coulent à l'est ou à l'ouest, suivant la pente du terrein qui se trouve devant elles. Si cette pente est à l'ouest,

les rivieres vont grossir la mer atlantique. Si elle est à l'est, elles portent leurs eaux dans l'océan Indien. Mais toutes ces rivieres seroient inutiles à l'homme, si les vents d'été régnoient là, comme on le croiroit, d'après ce qu'on voit en Egypte. S'il n'y avoit même qu'un seul vent, les rivieres grossies par les pluies ne seroient point navigables : mais les sages dispositions de la Providence ont remédié à cet inconvénient.

Les nuages attirés par l'action puissante du soleil, sont condensés ; puis en se brisant contre le sommet des montagnes, laissent échapper des torrens de pluies & grossissent les rivieres, pendant qu'un vent de la mer souffle de l'Orient, comme une mousson, dans une direction contraire au courant de ces rivieres, durant tout le tems qu'elles débordent. C'est ce vent seul qui met les chaloupes en état de remonter à Sofala & dans l'intérieur des terres jusqu'au pied des montagnes, où l'on trouve l'or. Le même effet est produit par la même cause dans la partie occidentale, c'est-à-dire, du côté de la mer Atlantique. La haute chaîne de montagnes étant placée, comme je l'ai déja dit, entre l'est & l'ouest, est la source des richesses de ces différentes contrées, puisqu'elles produisent les rivieres, par le moyen desquelles on arrive aux trésors qu'on trouve dans la partie orientale des royaumes de Benin, de Congo & d'Angola, & qui, sans elles, seroient inaccessibles.

Trois choses, très-remarquables, accompagnent toujours les débordemens du Nil. Voici la premiere. La matinée est

alors très-belle en Abyssinie, & le soleil brille dans tout son éclat. Vers neuf heures, il paroît à l'Orient un petit nuage d'environ quatre pieds de diamètre, lequel s'avance en tournoyant avec la même rapidité que s'il étoit fixé sur un axe: mais en arrivant près du zénith, son mouvement se ralentit; il change de forme, il s'étend excessivement, & il semble pomper les vapeurs de tous les points de l'horison. Les nuages qui s'élevent alors, ayant presque atteint la même hauteur que le premier, se heurtent avec violence les uns contre les autres. Ce spectacle me rappelloit toujours le Prophete Elie (1) prédisant la pluie du Mont-Carmel. L'air pressé par la pesanteur des nuages les plus pesans, fait à son tour impression sur les autres; & à l'instant qu'il s'échappe dans l'espace qui lui est ouvert, on entend les plus terribles coups de tonnerre, qui bientôt après sont suivis de la pluie. Au bout de quelques heures, le ciel s'éclaircit, le vent souffle du nord, & il fait un froid désagréable, toutes les fois que le thermomètre est au-dessous de 63°.

La seconde observation que j'ai faite, c'est la variation du thermomètre. Quand le soleil est dans le tropique du Capricorne, c'est-à dire, à 36°. du zénith de Gondar, le thermomètre est rarement au-dessous de 72°. (2); mais il tombe à 60°. & à 59°., dès que le soleil est vertical. Aussi, heureusement la pluie diminue les effets que pourroit produire un soleil si ardent.

(1) III. Rois, ch. 18, verf. 43.

(2) Il faut observer que c'est le thermometre de Farenheit.

ENFIN,

Enfin, la troisième chose, digne d'être remarquée, est la limite invariable des pluies du tropique, du côté du nord. Le soleil a entraîné les vapeurs depuis la ligne, & semble devoir les maîtriser plus que jamais : cependant, son influence est bornée là, & il ne reprend son empire qu'en revenant au zénith de Gerri. Alors il fait cesser les pluies jusques à la ligne pour en aller faire tomber des déluges dans le sud.

Je ne puis m'empêcher d'observer ici la disposition particuliere de la peninsule d'Afrique. En supposant qu'on ait tiré une ligne méridienne depuis l'Océan indien, à travers le cap de Bonne-Espérance, jusqu'où la Méditerranée borne l'Egypte, & que cette ligne ait une portion de latitude qui comprenne toute l'Abyssinie, la Nubie & l'Egypte, cette section du continent a, du sud au nord, 64 degrés, partagés également par l'équateur ; de sorte que de la ligne à l'extrémité méridionale de l'Afrique, il y a 32°., & de la ligne au bord de la Méditerranée, il y a 32°. également. Maintenant si nous ôtons 2°. de chaque côté, nous posons les limites des vents variables ; & nous avons 30°. sud & 30°. nord, dans l'étendue desquels sont renfermés les vents alisés & les moussons. Otez encore 16°. des 32°., c'est-à-dire la moitié de la distance du cap de Bonne-Espérance à la ligne ; ôtez encore 16°. des 32°. qui sont entre la ligne & la Méditerranée, vous aurez les bornes des pluies du tropique, car ces pluies tombent à 16°. de chaque côté de l'équateur. Prenez ensuite la moitié de 16°. qui est 8°., & ajoutez ces 8°. aux

16°. où tombent les pluies du tropique, & vous aurez 24°.; c'eſt-à dire la diſtance où ſont les tropiques.

Il me ſemble que tout cet arrangement eſt bien remarquable.



CHAPITRE XVI.

L'Egypte n'est point le produit du Nil. — Réfutation d'une opinion des anciens. — Opinion moderne contraire aux preuves & à l'expérience.

C'est à présent que je vais discuter une question souvent agitée. On a demandé si l'Egypte devoit son existence au Nil; ou si elle fût jadis un bras de mer qui, par succession de tems, se trouvant exhaussé par le limon que le Nil y a déposé dans ses débordemens, est enfin devenu une terre ferme au dessus du niveau des eaux? Je crois que c'est là l'opinion générale qu'on trouve dans les livres des anciens, & que les voyageurs modernes ont adoptée. Elle mérite donc d'être examinée; elle mérite qu'on décide si elle est fondée sur des observations certaines, ou s'il faut la ranger dans la classe de ces anciennes traditions enfantées au hasard, & qu'on renouvelle par caprice.

L'Égypte est une vallée bornée à droite & à gauche par une chaîne de montagnes escarpées. Il n'est donc personne qui ne doive voir que le Nil étant un torrent qui tombe des hautes montagnes de l'Ethiopie, si la vallée d'Égypte étoit concave, la violente rapidité des eaux emporteroit plutôt à la mer leur limon, & le sol même, que de laisser rien accumuler sur leur passage.

La terre d'Égypte est doucement inclinée, à partir du mi-

lieu de la vallée jusqu'au pied des montagnes qui la bordent de chaque côté, en sorte que le centre est la partie la plus haute de la vallée, & que c'est dans ce centre que coule le Nil (1). On a fouillé de grands canaux à angle droit, des bords du Nil au pied des montagnes, pour que l'eau y entre & déborde graduellement jusqu'à ce qu'elle ait submergé la terre.

A mesure que le fleuve hausse, les canaux se remplissent, parce que l'eau prend toujours son niveau jusqu'au pied des montagnes ; & quand l'inondation est à son plus haut point, les eaux demeurent stagnantes dans les canaux qui forment, comme je l'ai déja dit, un angle droit avec le fleuve. Quelquefois, il est vrai, le Nil monte si haut, parce que les pluies ont été excessives en Ethiopie, que le courant du milieu du fleuve communique son impulsion aux eaux stagnantes du pied des montagnes, & emporte à la mer tout ce qu'il y a de planté dans les champs. C'est donc une erreur que de dire que plus le Nil hausse, plus il fait de bien à l'Egypte.

PLUSIEURS Auteurs ont prétendu qu'il étoit nécessaire de mesurer chaque année l'Egypte, par rapport à la quantité de limon qui y étoit apportée par les débordemens du Nil, & qui couvroit les bornes des champs au point qu'aucun propriétaire ne pouvoit ensuite reconnoître ses vraies limites; & on a ajouté que c'étoit là ce qui avoit fait inventer la géo-

(1) Voyez-en le plan dans le Docteur Shaw, ch. 2, sect. 3, p. 385.

métrie (1). Je ne dois point rechercher ici quand & comment la géométrie a commencé à être connue : mais je crois que l'origine de cette ſcience, telle que je viens de la citer, eſt aſſez probable. Les terres d'Egypte étoient anciennement meſurées tous les ans, comme elles le ſont encore de nos jours; & certes les mêmes raiſons qui font qu'on les meſure à préſent, ſont celles qui les firent meſurer autrefois. Mais ce n'eſt point le limon du Nil qui oblige à meſurer l'Egypte; & il eſt bien aiſé de le concevoir : car, quand l'Egypte s'exhaufferoit d'un pied tous les cent ans, ce ne ſeroit qu'un centieme de pied par an; & la centieme partie d'un pied de hauſſe ne pourroit pas cacher les bornes d'un champ, quelles qu'elles fuſſent. Les bornes que nous voyons aujourd'hui en Egypte ſont des blocs de granit dont le bout eſt ſouvent façonné en tête giganteſque : or ſi, comme Hérodote le dit, le Nil dépoſe un pied de limon tous les cent ans, il faut bien des milliers d'années pour les couvrir.

Il eſt vraiment abſurde de ſuppoſer que le Nil peut entraîner chaque année une égale quantité de terre des montagnes d'Abyſſinie. Mais, quoi qu'il en fût dans les premiers tems où ce fleuve a commencé à déborder, nous ſommes sûrs qu'à préſent preſque tous les fleuves, les rivieres, les ruiſſeaux même d'Abyſſinie, coulent dans un lit de rocher très dur, d'où toute eſpece de terre a été dès long-tems emportée. Ces rivieres ne peuvent donc tirer, du ſein de leurs lits de rocher, le même tribut de limon qu'elles fourniſſoient quand elles couloient ſur un fond de terre, & que, ſuivant

(1) Herod. lib. 2, pag. 127, ſect. 9.

Hérodote, l'Egypte fut formée par les débordemens du Nil. On voit donc, au premier coup-d'œil, que l'accroiſſement annuel & toujours égal des terres eſt abſolument impoſſible.

A Basboch, où le Nil eſt prêt d'entrer dans le royaume de Sennaar, & vient de traverſer les terres cultivées de l'Abyſſinie, j'ai fait pluſieurs obſervations ſur le ſédiment que peut dépoſer ce fleuve; & j'ai trouvé que ce ſédiment, mêlé de terre graſſe & de ſable, étoit preſqu'imperceptible. Au confluent du Nil & de l'Aſtaboras (1), je fis la même expérience. Je puiſai de l'eau dans le milieu du fleuve, & après l'avoir fait évaporer, je trouvai un peu plus de ſédiment qu'à Basboch; l'eau étoit, à la vérité, plus blanche, & ne dépoſa preſque que du ſable. Je répétai encore mon expérience, toujours avec la plus grande attention, à Syené, où le Nil quitte la Nubie pour entrer en Egypte; & je trouvai un ſédiment, neuf fois plus conſidérable qu'au Sennaar: ce ſédiment étoit compoſé de beaucoup de ſable & d'un léger mélange de terre noire. Enfin, je fis la même expérience à Roſette: mais moins ſouvent, il eſt vrai, que dans les autres endroits. Il en réſulta que dans le fort du débordement, le ſédiment fut preſque tout ſable, & que vers la fin, il y avoit moins de ſable que de terre.

Je conclus, d'après ces diverſes expériences, que ni le Nil, ſortant de l'Abyſſinie, ni l'Atbara (2), quoique réuni au

(1) Le Tacazzé.
(2) Le même que l'Aſtaboras ou le Tacazzé.

Mareb, & venant des mêmes contrées, n'en apportent une grande quantité de terre.

C'est à Syené que l'eau auroit dû être la plus chargée de limon, puiſqu'elle contenoit déja tout ce qu'elle devoit dépoſer en Egypte. Mais là, la plus grande partie de ſon ſédiment n'étoit que du ſable, de ce ſable répandu ſur la ſurface du déſert, promené ſans ceſſe par des vents brûlans & jamais rafraîchi par la roſée des cieux. Dans cet horrible déſert qui eſt entre Gooz & Syené, nous voyions d'énormes colonnes de ce ſable. Leur pied touchoit à terre & leur front ſe cachoit dans les nues. Elles traverſoient dans diverſes directions la vaſte étendue du déſert, pouſſées par les vents qui ſouffloient de divers côtés; & le ſoir, dès qu'il faiſoit calme, elles s'écrouloient, elles s'enſeveliſſoient dans le Nil, & mêlées à ſes eaux en poudre impalpable, elles alloient augmenter le nombre de ces îles qu'on trouve dans ſon canal.

Il y a une choſe qui paroît bien certaine, c'eſt que toute eſpece d'eau, pure ou ſalée, courante ou ſtagnante, a ſenſiblement diminué ſur la ſurface du globe, depuis les premiers temps de la création juſqu'à préſent. Or, ſi la terre d'Egypte s'étoit exhauſſée tous les ans, & que la quantité d'eau deſtinée à l'arroſer, fût moindre, ou même ne ſe fût point accrue, la diſette devroit avoir, dans ces derniers temps, fréquemment déſolé l'Egypte, parce que le Nil n'auroit pu monter aſſez haut pour l'inonder. Mais au lieu de cela, on a remarqué que depuis 34 ans (1), il n'y a pas

(1) Pluſieurs manuſcrits arabes atteſtent ce fait.

eu une ſeule diſette cauſée par le peu de hauſſe du Nil, tandis que les débordemens ont été ſi conſidérables, qu'ils ont détruit trois fois la récolte du millet, & conſéquemment, occaſionné trois fois la famine.

S'IL étoit vrai, comme le prétend Hérodote, que la terre d'Egypte s'exhauſsât d'un pied tous les cent ans, cet accroiſſement ſeroit remarquable dans les plus anciens monumens. Mais la baſe de tous les obéliſques de la haute Egypte reſte entiérement à découvert, ainſi que le pavé uni qui les environne, & qui n'a été ſûrement fait que pour recevoir l'ombre gnomonique. On voit même que ſi ce pavé a perdu ſon niveau dans quelques endroits, cela ne vient que de la chute des maſſes énormes qui ſe ſont écroulées ſur eux.

IL y a dans la plaine, un peu au-deſſus de Thebes, deux ſtatues coloſſales (1), viſiblement deſtinées à ſervir de Nilomètres, & couvertes d'hiéroglyphes & de modernes inſcriptions. Ces ſtatues reſtent découvertes juſques au bas de leur piédeſtal. Mais ſi la terre s'étoit élevée, comme on l'a dit, nous marcherions aujourd'hui preſqu'au niveau de leur tête. On peut en dire autant de tous les autres monumens publics. Ils ſeroient cachés en grande partie, s'il étoit vrai que l'Egypte s'exhauſsât d'un pied tous les cent ans.

IL paroît qu'au moins du tems d'Adrien, ſi le pécus des Grecs étoit la même choſe que le péek (2) des Egyptiens de

(1) Shaamy & Taamy. J'en ai parlé dans le premier volume de cet ouvrage.
(2) C'eſt une meſure d'une coudée.

nos

nos jours, le Nil débordoit en Egypte à la même hauteur qu'il déborde à présent.

Les personnes qui soutiennent l'accroissement prétendu des terres d'Egypte, se trouvant pressées par cette observation qu'ils ne peuvent contredire, se défendent par un subterfuge, en supposant, sans aucun fondement, que les Sarrasins se sont servis d'une mesure plus petite pour empêcher qu'on s'apperçût que le Nil montoit moins haut. Mais ce raisonnement est d'une absurdité palpable; car si les débordemens du Nil avoient manqué, leur mesure, plus petite pour marquer la hauteur des eaux, n'auroit pas augmenté les moissons; & si on avoit taxé les cultivateurs, quoique le bled n'eût pas été recueilli, cela n'auroit fait sans doute que doubler leur détresse & les rendre plus sensibles. On n'auroit point entendu alors ce cri de joie, *Wafaa ullah*, c'est-à-dire, Dieu a exaucé nos vœux! *Men Jibbel, alla Jibbel*! Le Nil a débordé d'une montagne à l'autre, & inondé les deux côtés de la vallée. En outre, si l'on peut se servir impunément, dans tous les autres pays du monde, du moyen d'extorsion qu'on attribue aux Sarrasins, l'Egypte doit être exceptée, & je vais en expliquer la raison.

L'Égypte s'étend au nord. La distance qu'il y a entr'elle & l'isle de Chypre, & la position de Canope prouvent que depuis trois mille ans elle n'a presque point changé. Le Docteur Shaw, & quelques autres Ecrivains qui ont défendu l'hypothese d'après laquelle Hérodote (1) prétend que l'Egypte

(1) Herod. Eut. sect. 4 & 5. — Diod. Sic. lib. 3, pag. 101. — Arist. Meteorol. lib. 1, cap. 14.

eſt une production du Nil, ont abandonné ce moyen, & ſe ſont contentés d'avoir recours au nilometre, pour prouver que le ſol s'étoit exhauſſé, & qu'il faut à préſent plus d'eau pour inonder l'Egypte, qu'il n'en falloit du tems d'Homere.

Si la premiere partie de cette aſſertion peut être prouvée, je conviendrai de la ſeconde ſans aucune difficulté. Mais je crois que les Ecrivains qui ont juſqu'à préſent traité ce ſujet, quelque degré de ſcience & d'érudition qu'ils poſſédaſſent d'ailleurs, n'en ont pourtant pas eu aſſez pour l'expliquer d'une maniere ſatisfaiſante. Certes il ſemble que ce fut un ſecret dont la découverte, comme celle des ſources du Nil, étoit réſervée à des tems plus modernes.

Il faut d'abord conſidérer quel étoit l'uſage du nilometre, pourquoi & par qui il fut inventé.

Tout le monde ſait que dans tout Etat ſocial on a beſoin de connoître le produit des revenus, ainſi que ce qu'il faut y ſuppléer pour la ſubſiſtance du peuple. Or en Egypte la terre ſeule, qui eſt inondée par le Nil, peut produire du bled & fournir conſéquemment ce qui eſt néceſſaire à la nourriture des habitans.

La premiere choſe qu'on avoit donc beſoin de connoître, c'étoit la quantité de terre qui avoit été inondée dans un certain nombre d'années, & enſuite la quantité de bled que cette terre pouvoit produire d'après l'inondation. Pour être ſûr de ce calcul, il falloit meſurer la hauteur des débordemens & les terres inondées; & on n'a pas manqué de le faire avec la plus

grande précision, depuis les siecles les plus reculés jusqu'à nos jours. Les mesures qu'on prend à présent donnent un *maximum* & un *minimum* qui fournissent un terme moyen; & ainsi on est en possession de tous les principes nécessaires pour avoir un juste nilometre. On divise une colonne en coudées correspondantes, & les coudées en pouces; & on place cette colonne au milieu des eaux perpendiculairement & de la maniere la plus stable, afin qu'elle ne puisse être ni dérangée, ni dégradée.

LA premiere mesure étoit, sans contredit, celle dont parle l'Ecriture, la coudée, *secundum cubitum virilis manus.* Cette coudée se prenoit depuis le centre de l'os rond du coude jusqu'à la pointe du troisieme doigt (1). C'est encore la mesure de toutes les nations incivilisées : mais comme on n'en a jamais déterminé la longueur exacte, les Auteurs ont différé dans ce qu'ils ont écrit sur cette longueur, & il en est résulté une grande confusion.

LE Docteur Arbuthnot (2) prétend que l'Ecriture fait mention de deux coudées différentes; l'une avoit, dit-il, 1 pied 9 pouces $\frac{888}{1000}$ parties d'un pouce; ce qui, suivant notre mesure angloise, est le quart d'une brasse, ou deux empans, ou bien six fois la largeur de la main. L'autre coudée est, suivant le Docteur Arbuthnot, égale à 1 pied & 824 milliemes de pied, & forme la 400e partie d'une stade. Je ne le suivrai pas dans ses recherches : mais je crois qu'aucune des mesures dont il

(1) Deuter. ch. 3, vers. 11.
(2) Ecyclop., au mot *coudée*.

parle n'eſt la vraie coudée dont on ſe ſervoit anciennement dans l'Orient. Elles ſont l'une & l'autre trop longues. J'ai bien reconnu que la coudée égyptienne avoit exactement 1 pied 5 pouces & trois cinquiemes de pouce; ce qui fait 2 pouces de plus que le Pere Merſenne (1) ne donne à la coudée hébraïque. Mais cela ne nous importe nullement pour l'objet que nous traitons, puiſqu'Hérodote (2) nous apprend que de ſon tems, & probablement auſſi, lors de la premiere inſtitution du nilometre, on ſe ſervoit en Egypte de la coudée ſamienne, qui a dix-huit pouces anglois, & un demi-pouce de moins que l'ancienne coudée.

L'on doit conſidérer que les diviſions du nilometre repréſentoient des faits certains, & que le Nil, atteignant à telle diviſion, indiquoit qu'on pouvoit ſemer une telle quantité de bled dont on paieroit tant au Roi, & dont le reſte feroit pour le propriétaire ou pour le cultivateur.

Le nilometre regloit donc les termes du contrat entre le Roi & le peuple, contrat d'après lequel il étoit convenu que ſi la terre d'Egypte produiſoit telle quantite de bled, on devoit payer tant de tribut. Mais, au cas qu'il y eût moins de terre inondée, & que conſéquemment la récolte fût moindre, le Roi ne devoit pas exiger le tribut, parce qu'on ſavoit alors que la quantité de bled recueillie étoit néceſſaire à la ſubſiſtance du propriétaire de la terre & du cultivateur. Ces choſes étoient donc déterminées par le nilometre, dont les

(1) Encyclop., au mot *coudée.*

(2) Herod. lib. 4, ſect. 168, pag. 149.

divifions montroient à quelle hauteur étoit monté le Nil. Des gens prépofés par le Roi étoient chargés de l'infpection du nilometre, & avoient foin de publier à quelle hauteur le Nil étoit monté. La raifon pour laquelle le Roi, & non le peuple, avoit la direction du nilometre, eft facile à comprendre, quoique jufqu'à préfent on ne l'ait pas trop entendue. Le Roi n'auroit rien pu gagner à fubftituer de fauffes mefures, au lieu que le peuple auroit pu y gagner beaucoup.

Quoique, dans un certain nombre d'années, le Nil monte à peu près à la même hauteur, il n'en eft pas moins vrai qu'il varie quelquefois, & qu'il y a des années où il croît plus ou moins. On obferve également, qu'ainfi que dans toutes les autres rivieres, le courant du Nil fe porte plus, pendant quelques années, d'un côté de la vallée que de l'autre. Il s'enfuivoit de ces différences que quoiqu'en général la quantité d'eau indiquée par le nilometre fût la même, perfonne ne connoiffoit au jufte la proportion qu'avoit eue chaque champ en particulier, & on étoit obligé d'avoir recours à un nouveau mefurage.

En fuppofant que la propriété d'un homme eût 12000 pieds, du bord de la riviere jufqu'aux montagnes, & une largeur proportionnée, & qu'il y en eût peut-être 4000 pieds d'inondés, pendant que les autres 8000 pieds reftoient au-deffus du niveau des eaux, le fermier ne pouvoit réellement connoître ce que ce terrein, de 12000 pieds de long, lui donneroit cette année, qu'après s'être affuré, en mefurant, qu'il n'y en avoit eu que 4000 pieds couverts par l'eau, & conféquemment propres à être enfemencés. Il payoit donc au propriétaire, pour ces 4000 pieds, la plus haute rente fixee

pour les terreins en culture. Mais les 8000 pieds de terrein qui n'avoient point été inondés, n'étoient pourtant pas tout-à-fait inutiles; car la moitié pouvoit être arrosée avec des machines, & par les efforts de l'homme, pendant que ce fleuve étoit à sa plus grande hauteur, où il se tenoit quelque tems; de sorte que la valeur des 4000 pieds de terrein arrosés par l'industrie humaine, égaloit celle des 4000 pieds inondés naturellement, en déduisant toutefois ce qu'il en avoit coûté de soins & d'argent pour y porter l'eau; & en conséquence le fermier ne payoit au propriétaire, pour les derniers 4000 pieds, que la moitié de la rente qu'il payoit pour les premiers.

Quoiqu'on sût donc bien que l'étendue de la ferme étoit de 12000 pieds, il falloit la mesurer pour pouvoir connoître d'abord ce qui avoit été inondé par le Nil, & qu'on pouvoit cultiver sans frais extraordinaires; puis, ce qu'on pouvoit arroser par industrie, & qui ne devoit valoir qu'une demi-rente; & enfin ce qui ne pouvoit être cultivé restoit, pendant cette année-là, inutile au fermier & au propriétaire.

Je ne parle point ici d'un fait qui n'ait eu lieu que dans l'antiquité, mais de ce qui est absolument nécessaire, & qui se pratique encore de nos jours. Quoique, par ce mesurage, un homme sache ce que sa ferme lui produira cette année, il ne peut rien statuer pour l'année suivante. Peut-être aura-t-il le double de terrein à cultiver, peut-être n'en aura-t il qu'un quart; & le propriétaire qui est vis-à-vis, sur l'autre rive du Nil, aura un déficit ou un avantage proportionné;

& comme il y aura compenſation entr'eux, le degré du nilometre ſera toujours le même.

Il y a deux choſes en faveur du fermier. L'une, c'eſt que quand le Nil ne monte qu'au point où l'on n'a pas beſoin de payer de meery (1), la récolte lui reſte toute entiere, quoiqu'elle ſoit preſque auſſi conſidérable que ſi elle étoit ſujette à la taxe. La ſeconde choſe, c'eſt que quand le terrein de 12000 pieds eſt preſque en entier inondé par le Nil, avant que toute l'eau ſoit miſe en mouvement par le courant du milieu du fleuve, il eſt déclaré ſujet au meery, & il a enſemencé la plus grande partie de terrein poſſible ſans frais extraordinaires; mais tout cela eſt perdu. L'impulſion étant une fois donnée, le courant s'établit partout, & la terre, qui a été foulée & pulvériſée dans les mois de Mars, d'Avril & de Mai, eſt emportée à la mer; il ne reſte plus qu'un ſol maigre, dur & froid, qui ne produit que très-peu de choſe, & qu'on ne peut guère ameublir avec les foibles inſtrumens de labourage dont on ſe ſert dans ces contrées: auſſi, ni le fermier ni le propriétaire ne payent rien, parce qu'en effet ils ne retirent preſque rien.

Cependant il naît de cette incertitude une choſe qu'on n'a pas bien compriſe. Le fermier ne connoiſſant pas préciſément la quantité de ſemence dont il peut avoir beſoin, n'en eſt jamais pourvu; & ne ſachant pas mieux la récolte ſur laquelle il peut compter, il ne prend ſa ferme que

(1) C'eſt la taxe due au Roi.

d'année en année. Le propriétaire lui fournit donc la ſemence (1) & même les inſtrumens de labourage.

C'EST ici qu'il faut que j'explique ce que j'ai déjà avancé, & qui peut ſembler à quelques perſonnes n'être qu'un paradoxe. Oui, il eſt abſolument impoſſible que le ſouverain ſubſtitue de fauſſes meſures dans le nilometre. Suppoſons qu'il faille que le Nil monte à huit coudées pour indiquer qu'on ne recueillera que le bled néceſſaire à la ſubſiſtance des habitans, & que le fermier connoiſſe également, par le meſurage de la terre propre à être miſe en culture, qu'il n'aura préciſément que ce qu'il lui faudra pour payer ſa ferme & pour nourrir ſa famille. Il eſt ſûr de cela avant d'enſemencer la terre, puiſqu'il la meſure à l'inſtant où les eaux ſe retirent; & il eſt en outre obligé de le ſavoir pour régler la quantité de ſemence qu'il demandera au propriétaire, dont il emprunte, comme je l'ai déjà dit, & la ſemence & les outils pour travailler la terre. Si le fermier juge donc qu'il ne peut recueillir que le bled néceſſaire pour ſe nourrir & payer ſa ferme, ſans avoir de quoi payer la taxe impoſée par le Souverain, à l'inſtant où il entend proclamer fauſſement que le nilomettre indique qu'on peut payer cette taxe, il ne ſeme ni ne laboure ſon champ (2), mais il déſerte ſa ferme & s'enfuit en Paleſtine, chez les Arabes ou dans les cités, & il entraîne la famine à ſa ſuite;

(1) Geneſe, ch. 47, verſ. 20 & 23.

(2) Ce fut apparemment la raiſon pour laquelle Joſeph, qui avoit acheté non-ſeulement les terres, mais le peuple d'Egypte, le tranſporta des fermes, qui ne convenoient pas à ce peuple, dans celles où il pouvoit proſpérer. Aujourd'hui que ce peuple eſt libre, il change également de fermes.

fuite. L'année suivante, il survient une peste qui emporte tous les infortunés dont le tempérament est affoibli par la mauvaise nourriture. Voilà quel devroit être invariablement l'effet d'une fausse mesure, que le Docteur Shaw (1) a soutenu qu'on avoit iutroduite en Egypte, & que quelques autres Ecrivains ont cru comme lui être possible. Cette assertion, sans aucun fondement, est une des nombreuses erreurs, dans lesquelles est tombé le Docteur Shaw.

Le Docteur Shaw ne connoissoit rien que le Delta. Il n'est jamais allé dans la Haute Egypte; il n'a même voyagé que peu de tems dans le Delta, encore étoit-ce pendant le débordement du Nil; & j'imagine qu'il n'a jamais eu la moindre conversation avec un Fellah (2).

Ce n'est que dans la terre de Zoan (3) qu'il a vu toutes les choses merveilleuses qu'il raconte; & si ses observations ne sont pas allées plus loin, c'est que ce ne sont point des faits, mais des choses qu'il a imaginées, non pourtant qu'il eût aucune mauvaise intention, mais il ne s'est jamais trouvé à même de prendre de meilleures informations, & il n'en étoit pas moins résolu à ne pas abandonner le systême qu'il avoit adopté.

Hérodote (4) rapporte que du tems de Mœris, quand

(1) Voyage de Shaw, ch. 2, sect. 3, p. 383.
(2) Les Fellahs sont les paysans, ou les cultivateurs égyptiens.
(3) Ps. 78. vers. 12.
(4) Herod. Eut. sect. 13.

le nilometre marquoit huit coudées Samiennes, toute l'Egypte, au dessous de Memphis, étoit inondée : mais que de son tems, il falloit qu'il marquât 16 coudées, ou au moins 15, pour que la même terre pût être mise en état de culture, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il falloit que le Nil s'élevât à 16, ou au moins à 15 coudées, pour que les Egyptiens payassent la taxe due au Roi. L'incertitude de ces deux termes montre que du tems d'Hérodote, comme à présent, il y a eu une foule de différences dont on ne peut rendre compte. Mais j'oserai demander pourquoi nous en croirions plutôt Hérodote pour ce qui concerne l'usage du nilometre, que des voyageurs modernes, puisqu'il est vrai que l'historien Grec nous raconte lui-même (1) que toutes les fois qu'il voulut prendre quelques informations sur le Nil, les Prêtres d'Egypte refuserent de lui répondre.

Du tems de Mœris, on avoit creusé de grands lacs, dit Hérodote (2), pour recevoir l'excédent des eaux des débordemens du Nil. Cet Historien ne nous explique pas en quel endroit étoient ces lacs; mais il est vraisemblable qu'on les avoit placés dans le désert pour l'usage des Arabes. Cependant, comme nous ne savons pas dans quel tems ces lacs étoient ouverts pour recevoir les eaux du fleuve, nous ne pouvons pas connoître si c'étoit parce que ces eaux se dégorgeoient dans les lacs, ou si c'étoit parce que le débordement n'étoit pas assez considérable, que le Nil ne s'élevoit pas sur le

(1) Herod. lib. 2. sect. 19.

(2) Herod. lib. 2. sec. 4, pag. 101 & 149.

nilometre. L'Hiſtoire ne nous a laiſſé aucun détail ſur cela; & on ſera encore moins porté à y croire, quand j'aurai démontré que le nilometre n'a pu être d'aucun uſage pour réſoudre la queſtion, ſoit du tems d'Hérodote, ſoit depuis, à moins qu'on n'eût la connoiſſance d'une infinité d'autres rapports qu'on n'avoit point encore calculés & qu'Hérodote ignoroit abſolument.

MAIS convenons un moment qu'au ſiécle de Mœris, le Nil ne s'élevoit qu'à 8 coudées ſeulement, & que du tems d'Hérodote, il s'élevoit à 16; & voyons ſi depuis il a ſuivi cette gradation. Strabon voyagea en Egypte, environ quatre cens ans après Hérodote. Il remonta le Nil d'Alexandrie à Syené & juſqu'à la premiere cataracte; & comme cet Hiſtorien eſt connu par ſa véracité & l'étendue de ſes lumieres, nous pouvons ajouter foi à ce qu'il nous dit, comme à des choſes certaines, d'autant qu'il vivoit en Egypte, en ſi bonne compagnie, qu'il n'eſt pas probable que les Prêtres du pays euſſent oſé lui refuſer quelque choſe. Strabon nous dit (1) donc que de ſon tems, 8 coudées étoient le *minimum*, ou le *Wafaa ullah* (2) des débordemens du Nil. Ainſi, cela nous montre qu'il n'y a pas eu un pouce de différence dans le point auquel le Nil s'élevoit ſur les terres d'Egypte, depuis Mœris juſqu'à Strabon, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de 1400 ans.

(1) Strabo, lib. 13, pag. 945.

(2) Dieu a exaucé nos vœux! C'eſt, comme on a vu plus haut, le cri de joie qui retentit en Egypte, quand le débordement annonce la fécondité.

On peut dire, il eſt vrai, qu'un autre paſſage de Strabon (1) prouve que du tems de Pétrone, les bords du Nil & les canaux d'arroſage étoient ſi nets, ſi bien entretenus, que les Egyptiens pouvoient aiſément payer le méery, quoique le Nil ne montât qu'à 8 coudées : mais que c'étoit plutôt dû à l'induſtrie qu'au ſeul avantage des débordemens. Je conçois, tout comme un autre, que Strabon a voulu nous faire entendre cela. Mais calculons, d'après Hérodote, qui dit qu'il falloit de ſon tems 16 ou au moins 15 coudées de hauſſe au Nil, pour que les cultivateurs fuſſent dans le cas de payer la taxe, tandis que Strabon nous apprend que Pétrone fit ſi bien arranger les rives & les canaux du Nil, que quand le débordement montoit à 12 coudées, il procuroit une extrême abondance, & que 10 coudées étoient le *minimum*.

Il réſulte donc clairement de ce paſſage, qu'il ne pouvoit y avoir eu aucun exhauſſement de terre indiqué par le nilometre ; puiſque 10 coudées ſuffiſoient, du tems de Strabon, pour inonder la vallée d'Egypte, & qu'au ſiécle d'Hérodote, il en falloit 16 ou au moins 15 coudées. J'obſerverai, en outre, que ſi nous ſuppoſons que ſous Mœris on avoit les mêmes ſoins, la même induſtrie que du tems de Pétrone, & tout nous porte à croire aſſurément qu'on n'en avoit pas moins, il nous ſera encore mieux démontré que durant quatorze cens ans, le nilometre n'annonça point que le ſol de l'Egypte ſe fût élevé.

De Strabon, deſcendons à Adrien, qui vint environ cent

(1) Strabo, lib. 17, pag. 915.

ans après. Nous ſavons par Pline (1) & par l'inſcription d'une médaille en cuivre d'Adrien, que quand il étoit en Egypte, il falloit que le Nil montât à 16 coudées de hauteur pour que les Egyptiens fuſſent tenus de payer la taxe qui leur étoit impoſée; ce qui eſt préciſement le même degré qu'Hérodote dit avoir été néceſſaire de ſon tems.

VERS le commencement du quatrième ſiécle, ſous le regne de Julien (2), 15 coudées étoient le terme déſigné pour le paiement de l'impôt; & c'eſt également un des termes fixés du tems d'Hérodote. L'Hiſtorien Grec dit 15 ou 16 coudées; de ſorte que ſi le nilometre proûve quelque choſe, c'eſt qu'il eſt vraiſemblable que les débordemens du Nil n'ont point été plus conſidérables dans les quatorze cens ans qui ſe ſont écoulés depuis Mœris juſqu'à Pétrone; & certainement, ſi ce fleuve n'a pas diminué, il n'a pas non plus augmenté durant ſept ſiécles qu'il y a eu entre Hérodote & l'Empereur Julien.

PROCOPE dit, je crois, dans ſon premier Livre, que le Nil débordoit trop, quand il montoit à 18 coudées, & qu'alors il occaſionnoit la famine. Mais vers le milieu de ſon ſixième ſiécle (3), il dit que 18 coudées étoient le *minimum*, où les Egyptiens étoient obligés de payer l'impôt; de ſorte que depuis Julien à Juſtinien, c'eſt-à-dire, en cent ans, on auroit été obligé de porter le *minimum* à 3 cou-

(1) Plin. lib. 36, cap. 7. — Philoſt. de icon Nili.
(2) Julian. Epiſt. Egdicio præfecto Egypti.
(3) Procop. lib. 3. de Reb. Goth.

dées de plus (1). C'eſt bien plus qu'un pied par ſiécle, comme le prétend Hérodote : mais ceci prouve trop pour pouvoir être vrai.

TOUTEFOIS, ce qui eſt bien certain, c'eſt que ni l'hiſtoire, ni aucune obſervation ne nous prouvent que tant que l'Egypte a été ſoumiſe à la Grèce, ſon ſol ait éprouvé le plus petit accroiſſement, ni la moindre altération.

(1) 4 pieds & demi anglois, ou 4 pieds 1 pouce 6 lignes de France.



CHAPITRE XVII.

Continuation du même sujet. — Ce que c'est que le Nilometre, & de quelle maniere il est divisé.

LA révolution qui bouleversa l'Orient au septième siécle, borne, à ce que je viens de dire, les lumieres que les Historiens Grecs auroient pu fournir. L'Egypte fut envahie par une multitude ignorante & barbare; & Omar, le second des Califes après Mahomet, y établit pour Gouverneur Amru Ibn el Aas. Omar étoit un despote fanatique, qui détruisit le nilometre grec, comme il avoit brûlé la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Ensuite, ce conquérant barbare, toujours dirigé par le même esprit & avec la même *supériorité de raison*, alla fonder le siége de son Empire à Médine, ville située au milieu de la péninsule d'Arabie, totalement dépourvue d'eau, & environnée de tous côtés de sables stériles & brûlans. Cependant Omar n'en vouloit pas moins nourrir ses Sarasins affamés du produit des moissons de l'Egypte conquise; & il donna ordre à Amru de faire creuser un canal qui communiquât du Nil à la mer Rouge, afin qu'on pût charrier par ce canal le bled sur les bords du golfe d'Arabie, & ensuite à Yambo, port voisin & dépendant de Médine.

LES perfides Grecs qui vendirent l'Egypte aux Arabes, instruisirent sans doute Omar de la fécondité de son sol & de l'abondance qui y régnoit, & dont on pouvoit d'ailleurs

s'appercevoir aiſément par le bas prix du bled dans les marchés.

OMAR penſa que, pour donner plus de prépondérance au conquérant ſur le peuple conquis, il devoit établir un tribut plus conſidérable ſur les Egyptiens, que celui qu'ils avoient juſqu'alors payé à leurs Souverains. L'Egypte qui avoit eu autrefois juſqu'à vingt mille cités, n'en conſervoit pas la dixième partie. Il y reſtoit donc plus de terrein à mettre en culture avec la même quantité d'eau; on devoit recueillir plus de grain; il y avoit moins de monde pour le conſommer; ainſi, rien ne parut moins oppreſſif au vainqueur que de s'approprier le ſurplus du produit des récoltes. Ne ſuivant jamais que les vues étroites & bornées de ſon propre jugement, il changea la meſure du nilometre; & ce changement affecta tellement les Egyptiens, que, ſans réfléchir à la diminution de leur population, ils ſe diſpoſerent à fuir leur patrie, d'où il s'en ſeroit naturellement ſuivi que l'Egypte ſeroit demeurée en friche & que la famine auroit déſolé l'Arabie.

LES Egyptiens connoiſſoient parfaitement leur ancienne meſure; & il eſt probable qu'Omar exigea un tribut beaucoup plus conſidérable, d'après ſes nouveaux nilometres. La foi ſe trouva alors rompue entre le Gouvernement & le peuple; les Egyptiens alarmés ſe mirent à ſurveiller eux-mêmes les progrès du Nil ſur le nilometre; car c'étoit le ſeul moyen qui leur reſtoit de connoître les approches de la pauvreté & de la famine. Omar, inſtruit de cette conduite des Egyptiens, fit ſoudain briſer le nouveau nilometre pour reprendre l'ancien : mais comme

comme on lui avoit dit aussi que les Egyptiens n'étoient plongés dans une terreur continuelle que parce qu'ils comptoient les divisions du Mikéas (1), il en interdit l'accès aux Chrétiens ; & cette défense continue jusqu'à présent. Toutefois, en empêchant que les Egyptiens pussent s'assurer par leurs yeux du degré auquel montoit le Nil, le Calife le fit proclamer chaque jour, mais d'une maniere si embrouillée, si inintelligible, que les Egyptiens cesserent bientôt d'y rien comprendre, & n'y ont rien compris depuis. Celui qui fait la proclamation commençant par un point donné, qui n'est point la base du nilometre, annonce que la hausse est de tant, en distrayant la premiere division ; de sorte que, comme personne ne sait le vrai point dont il est parti, on ne peut jamais bien comprendre à quel degré l'eau monte sur la colonne.

Pour qu'on puisse entendre ceci, il faut d'abord que je dise que sur la pointe de l'isle de Rhodes, entre Géesa & le Caire, mais un peu plus près de Géesa, il y a dans le Nil une tour ronde, & dans cette tour un appartement, où l'on a creusé un puits revêtu de marbre, dans lequel le Nil peut librement entrer, parce qu'il a une large ouverture dans le fond, & que ce fond est de niveau avec le fond du fleuve. Dans le milieu du puits s'éleve une mince colonne, qui, autant que je m'en souviens, est octogone & de marbre bleu & blanc. S'il étoit permis de descendre jusqu'au pied de la colonne, on seroit précisément au fond du Nil. Cette colonne est divisée en vingt peeks ou coudées, qu'on appelle *draa el belledy*, & qui ont vingt-deux pouces chacune (2).

(1) Nilometre.

(2) Voyez le plan & l'élévation gnomonique du Mikeas.

LES deux peeks d'en-bas ne font point divifés, parce qu'ils reftent enfevelis dans la vafe que l'eau y a dépofée ; les deux autres peeks, qui viennent immédiatement après ceux-ci, font divifés fur la droite en 24 parties chacun. Enfuite, les quatre peeks au-deffus font divifés fur la gauche également en 24 parties chacun ; puis les quatre peeks plus haut fur la droite, quatre peeks fur la gauche, & quatre autres peeks fur la droite ont la même divifion de 24 parties. Tout cela complette le nombre de 18 peeks au-deffus des deux qui ne font pas marqués. Ces peeks ont, comme je l'ai déja dit, 22 pouces chacun ; & la colonne a, dans fa totalité, 36 pieds 8 douziemes de pied, mefure d'Angleterre (1).

QUAND, la nuit de la S. Jean, le nucta tombe, c'eft-à-dire quand l'eau des pluies du tropique eft tellement mêlée avec le Nil, qu'il s'en exhale au Caire une grande quantité qui couvre la terre de rofée, chofe qu'on ne voit jamais avant cette époque, on commence à proclamer qu'il y a cinq peeks d'eau marqués fur le Mikéas, & deux au fond qui ne font pas marqués, mais dont on ne tient pas compte dans la proclamation. La premiere proclamation qu'on fait enfuite fuppofe que le Nil a monté de 12 vingt-quatriemes de peek, c'eft-à-dire qu'il ne manque que 12 vingt-quatriemes pour qu'il y ait fix peeks. Quand il s'éleve de 3 vingt-quatriemes de plus, on annonce que c'eft neuf au-deffous de fix, ou *tiffa am fitte* ; & on crie toujours ainfi en diftrayant les vingt-quatriemes du nombre de peeks au-deffus, fans expliquer ce que c'eft que ces fix, ni pourquoi on a commencé à cinq ; ce que j'ima-

(1) 33 pieds 7 pouces 4 lignes de France.

gine pourtant être la profondeur que le Nil doit avoir dans son état ordinaire.

QUAND le fleuve s'est élevé sur le Mikeas à 8 peeks & 23 vingt-quatriemes, on entend retentir ces mots *wahad am erba tush*, c'est-à-dire 1 au-dessous de 14, cinq peeks d'eau étant marqués suivant les divisions, il y en a 13 & 23 vingt-quatriemes, ou 1 au-dessous de 9 d'augmentation; & cet 1 étant obtenu, on crie de toutes parts *wafaa ullah!* ce qui annonce que les cultivateurs seront obligés de payer le meery ou la taxe.

SUPPOSONS encore que le Nil ait couvert 17 peeks, ou coudées, & 23 vingt quatriemes, on criera *wahad am temen tush*, c'est-à-dire 1 au-dessous de 18; & le nombre étant enfin complet, toute la colonne étant couverte un certain jour d'Août, on n'entend plus que ce mot *ashareen*, c'est à-dire 20; ou bien ceux-ci, *men jibbel, alla jibbel*, c'est-à-dire d'une montagne à l'autre; ce qui signifie que l'eau a couvert les 18 peeks divisés sur la colonne, & les deux qui ne sont pas divisés & qui restent cachés par la vase. Toute la terre d'Egypte est alors en état d'être ensemencée; on ouvre le grand canal de Mansoura, & divers autres canaux, qui portent les eaux dans le désert, & les empêchent de croupir dans les champs qu'on doit mettre en culture. Le Nil porte encore, sans doute, un immense volume d'eau du haut de l'Ethiopie : mais ces canaux & la mer la reçoivent à la fois, & c'est bien nécessaire; car autrement les terres ne pourroient être ni labourées, ni ensemencées.

MAINTENANT si des 16 peeks, qui font crier le *wafaa ullah!* nous en déduisons cinq, qui étoient déja dans le puits, & marqués sur la colonne quand on a fait la premiere proclamation, il n'y a réellement que 12 peeks d'augmentation formant le minimum, d'après lesquels on établit la taxe; ou bien, s'il y en a 20, en déduisant toujours 5, il en reste 15 qui font le *maximum*, *men jibbel*, *alla jibbel*, c'est-à-dire le degré d'inondation qui rend toute la terre d'Egypte propre à être ensemencée, mais au-delà duquel il n'y a plus qu'à redouter d'affreux désastres.

S'IL étoit donc vrai que les 16 coudées marquées sur la médaille d'Adrien, fussent le minimum fixé pour le paiement de la taxe due au Souverain, nous devrions en inférer que du tems de cet Empereur il falloit autant d'eau qu'auparavant pour le *wafaa ullah*, & que conséquemment la terre d'Egypte ne s'est point exhaussée depuis treize cens ans.

POUR achever de résumer tout ce qui a rapport aux débordemens périodiques du Nil, j'énoncerai ici mon opinion. Comme elle est, je crois, fondée sur l'Histoire de l'antiquité, qu'elle est d'accord avec celle des siécles intermédiaires, & qu'elle est invinciblement soutenue par des observations modernes, je crois qu'aucun argument ne peut l'attaquer avec succès. Je serai aussi bref qu'il me sera possible; parce que comme j'ai déja fait dans le cours de cet Ouvrage quelques réflexions sur le sujet que je traite à présent, je crains qu'au premier coup-d'œil on ne prenne ce que je pourrai dire pour une répétition.

TOUT le monde convient que dès les premiers âges, le Nil portoit assez d'eau en Egypte pour l'inonder toute entiere. L'Egypte étoit alors, ainsi qu'à présent, une vallée étroite. Elle fut de bonne heure habitée par un peuple immense, illustrée par les arts, enrichie par le commerce le plus florissant ; & si par hasard elle avoit besoin d'augmenter sa population, elle le pouvoit facilement chez les grandes & nombreuses nations qui l'avoisinoient au midi, parce qu'elle avoit chez elle le bled & tout ce qui est nécessaire aux besoins & aux plaisirs de la vie, excepté l'huile. Mais ce pays fut éloigné de toute communication avec les étrangers, jusques après la fondation d'Alexandrie.

QUAND les premiers Rois d'Egypte eurent bâti Memphis, ils s'apperçurent que la vallée, resserrée en haut par les montagnes, s'élargissoit en descendant vers le Delta ; qu'ils avoient beaucoup d'eau à leur disposition pour mettre la terre en état d'être cultivée, & qu'une grande partie de cette eau se perdoit, sans qu'on en retirât aucun avantage, comme il s'en perd encore beaucoup à présent. Ils observerent en outre que la surabondance des eaux du Nil leur nuisoit, & que les plaines sablonneuses de la Libye ne manquoient que d'une intelligente distribution de ces eaux pour pouvoir être ensemencées comme celles d'Egypte, pour les égaler en fertilité & les surpasser par la variété de leurs productions. D'après cela, les Rois d'Egypte s'occuperent bientôt à faire creuser de vastes canaux & de grands lacs (1), en

(1) Nous savons que ces lacs étoient creusés, & qu'on s'en servoit du tems de Moïse. Voyez l'Exode, ch. 7, verſ. 19, & ch. 8, verſ. 5.

conſervant aſſez de niveau pour pouvoir arroſer toute l'année les déſerts de la Libye, & ſuppléer aux pluies qu'on n'y voit jamais tomber. La Géométrie, l'Architecture & tous les Arts méchaniques de ce temps-là concoururent à l'exécution de ce grand projet. Les canaux communiquoient d'un lac à l'autre pour empriſonner les eaux & leur rendre la liberté quand on en avoit beſoin.

Nous ſommes certains que ces choſes-là furent conſtamment pratiquées durant tout le temps de la dynaſtie des Princes Egyptiens. Mais quand les Ptolémées (1) furent montés ſur le trône d'Alexandrie, l'immenſe population de l'Egypte avoit déja beaucoup diminué. L'on n'avoit pas beſoin de canaux pour arroſer des campagnes qui n'étoient preſque plus habitées : mais on conſerva pourtant ce qui étoit néceſſaire pour les villes & pour les jardins. Toutefois les grands canaux, les chauſſées, les écluſes, quoiqu'abandonnés, ſe maintinrent long-tems par leur propre ſolidité; & l'Egypte réduite à la culture de ſon étroite vallée, & jouiſſant de toute l'eau du Nil, fut encore le grenier de cette partie du monde.

A l'extinction de la race des Ptolémées, la guerre, le déſordre & un gouvernement affreux au-dedans furent ſuivis de déſaſtres encore plus grands au-dehors. Le nombre des habitans de l'Egypte étoit diminué de beaucoup, & la vallée avoit toujours l'eau néceſſaire pour pouvoir être miſe tous les ans en culture.

---

(1) On ſait qu'ils étoient Grecs.

LES Romains étoient maîtres de l'Egypte, & sous le regne du second des Empereurs, Pétrone (1), homme connu par son goût & son éloquence, en fut nommé Gouverneur. Pétrone vit avec regret qu'on avoit laissé tomber en ruine les magnifiques ouvrages des anciens Rois d'Egypte. Il en sentit aisément toute l'utilité. Il vit que c'étoit là ce qui avoit jadis rendu l'Egypte si peuplée & si florissante; & comme digne représentant de la nation, pour laquelle il commandoit, & comme protecteur sensible & généreux du peuple qu'il étoit chargé de gouverner, il espéra de faire renaître ces beaux jours de grandeur & de gloire qui avoient illustré l'Egypte. Pétrone se moquoit en homme d'esprit & qui voyoit bien les choses, de la pusillanimité des Egyptiens de son temps qui trembloient sans cesse que le Nil ne montât pas assez haut pour fertiliser la terre qui devoit leur fournir du pain, tandis qu'ils avoient sous la main de quoi se procurer six fois plus de bled qu'il ne leur en falloit pour les nourrir. Pour leur prouver cette vérité, Pétrone nettoya les anciens canaux, releva les chaussées, répara les écluses, & emprisonnant les eaux dès le commencement du débordement, il inonda toute l'Egypte avec 8 coudées d'eau sur le nilometre; & il produisit avec ces 8 coudées autant d'effet qu'on en avoit obtenu auparavant & qu'on en a obtenu depuis avec 16 coudées. Cependant il n'ouvrit les écluses pour envoyer les eaux dans le désert où il n'y avoit plus d'habitans, que quand la terre d'Egypte eut été si bien arrosée, qu'il étoit tems que l'inondation cessât, afin que le fermier pût labourer & ensemencer son champ.

(1) Petronius Arbiter.

Qu'on prenne la peine de relire ce que j'ai déja cité d'après Strabon. C'eſt préciſément ce que je viens de répéter ici en moins de mots. Qu'on conſidere combien l'entrepriſe de Pétrone étoit belle. En relevant les grands ouvrages de Mœris, en mettant à profit, comme cet ancien Roi, tout le débordement du Nil, il trouva que la même quantité d'eau couvroit la même quantité de terrein qu'au ſiécle de Mœris, & que conſéquemment, l'Egypte ne s'étoit pas exhauſſée d'un pouce dans l'eſpace de quatorze cens ans.

A préſent, diſcutons la ſeconde moitié de la queſtion. Quelle différence de meſure fut introduite par les Saraſins; & comment le Nil peut-il inonder la terre d'Egypte, ſi le limon y a réellement occaſionné un pied d'exhauſſement tous les cent ans? On compte aujourd'hui plus de onze cens ans depuis la premiere année de l'Hégire (1), & près de neuf cens ans depuis l'érection du mikéas (2) dont on ſe ſert actuellement. Cette période eſt à-peu-près égale au laps de tems qui s'eſt écoulé entre Mœris & Hérodote & à celui qu'il y a eu d'Hérodote à Julien. Or, s'il y avoit eu en Egypte quelque accroiſſement de terre depuis Mœris juſqu'à nos jours, le nilometre commenceroit à nous l'indiquer.

L'on ſera peut-être fort étonné de ce que je vais avancer; mais ni les Ecrivains, qui ont d'abord affirmé d'une maniere ſi poſitive les choſes que je combats, ni ceux qui les ont défendus depuis, n'ont fait uſage des moyens

(1) La premiere année de l'hégire eſt l'an 622 de l'ere chrétienne.

(2) Le nilometre.

abſolument

absolument nécessaires pour résoudre la question. On ne peut être sûr d'une quantité quelconque qu'après l'avoir mesurée. Eh bien ! aucun d'eux n'a mesuré le mikéas, la colonne du nilomètre. Ils different de plus de vingt pieds sur la totalité de sa hauteur ; & ils different également sur la division de chacune de ses parties. Comme cette assertion peut paroître un peu forte, je vais en mettre la preuve sous les yeux de mes Lecteurs, afin qu'ils soient bien certains que je ne cherche ni à critiquer mal-à propos, ni à être injuste envers personne.

REVENONS au Mikéas. Le docteur Shaw (1) cite M. Thomas Humes, qui a été long-tems facteur au Caire, & qui dit que le Mikéas a 58 pieds anglois de hauteur. Mais on ne sait pas pourquoi on auroit pu ériger une si énorme colonne ; car, avant de pouvoir approcher de sa hauteur, le Nil engloutiroit le Caire. D'après ce que nous avons vu, M. Humes donne au nilometre au moins 22 pieds de plus qu'il n'a.

VIENT ensuite le docteur Perry (2), qui s'est beaucoup étendu sur ce sujet. Il dit que le Mikéas est divisé en 24 peeks ou coudées, & que chaque peek a près de 24 pouces. Le docteur Pococke (3), qui voyageoit en Egypte dans le même tems que le docteur Perry, est d'accord sur

(1) Voyages de Shaw, en anglois, ch. 2, sect. 3, p. 382.
(2) Descript. de l'Orient en anglois, vol. 1, pag. 256.
(3) Vue du Levant, pag. 282, 284, 286, en anglois.

les 24 peeks; mais il prétend que les peeks font inégaux. Il imagine que les 16 d'en bas ont chacun 21 pouces, les quatre qui viennent enfuite 24 pouces, & les quatre du haut de la colonne 22 pouces. Ainfi, l'un de ces voyageurs fait le Mikéas de 43 pieds & l'autre de 48, c'eft-à-dire, que l'un lui donne 6 pieds & l'autre 11 de plus qu'il n'a réellement. Le docteur Pococke a d'ailleurs commis une feconde erreur en difant que les peeks du Mikéas étoient de trois dimenfions différentes. Ils font au contraire d'une dimenfion uniforme, & cette dimenfion n'eft aucune des trois dont parle Pococke.

Quant à M. Humes, qui a réfidé long-temps au Caire; je ne voudrois pas qu'on crût que je puffe douter de fa véracité. Il y a de certains tems où il peut être facile aux chrétiens de s'approcher du Mikéas & de le mefurer. Cependant il faut, pour faire ce mefurage, fe munir d'un long bâton, marqué exprès; il faut avoir en outre un efcabeau, & le chrétien qui charieroit tout cela à fa fuite courroit fûrement des rifques, fur-tout fi on s'appercevoit qu'il veut s'en fervir pour le Mikéas.

Un homme peut voir & entendre au Caire tout ce qu'il veut, par le moyen de l'or, auquel jamais un Turc ne réfifte. Mais fouvent un traitre eft payé pour vous fervir de guide, & il paye lui-même un autre traître pour vous accufer; de forte que vous, qui êtes étranger, vous voyez tout le mal retomber fur vous, & quelquefois même fur vos compatriotes & vos amis. On vous demande: « Que » faifiez-vous au Mikéas, puifque vous faviez qu'il vous

étoit défendu de vous en approcher ? » — Vous gardez le ſilence ; & ce ſilence eſt la conviction de votre crime. Votre arrêt eſt ſoudain prononcé & exécuté, quel qu'il puiſſe être.

Je crois que, bien qu'il ait été permis à beaucoup de Chrétiens de voir le Mikéas, peu d'entr'eux ont eu les moyens de le meſurer exactement, & beaucoup moins encore en ont eu le courage. Mais le docteur Shaw dit qu'il a eu la hauteur de la colonne d'après une lettre de M. Humes ; & j'imagine qu'il a fort bien pu prendre 38 pour 58, mépriſe aiſée en liſant une écriture qui n'eſt point familiere. Si cela étoit, s'il y avoit effectivement dans la lettre 38 pieds anglois au lieu de 58, cette hauteur approcheroit beaucoup de la vérité ; il n'y auroit qu'une erreur d'un peu plus d'un pied, erreur qu'il faudroit attribuer à la maniere de meſurer, à une main peut-être tremblante & précipitée.

J'espere que, d'après ce que je viens de rapporter, on ſera ſuffiſamment convaincu que la hauteur & la diviſion de la colonne du Mikéas étoient abſolument méconnues des écrivains, qui ont voulu cependant ſe ſervir de cette colonne pour prouver l'exhauſſement ſucceſſif du ſol de l'Egypte.

Je demanderai à préſent s'ils connoiſſoient mieux la meſure qui fut introduite, après la conquête des Sarraſins, dans le nilometre de Geeza, & qui y eſt demeurée depuis

l'an 245 de l'Hégire ? Le docteur Shaw commence à traiter ce sujet par une énumération de différentes peeks; & il s'étaye d'un auteur Arabe, & dit qu'il y en a sept en usage. 1°. L'homaræus, qui differe de 1 $\frac{2}{9}$mes. de vingt-quatrieme de la coudée commune; 2°. l'hasamean, qui est le plus grand peek, & qui a les 24 sections; 3°. le belalœan, un peu moins grand que l'hasamean; 4°. la coudée noire, moins grande que le balalœan de 2 vingt-quatriemes 2 tiers; 5°. le jossippœan, de 2 tiers de vingt-quatrieme moins que la coudée noire; 6°. le chord ou l'asaba, de 1 deux tiers moins que la coudée noire; & 7°. enfin le maharanius, d'un vingt-quatrieme moins que l'asaba (1).

MAINTENANT j'en appelle à tous les lecteurs impartiaux; & je les prie de me dire à quoi me sert cette énumération de peeks & leur comparaison avec le peek commun, quand on ne m'explique point ce que c'est que ce peek commun. Que m'importe qu'on me dise que les autres sont d'une & demi ou de 2 fractions plus ou moins longues. Le docteur Shaw pense que le peek dont on s'est servi pour graduer le nilometre est le peek de Stamboul : mais par compensation, il prend un peek de son invention, auquel il donne 25 pouces; & cela, sans s'appuyer sur aucune autorité, sans s'en rapporter qu'à son imagination.

JE ne veux pas fatiguer plus long-tems mes lecteurs de toutes ces mesures. Entre le peek hasamean & le grand

(1) Voyage de Shaw en anglois, pag. 380, 381.

peek de Kalkafendas, qui eſt de 18 pouces (1), & le peek noir, dont le docteur Bernard (2) nous a donné un modele, d'après un manuſcrit Arabe, il y a 10 pouces de différence. Le premier étant de 18 pouces, eſt égal à la coudée ſamienne. L'autre a 28 pouces & demi; ainſi on peut juger combien cette différence & l'incertitude de la hauteur & des diviſions du Mikéas, nous mettent dans l'impoſſibilité de décider que la terre d'Egypte s'exhauſſe d'un pied tous les cent ans.

Comme la plupart des Ecrivains n'ont calculé la meſure du Mikéas que d'après le peek de Conſtantinople ou le peek de Stamboul, ils ſe ſont trompés. Je ferai bientôt voir quelle eſt la vraie meſure du peek Stamboulin, & d'où viennent les erreurs qu'on a commiſes à cet égard.

M. Maillet, Conſul de France au Caire, dit que le peek de Stamboul eſt égal à 2 pieds de France, ou a près de 26 pouces anglois. A cette erreur il en ajoute une autre, en avançant que c'eſt d'après ce peek que le Mikéas eſt gradué; & pour comble de confuſion, il dit encore qu'il faut que le Nil s'éleve de 48 pieds de France pour pouvoir inonder toutes les terres. Il eſt inutile de demander ce qu'on entend par toutes les terres; car ſi le Nil étoit jamais monté à cette hauteur, il auroit ſûrement, long-tems avant d'y arriver, noyé le Conſul Maillet dans le cabinet même où il faiſoit ces calculs.

(1) Pouces anglois, qui ont une ligne de moins que les pouces françois.
(2) Deſcription de l'Egypte, pag. 60.

Sans nous arrêter donc davantage au milieu de cette foule d'erreurs & d'obſcurités, que je n'ai rapportées que pour prouver ſeulement qu'un voyageur peut différer du docteur Shaw, ſans s'écarter de la bonne route, & que quelque ſavant que ſoit ce docteur, il n'a point été à même d'acquérir les connoiſſances néceſſaires pour traiter un ſujet ſur lequel il inſiſte trop, je ne veux m'en rapporter qu'au jugement de mes lecteurs, je vais eſſayer de leur préſenter, le plus briévement poſſible, l'état de la queſtion, & ce ſera à eux à la décider.

Tandis que j'étois au Caire, je fis la connoiſſance d'un voyageur plein d'eſprit. Il ſe nommoit M. Antès. Il étoit Allemand & de la ſecte des Moraves; & pour avoir occaſion de faire propager plus aiſément ſes principes religieux, & pour ſuivre ſon goût pour les méchaniques plutôt que pour faire des profits, dont tous les gens de ſa ſecte ſe ſoucient fort peu, il exerçoit la profeſſion d'Horloger. Cet ingénieux & eſtimable jeune homme venoit ſouvent avec moi, & m'étoit très-utile dans les recherches dont je m'occupois; ainſi que dans la maniere d'exécuter, avec le plus de ſimplicité poſſible, quelques inſtrumens dont j'avois beſoin pour les expériences que je me propoſois de faire dans mes voyages. Il m'aida à me procurer une baguette de cuivre d'un demi-pouce quarré, c'eſt-à-dire, d'une groſſeur qui ne lui permettoit pas de ſe déjetter, à moins qu'il ne fît une exceſſive chaleur. Nous traçames ſur trois faces de cette baguette, avec un excellent diviſeur, la meſure de trois différens peeks, les trois ſeuls qu'on connut alors au Caire, & dont le modele me fut fourni par le Cadi. Le premier.

de ces peek étoit le ftamboulin ou le peek de Conftantinople, qui a exactement 23 pouces Anglois & trois cinquiemes de pouces. Le fecond, le hendaizi, de 24 pouces fept dixiemes; & le troifieme, le peek el balledy, de vingt-deux pouces.

COMME nous favions, qu'il n'y avoit eu aucun changement dans le Mikéas depuis l'an 245 de l'hégire, il étoit naturel de croire que le peek de Conftantinople, mefure étrangere, ne devoit pas être encore connu en Egypte à cette époque, ni même jufqu'en 1516, que le Sultan Selim fit la conquête de ce royaume, & qu'ainfi ce peek n'étoit point celui d'après lequel le Mikéas étoit gradué. Il y a plus, ce peek n'exiftoit pas, je penfe, l'an 245 de l'hégire, ou, s'il exiftoit, fes dimenfions devoient être bien différentes de celles que lui ont fuppofé les Ecrivains que nous avons déjà cités, & dont aucun n'a deviné jufte. Nous ne pouvions pas croire non plus que le Mikéas fut gradué d'après le peek hendaizi; car le peek hendaizi, dont on fe fervoit originairement dans l'ifle de Meroé, connu des habitans de la haute Egypte, n'en étoit pas moins une mefure étrangere & ignorée des Arabes, leurs conquérans & leurs maîtres. Le peek el belledy, mefure communément employée dans ces contrées, & bien connue de tous les Egyptiens, étoit donc celui dont il falloit fe fervir dans une opération qui intéreffoit fi effentiellement la nation entiere: auffi eft-ce la mefure qu'on voit tracée fur le Mikéas. Cette colonne eft, ainfi que je l'ai déja dit, divifée en 20 peeks ou draas égaux, qu'on appelle draas el belledy. Chacun de ces peeks a 22 pouces anglois, & font divifés en vingt-quatre

fractions. Les deux d'en-bas font les feuls qui ne foient point fous-divifés.

Un Auteur ingénieux, qui a laiffé plufieurs détails intéreffans fur l'hiftoire des Arabes, dit dans un manufcrit intitulé *Han el Mohaderat*, que les habitans du Seïde comptoient vingt-quatre peeks fur leur nilometre, quand il y en avoit dix-huit marqués fur le Mikéas de Rhodes. Ce paffage prouve deux chofes. La premiere, c'eft qu'on connoiffoit à Seide le fecret de compter par la partie marquée de la colonne, & celle qui n'étoit pas marquée; car le peek du Mikéas étant de vingt-deux pouces anglois, il fe trouvoit conféquemment de quatre pouces plus grand que la coudée famienne, de forte que fi à vingt peeks de Seïde vous ajoutez vingt fois quatre pouces, la différence des deux peeks, divifés par 18, vous donnera quatre, qui, ajoutés aux vingt de leur colonne, feront le nombre de vingt-quatre.

La feconde chofe que prouve le *Han el Mohaderat*, c'eft que ce que j'ai dit de la hauteur de la colonne du Mikéas & de la longueur du peek eft exactement vrai. Il prouve évidemment que la colonne eft de 20 peeks el belledy, & chaque peek de 22 pouces, comme je m'en étois affuré en mefurant le Mikéas avec la baguette de cuivre que j'avois fait faire au Caire.

Un voyageur fe flatte d'être parvenu à un grand degré de précifion, lorfqu'en voyant 18 peeks au haut de la colonne depuis le bas, il calcule que ce nombre fait 37 pieds; il divife ce nombre

nombre par 18, & il trouve que le quotient eſt de 24 pouces (1). Mais il auroit dû diviſer par 20, & il auroit eu 22 pouces & une légere fraction; ce qui eſt la longueur exacte du draa el belledy, ou du peek marqué ſur le mikeas. Le voyageur dont je parle croit cependant que ſa diviſion erronée eſt le peek du Mikeas, & le comparant, avec ce qu'ont écrit d'autres Auteurs moins inſtruits que lui, il l'appelle le peek de ſtamboul, & enſuite le peek noir, quoiqu'il ne ſoit réellement que ſon peek à lui ſeul, le peek enfanté par ſon imagination ou par ſon inadvertance. Mais comme il n'eſt pas aiſé de découvrir l'erreur, elle paſſe de main en main juſqu'à ce qu'elle ſoit malheureuſement adoptée par quelque homme célebre; & il ſemble alors que quiconque oſe la combattre, d'après ce qu'il a vu de ſes propres yeux, & meſuré de ſes propres mains, ſe rend coupable d'une ſorte d'attentat littéraire.

M. Pococke remarque deux choſes très curieuſes dont il n'a pu découvrir la raiſon: « Quand le Nil, dit-il, commence à groſſir, il devient quelquefois rouge, & quelquefois verd; & alors ſes eaux ſont malfaiſantes. Il imagine, d'après cela, que la ſource du Nil ſe gonflant & s'épanchant tout-à-coup avec abondance, entraîne ce limon impur, verd ou rouge, qui pouvoit s'être formé dans les lacs, produits par les débordemens précédens, ou par les débordemens des petites rivieres qui ſe jettent dans ſon canal; car, quoiqu'il y ait ſi peu d'eau dans le Nil, quand il eſt dans ſon état ordinaire,

(1) Anglois.

qu'à peine en apperçoit-on le courant en quelques endroits, on ne peut pourtant pas croire que ce fleuve demeure dans une assez grande stagnation pour verdir. A mesure que le débordement augmente, l'eau devient rouge, puis elle s'épaissit davantage; & c'est alors qu'elle est très-salubre (1)».

La vraie raison de ce changement de couleur vient des immenses marais répandus dans tout le pays des environs du royaume de Naréa & de Caffa, où il y a fort peu de pente, & où les eaux s'accumulent & sont stagnantes avant d'être grossies, & débordent dans le Bahar el Abiad (2), qui prend sa source dans ces contrées; le débordement de ces vastes marais emporte d'abord beaucoup d'eau décolorée en Egypte. Puis le débordement du grand lac Tzana, que le Nil traverse, & qui ayant été six mois de suite stagnant, sans recevoir aucune pluie, & exposé à toutes les ardeurs d'un soleil brûlant, joint ses eaux putrides à l'eau du fleuve Blanc. Il y a en outre en Abyssinie peu de rivieres qui ne soient à sec, ou au moins dans un état de stagnation, après le mois de Novembre; & alors elles forment dans le pays des Shangallas de grands marais où se désalterent l'éléphant & le rhinoceros, & où paît & se vautre l'hippopotame. Dès les premieres pluies, ces marais versent aussi leurs eaux bourbeuses & corrompues dans le Nil. Mais enfin les rivieres, les lacs, les marais sont rafraîchis, épurés par les torrens qui tombent continuellement des cieux; les eaux traversent le royaume de Sennaar, où le sol

(1) Pococke, vol. 1, pag. 199, 200.
(2) Le fleuve Blanc.

eſt rouge ; & le mélange de ce ſol & des ſables du deſert, que les vents jettent dans le fleuve, font précipiter toutes ces ſubſtances viſqueuſes & putrides qui flottoient dans le Nil. Pococke obſerve donc judicieuſement que ce n'eſt point quand le Nil eſt clair & verd que ſes eaux ſont ſalubres, mais bien quand mêlé avec de l'eau fraîche, il devient rouge, trouble, & teint la Méditerranée.

La ſeconde remarque du Docteur Pococke (1) eſt également vraie. On a obſervé, dit-il, que lorſque les pluies avoient ceſſé, que le Nil étoit baiſſé & tout le pays inondé, le fleuve augmentoit quelquefois de nouveau. Il cite un exemple de ce fait qui eut lieu en 1737, & qui alarma toute l'Egypte ; car on croit dans ces contrées qu'un tel événement eſt toujours le préſage de grandes calamités. On raconte que la même choſe arriva du tems de Cléopatre, où le gouvernement des Egyptiens fut renverſé, la race de leurs Rois éteinte avec cette Princeſſe, & l'Egypte devint province Romaine.

L'on ne s'attend pas, ſans doute, que dans ce ſiécle éclairé j'emploierai le raiſonnement pour prouver qu'un débordement extraordinaire du Nil pût avoir quelque rapport avec l'extinction de la famille des Ptolémées. Je laiſſe aux prophetes, aux fanatiques à faire uſage de ces effets du hazard pour fortifier le vulgaire dans ſes préjugés.

---

(1) Pococke, vol. 1, p. 201.

La cessation des pluies qui a lieu en Abyssinie vers le 8 de Septembre, occasionne ordinairement beaucoup de maladies dans les pays bas (1) ; mais d'autres pluies commencent à tomber vers la fin d'Octobre, c'est-à-dire, dans les derniers jours du mois que les Ethiopiens appellent *Tekemt ;* elles continuent modérément pendant trois semaines, & cessent le 8 de Novembre, ou le 12 du mois éthiopien d'Hédar. Dès-lors toute épidémie disparoît, & ce 8 de Novembre, jour de la fête de Saint Michel, le Roi se met à la tête de son armée & entre en campagne. Cependant, l'effet de ces secondes pluies se fait rarement sentir en Egypte, où tous les canaux sont ouverts. Tandis que c'est d'elles seules que dépendent les dernieres moissons des Abyssiniens, & que c'est pour elles que les Agows des sources du Nil invoquent le génie du fleuve. Quand j'allai visiter ces sources, je reçus plusieurs ondées en allant & en revenant, & sur-tout pendant l'excursion que je fis dans le pays voisin.

Quand ces secondes pluies sont excessives, ce qui n'arrive pourtant que très rarement, les eaux des torrens & des marais débordés tombant sur une terre durcie & fendue en beaucoup d'endroits par deux mois d'un soleil brûlant, n'y pénetrent presque pas & courent avec violence dans le Nil. Voilà quelle est la cause des crues extraordinaires que ce fleuve a quelquefois en Décembre, & qui n'ont pas plus d'influence sur les bonnes ou les mauvaises récoltes de l'Egypte que sur celles de la Palestine & de la Syrie.

(1) Dans le Kolla.

La quantité de pluie qui tombe en Ethiopie varie beaucoup d'une année à l'autre, ainsi que les mois dans lesquels elle tombe. Celle qui tomba en 1770, à Gondar, depuis l'équinoxe du printems jusqu'à l'équinoxe de Septembre, & que je recueillis avec une espece d'entonnoir d'un pied anglois de diamètre, s'éleva à 35,555 pouces cubes; & en 1771, j'en reçus, avec le même tube, dans le même espace de tems, 41,355 pouces (1).

En 1770, le mois d'Août fut le mois le plus pluvieux. En 1771, ce fut le mois de Juillet. Ces deux années, les Egyptiens payerent le méery ou la taxe, & le *Wafaa ullah* eut lieu au mois d'Août. Quand la pluie est très-abondante en Juillet, il y a ordinairement une interruption au commencement d'Août: mais la pluie reprend avec plus de force vers la fin de ce mois & dans la premiere semaine de Septembre.

Quelquefois, Juillet & Août sont les mois où il tombe plus de pluie; & pendant le mois de Juin, on en a été exempt. Enfin, on voit des années où la pluie tombe également en Mai, en Juin, en Juillet, en Août & dans la premiere semaine de Septembre. Je crois, & c'est ce qui semble arriver le plus souvent, que chaque mois, depuis Juin, la pluie double. Le *Wafaa ullah* (2) a ordinairement lieu le 9 d'Août.

(1) Voyez la table des pluies dans l'appendix.

(1) Quand le Mikeas indique 14 peeks ou coudées.

Dès lors, le tribut étant dû, on ne fait plus attention au mikéas, le canal est ouvert, & l'eau va dans le Delta.

Les 14 péeks, indiqués par le mikéas, ne disent pas combien il faut d'eau pour inonder toute la vallée d'Egypte. En supposant que le Nil reste neuf jours pour se rendre d'Ethiopie en Egypte, l'eau qui arrive au Caire le 9 Août est donc celle des pluies qui sont tombées en Abyssinie le premier du même mois; & depuis le 9 Août jusqu'au 17 de Septembre, le Nil croit d'un tiers de plus; ce qu'on ne peut pas voir sur le mikéas, parce que l'eau est envoyée dans les lacs du Delta, comme je crois qu'on l'a toujours fait. Ainsi, la quantité de pluie qui tombe en Ethiopie n'a jamais été bien connue, ni ne peut l'être, d'après le mikéas. On ne peut pas savoir non plus la quantité d'eau qui vient en Égypte, ni quelle quantité de terrein cette eau peut inonder. Il faudroit pour connoître ces choses bien exactement, que les chaussées fussent bien tenues jusques au 25 Septembre, où le Nil peut atteindre sa plus grande hauteur. Mais si on prenoit un tel parti, il est vraisemblable qu'avant cette époque, le fleuve franchiroit ses digues & emporteroit le Caire & tout le Delta dans la Méditerranée; ou si cela n'arrivoit pas, il resteroit trop long-tems dans les champs pour qu'on pût les ensemencer cette année-là.

Je ne peux pas comprendre quelle idée certains Voyageurs se sont formée du commencement des débordemens du Nil, car ils semblent reconnoître que les bords du fleuve ne sont jamais inondés; ce qui est effectivement très-vrai, puisqu'on

y voit des villes & des villages où l'on jouit d'autant de ſécurité que dans les plus hautes parties de l'Egypte ; & que quand le fleuve s'eſt élevé à ſa plus grande hauteur, on eſt obligé d'arroſer ces endroits avec des machines.

J'AI expliqué plus haut comment les canaux portent l'eau ſur la terre & l'approchent toujours des bords à meſure que le fleuve hauſſe. Ces canaux ſont tirés à angle droit & par l'inclinaiſon du ſol ; ils l'épanchent dans une direction différente au cours du Nil, c'eſt-à-dire, que l'eau eſt d'abord ſtagnante au pied des montagnes, & qu'à meſure qu'elle monte, elle revient en arriere & ſe rapproche de ſes bords. Mais quand le débordement eſt ſi conſidérable, que l'eau qui revient en arriere ſe réunit au fleuve, ſoudain elle en reçoit l'impulſion, le courant s'établit par-tout, & l'Egypte entiere n'eſt plus qu'un torrent.

LE Docteur Shaw (1) obſerve, il eſt vrai, qu'il paroît y avoir de la pente des bords du Nil au pied des montagnes ; mais il conſidere cette pente comme une erreur d'optique. Je voudrois qu'il nous eût expliqué ſur quels principes d'optique cette erreur eſt fondée ; & ſi elle exiſte réellement, comment ſe peut-il que les bords du fleuve reſtent tous les ans à ſec, tandis que le pied des montagnes eſt ſubmergé ? Ou en d'autres termes, quelle eſt la raiſon de ce fait dont tout le monde convient, & d'après lequel le pied des mon-

(1) Voyage de Shaw, en anglois, ſect. 4, p. 101.

tagnes est inondé, dès que le Nil commence à déborder, pendant que les champs qu'on cultive près des bords du fleuve, ne peuvent recevoir de l'eau que par le moyen des machines qu'on emploie pour l'y élever, lorsque le débordement est à son plus haut point ? Ces choses ne peuvent être contestées par aucun des Voyageurs qui sont allés dans la Haute-Egypte. Mais si on les avoit admises comme des vérités, au lieu d'appeller l'inclinaison qu'il y a des bords du fleuve au pied des montagnes, une erreur d'optique, on auroit fait immédiatement le raisonnement suivant.

La terre d'Egypte est au pied des montagnes, plus basse, plutôt inondée, plus long-temps couverte d'eau, souvent même la seule qui en reçoit. Or, d'où vient qu'elle n'est point de niveau avec les bords du Nil, s'il est vrai que ce fleuve éleve tous les ans l'Egypte en y déposant certaine quantité de limon qu'il apporte d'Abyssinie ? Il faut convenir qu'il ne seroit pas aisé de répondre à cette question.

Depuis trente ans, le Nil n'a manqué qu'une seule fois de déborder au point d'occasionner en Egypte une disette, mais non pas la famine. Au lieu que dans le même laps de tems, les débordemens ont été trois fois si considérables, qu'entraînant tout à la mer, ils ont produit, non la disette, mais une famine horrible, & forcé les habitans de quitter le pays. Cependant, j'imagine que ces désastres ne sont arrivés que par défaut de précaution & peut-être par la méchanceté des Arabes. Il y a en Egypte, depuis Siout au Caire, beaucoup de restes des vastes lacs, des canaux, des digues,

digues, de tous ces grands travaux enfin destinés par les anciens Egyptiens à maîtriser le fleuve, à servir de réservoirs pour suppléer aux années où les débordemens ne monteroient pas assez haut, ou à prévenir les dangers d'une surabondance d'eau en la répandant dans les sables altérés de la Libye, pour l'avantage des Arabes, plutôt que de la laisser perdre dans la Méditerranée. Les écluses qui étoient à la tête de ces immenses canaux, n'ont point été entretenues; les canaux restent donc ouverts, & dans une année où il y a peu d'eau, ils en diminuent encore la quantité en l'évacuant, comme dans les temps où on a cru devoir les remplir; si le débordement est trop considérable, ils occasionnent une inondation destructive.

J'OSE me flatter d'avoir suffisamment prouvé que jamais l'Egypte ne fut ni un bras de mer, ni formée par le limon du Nil; mais qu'elle a été créée telle qu'elle est dans le même tems que les autres parties de la terre, & pour le même dessein. Je me croirai fondé à parler ainsi jusqu'à ce que nous ayons reçu, des mains de la Providence, un ouvrage tellement imparfait que la destruction puisse en être calculée d'après les moyens même par lesquels il a été formé, & qui sont les causes apparentes de sa beauté & de sa supériorité. L'Egypte, ainsi que les autres pays, perira sans doute, par l'ordre de celui qui l'a faite : mais comment & dans quel tems? C'est ce qui reste caché & inaccessible à l'inutile curiosité, & aux vaines spéculations des hommes.



CHAPITRE XVIII.

Recherches sur la possibilité de changer le cours du Nil. — Cause du nucta.

L'ON a proposé comme un problême très-important à résoudre, s'il étoit possible de porter le cours du Nil dans la mer Rouge pour affamer l'Egypte ? Je crois qu'il seroit plus à propos de demander si les eaux du Nil, qui viennent en Egypte, pourroient être diminuées ou détournées au point de ne plus suffire pour inonder & fertiliser ses terres ? Alors on répond, qu'il semble que cela est très-possible, puisque le Nil, & toutes les rivieres qui le joignent dans son cours, sortent d'un pays qui est à plus de deux milles au-dessus du niveau de la mer, & que toutes les pluies qui grossissent ces rivieres tombent dans le même pays. On ne peut certainement pas nier qu'il n'y ait assez de pente pour jetter la plupart de ces rivieres dans le golfe d'Arabie, dans l'Océan Indien, ou dans la mer Atlantique. Peut-être même seroit-il encore plus aisé de détourner le cours du Bahar el Abiad (1), & de le mettre de niveau avec le Niger, ou de le faire passer dans le désert droit à la Méditerranée.

Nous avons déja vu que Lalibala (2) avoit entrepris, avec

(1) Le fleuve Blanc.

(2) Voyez les annales d'Abyssinie au regne du Lalibala.

une grande apparence de ſuccès, de diminuer les eaux du Nil. Ce Prince, dont tout concourut à augmenter la puiſſance, & qui d'ailleurs étoit un homme plein de courage & de capacité, auroit ſans doute réuſſi complettement dans ſon projet, s'il y avoit perſévéré; car il eſt certain qu'il n'y a point de loi dans la nature qui le combatte; & tous les obſtacles diminueront en raiſon du caractere & de la puiſſance de celui qui entreprendra de les vaincre. Alexandre le Grand auroit réuſſi; mais ſon pere Philippe ne l'auroit pas pu. Peut-être que Louis XIV eût accompli un tel deſſein auſſi aiſément qu'il réunit les deux mers: mais c'eſt, ſans contredit, le ſeul Monarque européen qu'on peut juger avoir été capable d'entreprendre & d'exécuter d'auſſi grands travaux.

L'ON raconte que le célebre Alphonſe Albuquerque, Vice-roi des Indes, écrivit ſouvent au Roi de Portugal Don Emanuel de lui envoyer quelques habitans de Madere, gens accoutumés à niveller la terre pour préparer les plantations des cannes de ſucre. Albuquerque vouloit ſe ſervir d'eux pour exécuter l'entrepriſe qu'il avoit formée de jetter le Nil dans la mer Rouge pour affamer l'Egypte. Le fils d'Albuquerque rapporte (1) ce fait invraiſemblable; & il ajoute qu'il ne doute pas que ſon pere n'eût réuſſi, parce qu'on ſavoit, à n'en pas douter, que quand les Arabes de la haute Egypte étoient en guerre contre le Soudan, ils interrompoient le cours du canal qui eſt entre Kenna en Egypte, & Coſſeïr ſur la mer Rouge.

---

(1) Alph. d'Albuquerque, commentar., lib. 4, cap. 7.

Tellez & Le Grand, en rapportant les opinions d'Albuquerque & de ſon fils, donnent beaucoup d'éloges au fils aux dépens du pere : mais, ſans doute, ils ont tort.

D'abord nous avons vu dans l'hiſtoire d'Abyſſinie que tout ce que Don Emanuel put faire fut d'envoyer quatre cens hommes au ſecours du Roi d'Abyſſinie, dont les Etats étoient alors preſqu'entiérement envahis par les Turcs & par les Maures. Ce n'eſt donc pas de l'Inde qu'on pouvoit attendre l'exécution d'une entrepriſe auſſi grande & auſſi difficile que celle de détourner le cours du Nil. Enſuite le jeune Albuquerque ſe trompe évidemment ſur le fait qu'il avance. Il n'y a jamais eu de canal entre Coſſeïr & Kenna. Les marchandiſes qui viennent par la mer Rouge ont toujours été tranſportées par des caravanes. L'on doit ſe rappeller des détails que j'ai donnés, au commencement de cet ouvrage, ſur mon voyage de Kenna à Coſſeïr. La communication entre ces deux villes fut probablement ſouvent interrompue par les Arabes du tems d'Albuquerque, comme elle l'eſt encore à préſent. Mais ce ſont des chameaux dont les Arabes arrêtent la marche, & non un canal, puiſqu'il n'a jamais exiſté de canal en cet endroit.

Voici le ſommaire de toute cette hiſtoire. Une longue & violente perſécution ſuivit la conquête de l'Egypte par les Sarraſins, peuple accoutumé à vivre ſous des tentes, ennemi des édifices en pierre, & ſans ceſſe acharné à la deſtruction des Chrétiens & de leurs Egliſes. Les Sarraſins pourſuivoient ſur-tout les Maçons, qu'ils regardoient comme les propagateurs de l'idolatrie; & ces infortunés ouvriers s'en-

fuirent en grand nombre auprès de Lalibala, qui étoit de la même religion qu'eux. Le Monarque abyssinien les employa à construire d'immenses ouvrages, pour détourner le cours du Nil, & le porter dans la mer Rouge ou dans l'Océan indien. J'ai déja donné la description (1) de ces ouvrages, qui existent encore tout entiers.

L'IDÉE d'exécuter le projet de Lalibala subsista tant que la famille des Rois d'Abyssinie vécut au midi de l'Empire en Shoa, dans le voisinage, & quelquefois sur les lieux mêmes où l'entreprise avoit été commencée. Mais quand la Cour alla résider dans le nord, & que les Princes de la race de Salomon furent transférés de la prison de Geshen (2) dans celle de Wechné (3), voisine de Gondar, les immenses travaux des anciens Rois & les lieux où ils sont, furent insensiblement oubliés, & quelquefois même défigurés. Cependant, au commencement de ce siécle, Tecla Haimanout I, en se plaignant dans une lettre (4), adressée au Pacha du Caire, du meurtre de l'Ambassadeur François du Roule, disoit que si la Régence Turque continuoit à se conduire d'une maniere si odieuse, il se serviroit du Nil comme d'un instrument de ses vengeances, parce qu'il en tenoit les clefs dans sa main, & qu'il pouvoit à son gré donner à l'Egypte l'abondance ou la famine.

(1) Vol. 1, lib. 2, cap. 8.
(2) Montagne de l'Amhara.
(3) Montagne du Belessen.
(4) Voyez cette lettre dans les annales d'Abyssinie.

QUANT au projet de jetter le Nil dans la mer Rouge par la Nubie ou la Haute-Egypte, cela ne mérite point de réponſe. Quel ſeroit le motif d'une telle entrepriſe ? Les Egyptiens pourroient-ils permettre qu'on exécutât dans leur propre pays un travail qui n'auroit d'autre but que de leur occaſionner la famine ? Et ſi le pays étoit envahi par un ennemi, l'intérêt du conquérant ſeroit-il jamais de ruiner ſes nouveaux ſujets, & de les réduire à la néceſſité de périr de faim ?

L'ON a beaucoup écrit au ſujet d'une roſée miraculeuſe qui tombe en Egypte préciſément la nuit de la Saint Jean, & qu'on appelle *Gotta* ou *Nucta*. On croit que cette roſée eſt un don particulier du Saint à qui eſt dédiée la fête. Elle arrête la peſte, elle fait lever la pâte dans le pétrin, elle eſt enfin le préſage certain d'une inondation abondante.

J'ESPERE qu'on ne s'attend point à me voir diſcuter ici la part que Saint Jean peut avoir dans cette affaire. Mes ſoins ſe bornent à la recherche des cauſes naturelles.

MEMPHIS, Alexandrie, toutes les anciennes cités de la Baſſe-Egypte ſont bâties ſur des citernes, dans leſquelles le Nil entroit autrefois, dès qu'il commençoit à déborder ; & quand l'eau avoit dépoſé ſon limon, elle y devenoit très-bonne à boire. Ces citernes ſont aujourd'hui pleines de malpropretés : mais quoique fort mal entretenues, elles reçoivent encore le Nil par leurs conduits briſés.

EN Février & Mars, le ſoleil eſt preſque au zénith d'un

côté de l'Égypte ; & dans ſon cours, il a une puiſſante influence ſur toute l'étendue du pays. Le Nil étant alors très-bas, l'eau des citernes ſe corrompt, & le fleuve lui-même a perdu ſes parties les plus volatiles & les plus délicates, par l'action continue de l'aſtre vertical qui le deſſeche ; de ſorte qu'au lieu d'être plus facile à s'évaporer, il devient prêt à ſe putréfier. Mais le jour de la Saint Jean (1), recevant un mélange abondant d'eau des pluies nouvellement tombées en Ethiopie, il devient plus frais, plus léger, plus facile à s'exhaler, & le ſoleil qui en eſt près, exerçant ſon influence naturelle ſur l'eau, en pompe une grande quantité ; mais comme cette eau eſt encore chargée des parties viſqueuſes & corrompues qui croupiſſoient dans le fleuve, elle ne s'éleve pas bien haut durant les premiers jours ; & conſéquemment, elle retombe la nuit en roſée abondante. Voilà, je crois, la vraie cauſe du nucta. Voilà du moins ce que je me ſuis perſuadé, d'après les obſervations que j'ai faites au Caire.

Mon quart de cercle étoit placé ſur le toit en terraſſe de la maiſon d'un de mes amis, chez qui je faiſois des obſervations. J'étois deſcendu pour ſouper, mais étant remonté bientôt après, je trouvai tout le cuivre de l'inſtrument couvert de petites gouttes de roſée qui étoient auſſi vertes que de la couperoſe. Ce verd-de-gris avoit déja tellement corrodé le cuivre, dans une heure de tems, que l'empreinte en demeura pendant plus de ſix mois, & qu'on en diſtinguoit les petits trous avec un microſcope.

(1) En Abyſſinie, le 24 Juin.

Ce n'eſt jamais que pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril que la peſte ſe fait ſentir en Egypte. Je ne penſe pas qu'elle y ſoit endémique ; je crois plutôt qu'elle y eſt apportée de Conſtantinople ; & comme dans les mois que je viens de citer, l'air privé depuis long-tems de roſée, a acquis une aſſez grande putridité pour recevoir cette maladie ; elle y fait de grands ravages qui continuent juſques à la Saint Jean, où ils ſont tout-à-coup arrêtés par le nucta, c'eſt-à-dire, par la roſée que produit le mélange d'eau fraîche qui vient groſſir le Nil.

Le premier & le plus remarquable des ſignes qui annoncent un changement dans l'air eſt cette ceſſation ſoudaine de la peſte qui a lieu le jour de la S. Jean. Toutes les perſonnes qui s'étoient tenues, pendant les mois précédens, renfermées chez elles & loin de toute ſociété, recommencent à ſortir, à acheter, à vendre, à communiquer avec leurs voiſins, ſans la moindre crainte ; & ſi j'en crois ce qu'on m'a aſſuré, il n'y a jamais eu d'exemple que quelqu'un eût été attaqué de la peſte après cette époque. On doit remarquer que je dis *attaqué* & non pas *mort :* car il y a, je le ſais, des exemples, quoiqu'en petit nombre, de gens qui en ſont morts.

La peſte n'eſt point une maladie qui ſe termine toujours promptement. Un homme en eſt quelquefois très-long tems tourmenté. Elle ſe montre par divers ſymptômes ; & le malade peut réſiſter d'abord, malgré l'infection de l'air putride qu'il reſpire ; mais il languit toujours ; il reſte accablé des premieres fureurs de la maladie, & il en eſt enfin victime. Je veux donc dire qu'en Egypte perſonne ne tombe malade de

de la peste, après la rosée de Juin; & que ce fléau ne se fait jamais sentir dans ce pays-là que pendant les mois du printems, où l'air est totalement privé de parties aqueuses & rafraîchissantes.

JE crois que l'exemple que je vais citer, & qui est trop certain pour qu'on puisse le nier, ne laissera aucun doute sur la cause de la rosée de Juin & sur le pouvoir qu'elle a de faire cesser la peste.

LES Turcs & les Arabes croient, comme on sait, à la prédestination. Ils s'imaginent que l'heure de la mort d'un homme est irrévocablement fixée & que rien ne peut l'avancer, ni la reculer d'un seul instant. D'après ce principe, dès le lendemain de la Saint Jean, ils exposent dans les marchés les vêtemens d'une foule de gens qui sont morts de la peste. Ces vêtemens sont impregnés de l'humidité du soir & du matin. On les remue, on les achette, on les porte enfin sans craindre le moindre danger; & quoique la plupart du tems ces habillemens soient faits de fourrures ou d'étoffes de coton, de soie, de laine, des choses enfin qui peuvent avoir contracté le plus d'infection, il n'arrive jamais d'accident à ceux qui s'en vêtissent avec une si heureuse confiance.

J'ABRÉGERAI ici ce qui me reste à dire sur le Nil, & je rapporterai pour cela une tradition que nous devons à Hérodote, ce Pere de l'Histoire, cet Ecrivain, à qui beaucoup d'Auteurs modernes, moins instruits que lui, ont imputé leurs propres erreurs. Hérodote (1) dit qu'il avoit appris de la

(1) Herod. lib. 2, p. 98, sect. 28.

bouche du Gardien du trésor de Minerve, que la moitié des eaux du Nil couloit droit au nord pour se rendre en Egypte, & l'autre moitié prenoit un cours différent & alloit au midi en Ethiopie.

Ce Gardien étoit probablement Ethiopien ; & il semble d'après l'observation qu'il communiqua à l'Historien Grec, qu'il en savoit plus sur cette matiere que tous les anciens ensemble. En effet, nous avons vu qu'entre le 13e. & le 14e. degré de latitude nord, le Nil accrû par toutes les rivieres qui sont ses tributaires & qui prennent leur source dans les limites des pluies du tropique, tomboit dans les plaines du royaume de Sennaar, c'est-à-dire, un mille au-dessous de la région de l'Abyssinie, & qu'ensuite le fleuve couloit avec moins de pente vers l'Egypte.

Nous avons vu de plus que dans le royaume de Gingero, par le 9e degré, le Zebée couroit au sud, ou au sud-est, dans le fond de l'Ethiopie. Les habitans de ces contrées m'ont assuré que plusieurs autres rivieres suivoient le même cours, se vuidoient dans un grand lac, comme celles qui sont au nord de la ligne se vident dans le Tzana, & qu'ensuite toutes ces eaux se distribuoient à l'est & à l'ouest. C'est de ce vaste réservoir que partent les grands fleuves qui arrosent l'intérieur de l'Ethiopie, vis-à-vis de la côte de Melinde & de Mombaza, vont ensuite se jetter dans l'Océan indien. C'est également de là que sortent ces eaux immenses qui courent se précipiter dans la mer Atlantique, après avoir traversé à l'ouest le Benin & le Congo, & celles qui forment au sud les rivieres de Gambie & de Sierra-Leona.

En un mot, les pluies qui tombent périodiquement entre le tropique du Capricorne & la ligne, étant égales à celles qui tombent entre la ligne & le tropique du Cancer, il est clair que si la terre d'Ethiopie avoit la même inclinaison des deux côtés de la ligne, la moitié des eaux s'épancheroit vers le sud, & la moitié vers le nord. Mais comme depuis le 5e degré nord, le sol a toute sa pente vers le sud, il s'ensuit que les rivieres qui coulent au sud sont non-seulement égales à celles qui courent au nord, mais qu'elles ont de plus la pluie qui tombe entr'elles & le 5e degré nord; & il n'y a point de doute que ce ne soit là une des raisons pour lesquelles le continent méridional a tant de fleuves & de rivieres qui se jettent dans l'Océan indien & dans l'atlantique, & qui sont tous plus considérables que le Nil.

D'après l'observation ingénieuse & vraie que nous a transmise Hérodote, le Géographe Nubien a forgé une fiction qui n'appartient qu'à lui. Il a prétendu que le Nil se divisoit en deux branches, dont une alloit vers le nord en Egypte, & l'autre à l'ouest dans le pays des Negres, & se perdoit dans l'océan Atlantique. Cette opinion a été avidement adoptée par M. Ludolf (1), qui cite à l'appui l'autorité de Léon l'Africain, & du Moine Grégoire, quoique ni l'un ni l'autre ne méritent sans doute pas plus de crédit que le Géographe Nubien lui-même.

M. Ludolf nous dit encore, après avoir cité un passage de

(1) Vide Ludolf in præmio Histor. Æthiop. 1. 8. Id. lib. 1. cap. 8. p. 178. Leo Africanus in descript. Africæ, lib. 1, cap. 7.

Pline, qu'il avoit consulté le fameux Bochard, pour savoir si le Nil & le Niger (1) étoient un seul & même fleuve; & le fameux Bochart lui répondit d'un ton doctoral, qu'il étoit incontestable que le Niger devoit être un bras du Nil. — Mais, avec tout le respect que je dois à ce savant, j'oserai dire que cette assertion n'a pas le moindre fondement.

Pline est, je crois, le premier qui ait eu cette idée: mais il l'annonce avec circonspection, & il donne les raisons qu'il croit avoir de penser ainsi. — *Nigri fluvio eadem natura quæ Nilo, calamum & papyrum, & easdem gignit animantes, iisdemque temporibus augescit* (2). — C'est-à-dire, qu'il a la même couleur que le Nil, le même goût, qu'il produit la même espece de roseaux, & spécialement le papyrus; qu'on y trouve les mêmes animaux, tels que le crocrocodile & l'hippopotame, & qu'enfin il déborde à la même époque. Tout cela ne dit rien qui ne puisse s'appliquer avec la même vérité aux autres rivieres, qui coulent entre le tropique du cancer & la ligne: mais les deux autres Auteurs, le Géographe Nubien & le Moine Grégoire, avancent chacun une chose absolument fausse.

Le Nubien dit que si le Nil portoit en Egypte toute la pluie qui tombe en Abyssinie, les Egyptiens ne feroient pas en sûreté dans leurs maisons. Mais je réponds à cela par un fait. La carte du Nil est toute entiere sous les yeux du lecteur; & il peut juger, en l'examinant, que toute la pluie qui tombe

(1) Le Niger traverse la Nigritie, & va se jetter dans la mer Atlantique.

(2) Plin. lib. 5, cap. 8.

en Abyssinie se rend & s'est toujours rendue en Egypte; que, malgré cela, les Egyptiens sont fort tranquilles dans leurs maisons, & qu'il est même très-rare que toute la vallée d'Egypte soit inondée. Il paroît non moins certain, d'après la même carte, que sans le secours d'un fleuve aussi considérable que le Nil, constamment plein, prenant sa source dans des pays où il pleut sans cesse, & se joignant au Nil, sans l'Abiad (1) enfin qui s'y joint à Halfaïa, toutes les eaux de l'Abyssinie ne suffiroient pas pour fournir au Nil le moyen de traverser les déserts brûlans de la Nubie & du Barabra; & il ne feroit alors d'aucune utilité à l'Egypte.

Un autre fait non moins faux que le premier, & qu'il est nécessaire de relever, se trouve dans le Moine Grégoire, qui dit que la seconde branche du Nil commence au-dessous du royaume de Dongola, dans la Nubie; qu'elle traverse Elvah, & suit le désert pour aller se jetter dans la Méditerranée, entre le Cyrenaïque & Alexandrie. Mais nous savons, d'après le témoignage de toute l'antiquité, qu'il n'y a jamais eu de désert plus dépourvu de rivieres que celui de la Thébaïde. C'est ce défaut d'eau, plutôt que l'éloignement, qui fit du voyage au temple de Jupiter Ammon, une entreprise digne d'Alexandre. Sûrement le vainqueur de Darius ne trouva point de riviere dans son chemin; car s'il y en avoit eu, on ne doit pas douter que ses bords n'eussent été aussi peuplés que ceux du Nil, & la Thébaïde n'auroit pas été un désert. En outre, les caravanes qui, dès les âges les plus reculés, passent du Sennaar en Egypte, auroient vu cette

(1) Le fleuve Blanc.

riviere & bu de ses eaux; & les voyageurs Européens (1), qui au commencement de ce siecle ont suivi le même chemin, l'auroient également vue. Ces deux voyageurs allerent l'un & l'autre à Elvah; & quand ils passerent par le grand desert de Selima, pour se rendre dans le Sennaar, si la prétendue branche du Nil avoit existé, ils l'auroient d'abord côtoyée, & ensuite traversée près d'où l'on a dit qu'elle prend naissance. Mais nous sommes bien sûrs que ni l'un ni l'autre ne virent d'eau courante, depuis le moment qu'ils quitterent le Nil à Siout en Egypte, jusqu'à celui où ils le retrouverent à Moscho. Ils ne purent avoir que de l'eau de citerne, ou de l'eau qu'ils porterent avec eux dans des outres de peau de bouc,

Le district d'Elvah comprend l'Oasis Magna & l'Oasis Parva des anciens. Des sources abondantes jaillissant au milieu des sables & ne tarissant, ni ne diminuant jamais, ont invité les hommes à s'établir en grand nombre autour d'elles. Les eaux des sources, conduites avec industrie dans les champs voisins, y ont répandu la fécondité. On y voit des jardins, des forêts de palmiers, une verdure continuelle, & ce lieu est dans ces déserts un Paradis terrestre, semblable à ces isles riantes & fertiles qui s'élevent au milieu d'une immense océan.

La côte de la Méditerranée, depuis le Cyrénaïque ou Ptolémaïde (2), jusques à Alexandrie, est bien connue de toutes les nations qui fréquentent ces mers. Mais quel pilote, quel

(1) Poncet & du Roule.

(2) C'est-à-dire Bengazi ou Derna.

voyageur a jamais vu une riviere ſur cette côte déſerte, où l'on oſe pourtant dire qu'une branche du Nil ſe jette dans la Méditerranée? Certes, l'Auteur de cette fable trahit ſon ignorance dès le commencement, en diſant que le Nil ſe partage après avoir paſſé le royaume de Dongola pour entrer en Nubie. Pour que le fleuve entre dans le royaume de Dongola, il doit être déja hors de la Nubie; car Dongola eſt la capitale du Barabra, pays tout entier au nord de la Nubie. Je ne connois point de plus mauvais guides en Géographie que Léon l'Africain & le Géographe Nubien. Je les regarde l'un & l'autre comme des menteurs; & leurs commentateurs ont beaucoup augmenté les erreurs & la confuſion qui régnent dans leurs Ouvrages.

AUTANT que j'ai pu le ſavoir par les informations que j'ai priſes ſans ceſſe, mais avec précaution, des habitans de ces contrées, la ſource du Niger ſe trouve par les 12°. de latitude nord, & à peu-près par le 30°. de longitude du méridien de Greenwich. Ce fleuve eſt groſſi par les eaux de pluſieurs rivieres qui tombent des hautes montagnes de Dyre & Tegla, & il prend ſon cours droit à l'oueſt, au travers de l'Afrique. Je crois auſſi que le Niger, bien qu'il reçoive une immenſe quantité d'eau des montagnes, eſt cependant conſidérablement diminué par l'évaporation dans ſa longue courſe, le long des limites des pluies du Tropique, où il prend tout entier le nom de *Sénégal*, ou peut-être il ſe pratage ſous les noms de *Sénégal* & de *Gambie*, & va ſe perdre dans la mer Atlantique. Je crois auſſi que comme l'a remarqué Pline, le Niger a le même goût & les mêmes productions que le Nil, parce qu'il coule dans un climat pareil, & qu'il doit,

ſinon ſon exiſtence, au moins ſon accroiſſement à la même cauſe, aux pluies du Tropique qui tombent dans l'hémiſphere nord.

MAINTENANT, j'eſpere que j'ai dit tout ce qui méritoit de l'être ſur les ſources du Nil; j'ai expliqué ſon cours, ſes noms différens, les divers pays qu'il traverſe, la vraie cauſe de ſes débordemens, & toutes les choſes curieuſes qui y ont rapport. Et comme chez les anciens, *caput Nili quærere*, chercher les ſources du Nil, étoit un proverbe qui ſignifioit qu'on entreprenoit une choſe impoſſible, on pourra déſormais s'en ſervir avec plus de raiſon pour déſigner qu'une pareille entrepriſe ſeroit une choſe inutile, puiſque les ſources du Nil ſont déja trouvées.



CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

M. Bruce est bien accueilli par les Agows. — Portrait de ce peuple.

Après avoir entretenu si long-tems mes lecteurs de choses qui ne lui paroîtront, j'espere, ni indifférentes, ni ennuyeuses, il faut retourner à Woldo, que nous avons laissé occupé à préparer notre réception avec le chef du village de Geesh. A notre entrée dans le village, nous trouvâmes qu'il avoit déja pris des mesures qui nous convainquirent à-la-fois & de sa capacité & de son attachement. Tous les pauvres Agows, assemblés autour de lui, avoient trop d'inquiétudes, trop d'appréhensions à notre sujet pour ne pas faire beaucoup de questions sur le tems que nous séjournerions parmi eux.

Le cheval qu'on conduisoit devant nous, leur avoit déja appris que nous appartenions à Fasil; & d'après cela, ils craignoient d'être obligés de nous fournir des subsistances, ou en d'autres termes, ils craignoient que nous vécussions chez eux à discrétion, aussi long-tems que cela nous feroit plaisir. Mais Woldo, qui étoit extrêmement adroit, dissipa leurs craintes presqu'aussi-tôt qu'elles furent formées. Il apprit aux Agows que le Roi m'avoit donné le village de Geesh; que l'avarice & la tyrannie de Fasil cessoit dès ce jour-là, & qu'un nouveau maître, tel que le Négadé Ras Georgis, étoit venu pour passer gaiement quelque tems parmi eux, avec la

réfolution de leur payer tous les fervices qu'ils lui rendroient, & de ne rien acheter qu'argent comptant. Il ajouta qu'en outre il ne feroit plus exigé d'eux aucun fervice militaire, ni par le Roi, ni par le Gouverneur du Damot, ni par leur Maître actuel, qui n'avoit point d'ennemis. Ces nouvelles circulerent avec rapidité, & nous fûmes accueillis avec beaucoup de joie.

Woldo avoit demandé une maifon pour moi au Shum, qui eut l'honnêteté de me céder la fienne. Elle étoit bien affez grande pour moi : mais nous fûmes obligés d'en prendre quatre ou cinq autres. A peine avions-nous achevé de nous loger, qu'il arriva un domeftique de Fafil, lequel vint prévenir le Shum que fon Maître me cédoit la propriété & la fouveraineté du village de Géesh, en conféquence du don que le Roi m'avoit fait. Cet homme m'amena en même tems une fuperbe vache laitiere blanche, avec deux moutons & deux chevres. Ces quatre derniers animaux me venoient de la part de Welleta Yafous. Fafil nous envoya auffi fix jarres d'hydromel, cinquante pains excellens; & Welleta Yafous avoit ajouté encore à ce préfent deux cornes de moyenne grandeur, remplies d'eau-de-vie très-forte.

Nous avions tous le cœur content, & nous pafsâmes une agréable foirée. Strates, fur-tout, effaya, avec plufieurs rafades d'hydromel de Buré, de dompter le diable, qu'il avoit avalé dans l'eau enforcelée des fources du Nil. Woldo, après avoir parfaitement bien rempli fon rôle, & difpofé favorablement pour nous l'efprit des gens du village, eut quelque appréhenfion pour lui-même. Il craignit d'avoir perdu fon

crédit auprès de moi ; & en conſéquence il chargea le domeſtique d'Ayto Aylo de me prier de ne point parler de la ceinture à l'émiſſaire de Faſil. Je l'aſſurai que ſi je voyois qu'il continuât à ſe bien conduire, il étoit probable que je lui donnerois une ſeconde ceinture à notre retour, au lieu de me plaindre du moyen dont il s'étoit ſervi pour avoir la premiere. Cette aſſurance bannit ſes craintes ; & dès ce moment il mérita chaque jour, de plus en plus, ma gratitude & mes éloges.

AVANT de me coucher, j'expédiai le domeſtique de Faſil, qui avoit ordre de Welleta Yaſous de s'en retourner immédiatement. Comme il vit que nous n'épargnions pas l'hydromel qu'il nous avoit apporté, il nous promit de nous en envoyer d'autre dès qu'il ſeroit chez lui ; & il ne manqua pas de nous tenir parole.

WOLDO étoit alors vraiment heureux. Il n'étoit point ſous l'œil d'un Maître. Perſonne n'épioit ſes actions. Il avoit prévenu le Shum que nous aurions beſoin de quelqu'un pour aller acheter nos proviſions, & pour prendre ſoin de notre logement. Nous montrâmes auſſi au Shum les petits articles que nous avions à troquer, & nous lui dîmes que nous paierions en or les choſes conſidérables que nous acheterions, comme les bœufs & les moutons. Ce Chef fut extrêmement ſurpris de nos richeſſes, & de la générosité de nos propoſitions, & il dit à Woldo, que puiſque nous étions logés chez lui, il inſiſtoit pour que nous priſſions ſes filles pour nos gouvernantes. La choſe nous parut trop raiſonnable pour ne pas être acceptée. En conſéquence le Shum fit venir

ſoudain trois de ſes filles, & elles furent miſes en poſſeſſion de leur emploi. L'aînée l'accepta de fort bonne grace. Elle avoit environ ſeize ans. Elle étoit d'une taille au-deſſus de la médiocre, mais pleine de gentilleſſe & de vivacité; &, couleur à part, la fineſſe & la régularité de ſes traits en auroient fait une beauté dans tous les pays de l'Europe. Nous n'entendions pas un ſeul mot de ſon langage; & elle comprenoit pourtant facilement tous les ſignes que nous lui faiſions. Cette nymphe du Nil étoit appellée, par ſobriquet, *Irepone*, nom qui eſt celui d'un animal qui fait la guerre aux ſouris. S'il eſt de l'eſpece du furet, ou de celle du ſerpent, c'eſt ce que je n'ai jamais pu bien comprendre. Tantôt on me diſoit d'une façon, tantôt on me diſoit de l'autre: mais, quoi qu'il en ſoit, la choſe ne me ſemble pas fort importante.

Les premier & ſecond jour qu'Irepone fut avec nous, & qu'elle eut employé quelques-unes de nos marchandiſes en achats de proviſions, elle ſe crut obligée de nous rendre compte chaque ſoir, & elle remit le reſte à Woldo, en lui proteſtant qu'elle n'avoit rien volé ni gardé pour elle. Mais je crus que ſi nous continuions à traiter de cette maniere avec notre bienfaitrice, ce ſeroit un manque de généroſité de notre part. J'appellai Woldo, & je lui dis de me faire voir à peu près la quantité de marchandiſes qu'Irepone avoit déja eue, & qui conſiſtoient en grains de collier, antimoine, ciſeaux, couteaux & groſſes aiguilles; puis je pris un paquet entier des mêmes articles, & je dis à cette fille que je voulois qu'elle prît ce paquet pour le diſtribuer à ſes amies, ſans qu'elle m'en rendît aucun compte. J'ajoutai que lorſqu'elle

auroit achevé ces articles, & ceux qu'elle employeroit à payer les choses dont nous aurions besoin, je les lui remplacerois; & qu'à mon départ je lui en laisserois encore davantage pour la dédommager des embarras que nous lui causions.

Je pensois bien que la possession de tant de richesses, & une si grande marque de confiance, feroient tourner la tête d'une pauvre petite fille sauvage; &, à moins d'être aveugle, il étoit impossible de ne pas s'appercevoir que j'avois fait de grands progrès sur son cœur. Aux bagatelles dont je viens de parler j'ajoutai une once d'or, c'est-à-dire la valeur d'environ cinquante shillings sterling, que je crus devoir suffire à nos dépenses pour tout le tems que nous serions à Géesh. Quand j'eus ainsi reglé l'économie de notre maison, il ne me resta plus qu'à remplir l'objet de mon voyage.

Les maisons de Géesh sont construites de paille & d'argille. Je n'y trouvai pas un seul endroit où je pusse fixer ma pendule; & je fus obligé de me servir d'une excellente montre d'Elicott. Le jour commençoit. Au bout de quelques minutes tous les habitans parurent à leur porte; bientôt après ils accoururent en foule autour de nous, & nous déjeûnâmes très-gaiement en public. La vache blanche de Fasil avoit été tuée, & chacun fut invité d'en manger sa part. Le Shum, Prêtre du Nil, invité comme les autres, refusa de manger, & même de s'asseoir; mais ses fils ne furent pas si scrupuleux.

C'est à la principale source du fleuve & sur l'autel de gazon que j'ai décrit, qae tous les ans, à la premiere appa-

rution de la Canicule, ou, comme quelques autres personnes me dirent, onze jours après, le Prêtre assemble les chefs des tribus, & ayant sacrifié une génisse noire, il lui coupe la tête, la plonge dans la source; & pour que personne ne puisse plus la voir, il s'empresse de l'envelopper dans la peau de l'animal, qu'on a eu soin de bien arroser en dedans & en dehors avec de l'eau du Nil. On ouvre alors le corps de la génisse qu'on nettoie avec beaucoup de soin. Puis on la place sur l'autel, où on l'inonde d'eau, tandis que les aînés des familles & ceux qui sont les plus distingués vont puiser de l'eau aux deux autres sources & la portent dans le creux de leurs deux mains jointes.

Tout le monde se rassemble sur une petite colline qui est vis-à-vis & à l'occident de l'Eglise de Saint Michel (1); & là, on partage le corps de la génisse en autant de portions qu'il y a de tribus: mais ces portions sont inégales, & on les distribue suivant les anciens privileges des tribus & non suivant leur importance actuelle. Geesh a la portion la plus considérable, quoique son territoire soit le plus petit de tous. Sacala vient ensuite; & la tribu de Leegam, qui est la plus nombreuse, la plus riche, la plus puissante, obtient la moindre portion. Je demandai en vain sur quoi étoient fondées les regles de cette distribution. On me répondoit toujours que cela se pratiquoit ainsi dans les anciens tems.

Après avoir mangé cette génisse toute crue, après avoir bu de l'eau pure du Nil, les Agows rassemblent les os &

(1) Jadis on se rassembloit dans l'endroit même où est bâtie l'Eglise.

les brûlent dans l'endroit même où ils ont fait leur festin. Cette cérémonie se faisoit autrefois, là où l'on voit aujourd'hui l'Eglise de Saint Michel : mais le Ras Sela Christos ayant vaincu les Agows, & voulant, à l'instigation des Jésuites, convertir ce peuple au christianisme, détruisit l'autel qui lui servoit à réduire en cendres les os de la génisse, & bâtit une Eglise à la place. Toutefois, je ne crois pas que les portes de cette Eglise aient été ouvertes depuis Sela Christos, ni je n'ai pu m'appercevoir qu'il y eût dans le pays quelqu'un qui desirât qu'on les ouvrît.

QUAND Sela Christos eut détruit l'autel des Agows pour bâtir son Eglise, ils allerent sur le sommet de la montagne de Geesh, loin de ce qu'ils regardoient comme une profanation, manger leur génisse & en brûler les os. On y voit encore des vestiges de cette cérémonie. Mais probablement, la fatigue que leur occasionnoit le besoin de gravir cette montagne, & l'indifférence que leurs derniers Gouverneurs ont montré pour le christianisme, leur ont fait choisir une petite colline qui est à côté du marais, à l'ouest de l'Eglise de Saint Michel, en tirant un peu vers le sud. C'est là que tous les ans ils accomplissent leur solemnité : mais il est vraisemblable qu'ils retourneront à leur premier autel, quand l'Eglise aura achevé de tomber en ruine ; ce qu'ils accélerent tous les jours furtivement.

DÈS que les Agows ont fini leur banquet sanglant, ils prennent la tête de la génisse, qui est si bien enveloppée dans la peau de l'animal, que personne ne peut la voir ; ils la portent au fond de la caverne, dont la profondeur s'étend, dit-on,

jusqu'au pied des sources; & là, sans torches, mais avec un grand nombre de chandelles ordinaires, ils accomplissent des cérémonies, dont je n'ai jamais pu apprendr eles détails. Ce sont des pratiques comme celles des Francs-Maçons, que tout le monde sait & que personne n'ose révéler.

A une certaine heure de la nuit, ils quittent la caverne : mais je n'ai pu savoir ni quelle étoit cette heure, ni dans quel ordre ils sortoient. Aucun Agow ne voulut me dire non plus ce que devenoit la tête de la génisse. Ainsi, je ne sais point si on la mange, si on l'enterre, ou si on la brûle.

Les Abyssiniens racontent une histoire; qu'ils ont sans doute forgée eux-mêmes. Ils disent que le diable apparoît dans la caverne de Geesh, & que c'est avec lui que les Agows mangent la tête de la genisse, en lui jurant obéissance, à condition qu'il leur enverra de la pluie & un tems favorable pour leurs beilles & pour leur bétail. Quoi qu'on en dise, il est certain que les Agows invoquent l'Esprit qu'ils croient résider dans le fleuve, & qu'ils l'appellent le Dieu Eternel, la Lumiere du monde, l'Œil de la terre, le Dieu de paix, leur Sauveur, le Pere de l'u vers.

Le Shum, notre hôte, ne se faisoit point scrupule de prier devant nous pour demander de la pluie, de l'herbe en abondance, & la conservation des serpens, ou du moins, d'une certaine espece de ces animaux. Il disoit en même tems beaucoup de mal du tonnerre; & il prononçoit toujours ses prieres d'un ton très-religieux & comme une espece de chant. Je sais qu'alors il nommoit le Nil, Dieu très-puissant & Sauveur du monde. Mais je ne pouvois juger de ses autres paroles que d'après

d'après l'interprétation de Woldo. Les noms, les épithètes pompeuses données au fleuve, étoient les seules choses que je pusse comprendre, & conséquemment, les seules que je veuille garantir.

J'avois eu soin de m'insinuer dans les bonnes graces du Prêtre du Nil. Je lui demandai s'il avoit jamais vu quelquefois l'esprit ? Et il me répondit, sans hésiter, qu'oui ; qu'il l'avoit vu fréquemment. Il avoit vu, dit-il, l'esprit, le troisième jour du mois (1), au coucher du soleil, sous un arbre, qu'il m'indiqua du bout du doigt ; il ajouta qu'il lui avoit annoncé la mort d'un de ses fils & l'arrivée d'un parti de l'armée de Fasil ; qu'effrayé de cette prédiction, il avoit consulté son serpent : mais que son serpent avoit mangé de bon appétit ; ce qui lui avoit prouvé que nous ne lui ferions aucun mal.

Je lui demandai alors s'il avoit assez de crédit sur l'esprit pour l'engager à paroître devant moi ? Mais il dit qu'il n'oseroit pas se hasarder à lui faire une pareille proposition. « — Pensez-vous, lui dis-je, qu'il m'apparoîtra, si je vais m'asseoir seul ce soir sous cet arbre ? » « — Je ne le crois pas, me répondit le Prêtre ». Il ajouta ensuite : « — L'Esprit est d'une figure très-agréable ; il a la mine d'un vieillard encore verd. Il est vrai que j'ai rarement osé le fixer. Mais j'ai pourtant vu qu'il avoit une barbe blanche. Ses vêtemens sont faits à la façon de ce pays-ci ; mais ils ne sont point de peau comme les nôtres. Ils semblent être de soie ». « — Comment

(1) 3 Novembre 1770.

êtes-vous sûr, repris-je, que ce n'est point un homme? » — Alors il sourit en secouant la tête, & en disant : « Non, non, ce n'est point un homme, mais un esprit! » — Eh! quel esprit croyez-vous que ce soit? » « — L'esprit du fleuve, répliqua-t-il, un dieu, le pere du genre humain! » Je ne pus jamais l'engager à s'expliquer davantage.

Je le priai alors de me dire pourquoi il anathématisoit le tonnerre. Il me dit que c'étoit parce que le tonnerre faisoit beaucoup de mal aux abeilles, & que le principal revenu du pays consistoit en miel & en cire. « — Eh! pourquoi, lui dis-je, priez-vous pour les serpens? » « — Parce que les serpens, me répondit-il, ont la science du bien & du mal ». Les Agows ont un grand nombre de ces animaux dans leur voisinage; & les plus riches d'entr'eux en ont dont ils prennent soin dans leurs maisons, & à qui ils donnent à manger s'ils veulent entreprendre un voyage, ou quelqu'affaire de conséquence. Ils prennent l'animal dans son trou, & mettent devant lui du beurre & du lait, qu'il aime excessivement : mais s'il n'en mange pas, ils regardent cela comme une preuve qu'il doit leur arriver quelque malheur.

Nanna Georgis, chef des Agows de Banja, homme très-considéré du Roi d'Abyssinie & du Ras Michael, & devenu mon ami particulier, parce que je le logeois dans ma maison à Gondar, pour le mieux soigner dans une maladie qu'il eut après la campagne de 1769; Nanna Georgis me confessa alors qu'il craignoit de mourir, parce que quand il étoit parti de chez lui pour venir à la Cour, son serpent avoit refusé de manger. Il étoit véritablement très-malade de la fievre, qu'il

avoit attrapée dans le pays-bas (1) : mais il en guérit; & il repartit pour sa province, où, par l'ordre du Ras Michael, il arma les Agows contre Waragna Fasil, & fut tué, avec sept autres chefs, à la bataille de Banja. Ainsi le présage du serpent fut vérifié dans une seconde occasion, quoiqu'il eût été en défaut à la premiere.

Les Agows prétendent que quand les Gallas, ou d'autres ennemis, doivent faire une incursion dans le pays, tous les serpens disparoissent, sans qu'on puisse en trouver un seul. Fasil, l'ingénieux & rusé Gouverneur de ces contrées, étoit, dit-on, très-adonné à cette sorte de divination; & il ne montoit à cheval, ni ne sortoit de chez lui, dès qu'un de ses serpens refusoit de manger.

Le Shum de Geesh se nommoit Kefla Abay, ou le serviteur du fleuve. C'étoit un homme d'environ soixante-dix ans. Il n'étoit pas maigre, mais il avoit toutes les infirmités qu'on doit naturellement avoir à cet âge. Il avoit eu quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-cinq enfans. La charge de Prêtre du Nil dont il étoit revêtu étoit, disoit-il, dans sa famille dès le commencement du monde; & certes, si tous ses aïeux avoient eu autant d'enfans que lui, il n'y a pas d'apparence que la succession eût passé en des mains étrangeres. Ce Prêtre avoit une barbe blanche, longue, mais peu touffue, ornement très-rare en Abyssinie, où la plupart des hommes n'ont pas un seul poil au menton. Il portoit pour vêtement une peau attachée au milieu du corps par une large ceinture. Je pourrois

(1) Dans le Kolla.

peut-être dire que c'étoit une peau de bœuf : mais on l'avoit gratée, amincie, ramollie, au point qu'elle ressembloit à une peau de chamois, si ce n'est par la couleur qui étoit un peu plus brune. Par-dessus cette peau il avoit un manteau, auquel tenoit un capuchon dont il se couvroit la tête. Ses jambes étoient nues : mais il avoit des sandales pareilles à celles que nous voyons aux statues des anciens; & il les quittoit toujours lorsqu'il s'approchoit du marais où le Nil prend sa source. Nous étions également obligés de nous déchausser pour entrer dans ce marais.

L'on nous permettoit de boire de l'eau des sources du Nil, mais non de l'employer à aucun autre usage. Aucun habitant de Geesh ne s'y baigne, ni n'ose y laver ses vêtemens. Ils vont pour cela chercher un ruisseau qui tombant de la montagne de Geesh dans la plaine d'Assoa, court droit au midi, & se joint au Nil dans le contour que ce fleuve fait au nord pour traverser le pays des Gafats & des Gongas.

Les Agows, dans le pays desquels naît le Nil, sont l'une des nations les plus nombreuses d'Abyssinie. Quand ils rassemblent leurs forces, ce qui est très rare, ils peuvent mettre sur pied jusqu'à quatre mille hommes de cavalerie, & une armée nombreuse de fantassins. Ils ont été autrefois bien plus puissans : mais toutes les batailles qu'ils ont perdues, & les invasions perpétuelles des Gallas, ont diminué leurs forces. Cependant leur pays paroît encore très-peuplé. Nous apprenons, par leur histoire, qu'une de leurs tribus, appellée la tribu de Zeegam, soutint seule une guerre contre les Rois d'Abyssinie, depuis le regne de Socinios jusqu'à celui d'Yasous le

Grand, & qu'elle ne fut vaincue que par ftratagême. Nous favons qu'une autre tribu, celle des Denguis, combattit également contre Facilidas, Hannès I, & Yafous II, tous Princes belliqueux.

Néanmoins les richeffes des Agows furpaffent de beaucoup leur puiffance. Quoique leur Province n'ait pas plus de foixante milles de long, & trente milles de large, Gondar, ainfi que tout le pays voifin de cette capitale, dépend d'eux en grande partie. Ce font eux qui lui fourniffent le bétail, le miel, le beurre, le froment, les cuirs, la cire, & un grand nombre d'autres articles qu'elle confomme. On voit fans ceffe arriver dans cette capitale des troupes de mille ou quinze cens Agows, conduifant de grands troupeaux de bœufs, ou chargés de marchandifes.

Comme on a plutôt befoin de ce peuple pour les provifions qu'il peut fournir, que pour fes forces, les Rois d'Abyffinie, les plus fages, ont toujours eu pour maxime de le difpenfer de tout fecours militaire, en lui faifant payer un furcroît de tribut. Mais la néceffité des tems a changé quelquefois cet ufage dicté par la prudence. Les Agows ont été alternativement victimes de leur attachement pour Fafil & pour le Ras Michael, & l'Etat a enfuite beaucoup fouffert de leurs pertes.

Il eft naturel de penfer que dans un climat auffi chaud que celui de l'Abyffinie, le beurre, qu'on tranfporte à cent milles de diftance, doit fe fondre & fe rancir. Mais on prévient cet inconvénient avec la racine d'une herbe qu'on appelle *Moc-*

moco. Cette racine eſt jaune, & reſſemble beaucoup à nos carrotes. Les Agows l'écraſent pour la mêler avec leur beurre, & une très-petite quantité ſuffit pour conſerver long-tems le beurre dans toute ſa fraîcheur. La propriété de cette racine eſt d'autant plus avantageuſe, qu'il eſt fort douteux que le ſel produisît le même effet. D'ailleurs le ſel eſt une monnoie courante en Abyſſinie. On le réduit en briques, & on s'en ſert en l'échangeant pour de l'or, comme nous nous ſervons de l'argent. Ainſi le moc-moco conſerve non-ſeulement le beurre, mais n'enchérit point cet article, qui eſt la principale nourriture des Abyſſiniens de toutes les claſſes.

Les nouvelles mariées ſe ſervent auſſi de la racine de moc-moco pour peindre leurs pieds depuis la cheville juſqu'en bas, ainſi que leurs ongles & la paume de leurs mains. J'ai porté en Europe une grande quantité de graine de cette plante. Elle reſſemble beaucoup à la graine de coriandre. J'en ai ſemé dans tous les jardins royaux; j'ignore ſi elle a réuſſi ou non.

Indépendamment de ce qu'ils fourniſſent aux marchés de Gondar, les Agows vendent auſſi beaucoup de leurs proviſions à leurs noirs & ſauvages voiſins, les Shangallas aux cheveux laineux. Ils leur vendent auſſi d'autres articles qu'ils tirent de la capitale; & ils en reçoivent en échange, des dents d'éléphant, des cornes de rhinocéros, du tibbar (1), & une grande quantité de coton, extrêmement fin. Il leur ſeroit aiſé de ſe procurer bien plus de ces marchandiſes, s'ils vouloient

1) De l'or très-pur en petits grains ronds.

ſe contenter de commercer avec les Shangallas. Mais ils entrent ſouvent chez eux à force ouverte pour y enlever des eſclaves, & ils les interrompent dans leur occupation de chercher de l'or & de faire la chaſſe aux éléphans.

VOICI comment ſe fait le peu de commerce qui a lieu entre les Shangallas & les Agows. Deux tribus envoient leurs enfans l'une à l'autre. Dès-lors, la paix eſt établie entre ces tribus. Souvent les enfans ſe marient dans le pays où ils ſont en ôtage; & alors la famille eſt ſenſée devoir être protégée & la paix durer au moins pendant une génération. Mais l'exemple en eſt rare. Les deux nations ont trop de penchant au vol & au pillage, pour s'en abſtenir ſi long-tems. Elles y retombent; & la méſintelligence & la guerre en ſont la ſuite.

LE pays des Agows, appellé *Agow Midré*, à cauſe de ſon élévation, eſt dans un climat ſain & tempéré. Les jours, il eſt vrai, y ſont chauds, même à Sacala; & quand nous nous tenions au ſoleil, nous le trouvions brûlant: mais à l'ombre des arbres, ou dans une maiſon, la température nous paroiſſoit douce, parce qu'une briſe conſtante rafraîchiſſoit l'air & rendoit la chaleur ſupportable, même à midi. Nous n'étions pourtant qu'à 10 degrés & quelques minutes de la ligne.

LES Agows habitent un climat heureux: mais ils ne paſſent pas pour vivre long-tems. Il eſt bien difficile de ſavoir leur âge avec exactitude; car ils n'ont jamais une époque certaine à laquelle ils puiſſent s'en rapporter pour leur naiſſance.

QUOIQUE leur pays produiſe abondamment tout ce qui eſt

ce que c'eſt que la ſtérilité. Elles commencent à faire des enfans à onze ans. Elles ne ſe marient ordinairement qu'à cet âge : mais elles ſont nubiles deux ans plutôt. Elles ceſſent d'être fécondes avant d'avoir trente ans ; cependant, il y a ſouvent parmi elles des exemples du contraire.

DENGUI, Sacala, Dengla & Geesh ſont tous déſignés ſous le nom d'*Ancasha* & paient leur tribut en miel. Quaquera & Azena paient du miel également. Banja paie en miel & en or. Zeegam & Metakel paient en or ſeulement. Il vient de Dengla une eſpece particuliere de moutons, qu'on appelle *macoot*, & qu'on dit originaire du midi de la ligne. Mais ni les moutons, ni le beurre, ni les eſclaves ne font partie du tribut. On ſe contente d'en offrir en préſent au Roi & aux Grands.

SANS compter ce qu'ils vendent & ce qu'ils paient au Gouverneur du Damot, les Agows ſont obligés d'offrir en tribut au Roi, mille dabras de miel (1), quinze cents bœufs & mille onces d'or. Autrefois, le nombre des jarres de miel s'élevoit à quatre mille : mais le Roi concédant chaque jour quelque village à des particuliers, le tribut eſt diminué d'autant. Tout le beurre eſt vendu ; & depuis la funeſte bataille de Banja, le Roi n'en reçoit qu'environ mille jarres. L'Officier qui préſide à ce tribut & qui en tient compte, porte le titre d'*Agow Miziker* (2). Sa place lui rend mille onces

(1) Le dabra eſt un grand vaſe de terre qui contient environ 60 livres peſant de miel.

(2) Celui qui tient compte pour les Agows.

d'or; & l'on peut juger par là de l'économie avec laquelle ce revenu est administré. L'emploi d'Agow Miziker est le premier après celui de Gouverneur du Damot : mais ils n'ont aucun rapport ; & s'ils sont quelquefois réunis dans la même personne, c'est par une faveur spéciale du Monarque.

QUOIQUE j'eusse deux grandes tentes qui pouvoient aisément suffire pour loger tous mes gens, je profitai du conseil qu'on me donna de prendre des maisons pour mettre la nuit mes chevaux & mes mulets à l'abri des voleurs & des bêtes féroces dont ce pays est rempli. Presque tous les groupes de maisons ont au-dessous d'eux une vaste caverne, une demeure souterraine, creusée dans le roc ; & ces énormes cavités doivent avoir coûté un travail immense. Il est impossible, après tant de siécles écoulés depuis que ces cavernes ont été faites, de dire si elles furent anciennement l'habitation des Agows Troglodytes, ou si elles ne furent faites que pour leur servir de retraite contre les irruptions des Gallas.

IL faut en même tems observer que toutes les tribus des Agows ont leurs montagnes creusées comme celle de Geesh, sans en excepter même les tribus de Zeegam & de Quaquera, dont la premiere est assez puissante par sa grande population & le nombre de ses chevaux, pour savoir ne pas devoir craindre des sauvages nuds & mal armés, tels que les Gallas. Cependant le pays de Zeegam, quoique peu montagneux, a beaucoup de ces cavernes, parce qu'on en a creusé plusieurs rangs, les uns au-dessus des autres.

QUAQUERA, voisin du pays des Shangallas, n'en est séparé

que par le fleuve. Les habitans de Quaquera sont tous à pied; & leurs cavernes doivent vraisemblablement avoir été destinées à cacher les femmes & le bétail, à la premiere approche des Shangallas, qu'ils peuvent redouter à chaque minute.

DANS le pays des Tcheratz-Agows, toutes les montagnes sont creusées comme celles des Agows de Damot, quoiqu'ils n'aient point pour voisins des Gallas dont ils aient à craindre l'invasion. Lalibala qui régna vers le douzième siécle, & que les Abyssiniens regardent comme le plus grand de leurs Rois & placent au nombre des Saints, convertit plusieurs de ces cavernes en Eglises, comme s'il avoit pensé qu'elles eussent autrefois servi de réceptacle aux superstitions payennes. Il est, en effet, assez probable qu'on y pratiquoit des cérémonies religieuses. Celle de Geesh, par exemple, fut dès les premiers âges consacrée aux honneurs qu'on rendoit au Nil, puisqu'elle est encore employée au même usage, non-seulement par les habitans du village, mais par l'assemblée générale des tribus, qui après le sacrifice que j'ai décrit, se retire dans cette caverne & accomplit les cérémonies sacrées, auxquelles ne peuvent jamais être admis que les chefs des familles.

QUAND je montrai l'étoile de la Canicule à Kefla Abay, il la reconnut parfaitement en me disant que c'étoit Seir (1), l'étoile du fleuve, le messager de la convocation des tribus & de leur fête. Mais je ne m'apperçus point qu'il l'invoquât, ni qu'il la nommât avec le même respect qu'il nommoit l'Abay.

(1) Sirius.

Il se contentoit de la regarder de la même maniere qu'on regarde un cadran ; & les planètes, & toutes les autres étoiles lui paroissoient absolument indifférentes.

Le 9 de Novembre, ayant mis en ordre toutes les observations que j'avois pu recueillir sur ces contrées intéressantes, je suivis encore une fois à pied tout le cours du fleuve, depuis sa source jusques dans la plaine de Goutto. Je n'avois, dans ce trajet, d'autre compagnon de voyage que deux chiens de chasse, & je portois mon fusil à la main. Je trouvai une quantité étonnante de gibier de toute espece, parmi lequel les animaux les plus nombreux étoient les daims. Cependant, quoiqu'assez heureux chasseur, comme de coutume, je fus obligé de laisser, faute d'aide, tous les daims que je tirai à la même place où ils tomberent. Ces animaux dormoient dans les avoines sauvages, ne se levant que quand j'étois prêt à marcher sur eux; & avant de songer à s'enfuir, ils me fixoient au moins une demi-minute.

Je ne ferai ici qu'une seule observation sur les productions naturelles de ces contrées, parce qu'elle a rapport à la religion des habitans. On trouve dans les écrits des Jésuites que les Agows adorent les roseaux (1). Mais je n'ai apperçu chez ce peuple aucun vestige de ce culte. Je n'ai même jamais vu de roseaux dans le pays. Il n'y a qu'une grosse espece de bambou, qu'on appelle *Krihaha.* Ces bambous sont très-abondans sur le côté où la montagne de Geesh forme un précipice, & ils servent à dérober l'entrée de la

(1) Voyez la lettre remarquable que le Ras Sela Christos adressa à l'Empereur Socinios, & qui est insérée dans Balthasar Tellez, tom. 2. pag. 496.

grande caverne : mais quoique les Agows nous viſſent ſouvent couper de ces bambous, ils ne parurent jamais en être fâchés, ni y prendre le moindre intérêt.

Tout ce que j'avois eu à faire à Geesh étant achevé, il fallut enfin ſonger au départ. Nous avions paſſé notre tems dans une parfaite intelligence. L'adreſſe de Woldo & l'attachement de notre amie Irepone avoient entretenu l'abondance & la gaieté dans notre ménage. Nous vivions, je l'avoue, un peu trop ſomptueuſement pour des Philoſophes, mais nous n'en avions pas moins banni de chez nous & l'oiſiveté & la débauche; & je ſuis bien certain que jamais le village de Geesh ne reverra un *Souverain* auſſi populaire, & régnant ſur ſes Sujets avec autant de douceur. Je ſoignai les malades ſans vouloir aucune rétribution; & pendant trois jours ſucceſſivement, je fis tuer une vache chaque jour pour les pauvres & les gens du voiſinage. J'habillai des pieds juſqu'à la tête le Prêtre du Nil, ainſi que ſes deux fils, & je décorai deux de ſes filles de grains de verroterie qui repréſentoient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, en ajoutant à ces ornemens le don de toutes les bagatelles qu'elles deſirerent ou que je crus pouvoir leur être agréables.

Quant à notre aimable Irepone, je lui réſervai le choix de mes préſens & une grande quantité de tous les articles les plus précieux que j'avois apportés. Je lui donnai, en outre, de l'or. Mais plus noble, plus généreuſe que moi, elle parut faire fort peu de cas des choſes qui lui annonçoient trop qu'il falloit ſe ſéparer d'un ami. Dans ſa douleur, elle

arracha ses beaux cheveux, ces cheveux que nous lui avions vu tresser chaque jour d'une maniere nouvelle & sans cesse plus gracieuse. Elle se jetta par terre. Elle refusa de sortir de la maison, de nous voir monter à cheval & de recevoir nos derniers adieux. Mais dès que nous fûmes partis, elle accourut sur sa porte, & ses vœux & ses regards nous suivirent aussi long-tems qu'elle put se faire entendre & nous voir.

Je pris congé de Kefla Abay, le vénérable Prêtre du plus célebre fleuve du monde. Il me recommanda avec la plus grande ferveur aux soins de son Dieu; ce qui suivant la remarque assez plaisante de Strates, ne signifioit autre chose, sinon qu'il espéroit que le diable m'emporteroit. Tous les jeunes gens du village, armés de lances & de boucliers, m'accompagnerent jusqu'à Saint Michel de Sacala, c'est-à-dire, jusqu'aux limites de leur territoire & aux frontieres de ma petite souveraineté.

Fin du troisième Volume.

TABLE
DES SOMMAIRES
Contenus dans ce Volume.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.



